



OSBORN'S
ROYAL PAVILION
Circulating Library,
AND READING ROOM,
No. 15, OLD STEYNE,
(North Corner of St. James's Street,)
BRIGHTON.

TERMS OF SUBSCRIPTION:

Fortnight.....	4s.	Three Months.....	14s.
One Month.....	7s.	Six Months.....	18s.
Two Months.....	11s.	Twelve Months.....	26s.

Every New Publication of merit will be added to the Library as soon as published.

Stationery of the best quality.

SICKLEMORE, BRIGHTON.



H I S T O I R E

D E S

Y N C A S

R O I S D U P E R O U .

T O M E S E C O N D .

2nd.

97

HISTORICAL

YINCA

ROYALTY

THE HISTORY



HISTOIRE DES YNCAS

ROIS DU PEROU,

Depuis le premier *Yuca Manco Capac*, Fils du Soleil, jusqu'à *Atahualpa* dernier Ynca: où l'on voit leur Etablissement, leur Religion, leurs Loix, leurs Conquêtes; les merveilles du Temple du Soleil; & tout l'Etat de ce grand Empire, avant que les Espagnols s'en rendissent maîtres

Traduite de l'Espagnol de l'Ynca GARCILASSO DE LA VEGA.

On a joint à cette Edition

L'HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE.

Par le même Auteur &c.

Avec des Figures dessinées par feu B. PICART, le Romain.

TOME SECOND.



*Et une copie
de l'original.*

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD,
MDCCXXVII.

HISTOIRE

DE LA

REVOLUTION

FRANCAISE

DE LA

REVOLUTION

DE LA
REVOLUTION
FRANCAISE

AVERTISSEMENT

tel qu'il a été publié à la tête des précédentes Editions.



On avoit presque oublié depuis quarante ans ce Livre si curieux de *Garcilasso de la Vega*. Peut-être avoit-il eu en son temps le même sort que les autres Ouvrages de cet Historien, donnez en François par le fameux Traducteur, ou (1) Metaphrasite *Jean Baudouin*. Mais s'il y avoit quelque raison de ne pas faire une entière justice à un Ecrivain celebre, que *Baudouin* avoit presque rendu méconnoissable en le travestissant en notre langue; on ne pouvoit pas dire la même chose à l'égard de l'*Histoire de la Conquête de la Floride*: le Traducteur n'est pas moins célèbre parmi nous, que l'Auteur l'est en Espagne & en Amerique.

L'*Inca Garcilasso de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. siecle à Cusco (2) Ville Episcopale de l'Amerique meridionale dans le Perou. Son Pere Gentil-homme Espagnol épousa une Dame du pays, qui étoit de la Maison des Incas anciens Rois du Perou. Cela fut cause, à ce que je pense, que *Garcilasso* eut quelque chose du caractère des deux Nations. La grandeur d'ame étoit un des biens que son Pere lui avoit laissé, & il tiroit de sa mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour sa Patrie, & pour ses compatriotes. Il voulut même prendre le nom d'*Inca*, si glorieux pour lui, & qui lui remettoit toujours son origine devant les yeux. Il sortit du Perou, & vint en Espagne en 1560. C'est là qu'il travailla aux Ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il est dans les Histoires (3) qu'il nous a donné, il ne laisse pas de faire quel-

(1) C'est l'Epithete que M. Menage a autrefois donné à Baudouin dans l'ingenieuse & toujours excellente Requête des Dictionnaires. Voici ses paroles:

A Godeau le grand Paraphrasite,
A Baudouin le grand Metaphrasite.
Et de vrai c'est le caractère du bon homme Baudouin; comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui payoit ses ouvrages à l'aune, il fallût qu'il gagnât pais: & rien n'est plus propre pour cela que la traduction paraphrasée. Une version juste, exacte, concise coûte du temps, & le temps ne lui étoit pas payé par ses Libraires. Aussi en a-t'il fait de toutes sortes. Nous en dirons
Tome II.

encore un mot ci-dessous.

(2) Cusco étoit autrefois la Capitale du Perou, & la demeure des Incas, qui y avoient un Palais, & une Forteresse. C'est encore aujourd'hui une Ville belle & bien bâtie.

(3) On avoué que les Histoires de *Garcilasso de la Vega* sont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur sur le Perou, & que nous n'avons rien d'aussi bon sur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'assurer que pour faire paroître sa nation avec éclat sur le theatre du monde, il n'aît pas un peu étendu la matiere; c'est ce que je n'ose trop certifier. *Garcilasso* ne le pretend pas; mais combien se trouveroit-il de gens en état de

quelquefois ses excuses sur le zèle qu'il témoigne pour les Peruvians & les autres Américains. Mais il a soin de nous avertir aussi que son attachement à ses compatriotes ne l'engage dans aucun déguisement à leur égard. Plus louable, si cela est, que les Ecrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pourront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelque entorse à la vérité de l'Histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet Auteur quatre Ouvrages (4) considerables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire Generale du Perou*; & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en Langue-Castillane (5) avec beaucoup plus de sincerité & d'exactitude, que d'art & de politesse. Il y fait paroître une grande connoissance de l'état de l'Amérique. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire son Histoire des Rois du Perou, qu'à étudier celle des Rois de la Chine. Il a même cet avantage; c'est que ne faisant remonter son Histoire qu'à quatre cens ans avant l'expédition des Espagnols au Perou; c'est à dire jusqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occasion de nous debiter une aussi longue tirade de fables qu'ont fait les Chinois (6).

Son

le contredire? Après tout, histoire pour histoire, je trouve la sienne revêtue d'autant de signes de vérité que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.

(4) En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux. I. *Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyzer que fueron del Peru*; por el Ynca Garcilasso de la Vega. in fol. en Lisboa 1609. Idem *secunda Parte*. In fol. en Lisboa 1619. Cette seconde Partie comprend l'histoire des guerres civiles des Espagnols. II. *Historia general del Peru*, por el Ynca Garcilasso de la Vega. In fol. en Cordua 1606 III. *La Florida del Ynca*, historia del adelantado Hernando de Soto, escrita por el Ynca Garcilasso de la Vega. In quarto en Lisboa 1605. Je n'ai point rapporté les ouvrages de Garcilasso dans l'ordre qu'il les a composés: car la Florida fut faite en 1591. puis ce fut l'Histoire generale du Perou qui n'a point été traduite en notre langue, après quoi vinrent les deux Parties du Commentaire Royal; il finit la premiere en 1606. ou 1607. & la seconde

plus de dix ans après.

(5) Une petite note sur ce mot: c'est une bagatelle à la vérité, mais je la rapporterai toujours à bon compte. Un jeune Libraire de Paris, nommé Prosper Marchant, très-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliothèque de M. Giran, qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le Commentaire Royal de Garcilasso a été traduit par Baudouin sur une version Espagnole. L'Espagnol de ce Livre est original, & non pas une version. Je fais cette observation parce que les Journalistes de Trevoux ayant fait & avec raison un très-bel éloge de ce Catalogue; cette faute pourroit surprendre qui n'en seroit pas averti.

(6) A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe se vérifie bien à l'égard de l'histoire de la Chine, qui n'est si remplie de contes, que parce qu'elle est très-ancienne. Je respecte toutes ces belles antiquitez; je les laisse à qui s'en veut accommoder. Je fais bien mieux mes affaires dans l'histoire moderne.

Je

Son Histoire des Incas, qu'il appelle *Commentaire Royal*, est écrite sensiblement & exactement. *Garcilasso* qui vouloit épargner à ses Lecteurs l'ennui que cause l'uniformité presque continuelle des guerres qu'il décrit, a eu soin de les varier par des remarques singulieres sur l'Histoire naturelle du Perou. Cet Ouvrage divisé en neuf Livres contient tout ce qui s'est passé depuis le premier Inca jusqu'à *Atabalipa*, qui fut tué si cruellement & si injustement par *François Pisare*; c'est à dire, depuis le commencement du 12. siecle jusqu'au commencement du 16. On a le plaisir d'y voir avec l'Histoire des Rois, l'ancienne Religion, les Loix, (7) les Coûtumes & les richesses des Americains; le tout developé avec le soin qu'on devoit attendre d'un homme versé dans la langue & les antiquitez du Pays, & qui tiroit à honneur de faire connoître sa Nation.

Le second Ouvrage renferme les *Guerres Civiles* que les *Espagnols* conquerants du Perou se firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'est servi des *Espagnols* pour vanger sur les *Espagnols* mêmes les immenses cruautés qu'ils avoient exercées (8) dans la Conquête de ce Pays, dont les peuples se soumettoient sans peine à leur domination. La jalousie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûe de tant de tresors qu'ils découvrirent, furent cause qu'ils se ruinerent mutuellement: & ils ne poserent point les armes que tous ceux qui avoient exercé ces barbaries inconnuës jusqu'alors ne fussent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux Ouvrages furent traduits en notre Langue par Jean Baudouin (9) de l'Academie Françoisé & publiez à Paris, le premier en

Je connois tous les hommes qui y sont figure. Ils sont de niveau avec moi; & l'on a beau aire, voilà comme il nous les fait, pour profiter avec eux.

(7) À examiner attentivement ce que *Garcilasso* rapporte des Peruviens, on verra que ces Peuples n'étoient rien moins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valaient mieux que les coûtumes des Européens. Plusieurs de leurs Princes n'étoient pas inférieurs en sagesse à l'Empereur Antonin, si l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite *Garcilasso*.

(8) Ces cruautés allerent si loin, que la plûpart des Gouverneurs, que les Rois d'Espagne envoioient aux Indes empêchoient que

les Indiens ne fussent baptisez, parce que le Christianisme qu'ils auroient embrassé, les auroit libéré de l'esclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toujours retenu pour fouiller les Mines, où ils les employoient. Et il fallut que le pieux Evêque de Chiapa (*Bartolemi de las Casas*) vint en Espagne pour obtenir des Edits contre ces cruautés. De plus les Indiens avoient conçu tant d'horreur pour les *Espagnols* à cause de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des *Espagnols*, ils n'y vouloient point aller.

(9) Je dirai un mot de *Baudouin*; il étoit de Pradelle en Vivaretz. Il voyagea, fut Lecteur de la Reine Marguerite femme de

en 1633. & le second en 1658. après la mort de Baudouin. Cette Traduction, quoique bonne dans le fond, eut un sort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun débit la regarda comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devoit faire de cent (11) autres livres, dont le monde est inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent sacrifiés aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cause qu'on la rechercha, & qu'on l'estima. Elle étoit montée à un prix si excessif, sur tout la Version du *Commentaire Royal*, que douze écus suffisoient à peine pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'Hollande plus industrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes in 12. Ils rendirent même un double service au public dans cette reimprefion : car quoique *Baudouin* fut savant, quoi qu'il eut un style aisé, naturel & François, cependant la fortune ne lui permettoit pas d'employer à ses écrits tout le temps, & tout le soin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de suppléer à l'exacritude du Traducteur.

Bau-

Henri IV, qui mourut, repudée en 1615. De puis il fut au Maréchal de Marillac. C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire, très-pauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier Bacon. Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires; c'est là proprement être aux Galeres, & il leur faisoit des Traductions à quarante sols la feuille. Il mourut sur la fin de 1650. Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en notre langue. Son Chef-d'œuvre est l'histoire de Davila. M. Pelisson donne la liste d'une partie de ses ouvrages, & en a omis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparemment, comme l'histoire de Malte publiée en Italien par Bizio, & donnée en François par notre Baudouin. Il y en a d'autres qu'il n'a pu mettre, n'ayant été imprimés qu'après la publication de son histoire de l'Académie.

(10) On sait ce Vers du Poète : Et j'ai tout Peletier, roulé dans mon office en cornets de papier. C'est ce qu'on devoit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autorise trop aisément en France & quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on supprime, & dont nos voisins

les Hollandois savent profiter; & eux sages.

(11) Citons un bel endroit des caractères de M. de la Bruyere: il n'est que trop véritable; le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter. Tel tout d'un coup, & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vai faire un livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de 50. pistoles. . . . il veut écrire, & faire imprimer, & parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît, il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie: & comme ce discours n'est ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoutumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé: & à la honte du siecle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. Cependant, je dirai-je, cette réflexion si sage de M. de la Bruyere n'a rien changé dans le sort de la littérature; & je crois sans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.

Baudouin avoit suivi son Auteur pied à pied, & avoit traduit jusqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuyeuses, beaucoup moins suportables en notre Langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faisoient point tort au texte: & comme près de 80. ans sur une Traduction Françoisise en avoient alteré le langage, aussi changeant parmi nous que nos esprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a guéres eu de periode, qui n'ait été rafraichie & renouvellee.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la Conquête de la Floride, qui est le quatrième Ouvrage de *Garcilasso*. La traduction est de main de Maître: mais avant que de parler du Traducteur, nous dirons un mot de l'Ouvrage en lui-même. On ne sauroit developper avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'est passé dans l'expédition de la Floride. Si cet Ouvrage fait l'honneur à *Garcilasso*, il n'est pas moins glorieux aux Espagnols & aux Indiens. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pû être inspirée que par un excès d'amour pour la gloire, ou pour les richesses. Les Indiens y font paroître un courage & une prudence fort au dessus de l'idée qu'on se forme ordinairement des peuples barbares. Cette Histoire ne paroît pas écrite sur des simples oui-dire, (12) comme l'a prétendu un Auteur mo-

(12) *Rapportons ici ce que dit de notre Garcilasso M. de Citri de la Guette, l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous sommes redevables de la belle & excellente histoire des Triumvirats; de la Traduction de la Conquête du Mexique; & d'une version de la Conquête de la Floride par un Gentilhomme Portugais. C'est dans la Preface de ce dernier livre, où selon la louable coutume des Traducteurs, il fait d'amples eloges de son Auteur; & parle en ces termes. Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de l'Ynca Garcilasso de la Vega, qui ne peut lui disputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-ci, & n'ayant été composée que sur le recit que lui en fit un simple Cavalier qui avoit suivi Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû se tromper, aussi bien que Garcilasso faute de memoire, & d'application. Il y auroit pour l'honneur de*

Garcilasso bien des reflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux reflexions suffisent pour cela. I. Qui a osé poser en regle qu'une Relation, qui n'a paru que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui est anterieure? Et où en serions-nous avec toutes nos histoires dont les posterieures ont la plupart du temps fait évanouir, & avec raison celles du temps même. II. Croira-t-on que Garcilasso n'a mis dans son livre un si bel ordre, un détail si exact, & si bien circonscancé que sur le rapport d'un simple Cavalier peu intelligent? Si cette Relation a été faite de memoire, je l'en trouve d'autant meilleure; car assurément ce Cavalier devoit être un prodige, puisqu'il narre dans un si bel ordre un si grand nombre d'actions qui s'étoient passées il y avoit près de 40. ans. Cela seroit aisé à prouver, l'expédition s'étoit faite en 1539. Garcilasso a fini son ouvrage en 1591. Je lui donne pour le composer dix ans c'est; beaucoup.

moderne. Il faut que Garcilasso, pour entrer comme il a fait dans un aussi beau détail, ait eu des memoires exacts, & bien circonstanciés. Sa maniere de narrer est insinuante: si l'on a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais jusques aux bagatelles, à qui les fait placer à propos, tout sert à faire connoître les hommes. Il accompagne sa narration de reflexions judicieuses; & ces reflexions coulent naturellement de son sujet. Garcilasso acheva cet Ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans après qu'il fut arrivé en Espagne.

L'on fait quel homme étoit M. Richelet pour la pureté de notre Langue. Et si l'on veut faire concevoir quelque chose d'exact & de châtié, il suffit de dire que cette Version est de lui. Il est trop (14) connu dans le monde par son excellent Dictionnaire pour en-

Ainsi depuis 1543. que cette expedition fut terminée; jusqu'en 1581. il faut compter 38. ans. Pour moi j'admire une si belle memoire. Mais je le dirai sincèrement: M. de Citri de la Guette a eu raison de louer son auteur aux dépens de Garcilasso, & j'ai raison de vanger Garcilasso au prejudice de ceux qui le méprisent. Si nous faisons autrement nous serions tous deux à blâmer.

(13) C'est ce que marque Garcilasso lui-même part. 2. liv. 2. ch. 11. en ces termes: Cette année 1591, dit-il, que je remets au net l'Histoire de la Floride, j'apprens que Reynoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon, où il a pris naissance.

(14) M. Richelet étoit de Vitri le François, & sûrement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du Perron des Allemands, que pour un Champenois il avoit bien de l'esprit. C'étoit plutôt un esprit critique & satyrique, & un bon esprit qu'un esprit fin & délicé. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire & une Grammaire, mais pour un ouvrage délicat & bien tourné, pour un ouvrage de système, je ne crois pas qu'il y eût réussi. Je l'ai connu les deux dernières années de sa vie; & j'ens une fois la curiosité de lui demander s'il étoit parent du Richelet de qui nous avons des Commentaires sur Ronfard; cette question lui inspira sans doute quelque espece d'amour propre, qui le porta à dire que ce Richelet étoit son pere. Je savois néanmoins le contraire. Notre Richelet avoit été Professeur des Humanitez au College de

Vitri le François, mais soit le dégoût de sa profession ou autrement, il vint à Paris, s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Savans, & vécut en homme de lettres, c'est-à-dire, sans fortune. M. d'Ablancourt, qui étoit de Vitri le François, avoit beaucoup de consideration pour lui, & le chargea en l'an 1664, en mourant, de revoir & de faire imprimer sa Traduction de la Description de l'Afrique de Marmol. Ce qu'il fit avec M. Chapelain & Comrad. En 1670, il fit paroître sa Traduction de la Conquête de la Floride, de laquelle nous donnons ici une édition nouvelle. Il a travaillé aussi bien que M. Fremont d'Ablancourt, au Dictionnaire des Rimes. Il a donné son Dictionnaire de la Langue Française, qui est court & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque cependant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eût fait un Supplément aussi grand que l'Auteur de la Republique des Lettres le dit. Mais il avoit composé un Dictionnaire Comique ou Satyrique; c'étoit un Recueil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Son Confesseur l'obligea de lui sacrifier ce Livre. ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à notre imagination. Il m'a dit aussi qu'il avoit fait un Commentaire sur les Satyres & les Epîtres de M. Despreaux; mais sans doute que cela est peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les meilleures Lettres de nos Auteurs François;

entreprendre d'en dire ici beaucoup de choses. Mais le croiroit-on ? un aussi habile homme est mort sans qu'il ait presque été fait mention de lui. Sa conversation étoit comme son humeur, toujours satyrique, & quelquefois un peu trop libre. C'est à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de plusieurs ouvrages qu'il avoit fait, lesquels n'auroient réjoui que trop de gens & en auroient attristé & rebuté un plus grand nombre; mais c'étoient toujours des ouvrages de critique, & nous n'avons que cette traduction par laquelle nous puissions juger de son style, & profiter de son purisme; & de son exactitude.

Garcilasso ne parle dans toute son Histoire que de ce qui s'est fait par les Espagnols, & il nous montre le peu de succès qu'eut cette expedition. Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut fait dans la suite par les autres nations. Charles-Quint voyant que Soto n'avoit pas réüssi resolut en 1546. d'envoyer à la Floride plusieurs vertueux Ecclesiastiques, & quelques Religieux de S. Benoit pour adoucir l'humeur farouche de ces peuples: mais les Sauvages les écorcherent tout vifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs cabanes. La Floride fut aussi decouverte par les François dans le même siecle, & en 1562. sous le Regne de Charles IX. Roi de France, un nommé François Ribaut y bâtit le Fort de la Caroline sur la riviere du May, & fit alliance avec les Sauvages de ces quartiers. Il s'en retourna ensuite en France, d'où tardant trop à aller revoir sa nouvelle Colonie, ceux qu'il y avoit laissés se revolterent; leur revolte fut cause que Pedro Melendez Espagnol les chassa en 1563. Ils se mirent donc sur un vaisseau & s'explorerent à la mer. Ils souffrirent une si cruelle famine, qu'ils furent obligés de tirer au sort pour savoir celui qui seroit mangé des autres, & le sort tomba sur celui qui avoit été le plus ardent à la revolte. En 1564. Reline Laudonniere alla dans la Floride & rétablit le Fort de la Caroline; mais les Castillans jaloux de ce que les François s'établissoient si proche de la nouvelle Espagne, vinrent les surprendre, & les mirent en fuite. Laudonniere se sauva avec peine; mais le pauvre Ribaut

les Editions posterieures à l'année 1699, ne sont plus de lui, mais de M. l'Abbé Bordelon connu par plus d'une sorte de livres; & surtout par les Diversités curieuses. Il avoit, dit-on, fait une Grammaire, & une Poétique, desquelles nous n'avons rien, si ce n'est un traité de la Versification, qui lui est attri-

bué, & qu'on a mis à la tête du Dictionnaire des Rimes. Il mourut au commencement de l'année 1699, comme il reconduisoit quelques amis, avec lesquels il avoit déjeuné: il n'avoit guères moins de 70. ans & l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à sa vivacité, & encore moins à sa liberté d'expression.

baut qui étoit retourné dans la Floride, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. Dominique *de Gourgues* du Mont de Marfan en Gascogne ayant appris cette action barbare, arma un vaisseau à ses dépens & passa en 1567. dans la Floride accompagné de 150. soldats & de 80 matelots. Les peuples se joignirent aussi-tôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la Caroline, & deux autres construits par les Espagnols, dont ceux qui y étoient en garnison furent pendus aux mêmes arbres, où les François avoient été attachés : après quoi *Gourgues* revint en France l'an 1568. où il eut bien de la peine à se garantir de la justice, étant poursuivi par les Espagnols avec qui la France étoit alors en paix. La Floride Françoise retomba ensuite entre les mains des Espagnols, qui la gardèrent jusqu'en 1663. qu'ils en furent chassés par les Anglois qui en sont encore aujourd'hui les maîtres, & qui vraisemblablement y resteront encore longtemps.

Au reste, comme nous sommes dans un siècle, où l'on veut savoir tout ce qui s'est passé dans d'autres pays que le sien propre, & où les livres inutiles se lisent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on espere par consequent que celui-ci sera couru, sera lû, & sera estimé.



AVERTISSEMENT

pour cette nouvelle Edition.

 E n'ai rien à ajouter à l'Avertissement précédent, si non que je n'ai réimprimé cette *Histoire de la Floride*, qu'à cause qu'elle appartient à l'Auteur de celle des *Incas*. Et si l'on me demande ce que je pense de cette *Histoire de la Floride*; je répondrai qu'elle renferme quelques circonstances curieuses; mais qu'un petit nombre de circonstances ne rend pas un livre assés nécessaire pour que l'on ne s'en puisse passer; qu'en général cette Histoire est sèche; que les reflexions y sont froides & insipides; que le stile en doit être languissant dans l'Original, puis qu'il l'est considerablement dans la version, malgré le génie du Traducteur. A l'égard de ce dernier, il n'est pas nécessaire d'avertir que ses phrases & ses périodes ne sont nullement à la mode, non plus que plusieurs de ses termes. Son stile est aussi trop simple & trop uniforme. Il nous faut aujourd'hui du *leger*, du *vis* & du *petillant*. Cela nous amuse, & nous voulons même cet amusement dans les choses les plus sérieuses. Je prévois qu'avec le tems ce stile percera jusques dans le Sanctuaire; & pourquoi y perceroit il moins que le *Romanesque*? qui a si bien mis les Patriarches à la mode de notre siecle, & leur a appris à faire une declaration d'amour dans les regles.

A cette Histoire de la Floride par *Garcilasso* j'ai ajouté une Relation curieuse, amusante & instructive d'un grand pays que l'on peut presque regarder comme appartenant à la Floride. Elle est du *P. Hennepin*. Je me flate que cette réimpression ne déplaira pas au Lecteur, & que les Journalistes voudront bien ménager à son égard une critique qu'ils pourront employer plus utilement sur d'autres sujets. Au reste ce qu'on a lu du Traducteur Richelet dans l'Avertissement précédent m'oblige de mettre ici un Article qui le concerne. Le Lecteur y trouvera peut-être quelque chose d'assez interessant.

PIERRE RICHELET Avocat au Parlement de Paris né vers l'an 1630 à Cheminon en Champagne, & mort à Paris au mois de Novembre 1698. s'étant lié dès sa jeunesse avec Mrs. D'Abblancourt & Patru, s'appliqua comme eux à étudier & à perfectionner la Langue Française. Il fut un des premiers que M. l'Abbé d'Aubignac agrégea à l'Academie qu'il avoit formée. Les Discours Academiques qui

s'y prononçoient les premiers jours de chaque mois ne servoient pas peu à répandre de l'émulation. Ce fut aussi peu de tems après que Richelet eut quelques lueurs de fortune qui s'évanouïrent bientôt; surquoi je rapporterai ses propres termes: „ Monseigneur le „ Dauphin, dit-il, (a) a eu deux Précepteurs. le premier M. le „ Président de Perigny, (b) & le second M. Bossuet Evêque de „ Meaux M. de Perigny étoit un homme d'esprit, savant d'une „ maniere solide & charmante. Le genereux & obligeant M. des „ Reaux Tallemant lui avoit proposé M. Richelet pour le soulager „ dans les services qu'il rendoit à Monseigneur. M. Richelet eut le „ bonheur de plaire à M. de Perigny, neanmoins il n'eut pas celui de „ partager ses soins. M. le Président Nicolai le sollicita en faveur „ de M. Doujat Docteur en Droit, & le porta en quelque façon à „ se retracter pour obliger M. Doujat “. Ce mot de *partager les „ soins de M. de Perigny* a extrêmement choqué Amelot de la „ Houssaie, qui l'a relevé durement. „ Richelet, dit-il, (c) qui „ étant le Calepin des Laquais a bien eu la presumption „ de croire que M. le President de Perigny auroit pu accepter un „ homme de sa sorte pour le soulager dans le glorieux emploi de l'E- „ ducation de Monseigneur “. Amelot transcrit ensuite le passage de Richelet, & ajoute: „ j'admire l'insolence de ces mots, comme „ si Richelet étoit de rang & de mérite à avoir pû jamais être le „ Colleague de M. de Perigny “. Il semble qu'Amelot a interprété un peu trop litteralement les paroles de Richelet, qui n'a voulu dire autre chose sinon qu'il s'étoit flaté d'obtenir la place que M. Doujat avoit occupée; place qui consistoit à donner quelque teinture des belles Lettres à Monseigneur, mais toujours sous les ordres & dans les vuës de M. de Perigny. Quoiqu'il en soit, Richelet ayant manqué son coup continua de prendre chez lui, comme il le faisoit auparavant, des Pensionnaires, auxquels il monroit la Langue Francoïse, & de composer plusieurs Ouvrages dont quelques uns ont conservé leur reputation jusqu'à present.

On dit de Richelet qu'il se soumit de bonne grace à ce que le Prêtre de S. Sulpice, qui lui administroit les Sacremens dans sa dernière maladie, exigea de lui; qui étoit de demander publiquement par-

(a) *Recueil des plus belles Lettres.* &c.

(b) Picart de Perigny President des Enquetes, & mort en 1670. V. M. Huet de *Rebus ad se pertinentibus* p.

(c) V. ses *Annales* de Tacite.

pardon du scandale que les obscénitez repandues dans ses Ouvrages avoient pû causer. Comme le fait n'est apuyé que sur un oui dire, on en croira ce qu'on voudra. C'est assez l'ordinaire de ces prétendus esprits forts d'être plus foibles que les autres, lors qu'il faut partir pour le pays,

Unde negant redire quemquam.

O U V R A G E S I M P R I M E Z D E R I C H E L E T .

I. *La Versification Française, où il est parlé de l'Histoire de la Poësie Française, des Poëtes François anciens & modernes, de l'origine de la Rime & de la maniere de bien faire & de bien tourner un vers. Avec des exemples des Poëtes qui les ont bien ou mal tournez. Paris. 1671. in 12. pagg. 276.*

La partie historique ne contient que treize pages, & ce n'est rien moins qu'une Histoire un peu complete de la Poësie.

II. *Histoire de la Conquête de la Floride. 2. vol. 12. 1670. reimprimée ensuite à Paris en 17 . . & à Leide en 1731.*

III. *Dictionnaire François contenant les mots & les choses dignes de remarques sur la Langue & les termes des Arts & des Sciences. Par Pierre Richelet. Geneve, Widerhold. 1680. in 4.*

Il ne fera pas inutile de distinguer avec un peu plus d'exactitude que les Editeurs même de Richelet ne l'ont fait, ce que les différentes editions de ce Dictionnaire ont de particulier. Autrement il est difficile de favoir de qui vient la décision sur un mot qui embarrasse: & le Dictionnaire a passé par tant de mains, qu'il est important d'être bien au fait là-dessus.

Cette Edition de 1680. est la premiere, & les curieux ne doivent pas negliger de la mettre dans leur Cabinet, lorsque l'occasion s'en presentera. Elle contient beaucoup d'Anecdotes litteraires qui ne sont que là, & des jugemens très-durs à la verité, & souvent malins; mais aussi assez vrais pour la plupart. Enfin c'est là où l'on voit le caractère de Richelet, que les Editions posterieures representent quelquefois bien différent de lui-même. Il seroit seulement à souhaiter qu'il eût épargné à ses lecteurs un tissu d'ordures, dont les Editeurs modernes n'ont pû le purger entierement. On trouve à la tête de cette premiere Edition une Préface qui a passé dans les réimpressions

de 1685. 1689. 1690. 1691. & 1732. Richelet y a exposé d'une maniere claire & nette la methode qu'il s'étoit prescrite: & il vaudroit mieux que ceux qui ont travaillé sur son fond eussent suivi le plan qu'il avoit tracé, que d'y avoir fait des additions qui pouvoient être bonnes ailleurs, mais qui ne sont pas certainement à leur place; qui n'ont servi qu'à grossir inutilement un livre qui ne pouvoit demeurer trop abrégé; & pour tout dire en un mot, qui d'un Dictionnaire qui devoit principalement fixer nos doutes sur la Langue Française, ont fait peu à peu un enorme *Polyanthéa*, un *Salmigondis* (on me permettra ce terme) de choses inutiles, repetées mille fois dans toutes fortes de livres, d'usages anciens & modernes, d'explications, de definitions & de descriptions prises au hazard dans les Arts & dans les Sciences. Droit Canonique, Droit Civil, Coutumes Romaines, &c. tout y a été fourré indiscrètement & sans jugement.

Voici une anecdote sur la premiere Edition du Richelet, qu'on a retranchée de la Vie de ce Grammairien, & qui vient de bonne source. (a). Dès que l'impression de ce Dictionnaire fut achevée, Widerhold en fit passer subrepticement quinze cens exemplaires en France, qui furent amenés & déposés à Ville-Juif, proche Paris. Il s'adressa ensuite à Benard, qui loin d'entrer dans une negociation aussi perilleuse, donna avis du dépôt au Syndic & aux Adjoints de la Librairie, lesquels firent saisir tous les exemplaires, & les conduisirent à la Chambre Syndicale, où ils furent brulés en partie & en partie lacérés. Widerhold mourut de chagrin trois jours après, & le lendemain Benard sortant du salut de S. Benoit fut poignardé dans la foule.

On ne sauroit disconvenir que ce Dictionnaire ne soit un des meilleurs qu'il y ait en notre Langue. Richelet s'y est également éloigné de la sécheresse ennuyeuse, ou de la fade abondance de la plupart de ses Confreres. „ Il a soin d'y rapporter exactement les „ trois fortes d'expressions, propres, figurées & burlesques; il „ tient le milieu pour l'orthographe entre les deux extrémités en „ retranchant la plupart des lettres doubles & inutiles qui ne définissent pas les mots lorsqu'elles en sont retranchées. Il avoit beaucoup „ coup retranché sous M. d'Ablancourt, il temoigne même avoir tiré „ beaucoup de lumieres de M. Patru. Outre cela il cite la plupart des „ bons Auteurs, & se fonde le plus qu'il peut sur l'usage“. C'est ainsi

(a) M. le Clerc Ecclesiastique de Lyon l'avoit apris de M. Papillon.

ainſi que M. Baillet (a) juge de ce Dictionnaire , dont il ajoute pourtant que les libertés que Richelet ſ'y eſt données en ont un peu diminué le prix ,, & l'ont fait paſſer dans l'eſprit des honêtes ,, gens pour une pièce ſatyrique & malhonnête, & pour le fruit d'une ,, paſſion indifcrete.

Le paralelle que fait le *Theopraſte Moderne* entre Furetiere & Richelet n'eſt pas fans mérite (b).

— *Lyon* 1685. (c) in 4. chez Bailly.

Cette Edition eſt déjà mutilée ; mais quoique le Correſteur ait eu ſoin de retrancher autant qu'il a pû les phraſes & les mots obſcènes, il en a encore laiſſé un grand nombre.

— *Geneve* (ou *Lyon*) 1689. 1690. 1691. in 4. ou *Geneve* Jean-Jacques Dentand. 1690. in 4. (ſuivant le titre à Cologne.) 1694. in 4.

— *Dictionnaire François contenant généralement tous les mots & pluſieurs remarques ſur la Langue Françoisé, ſes expreſſions propres, figurées & burleſques; la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, la Conjugaiſon des verbes, leur regime, celui des Adjectifs & des Prépoſitions, avec les termes les plus connus des Arts & des Sciences.* *Geneve, pour David Rutter, chez Vincent Miege, 169.. in 4. pagg. 565. pour la I. Part. & 481. pour la II.*

Cette Edition eſt d'un quart plus ample que les précédentes & c'eſt Richelet lui-même qui eſt Auteur des augmentations.

— *Geneve* 1710. 2. vol. in 4. chez la Compagnie des Libraires qui la fit revoir alors par un de ſes correſteurs d'imprimerie nommé *Bandol*.

— *Amſterdam*, chez les Elzeviers (ou plutôt *Lyon*) 1706. in fol.

La grande ambition de Richelet étoit de voir ſon Dictionnaire imprimé in folio : il pouvoit raiſonnablement ſ'en flatter après les augmen-

(a) *Fug. des Savans* Tom. II.

(b) *Theop. Moa.*

(c) Ces reimpreſſions pouvoient bien être ſupolées. On ſait que par des vûës particulières de commerce, l'uſage de changer les dates eſt ordinaire dans la Librairie.

augmentations qu'il y avoit faites en 1693. mais la mort lui enleva cette consolation. L'Edition dont il s'agit est faite sur la précédente; à cela près qu'elle fourmille de nouvelles fautes outre celles qui y étoient auparavant.

— *Amsterdam* (ou plutôt *Lyon*) 1709. 2. vol. in fol. pagg.

Voici la premiere Edition de Richelet où l'on ait trouvé des additions étrangères. Le P. Martin de l'Oratoire en est l'Auteur. Elles consistent en un grand nombre de mots que Richelet avoit oubliés, & il y a pour le moins autant de traits satyriques & obscènes que dans la premiere. On voit à la tête une Bibliothèque des Ecrivains citez, qui n'est pas absolument mauvaise. A tout prendre, je ne fais si ce n'est pas la meilleure Edition du Richelet augmenté: elle est assez ample, & cependant n'est pas absolument surchargée des choses inutiles dont les suivantes ont été farcies.

— *Lyon* 1719, 2. vol. in fol.

C'est la premiere Edition qui ait été imprimée en France avec Privilège, elle est copiée de la précédente, & l'on s'est contenté d'en retrancher environ 150. endroits.

— *Rouen*, 1719. 2. vol. in fol.

On ne reconnoitra plus Richelet dans cette Edition, où l'on a transporté sans scrupule tout ce qu'on a cru propre à la grossir, en dépouillant les Dictionnaires de Marine & des autres arts qui avoient paru jusqu'alors. Les mots Latins sont aussi joints aux mots François.

— *Lyon*, 1728. 3. vol. in fol.

Deux personnes ont mis la main à cette Edition: l'une, qui est M. le Clerc, fils du célèbre Dessinateur, & Ecclesiastique de S. Sulpice à Lyon, a eu soin de pousser tout aussi loin qu'il a pu la Bibliothèque des Ecrivains citez. Elle est devenue entre ses mains un ouvrage aussi diffus qu'inexact & passionné. Malgré cela il y a tant de recherches curieuses qu'on ne doit pas la mépriser. L'autre personne qui a travaillé sur les mots mêmes & sur le fond du Dictionnaire est M. Aubert Avocat de Lyon & habile homme. M. Lancelot (a) qui

(a) Il eut cette commission au sujet d'un Privilège que les Libraires de Paris avoient obtenu

a été chargé d'examiner ces additions déclare (a) que la plupart font „ curieuses, instructives & écrites avec netteté; l'Auteur „ ajoute-t-il, m'en paroît savant, non seulement dans les matieres „ de Droit, auxquelles on dit qu'il a donné sa principale applica- „ tion, mais encore dans les belles Lettres. Je ne doute pas que „ ces additions ne fassent plaisir au public; je souhaiterois seule- „ ment que l'Auteur ajoutât d'autres remarques, qui me paroif- „ sent être une suite naturelle de son projet; & qu'il en otât quel- „ ques-unes qui paroissent inutiles; j'y trouve aussi une demi-dou- „ zaine de noms de lieux, & je ne vois pas pourquoi ils y sont; il „ il n'en faut point, ou il en faudroit beaucoup davantage.

— *Dictionnaire de la Langue Françoise ancienne & moderne de Pierre Richelet, augmenté de plusieurs Additions d'Histoire, de Grammaire, de Critique, de Jurisprudence, & d'une Liste Alphabetique des Auteurs & des livres citez dans le Dictionnaire: nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre d'Articles. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1732. 2. vol. in 4. pagg. 837. pour le I. & pagg. 939. pour le II. On dit dans l'Avertissement qu'elle est augmentée de 6000. Articles. C'est un dédommagement des inutilités qu'on a retranchées. Je renvoie à cet Avertissement, qui merite d'être lu.*

H Du Sauzet Libraire a eu soin de cette Edition.

IV. *Les plus belles Lettres des meilleurs Auteurs Francois, avec des Notes, Lyon. Bailly. 1687. in 12. pagg. 432.*

Le Texte de ces Lettres a divers défauts: le premier est, que toutes les Lettres y sont sans dattes; & le second, que le Texte est altéré en quelques endroits. Il est vrai que ce Recueil n'étant fait que pour donner aux Etrangers & même aux François quelques modèles du Style Epistolaire, ces défauts ne nuisent point aux Lecteurs par rapport au but que l'Éditeur s'est proposé. Il y a quatre Articles à la tête de ce Volume, qu'on doit regarder comme l'échantillon d'un plus grand

obtenu pour le Richelet de Rouen de 1719. & en vertu duquel ils vouloient empêcher ceux de Lyon d'imprimer le Dictionnaire avec les additions de M. Aubert.

(a) V. la Préface de cette Edition, où le sentiment de M. Lancelot a été inséré tout au long.

grand ouvrage, lequel devoit contenir la Vie des Auteurs d'où les Lettres font tirées, avec un jugement sur leur style. Quoique ces quatre Articles soient fort courts, & que Richelet les ait choisis, on y trouve quelquefois des fautes, & les Notes qu'il y a semées çà & là n'en sont pas exemptes; comme on le verra par les exemples suivans. Voiture écrivant à Balzac & lui disant „ je ne voudrois pas que vos „ ennemis eussent cela à vous reprocher “ Richelet observe „ que „ Theophile & le P. Goulu étoient les deux grands ennemis de Balzac “ Voiture louant ensuite quelques ouvrages de Balzac, Richelet remarque „ que Voiture entend parler du Prince & de l'Aristippe de Balzac, les deux plus éloquents Pièces de ce fameux „ Ecrivain “. Si Richelet avoit examiné les dates avec un peu plus d'attention, il n'auroit pas supposé qu'une Lettre écrite en 1625. pouvoit avoir en vûe deux Ouvrages dont l'un est de 1631. & l'autre de 1658. Dans la même Note Richelet met la mort du Card. de Richelieu en 1648. qui sûrement est arrivée en 1642.

— *Les plus belles Lettres Francoises sur toutes sortes de sujets, tirées des meilleurs Auteurs avec des notes*, Paris 1698. 2. vol. in 12. Paris, 1705. 2. vol. in 12.

Au lieu de quatre Articles Epistolaires François qui étoient dans la première Edition, il y en a vingt dans celle-ci, & outre cela un plus grand nombre de notes.

V. *Dictionnaire de Rimes dans un nouvel ordre, où se trouvent 1. les mots & les genres des noms. 2. Un abrégé de versification. 3. Des Remarques sur le nombre des syllabes de quelques mots difficiles.* Paris, 16. . . . in 12. *ibid.* 1690. in 12. pagg. 561. sans l'Abregé & les Remarques. *ibid.* 1702. 1711. 1721.

VI. *La Connoissance des Genres Francois tirée de l'usage & des meilleurs Auteurs*, Paris. 1691. in 12.

VII. *Recueil des plus belles Epigrammes des Poetes Francois depuis Marrot jusqu'à présent, avec des notes historiques & critiques, & un Traité de la vraie & fausse beauté dans les Ouvrages d'esprit, traduit du Latin de MM. de Port-Royal (a).* Paris. 1698. 2. vol. in 12. pagg. 302.

(a) C'est le Traité qui est à la tête du *Delectus Epigrammatum*.

302. pour le I. & 214. pour le second, qui ne contient que les Poësies de Racan.

Les Poëtes dont Richelet a donné des morceaux font au nombre de 29. il en a donné aussi la vie en abrégé: mais ne faut pas oublier qu'il y a onze de ses propres Epigrammes dans le Recueil, & que ce Recueil a paru fort augmenté dans les Editions postérieures.

O U V R A G E S M A N U S C R I T S.

Outre ces ouvrages qui ont été imprimez du vivant de Richelet, on fait qu'il en avoit composé plusieurs qu'il a lui-même supprimez, ou qui se sont perdus à sa mort. Voici ceux qui sont venus à ma connoissance.

VIII. *Le Dictionnaire Burlesque.*

Cet Ouvrage devoit renfermer tous les mots & toutes les phrases dont la pudeur ou la bienfiance empêchent les honnêtes gens de se servir. Amelot de la Houssaie en a parlé dans ses notes sur Tacite, où à l'occasion d'un mot un peu delicat, il dit: „ cela s'entendra „ bien mieux, si jamais on imprime le Dictionnaire Milesiaque, „ que Richelet a fait pour l'instruction, ou plutôt pour la corruption de ceux qui ne savent pas les termes que l'honêteté civile, la pudeur & la bienfiance ont bannis de la conversation: „ Richelet, dis-je, qui étant le Calepin des lacquais &c. Il est à croire que (a) Richelet devenu plus sage sur ses vieux jours conçut qu'un pareil Ouvrage pourroit faire beaucoup de mal, & ne serviroit qu'à le flétrir dans toute la posterité. Ces sages reflexions le porteroient sans doute à le supprimer.

IX. M. Teiffier parle encore d'une *Vie de Chapelain* & d'un *Recueil de Vies des Grammairiens François* (b).

X. *L'Hif-*

(a) Dans le tems que je demourois à Geneve j'ai vu entre les mains de Monsieur Cramer Libraire certains prétendus Fragmens d'un *Dictionnaire Burlesque* de Richelet. Il ne faut pas confondre non plus le nouveau Dictionnaire Burlesque d'un certain Joseph Pbilibert le Roux avec celui de Richelet. Il y a toute apparence que ce dernier avoit repandu plus de sel dans les obscénités qu'il s'étoit donné la peine de compiler, & qu'elles y paroissent *prioris impunitatis*.

(b) *Catalogus eorum qui &c.*

Tome II.

xviii A V E R T I S S E M E N T.

X. *L'Histoire d'Abyssinie & d'Ethiopie tirée du grand Ouvrage de M. Ludolphe.* Paris 1684. in 12. Cet Ouvrage est attribué mal à propos à Richelet, puis qu'il est d'un nommé des-Jauneaux.

XI. On pretend aussi que Richelet avoit composé des Elemens de Grammaire de nôtre Langue, sous le titre de *Commencemens de la Grammaire Françoisë.*

A Amsterdam le 30. Août 1736.



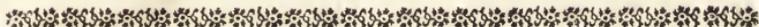
TABLE



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

De la premiere Partie.



LIVRE PREMIER.

CHAP. I.	D essin de l'Auteur.	p. 1
II.	Bornes de la Floride.	2
III.	Ceux qui ont entrepris la Conquête de la Floride.	3
IV.	Religion & Coûtumes des peuples de la Floride.	5
V.	Préparatifs pour la Floride.	7
VI.	Embarquement pour la Floride.	8
VII.	Ce qui arriva à l'Armée depuis san Lucar jusqu'à Cuba.	9
VIII.	Combat de deux navires.	11
IX.	Arrivée de Soto à Cuba.	13
X.	Désespoir de quelques habitans de Cuba.	14
XI.	Vasco Porcallo de Figueroa prend party dans l'Armée.	15
XII.	Soto arrive aux Havanes.	16
XIII.	Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.	17

LIVRE SECOND.

CHAP. I.	Arrivée de Ferdinand Soto dans la Floride.	20
II.	Mort de 3. Espagnols, & les tourmens que souffrit Juan Ortis.	22
III.	Ortis se sauve.	23

IV.	Generosité du Cacique Mucoço.	25
V.	Le Général envoie demander Ortis.	26
VI.	Rencontre d'Ortis & de Gallego.	27
VII.	Mucoço vient voir le Général.	29
VIII.	La mere de Mucoço vient au Camp.	30
IX.	Préparatifs pour avancer dans le pays.	31
X.	Suite de la découverte.	32
XI.	Disgrace de Porcallo.	33
XII.	Relation de Gallego.	34
XIII.	Passage du marais.	35
XIV.	Silvestre porte les ordres du Général à Moscofo.	36
XV.	Retour de Silvestre.	38
XVI.	Province d'Acuera.	39
XVII.	Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.	40
XVIII.	Province de Vitachuco.	42
XIX.	Le frere d'Ochilé vient au Camp & envoie vers Vitachuco.	44
XX.	Arrivée de Vitachuco.	46
XXI.	Suite de l'entreprise de Vitachuco.	48
XXII.	Déroute des Indiens.	49
XXIII.	Resolution des Indiens & leur sortie de l'étang.	51
XXIV.	Mort de Vitachuco.	53
***	2	XXV.

XXV. Suite de la mort de Vitacbuco.	54
XXVI. Province d'Ossacbilé.	56
XXVII. De la ville & de la maison du Cacique Ossacbilé, & des Capitales des autres Provinces.	57
XXVIII. L'Auteur prévient quelques difficultés.	Ibid.

LIVRE III.

CHAP. I. Arrivée des troupes en Apalacbé.	59
II. Passage du marais.	61
III. Marche des Espagnols jusques à la Capitale.	62
CHAP. IV. On va reconnoître le pays.	64
V. Découverte de la côte.	Ibid.
VI. Parti de trente lances pour la Province d'Hirriga.	67
VII. Prise du Capasi.	70
VIII. Capasi va pour réduire ses sujets & se sauve.	71
IX. Suite de la marche des trente lances.	72
X. Continuation du voyage des trente lances jusqu'à Hirriga.	74
XI. Arrivée du parti d'Hirriga.	77
XII. On exécute les ordres du Général.	79
XIII. Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto. Ibid.	
XIV. Départ de la Ville d'Hirriga.	81
XV. Suite de la marche de Calderon, & son arrivée au Camp.	82
XVI. Découverte de la côte.	85
XVII. On envoie aux Havanes une relation de la découverte.	86
XVIII. Hardiesse d'un Indien.	87
XIX. On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense	

qu'il y a de l'or & de l'argent.	88
XX. De quelques combats particuliers, & de la fertilité d'Apalacbé.	89

LIVRE IV.

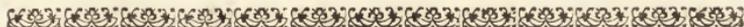
CHAP. I. Départ d'Apalacbé.	91
II. Arrivée dans la Province d'Atapaha & d'Achalaqué.	93
III. Du Cacique de Cofa & de sa Province.	94
IV. Cofaciqui reçoit les Espagnols.	95
V. Avantage d'un Indien.	97
VI. Marche des troupes.	Ibid.
VII. Suite de ce qui se passa dans le desert.	99
VIII. Succès des Capitaines envoyez à la découverte.	101
IX. Arrivée du Général en Cofaciqui avec la découverte du pays.	Ibid.
X. Conduite de la Dame de Cofaciqui.	103
XI. L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.	105
XII. On envoie vers la mere de la Dame de Cofaciqui.	106
XIII. Mort du Seigneur Indien avec le retour des envoyez.	107
XIV. Metal qu'on trouva en Cofaciqui.	108
XV. Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.	109
XVI. Description du Temple de Talomeco.	110
XVII. Départ de Cofaciqui avec ce qui arriva dans la marche jusques à Cbuala.	113
XVIII. Générosité de la Dame de Cofaciqui.	115
XIX. Ce qui arriva aux troupes dans le desert.	116



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

De la seconde Partie.



LIVRE PREMIER.

- CHAP. I. **C**omment les Caciques de Guachoulé & d'Iciaba reçurent les troupes. 117
- II. Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles. 118
- III. Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acosté & de Coça. 120
- IV. Honêteté du Cacique Coça, & départ des troupes. 121
- V. De quelle maniere Tascaluca reçut le Général. 122
- VI. Découverte d'une trahison dans la Mauvila. 124
- VII. Resolution du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila. 126
- VIII. Suite de la bataille de Mauvila. 127
- IX. De quelques particularitez touchant la bataille. 131
- X. Etat des Espagnols après la bataille. Ibid.

- XI. Indiens morts à la bataille. 132
- XII. Conduite des troupes après la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats. 134
- XIII. Des femmes Indiennes adultes. 136
- XIV. Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaca. 137
- XV. Bataille de Chicaca. 139
- XVI. Ce que firent les Espagnols après la bataille. 141
- XVII. Invention contre le froid. 143

LIVRE SECOND.

- CHAP. I. Attaque du fort Alibamo. 144
- II. Mort de plusieurs Espagnols fautive de sel. 146
- III. Les troupes arriverent en Chisca, & font la paix avec le Cacique. 147
- IV. Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin. 149
- V. Procession où l'on adore la croix. 150

CHAP. VI. <i>Marche des troupes vers Capaba,</i>	151	XII. <i>Arrivée des Espagnols à Auché avec la mort de leur guide.</i>	180
VII. <i>Desordre que les Casquins firent dans le temple de Capaba, avec la poursuite du Cacique.</i>	153	XIII. <i>Ce qui arriva dans la Province des Vachers.</i>	182
VIII. <i>Les Casquins suient, & Soto fait la paix avec Capaba.</i>	154	XIV. <i>Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs aventures.</i>	183
IX. <i>Paix entre Casquin & Capaba.</i>	156	XV. <i>Les troupes s'emparent d'Amniwa.</i>	187
X. <i>Les Espagnols envoient querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.</i>	157	XVI. <i>Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.</i>	188
XI. <i>Les troupes arrivent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.</i>	159	XVII. <i>Ligue de quelques Caciques.</i>	189
XII. <i>Des habitans de Tula.</i>	161	XVIII. <i>Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.</i>	190
XIII. <i>Combat d'un Indien contre quatre Espagnols.</i>	162	XIX. <i>D'un Espion Indien.</i>	192
XIV. <i>Départ de Tula avec le quartier d'hiver des Troupes en Utianque.</i>	163	XX. <i>Préparatifs des Caciques liguez, avec un débordement du Chucagua.</i>	193
XV. <i>Stratagème du Cacique d'Utianque, avec la déroute de la Province de Naguateg.</i>	165	XXI. <i>On envoie vers Anilco.</i>	194
		XXII. <i>Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.</i>	196
		XXIII. <i>Des envoyez de la ligue, avec les préparatifs des Espagnols pour s'embarquer.</i>	197

LIVRE III.

CHAP. I. <i>Entrée des troupes en Naguateg.</i>	167
II. <i>Fuite de Gusman.</i>	168
III. <i>De la Province de Guacane.</i>	170
IV. <i>Marche des troupes vers la Province d'Anilco.</i>	171
V. <i>De Guachoia, de son Cacique & Guerre des Indiens.</i>	172
VI. <i>Vengeance de Guachoia.</i>	173
VII. <i>Retour du Général à la ville de Guachoia, avec ses préparatifs pour le Mexique.</i>	175
VIII. <i>Mort de Soto.</i>	176
IX. <i>Funeraillles de Soto.</i>	177
X. <i>Resolution des troupes après la mort de leur Général.</i>	178
XI. <i>Superstition des Indiens.</i>	179

LIVRE IV.

CHAP. I. <i>Capitaines de Caravelles, avec l'embarquement des troupes.</i>	199
II. <i>Barques & radeaux des Indiens.</i>	200
III. <i>Vaisseaux de la flotte des Caciques liguez.</i>	202
IV. <i>Combat des Indiens sur l'eau.</i>	203
V. <i>Aventure des Espagnols.</i>	204
VI. <i>Stratagème des Indiens, & temerité d'un Espagnol.</i>	205
VII. <i>Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.</i>	206
VIII. <i>Le nombre des lieues que les Espagnols firent dans la Floride, & combat contre les Indiens de la côte.</i>	208
	IX.

CHAP. IX. <i>Navigation des Espagnols & leurs aventures.</i>	209	<i>gnols à Mexique.</i>	216
X. <i>Aventures de deux Caravelles.</i>	210	XV. <i>De quelques particularitez du voyage.</i>	218
XI. <i>On envoie visiter le Général, & découvrir le pays.</i>	212	XVI. <i>Les Espagnols se débandent</i>	219
XII. <i>Les Espagnols connoissent qu'ils sont au Mexique.</i>	214	XVII. <i>Ce que font Maldonado & A- rias pour aprendre des nouvelles de Soto.</i>	Ibid.
XIII. <i>Arrivée des Espagnols à Panuco & leur division.</i>	215	XVIII. <i>Chrétiens morts dans la Flo- ride.</i>	220
XIV. <i>Arrivée & reception des Espa-</i>			

F I N.



TABLE



T A B L E
D E S F I G U R E S

de ce Volume.

La Carte de la Louifiane & de la Floride par M. de Lifle, où font
marquées les routes de ceux qui ont entrepris la Conquête de
la Floride. Pag. 1 +

I. Ofrande que les Floridiens font d'un cerf au soleil. 5 +

II. Veuves de la Floride qui fement leurs cheveux sur le tombeau de leurs maris. 178 +

III. Floridiens qui aiant perdu leurs maris à la guerre implorent l'affistance de leurs
Caciques. Ibid. +

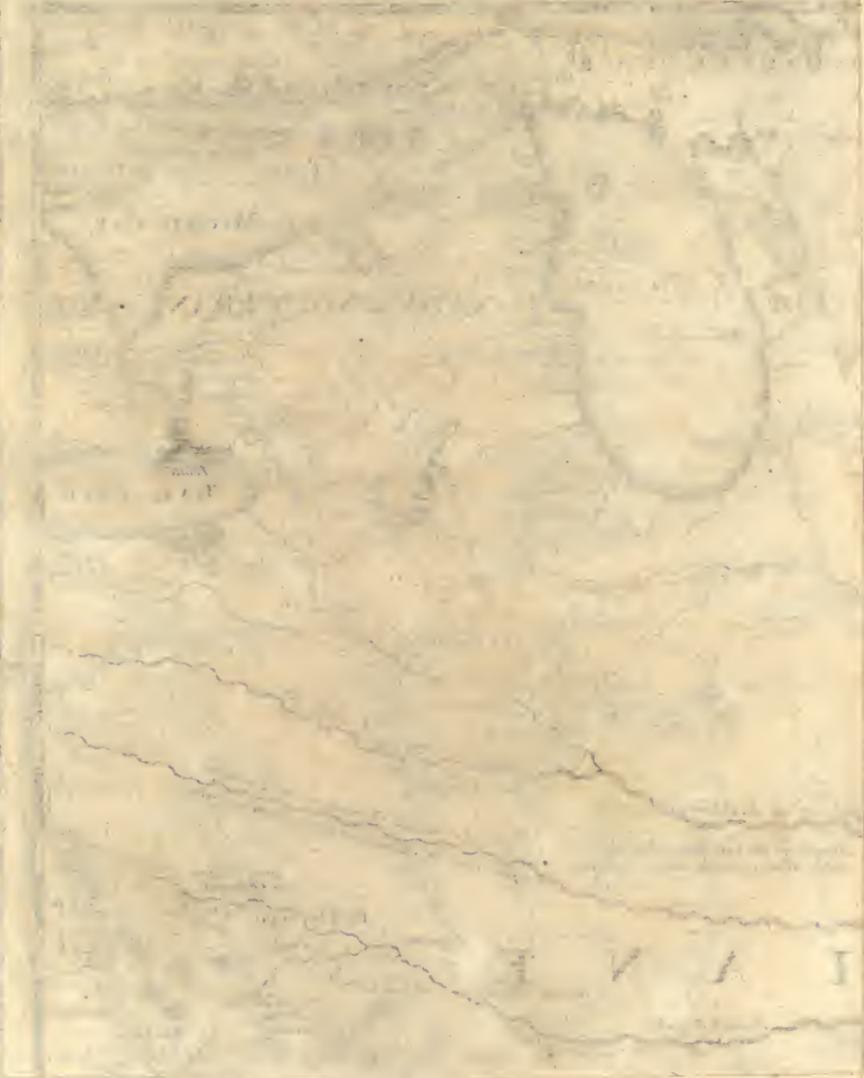
IV. Sacrifice que les Floridiens font au soleil de leurs premiers nés. 180 +

V. Carte du Voiage du P. Hennepin. 225 Vol 1-124

VI. Colliers de porcelaine, Calumets &c. 250 Vol 1-64

RE DE MISSISSIPPI

Carte de la Riviere de la Louisiane &c.





HISTOIRE
 DE LA
 CONQUETE
 DE LA
 FLORIDE
 PREMIERE PARTIE.
 LIVRE PREMIER.

Dessin de l'Auteur. Bornes de la Floride. Par qui elle a été découverte. Coustumes de ses Habitans. Preparatifs de Ferdinand de Soto pour en faire la conquête.

CHAPITRE I.

Dessin de l'Auteur.



JAi dessein d'écrire la découverte de la Floride; & les actions mémorables qui s'y sont passées. Mais comme Ferdinand de Soto y exécuta de grandes choses, & que c'est lui que regarde particulièrement cette Relation; je réprendrai son Histoire de plus haut. Soto fut un des douze Conquerans du Perou, & eut part à la prise d'Atabalipa, qui en fut le dernier Roi. Ce Prince étoit fils naturel de l'Inca Huaina Capac, & avoit usurpé le Royaume sur le

Tome II.

* En 1533. Ou Atahualpa.

A

legi-

legitime heritier, qu'on appelloit Huascar. Mais les cruautés de cet usurpateur révolterent les peuples contre lui; ce qui facilita aux Espagnols la conquête du Perou, & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul il en revint à l'Empereur près de deux millions trois cens mille ducats, & à Ferdinand de Soto plus de cent mille. Ce Capitaine reçût, outre cela, plusieurs présens des Indiens, & d'Atabalipa même, qui lui en donna de magnifiques; parce qu'il étoit le premier Espagnol auquel il eût parlé. Lors que Soto se fut donc enrichi de la sorte, il retourna en Espagne avec plusieurs autres, qui avoient tous fait fortune dans Caxa Malca. * Mais au lieu de songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son païs, le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées lui inspira un vaste dessein. C'est pourquoi il vint à Valladolid prier Charles-Quint de lui permettre d'entreprendre la conquête de la Floride; avec promesse d'en faire la dépense, & de ne rien épargner pour la gloire de l'Empire. Ce qui le sollicitoit le plus à cette illustre entreprise étoit de voir qu'il n'avoit rien conquis de son chef; que Ferdinand Cortés s'étoit rendu maître du Mexique, & Pizarre & Almagre du Perou: car ne leur cedant ni en valeur, ni en aucune autre qualité, il avoit peine à souffrir que la fortune leur fût plus favorable qu'à lui. Il renonça donc aux prétentions qu'il avoit sur le Perou, & tourna toutes ses pensées à la conquête de la Floride, où il mourut. Voilà comme de grands Capitaines se sont sacrifiés pour les intérêts de leurs Princes. Toutefois il se trouve parmi nous des personnes qui disent malicieusement, que l'Espagne doit à la témérité de quelques jeunes foux la plupart des contrées du nouveau monde. Mais ils ne considèrent pas qu'ils sont eux-mêmes les enfans d'Espagne; & que cette généreuse mere n'éleve ceux à qui elle donne la naissance, que pour conquérir l'Amérique, & porter la terreur de leurs armes dans le reste de la terre.



C H A P I T R E II.

Bornes de la Floride.

LA Floride a été appelée de ce nom, à cause qu'elle fut découverte le jour de Pâques Fleuries † le 27. de Mars § de l'année 1513. Mais parce que c'est un grand païs, dont toutes les parties ne sont pas conquises, ni connus, il est difficile de les décrire fort exactement. On ne sçait pas effet, si au Sep-

* Petit lieu dans le Perou, qui donne son nom à une petite Contrée. Il est près du Quito, & de la Riviere Vagna. C'est-là qu'Atabalipa fut battu, pris, & cruellement massacré en 1533.

† Ainsi la plupart des Auteurs modernes se trompent lors qu'ils disent, que ce fut Ferdinand de Soto, qui donna ce nom à la Floride, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. sur la fin de Mai, dans laquelle année Pâque fleurie étoit le 30. de Mars.

§ Je ne sçai s'il n'y auroit pas faute ici; car ce fut la Fête de Pâque, qui tomba le 27. de Mars en 1513. Pâque fleurie étant arrivée le 20. du mois.

tentrión * la Floride est bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, est qu'elle a le Golfe de Mexique, & l'Isle de Cuba au Midi; au Levant la mer Océane qui régarde l'Afrique, & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'hui le nouveau Mexique. De ce côté-ci est la Province des sept Villes, qui fut appelée de la sorte par Vasques Coronado, qui alla en mille cinq cens trente-neuf à la découverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler, Antonio de Mendoça qui l'y avoit envoyé perdit avec déplaisir toute la dépense qu'il avoit faite pour cette entreprise.



C H A P I T R E III.

Ceux qui ont entrepris la conquête de la Floride.

JUAN Ponce de Léon † fut le premier qui découvrit la Floride. C'étoit un Gentilhomme qui avoit pris naissance au Royaume de Léon, & qui avoit été Gouverneur de l'Isle de Porto-Rico. § Comme les Espagnols ne songeoient alors, qu'à faire de nouvelles découvertes, il arma deux caravelles, & tâcha par toutes sortes de moyens à découvrir l'Isle de Bimini, ** sur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendoit la jeunesse aux Vieillards. Mais après avoir inutilement cherché cette Isle, la tempête le jeta sur la côte, qui est opposée au Septentrion de Cuba; & il nomma ce continent la Floride. Et sans considérer si c'étoit Isle, ou terre ferme, il vint'en Espagne demander la permission d'en faire la conquête & l'obtint. De sorte qu'en l'an 1513. il équipa trois vaisseaux, & aborda au pais qu'il avoit découvert. Les Indiens à son arrivée le repoussèrent vigoureusement, tuèrent presque tous ses gens à la réserve de sept blessés, dont il étoit du nombre, qui se sauverent à Cuba, où ils moururent tous de leurs blessures. Voilà quelle fut la fin de Ponce & de son expédition. Mais depuis lui, il semble que l'entreprise sur la Floride ait continué d'être fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années après ce malheur, le Pilote Mirvelo, qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempête le poussa sur la côte de la Floride, où il fut si favorablement reçu, qu'il revint fort content à l'Isle de San-Domingue. Mais dans cette rencontre il n'en usa pas en sage Pilote, car il n'eut pas le soin de prendre les hauteurs des lieux, & cette faute lui coûta cher, comme il se verra.

Au

* La Floride est bornée au Septentrion par le Canada, ou la Nouvelle France. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles sont les bornes de la Floride du côté du Septentrion, c'est qu'il renferme dans la Floride, comme font les autres Espagnols, la Virginie, & le Canada.

† Avant Jean Ponce de Leon, la Floride avoit été découverte par Sebastien Cabot, que Henri VII Roi d'Angleterre envoya en 1496. pour chercher par l'Occident un passage pour naviger dans l'Orient. Cabot ne fit que voir la terre, sans s'y arrêter.

§ Ou S. Juan de Porto-Rico Isle de l'Amérique. Elle est l'une des grandes Antilles, située dans la mer du Mexique, à seize lieues de l'Hispaniola vers le Levant.

** L'une des Isles Lucayes au Sud-Est de la Floride. Elle est fameuse par ses bancs de sable, & par la difficulté de sa navigation.

Au même tems sept hommes des plus riches de San-Domingue firent société, & envoyèrent deux vaisseaux vers les Isles de la Floride, afin d'en amener des Indiens pour travailler aux mines qu'ils possédoient en commun. Ces vaisseaux abordèrent à un Cap qui fut nommé de Sainte Heleine, à cause qu'il y arrivèrent le jour de la Fête de cette Sainte. Ils passèrent de là à un fleuve qu'ils appellerent le Jourdain, du nom de celui qui le découvrit. Les Espagnols débarquèrent en cet endroit, & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires, les vinrent considérer comme des choses surprenantes. Ils s'étonnoient aussi de la forme des habits des étrangers, & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empêcha pas de les recevoir obligamment; car ils leurs donnerent des peaux de martre, quelque argent, & de la semence de perles. * Les Espagnols leur firent d'autres présens, & les engagerent par leurs caresses à visiter les vaisseaux. Les Indiens, qui se fioient à ces apparences d'amitié, entrèrent au nombre de cent trente dans les Navires. Nos gens aussi-tôt levèrent l'ancre, & vont à toute voile vers San-Domingue. Mais de deux Vaisseaux il n'en arriva qu'un au port; & même ils ne profiterent point de leur prise. Ces pauvres Sauvages au desespoir d'avoir été trompés, s'abandonnerent à la douleur, & se laissèrent mourir de faim.

Cette nouvelle répandue à San-Domingue, Vassés Lucas d'Aillon vint en Espagne, demander permission de se rendre maître de la Cicorie, l'une des Provinces de la Floride avec le Gouvernement du país dont il feroit la Conquête. L'Empereur † lui accorda ce qu'il désiroit, & ajoûta à cette faveur, celle de lui donner l'ordre de saint Jacques. Aillon de retour à San-Domingue arma trois navires en mille cinq cens vingt-quatre, & prit Mirvelo pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit été, à cause qu'on la croioit plus fertile que tout ce que l'on en avoit découvert jusques alors. Mais parce que Mirvelo ne se souvenoit plus de l'endroit, où il étoit la premiere fois abordé, il tâcha inutilement d'y arriver; & il en fut si sensiblement touché qu'il en perdit l'esprit & la vie. Aillon ne laissa pas de passer outre; & même après que son navire amiral fut perdu dans le Jourdain, il continua sa route avec les deux autres navires & mouilla près de la Cicorie en une très-agréable côte, où d'abord il fut assez bien reçu. De sorte que s'imaginant qu'il lui seroit aisé de se rendre maître de la contrée, il envoya deux cens hommes pour la reconnoître. Les Indiens, qui cachoient leur mauvais dessein, les conduisirent au dedans du país; & après leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, se ressouvenant de la trahison que les autres Espagnols leur avoient faite, ils se jettent sur eux & les taillent en pièces; puis ils viennent de furie sur Aillon & ses camarades, qui étoient demeurés aux vaisseaux; ils en tuent & blessent plusieurs, & contraignent le reste de régagner promptement San-Domingue. Les plus considérables de ceux qui échaperent furent Aillon & un Gentilhomme de Badajox, à qui j'ai ouï raconter dans le Perou la déroutte dont je viens de faire le récit.

Ce malheur ne rebuta point Pamphile de Narbaez: il passa dans la Floride en mil-

* Semence de perles se dit des perles fort menuës, qui se vendent au poids.

† C'est l'Empereur Charles-Quint.



B. Duret inv.

A. Duflos f.

OFRANDE que les FLORIDIENS font d'un CERF au SOLEIL.

mille cinq cens vint-neuf *, & mena avec lui le jeune Mirvelo, Neveu de celui dont j'ai parlé. Mais encore qu'il eût quelque connoissance de la contrée, comme en ayant été instruit par son Oncle, il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que lui. Narbaez même périt dans cette navigation avec ses gens, à la réserve d'Alvar Nugnez Cabeça de Vaca, & de quatre de ses compagnons, qui rétournerent en Espagne, où il obtinrent quelques Gouvernemens. Mais cela ne réussit pas; car ils moururent assez malheureusement, & Alvar revint prisonnier à Valladolid, où il finit ses jours. Après ceux dont je viens de parler, Ferdinand de Soto entreprit de s'emparer de la Floride: il y arriva en 1533. mais enfin il y perdit les biens & la vie. Sa mort étant suë en Espagne, plusieurs demandèrent le Gouvernement de la Floride, avec permission d'en continuer la découverte: mais Charles-Quint ne voulut écouter personne là-dessus. De forte qu'en mille cinq cens quarante-neuf, il y envoya Cancel Balbastro Religieux Dominicain, pour Supérieur de ceux de son Ordre qui iroient prêcher l'Évangile aux habitans de la Floride. Ce Pere arrivé dans ces contrées se mit à catechiser: mais au lieu de l'écouter, les Indiens, qui se ressouvenoit de l'injure qu'ils avoient reçûë des Espagnols, le tuèrent avec deux de ses compagnons. Les autres tout effrayés régagnèrent les vaisseaux, réprirent en diligence la route d'Espagne, & dirent, pour excuser leur prompt retour, que les Barbares avoient le cœur endurci, & qu'ils ne prenoient aucun plaisir à ouïr la parole de Dieu. Treize ans après on promit à un des fils d'Aillon le Gouvernement de la Floride, s'il pouvoit s'en rendre maître. Mais comme il sollicitoit son départ, & qu'on remettoit de jour à autre l'exécution de son entreprise, il mourut de déplaisir. Pedro Melendez & plusieurs autres allerent ensuite dans la Floride. Cependant, comme je n'ai pas assez de connoissance de ce qu'ils firent, je n'en parlerai point.

C H A P I T R E IV.

Religion & Coustumes des Peuples de la Floride

Les Peuples de la Floride sont Idolâtres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez, qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ni † des sacrifices. Toutefois ils ont des Temples; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils élèvent aussi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépouilles de leurs ennemis.

Ces Indiens n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidelité à son mari, sur peine d'être punie d'un châtiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilège du pais, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Néanmoins ils en ont une légi-

† Cependant on voit ici l'offrande qu'ils font d'un cerf au Soleil.

* D'autres disent en 1528.

légitime, & les autres ne sont que comme des concubines. De sorte que les enfans qui naissent de ces dernières ne partagent pas également les biens du Pere, avec les enfans de la femme.

Cette coutume s'observe aussi dans le Perou : car excepté les Incas & les Caciques, qui en qualité de Princes & de Seigneurs, ont autant de femmes qu'ils en désirent, ou qu'ils en peuvent nourrir, il n'est pas permis aux autres d'en avoir plus d'une. Ces personnes de qualité disent, qu'ils sont obligés de faire la guerre, & qu'il faut qu'ils aient plusieurs femmes; afin d'avoir plusieurs enfans qui partagent leurs travaux, que la plupart des nobles mourant dans les combats, il est nécessaire qu'il y en ait un grand nombre; & que comme la multitude n'a point de part aux affaires, & n'est pas exposée aux périls, il y a toujours assez de peuples pour travailler, & pour porter les charges du Royaume.

Pour revenir aux habitans de la Floride, ils n'ont nul bétail, & ne nourrissent point de troupeaux. Ils mangent au lieu de pain du gros millet, au lieu de viande, du poisson & des légumes. Toutefois comme ils ont coutume d'aller à la chasse, ils ont souvent du gibier; car ils tuent à coups de flèches, des Cerfs, des Chevreuils & des Daims qu'ils ont en abondance, & plus grands que ceux d'Espagne. Ils atrapent aussi plusieurs sortes d'oiseaux dont ils se regalent, & dont les plumages de différente couleur leur servent à parer leur tête, & à distinguer durant la paix les nobles du Peuple, & durant la guerre, le soldat, de celui qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit très-mûr, & leur poisson fort roté; & se moquent des Espagnols qui en usent autrement. Ainsi je ne puis ajouter foi à ceux qui ont rapporté que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'ose dire qu'au moins cela n'est pas arrivé dans les Provinces que Soto a découvertes; & qu'au contraire ils ont une extrême horreur pour cette inhumanité. Car des Espagnols étant logés dans un quartier où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à mesure qu'ils expiroient, il n'y eut que le dernier qui s'en sauva; de quoi les Indiens furent tellement offenzés qu'ils voulurent aller tuer les Espagnols qui étoient dans un autre lieu.

Les Peuples de la Floride vont presque nus, & portent seulement une espèce de caleçons de chamois, ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, & servent à couvrir ce que la bienséance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le cou jusqu'à mi-jambe. Il est ordinairement de martre fine, & sent une odeur de musc très-agréable. Ils en ont aussi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & même de Vaches, qu'ils préparent si bien, que l'on s'en pourroit servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux ils les portent longs, & les nouent sur la teste. Leur bonnet est un rescau de couleur qu'ils attachent sur le front, en sorte que les bouts pendent jusqu'au dessous des oreilles. Leurs femmes sont aussi vêtues de peau de daim, ou de chevreuil, & ont tout le corps couvert d'une façon honnête & modeste.

Les Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté de l'arbalète & du mousquet. Ils croient que l'arc & la flèche leur donnent une grâce particulière; & pour cela ils en portent toujours à la chasse & à la guerre. Mais comme

ils

ils ont une taille très-avantageuse, leurs arcs sont très-longs, & gros à proportion. Ils sont de chêne pour l'ordinaire, ou d'autre bois de cette sorte. C'est pourquoi on les coube difficilement, & il n'y a point d'Espagnol qui puisse à force de tirer la corde approcher la main de son visage; au lieu que les Indiens amènent cette corde jusqu'au derrière de l'oreille, & tirent des coups qui surprennent. La corde de leur arc est de cuir de cerf, & voici comme ils la font. Ils coupent de la peau du cerf une courroye de deux doigts de large, depuis la queue jusqu'à la tête: après ils ôtent le poil de cette courroye, ils la mouillent, la tordent, en attachent un bout à une branche d'arbre, & l'autre à un poids de cent, ou de six vints livres; & laissent cette peau jusqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une grosse corde de boyau. Ensuite afin de ne se point blesser le bras gauche avec la corde, quand elle se détend, ils se servent d'un demi brassier de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusqu'au coude; & qui est arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours; & ainsi ils lâchent la corde d'une force toute particulière.

Voilà en peu de paroles les coutumes des Habitans de la Floride: mais comme j'ai aussi parlé succinctement de ceux qui l'ont découverte, & que l'entreprise de Soto sur ce pays, est plus illustre que celles des autres; je raconterai maintenant plus au long les choses qu'il fit dans ces contrées; je décrirai les Provinces qu'il y découvrit, & rapporterai les actions de ses soldats jusqu'au tems qu'ils sortirent de la Floride, & se retirèrent au Mexique.



CH A P I T R E V.

Preparatifs pour la Floride.

Soto obtint la permission de conquérir la Floride, & d'ériger en Marquisat trente lieues de long sur quinze de large, dans le pays dont il feroit la Conquête. L'Empereur qui lui accorda cette grace, lui donna aussi le Gouvernement de Saint Jacques de Cuba; afin de prendre dans cette Isle ce qui lui seroit nécessaire pour son dessein; & après qu'il l'eut exécuté, il l'établit Gouverneur général de la Floride.

Cette nouvelle divulguée par l'Espagne, on crut que Ferdinand de Soto * alloit joindre à la Couronne de nouveaux Royaumes: comme il étoit l'un de ceux qui avoient conquis le Perou, & qu'il employoit dans cette dernière expédition tous ses biens; on s'imagina qu'elle surpasseroit de beaucoup la première, & que l'on s'enrichiroit à suivre sa fortune. C'est pourquoi des gens de toute sorte de qualité furent attirés à cette entreprise, & sur l'espérance d'en rapporter de grands trésors, ils abandonnèrent ce qu'ils avoient de plus cher, & s'offrirent tous d'accompagner Soto. Il se joignit au même tems à lui sept Gentilhommes qui révenoient de la Conquête du Perou, & qui n'avoient pour but

que

* Fernand ou Ferdinand Soto étoit Fils d'un simple Gentilhomme de Xérés de Badajoz dans l'Estremadoure Portugaise.

que d'acquérir des richesses, Comme ils n'étoient pas contens de ce qu'ils avoient, & que le desir d'amasser s'augmentoit en eux, ils croyoient qu'ils fatisferoient mieux leur avarice dans la Floride que dans le Perou.

Soto en vertu de son pouvoir, commença donc à donner ses ordres pour des vaisseaux, & pour tout ce qui lui étoit nécessaire. Il choisit des personnes sur qui il pût se décharger de quelques-uns de ses soins; il leva des troupes, & fit des Capitaines & autres Officiers. Cependant on exécuta avec tant de promptitude de ce qu'il avoit commandé, qu'en moins de quinze ou seize mois tout fut en état; & conduit à San Lucar de Barrameda. Si bien que les gens de guerre s'y rendirent aussi-tôt avec force cordes, hoyaux, panners, & autres choses propres à leur entreprise, & ils s'embarquèrent comme ou va voir.

C H A P I T R E VI.

Embarquement pour la Floride.

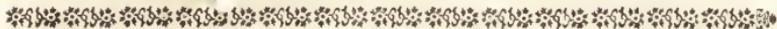
ON assembla pour la Floride à San-Lucar plus de neuf cens Espagnols, tous à la fleur de leur âge; parce qu'il faut de la force, pour supporter les fatigues de la guerre, & vaincre les travaux qui se rencontrent dans les entreprises sur les païs du nouveau monde. Cependant comme la vigueur toute seule ne suffit pas, le Général ordonna de distribuer de l'argent aux troupes, & d'avoir égard au train, & à la naissance de ceux à qui l'on en donnoit. Plusieurs Officiers qui n'étoient pas équipés reçurent cette faveur, les autres, qui considéroient les grandes dépenses que Soto étoit obligé de faire, la refusèrent, dans la croiance qu'il y avoit plus de générosité à employer leurs biens pour son service que de lui être à charge.

Lors que le tems fut propre à la navigation, les troupes s'embarquèrent sur dix vaisseaux, dont il y en avoit sept grands & trois petits. Le Général se mit avec toute sa famille sur le Saint Christophle, très-bien pourvu de soldats & de munitions. Nugno Tour Lieutenant-Général s'embarqua avec Charles Henriquez sur la Madelaine. Louis de Moscofo Mestre de Camp commandoit le vaisseau de la Conception, qui étoit de plus de cinq cens tonneaux. André Vasconcelo étoit Capitaine du Gallion de la bonne fortune; & avoit une compagnie de Gentilshommes Portugais, dont quelques-uns avoient servi en Espagne, Diego Garcia montoit le Vaisseau Saint Jean, & Arias Tinoco celui de Sainte Barbe, Alonso Romo de Cardenosa étoit sur le Gallion Saint Antoine, & menoit avec lui Diego Arias Tinoco, enseigne Colonel de l'Armée. Pedro Calderon commandoit une très belle caravelle, & avoit dans sa compagnie Mifser Espindola Capitaine de soixante halebardiers de la garde du Général. Il y avoit outre cela deux brigantins qui servoient pour la découverte, parce qu'ils étoient plus légers que les navires. Il s'embarqua aussi sur ces vaisseaux des Ecclésiastiques, & quelques Religieux, * tous gens d'un probité exemplaire.

A

* Francisco del Pozo, Dionifio de Paris, Louis de Soto, Juan de Gallegos, Francisco de Rocha, Juan de Torres.

A cette Armée se joignit encore la flote destinée pour le Mexique, qui étoit composée de vingt navires. Soto en fut Général jusqu'à l'Isle de Cuba, où il falloit que cette flote se séparât pour aller à Vera Crus. Et alors il en devoit laisser le commandement à Gonçalo de Salazar, premier Chrétien de la ville de Grenade, après que les Maures l'eurent abandonnée. * C'est pourquoi en considération de cette qualité les Rois Catholiques qui conquièrent cette place, accordèrent à ce Gentilhomme de grands privilèges, & le comblèrent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de San-Lucar le sixième d'Avril de l'année mille cinq cens trente-huit, avec toutes les choses nécessaires; mais il ne manquoit rien sur tout aux troupes qui alloient dans la Floride.



C H A P I T R E VII.

Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar jusqu'à Cuba.

LE jour que les flotes se mirent à la voile, Soto commanda un peu avant la nuit à Silvestre en qui il se confioit, de visiter les sentinelles, avec ordre au Capitaine de l'Artillerie de tenir le canon en état; afin que si quelque navire manquoit à son devoir, on tirât dessus. Cela fut aussi-tôt exécuté; & sur le minuit il pensa arriver un grand desordre. Les Matelots du navire de Salazar voulant montrer la légèreté de leur vaisseau, ou aller à la tête de la flote avec celui du Général; ou plutôt s'étant laissés abattre au sommeil, & le Pilote qui gouvernoit alors le navire n'ayant pas assez de connoissance des choses qui s'observent dans une Armée navale, le vaisseau s'éloigna d'une portée de canon de la flote, & gagna le devant du navire de Soto qui étoit à la tête. Mais comme Silvestre à qui le Général avoit donné ses ordres étoit alerte, & qu'il voyoit le navire de Salazar, il éveilla le Capiraine de l'Artillerie; il lui demanda si ce vaisseau étoit de la flote; & sur la réponse qu'il n'y avoit point d'apparence, à cause que les Matelots qui se seroient ainsi avancés mériteroient la mort; il fit tirer sur le navire. On en rompt les voiles, du premier coup de canon; on enleve d'un autre les œuvres mortes †, & on entend ceux qui étoient dans le vaisseau demander quartier, criant qu'ils étoient de l'Armée. Cependant les autres navires prennent les armes au bruit du canon, & se mettent en état de tirer sur ce vaisseau, qui flotant au gré du vent; parce que ses voiles étoient déchirées, viut tomber sur l'Amiral qui lui donnoit la chasse. Ce malheur fut presque plus fâcheux que l'autre. Les uns dans la crainte & dans le desordre où ils se trouvoient, pensoient plutôt à excuser leur faute qu'à conduire leur vaisseau; les autres au contraire sur la croiance que l'action des gens de Salazar étoit une marque de mépris, ne respiroient que la vengeance, & ne prenoient pas garde de quelle façon, ni comment-ils vogoient. A la fin néanmoins lors qu'ils apperçurent que

* En 1492.

† On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui sortent hors de l'eau; & *œuvres vives* les parties d'un navire, qui sont dans l'eau.

que ces deux vaisseaux s'alloient heurter, ils se servirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arrêter la violence du choq, & se garantir du péril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embarraffassent dans les cordages, & ne fussent en danger d'être coulez à fond. Pas un vaisseau ne les secouroit dans cette confusion, le Pilote effrayé défereroit de se tirer de péril; la nuit déroboit la connoissance de ce qu'il falloit faire; l'air retentissoit de cris; & comme le bruit empêchoit que l'on ne s'entendit, le soldat ne pouvoit obéir, ni le Capitaine commander. Voilà l'état où étoient réduits les deux navires, lorsque Dieu inspira de couper les cordages du vaisseau de Salazar, qui avoient causé tout l'accident. Car aussitôt ils se virent hors de danger, & le navire de Soto favorisé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce Général en colére, foit de s'être vû dans le peril, ou croyant que son malheur fut un effet du mépris que Salazar faisoit de lui, il le piqua de paroles; & même il s'en fallut peu qu'il ne lui fit couper la tête. Mais Salazar s'excusa avec respect, & l'on appuya avec tant d'adresse ses raisons, que Soto reçût enfin ses excuses, & oublia généreusement toutes choses. Salazar n'en usa pas tout à fait de même; car dans le Mexique, lors qu'il s'entretenoit quelquefois de cette aventure, il témoignoit de l'aigreur contre Soto, & souhaitoit ardemment de trouver l'occasion de lui faire tirer l'épée; afin de se vanger de l'outrage que ce Général lui avoit fait. Pour revenir aux vaisseaux; après que les Matelots de Salazar eurent racommodé les cordages, l'Armée vint mouiller à Gomer 1 où elle se rafraichit. Cependant le Général trouva tant de charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Isle, qu'il la lui demanda avec promesse de la marier richement au pais, dont il alloit faire la Conquête: Ce Seigneur qui ajoutoit foi aux paroles de Soto, lui confia cette fille, qui n'avoit alors que seize ans. Mais il la mit premièrement entre les mains d'Isabelle de Bovadilla femme du Général, & la supplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune personne des sentimens de mère. Ensuite Soto partit de Gomere, & favorisé du vent, il aperçut à la fin de Mai l'Isle de Cuba. 2 Alors Salazar obtint permission de se séparer de la Flote, & conduisit l'Armée de Mexique à Vera Cruz. 3 Le Général ravi d'avoir achevé heureusement son voyage, ne songea plus que de s'aller rendre au port. Comme il étoit prêt d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute sa force au vaisseau Amiral 4 *Ababor*. Ce Cavalier étoit envoyé de la ville de Saint Jacques, pour faire périr le navire du Général dans des bancs & des rochers, qui se rencontroient aux endroits qu'il leur enseignoit. Et en effet les Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoit la prouë de ce côté-là. Mais aussitôt que ce Cavalier reconnut que c'étoit un vaisseau ami il retourna leur crier à *Esbribor* 5, &

1 Gomere Port & Capitale de l'Isle Gomere, l'une des Canaries dans l'Océan Atlantique.

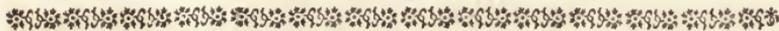
2 Cuba, l'une des Isles de l'Amérique, & la plus grande des Antilles.

3 Ce doit être San-Juan de Ulua, dite *Vera Cruz* la Nouvelle, petite ville sur le Golfe du Mexique, où il y a un port, dans lequel se rendent tous les vaisseaux, qui vont d'Espagne au Mexique. Je ne croi pas que ce soit *Vera Cruz* la Vieille, dite simplement *Vera Cruz*, que les Espagnols avoient abandonnée dès l'an 1519. à cause de la difficulté, & de l'incommodité de son port.

4 A droite.

5 A gauche.

& mettant pied à terre, il court, & leur fait signe de passer à l'autre bord, où qu'ils s'alloient perdre. L'Amiral qui entendit la pensée de cet homme, reprit aussi tôt à gauche. Toutefois quelque diligence qu'il fit il donna contre un écueil : si bien que les Matelots qui croyoient que le vaisseau fût entrouvert, eurent recours à la pompe ; mais au lieu d'eau ils tirèrent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel ; parce que plusieurs tonneaux qui en étoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant presque toute espérance de se tirer de péril, ils mirent la chaloupe en mer, où entra la femme du Général avec les filles de sa suite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuir. Soto se posséda fort bien en cette occasion, car malgré les prières de ses gens, il demeura ferme dans le navire, il encouragea par son exemple les uns à travailler, & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit descendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'Armée en ressentit beaucoup de joye, & il n'y eut que ceux qui s'étoient échapez avec les Dames, qui eurent quelque déplaisir d'avoir témoigné si peu de fermeté dans le péril.



C H A P I T R E VIII.

Combat de deux navires.

Dix jours avant que le Général abordât au port de Cuba, Diego Perez y étoit arrivé avec un navire équipé de toutes choses. Perez étoit de Seville, & alloit trafiquer aux Isles du nouveau monde. On ne sçait pas bien quelle étoit sa qualité, on sçait seulement qu'en toutes ses actions il agissoit avec tant d'honneur, que de sa conduite seule on pouvoit juger qu'il avoit l'ame très noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il étoit dans ce port, lors qu'il y arriva un Corsaire François qui avoit un très-bon navire, & qui étoit fort brave de sa personne. Mais comme l'Espagnol avoit aussi beaucoup de valeur, ils n'eurent pas plutôt reconnu qu'ils étoient ennemis de nation, qu'ils s'attaquèrent & combattirent jusqu'à ce que la nuit les séparât : après quoi ils s'envoyèrent faire compliment avec des présens de vin & de fruit, & se donnerent parole que la nuit il y auroit trêve & que même on ne tireroit point de canon de part ni d'autre. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ni de courage à se battre avec du canon ; qu'il étoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à son bras & à son épée, & que d'ailleurs on s'enrichissoit des dépouilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils gardèrent leur parole ; & cependant de peur de quelque surprise, ils ne laissèrent pas de poser la nuit des sentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les séparèrent. Mais lors qu'ils eurent repris des forces, ils se battirent encore jusqu'au soir, après quoi ils s'envoyèrent visiter, ils se firent des présens, & s'offrirent des remèdes pour les blessés.

Durant cette nuit Perez écrivit aux habitans de saint Jacques, qu'il falloit

purger leur mer d'un Corfaire auffi redoutable que celui qu'il tâchoit de couler à fonds; qu'en considération des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de lui promettre, que s'il avoit du pire, ils lui rendroient à lui ou à ses héritiers la valeur de son navire; que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemi; qu'il leur demandoit cette grace, parce qu'il n'avoit vaillant que son vaisseau: & que s'il possédoit d'autres richesses, il hazarderoit de tout son cœur ce qu'il avoit sur mer pour leur service. La ville de Saint Jacques * reconnut très-mal la volonté de Perez, car bien loin de lui rien accorder, elle fit réponse qu'il pouvoit faire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle ne lui garantissoit aucune chose. Ce Capitaine piqué de leur ingratitude, mit son espérance en sa propre valeur, & résolut de combattre également & pour son honneur & pour la fortune.

Dans cette vûë dès que le troisième jour parut, Perez s'apprêta pour le combat, & attaqua son ennemi avec autant de vigueur qu'auparavant. Le François reçut de son côté l'Espagnol avec assurance, & il ne songea qu'à vaincre ou à mourir. C'étoit en effet plutôt l'honneur que le profit qui animoit ces Capitaines; parce que hormis leurs navires qui valoient quelque chose, le reste de ce qu'ils possédoient n'étoit pas considérable.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, combattent en lions, & ne se séparent que pour reprendre haleine. Ils rentrent après au combat, irritez de ne pouvoir remporter aucun avantage l'un sur l'autre. La nuit enfin les sépare, chacun se retire avec ses blessés & ses morts, & ils s'envoyent visiter à la manière accoutumée. Une conduite si extraordinaire étonna la ville de voir que deux personnes qui cherchoient fortune, s'opiniâtassent avec tant de courage à se vouloir ôter la vie, sans qu'ils y fussent obligez par devoir, ni par espérance d'être récompensez de leurs Rois; puisque pas un de ces vaillans hommes ne combattoit par l'ordre de son Prince.

Le quatrième jour, lors que Perez & le Corfaire se furent sauez de quelques volées de canon, ils continuerent leur combat, & ils ne le quitterent que pour donner ordre à leurs blessés. Ils se battirent ensuite avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut que la nuit qui les séparât; puis ils s'envoyèrent faire civilité, & se régalerent de divers présens. Mais comme Perez eut remarqué de la foiblesse en son ennemi, il le fit prier que leur combat se continuât la première fois, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût remporté la victoire: & pour l'y engager il le défia à la manière de la guerre, ajoutant qu'après le courage qu'avoit fait paroître celui qu'il avoit à combattre, il esperoit qu'il accepteroit volontiers le défi. Le Capitaine François répondit, qu'il le recevoit de tout son cœur; & qu'au jour assigné, il vaincroit, ou qu'il mourroit. Il supplia même Perez de prendre toute la nuit de nouvelles forces pour le lendemain, & de ne le point tromper par un défi artificieux; à cause qu'il souhaitoit de montrer en sa personne la valeur de la nation Françoisë. Néanmoins lors qu'il connut que le tems étoit propre pour échapper, il fit secrètement lever l'ancre, & se mit à la voile. Les sentinelles Espagnoles ouïrent quelque bruit: mais dans la pensëe que leur ennemi se

* Ville autrefois Capitale de l'Isle de Cuba.

se préparoit au combat, elles ne donnerent point l'alarme; & lors que le jour parut, ils furent surpris de voir qu'il s'étoit sauvé. Perez affligé de cette fuite, parce qu'il croyoit que la victoire lui étoit assurée, prit dans Saint Jacques ce qu'il lui falloit, & poursuivit le Corsaire. Mais il étoit déjà loin, & après tout il fit bien de ne plus tenter la fortune du combat, puis que le succès en étoit incertain pour lui.

Certainement le procédé de ces Capitaines est digne d'être remarqué. Ils s'attaquoient en véritables ennemis, & toutefois il sembloit qu'après le combat, ils s'aimassent en frères. Ils n'avoient l'un pour l'autre que du respect, & de la bonté; Et ils donnoient d'illustres marques que leur civilité ne le cédoit point à leur courage; & que soit en paix ou en guerre, ils étoient également généreux.

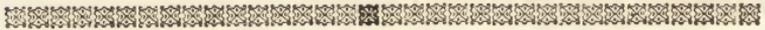
C H A P I T R E IX.

Arrivée de Soto à Cuba.

Lors que les habitans de Saint Jacques encore tout effrayez du combat virent paroître les vaisseaux du Général, ils craignirent que ce ne fût le Corsaire qui rétournât avec d'autres pour saccager leur ville: ce qui les porta comme il a été dit, à faire échouer s'il se pouvoit, Ferdinand de Soto: mais lors qu'ils le reconnurent, ils changèrent de dessein, & il aborda heureusement. Le peuple court au devant de lui, promet de lui obéir, & lui témoigne son affection par de fréquens cris de joye. Ils lui demandent ensuite pardon de leur méprise, causée par le combat, dont ils avoient été les spectateurs. Toutefois comme ils ne lui parlerent point de leur conduite envers Perez, & que le Général en fut secrettement informé, il les blâma de leur ingratitude. Il leur représenta que ce Capitaine s'étoit hazardé pour leur service; que la victoire ayant balancé quatre jours entre lui & son ennemi, il leur eut été aisé avec une barque de trente hommes de le rendre maître de ce Corsaire; que la crainte qui les avoit empêché de se déclarer étoit mal fondée, parce que si le François eût été victorieux, il n'auroit point eu d'égard à toute la froideur qu'ils avoient montrée pour un homme, qui combattoit pour leurs intérêts, & qu'enfin on ne pouvoit assez tôt, ni avec trop d'ardeur, secourir ceux de son parti, ni se défaire de ses ennemis avec trop de promptitude.

Les habitans touchés de ces paroles promirent qu'à l'avenir leur conduite seroit plus sage & plus généreuse, & continuèrent à se réjouir. Mais ce qui redoubla leur joye, fut l'arrivée de leur Evêque, Ferdinand de Moça qui pensa faire naufrage au port. Comme il désiroit de passer du vaisseau en la chaloupe, il tomba dans la mer, à cause que la chaloupe s'éloigna du navire. Néanmoins ce qu'il y eut de plus dangereux fut, que revénant au dessus de l'eau, il donna de la tête contre la barque: mais les Matelots se jetterent dans la mer, & le sauverent. La perte de ce Prélat eut été sensible. Il passoit dans l'Ordre de

saint Dominique, dont il étoit, pour un homme d'un mérite extraordinaire; si bien que le Peuple de Cuba, qui s'estimoit heureux d'avoir pour Evêque ce grand personnage, & pour Gouverneur un Capitaine renommé, ne fit autre chose par toute la ville durant quelques jours que jeux, danses, festins, & mascarades. Il y eut même des courses de bagues, où l'on voyoit quantité de chevaux de tout poil & de toute taille, les plus beaux du monde. Ajoutez qu'afin de rendre la réjouissance plus célèbre, on distribua divers prix à ceux qui se signalèrent le plus. Ils donnerent aux uns des bagues, & aux autres des étoffes de soye; au contraire on railloit ceux qui n'avoient ni l'adresse, ni le courage de se rendre dignes d'estime. Ces récompenses d'honneur obligèrent plusieurs Cavaliers de l'Armée qui étoient adroits, de se mêler avec eux; ce qui augmenta la beauté de la fête, & donna à toute la ville un plaisir particulier.



C H A P I T R E X.

Désespoir de quelques Habitans de Cuba.

Les Soldats vivant en paix avec le peuple de la ville de Saint Jacques, & tâchant de se rendre de bons offices les uns autres, firent durer leur réjouissance près de trois mois. Cependant le Gouverneur visita toutes les Places de l'Isle; il y établit des Juges à qui il donna la qualité de ses Lieutenans, & acheta des chevaux pour son entreprise. Les principaux Officiers firent la même chose; de sorte que cela l'obligea à leur distribuer de l'argent, & porta les Habitans de l'Isle à lui faire présent de quelques chevaux: car ils en nourrissoient avec grand soin, & en vendoient dans le Perou & dans le Mexique. Il se trouvoit en effet des particuliers de Cuba qui en avoient les uns vingt, & d'autres jusqu'à cinquante & soixante; parce qu'alors l'Isle étoit riche, fertile, & remplie d'Indiens. Mais la plupart se pendirent un peu après l'arrivée de Soto & voici la cause de leur désespoir. Comme les Peuples de Cuba sont naturellement paresseux, & que la terre du país rend beaucoup, ils ne prenoient pas grand-peine à la cultiver. Ils semoient seulement un peu de gros millet qu'ils récolloient chaque année pour les nécessités de la vie: ainsi ces pauvres Indiens se bornant à ce que la nature demande pour sa subsistance, & l'or ne leur étant point nécessaire à la vie, ils ne l'estimoient point, & ne pouvoient souffrir que les Espagnols les contraignissent de le tirer des lieux, où il se trouvoit. Afin donc de n'être plus obligé à faire une chose à quoi ils avoient tant d'aversión, ils se pendirent presque tous; & on trouva au matin dans un seul vilage cinquante familles qui s'étoient désespérées de la sorte. Les Espagnols effrayés de l'horreur de ce spectacle, tâchèrent à détourner le reste des Barbares d'une si cruelle résolution *, mais ce fut inutilement. La plu-

* Un autre Historien rapporte une action fort industrieuse, dont se servir un Espagnol Intendant de Vasco Porcallo, pour détourner quelques uns de ces Indiens de Cuba de se pendre.

part de l'Isle, & presque tous leurs voisins finirent leur vie par le même genre de mort: & de là vient que l'on achete aujourd'hui fort cher les Negres qu'on mène aux mines.

C H A P I T R E X I.

Vasco Porcallo de Figueroa prend parti dans l'Armée.

Pour revenir à Soto, après qu'il eût envoyé des troupes par mer sous la conduite d'un * de ses Capitaines; afin de rebâter la Ville des Havanes, que les Corsaires François avoient saccagée, il pourvut à ce qu'il falloit pour la conquête de la Floride, & fut secondé dans cette entreprise par Vasco Porcallo de Figueroa, dont je vais parler. Porcallo étoit un Gentil-homme qui avoit de la naissance, du bien & de la valeur. Il avoit longtems porté les armes, & souffert de grandes fatigues en Europe, & en Amerique: si bien qu'étant vieux & rebuté de la guerre, il se retira à la Trinité Ville de l'Isle du Cuba. Mais sur la nouvelle que Soto étoit arrivé à Saint Jacques avec une Armée, il lui alla rendre visite, il s'y arrêta quelques jours, & comme il vit de braves troupes & de magnifiques préparatifs pour la Floride; il fut tenté malgré son âge, de reprendre les armes. Il s'offrit donc lui & toutes ses richesses au Général, qui le reçût avec joye & loua sa résolution: de sorte que pour reconnoître avec honneur l'offre que ce Capitaine lui avoit faite de ses biens & de sa personne, il le fit son Lieutenant Général en la place de Nugno Tovar, qui sans son aveu s'étoit marié à la fille du Seigneur de Gomere. Ainsi les troupes s'augmenterent de tout le train de Porcallo, & cela servit extrêmement; car il avoit un grand nombre d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, plusieurs domestiques, plus de quatre-vints chevaux, trente pour son service particulier, & cinquante qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il avoit aussi fait provision de pain, de chair salée, & d'autres choses; & encourageoit par son exemple plusieurs Espagnols qui demeuroient dans l'Isle à suivre le Général, qui après avoir mis ordre à ses affaires, prit en diligence la route des Havanes.

Il prit une corde à la main, les alla trouver dans le lieu où il savoit qu'ils se devoient assembler pour cette expédition & leur dit qu'il s'alloit pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois plus qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit abandonner la résolution qu'ils avoient prise, & ils revinrent avec lui pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Cela fait voit combien ils haïssent les Espagnols.

* Mateo Azeituno.

C H A P I T R E X I I .

Soto arrive aux Havanes.

SUR la fin d'Août de l'année mille cinq cens trente-huit, le Général partit de Saint Jacques, accompagné de cinquante chevaux pour se rendre aux Havanes; & commanda au reste de sa Cavalerie, qui étoit de trois cens hommes, de le suivre, & de se partager par petits escadrons de cinquante hommes chacun, avec ordre de partir à huit jours l'un de l'autre; afin qu'étant en petit nombre ils trouvaissent mieux ce qu'il leur seroit nécessaire. Mais il voulut que l'Infanterie & sa maison allassent le long de la côte aux Havanes; où aussi tôt qu'il fut arrivé, & qu'il eut vû la desolation de la Ville, il fit des largesses aux habitans pour reparer leurs maisons & leurs Eglises, que les Pirates avoient ruinées. Il ordonna ensuite à Juan d'Aniasco fort expérimenté dans la navigation, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la Floride, & d'en reconnoître les Rivieres & les hommes. Aniasco obéit, & après avoir couru deux mois plusieurs endroits de la côte, retourna avec une exacte relation des choses qu'il avoit vûës, & amena avec lui deux hommes du país. Soto satisfait de sa diligence le renvoya, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. Aniasco prend sa route, visite la côte, & remarque les lieux où l'on pouvoit prendre terre: mais dans cette seconde course, d'où il revint avec deux autres Indiens, il arriva que lui & ses compagnons, qui s'étoient égarés les uns des autres dans une Isle deserte, furent deux mois avant que de se pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiseaux qu'ils tuèrent à coups de grosses coquilles. Ensuite ils coururent sur mer de si grands périls, que lorsqu'ils abordèrent aux Havanes, ils furent au sortir de leurs vaisseaux à genoux jusqu'à l'Eglise; où après avoir remercié Dieu de les avoir tirez du danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joye, qu'elle croyoit qu'ils eussent tous fait naufrages.

Cependant le Général qui s'appliquoit tout entier à son entreprise, eut nouvelle que Mendoza Viceroi de Mexique, levoit des troupes pour la conquête de la Floride. Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causât des differens, il resolut de lui communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il dépêcha donc vers Mendoza, pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pût troubler dans la conquête qu'il meditoit; à quoi le Viceroi répondit, que Soto pouvoit en toute assurance continuer son voyage; qu'il envoyoit ses troupes en des endroits opposés à ceux où il vouloit mener sa flote; que la Floride étoit un vaste país; que chacun y trouveroit de quoi satisfaire son ambition; que bien loin d'avoir la pensée de nuire à Soto, il souhaitoit que la fortune lui donnât lieu de lui rendre service, & qu'il n'épargneroit pour cela ni ses biens, ni le pouvoir que lui donnoit la qualité de Viceroi. Le Général content de cette réponse remercia Mendoza de sa bonne volonté.

En ce tems là les Cavaliers qui avoient eu ordre de partir de Saint Jacques pour les Havanes, y étoient arrivez; & avoient fait un peu plus de deux cens lieues,

lieues, qui est la distance d'une de ces villes à l'autre. Soto voyant alors que sa Cavalerie & son Infanterie étoient jointes, & que la saison de se mettre en mer approchoit, laissa pour commander en son absence, Isabelle de Bovadilla sa femme, & lui donna pour conseil Juan de Rochas. Il établit aussi dans la Ville de Saint Jacques Francisco Gufman; car ces deux Gentilshommes commandoient dans le pais avant sa venue, & sur le rapport qu'on lui avoit fait de leur bonne conduite, il les confirma en leur charge. Il acheta au même tems un beau navire, qui étoit abordé aux Havanes, & avoit servi d'Amiral, lors que Cuniga fit la découverte de la Riviere de la Plata. * Ce vaisseau s'appelloit Sainte Anne, & étoit si grand qu'il porta quatre vints chevaux en Floride.

CHAPITRE XIII.

Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.

Durant que le Général attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, Ferdinand Ponce, qui étoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux Havanes; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port; parce que quand Soto partit du Perou pour l'Espagne, ils étoient convenus qu'ils partageroient leur bonne & leur mauvaise fortune. La résolution de Soto lors qu'il sortit du Perou, étoit d'y retourner, pour y jouir des recompenses que ses services avoient mérité dans la conquête de ce Royaume. Comme depuis il changea de résolution, Ponce obtint de Piçarre par ordre de l'Empereur, une contrée où il amassa beaucoup d'or, d'argent, & de pierres. Il se fit aussi payer de quelques dettes que Soto lui avoit laissées à recevoir, & après s'être enrichi, il prit la route de l'Espagne. Mais sur la nouvelle qu'il eut à Nombre de Dios, que Soto se préparoit pour la conquête de la Floride, il tâcha de passer outre, de peur d'être contraint de partager avec lui, & que sous couleur de son entreprise, Soto ne s'emparât de ses richesses, ou du moins d'une partie.

Aussi-tôt que Ponce fut au port, le Général lui envoya faire compliment, & lui offrit ce qui dépendoit de lui. Il alla ensuite le visiter pour l'obliger de venir se rafraîchir à terre, & après s'être entretenu avec beaucoup de civilité, Ponce lui dit qu'il se trouvoit si mal de la tempête, qu'il manquoit de force pour sortir de son vaisseau; & que dès qu'il se feroit un peu fortifié, il l'iroit remercier des offres obligantes qu'il lui avoit faites. Soto par complaisance ne le pressa point: mais comme il se défioit de quelque chose il voulut l'éprouver. Cependant Ponce, qui ne consultoit que son avarice, & qui ne se fioit pas aussi en la foi du Général, ne songea qu'à lui ôter inconfidément la connoissance des richesses qu'il rapportoit du Perou. Il commanda donc, que sur le minuit on

* C'est l'une des plus grandes Rivières de l'Amérique Meridionale.

tirât de son navire l'or, les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus, & qu'on les portât en la maison d'un de ses amis; ou qu'on les enterrât près de la côte, afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos, sans que Soto en eut connoissance. Toutefois cela ne réussit pas; car ceux qui observoient les gens de Ponce, apercevant venir un vaisseau, se cachèrent en diligence & sans bruit. Mais lors qu'ils virent que le trésor étoit débarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avançoient, ils donnèrent dessus, les mettent en fuite, se rendent maîtres du butin, & le portent au Général, qui ordonna que l'on ne divulgât rien jusqu'à ce qu'on vît de quelle maniere se gouverneroit Ponce qui s'étoit défié de lui.

Le lendemain Ponce, qui dissimuloit la tristesse qu'il ressentoit d'avoir perdu son trésor, vint descendre au logis du Général, où ils eurent un long entretien, tant des choses présentes que des passées. Mais comme la conversation tomba sur le malheur arrivé la nuit précédente, Soto se plaignit à Ponce de ce qu'il s'étoit méfié de lui; & pour montrer la justice de ses plaintes, il fit apporter les pierreries, & les lui remit, l'assurant en même tems que s'il en manquoit quelqu'une, il la feroit rendre; afin qu'il connût que ne touchant point aux biens de la société, sa conduite étoit fort différente de la sienne. D'ailleurs que la dépence qu'il avoit faite pour obtenir la permission de conquérir la Floride, étoit dans la vûe de partager avec lui tout le bien qui lui en pourroit revenir, qu'il en avoit fait sa déclaration en présence de gens d'honneur; & que néanmoins il dépendoit de lui de s'embarquer pour la Floride; que même s'il le fouhaitoit, il renonceroit aux titres qu'on lui avoit accordés, & qu'il lui auroit obligation de l'avertir des choses qu'il trouveroit bon qu'il fit pour leurs intérêts communs; qu'en un mot il rencontreroit en lui toute la fidélité que l'on doit attendre d'un personne généreuse.

Ponce plein de confusion du procédé qu'il avoit tenu, & encore plus surpris de la maniere dont on lui venoit de parler, supplia le Général de lui pardonner sa faute, & de continuer à l'aimer. Il le conjura aussi de trouver bon que chacun d'eux poursuivît son voyage, & de renouveler leur société, mettant pour cela entre les mains d'Isabelle de Bovadilla dix mille écus tant en or qu'en argent; dont le Général se pouvoit servir pour l'avantage de la société. Cette façon d'agir sembla si hounête qu'on lui accorda ce qu'il demandoit. Ensuite comme le tems parut propre à la navigation, Soto fit embarquer les munitions & deux cens cinquante chevaux dans les navires, qui, sans compter les Matelots, portoient mille hommes, tous gens bien faits, & bien équipés. De forte qu'il ne s'étoit point vû pour les Indes jusqu'alors, un attemement si grand, ni si lesté. Il se mirent en mer le douzieme de Mai de l'année mille cinq cens trente-neuf. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je dirai ce que faisoit Ponce dans le port. Ce Capitaine, sous prétexte de se rafraichir, & d'attendre un tems favorable pour retourner en Espagne, demeura aux Havanes après le départ du Général, & huit jours ensuite, il presenta une requeste à Rochas, qui étoit le Juge du lieu, par laquelle il exposoit, que sans rien devoir à Soto, & seulement dans la crainte qu'il ne s'emparât de tout ce qu'il apportoit du Perou, il avoit donné à sa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on lui fit ren-

rendre cette somme, ou qu'il protestoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requeste signifiée, cette Dame répondit qu'il y avoit des comptes à faire entre Ponce & son mari, suivant le contract de societé qu'ils avoient fait ensemble; que Ponce devoit plus de cinquante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arrestât jusqu'à ce qu'on eût verifié les comptes qu'elle s'offroit au plutôt de produire. Ponce qui en effet étoit debiteur d'une grande somme à la societé, surpris de cette réponse mit à la voile; si bien qu'on ne pût l'attraper, & comme il s'étoit embarrassé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pousser cette affaire. Voilà comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur apporte que de la peine & de la confusion.

Fin du premier Livre de la Conquête de la Floride.





HISTOIRE

DE LA

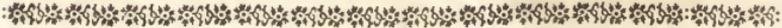
CONQUETE

DE LA

FLORIDE

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte des huit premières
Provinces.



CHAPITRE I.

Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.



OTO ayant été dix-neuf jours en mer, à cause qu'il n'avoit pas eu le tems favorable; ne découvrit la Floride qu'à la fin de Mai, & vint mouiller en une très-bonne baye *, que l'on appella du Saint Esprit. Mais comme il étoit fort tard, on ne débarqua point, & le lendemain on envoya les esquifs à terre. Ils revinrent avec des raisins sauvages, qui étoient encore tout verts; car les Indiens, qui les esfiment peu, ne prennent nul soin de les cultiver, & ne laif-

* Samson appelle cette baye la riviere du S. Esprit, & met la baye de ce nom à l'Occident de celle-ci.

laissent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils sont meurs. Le Général reçut ce fruit avec joye, parce qu'il étoit semblable aux raisins d'Espagne, & qu'il n'en avoit point trouvé dans le Mexique, ni dans le Perou. De sorte que jugeant par là de l'excellence du terroir de la Floride, il commanda à trois cens hommes d'en aller prendre possession au nom de l'Empereur. Ils débarquèrent incontinent, & après avoir marché tout le jour, ils se reposèrent la nuit, à cause de la fatigue qu'ils avoient eue. Mais le matin les Indiens, qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite & les menerent battant jusqu'à la mer. Porcallo pour les soutenir, sortit à la tête de quelques troupes : & d'abord il auroit taillé ses ennemis en pièces, sans le desordre de ses soldats, dont quelques-uns furent blesez, à cause de leur peu d'expérience. Néanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna sur les Barbares qu'il poursuivit chaudement, & après leur avoir donné la chasse, il retourna au camp où son cheval mourut aussi-tôt d'un coup de flèche, qu'il avoit eu au travers du corps.

En même tems le Général fit débarquer. Après neuf jours de rafraichissement il laissa ses ordres pour la garde des vaisseaux ; & marcha environ deux lieues dans le pais, jusqu'à la Capitale d'Hirriga *, qui porte le nom de la contrée & de son Seigneur ; parce que dans la Floride, la Province, la Capitale, & le Cacique s'appellent ordinairement du même nom. Lors que le Général se fut donc ainsi avancé, le Cacique, qui étoit dans la Capitale de la Province, irrité contre les Espagnols, à cause qu'auparavant ils lui avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fait manger sa mere par les chiens ; d'ailleurs allarmé de la venue de tant de monde, abandonna la place & se retira dans les bois, d'où l'on ne put le faire sortir, quelque favorable traitement qu'on lui fit espérer : car tout en colère contre ceux qu'on lui envoyoit pour l'obliger de contracter alliance avec les Chrétiens, il disoit que bien loin d'avoir communication avec eux, son honneur ne lui permettoit pas même d'en ouïr parler ; que c'étoient des lâches & des perfides ; que le plus grand plaisir qu'on lui pût faire, étoit de lui apporter leurs têtes, & qu'il ne pourroit jamais assez reconnoître une si grande faveur. Tant les outrages ont de force pour exciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a offensé. Mais afin que l'on connoisse mieux jusqu'où le Cacique portoit son ressentiment, je raconterai les cruautés qu'il exerça sur quatre Espagnols.

Il y avoit quelque tems que Narbaez étoit parti de la Province d'Hirriga ; lors qu'un de ses vaisseaux qui étoit demeuré derriere, & qui le venoit chercher parut à la rade. Le Cacique qui en fut averti, résolut de prendre ceux qui étoient dans le vaisseau, & leur envoya dire que leur Capitaine en partant lui avoit ordonné les choses qu'ils devoient faire, si par hazard ils mouilloient au port. Il leur montra aussi quelques feuilles de papier blanc, avec des lettres qu'il avoit reçues de Narbaez, tandis qu'il étoit bien avec lui. Mais cela fut inutile ; car ils se tinrent toujours sur leur garde, sans vouloir prendre terre, jusqu'à ce qu'Hirriga leur envoya pour ôtages quatre des principaux de ses Sujets. Cette adresse réussit, & autant d'Espagnols entrèrent dans le bâtiment où étoient les Indiens qui

* Ou Hirribigua.

qui amenoient les ôtages. Le Cacique qui les aperçût, fâché d'en voir si peu, en voulut demander un plus grand nombre ; mais il en perdit la pensée, de peur que ceux qui venoient ne découvriissent son dessein, & ne lui échapassent. Comme ils furent débarquez, & que les ôtages connurent que leurs ennemis étoient au pouvoir de leur Seigneur, ils se jettèrent dans la mer suivant l'ordre qu'ils en avoient ; & nagéant entre deux eaux ils se sauverent. Cependant les Espagnols voiant qu'ils avoient malheureusement sacrifié leurs compagnons, leverent l'ancre, & de crainte de quelque autre malheur, s'enfuirent à toutes voiles.



C H A P I T R E IV.

Mort de trois Espagnols, & les tourmens que souffrit Juan Ortis.

Hirriga gardoit avec soin les prisonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une feste qu'il devoit célébrer dans peu de jours, selon la coutume du pais. Le tems de la cérémonie arrivé, il commanda que l'on fit venir en public les Espagnols tout nus ; & que les obligeant de courir tour à tour d'une extrémité de la place à l'autre, on leur tirât de tems en tems des coups de flèches ; afin que leur mort fût plus lente, leurs tourmens plus sensibles, & la réjouissance plus célèbre & de plus longue durée. On obéit aussi-tôt, & le Cacique qui assistoit au spectacle, vit avec plaisir trois de ces Espagnols courir de côté & d'autre, & chercher inutilement à se sauver de la mort. Pour le quatrième, qui s'appelloit Juan Ortis, comme il n'avoit qu'environ dix-huit ans, & qu'il étoit bien fait de sa personne, la femme & les filles du Cacique s'intéresserent en sa faveur. Elles dirent que son âge étoit digne de pitié, qu'il n'avoit point eu de part à la perfidie de ceux de sa nation, & qu'ainsi n'ayant commis aucun crime digne de mort, il falloit seulement le tenir esclave. Le Cacique y consentit : mais cette grace ne servit qu'à faire mourir Ortis de mille morts. On le forçoit à porter perpetuellement du bois & de l'eau, il mangeoit & dormoit-très peu, & étoit accablé de tant de coups, qu'il n'eût été retenu par la crainte de Dieu, il se fût tué lui-même. Ajoutez que les Barbares redoubloient ses peines aux réjouissances publiques, & l'obligeoient de courir tout nud dans une grande place où ils étoient avec leurs arcs prêts à le percer, en cas qu'il parût vouloir prendre quelque relâche. Il commençoit à courir avec le Soleil, & ne finissoit qu'à la nuit ; & même durant le dîner du Cacique, on ne souffroit pas qu'il interrompît sa course. De sorte qu'à la fin de la journée, il étoit dans un état pitoyable, étendu par terre, plus mort que viv. La femme & les filles d'Hirriga touchées de compassion lui jettoient alors quelque habit, & le secouroient si à propos qu'elles l'empêchoient de mourir, mais leur pitié lui étoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à augmenter la barbarie du Cacique, qui enragé de ce qu'Ortis resistoit à tant de diverses fatigues, commanda un jour de fête que l'on allumât un feu au milieu de la place, que l'on

posât sur le brasier un boucan *, & que l'on mit son esclave dessus afin de le brûler vif. Cet ordre fut promptement exécuté, & Ortis demeura étendu sur ce grill, jusqu'à ce que les filles du Cacique attirées par ses cris, accoururent à son secours. Elles conjurèrent le Cacique de ne pas pousser sa vengeance plus loin, elles blâmerent sa cruauté, & enlevèrent le pauvre Ortis à demi-brûlé; car le feu avoit déjà fait élever sur son corps de grosses ampoules, dont quelques unes s'étoient crévées le couvroient de sang, & attiroient la compassion de la plupart des spectateurs. Ensuite ces charitables filles le firent porter dans leur maison; où elles le traitèrent avec des herbes, dont les Indiens se servent dans leurs maux, n'ayant ni Chirurgiens, ni Medecins. Enfin au bout de quelques jours, Ortis guérit de ses blessures, & il ne lui en demeura que les cicatrices. Le Barbare réjouï de le voir en état de souffrir encore, afin de faire durer sa vengeance plus longtemps, inventa un nouveau genre de supplice pour se satisfaire pleinement, & se délivrer de l'importunité de ses filles. Il lui ordonna donc de garder de jour & de nuit les corps morts des habitans de la ville. Ces corps étoient au milieu d'une forêt † dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'étoient point attachez, mais arrêtez seulement par le poids de quelques pierres, ou de quelques pièces de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme les lions qui sont en grand nombre dans la contrée, venoient quelquefois tirer de ces cercueils les corps, & les emportoient, le Cacique commanda à Ortis, sur peine d'être brûlé vif, d'avoir soin qu'ils ne les enlevassent, & il lui donna quatre dards pour se défendre contre toutes sortes de bêtes farouches. Ce pauvre Espagnol reçut avec joye cet ordre dans l'espérance de mener une vie un peu plus heureuse qu'auparavant. Il s'en va donc dans la forêt, où il s'acquittoit de sa commission, & surtout la nuit; parce qu'alors il y avoit plus à craindre. Cependant il arriva qu'une fois comme il étoit abattu de fatigues, & qu'il s'étoit laissé surmonter par le sommeil, un lion découvrit un cercueil & en tira un enfant qu'il emporta. L'esclave éveillé à la chute des planches, court, s'approche du cercueil, n'y trouve plus de corps, & croit qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crainte & de douleur, il va chercher le lion, ou pour mourir en le combattant, ou pour lui faire lâcher sa proie. Il sçavoit que dès la pointe du jour, les sujets d'Hirriga viendroient visiter les cercueils; & que s'ils n'y rencontroient l'enfant, il seroit cruellement brûlé: de sorte que l'apprehension l'obligeant de courir çà & là, il se trouva dans un grand chemin au milieu de la forêt, & ouït un bruit comme d'un chien qui rongeoit un os. Il prête l'oreille, & dans la pensée que c'étoit le lion, il se coule à travers des brossailles. A la faveur de la Lune il le voit qui devoit sa proie. Il prend donc courage, & lui lance un de ses dards: mais parce qu'il ne l'ouït pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & demeura là jusqu'au jour pour en être éclairci, priant Dieu avec larmes de ne le point abandonner dans son malheur.

* Espèce de grill.

† Cette coutume d'enterrer les morts dans une forêt étoit particulière aux peuples de la Province d'Hirriga.



C H A P I T R E III.

Ortis se sauve.

SI-tôt que le jour commença à paroître, Ortis trouva le Lion tué, & tout transporté de joye, il ramasse ce qui restoit de l'enfant, l'enferme dans le cercueil, prend le Lion par la pate, & sans lui arracher le dard qui le perçoit, le traîne à Hirriga. Comme c'est une chose surprenante que de tuer un Lion dans ce país-là, où toutefois ils ne sont pas si furieux qu'en Afrique, Ortis fut honoré de toute la ville, & le Cacique supplié par ses filles de se servir d'un si courageux esclave, & d'étouffer son ressentiment, à cause d'une si belle action. Le Barbare en cette rencontre eut un peu de complaisance; & durant quelques jours il traita Ortis avec plus d'humanité. Mais parce que les injures reçues laissent toujours quelque reste de haine, toutes les fois qu'il se souvenoit des indignitez que les Espagnols lui avoient faites, il ne songeoit qu'à se venger de cette nation en la personne d'Ortis; & sa colere qui sembloit comme éteinte, se ralumoit tout à coup avec plus de violence. De sorte que succombant au desir de vengeance qui le possédoit, il declara à sa femme & à ses filles, que puisque la vûe de son esclave rappelloit en son esprit l'affront qu'il avoit reçu; il vouloit à la premiere fête le faire tuer à coups de fleches, & que sur peine d'encourir son indignation, elles ne le sollicitassent plus en sa faveur; qu'il étoit vrai qu'il avoit montré un peu de courage; mais que cela n'étoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient, s'accommoderent à son humeur, & lui témoignèrent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'aversion, & dont la présence ne servoit qu'à renouveler ses déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resolut de sauver Ortis, l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demi mort, elle lui dit qu'il ne devoit desespérer de rien; qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir, que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu, il trouveroit un Indien en qui elle se fioit; que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain pont, à deux lieues de la Ville; que lors qu'il seroit arrivé à cet endroit, l'Indien reviendroît sur ses pas, avant qu'il fut jour, afin que le Cacique n'eût connoissance d'aucune chose, & ne pût raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajoûta qu'à six lieues, au de là du pont, il rencontreroit une Ville *, dont le Seigneur appelé Muçoço la consideroit, & souhaitoit même de l'épouser; qu'il lui diroit qu'elle l'envoyoit se jeter entre ses bras, étant assuré qu'à sa consideration il seroit protégé de Muçoço; qu'au reste il implorât le secours du Dieu qu'il adoroit, & que de son côté, elle ne pouvoit rien davantage. A peine eut-elle achevé de parler, qu'Ortis se jetta à ses pieds, & lui rendit tres-humblement graces des bontez qu'elle

* Province de Muçoço.

le avoit eues pour lui. Il s'apprete pour se sauver la nuit suivante, & lors que les gens d'Hirriga étoient dans leur premier sommeil, il s'en va chercher son guide, qu'il trouve au rendez-vous, & part secrettement avec lui. Mais si-tôt qu'ils furent au pont, Ortis le pria de le mettre dans le droit chemin, & de s'en retourner en sa maison. Après il le remercia, il lui fit mille protestations de service, & s'en alla en diligence vers Mucoço.

C H A P I T R E IV.

Generosité du Cacique Mucoço.

Ortis arriva avant jour près de la Ville de Mucoço. Neanmoins de crainte d'accident il n'osa entrer que le Soleil ne parût. Deux Indiens qui l'avoient découvert, sortirent alors & se mirent en état de tirer sur lui. Il s'appreta aussi pour se défendre; car l'honneur d'être favorisé d'une belle & généreuse Dame lui donnant de la hardiesse, l'obligea de dire qu'il étoit envoyé de la part d'une fille de qualité vers Mucoço. Les Indiens le joignirent au même tems, & s'en retournèrent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un esclave d'Hirriga lui apportoit des nouvelles. Mucoço, qui sortoit de sa maison, s'avança pour apprendre ce qu'on lui vouloit. Si-tôt qu'Ortis l'aperçût, il s'approcha avec respect, & lui dit qu'Hirriga avoit resolu de le faire cruellement mourir à la premiere fête. Que ses filles n'osoient plus parler en sa faveur, que l'aînée l'avoit porté à se sauver, & lui avoit donné un guide. Qu'elle lui avoit commandé de se présenter à lui de sa part. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en sa protection, & qu'elle lui en fauroit beaucoup de gré. Après que Mucoço eut favorablement écouté Ortis, il le plaint & l'embrassant, il lui dit qu'il n'apréhendât rien. Que sur ses terres il méneroit une vie bien différente de celle qu'il avoit menée. Qu'à la consideration de la belle qui l'envoyoit, il le protégeroit hautement, & que tandis qu'il vivroit personne n'entreprendroit de lui faire tort. Mucoço tint sa parole à Ortis, & le traita beaucoup mieux qu'il n'eût jamais osé esperer. Il voulut que nuit & jour il demeurât dans sa chambre; mais il acheva de le combler de ses graces, lors qu'il apprit que d'un coup de dard il avoit tué un lion. Cependant Hirriga eut nouvelle que son esclave étoit auprès de Mucoço, & il l'envoya demander par un Cacique * leur ami commun. Mais Mucoço répondit, qu'Ortis ayant pris sa maison pour azile, il ne permettoit jamais qu'on l'en tirât; & que la perte d'un homme qu'Hirriga vouloit faire mourir ne devoit pas lui être considérable. Sur cette réponse Hirriga alla trouver Mucoço, mais fort inutilement. Car ensuite de quelques paroles de civilité, Mucoço lui témoigna qu'il étoit fort malhonnête de le vouloir obliger à faire une chose contre son honneur, & qu'il se-
roit

* Urribaracuxi.

roit le plus lâche de tous les hommes, s'il abandonnoit une personne qui étoit sous sa protection.

Cette réponse brouilla le Cacique avec Mucogo, qui aima mieux renoncer à ses amours que de violer sa foi; de sorte qu'Ortis demeura avec ce Seigneur, qui lui continua sa bienveillance. Il vécut avec lui jusqu'au tems que Soto entra dans la Floride, & fut en tout dix années parmi les Indiens, un an & demi avec le Cacique qui le tourmenta, & le reste avec celui dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. Mucogo en effet se gouverna bien envers Ortis, & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux auxquels ils font obligé de garder la foi. Mais il faut croire qu'à l'avenir la générosité du Cacique les touchera. Son action partoît véritablement d'une grande ame. Plus on considère la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a résisté, & la passion qu'il avoit pour la fille d'Hirriga; & plus il mérite de louange, d'avoir généreusement sacrifié sa maîtresse & ses amis à son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaît à faire naître dans des régions barbares des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrétiens qui vivent en barbares dans des pays où regnent les sciences & la religion.



C H A P I T R E V.

Le Général envoie demander Ortis..

Soto étant en la Ville d'Hirriga apprit les aventures d'Ortis, dont il avoit sù quelque chose aux Havanes par un des Indiens qu'Aniasco avoit attrapé, lors qu'il alla decouvrir la côte de la Floride: car ils étoient sujets du Cacique Hirriga. Mais comme celui qui racontoit des nouvelles d'Ortis prononçoit Orotis pour Ortis, les Espagnols malgré leurs truchemens crurent que ce barbare assureroit que son pays abondoit en or, & ils se réjouissoient d'entendre ce mot d'Orotis, à cause que leur but ne tendoit qu'à chercher la Floride.

Enfin sur l'assurance qu'eut le Général, qu'Ortis étoit avec Mucogo, il crut qu'il devoit l'envoyer demander, tant pour l'affranchir que pour s'en servir en qualite de truchement. Il donna donc ordre à Balthazar de Gallego, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver Mucogo, & de lui dire que les Espagnols prenoient part aux graces qu'il avoit faites à Ortis. Que se confiant sur la bonte qu'il avoit eue pour eux, ils le supplioient de leur rendre cet esclave; parce qu'il leur étoit très-nécessaire. Qu'en considération de cette nouvelle faveur qu'ils esperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entreprissent pour lui. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin après les marques de générosité qu'il avoit donnés, leur plus grande joye seroit de le reconnoître & de l'avoir pour ami.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce tems-là Mucogo apprit que les troupes Espagnoles étoient arrivées à Hirriga pour faire la conquê-

te du païs. Comme il apprehendoit cette Armée, il en parla à Ortis; & lui dit qu'à son sujet il s'étoit brouillé avec de puissans Caciques. Qu'aujourd'hui il se présentoit une belle occasion de n'être pas méconnoissant de cette faveur. Que véritablement, il l'avoit obligé sans espérance, mais qu'il sembloit que la fortune désirât que les bons offices qu'il avoit rendus aux Espagnols en sa personne fussent reconnus. Qu'ainsi il étoit d'avis de l'envoyer avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le Général, pour lui offrir son alliance, avec priere de recevoir la contrée sous sa protection. Ortis ravi de cette nouvelle répondit à Mucoco, qu'il avoit beaucoup de joye de lui pouvoir témoigner sa reconnoissance. Qu'il raconteroit aux Espagnols sa générosité, & que ceux de sa Nation qui se piquoient d'être fort sensibles aux graces que l'on faisoit à leurs gens, le considéreroient à présent & à l'avenir; & qu'assûrément il recevroit le fruit des bontez qu'il avoit eues pour lui. A peine avoit-il parlé, qu'il vint cinquante Indiens à qui l'on avoit commandé de se tenir prêts pour l'accompagner. Ils prirent la route qui va de Mucoco à Hirriga, & partirent le jour que Gallego sortit du Camp pour venir vers le Cacique. Mais il arriva qu'après trois lieus de marche dans le grand chemin, le Guide des Espagnols alla se mettre en tête qu'il ne les devoit pas conduire fidèlement. Il commença donc à les regarder comme des ennemis qui venoient s'emparer des Indes, & ravir aux habitans les biens avec la liberté. Touché de ces considérations, il quitta sa route; prit la première qu'il rencontra, & égara les Espagnols une bonne partie du jour. Il les menoit en tournant vers la mer, à dessein de les engager dans quelque marais pour les y faire périr. Et comme ils n'avoient aucune connoissance du païs, ils ne remarquerent la malice du Barbare, que quand l'un d'eux appercût entre les chênes de la forêt où ils étoient, les mats de leurs Navires. On avertit Gallego de la méchanceté du Guide, & il se mit en état de le percer d'un coup de lance. L'Indien tout étonné fit entendre par signes qu'il remettroit les Espagnols dans le chemin. Il tint sa parole; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

C H A P I T R E VI.

Rencontre d'Ortis & de Gallego.

O Rtis allant de Mucoco à Hirriga, entra dans le chemin qu'avoit pris Gallego, & reconnut aux traces des Espagnols, que leur Guide les avoit égarés par malice: de sorte qu'afin de prévenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de lui avoir parlé, il résolut de les suivre avec sa troupe. Après avoir marché quelque tems, il découvrit Gallego avec ses compagnons dans une grande plaine bordée d'un côté par une épaisse forêt. Les Indiens aussi tôt furent d'avis de gagner le bois, à cause qu'on se mettoit au hazard d'être mal-traité des Chrétiens, si l'on n'en étoit reconnu pour amis, avant

que de les joindre. Ortis sans écouter ce conseil, s'imagina que c'étoit assez d'être Espagnol, & que ceux de sa nation ne le méconnoitroient pas. Cependant comme il étoit vêtu à l'Indienne, un bonnet couvert de plumes, un petit caleçon, des flèches & un arc à la main, la chole n'alla pas ainsi qu'il se l'étoit figuré. Car au même tems que les Espagnols le virent accompagné de ses gens, ils doublerent leurs marches, quittèrent leur rang, & sans obéir à Gallego qui les rappelloit, fondirent sur les Barbares que menoit Ortis, & les poussèrent à coups de lances dans les bois. Néanmoins, à cause que ces Indiens ne furent pas fermes, il n'y en eut qu'un seul de blessé d'un coup de lance aux reins. Ce Barbare qui faisoit le hardi, étoit demeuré derrière avec Ortis, que Nieto pressoit vigoureusement à coups de lance, qu'il para d'abord de son arc. Toutefois, comme Nieto qui étoit ardent & robuste revenoit à la charge, Ortis craignit de succomber, & commença à crier *Xibilla* pour Sevilla. Il fit même de son arc le signe de la Croix, afin que l'on reconnût qu'il étoit Chrétien; parce qu'il ne le pouvoit dire en Espagnol. Il avoit tellement perdu la coutume de parler sa langue depuis qu'il étoit parmi les Indiens, qu'il l'avoit oubliée jusqu'à ne pouvoir prononcer Seville, le nom propre du lieu où il étoit né. La même chose m'est arrivée à moi; car n'ayant trouvé dans l'Espagne personne avec qui je puisse converser en ma langue naturelle, qui est celle du Pérou, j'ai perdu de telle sorte l'usage de la parler, que pour me faire entendre je ne saurois dire six, ou sept mots de suite. J'ai pourtant sçû autrefois m'exprimer en Indien avec tant de grace, que, hormis les Incas qui parlent le mieux, nul autre ne s'expliquoit plus élégamment que moi.

Pour retourner à Ortis, après que Nieto lui eût ouï prononcer *Xibilla*, il lui demanda qui il étoit; & dès qu'il eût répondu Ortis, il le prend par le bras, le jette sur la croupe de son cheval, & le mene tout joyeux à Gallego, qui fit promptement rassembler ses gens qui donnoient la chasse aux Indiens. Ortis entre lui-même dans la forêt, appelle ses compagnons, & leur crie de toute sa force qu'ils pouvoient revenir en toute assurance. Mais les uns épouvantés s'enfuirent jusqu'à la Ville de Mucogo, où ils donnerent avis de tout ce qui se passoit, & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur, & qui ne s'étoient pas écartés si loin, sortirent l'un après l'autre de la forêt à la voix d'Ortis. Ils detestèrent tous sa mauvaise conduite; si bien que sans la présence de nos gens ils l'eussent outragé. Mais pour se satisfaire en quelque façon, ils s'emportèrent à des injures, qu'Ortis interpreta le moins mal qu'il put aux Espagnols qui le blâmerent aussi, & donnerent ordre que l'on eût soin de l'Indien blessé. Cependant il dépêcha un homme au Cacique Mucogo, pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuyars; & ensuite ils prirent tous la route du Camp.

C H A P I T R E VII.

Mucoço vient voir le Général.

LA nuit étoit déjà fort avancée, lors que Gallego arriva au Camp. Le Général surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur; mais il fut aussi tôt rassuré par la vûe d'Ortis qu'il reçut obligamment, & auquel il donna un jupon de velours noir, dont Ortis ne se put servir, parce qu'il étoit accoustumé d'aller nud. Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet état plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vestir. Soto fit aussi un favorable accueil aux Indiens: & après il dépêcha vers le Cacique pour le remercier de lui avoir envoyé Ortis. Il donna ordre de lui dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il lui faisoit de se vouloir mettre sous la protection des Espagnols, & qu'il l'acceptoit avec joye au nom de Charles-Quint son Maître, le premier des Princes Chrétiens.

Cependant, les Espagnols vinrent voir Ortis, l'embrassèrent, le feliciterent sur sa venue, & passerent la nuit en réjouissance. Ensuite le Général l'appella pour s'informer des particularitez de la Floride, & de la vie qu'il avoit menée sous les Caciques. Ortis lui dit qu'Hirriga l'avoit cruellement tourmenté, il lui en montra les marques, & l'on vit même qu'il sortoit des vers des playes que le feu lui avoit faites; mais il ajouta que Mucoço l'avoit traité honnêtement. Que néanmoins il n'avoit osé s'écarter, de crainte d'être tué par les Sujets de ce Cacique; si bien qu'il n'avoit presque aucune connoissance de la contrée, & qu'il sçavoit seulement que plus on avançaît dans le país, & plus il étoit fertile.

Durant qu'Ortis entretenoit le Général, on donna avis que Mucoço accompagné de plusieurs Indiens approchoit du Camp. On l'aperceut en effet presqu'aussi-tôt qu'on en eut nouvelle, & on le conduisit au Général, qu'il salua avec respect aussi-bien que tous les Officiers de l'Armée, selon la qualité qu'Ortis lui faisoit connoître que chacun avoit. Il retourna ensuite faire sa cour au Général, qui le reçut avec beaucoup d'amitié, à cause des bontez qu'il avoit eues pour Ortis. Mais Mucoço témoigna qu'on ne lui avoit point d'obligation de ce qu'il avoit fait; parce qu'en qualité de Cacique il y étoit obligé. Qu'il s'étoit seulement considéré en cela; & que même il n'avoit envoyé Ortis que pour empêcher que les troupes ne fissent du dégât sur ses terres; qu'ainsi ses services étoient peu de chose. Que néanmoins il se réjouissoit que sa conduite fût favorablement interpretée du Général, pour lequel il avoit une estime toute particuliere; qu'il le supplioit par ce zèle & par la grandeur d'ame qui est si naturelle aux Espagnols, de le prendre sous sa protection; que dés lors il reconnoissoit Charles-Quint & Ferdinand de Soto pour ses Seigneurs legitimes; qu'étant leur vassal, il étoit récompensé au delà de son merite; & qu'à l'avenir il les serviroit de tout son pouvoir. Porcallo & les autres Capitaines

surpris du bon sens de ce Cacique lui firent beaucoup d'honneur, mêmes des présens, & à tous ceux de sa suite.

C H A P I T R E VIII.

La Mere de Mucoço vient au Camp.

Deux jours après l'arrivée de Mucoço, sa mere, qui étoit absente lors qu'il partit de chez lui, & qui n'auroit jamais consenti qu'il se livrât au pouvoir des Espagnols, vint trouver Soto. Elle avoit la tristeffe peinte sur le visage, & paroissoit si fort agitée de l'inquietude qu'elle avoit pour son fils, qu'approchant du Général, elle le conjura de lui rendre Mucoço, dans la crainte qu'il ne fût traité comme Hirriga. Que s'il avoit resolu de se porter à cette extrémité, elle étoit prête de mourir pour son fils. Le Général la reçût civilement, & lui répondit que bien loin de faire aucun déplaisir à Mucoço, il meritoit toutes sortes de bons traitemens. Qu'il vouloit même qu'à caule d'un fils si genereux, on rendît à sa mere de grands respects. Que pour cette raison elle n'apprehendât rien, & esperât tout de la generosité des Espagnols. Ces paroles rassurerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toujours dans le camp. Mais elle avoit tant de défiance que mangeant à la table du Général, elle craignoit que l'on ne lui donnât du poison : de sorte qu'elle ne goûtoit d'aucune chose qu'auparavant Ortis n'en fit l'essai, & ne l'assurât qu'il n'y avoit nul danger. Cela obligea un des Gentils-hommes du Général à dire, qu'il s'étonnoit qu'elle eût offert sa vie pour son fils, puis qu'elle apprehendoit si fort de la perdre. Cette Dame, à qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il étoit vrai qu'elle aimoit extrêmement la vie; mais qu'elle aimoit encore plus son fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnât pour le conserver. Qu'en cette consideratiou elle supplioit le Général de lui rendre le sujet de toutes ses tendresses. Qu'elle desiroit passionnément de l'emmener avec elle. Qu'en un mot elle ne pouvoit gagner sur son esprit de se fier à la parole des Chrétiens.

Le Général lui reparti qu'elle étoit libre de s'en aller; mais que pour son fils, il trouvoit quelque plaisir à demeurer parmi les Espagnols, dont la plupart étoient de son âge. Que quand il auroit la volonté des'en retourner, personne ne s'y opposeroit. Qu'enfin il protestoit que son fils auroit plutôt à se louer qu'à se plaindre.

La mere du Cacique partit du Camp sur cette promesse; mais auparavant elle pria Ortis de se souvenir que son fils l'avoit obligé, & de lui rendre la pareille dans le danger où elle le laissoit. Le Général & toute sa Cour rirent de cette défiance, que Mucoço tourna avec tant d'esprit qu'il contribua au divertissement : & pour montrer qu'il se fioit aux Espagnols, il fut encore huit jours à entretenir Soto & ses Officiers. Tantôt il s'enqueroit de l'Empereur, tantôt des Dames, tantôt des coûtumes & des grands d'Espagne. Après ce tems-là, il prit un honnête prétexte pour s'en retourner, & quitta civilement les Espagnols

gnols. Mais il les revint voir plusieurs fois depuis, & leur fit à tous divers présens.

Mucoço étoit alors âgé de vingt-fix à vingt-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un je ne sai quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gaignoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

C H A P I T R E IX.

Préparatifs pour avancer dans le Pays.

Durant ces choses le Général donnoit ordre à tout; car après que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à Hurriga, la ville la plus proche de la baye du S. Esprit, il envoya aux Havanes les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à Pedro Calderon, Capitaine vigilant & expérimenté. Il essaya ensuite de gagner le Cacique Hurriga, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du pays, qui n'avoient reçu aucun déplaisir des Espagnols, & que d'ailleurs cela lui acquerrait du crédit parmi les Indiens, & augmenteroit son honneur parmi ceux de sa nation. C'est pourquoi lors qu'on faisoit quelques prisonniers, il les renvoyoit à Hurriga avec des présens. Il lui faisoit dire qu'il souhaitoit passionnément ses bonnes grâces, & qu'il lui donneroit satisfaction des outrages qu'on lui avoit faits. Mais le Cacique répondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçüe ne lui permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des Espagnols. Toutefois la conduite de Soto ne laissa pas de produire de très bons effets, car comme les valets de l'Armée alloient tous les jours au fourage escortez de trente ou quarante soldats; il arriva que n'étant par sur leur garde, les Indiens fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en desordre, prirent un Espagnol nommé Graiales, & se retirèrent. Cependant nos gens se raliat depêchèrent vers le Général, qui fit aussitôt courir des Cavaliers après l'ennemi, qu'ils surprirent au bout de deux lieux dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjouir avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrèrent de furie dans ce lieu, ils les épouvantèrent, les mirent en fuite, & prirent femmes & enfans prisonniers. Graiales, qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, courut se jeter entre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il étoit déjà habillé à l'Indienne; mais bien-tôt après ils le reconnurent & revinrent tout joyeux au Camp avec les prisonniers. Cela réjouit extrêmement Soto qui voulut savoir le détail de cette rencontre; de sorte que Graiales lui dit que les Indiens n'avoient point eu dessein de nuire aux Espagnols, & n'avoient tiré des flèches que pour les épouvanter; que comme ils les avoient pris en desordre, il leur eût été facile d'en tuer une partie; mais qu'ils s'étoient contentez de faire un prisonnier; que bien loin de lui

lui avoir fait aucun tort, ils l'avoient traité civilement, & que le rassurant peu à peu, ils le pressoient obligeamment de manger. Le Général incontinent fit venir ses prisonniers, & après les avoir remerciés de la maniere dont ils en avoient usé, il les renvoya. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du côté des Espagnols; & que du leur, il les prioit qu'il en fût de même à l'égard de ses gens, & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres; qu'il n'étoit pas entré dans le pays pour s'attirer leur haine, mais leur amitié. Le Général accompagna ces paroles de quelques faveurs, & les Indiens s'en retournerent très-satisfaits.

A quelque tems de là ces mêmes Indiens attraperent deux Espagnols, auxquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moyen de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'étoient adoucis de la sorte, qu'à cause des courtoisies de Soto envers leur Cacique; & aussi il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur les hommes que les faveurs qui sont faites de bonne grace.



C H A P I T R E X.

Suite de la découverte.

Après que Ferdinand de Soto eût été environ trois semaines à faire ses préparatifs pour avancer, il commanda à Gallego d'aller avec soixante lances & autant de fusiliers dans la Province d'Urribaracuxi. Gallego partit au même tems, & se rendit à Mucoço où il fut reçu avec joye par le Cacique, qui logea une nuit les Espagnols & leur fit bonne chere: mais le lendemain comme ils étoient prêts à marcher ils lui demanderent un guide. Mucoço leur dit qu'ils étoient trop honnêtes gens pour se prevaloir de son amitié, afin de l'obliger à faire une chose contre son honneur. Qu'Urribaracuxi étant son cousin, il seroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener sur ses terres. Que même quand ce Cacique ne seroit pas son parent, il ne les devoit pas servir en cela, parce qu'il passeroit pour un traître envers sa patrie, & qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. Ortis, qui conduisoit les Espagnols, lui répondit par l'ordre de Gallego, qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils lui demandoient seulement un Indien, en qui Urribaracuxi eut creance, afin de l'envoyer avertir qu'il n'apprehendât point leur venuë, que même quand il ne voudroit ni paix, ni alliance, ils avoient ordre de ne point ravager sa Province en faveur du genereux Mucoço, dont ils consideroient les amis & les parens, & que pour l'amour de lui ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique Hirriga leur ennemi déclaré. Mucoço reprit qu'il étoit fort obligé aux Espagnols, & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de Mucoço extrêmement satisfaits du Cacique, & se rendirent en quatre jours à la contrée d'Urribaracuxi éloignée d'envi-

d'environ dix-sept lieues de la ville de Mucoco. Comme Urribaracuxi & ses sujets s'en étoient fuis dans les bois, les Espagnols dépêcherent leur guide qui lui offrit leur alliance; mais après l'avoir civilement écouté, il le renvoya sans rien conclure.

Pendant le chemin qui est de vint-cinq lieues, depuis Hirriga jusqu'à Hurribaracuxi; on rencontra plusieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres sembables à ceux d'Espagne. On passa aussi à travers certains pays où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont Gallego fit une relation qu'il envoya au Général, & l'avertit que l'Armée pouvoit subsister deux ou trois jours aux environs d'Urribaracuxi. Tandis qu'on va trouver Soto, il est bon de dire ce qui se passoit au Camp.

C H A P I T R E X I.

Disgrace de Porcallo.

SUR la nouvelle qu'Hirriga étoit dans un bois proche le Camp, Porcallo résolut malgré les prières du Général, d'aller prendre ce Cacique. Il sortit donc avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans l'espérance de l'amener prisonnier, ou de l'obliger à demander la paix. Hirriga averti de cette entreprise envoya dire plusieurs fois à Porcallo de ne point passer outre, à cause que les marais & les autres difficultés du chemin qu'il falloit franchir pour venir à lui, le mettoient à couvert. Qu'il lui donnoit ce conseil, non pas par crainte; mais en reconnoissance du plaisir qu'on lui avoit fait, de ne point ravager ses terres, ni maltraiter ses sujets. Porcallo se moqua de ces avis, il crut que le Cacique appréhendoit, & qu'il ne lui pouvoit échaper. C'est pourquoi il doubla sa marche, encouragea ses soldats, & arriva près d'un lieu marécageux, où sur la difficulté que chacun faisoit d'entrer, il picqua, & en s'avancant oblige plusieurs de ses gens à le suivre. Mais il n'alla pas fort loin que son cheval s'abattit; de sorte qu'il se trouva engagé dessous avec ses armes, & parce qu'on ne pouvoit aller jusqu'à lui, à cause que le marais étoit trop profond, ce fut par un bonheur extraordinaire qu'il ne perit pas. Ainsi lors qu'il vit qu'il étoit vaincu sans combat, & même sans espérance d'avoir le Cacique, il retourna au quartier tout en colère, faisant réflexion sur les douceurs dont il jouissoit à la Trinité, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les Espagnols, qui n'étoient encore qu'au commencement de leur conquête. D'ailleurs comme il considéroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il étoit, il ne devoit pas s'exposer si légèrement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à lui de quitter l'Armée, & de laisser l'honneur de l'entreprise aux jeunes gens, qui avoient besoin d'acquiescer de la réputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement si fort qu'il s'en entretenoit tout seul; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit même tout haut, syllabe à syllabe le nom d'Hirriga & d'Urribaracuxi. Il

en tranfpoit auffi quelquefois les lettres, il difoit Huri Harri Siga Siri Bartacoxa Huri, & ajoûtoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouïs étoient effroyables ; que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient ; que chacun pouvoit travailler pour fes interêts particuliers ; mais qu'à fon égard la fortune ne le touchoit point. Porcallo agit de la forte arriva au Camp, où après avoir demandé à s'en retourner à la Trinité, on lui donna un vaiffeau. Mais avant que de s'embarquer il diftribua fon équipage à quelques foldats qu'il aimoit. Il laiffa aux troupes les vivres avec les munitions qu'il avoit, & voulut que Suarez de Figueroa fon fils natuel, qu'il équipa fort bien, accompagnât Soto dans fon entreprife. Figueroa obéit avec joye aux ordres de fon pere, & ne laiffa échaper aucune occafion de donner des marques de fon courage. Mais il eut du malheur, les Indiens lui tuèrent fes chevaux & le bleffèrent, & depuis il marcha à pied fans vouloir rien recevoir, ni du Général, ni de fes Capitaines. Cette manière d'agir déplût à Soto, qui le preffa plufieurs fois de prendre de lui de quoi fe remonter : mais Figueroa le portoit fort haut, & l'on ne put jamais rien gagner fur fon efprit.



C H A P I T R E XII.

Relation de Gallego.

POrcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il en avoit donné d'ambition, lors que pour fuivre le Général il abandonna fa maifon & fon repos. C'est ainfi que dans les affaires d'importance les refolutions qui ne font pas prifes prudemment, font honte à ceux qui les executent. Si Porcallo eut bien confulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de fon bien & de fa reputation. Mais fouvent les perfonnes riches s'imaginent qu'ils ne fuffent pas moins les autres par les qualitez de l'efprit, que par les avantages de la fortune, & perfuadez de cette erreur, ils ne prennent confeil de qui que ce foit.

Porcallo étoit à peine parti, que la relation de Gallego arriva. Elle réjouit le Camp, parce qu'elle faifoit eférer la Conquête de la Floride. Elle marquoit entre autres chofes que trois lieues au delà d'Urribaracuxi, il y avoit un marais fort dangereux : mais cela ne fervit qu'à encourager les Efpagnols. Ils dirent que Dieu avoit donné aux hommes le cœur & l'induftrie en partage, pour franchir les obftacles qui fe rencontroient dans leurs deffeins. Sur cette nouvelle le Général fit donc publier que dans trois jours on fe tint prêt pour partir, & envoya trente Cavaliers fous la conduite de Silveftre, avertir Gallego qu'il l'alloit fuivre. Cependant il laiffa une garnifon de quarante lancés & de quatre-vingt fufeliers dans la ville d'Hirriga ; où après avoir établi Calderon à la garde des vaiffeaux & des munitions, il lui commanda d'entretenir la paix avec fes voifins, de cultiver l'amitié de Mucogo, & de ne point quitter la place fans fon ordre.

Le Général partit ensuite d'Hirriga avec le reste des troupes, il prit la route de Mucogo, & le troisième jour de sa marche il découvrit au matin la ville. Le Cacique averti de sa venue, sortit au devant de lui, le reçut avec joye, & lui offrit sa maison: mais dans la crainte de l'incommoder, le Général l'assura qu'il étoit obligé de passer outre: & après lui avoir recommandé la garnison d'Hirriga, il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit eues pour les Espagnols. Mucogo lui baissant les mains avec respect, lui dit la larme à l'œil, qu'il ne pouvoit exprimer lequel lui étoit le plus sensible, ou le contentement de l'avoir connu, ou le déplaisir de le voir partir sans le pouvoir suivre. Il le conjura aussi de se souvenir de lui, & fit ses complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au sortir de là, le Général continua son chemin jusqu'à Urribaracuxi, sans faire aucune rencontre digne d'être écrite, & marcha toujours au Nord d'Est. Néanmoins je suis obligé de dire, que sa route ne m'est pas si précisément connue, qu'un jour on ne trouve que j'ai manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aye tâché d'apprendre les hauteurs du pais; mais je n'en ai pu avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois; parce que les Espagnols ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux, qu'à chercher l'or & l'argent de la Floride.

* * * * *

C H A P I T R E X I I I .

Passage du Marais.

LE Général arrivé à Urribaracuxi où Gallego l'attendoit, aprit que le Cacique s'en étoit fui dans les bois, & aussi-tôt il dépêcha vers lui, pour le prier de faire alliance avec les Espagnols. Comme ce Barbare ne voulut entendre à rien, Soto envoya sonder un grand & large marais, qui étoit sur son chemin; il scût que le fond des bords n'en étoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Néanmoins on chercha tant, qu'au bout de huit jours on trouva un passage, où le Général s'étant rendu avec l'Armée, il s'en tira aisément; mais parce que le defilé étoit long, il demeura un jour à le traverser, & se campa à demi-lieuë au de là dans une grande plaine. Le jour suivant il envoya découvrir le chemin, & l'on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, à cause des eaux qui inondoient la campagne. Sur cette nouvelle, après avoir pris cent Cavaliers avec autant de fantassins, & laissé le reste des troupes sous la conduite de Moscoso son Mestre de Camp; il repassa le marais, & envoya chercher un autre passage. Cependant les Indiens qui étoient dans un bois fondirent sur Soto & sur ses gens, tirent sur eux, & regagnerent aussi-tôt la forêt. Les Espagnols les repoussèrent & en tuoient, ou en prenoient toujours quelques-uns. Ceux qui se voioient pris se voulant tirer des mains de leurs ennemis s'offroient de les guider, & les faisoient passer au travers des embuscades des Barbares qui les perçoient à coups

de flèches. Cette malice fut reconnuë: on fit déchirer par les chiens quatre des plus coupables d'entr'eux. Si bien que les autres épouvantez, commencerent à bien faire leur devoir, & mirent les gens du Général en un chemin, où après avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie étoient sèches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous des bras, & le milieu du trajet de cent pieds de long n'étoit pas gayable. Les ennemis avoient dressé en cet endroit un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, sôutenus de quelques pieux fichés en terre, & de quelques piéces de bois en travers, avec des manieres de garde-fous.

Au même tems que le Général vit ce pont, il commanda à Pedro Moron & à Diego d'Oliva Metis, qui étoient de grands nageurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient à propos pour la commodité du passage. Il exécuterent leur ordre, mais au fort du travail les Indiens qui étoient cachez parmi les roseaux sortirent dans de petites nacelles, & tirerent sur eux: de sorte que Moron & son camarade se jetterent en bas du pont, nagèrent entre deux eaux, où ils furent légèrement blessez, & se sauverent. Néanmoins les Indiens étonnez de la résolution de ces deux hommes, n'osèrent plus paroître, & les Espagnols accommodèrent le pont. A deux portées de moulquet plus haut, ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le Général en donna avis à Moscoso son Mestre de Camp, avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée, & de lui envoyer promptement des vivres. Silvestre qui fut dépêché pour cela, eut charge d'amener les munitions, avec une escorte de trente lances, & d'être de retour le lendemain sur le soir; car Soto promit de l'attendre, & lui dit qu'encore que le chemin fût long & difficile, il esperoit tout de lui. Silvestre monte donc sur un excellent cheval qu'on lui tenoit prêt, & rencontre Lopés Cacho, auquel il ordonne de la part du Général de l'accompagner. Cacho s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué, & le supplie de choisir quelqu'autre; mais comme Silvestre le pressoit de plus en plus, il cede, monte à cheval, & part avec lui au Soleil couchant.

C H A P I T R E XIV.

Silvestre porte les ordres du Général à Moscoso.

Silvestre & Cacho, qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'exposèrent résolument à tout ce qui leur pourroit arriver. Il firent d'abord sans peine quatre ou cinq lieuës, parce que le chemin étoit beau, & qu'ils ne rencontrent point d'Indiens. Ensuite à cause du marais, ils se trouverent engagez dans de très-fâcheux chemins, dont ils desespoiroient de se tirer. Comme ils n'avoient aucune connoissance certaine du pais, ils étoient contrains de marcher au hazard, & de tâcher de se ressouvenir des lieux par où ils étoient passez la
pre-

premiere fois avec leur Général; & en cela leur chevaux leur rendirent de fort bons services. Car sans être guidez que de leur instinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baissoient la tête pour sentir la piste. Cacho & son camarade, qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils renfroient si fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il étoit à craindre que le bruit qu'ils faisoient ne découvrit les Cavaliers. Le cheval de Silvestre étoit le plus seur pour bien conduire, & il avoit de très-excellentes marques. Il étoit bai-brun, le pied du montoir blanc avec une pareille marque au front. Le cheval de Cacho étoit alezan brulé avec les extrémités noires: mais il ne valoit pas celui de Silvestre, qui après avoir reconnu l'action de son cheval, le laissa aller à sa fantaisie. Voilà l'état où étoient Silvestre & Cacho, & cet état se peut sans doute mieux imaginer que décrire.

Ces Cavaliers marcherent ainsi toute la nuit sans tenir aucune route certaine; accablés de travail, de sommeil, & tourmentés de la faim, parce qu'ils n'avoient mangé depuis deux jours qu'un peu de millet. Leurs chevaux étoient d'ailleurs abattus de fatigues, à cause qu'il y avoit trois jours qu'ils travailloient sans relâche, & qu'on ne les avoit débridés que pour réparer quelques momens. Car l'image de la mort que les deux Cavaliers voyoient devant leurs yeux, les obligeoit de piquer en diligence, & de franchir toute sorte de difficulté. Il y avoit de l'un & de l'autre côté de leur chemin des troupes d'Indiens, qu'ils apercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumés, & qui en sautant à l'entour, faisoient tout retentir de leurs cris. On ne sçait s'ils célébroient alors quelque fête, ou si c'étoit un simple régal; mais leurs cris durèrent toute la nuit; & empêchèrent qu'ils n'entendissent le pas des chevaux, & ne prissent garde à leurs chiens, qui aboyoient plus fort que de coutume: car s'ils eussent découvert Silvestre & Cacho, ils auroient fait leurs efforts pour les avoir.

Après que ces Cavaliers eurent marché dix lieues avec beaucoup de crainte & de peine, Cacho pria Silvestre, ou de le tuer, ou de le laisser dormir, & lui protesta qu'il ne pouvoit ni passer outre, ni se tenir davantage à cheval. Silvestre lui repliqua brusquement qu'il dormit donc, puisqu'au milieu du danger qui les menaçoit, il n'avoit pas la force de résister une heure au sommeil; que le passage du marais n'étoit pas loin, & qu'ils ne pouvoient éviter la mort s'ils ne passoient avant le jour. Cacho, sans écouter ce qu'on lui disoit, se laissa tomber à terre comme s'il eut été mort. Silvestre prit aussitôt la bride du cheval, & la lance de son compagnon; & en ce moment il se répandit une grande obscurité accompagnée d'une très-grosse pluie, qui toutefois n'éveilla point Cacho, tant la force du sommeil étoit grande. La pluie cessée, le tems s'éclaircit, le jour parut, & Silvestre fut au désespoir de ne s'être pas plutôt aperçû de la clarté. Mais tandis que son camarade reposoit, il s'étoit peut-être endormi lui-même à cheval. Il me souvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieues en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoi qu'on lui parlât, & qu'il fût même en danger d'être tué par son cheval. Incontinent donc que Silvestre eût vu le jour, il appelle Cacho, le pousse du bout de sa

lance, afin de l'éveiller, & lui dit que pour s'être trop endormi, il leur étoit presque impossible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. Cacho remonte à cheval, pique avec Silvestre au petit galop; mais le jour les découvrit, & aussi-tôt on n'entendit de côté & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres instrumens. Les Indiens fortent d'entre les roseaux dans des nacelles, gagnent le passage, & y attendent les deux Espagnols, qui bien loin de perdre courage, se rassurent par le souvenir du peril où ils venoient d'être exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvrit alors de flèches, mais comme ils alloient vite & étoient bien bien armez, ils échaperent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, veu la multitude des traits qu'on leur tira. Cependant le bruit que faisoient les Barbares fut entendu des troupes qui n'étoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelque chose, il se détacha trente Cavaliers, qui se rendirent au passage. Tovar monté avantageusement piquoit à la tête; il avoit de la hardiesse & aimoit la gloire, car encore qu'il connût qu'il étoit mal dans l'esprit de Soto & que ses actions ne seroient pas considérées, il ne laissoit pas de servir en homme de cœur. Toutefois cela ne le remit point dans les bonnes graces du Général, il sembloit au contraire qu'il eût du chagrin de voir tant de vertu en un homme, pour qui il avoit tant d'averfion. Il eut aussi mieux valu que Tovar eut abandonné le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de Soto. Il arrive rarement que les grands pardonnent, lors qu'ils sont persuadez qu'on les a offensés.

C H A P I T R E X V.

Retour de Silvestre.

Comme les Indiens poursuivoient hors de l'eau les deux Espagnols, ils aperçurent le secours, & se retirèrent de crainte d'être maltraités: si bien que Silvestre vint au Camp où il fut reçu de Moscofo qui ayant appris l'ordre du Général, fit en diligence chercher des vivres, & commanda trente Cavaliers pour les escorter. Cependant Silvestre s'arrêta environ trois quarts d'heure à manger un peu de fromage; car on n'y trouvoit rien autre chose; & lors que tout fût prêt il reprit sa route accompagné de son escorte, & emmena avec lui deux mulets chargez de fromage & de biscuit. Cacho qui n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura avec Moscofo, qui commanda à ses gens de se tenir prêts pour partir. Durant cela, Silvestre, & son escorte traversèrent le marais, sans que l'ennemi fit mine de les attaquer, & arrivèrent à deux heures de nuit, où le Général les devoit attendre. Mais comme ils ne l'y trouverent point, ils en eurent beaucoup de déplaisir, & ils se camperent en cette sorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers battoient l'estrade, un pareil nombre veilloit, & faisoit

re-

repaître les chevaux tout félez; tandis que les autres prenoient un peu de repos, afin que chacun travaillât, & dormît tour à tour, & qu'on ne pût être surpris de l'ennemi. Si tôt qu'il fut jour on découvrit la route du Général dans le marais*, que l'on traversa avant que les Indiens se rendissent maîtres du passage. Si une fois ils s'en fussent saisis, les Espagnols auroient eu de la peine à le gagner, à cause qu'ils eussent été obligez de combattre dans l'eau jusqu'aux aisselles sans pouvoir se retirer, ni attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis, qui avoient des bateaux qu'ils menoient fort vite, pouvoient à leur fantaisie tirer de près ou de loin. Néanmoins ils ne se servirent pas de l'occasion, & l'on n'en fait pas la cause, si ce n'est qu'on assure qu'ils observent des jours heureux pour le combat. Enfin après six lieues de marche, l'escorte trouva Soto dans des vallées pleines de millet, si haut qu'ils le cueilloient à cheval. Mais comme ils avoient extrêmement faim, ils le mangeoient cru, & remercioient Dieu de leur bonne fortune. Le Général reçût Silvestre avec joye, & lors qu'il aprit de lui les maux qu'il avoit soufferts, il le loua hautement & lui promit de reconnoître ses services. Il lui dit ensuite qu'il n'étoit pas demeuré au rendez-vous, parce que ces gens ne pouvoient plus supporter la faim, & qu'il croyoit que les Barbares l'avoient tué sur les chemins. Comme il achevoit de parler, on l'avertit que Moscoso avoit passé le marais, sans que l'ennemi s'y fut opposé, & qu'étant arrivé en trois jours à un autre passage qui étoit de l'autre côté, il avoit mis encore trois jours à s'en tirer, à cause qu'il étoit long, & qu'il y avoit beaucoup d'eau. Il eut aussi nouvelle que Moscoso & ses troupes avoient fauté de vivres, & il leur envoya du millet, ce qui les réjouit beaucoup; après quoi ils se rendirent dans la Province d'Acuera où étoit le Général.

C H A P I T R E X V I,

Province d'Acuera.

LA Contrée d'Acuera est au Nord à l'égard de celle d'Urribaracuxi, dont elle est éloignée d'environ vingt lieues: mais comme le Cacique d'Acuera s'étoit enfuï à l'arrivée des troupes dans sa Province, ou dépêcha vers lui quelques prisonniers Indiens. Ils avoient ordre de le porter à faire alliance avec les Espagnols qui étoient vaillans, & qui pourroient ruiner les terres & ses sujets. Toutefois jusqu'ici ils n'en étoient point venus à cette extrémité, à cause que leur dessein étoit seulement de réduire par la douceur les habitans du pais, à l'obéissance du Roi d'Espagne leur Maître, & pour cela ils désiroient lui parler, & l'instruire de l'ordre qu'ils avoient de traiter avec les Caciques. Acuera répondit que les Espagnols étant déjà entrez dans le pays, il les connoissoit pour des vagabonds, qui vivoient de brigandage, & tuoient ceux qui ne leur faisoient au-

* C'est que le marais étoit sec en quelques endroits.

cun déplaisir; qu'avec une nation si détestable, il ne vouloit ni paix, ni commerce; & que, quelques braves qu'ils se fissent ils trouveroient des gens qui le seroient autant qu'eux; que dès à présent, il leur déclaroit la guerre, sans toutefois en vouloir venir à une bataille; mais qu'il leur dresserait tant d'embuscades qu'il les défairoit entièrement; que même il avoit commandé qu'on lui apoitât chaque semaine deux têtes de Chrétiens, moyen sur pour les exterminer d'autant plus facilement qu'ils n'avoient point de femmes. Quant à l'obéissance qu'ils fouhaitoient qu'on rendit à leur Prince, ils devoient favoir qu'il étoit de la dernière bassesse à des gens libres, de se ranger sous une domination étrangere; que lui & tous ses sujets perdroient plutôt la vie que la liberté; & qu'on ne devoit point attendre d'autre réponse d'un Souverain; qu'ils sortissent donc en diligence de sa contrée; qu'ils étoient des misérables qui se sacrifioient en faveur d'autrui; qu'ainsi il les estimoit indignes de leur amitié, & qu'il ne vouloit ni voir leurs ordres, ni les souffrir davantage sur ses terres. Le Général surpris de cette fierté, s'efforça de gagner le Cacique; mais inutilement. L'Armée séjourna vingt jours dans la Province, qu'on trouva fort bonne, & l'on y prit les provisions pour passer. Durant ce tems-là les Indiens harcélèrent si fort les Espagnols, qu'un soldat ne pouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne le tuaient. Ils leur coupoient d'abord la tête à moins que l'on ne courût promptement sur eux, & la portoient à leur Cacique. Ils étoient en effet très-animés. Ils déroient la nuit les Chrétiens morts, ils les mettoient par quartiers, les pendoient au haut des arbres, & exécutoient avec tant de courage les ordres de leur Seigneur, qu'ils lui portèrent la tête de dix-huit soldats, sans parler de ceux qu'ils firent périr, & qu'ils blessèrent à coup de flèches. Pour eux, après avoir attaqué ils se fauvoient très-souvent; si bien que nos gens n'en tuèrent qu'environ cinquante.



C H A P I T R E XVII.

Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.

L'Armée partit d'Acuera, sans y avoir fait autre chose que de tuer quelques Indiens. Elle prit sa route vers la Province d'Ocaly, éloignée de vingt lieues de l'autre, & marcha au Nord-Est. Elle traversa entre les deux contrées un désert d'environ douze lieues de longueur rempli de noyers, de pins & d'arbres inconnus en Espagne; mais arrangez avec une si égale distance, qu'ils sembloient planter à plaisir, si bien qu'ils faisoient une agreable forêt.

On ne trouva point en Ocaly tant de marais ni de mauvais pas, que dans les autres contrées. Comme ce país étoit plus haut & plus éloigné de la côte, la mer n'y pouvoit aller, & les autres Provinces en étant plus proches & plus basses; la mer y entroit en de certains endroits, tantôt tiente, tantôt quarante, cin-

cinquante, soixante, & quelquefois cent lieues. Elle y formoit de grands marais, & rendoit la terre tellement tremblante, qu'il étoit presque impossible de passer dessus. Les Espagnols se font en effet rencontrer dans des chemins si fâcheux, qu'au même tems qu'ils mettoient le pied sur la terre, elle trembloit vint & trente pas aux environs; & toutefois il sembloit qu'un cheval y pût galopper. On n'eût jamais cru que ce n'étoit que de la vase endurcie, & qu'il y eut de l'eau & de la boue au dessous. Néanmoins quand le dessus venoit à se rompre, les hommes avec les chevaux enfonçoient, & se noyoient sans ressource, de sorte qu'il y avoit beaucoup à souffrir, lors qu'il falloit passer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'Ocaly, les Espagnols y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y étoit meilleure & le pays plus cultivé. Ils remarquèrent aussi que plus les contrées étoient loin de la mer, & plus elles étoient peuplées & abondantes en toutes sortes de fruits.

Comme les troupes eurent traversé le desert entre les deux Provinces, elles firent sept lieues. Elles rencontrèrent sur leur chemin quelques maisons deçà & delà, & entrèrent dans la Capitale que l'on appelloit Ocaly, où le Cacique tenoit sa cour. Mais lui & ses vassaux s'étoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'Ocaly étoit de six cens maisons, où les Espagnols se logerent, parce qu'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raisins secs, & autres fruits. Le General au même tems envoya des Indiens prier le Cacique de faire amitié avec lui; mais il s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit sortir si-tôt, & six jours après il vint à l'armée, où quoi qu'il fut bien reçu, & qu'il eut traité alliance, on ne laissa pas de juger qu'il avoit de mauvais desseins, qu'on dissimula de peur de l'effaroucher. Ce que je vais dire fera connoître qu'on ne le soupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprès d'Ocaly une riviere profonde, dont les bords éscarpez avoient deux piques de hauteur. Cependant il fallut passer cette riviere, & parce qu'il n'y avoit point de pont, on convint que les Indiens en feroient un de charpente. Le Cacique & le General accompagnez de plusieurs Espagnols, choisirent un jour pour voir l'endroit où l'on dresseroit ce pont. Comme ils le faisoient tracer, quelques cinq cens Barbares cachez dans des buissons à l'autre bord de la riviere, s'avancerent & se mirent à crier aux Espagnols; lasches voleurs vous souhaitez un pont, mais nous ne vous en bastirons point; & là-dessus ils les couvrirent de flèches: ce qui obligea le General à dire, que puis qu'on s'étoit juré alliance, cette action devoit être châtiée. Le Cacique pour s'excuser répondit, qu'aussi-tôt que ses sujets avoient vû qu'il inclinoit en faveur des Espagnols, ils avoient perdu l'obeïssance; qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les punir, & qu'on ne pouvoit sans injustice lui imputer leur faute.

Aux cris que faisoient les Barbares, un levrier nomme Brutus, qu'un Page du General menoit en laisse, s'étant échapé, se lança dans l'eau. Les Espagnols se mirent à l'appeller, mais cela l'encourageoit à nager droit aux Indiens qui lui percerent la tête & les épaules de cinquante flèches. Il passa pourtant à l'autre rive, & tomba mort à la sortie de l'eau. Les Chrétiens en

furent sensiblement touchez, parce qu'il leur avoit rendu beaucoup de service, comme je vai le raconter.

Un jour quatre Indiens par curiosité vinrent au camp pour voir les troupes, leurs armes, & principalement leurs chevaux qu'ils apprehendoient sur tout. Le General qui fût leur dessein, & qu'ils étoient des plus remarquables de leur Province, les reçût avec civilité, leur fit quelques presens, & com-manda de les regaler dans une chambre à part. Comme ils eurent bien mangé, & qu'ils ne se virent observer de personne, ils s'enfuirent avec une telle vitesse, que les Espagnols desesperant de les attraper, ne les suivirent point. Sur ces entrefaites vient Brutus: il se met aux trousses des Indiens qui fuyoient à la file, & après les avoir atteint, il en passé trois sans les attaquer, & se jette sur le plus avancé qu'il couche par terre. Cependant il laisse approcher celui qui suivoit, il le terrasse, & en fait autant aux autres, lors qu'ils furent près de lui; si bien que les tenant tous en un même endroit, il se lançoit sur le premier qui faisoit mine de se relever, & l'arrêtoit à force d'aboyer. Il les embarrassa enfin de telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce que les Espagnols accoururent, qui s'en saisirent; & les ramenerent au camp. On les separa aussitôt, & interrogez du sujet d'une fuite si peu raisonnable, ils repondirent qu'ils ne s'étoient enfuis que dans la créance que ce leur seroit une chose glorieuse parmi ceux de leur Nation, de s'être ainsi tirez des mains des Chrétiens, & que Brutus leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce levrier, qu'un jour que les Indiens & les Espagnols étoient les uns avec les autres sur le bord d'une riviere, un Indien frapa de son arc un Espagnol; qu'ensuite l'Indien se jeta dans l'eau avec les autres Barbares, & que Brutus, qui vit cela le poursuivit, s'attacha à lui, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'est de la sorte qu'en la conquête du nouveau monde des levriers ont fait quelquefois des choses dignes d'admiration. Becerillo servit si bien dans l'Isle de Porto-Rico, qu'à cause de lui les Espagnols donnerent à son maître la moitié de tout leur gain. Nugnez de Balboa voulut aussi qu'on reconnût de cinq cens écus d'or, celui à qui appartenoit Leoncillo, pour les bons offices que ce chien avoit rendu dans la découverte de la mer pacifique.

C H A P I T R E XVIII.

Province de Vitachuco.

Soto, qui voyoit que le Cacique demeurroit inutilement au Camp, lui dit qu'il craignoit que s'il y étoit davantage, ses vassaux ne se revoltassent tout-à-fait; ou que croyant qu'on le retint prisonnier, ils ne s'irritassent de plus en plus; qu'il le prioit de s'en retourner; & que lors qu'il voudroit le venir revoir, il lui seroit toujours beaucoup d'honneur, Ocaly répondit qu'il souhaitoit seulement d'aller vers ses sujets, pour les porter à se soumettre au General, & que

s'il ne pouvoit les y obliger, il ne laisseroit pas de revenir témoigner son affection à toute l'Armée. Là-dessus il s'en alla & ne tint aucune de ses promesses. Ensuite par le moyen d'un Ingeaieur de Génes nommé François, les Espagnols firent un pont de poutres avec des madriers * en travers attachez avec des cordes. Comme le bois ne leur manquoit pas, ils vinrent si bien à bout de leur dessein, que les hommes & les chevaux passerent fort à leur aise. Mais avant que de traverser le fleuve, le Général commanda à ses gens de se mettre en embuscade pour prendre quelques Indiens. Ils en atraperent trente, qui à force de promesses & de menaces les conduisirent dans une Province éloignée de seize lieuës d'Ocaly. Le Pays par où ils marcherent étoit dépeuplé, mais agreable, uni, plein d'arbres & de ruisseaux, & paroissoit très-fertile.

L'Armée fit huit lieuës en deux jours, & au troisiéme après avoir marché jusqu'à midi, Soto s'avança avec cent Cavaliers & autant de fantassins, & continuant sa route le reste du jour & toute la nuit, il arriva sur le matin à Ochilé, qui étoit une des Villes de la Province de Vitachuco. Cette contrée avoit près de deux cens lieuës, & étoit partagée entre trois freres. Vitachuco qui étoit l'aîné portoit le nom de la Province & de la Capitale; & de dix parts qui composoient cette étendue de pays, il en possédoit cinq. Le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois: & le dernier qu'on appelloit Ochilé du nom de la Ville dont il étoit Seigneur, en avoit deux. On ne fait point la raison de ce partage; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés étoient les seuls heritiers. Mais peut-être que ces parties avoient été jointes par quelque mariage, & depuis divisées entre les enfans; ou que des parens qui étoient morts sans heritiers les avoient laissées au pere de ces trois freres, à condition qu'il les partageroit de la sorte à ses fils, afin de conserver la memoire de leurs bien-faiteurs: tant le desir de s'immortaliser est naturel à l'homme, & puissant même sur l'esprit des nations les plus Barbares.

La Ville d'Ochilé étoit de cinquante maisons assés fortifiées pour resister à leurs voisins; car la plûpart des contrées de la Floride sont toutes ennemies les unes des autres. Le Général entra par surprise dans Ochilé; faisant sonner les trompettes pour étonner les Indiens. Plusieurs en effet tout effrayez d'un bruit si peu attendu, abandonnoient leur demeure dans la pensée de se sauver, & tombaient entre les mains des Espagnols, qui après avoir fait quelques prisonniers, attaquèrent le logis du Cacique. C'étoit une maison assés belle, qui n'avoit proprement qu'une Salle de six vingt pas de long sur quarante de large avec quatre portes aux quatre coins, & plusieurs chambres à l'entour, où l'on entroit par la Salle.

Le Cacique, qui avoit les ennemis sur les bras, étoit dans cette maison avec des gens de guerre, auxquels se joignirent promptement la plûpart de ses vassaux, lors qu'ils virent les Espagnols maîtres de leur Ville. Aussi-tôt ils prennent tous les armes & se mettent en état de se défendre, mais inutilement. On avoit déjà gagné les portes, & l'on tâchoit de les obliger à se rendre, tantôt

les

* Planches de bois de chênes fort épaisses.

les menaçant de les brûler , & tantôt leur promettant de bons traitemens. Néanmoins le Cacique demeura ferme, jusqu'à ce qu'on lui eût amené plusieurs de ses sujets qui avoient été pris. Ils l'assurèrent qu'il y avoit tant d'Espagnols, qu'il ne devoit pas songer à leur résister; que jusques-là ils n'avoient mal-traité personne, & qu'il feroit prudemment de se fier à leurs promesses. Le Cacique se laissa persuader, & fut reçu civilement de Soto qui le retint, & donna liberté à tous les autres Indiens. Mais comme il vit de l'autre côté de la Ville une vallée remplie de plusieurs maisons fort habitées, & à quelque distance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle feureté pour lui à passer la nuit à Ochilé, parce que si les Barbares de la contrée venoient se joindre avec leurs voisins, ils lui enleveroient facilement le Cacique. Il retourna donc en diligence rejoindre ses troupes qui étoient à trois lieuës de-là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur tristesse se changea en joye, lors qu'ils le revirent amenant avec lui Ochilé, accompagné de ses domestiques & de plusieurs soldats Indiens, qui suivoient volontairement sa fortune.

C H A P I T R E X I X .

Le Frere d'Oebilé vient au Camp, & envoie vers Vitachuco.

LE lendemain que Soto eut rejoint ses troupes, elles entrèrent en bataille dans le pays d'Ochilé, les tambours & les trompettes à leur tête, qui de leur bruit faisoient tout retentir aux environs. L'armée logée, le Général pria Ochilé d'envoyer vers ses freres pour les porter à la paix. Le Cacique fit donc savoir à ses freres, que les Chrétiens étoient entrés sur leurs terres; qu'ils n'avoient pour but que l'amitié des peuples; que lors qu'on les recevoit, ils ne faisoient nul dégât, & se contentoient seulement de prendre des vivres pour subsister, sinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à sang, & qu'ainsi il les prioit de s'allier avec eux.

Le second frere répondit, qu'il remercioit Ochilé de son avis & qu'il desiroit voir & connoître les Espagnols; que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp, à cause qu'il souhaitoit de se mettre en état de paroître: mais qu'il pouvoit toujours les assurer de son obéissance, & accepter de sa part l'amitié qu'ils lui offroient. Ce Cacique vint en effet trois jours après à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salua civilement Soto, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eût été depuis long-temps parmi eux. Les Espagnols de leur côté le reçurent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des Caciques qui recherchoient leur alliance; ils appuyoient fortement leurs intérêts, & ne souffroient point qu'il se fit le moindre désordre sur leurs terres.

Vitachuco qui étoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on lui avoit envoyez. Ses deux freres, à la persuasion de Soto, lui dépêcherent d'autres

d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que lui offroient les Espagnols ; qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pût battre ; qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & étoient les véritables fils du Soleil & de la Lune ; qu'en un mot ils montoient certaines bêtes * si vites qu'on ne leur pouvoit échapper ; qu'ils le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur qui le menaçoit, & d'empêcher la desolation de son pays avec la ruine de ses sujets. Vitachuco répondit si orgueilleusement, qu'il n'y eut jamais rodomontade qui approchât de la fierté de ses paroles. Mais autant que l'on s'en eût pu souvenir, je rapporterai la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs Envoyez de leur dire, que leur conduite étoit de jeunes gens, qui n'avoient ni jugement, ni experience ; qu'ils donnoient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires ; que les Espagnols n'étoient ni les fils du Soleil, ni si vaillans qu'ils se le persuadoient ; que les freres étoient des lâches de se mettre entre leurs mains ; que depuis qu'ils avoient préféré la servitude à la liberté ils parloient en esclaves, & louoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris ; qu'ils ne considéroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la même nation que l'on avoit vû dans le pays ; que c'étoient tous des traîtres, des meurtriers, des voleurs, enfin des enfans du diable ; qu'ils enlevoient les femmes, ravissoient les biens, s'emparoit des contrées habitables, & se maintenoient lâchement par le travail d'autrui ; que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit, ils n'eussent point abandonné leur pays ; mais qu'ils l'auroient cultivé, & ne se seroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes ; qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entraferoient point sur ses terres ; qu'autrement ils n'en fortiroient jamais ; qu'ils y périroient tous, & qu'il les feroit cruellement brûler.

Après cette réponse, Vitachuco envoya plusieurs de ses sujets vers le Camp des Espagnols. Il y en venoit tantôt deux & tantôt quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premières : car ce Barbare pensoit étonner nos gens par les différentes sortes de supplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois, que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province, il commanderoit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir ; aux montagnes entre lesquelles ils marchaient, de se joindre & les écraser ; aux vents de déraciner les forêts par où ils passeroient & de les renverser sur eux ; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec, & de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux, les herbes, les arbres, & l'air même, que ni les hommes, ni les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort & qu'ainsi les Espagnols seroient d'exemple à ceux qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces fanfaronades, qui marquoient assez le caractère de Vitachuco, obligèrent les Chrétiens à se moquer de lui : cependant elles ne laisserent pas de les arrêter huit jours dans le pays des deux freres qui les régaloient, & leur temoignoient à l'envi la passion qu'ils avoient de les servir.

Maïs.

* Ce font des Chevaux.

Mais comme ceux qu'ils avoyent envoyez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolurent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au Général, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour Vitachuco. Ce Barbare touché de la presence de ses freres qui lui disoient, que les troupes s'avancoient vers son pays, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine; qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les Espagnols se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure-là il ne s'étoit pû imaginer que les Espagnols eussent tant de valeur & tant de mérite; qu'enfin, puis qu'il en étoit persuadé, il recevoit avec joie leur alliance; mais qu'auparavant il souhaitoit de sçavoir combien de tems ils demeureroient sur ses terres, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en sortiroient. Les deux freres dépêcherent promptement au camp pour faire sçavoir cette réponse. Si-tôt que le Général la fût, il les pria d'asseurer leur aîné, que les troupes ne séjourneroient dans sa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les Espagnols ne desiroient que l'honneur de son amitié, avec laquelle ils croyoient avoir toutes choses en abondance.



C H A P I T R E XX.

Arrivée de Vitachuco.

Vitachuco fut content de la réponse du Général; de sorte que pour cacher plus adroitement son dessein, il asseuroit qu'il sentoient augmenter en lui le desir de voir les Espagnols. Il commanda donc aux principaux de sa Province de se tenir prêts pour aller au Camp, d'amasser des vivres avec les choses nécessaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honorablement les Chrétiens. Ensuite il partit accompagné de ses freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais après deux lieues de marche il rencontra Soto, qui s'étoit avancé pour le recevoir, & il lui rendit ses civilités avec de grandes marques d'amitié. Il le supplia aussi de pardonner ce que la passion l'avoit obligé de dire contre les Espagnols; qu'il avoit été mal-informé de leur conduite; qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur étoit dû. Qu'en un mot pour reparer l'offense qu'il avoit commise; il reconnoissoit le Général pour son Seigneur, & que ses sujets estoient prêts de lui obéir aveuglement. A ces mots Soto l'embrassa, & lui repartit qu'il ne se souvenoit plus de tout ce qui s'étoit passé; qu'il ne songeoit qu'à la faveur qu'il lui faisoit de l'aimer, & qu'en reconnoissance de cette grace, il desiroit de lui rendre toutes sortes de services. Le Mestre de camp & les Capitaines vinrent ensuite le saluer, & se réjouir de sa venuë, & après quelques compliments de part & d'autre, les troupes entrèrent en bon ordre dans la Capitale, que l'on appelloit Vitachuco. Elle avoit quelques deux cens grandes maisons bien fermées, & quel-

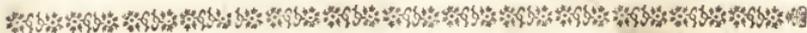
quelques autres plus petites qui composoient les Faux bourgs. L'armée se logea dans les maisons les plus fortes. Les Caciques & le Général avec ses gardes & son train prirent pour eux le logis du Seigneur, où lors qu'ils eurent demeuré trois jours ensemble & fait bonne chere, les deux freres demanderent permission de s'en retourner. Soto la leur accorda & leur fit quelques presents; si bien qu'ils se retirerent très-satisfaits. Vitachuco fut encore quatre jours à entretenir les Espagnols, afin qu'ils se tinssent moins sur leurs gardes; & qu'il pût mieux faire réussir ce qu'il meditoit contr'eux. Ce dessein le préoccupoit tellement qu'il étoit aveuglé; de sorte qu'au lieu de prendre conseil de ses fideselles amis, il les fuyoit, & ne communiquoit sa pen'ée qu'à des personnes qui le flattoient. Voilà le procédé des gens qui se fient trop à eux-mêmes, & qui aussi ne manquent presque jamais de s'attirer la peine que mérite leur imprudence.

Enfin, Vitachuco, qui ne pouvoit plus resister à la passion de perdre les troupes, assembla cinq jours après le départ de ses freres quatre Indiens qui servoient de truchemens au Général. Il leur découvrit qu'il avoit resolu de faire main basse sur les Espagnols, qu'il lui étoit fort facile d'en venir à bout; qu'ils se reposoient sur son amitié, & ne se défoient point d'aucune chose; qu'il avoit assemblé plus de dix-mille de ses sujets, tous gens de main & d'execution; & qu'il leur avoit ordonné de cacher leurs armes dans la forêt voisine, & d'entrer dans la ville chargés de bois & de provisions, & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis, afin que ne se doutant de rien, ils ne fussent point sur leur garde. Il ajoutoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses sujets en bataille; qu'il prioit le Général de les venir voir; qu'après il ordonneroit à douze Indiens des plus forts & des plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de lui rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon, quand ils en verroient une occasion favorable; que cependant les autres fondroient sur les Espagnols, qui surpris d'une action si hardie n'auroient ni le temps de se rasseurer, ni de se mettre en état de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déjà réussi, il ajoutoit qu'il feroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains, tous les supplices dont il les avoit menacé, & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures; qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avifât pour les tourmenter.

Après que Vitachuco eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de lui dire leur avis avec défense de découvrir son secret, & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance, il leur donneroit des charges considerables, & des femmes très-riches, s'ils vouloient demeurer sur ses terres; sinon qu'il les feroit escorter jusques dans leur contrée, & les combleroit de faveurs; qu'ils considerassent que les Espagnols les tenoient comme des Esclaves; qu'ils les traîneroient en des regions si éloignées, qu'ils devoient perdre toute esperance de revoir leur patrie; que non seulement ils leur faisoient tort, mais à tout le pays; qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir leur liberté, leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans, & de les charger tous les jours de quelque nouvel impôt; qu'il falloit donc s'opposer courageusement à leur tyrannie; qu'enfin, puisque ses desseins ne regardoient que la gloire & l'interêt des peuples,

il les supplioit par tout ce qu'ils avoient de plus cher, de l'aider de leurs conseils.

Les truchemens répondirent, que son entreprise étoit haute & digne d'un grand cœur; que ses mesures paroissent bien prises; qu'inafailliblement il ne seroit point trompé dans son espérance; que le pais lui devoit sa conservation, & les peuples l'honneur, les biens & la vie; que dans cette vûe ils lui juroient de ne point divulguer son secret, & d'exécuter aveuglement ses ordres; qu'en un mot, puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réussir une action si glorieuse, ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriser.



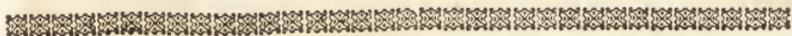
C H A P I T R E X I.

Suite de l'entreprise de Vitachuco.

Vitachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joye. Ceux-ci espéroient d'être bientôt libres, élevez aux honneurs, & mariez avec des femmes très-riches, & Vitachuco s'imaginoit qu'il étoit glorieusement venu à bout de ses desseins; que ses voisins l'adoreroient, & que tous les peuples du pais le reconnoitroient pour leur Libérateur. Il pensoit même ouïr les louanges qu'en lui devoit donner en faveur d'une action si illustre, & voir les femmes avec les enfans, danser & chanter devant lui selon la coutume du pais, des chansons, qui publieroient sa valeur & l'heureux succès de son entreprise. Enflé de ces vaines imaginations, il fit venir ses Capitaines, non pas pour prendre leur avis sur quoi que ce fût; mais pour leur faire exécuter ses ordres. Il leur dit qu'il alloit être couronné d'une gloire immortelle, que même il en jouissoit déjà par avance; mais qu'il dépendoit de leur courage de le combler d'honneur; qu'ainsi il les conjuroit d'attaquer vigoureusement les Chrétiens, & d'en faire un carnage tel qu'il se l'étoit imaginé. Ses Capitaines lui répartirent, qu'ils avoient tant de respect pour lui, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils lui obéiroient en gens de cœur. Le Cacique satisfait de leur réponse les renvoya avec promesse de les avertir dans peu de ce qu'ils auroient à faire. Cependant les truchemens, à qui Vitachuco s'étoit découvert, considérant que son entreprise ne pouvoit réussir, à cause du courage des Espagnols, & de la vigilance de Soto; & d'ailleurs la crainte du danger où ils s'exposoient l'emportant sur l'espérance d'être récompensés, ils crurent que leur intérêt particulier les obligeoit de violer leur foi. Ils allerent donc trouver Ortis, auquel ils déclarerent la trahison, avec ordre d'en donner avis au Général qui assembla aussi-tôt son conseil. Il fut conclu qu'il falloit dissimuler & avertir secrettement leurs gens de se tenir sur leurs gardes, avec une négligence aparente, afin que les Barbares ne se doutassent de rien. On crut même que pour s'assurer de Vitachuco, on devoit employer le moyen dont il avoit résolu de se servir pour prendre le Général. Ainsi l'on ordonna à douze des plus robustes soldats de se tenir auprès du Général,

ral, lors qu'à la prière de Vitachuco il iroit voir les Indiens en bataille, & l'on fut toujours alerte, pour observer finement toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout se devoit exécuter, le Cacique pria Soto de venir voir ses sujets à la campagne, où ils l'attendoient en bataille; que sa présence les obligeroit à bien faire; qu'il verroit leur nombre avec leur adresse, & s'ils entendoient la guerre. Comme Soto dissimuloit & feignoit de ne se pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joye les Indiens sous les armes, & que pour rendre la reveuë plus belle, & contribuer à leur satisfaction, il feroit fortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole, afin que les uns & les autres fissent l'exercice, & s'escarmouchassent par plaisir. Vitachuco ne souhaitoit pas qu'on lui fit tant d'honneur mais sa passion le préoccupoit si fort qu'il consentit à tout. Il se reposoit sur la valeur de ses sujets & croyoit que sans peine il viendroit à bout de son entreprise.



C H A P I T R E XXII.

Déroute des Indiens.

Lors que de part & d'autre les troupes furent sous les armes, la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole sortirent en ordre de bataille, & le Général marcha à pied avec le Cacique. Il y avoit près de la ville une grande plaine qui aboutissoit d'un côté à une forêt, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais étoit une espèce d'étang, dont le fond étoit très bon; mais l'eau si profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le second étoit large de trois quarts de lieuës; & long à perte de vuë. Les Indiens se vinrent camper entre cette forêt & ces marais; ils avoient ces eaux à la droite, & le bois à la gauche. Ils étoient près de dix mille, tous gens d'élite & fort lestes, avec des plumes disposées de telle façon sur leur tête, qu'ils en paroissoient plus grands que d'ordinaire. Etant campez ils cachèrent leurs armes sous terre, pour faire voir qu'ils n'avoient aucun mauvais dessein, & formant un très beau bataillon en Croissant, ils attendirent leur Seigneur, & le Général qui venoit dans la résolution de se saisir l'un de l'autre, accompagnés chacun de douze personnes. L'Infanterie Espagnole marchoit du côté de la forêt, & la Cavalerie au milieu de la plaine à la droite du Général, qui ne fut pas plutôt arrivé où Vitachuco le devoit faire prendre, qu'il le prévint & fit tirer un coup de mousquet qui étoit le signal. Les douze Espagnols se saisirent incontinent du Cacique, les Indiens tâchènt à le sauver; mais leurs efforts ne réussirent pas.

Le Général qui étoient armé sous ses habits, avoit commandé qu'on lui tint prêts deux de ses meilleurs chevaux. De sorte qu'après la prise du Barbare, il monta le cheval nommé Azeituno, & attaqua le bataillon des Indiens. C'étoit sa coûtume d'encourager les autres par son exemple, & d'aller le premier tête baissée dans le danger; car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut

gagnée au péril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les Indes Occidentales ; mais il ne se menageoit pas assez. Les Indiens qui avoient pris alors leurs armes, le reçurent courageusement, & l'empêcherent de rompre leur bataillon. Au même tems qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirèrent sur lui, & percerent Azeituno de huit flèches. Ce cheval tomba mort ; & c'étoit à quoi ils visioient principalement : même dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les Indiens, & la Cavalerie suivit de si près le Général, qu'elle le secourut avant qu'il fût blessé. Mais Viota, qui étoit un de ses Pages, voyant que le Cheval de son Maître étoit tué, mit pied à terre & lui donna le sien. Le Général s'elance aussi-tôt sur les Barbares, qui sans piques ne purent résister à 300. chevaux, & se mirent tous à fuir, eux qui s'étoient vantez d'exterminer tous les Espagnols.

Comme le bataillon fut rompu, les Indiens sur les dix heures du matin se fauverent les uns dans les bois & les autres dans l'étang. Ceux de l'arrière garde se répandirent par la plaine ; c'est pourquoi on en tua plus de trois cens, & l'on fit plusieurs prisonniers. Néanmoins, ceux de l'avant-garde qui étoient les plus vaillans, furent encore plus mal-traités ; car fuyant après avoir soutenu le premier choq & la furie des chevaux, ils ne purent gagner ni le bois ni le marais, qui étoient les meilleures retraites ; si bien que plus de neuf cens se jetterent dans l'étang. Cependant les Espagnols poursuivirent les autres jusqu'à la forêt, mais inutilement, & ils revinrent sur leur pas à l'étang harceler le reste de la journée les Barbares qui s'y étoient sauvez. Ils leur tiroient tantôt des flèches, & tantôt des coups de mousquets, pour les obliger seulement à se rendre car puis qu'ils ne pouvoient échaper, nos gens ne leur vouloient pas faire de mal. Les Indiens de leur côté se défendirent vaillamment, & épuiserent sur les Espagnols toutes leurs flèches. Mais comme ils n'avoient pas pied, il y en eut plusieurs qui nagèrent trois ou quatre de front, serrez l'un contre l'autre, & portant chacun sur leur dos un de leurs camarades, qui tiroit jusqu'à ce qu'il n'eut plus de flèches. Ils se battirent de la sorte tout le jour, fins qu'aucun se voulût rendre. La nuit venuë, nos gens investirent l'étang. Les Cavaliers se posèrent deux à deux d'espace en espace, & les fantassins six à six, à fort peu de distance les uns des autres ; de crainte qu'à la faveur de l'obscurité ils ne leur échappassent. Lors qu'ils les entendoient approcher du bord, outre qu'ils leur promettoient toutes sortes de bons traitemens, ils les menaçoient & tiroient sur eux pour les faire reculer, les fatiguant à force de nager, pour les contraindre de se rendre promptement.

C H A P I T R E XXIII.

Résolution des Indiens, & leur sortie de l'étang.

O N fut la plus grande partie de la nuit à harceler les Indiens, qui sans avoir aucune espérance de secours témoignoiēt vouloir plutôt mourir que se rendre. Toutefois à la persuasion d'Ortis, les plus fatiguez commencerent à fortir de l'étang à la file ; mais si lentement qu'au point du jour il n'y en avoit point encore cinquante dehors. Les autres, qui virent que l'on traittoit bien leurs compagnons, se rendirent en plus grand nombre. Ils venoient néanmoins si à contre-cœur, que la plûpart étant sur le bord, se réjettoient dans l'eau, & n'en sortoient qu'à l'extrémité. De sorte qu'il y en eut plusieurs qui nagerent vint-quatre heures. Le lendemain que le jour étoit déjà un peu avancé, environ deux cens se rendirent ; mais si enlez de l'eau qu'ils avoient avalée, si accablez de faim, de fatigue, & de sommeil, qu'ils étoient à demi-morts. Enfin les autres fortirent à la réserve de sept, que rien ne put ébranler, & qui seroient morts dans l'eau, si avant le soir le Général n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs se jetterent donc dans l'étang, & les prirent par la jambe, par les bras, & par les cheveux, pour les mener à bord. Mais les pauvres Indiens faisoient pitié, étendus sur le sable, plus morts que vifs ; & dans un état où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens touchés de compassion, & admirant leur courage les porterent dans la ville, où ils les secoururent, & l'on peut bien dire qu'ils furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Ensuite lors qu'on les vit un peu remis, le Général les fit appeller ; & sous pretexte d'être en colere, il leur demanda pourquoi dans le déplorable état où ils s'étoient vûs, ils n'avoient pas suivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit ; mais qu'en reconnoissance des charges que Vitachuco leur avoit données dans ses troupes & de l'estime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient été obligez de montrer qu'ils n'étoient pas entierement indignes de ses graces, & qu'il ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes ; qu'outre cela ils avoient voulu laisser à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage, & instruire par leur valeur tous les autres Capitaines ; qu'ils étoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compassion qu'on avoit eüe pour eux étoit cruelle à leur honneur ; que toutefois ils ne laissoient pas d'avoir beaucoup de résentiment du bien qu'on avoit prétendu leur faire : mais que l'on augmenteroit les graces qu'ils avoient reçues, si on leur ôtoit la vie ; que n'étant point morts pour le service de Vitachuco, ils n'oseroient jamais paroître ni dans le monde, ni devant lui.

Le Général, qui admiroit cette réponse, se tourna vers les autres Indiens, qui étoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contraints de demeurer avec tant d'opiniâreté dans l'eau, eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils lui répondirent qui n'étoient sortis de leurs maisons, ni dans la vuë de ruiner ses troupes, ni dans l'esperance de faire butin, ni de gagner l'amitié d'aucun Cacique pour en avoir quelques recompenses; mais pour acquérir de la réputation dans le combat qui se devoit donner contre les Chrétiens; qu'on leur avoit toujours enseigné, que la gloire qui s'acqueroit dans les batailles étoit grande & solide; qu'à cette considération ils s'étoient exposés au danger où il les avoit vus; & dont il les avoit si généreusement tirez, qu'aujourd'hui ils se sacrifioient volontiers pour son service. Ils ajoûtoient que la fortune s'étant déclarée pour lui, & leur ayant ravi une victoire qui les eût comblez d'honneur, ils s'étoient vûs dans le triste état, où sont ordinairement les vaincus; que toutefois ils avoient appris que s'ils souffroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne mérite pas moins de louange que celui qui se gouverne sagement dans la victoire; qu'ainsi il ne se falloit pas étonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroître autant de cœur que les Capitaines. Ils soutenoient au contraire qu'ils étoient plus obligez qu'eux à combattre vaillamment; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts emplois que ces Officiers; que dans cette vuë ils avoient prétendu de faire voir qu'ils prétendoient succéder à leurs peres; puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de générosité qu'ils leur avoient donnez; que même ils leur avoient voulu montrer qu'ils étoient dignes d'être leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse; qu'enfin si ces considérations les pouvoient excuser auprès de lui, ils imploroient sa clemence; sinon qu'ils lui présentoient leur tête, & qu'il étoit permis au Vainqueur d'user de la victoire à sa volonté.

Ce discours joint au courage, à la bonne mine, & à l'infortune de ces jeunes gens tira des larmes de la plûpart des Espagnols qui étoient présens. Le Général même sentit de la pitié en leur faveur, & les embrassant il leur dit qu'il jugeoit de leur naissance par leurs actions; que des hommes qui avoient autant de fermeté qu'ils en avoient fait paroître, méritoient de commander aux autres hommes; que pour cette raison il avoit une joye particuliere de leur avoir conservé la vie; mais qu'ils ne s'affligeassent point, & que le comble de sa satisfaction étoit de les mettre en liberté. Le Général en effet après les avoir retenus seulement deux ou trois jours pour leur témoigner son affection, les renvoya accompagnez de quelques uns de leurs domestiques qui étoient prisonniers, & leur donna divers présens pour leurs peres, avec ordre de leur offrir leur alliance, & de leur dire la maniere dont il les avoit traitez.

Ces Indiens, après beaucoup de remerciemens, prirent le chemin de leur pays, fort contents du Général, qui le lendemain fit appeller Vitachuco avec les Capitaines prisonniers. Il leur dit que leur conduite étoit criminelle, puis que sous apparence d'amitié ils avoient conspiré la perte des troupes; qu'une telle trahison devoit être punie de mort, afin que leur exemple empêchât les autres Indiens de la Province de se soulever; que néanmoins pour montrer qu'il préferoit la paix

paix à la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'affection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrétiens; parce qu'infailiblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entreprises. Il prit ensuite le Cacique à part, tâcha par toutes sortes de moyens de l'adoucir, & voulut qu'il revînt manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces rémoignages d'amitié obligassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'averfion qu'il avoit eue contre les Espagnols: de sorte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin lui-même avec la plupart de ses Sujets.

C H A P I T R E X X I V .

Mort de Vitachuco.

Les Indiens qui fortirent de l'étang, furent faits prisonniers & distribués pour esclaves aux Espagnols, & Vitachuco eut son logis pour prison. Le Général l'ordonna de la sorte pour châtier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il avoit résolu qu'au sortir de la Province, il leur donneroit à tous la liberté: mais le Cacique, qui ne savoit pas ce dessein, & qui voyoit ses Sujets esclaves, médita de nouveaux moyens de perdre les Espagnols. Il se flatta que les neuf cens prisonniers, qui étoient les plus courageux de ses troupes, exécuteroient seuls ce qu'ils n'avoient pû faire tous ensemble; qu'étant en aussi grand nombre que les Chrétiens, ils tueroient chacun leur Maître, & que prenant l'heure du dîner son dessein réussiroit d'autant plus infailiblement, que les Espagnols ne se douteroient de rien. Cette entreprise qui méritoit d'être conduite avec beaucoup de prudence, fut précipitée; & il crut que ses Sujets avec leurs bras seulement déferoient ses ennemis. Il commanda donc à quatre jeunes Indiens qu'on lui avoit laissés pour son service particulier, d'avertir de sa résolution les principaux prisonniers, avec ordre de la faire adroitement savoir aux autres, & de se tenir prêts dans trois jours sur le midi, afin de tuer chacun leur homme. Il leur fit dire aussi qu'à la même heure il ôteroit la vie au Commandant, & que pour signal il feroit un cri si haut, quand il seroit aux prises avec lui, que toute la ville l'entendrait. Vitachuco donna cet ordre aux Indiens le même jour que Soto oubliant son crime, le fit manger à sa table: & c'est ordinairement de la sorte que les traîtres & les ingrats reconnoissent les faveurs qu'on leur fait.

Les Sujets du Barbare avertis de cette seconde entreprise, virent clairement qu'elle ne seroit pas plus heureuse que la première. Toutefois ils répondirent, qu'ils obéiroient, ou qu'ils mourroient tous: car les Indiens du nouveau monde ont tant d'amour & de vénération pour leurs Princes, qu'ils les considèrent comme des Divinités. Si leurs Souverains le desirèrent, ils se jettent aussi libre-

ment dans le feu que dans l'eau, & sans confiderer le danger où ils se mettent, ils ne regardent que leur devoir, & l'obéiffance qu'ils leur ont vouée.

Enfin, fept jours après la premiere déroute des Indiens, lors que le Général & le Cacique eurent achevé de dîner, le Barbare se plie tout le corps, se tourne de côté & d'autre, ferme les poings, étend & retire ses bras jusqu'à les renverser sur les épaules, & les secoué avec tant de violence, que ses os en craquèrent, coûtume ordinaire des Indiens, quand ils veulent entreprendre une chose où il faut de la vigueur. Ensuite il se leve sur ses pieds avec une fierté qui ne sauroit s'imaginer, se ferre contre le Général, lui passe le bras gauche autour du cou, & lui applique de la main droite un si rude coup de poing sur le visage, qu'il le jette par terre, se laisse tomber sur lui, & fait un si haut cri, qu'on l'entend d'un grand quart de lieue. Les Officiers qui s'étoient rencontrés au dîner, voyant l'insolence du Barbare le percèrent de dix ou douze coups d'épée, & il tomba mort, la rage dans l'ame & le blasphème dans la bouche, à cause qu'il n'étoit pas venu à bout de son entreprise. Mais sans les Officiers il eut achevé le Général d'un autre coup: car celui qu'il lui avoit donné étoit déjà si grand, qu'il demeura demi-heure qu'il ne revint point à lui. Le sang lui couloit par les yeux, par le nez & par la bouche. Il eut même des dents rompues, & les autres si maltraitées qu'il fut vint jours sans pouvoir manger que des hachis. Ses levres, son nez & son visage s'enflèrent si fort, qu'il fallut les couvrir d'emplâtres, tant Vitachuco l'avoit frappé rudement. Ce Barbare étoit alors d'environ trente-cinq ans, il avoit le corps robuste, la taille & l'air sombre, fier, & cruel tout ensemble.



C H A P I T R E XXV.

Suite de la mort de Vitachuco.

LE cri de Vitachuco entendu, chaque Indien attaqua l'Espagnol qu'il servoit, & tâcha de le tuer, les uns avec les tisons du feu, & les autres avec tout ce qu'ils rencontroient, parce qu'alors ils n'avoient point d'armes. Néanmoins ils ne laissèrent pas de faire un fort grand desordre, les uns frapperent les Espagnols au visage, & les autres à la tête; tantôt avec des marmites où cuissoit la viande, & dont quelques-uns de nos gens furent brûlez, & tantôt avec des pots & des affiettes. Cependant ils firent plus de mal avec les tisons, qu'avec tout le reste. Comme la plupart en avoient, ils maltraitèrent plusieurs de nos gens. Les uns eurent le bras cassé, les autres les paupieres brûlées, le visage défiguré & le nez écrasé. Il y en eut même quatre de tuez, dont l'un étant jeté par terre d'un coup de tison, il vint trois Barbares qui le chargèrent si cruellement qu'ils lui firent sauter la cervelle. Il arriva aussi dans ce desordre, qu'après qu'un Indien eût battu un Espagnol à coups de bâtons, & lui eût cassé les dents à coups de

de poings, il se sauva des mains de quelques-uns de nos gens qui fondoient sur lui, monta à une chambre qui donnoit sur une cour, prit une lance qui étoit contre la muraille, & défendit avec tant de courage la porte, que personne n'y put entrer. Sur ces entrefaites accourut Diego de Soto qui étoit parent du Général, & qui se mit à tirer de la cour avec une arbalète. Comme l'Indien vit ce nouvel ennemi, il se plaça au droit de la porte, & résolu de vendre chèrement sa vie, il jeta sa lance au même moment que Soto tiroit. Mais elle toucha seulement du bois l'épaule du Cavalier Espagnol, & l'ayant ébranlé, elle entra une demi-brasse en terre. Le coup de Soto fut plus heureux, il attrapa son ennemi à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répandit, que le Général avoit été maltraité par Vitachuco; si bien que les Espagnols irrités de plus en plus, & principalement ceux qui avoient été blessés, s'en vengerent sur les Barbares qu'ils rencontroient. Il se trouva néanmoins des Cavaliers, qui ayant honte d'avouer qu'ils eussent été battus, crurent qu'il étoit indigne d'eux d'ôter la vie à des esclaves. C'est pourquoi ils en firent tuer quelques-uns par les Indiens même qui les servoient dans l'Armée, & les mirent pour la plupart entre les mains des Archers de la garde du Général, qui les perçoient à coup de pertuisane au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, Saldagna, qui ne voulut pas faire mourir lui-même son esclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage le saisit, qu'il prit d'une main son maître par le cou, & de l'autre par dessous la cuisse, le souleva, lui mit la tête en bas, & le laissa si rudement tomber qu'il l'étourdit. Il lui monta incontinent à deux pieds sur le ventre avec tant de furie qu'il l'eût crevé, si quelque cinquante Espagnols l'épée à la main ne fussent venus au secours. Toutefois le Barbare ne s'étonna point, & il les reçut si courageusement, qu'il fut long-tems sans être ni pris ni blessé. Il attrapa enfin l'épée de Saldagna, en fit le moulinet, & écarta ses ennemis de telle sorte, que l'on fut contraint de le tuer à coups de fusils & de pistolets.

Voilà une partie des desordres qui arriverent le jour que Vitachuco frappa le Général, & sans doute ils auroient été plus grands, si la plupart des Indiens n'eussent été enchainés. Ainsi il y eut peu d'Espagnols de tuez, mais plusieurs de blessés. Quant aux Indiens, parce qu'ils étoient braves, qu'ils attaquèrent & se défendirent avec vigueur; il en mourut plus de neuf cens qui étoient la fleur des sujets de Vitachuco, que ce Barbare fit périr malheureusement. Il fut aussi cause de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retirés de l'étrang, & qui furent envelopés dans le malheur des autres. C'est de la sorte que les foux & les teméraires perdent ceux qui les croient, & qui exécutent leurs ordres aveuglement.

C H A P I T R E XXVI.

Province d'Offachilé.

Après la défaite des Prisonniers, le Général demeura quatre jours dans la ville de Vitachuco, à se faire panser lui & les autres blesséz, & le cinquième il prit la route d'Offachilé. Les troupes firent quatre lieues la première journée, & camperent sur le bord d'un grand fleuve, qui sépare la Province d'Offachilé de celle de Vitachuco. Mais comme ce fleuve n'étoit pas gayable, il fallut dresser un pont. Les Espagnols amasserent donc promptement des planches, & ils les mettoient déjà en œuvre, lors que les Indiens parurent à l'autre bord de l'eau pour défendre le passage: si bien qu'on l'abandonna, & l'on fit six grands traîneaux de plusieurs pièces de bois; sur lesquels passerent cent fusiliers & arbalestriers, avec cinquante Cavaliers qui portoit les selles de leurs chevaux. Ensuite Soto commanda de faire traverser cinquante chevaux à la nage, avec ordre de les seller si-tôt qu'ils seroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine, & les Indiens quittant leur poste donnerent le temps de dresser un pont, qui fut fait en un jour & demi. Les troupes passerent dessus, après quoi elles trouverent des terres semées de millet, & d'autres fortes de legumes, & commencerent à voir des maisons qui étoient deçà & delà jusqu'à la Capitale. Cette place étoit composée de deux cens feux, & s'appelloit Offachilé du nom du Cacique qui y demouroit. De la Ville de Vitachuco à celle-là il y a dix lieues de plaine fort agréable.

D'abord les Indiens n'avoient osé faire teste aux Espagnols; mais lors qu'ils les virent dans les terres ensencées, ils retournerent sur eux, & se cachant derrière des millets, ils leur tirerent quantité de fleches, & tâcherent à les mettre en déroute. Ils en blessèrent aussi plusieurs; mais les Chrétiens irrités de se voir attaquez, les poussèrent, en firent quelques-uns prisonniers, en percerent la plûpart à coups de lances, & les bâtirent quatre lieues durant.

Comme les Espagnols trouverent la Capitale d'Offachilé abandonnée, & que le Cacique avec tous ses gens s'étoit sauvé; le Général lui dépêcha des Indiens de ses sujets, pour le prier de faire amitié avec les Chrétiens. Mais il ne fit aucune réponse, & même ceux qu'on lui avoit envoyez ne retournerent point. Cependant les troupes qui séjournerent deux jours dans le pais, se mirent en embuscade, attraperent plusieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons services, & qui étant pris leur témoignèrent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'averfion. Voilà ce qui arriva de plus considérable dans la Province d'Offachilé.

C H A P I T R E XXVII.

De la ville & de la maison du Cacique Offachilé, & des Capitales des autres Provinces.

LA ville & la maison du Cacique Offachilé sont semblables à toutes celles des autres Caciques de la Floride. C'est pourquoi sans faire une description particulière de cette place & de cette maison, il semble à propos de donner seulement une idée générale de toutes les Capitales, & de toutes les maisons des Seigneurs du pais. Je dirai donc que les Indiens tâchent de placer leurs villes sur des endroits élevez ; mais à cause que dans la Floride, il se rencontre rarement de ces sortes de lieux, où l'on puisse trouver les commoditez nécessaires pour bastir, ils élevent eux-mêmes des éminences en cette manière. Ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre, qu'ils élevent en une espèce de plate-forme haute de deux ou trois piques, & dont le dessus est capable de tenir dix, douze, quinze ou vingt maisons pour loger le Cacique, avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent après au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étendue de la ville qu'ils veulent faire, & autour de cette place les plus considerables bâtissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la même sorte ; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des rûes de haut en bas, chacune de 15. ou vingt pieds de large, & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre, & qui servent de murailles à ces rûes. Ensuite ils font les escaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, afin que l'ouvrage soit plus uni. Ils éloignent les degrez de ces escaliers de sept ou huit pieds les uns des autres, en sorte que les chevaux les montent & les descendent sans peine. Du reste, à la reserve des escaliers, les Indiens escarpent les autres côtes de la plate-forme ; ainsi l'on n'y peut monter, & par ce moien le logis du Seigneur est assez fort.

C H A P I T R E XXVIII.

L'Auteur prévient quelques difficultez.

AVant que de passer outre, il est à propos de prévenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des Indes Occidentales, on ne void point que les Indiens ayent dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ai raportées ; que même on croit communément, que ces

peuples font groffiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, foit dans la paix, foit dans la guerre; qu'ainfi, ou que j'ai particulierement eu deffein de louer les Indiens, parmi lesquels j'ai pris naiffance, ou que je me fuis vainement piqué de faire paroître de l'efprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines perfonnes que les Indiens ne font pas intelligens, & qu'ils ne feroient fe gouverner dans les affaires importantes eft mal-fondée, & contraire à ce qu'en raconte Acofta * Auteur très-digne de foi. D'ailleurs je n'avance rien que fur le raport d'un témoin oculaire & exact, qui a revû avec foin fa relation, qui y a ajoûté ce qu'il avoit oublié, & retranché les chofes dont il n'a pas vû toutes les particularitez; fi bien que même en le copiant feulement, je puis affurer que dans cette hiftoire il n'y a rien que de veritable. Je fuis de plus ennemi des fictions, & de tout ce qu'on appelle Roman. Quant à ce que l'on peut dire, que je loué avec paffion ceux de mon pays, c'eft une erreur; car bien loin de rien exagerer, il m'eft impoffible de mettre dans leur jour les vertitez qui s'offrent ici en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacité fur les guerres civiles, qu'il y eut dans les Indes duraut ma jeunefle; les Lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua feulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnai à cet exercice avec quelques-uns de mes Compagnons qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & font devenus de très-bons hommes de cheval. Mais depuis que les chofes ont changé de face, les Lettres fleuriffent aujourd'hui dans les Indes, & les Jefuites y ont établi tant de Colleges, que l'on s'y paffe facilement des Univerfitez d'Ef-pagne.

Du refte, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne foit veritablement arrivé; je dirai que parlant un jour des réponfes pleines de bon fens, que les Indiens avoient faites au Général; je témoignai à celui qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me reparti qu'il importoit de defabufer le monde touchant les peuples des Indes Occidentales; & que je favois moi-même, qu'il y avoit dans ces pays des perfonnes d'un jugement folide, & d'un excellent efprit, qui fe conduifoient fagement dans la guerre & dans la paix, qui raifonnoient très-bien fur toutes fortes d'affaires; que je pouvois donc écrire hardiment les chofes dont il m'avoit affeuré; & que quand je parlerois avec autant d'éloquence que les Orateurs les plus fameux, mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ni la beauté des actions des Indiens. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois, je ne pouvois fans faire tort aux habitans des Indes, cacher par une lâche complaifance leur valeur à la pofterité. Mon Auteur me répondit ces chofes-là, & je les raporte pour faire connoître aux honnêtes gens, que jufqu'ici j'ai écrit avec beaucoup de fincerité, & que dans la fuite de cette Hiftoire, je continuerai de n'avancer rien que de veritable.

Fin du fecond Livre de la Floride.

HISTOIRE

* V. l'Hiftoire des Indes, l. 7. c. 1.



HISTOIRE

DE LA

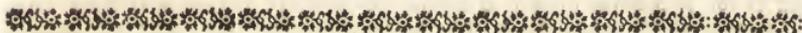
CONQUETE

DE LA

FLORIDE.

LIVRE TROISIEME.

Ce qui se passa entre les Espagnols & les Indiens
dans la Provincc d'Apalaché.



CHAPITRE I.

Arrivée des Troupes en Apalaché.



U R l'assurance qu'eurent les Espagnols, qu'ils n'étoient pas loin de la Province d'Apalaché, dont on leur avoit conté tant de merveilles; que la terre en étoit admirable pour sa fertilité & le peuple très-vaillant; ils supplierent le Général de les mener en quartier d'hyver dans cette contrée; ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'Apalache, & après avoir fait en trois jours 12. lieuës, sans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatriéme sur le midi près d'un marais large d'une demi-lieuë, & long à perte de vûë. Il étoit outre cela bordé des deux côtez d'une forêt, où les

H 2

ronces

ronces & les buissons se joignant aux troncs des grands arbres en rendoient l'entrée difficile. On ne pouvoit en effet aller au marais que par un chemin si étroit, que deux hommes avoient de la peine à y passer de front. Avant que d'y arriver, les troupes se camperent dans une plaine; mais comme il étoit de bonne heure, le Général commanda deux cens fantâsins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoître le passage. Il ordonna aussi à douze excellens nageurs de sonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y pût exposer le lendemain avec assurance. Tous ses soldats obéirent aussitôt; mais à peine furent-ils dans la forêt, que les Indiens leur disputèrent le passage; & comme le lieu étoit ferré, il n'y eut que les deux premiers de chaque parti qui pussent combattre. Les deux Espagnols les mieux armez mettant donc l'épée à main, passant à la tête des autres, & se faisant soutenir par deux fusiliers, & deux arbalestriers, donnerent avec vigueur sur les Barbares, les poussèrent le long de la forêt, & les obligèrent de sauter dans l'eau. Là les Indiens firent ferme, en combattant courageusement; de sorte qu'il y en eut de part & d'autre plusieurs de blesez & tuez; ce qui empêcha qu'on ne pût reconnoître le marais. On en avertit le Général, qui vint avec les meilleures de ses troupes. Les ennemis recoururent aussi, & le combat s'opiniâtra entre les Indiens & les Espagnols dans l'eau jusqu'à la ceinture, & parmi les ronces, les buissons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Néanmoins nos gens determinerent à mourir, ou à reconnoître le passage, prirent cœur de plus en plus, & surmontant tout obstacle, poussèrent les Barbares jusqu'à l'autre côté de l'eau, & trouverent qu'il étoit aisé de la passer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traversoit sur des poutres. Ils virent aussi de l'autre côté de l'eau une forêt très-épaisse, que l'on ne pouvoit passer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les forêts qui étoient deçà & delà, une lieue & demie de traverse. Comme le Général eut reconnu le chemin, il retourna vers ses troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui se presentoient. Il prit conseil de ses Capitaines sur la maniere dont il se devoit conduire, & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre, de prendre tous des rondaches, & de marcher devant; avec ordre à deux cens hommes, tant arbalestriers que fusiliers de les soutenir, & d'avoir chacun des haches, afin d'ouvrir un endroit du bois qui étoit de l'autre côté du marais: car les Espagnols étant obligez de défiler par un lieu où on leur pouvoit aisément fermer le passage, il crut qu'il leur seroit impossible de traverser de jour les deux forêts. C'est pourquoi il les fit camper dans la seconde, pour ne les point exposer de nuit aux embuscades des Barbares.

CHAPITRE II.

Passage du Marais.

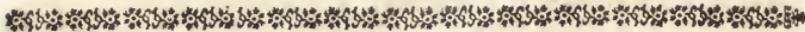
Aussi-tôt que le Général eut donné ses ordres, chaque soldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de surprendre les Barbares, ils s'écoulerent sans bruit deux heures avant le jour, par un sentier qui les conduisit jusqu'au pont, qu'ils passèrent sans résistance. Les Indiens n'avoient pas eu soin de s'en rendre maîtres, dans la créance que les Espagnols ne s'exposeroient point de nuit parmi les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis passez, ils s'avancerent avec de grands cris; & au désespoir de ne s'être pas plutôt saisis du passage, ils fondirent de furie sur eux, pour défendre un quart de lieuë du marais qui restoit à traverser. Les Chrétiens de leur côté les reçurent avec courage, & se battant les uns & les autres dans l'eau, nos gens les pressèrent si vertement qu'ils les poussèrent dehors, & les enfermerent dans la forêt qui étoit au delà.

Les Espagnols qui virent les Indiens embarrassés, resolurent que cent cinquante soldats feroient une esplanade pour camper; & que n'y ayant point d'autre route que ce défilé, les autres en défendroient le passage, & empêcheroient que les Barbares ne vinssent charger les travailleurs. On executa aussitôt cette resolution. Cependant les Indiens qui ne pouvoient tirer sur les soldats, tâchoient de les effrayer à force de cris: mais les Espagnols ne laisserent pas de faire leur devoir, les uns défendoient le passage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns brûloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoyer la place. La nuit les ayant surpris dans ce travail, ils demeurèrent chacun à leur poste, & ne purent dormir à cause des hurlemens continuels des Barbares; & comme il fut jour, le reste des troupes commença à marcher, sans que l'ennemi s'y opposât. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient les incommodoient de telle façon, qu'étant obligés de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les Indiens les tourmenterent de leurs cris, & sur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui défendoient le passage, auxquels on avoit soin de faire tenir des vivres de main en main. Au même temps que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le défilé de la forêt, & chasserent devant eux les Indiens, qui après avoir tiré, se reculoient peu à peu, & ne laissoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les Espagnols traversèrent de la sorte cette seconde forêt, après quoi ils entrèrent dans une autre plus claire, où les ennemis ayant la liberté de s'étendre, les incommoderent extrêmement; car ils les prenoient de tous côtez. Les uns attaquoient, les autres se préparoient au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne se fussent retirez, afin de ne se pas blesser les uns les autres par la multitude des flèches qu'ils faisoient pleuvoir.

Mais encore que les arbres de cette dernière forest, où les Indiens & les Espagnols étoient venus aux mains, ne fussent pas si pressés que ceux de la première; les chevaux pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains endroits, & cela rendoit les ennemis plus hardis. Ce qui leur augmentoit aussi le courage, étoit la vitesse presque incroyable avec laquelle ils laschoient leurs flèches; un Indien avoit tiré six ou sept fois, avant qu'un Espagnol eut tiré & rechargé. Les Indiens sont en effet si adroits à manier l'arc, qu'à peine ont-ils tiré qu'ils sont prêts à recommencer.

Les endroits de la forest où les chevaux pouvoient courir étoient de petites éminences: mais les Barbares les avoient embarassées de longues pieces de bois, & avoient fait aux lieux où il leur étoit impossible d'aller des entrées & des sorties, afin de donner sur les Espagnols sans en pouvoir être mal-traités. Les Indiens avoient quelques jours auparavant songé à toutes ces choses. Ils s'avoient que la forest du marais étoit serrée, & qu'ils n'y pourroient beaucoup incommoder les Espagnols. De plus ils confideroient que dans le bois où ils se trouvoient ils remportoient quelque avantage sur les Chrétiens; & dans cette vûë ils avoient recours aux ruses pour les bleffer, ou pour les tuer tous. Nos gens de leur côté tâchoient d'éviter les embûches qu'on leur dressoit, & voyant que les chevaux leur étoient inutiles, ils pensoient seulement à se défendre. Les Indiens qui reconnoissoient cela, s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le souvenir de ce qui s'étoit passé dix ou douze années auparavant. Ils avoient défait dans le même endroit Narbaez, & ils menaçoient les troupes de Soto de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentés de cette sorte pendant deux lieues, & arriverent après en rase campagne; où lors qu'ils eurent rendu grâces à Dieu de les avoir tirés de danger, ils se batirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur; car en deux autres lieues de marche dans le pays découvert jusqu'aux terres semées, ils ne rencontrèrent aucun Indien qui ne fut pris ou tué. Sur tout ils ne donnoient nul quartier à ceux qui faisoient mine de leur résister; de sorte que ce jour-là il mourut plusieurs des ennemis; & les Espagnols vangerent glorieusement la défaite des gens de Narbaez.



C H A P I T R E III.

Marche des Espagnols jusques à la Capitale.

A Prés toutes ces choses, le Général avec ses troupes campa dans une plaine, prés d'un village où commençoient les habitations & les terres cultivées d'Apalaché: mais les Barbares qui ne pensoient qu'à tourmenter les Chrétiens, ne firent toute la nuit que tirer & jeter des cris; de sorte que les uns & les autres furent continuellement sur leurs gardes. Le jour venu les Espagnols marcherent par des terres semées de gros millet, qui avoient deux lieues d'étendue

due ou l'on rencontroit plusieurs maisons éloignées les unes des autres, sans aucune forme de village. Les Indiens qui étoient dans ces maisons, fortoient de furie sur les Chrétiens, & tâchoient de les tuer. Mais nos gens irrités de la hardiesse des Barbares, les repoussèrent à travers champ, & les perçurent à grands coups de lances. Ils n'en venoient à cette extrémité qu'afin de les réduire; mais fort inutilement. Plus les Espagnols montroient de valeur, & plus le courage des Indiens redoubloit.

Enfin, après deux lieues de marche à travers les terres cultivées, nos gens arrivèrent à un ruisseau très-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort épais. Les ennemis qui s'étoient retranchés en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'ils ne se l'étoient imaginé. Les Espagnols ayant reconnu le poste des ennemis, les Cavaliers les mieux armés mirent pied à terre, gagnèrent le passage l'épée à la main, & couperent à coups de hache les palissades qui couvroient les Barbares, & empêchoient que les chevaux n'avancassent.

Les Indiens chargerent alors rudement nos gens, dont plusieurs furent blessés. & quelques-uns tuez. Le passage étoit fâcheux, & les ennemis qui esperoient de vaincre, faisoient un dernier effort à cause de l'avantage du lieu. Néanmoins ils eurent du malheur : les Espagnols donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent sans perte que de fort peu des leurs. Ensuite ils firent encore deux lieues à travers les terres cultivées; mais les Indiens qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquèrent point. Les Espagnols se logerent donc dans la plaine; esperant qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos; toutefois ils furent frustrés de leur esperance. Les Indiens, à la faveur de l'obscurité, leur donnerent sans cesse l'alarme, afin de soutenir leur reputation, & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marcherent, on fut averti par les prisonniers que l'on n'étoit qu'à deux lieues de la Capitale, & que le Cacique avec un grand nombre de ses sujets y attendoit les Chrétiens pour les combattre. Le Général détacha au même temps deux cens chevaux avec cent fantassins, s'avança vers la ville, & commanda que sur la route on fit main basse par tout. Arrivé dans cette place, il la trouva abandonnée, & que le Seigneur s'en étoit fui : mais sur la nouvelle qu'il n'étoit pas loin, il se met à le chercher, court deux lieues aux environs de la ville, tuë & fait prisonniers plusieurs Indiens, sans qu'on pût attraper Capasi. C'est ainsi que le Cacique d'Apalache s'appelloit, & c'est le premier qui jusqu'ici n'ait pas porté le nom de sa Province. Le Général desespérant de prendre ce Barbare, rejoignit l'Armée qui étoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons, Soto prit pour lui celle de Capasi qui étoit au bout de la Ville, & plus élevée que les autres.

La Province d'Apalache a, outre un grand nombre d'habitations éparées çà & là dans la campagne, plusieurs villages de cinquante & soixante feux chacun, dont les uns sont éloignés des autres d'une lieue, & quelquefois de deux ou de trois. La situation du pays est agréable; on y trouve plusieurs étangs. On y pêche toute l'année, & les habitans font provision de poisson pour leur nourriture. La contrée ne laisse pas d'être fertile en toute autre chose. Soto &

ses gens eurent aussi une sensible joye d'y être arrivéz. Car sans parler des vivres qu'ils y trouverent, ils acquièrent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les rapporterai, pour faire connoître la hardiesse des Indiens & la valeur des Espagnols.



C H A P I T R E IV.

On va reconnoître le Pays.

A Prés que l'Armée se fut rafraîchie quelques jours, Soto envoya des troupes sous la conduite de Tinoco, de Vasconcelo, & d'Aniasco, pour reconnoître la Province d'Apalaché avec les contrées voisines. Deux de ces Capitaines allèrent par diverses routes quinze ou vingt lieues avant vers le Septentrion. Ils retournerent l'un au bout de huit jours, & l'autre de neuf; & dirent qu'ils avoient vû plusieurs villages fort peuplés; que la terre étoit fertile, & qu'il n'y avoit ni bois ni marais. Aniasco raporta tout au contraire, qu'il étoit très-mal-aisé de marcher dans le pays; qu'il n'y avoit que des forêts & des lieux marécageux; & que plus on avançoit, plus les chemins étoient difficiles. Nugnez dit presque la même chose dans ses Commentaires; ajoutant que la Province d'Apalaché est pleine de marais, couverte de bois, sterile & mal-peuplée: & cela est effectivement vrai des lieux voisins de la mer; mais non pas des endroits que le Général envoya découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, est que la plus grande partie de la relation de Nugnez ayant été donnée par les Indiens, ils ont malicieusement décrit leur contrée comme un pays affreux & inaccessible, pour ôter aux Espagnols l'envie d'en faire la conquête. J'ajoute que les gens de Narbaez, desquels Nugnez raconte les aventures, ayant été battus en Apalaché; & même la plupart y étant morts de faim, ils ne purent entierement découvrir cette Province. C'est pourquoi je n'avance rien de certain de l'endroit d'Apalaché où a été Soto; & ce que Nugnez rapporte des lieux de cette contrée, qui sont aux environs de la mer, est aussi très-vertible.



C H A P I T R E V.

Decouverte de la Côte.

LOrs qu'Aniasco alla découvrir la côte de la mer, qui n'étoit pas a trente lieues d'Apalaché, il prit cinquante fantassins & quarante Cavaliers. Il mena aussi Arias Gomez, soldat vaillant & expérimenté, qui donnoit de bons conseils,

feils, nageoit fort bien, & trouvoit moyen de faire réüffir les entreprifes que l'on tentoit fur mer & fur terre. Arias avoit été efclave en Barbarie, & avoit fi bien appris la langue du pays, que s'échappant d'entre les mains des infideles, il fe rendit à une frontiere où étoient les Chrétiens, fans que les Maures qu'il rencontroit, & aufquels il parloit, s'apperceuffent qu'il fût étranger. Ce Cavalier & fes compagnons tirerent vers le Midi, guidez d'un Indien qui s'étoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beaucoup d'affection. Ils firent en deux jours douze lieuës, ils paffèrent deux petites rivieres, & arriverent heureufement au Bourg d'Auté *, qu'ils trouverent abandonné & rempli de toutes fortes de vivres. Ils en prirent pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'étoit mal fait à lui de les mener fidelement, il les égara dans les forêts où il y avoit plusieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit auffi aller par de certains lieux qui étoient fans bois & fi pleins de fange, que ni les chevaux ni les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus étoit une grande quantité de groffes ronces qui traînoient par terre, & qui leur faisoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils souffrirent des maux incroyables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à Auté en prendre d'autres, afin de continuer leur route; & fur le chemin ils effuyerent des travaux qui ne fe peuvent décrire, à caufe que repaffant par les mêmes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y étant déjà foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au refte, tandis qu'ils étoient égarés parmi les bois, ils fe trouvoient de fois à autre fi près de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais auffi-tôt leur guide les éloignoit, & tâchoit de les engager dans des endroits, d'où ils ne puffent fe tirer, afin qu'ils y mouruffent tous de faim. Pour lui, il ne fe foucioit point de perir; au cas qu'il les envelopât dans fa ruine. Neanmoins, malgré la malice, ils retournerent à Auté, accablés de lassitude & de faim, n'ayant vécu pendant quatre jours que de racines. Ils se rafraichirent donc un peu, prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus detestables que les premiers.

Comme les Espagnols repofoient une nuit dans les bois près d'un grand feu, l'Indien que les menoit, ennuyé d'être fi long-temps à les faire perir, prit un tifon, & frapa un foldat au vilage. Les autres qui virent cette infolence, l'euffent fans doute tué fans Anialco, qui leur representa qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit souffrir de celui-ci. Ensuite ils fe rendormirent, & l'Indien eut encore la hardieffe de mal-traiter un autre foldat; mais on châtia fa temerité à coups de bâtons. Neanmoins il ne rentra pas dans fon devoir, & avant le jour il en batit encore un autre. Cette dernière infolence lui attira de facheux coups, & le fit enchaîner: après quoi on le donna en garde à un des plus robuftes de la troupe, avec ordre de l'observer foigneufement. Le jour venu, ils se mirent à marcher, fâchez de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare se voyant hors d'état de les perdre

dre

* Les Cartes mettent Auté plus loin, mais le voyage est auffi croyable que les Cartes.

dre & de s'enfuir, se jetta en desesperé sur celui qui le gardoit, & le saisissant par derriere, le terrassa & le mal-traita à grands coups de pieds. Les Espagnols irrités enfin de cette rage, lui donnerent plusieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le blessèrent pas plus qu'une houffine, & l'on eut dit qu'il étoit charmé. Aniasco surpris de cela se leve sur ses écriers, prend sa lance à deux mains, & lui en porte un coup de toute sa force. Cependant encore qu'il fût très-robuste, il ne le blessa que legerement. Desesperant donc de lui pouvoir ôter la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'est de la sorte que ce perfide méritoit d'être traité. A peine fut-on à cinquante pas de lui, que l'on ouït le chien qui hurloit comme si on l'eut tué. L'on retourne & l'on trouve le guide qui tenoit de ses pouces les deux côtes de la gueule du levrier, & la lui déchiroit sans que le chien s'en pût défendre. Un des soldats donna aussi-tôt au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, un autre avec un couteau lui coupa les mains, qui étant séparées du corps, tenoient encore fortement à la gueule du chien. Après cela nos gens continuerent leur route, & commanderent sur peine de la vie à un Indien qu'ils avoient pris, lors qu'ils retournerent à Auté, de les conduire fidellement. Ce Barbare, tandis que le premier vivoit, ne les avoit jamais voulu servir: il faisoit le sourd quand ils lui parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il se vit delivré de son compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par signe qu'il conduiroit les Espagnols à la mer, au même endroit où Narbaez avoit construit ses navires; que toutefois il étoit auparavant necessaire de rebrouffer chemin vers Auté, & que de là on prendroit la route. Mais comme les Espagnols lui faisoient connoître qu'ils étoient près de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il étoit impossible d'y arriver, à cause des bois & des marais. Ils retournerent donc à Auté où il arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs étoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le Général avoit de ce qu'ils demeueroient trop à leur découverte. Durant leur marche, Arias & Silvestre gagnerent les devans, & attraperent deux Indiens, auxquels ayant demandé par signes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignèrent qu'en cela ils les serviroient avec fidelité, & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joye & d'esperance de réussir dans leur découverte, passerent tranquillement la nuit; & lors que le jour fut venu, ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un très-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas, mais ils s'en tirerent facilement: de sorte qu'au bout de douze lieues, ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils côtoyerent, & arriverent enfin où Narbaez avoit débarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires, & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creusées, qui avoient servi de mangeoirs aux chevaux. Ensuite les Indiens montrerent l'endroit où l'on avoit tué dix soldats de Narbaez, & firent connoître par signes & par paroles les principales aventures de ce Capitaine: car les habitans de cette côte avoient retenu quelques mots Espagnols, & tâchoient même chaque jour d'en apprendre davantage. Cepen-

dant

dant Aniasco & ses compagnons cherchoient avec beaucoup de soin dans le creux des arbres, & sur les écorces, s'il ne se trouveroit point quelque mémoire, ou quelque écriture; attendu que ç'a toujours été la coûtume de ceux qui les premiers ont découvert un pays, de laisser des instructions qui quelquefois ont été de grande importance. Mais voyant qu'ils ne rencontroient rien, ils suivirent la côte du Golfe jusqu'à la grande mer qui n'en étoit qu'à trois lieus.

Après cela, lors que la marée fut basse, douze des plus excellens nageurs entrèrent dans des batteaux à demi échoués; ils fondèrent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaisseaux. Ils en laissèrent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en ces quartiers là prissent leurs mesures. Ensuite Aniasco retourna au Camp, où le Général fut très-aise de le voir, & d'apprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

C H A P I T R E VI.

Parti de trente lances pour la Province d'Hirriga.

TAndis que l'on étoit occupé à découvrir la côte, le Général qui voyoit approcher l'hiver mit ses soldats en garnison. Et comme il savoit que Caldero ne faisoit rien dans la Capitale d'Hirriga, il lui envoya ordre de le venir joindre. Pendant il fit amasser des vivres, & bâtit des maisons pour loger plus commodément ses gens. Il commanda aussi de fortifier la Ville d'Apalché, afin de se mettre à couvert des insultes des Barbares, & il dépêcha vers Capasi avec des presens pour le porter à la paix. Mais ce Cacique n'écouta aucune proposition, & se retrancha dans une forêt très-difficile. Comme Soto perdit la pensée de le gagner, il ordonna à Aniasco, qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour Hirriga. Ce commandement fut rude; car le voyage étoit d'environ cent cinquante lieus & l'on couroit de grands dangers. Il falloit passer parmi des peuples hardis, vaillans & ennemis déclarez; & franchir des fleuves avec des marais très-facheux. Toutefois, malgré toutes ces considérations les trente Espagnols entreprirent courageusement le voyage, & firent de très-belles actions. Je les plains de n'avoir qu'un Indien pour les raconter: mais néanmoins pour leur rendre ce que je puis, je rapporterai les noms de ceux qui sont venus à ma connoissance. Juan de Soto, Aniasco, Arias, Cacho, Atienza, Cordero, Silvestre, Espinosa, Fernandés, Carillo, Atanasio, Abadia, Cadena, Sagredo, Argote, Sanchir, Pechado, & Moron. Celui-ci avoit le nez si fin, qu'il évenoit mieux qu'un chien de chasse: car allant plusieurs fois dans l'Isle de Cuba chercher avec ses compagnons des Indiens qui s'étoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les suivoit à la trace dans les buissons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'étoient cachez. Il sentoit aussi le feu de plus d'une lieue, parce que souvent sans avoir vû ni clarté, ni fumée, il disoit à ceux qui l'accompa-

gnoient qu'il y avoit du feu près d'eux, & ils se trouvoient à demi lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'Apalaché le vingtième d'Octobre de l'année mille cinq cens trente-neuf. Ils étoient bien montez, & avoient le casque en teste, le corselet sur l'habit, la lance en main, avec quelques provisions dans leurs vassés. En cet état ils sortirent avant le jour, afin que les Indiens ne les aperçussent pas, & ne s'allassent point saisir des passages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent même fort souvent, & tuerent sur le chemin quelques Barbares par qui ils apprehendoient d'être découverts. Ils continuerent ainsi leur route, & arriverent au marais d'Apalaché qu'ils traverserent heureusement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers se reposerent, & les autres veillerent de peur de surprise. Après ils marcherent douze lieuës par le pays desert, depuis le marais d'Apalaché jusqu'à la ville d'Ossachile.

Mais dans la crainte d'être vûs, & qu'on ne leur gagnât les passages, ils firent alte vers le soir, & traverserent sur le minuit Ossachile au petit galop. Une lieuë au delà, ils s'éloignerent de leur route pour prendre le reste de la nuit un peu de repos, & le tinrent sur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour, ils se remirent au petit galop, à cause qu'il y avoit du monde par les champs, & qu'ils craignoient d'être découverts. Ils coururent cinq lieuës de l'endroit où ils se reposerent jusqu'au fleuve d'Ossachile, & fatiguerent extremement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve, Silvestre prit les devans, & comme il vit que l'eau n'étoit pas si grosse que quand les troupes la traverserent, il se jeta dedans, & gagna heureusement l'autre bord.

Aniasco & tous les autres le suivirent, & dès qu'ils furent passez ils prirent de la nourriture. Ils continuerent ensuite leur chemin au petit pas, & firent quatre lieuës depuis cette riviere jusqu'à Vitachuco, où appréhendant d'être obligez de se battre contre les Indiens, ils resolurent de piquer à toute bride; mais lors qu'ils furent dans cette ville, l'état où ils la trouverent les rassura. Elle étoit abandonnée, les maisons ruinées entierement, & les rues jonchées de Barbares tuez *. Les Indiens détruisirent de la sorte cette place, dans la pensée qu'elle étoit malheureuse. Ils laisserent aussi les morts sans sépulture, parce qu'ils les regardoient comme des miserables qui n'avoient pû executer leur dessein, & qui devoient être la proye des bêtes; châtement dont ils punissent ceux qui ont mal-réussi à la guerre.

Le parti étoit à peine hors de Vitachuco, qu'il rencontra deux Indiens qui chassoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares viennent les Chrétiens, ils se retirerent sous un noyer; mais l'un d'eux ne croyant pas être en sureté, s'enfuit vers une forêt du côté du chemin: deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre Indien qui avoit du cœur, la fortune le favorisa; car tenant la flèche posée sur son arc, il fit tête aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils approchoient. Quelques-uns irrités de

* C'étoit ceux qu'on massacra, lors que Vitachuco fut tué.

sa hardiesse, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais Aniasco leur dit qu'il étoit indigne d'eux de vouloir ôter la vie à ce temeraire; & qu'au lieu où ils se trouvoient, ils ne devoient point s'exposer à se faire blesser ni tuer: ainsi il les détourna du chemin qui étoit près du noyer, & leur commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur presentoit son arc à mesure qu'ils défiloié; puis il commença à leur crier qu'ils étoient des lâches de ne l'avoir osé attaquer; & il leur dit plusieurs autres injures accompagnées d'orgueil & de menaces. A sa voix les Indiens de côté & d'autre de la route accoururent, & se mirent à s'appeller pour leur couper le passage. Toutefois les trente Espagnols se tirèrent de là, & arrivèrent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là, qui étoit le troisième de leur marche, dix-sept lieues, & le quatrième autant par la Province de Vitachuco. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'étoit passé, tâchèrent à vanger sur eux la défaite de leurs gens. Ils dépêchèrent du monde pour avertir de la route des Chrétiens, afin qu'on se fût des avenües. Les Cavaliers qui découvrirent cela, piquèrent à toute bride, attrapèrent les Messagers & en tuèrent sept à coups de lances. Ils arrivèrent ce jour-là sur le soir dans une très-belle plaine, où ils n'entendirent aucun bruit & ils s'y reposèrent quelque-temps. Ils partirent de là après minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieues, & étoient venus au fleuve d'Ocaly. Ils croyoient le rencontrer moins gros que de coutume; mais ils trouverent l'eau débordée & rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. D'ailleurs les ennemis accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en défendre le passage.

Les Espagnols considerant alors le danger qui les menaçoit, & que pour échapper il ne falloit pas perdre le temps en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriser lors qu'ils passeroient. Ils ordonnerent aussi que quatorze couperoient des branches, dont ils feroient des traîneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres resisteroient aux Barbares qui alloient accourir pour empêcher qu'on ne traversât. Cet ordre donné, les douze Cavaliers resolurent de mourir, ou de venir à bout de leur dessein. Ils poussent leurs chevaux dans le fleuve, le casque en tête, la cotte de maille sur la chemise, avec la lance en main, & onze gagnent heureusement une ouverture à l'autre bord. Cacho seul n'y put arriver, à cause que son cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de se laisser aller le long du fleuve pour chercher quelque fortie. Comme il n'en trouva point il se vit forcé d'implorer le secours de ses compagnons qui coupoient du bois. Quatre se jetterent dans l'eau & se sauverent. Mais laissons ces Cavaliers, & considerons ce que fait le Général en Apalaché.

C H A P I T R E V I I .

Prise de Capasi.

Soto ennuyé de voir ces Barbares à ses trouffes, crut que s'il pouvoit avoir Capasi, il les reduiroit sans peine. Il s'enquit donc avec soin de sa retraite, & il apprit qu'il étoit à huit lieues de l'armée dans une épaisse forêt, où il pensoit être en sûreté, tant à cause de la situation du lieu, que des marais & des gens qu'il avoit pour le défendre. Sur cette nouvelle le Général prit des foldats autant qu'il lui en falloit, il alla en personne pour se saisir du Cacique, & après beaucoup de travail il se rendit en trois jours à l'endroit de la forêt que les Indiens avoient fortifié. C'étoit une place dont ils avoient abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenue fort étroite, & de demi lieue de long: mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes palissades avec des pieux, & chaque palissade étoit bien défendue. Voilà le lieu où Capasi s'étoit retiré avec un grand nombre de ses sujets, qui avoient résolu de perdre plutôt la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des Ennemis. Enfin Soto étant arrivé à l'avenue qui menoit au retranchement où étoit le Cacique, trouva des gens determinez à lui défendre l'entrée; & au même temps il fit donner. Mais comme le chemin étoit ferré, il n'y eut que les premiers qui se battirent, & qui, après avoir essuyé quelques coups de flèches, gagnèrent l'épée à la main la première & la seconde palissade. Ils en arracherent les pieux & couperent les liens qui les attachoient, & même les Barbares tirèrent, & en blessèrent quelques-uns. Les Espagnols s'encouragerent de plus en plus, avancerent tête baissée jusqu'à la troisième baricade qu'ils forcerent, gagnèrent ainsi toutes les autres, & vinrent enfin pied à pied, malgré la résistance des ennemis, jusqu'au lieu où étoit Capasi.

Les Indiens qui voyoient leur Cacique en danger redoublèrent leurs efforts, se jetterent à travers les épées & les lances, & se battirent en desesperez. Nos gens de leur côté donnerent avec vigueur, & ne perdirent point de vûe Capasi, de crainte qu'il ne leur échapât. Le Général surtout fit paroître son courage, combatant en véritable Capitaine à la tête des siens, & les animant par son exemple & par ses paroles. Enfin les Barbares manquant d'armes défensives plient, les Espagnols font un dernier effort, & les taillent presque tous en pieces.

Le Cacique qui voit le carnage qu'on a fait des sujets, & que ceux qui restent ne peuvent plus le défendre, leur commande de mettre bas les armes, & au même moment ils viennent embrasser les genoux de Soto, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur ôte plutôt la vie que de lui faire aucun déplaisir. Le Général touché de cette générosité se laissa fléchir, à condition qu'ils demeureroient dans l'obéissance.

Capasi vint saluer Soto, qui le reçût fort civilement, très-aisé de le tenir en
son

son pouvoir. Ce Cacique étoit appuyé de quelques Indiens qui l'aïdient à marcher, parce qu'il étoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ni faire un pas, ni se tenir sur ses pieds; de sorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans sa maison il marchoit à quatre pattes. Cette pesanteur fut cause qu'il ne put se retirer fort loin.

C H A P I T R E VIII.

Capasi va pour reduire ses sujets & se sauver.

Après la prise de Capasi, le Général retourna au quartier, dans l'esperance que les Indiens ne harceleroient plus les troupes, mais il en arriva tout autrement. Irritez de la prison de leur Cacique, & n'étant plus occupez à le garder, ils faisoient plus de desordre que de coûtume. Soto en colere de cela, se plaignit à Capasi, que ses sujets méconnoissoient le bon traitement qu'on lui faisoit; que même à leur égard ils étoient obligez d'en user d'une autre sorte. Qu'il n'avoit ni ravi leurs biens, ni ravagé leurs terres; & que s'ils ne l'avoient attaqué, il n'auroit jamais permis qu'on eut blessé, ou tué personne; qu'ainsi il leur commandât de ne plus dresser d'embûches aux troupes; qu'autrement il leur feroit une guerre ouverte, & mettroit tout à feu & à sang; qu'il considérât enfin que dans l'état où la fortune l'avoit réduit, les Indiens traitoient si cruellement les Espagnols, qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers lui, & porter la défolation dans sa Province.

Capasi repliqua avec respect, & aparemment avec reconnoissance, que la conduite de ses sujets lui déplaisoit d'autant plus, que depuis sa prison, il leur avoit envoyé ordonner de ne faire aucune insulte aux Espagnols; mais que tout le soin qu'il s'étoit donné pour cela avoit été inutile; qu'ils tenoient pour suspects les messagers qu'il leur dépéchoit, & ne pouvoient croire les traitemens qu'on lui faisoit; qu'au contraire ils se l'imaginoient plutôt chargé de chaînes, & exposé à toutes sortes d'injures; qu'il prioit donc le Général de commander à quelques-uns de ses soldats, de l'accompagner jusqu'à six lieuës du Camp, en une forêt où il trouveroit tous les plus braves de ses vasseaux; que là il les appelleroit par leur nom; qu'ils viendroient à sa voix; que leur ayant raconté les faveurs qu'il avoit reçues, ils cesseroient tout acte d'hostilité, & que c'étoit l'unique moyen de les reduire.

Le Général touché de ces raisons, fit escorter le Cacique par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, jusqu'au lieu où il assuroit qu'étoient ses sujets, & il ordonna sur tout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Ensuite ils partirent avant le jour, & après six lieuës de marche vers le midi, ils arrivèrent au bois où les Indiens s'étoient retirez. Le Cacique y fit aller aussi-tôt trois de ses gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, auxquels il commanda d'avertir les principaux de ses sujets de se joindre & de se

se présenter le lendemain devant lui, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur intérêt. Les Indiens entrèrent aussitôt dans la forêt avec cet ordre. Cependant les Espagnols mirent des sentinelles par tout, & reposèrent la nuit, satisfaits de la conduite de Capasi, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle espérance est souvent trompeuse; ils ne trouverent plus le Cacique, ni pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris de cette aventure, ils se demandoient les uns aux autres la maniere dont la chose s'étoit passée; & comme l'on répondit qu'il étoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles assuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit; on crut que Capasi avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit été emporté. Ce qu'il y a de certain est, que les Espagnols étant fatigués s'endormirent; que le Barbare qui vit une belle occasion d'échapper, se traîna sans bruit à quatre pattes; & que tandis qu'il se fauvoit, il trouva en embuscade quelques-uns de ses sujets qui l'enleverent. Le Ciel sans doute favorisa en cette rencontre les Espagnols; car si dans le temps qu'ils reposoient les Indiens fussent venus fondre sur eux, ils les eussent égorgés. Mais les Indiens tous transportés de joye, ne songerent qu'à mettre leur Seigneur en seureté; aussi ils le cachèrent très-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reste ils se contenterent de se moquer des Espagnols, & de leur dire quelques injures, de sorte qu'on retourna au Camp sans peril; mais dans la plus grande confusion du monde, d'avoir laissé échapper le prisonnier. On s'excusoit sur ce que la nuit qu'il s'étoit sauvé, l'on avoit ouï un bruit extraordinaire, & qu'ayant été gardé avec tant de soin, il falloit qu'un Demon l'eut emporté.

Le Général, qui voyoit que la faute ne se pouvoit reparer, ne voulut faire affront à personne. Il feignit d'ajouter foi à tout ce qu'on lui disoit; que les Indiens étoient de grands forciers, & qu'ils faisoient des choses très-surprenantes. Néanmoins quelque bonne mine qu'il fit, il fut sensiblement touché de la negligence de ses officiers.

C H A P I T R E IX.

Suite de la marche des trente lances.

Lors que le traîneau fut fait, les soldats le jetterent dans l'Ocaly avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les Indiens accoururent avec de grands cris; mais ceux qui étoient passés leur résisterent vigoureusement; & après avoir percé à coups de lances les plus avancés, les autres n'osèrent les attendre; si bien que les Espagnols furent maîtres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'étoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre

Cavaliers * qui leur fissent teste. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cause que les Barbares abordoient de ces deux côtez.

Ces Cavaliers les amuserent si adroitement, qu'on eut le temps de traverser plusieurs fois avec le traîneau. La première fois on porta les habits de ceux qui étoient à l'autre bord; car n'ayant que leur cotte de maille sur leurs chemises, il souffloit un vent de Nord qui les geloit : la seconde fois, on passa les harnois & les valises avec ceux qui ne pouvoient nager. La plupart des autres impatients de se battre traverserent l'Ocaly à la nage; & à mesure qu'ils passoient, ils se joignoient à ceux qui étoient aux mains avec les Indiens; si bien qu'il y demeura seulement au deçà du fleuve deux Cavaliers des quatre qui soutenoient l'ennemi, & qui passerent en cette sorte. Tandis que l'un faisoit entrer son cheval dans le fleuve, & s'accommodoit sur le traîneau, l'autre repouffoit les Barbares. Comme il vit qu'il les avoit chassés assez loin, il retourna à toute bride, délia la corde qui attachoit le traîneau au bord, & traversa l'Ocaly avec son compagnon. Les Indiens fondirent de furie sur eux, mais inutilement, tout conspiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures après-midi, que les Espagnols eurent tous achevé de passer; ils prirent le chemin de la ville d'Ocaly, pour soulager Cacho gelé de froid & abatu de fatigues. Les Indiens qui les apperçurent, se preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne résisterent que pour favoriser la retraite de leurs gens, & lors qu'ils scûrent qu'ils s'étoient sauvés dans la forêt, ils se retirèrent. Les Cavaliers entrèrent aussi-tôt dans la ville, & se mirent au milieu d'une grande place, de crainte de surprise s'ils se logeoient dans les maisons. Après cela ils allumerent quatre grands feux à quelque distance les uns des autres, & dans cet espace ils placèrent Cacho. Ils le couvrirent d'habits, ils lui donnerent une chemise dont il reçût beaucoup de soulagement, & demeurèrent là le reste du jour. Mais comme Cacho n'étoit pas encore en état de fuir, & qu'il y avoit du danger à s'arrêter plus long-temps, à cause que les Barbares se pouvoient assembler pour leur couper chemin, ils redoublèrent leurs soins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent aussi repaître leurs chevaux, ils reparerent les harnois, & prirent des pruneaux, des raisins, & autres fruits secs qu'ils trouverent en abondance.

Ensuite lors qu'il fut nuit, ils posèrent des vedettes, & battirent l'estrade aux environs, & sur le minuit deux Cavaliers ouïrent un bruit comme de gens qui marchaient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe: cependant l'autre demeure pour reconnoître plus assurément ce que c'étoit, & appercevant à la clarté de la Lune un gros d'Indiens qui s'avançoit vers Ocaly, il court à toute bride en donner avis. On mit incontinent Cacho à cheval, & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la selle avec ordre à un Cavalier d'en prendre soin. Là-dessus ils partirent & marcherent avec tant de diligence, qu'à la pointe du jour ils avoient déjà fait six grandes lieues.

Ils alloient de la sorte lors qu'ils traversoient des enéroits fort peuplez, & tuoient même ceux qu'ils trouvoient, pour ne point découvrir leur route: mais

par

* L'Auteur repete que les autres coupoient du bois, mais cela est dit au Ch. 6.

par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de besoin. Ce jour-là qui étoit le sixième de leur voyage, ils firent près de vingt lieuës, tant par la contrée d'Ocaly que par la Province d'Acuera. Le lendemain Atienfa fut frappé de maladie, & quelques heures après il mourut dans la marche sur son cheval. Ses compagnons qui ne s'étoient point arrêtés pour le soulager, ne croyant pas son mal dangereux, furent sensiblement touchés que dans une conjoncture si facheuse, la mort leur eût ravi ce Cavalier : mais comme la douleur en ces rencontres est inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une fosse où ils enterrèrent Atienfa, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arrivèrent à Soleil couchant au grand marais. Ce font sans doute des choses surprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas été présents à la conquête de la Floride auront de la peine à les croire. Néanmoins il n'y a rien de plus véritable, les Cavaliers firent en sept jours cent six lieuës qu'il y a d'Apalaché au grand marais. Ils le trouverent si enflé que les eaux qui y entroient & en sortoient avec impetuosité sembloient des bras de mer. Pour moi je me trouve si surpris toutes les fois que je considère le travail des chevaux à passer ces sortes de lieux, que je croi qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, si l'on ne les eût nourris de gros millet. L'usage en est effectivement excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'est pourquoi les peuples de Perou qui se servent de moutons pour bêtes de charge, ne les nourrissent que de cette sorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la pesanteur d'un homme.

Les Cavaliers passerent donc la nuit sur le bord du marais, & eurent si grand froid qu'ils furent contraints d'allumer plusieurs feux. Cela leur fit craindre que les Indiens ne les aperçussent; car vingt seulement les eussent empêché de traverser. Ils les auroient même tués aisément, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer sur eux sans danger. D'ailleurs nos gens n'avoient ni pistolets, ni arbalètes, & il leur étoit impossible de s'aider de leurs chevaux : ainsi ils passerent la nuit dans une continuelle apprehension, & se préparèrent au travail du jour suivant.



C H A P I T R E X.

Continuation du voyage des trente lances jusqu'à Hirriga.

LA nuit que les Cavaliers étoient sur le bord du marais, Juan de Soto un de ses compagnons mourut de mort subite. A l'instant même un autre s'enfuit, disant, que puis qu'ils mouroient si promptement, la peste étoit parmi eux. Mais comme il quittoit on lui cria qu'il portoit cette maladie avec lui, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allât; que d'ailleurs il étoit éloigné de son pays, qu'il ne pouvoit où s'arrêter, & feroit bien mieux de

de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de se rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour Juan de Soto; toutefois dans la créance qu'il étoit mort de peste, il n'osa aider à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers se mirent en état de traverser le marais, & virent avec joye que l'eau étoit baissée. Huit d'entre eux racommoderent le pont qui étoit étroit & méchant, & passèrent dessus portant les selles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient passer sur ce pont, tous se dépouillerent & les menerent dans l'eau jusqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de moien de poser le pied: mais à cause qu'elle étoit trop froide, les chevaux ne vouloient point se mettre à la nage. Pour les y obliger, on attacha à leurs licols de longues cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient jusqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frapportoient avec des houffines. Toutefois c'étoit inutilement, car ils reculoient, & ils se fussent plutôt laissé tuer que d'avancer. Néanmoins quelques-uns à force de coups se jettoient à la nage, mais ils rebrousoient promptement & entraînoient les nageurs, sans pouvoir être arrêtez par Arias, & par les autres qui étoient derriere. A la fin le cheval d'Aniasco passa avec celui de Silvestre; & comme ceux ausquels ils appartenoient étoient de l'autre côté, ils les sellerent & monterent dessus, pour être en état de s'oposer à l'ennemi s'il venoit escarmoucher. Il y avoit déjà quatre heures qu'Arias & ses camarades étoient dans l'eau à souffrir le froid, & à faire des efforts inutiles: si bien qu'ils se trouvoient extraordinairement abbatu, & commençoient à desesperer de leur vie.

Aniasco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprès du pont, & maltraite de paroles Arias qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. Arias qui connoissoit que ce n'étoit ni la faute, ni celle de ses compagnons, & qui trouvoit fort étrange qu'après les maux qu'ils avoient souffert on en usât ainsi, répondit que c'étoit mal agir que de parler de la sorte; qu'Aniasco devoit considérer qu'ils geloient malheureusement dans l'eau sans pouvoit rien faire avec tous leurs efforts. qu'il mit lui-même pied à terre; & qu'on verroit les merveilles qu'il feroit. Arias poussa encore plus loin son ressentiment; car lors qu'on eût une fois en colere on a de la peine à se moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer Aniasco en lui-même, & l'obligea de condamner son humeur brusque, qui contraignit plusieurs fois les gens à perdre le respect qu'on lui devoit. Cela instruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées, & leur fait connoître qu'il faut gagner le soldat par la douceur; qu'en matiere de commandement l'exemple est plus puissant que tous les discours; & que si l'on est forcé de reprendre les personnes, on le doit faire en des termes qui ne soient point offensans.

Aniasco & Arias étant donc remis, on continua de harceler les chevaux; & sur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure, ils commencerent à passer, mais si lentement qu'il étoit plus de trois heures après midi avant qu'ils fussent de l'autre côté. Les Espagnols faisoient alors pitié, fatiguez, languissans, dépourvûs généralement de toutes choses. Néanmoins ils prirent cœur en consideration du peril qu'ils avoient passé, & dont ils avoient eu tant de crainte. Car si l'ennemi les eût attaquez dans le passage,

& qu'ils eussent été obligez de combattre, ils étoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point, à cause qu'allant presque toujours nus, l'hiver ils ne sortent que très-rarement de leurs maisons. Enfin comme nos gens furent hors du marais, ils camperent tout proche dans une plaine, & firent de grands feux, à cause qu'ils avoient extrêmement froid. Ils reprirent leurs forces peu à peu, & se réjouissant de ce que de là jusqu'à Hirriga il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venuë ils se reposerent, & avant le jour ils continuerent leur route, sur laquelle ayant rencontré cinq Indiens, ils les percerent à coups de lances, de crainte d'en être découverts. Ils firent ce jour-là treize lieues, & s'arrêtèrent la nuit dans une belle plaine; mais le lendemain avant que le Soleil fut levé ils délogerent, & passèrent de grand matin près d'Urribaracuxi, où, de peur des habitans, ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieues ce jour-là qui étoit le dixième de leur voyage, & reposerent une partie de la nuit à trois lieues de Mucoço. Sur le minuit ils recommencerent à marcher; & au bout de douze lieues, ils firent du feu dans un bois à coté de leur route. Moron qui avoit senti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, & même leur en ayant encore parlé depuis, ils l'apperçurent presque aussitôt.

Les Espagnols surpris d'une chose si extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans, qui faisoient rostir du poisson. C'étoient des sujets de Mucoço; néanmoins on les prit pour savoir si leur Seigneur avoit entretenu la paix; car il fut résolu que s'il se trouvoit des plaintes contre lui, l'on envoyeroit ses sujets aux Havanes. On fonda donc à toute bride sur eux; on en atrapa dix-neuf, les autres s'enfoncerent dans la forêt, & se sauverent à la faveur de l'obscurité. Les prisonniers reclamoient Ortis, & s'efforçoient de faire ressouvenir les Espagnols des bons offices qu'on leur avoit rendus en sa personne, ce qui ne servit de rien. Cependant les Cavaliers voyant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'Indiens, se mirent à déjeuner du poisson qui étoit là, & que la faim dont ils étoient pressés leur fit trouver excellent, quoi qu'il fût couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler dessus. Ensuite prenant une route qui alloit à la traverse, ils s'éloignerent de Mucoço, & au bout de cinq lieues, Cacho avoit recouvert ses forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on étoit à Ocaly, avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'aidé de la vigueur de son âge, il se trouva guéri du mal que le froid & la fatigue lui avoient causé, & il servoit aussi vigoureusement que les autres: mais son cheval ne put passer outre, & on le laissa dans un pré après lui avoir ôté la selle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que si quelque Indien s'en vouloit servir, il eut tout ce qu'il lui falloit pour monter dessus.

Après cela on continua de marcher, mais lors que l'on approcha à une lieue d'Hirriga, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers de voir qu'ils ne rencontroient ni trace d'homme, ni de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que Calderon, qui étoit dans cette place ne fut pas venu se promener aux environs. Ils crurent donc ou que la

garnison avoit été égorgée, ou qu'elle s'étoit retirée sur les brigantins qu'on lui avoit laissez. Dans cette croiance ils avoient de la crainte & de la tristesse, se considerant éloignez de l'Armée, dépourvus de vivres & de vaisseaux pour se retirer par mer. Ils repassoient sur les maux qu'ils avoient soufferts dans leur voyage, & desespéroient de pouvoir retourner jamais à Apalaché. Cependant parmi de si faheuses inquietudes ils resolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à Hirriga, ils camperoient dans un lieu de la forêt la plus proche où il y auroit de l'herbe; que tandis qu'ils se délasseroient, ils tueroient les chevaux le moins utiles, & qu'après les avoir mis par morceaux pour vivre sur le chemin, ils tenteroient leur retour. Ils se flatoient que si on les tuoit, ils auroient du moins en mourant la consolation de s'être mis en état de faire leur devoir; & que si la fortune les favorisoit, ils auroient de la satisfaction & de l'honneur. Là-dessus ils continuerent hardiment leur route, & se rendirent à Hirriga.

C H A P I T R E X I.

Arrivée du parti à Hirriga.

LES Cavaliers arrivés à un petit marais à une demi-lieu d'Hirriga, trouvèrent quelques passées de cheval, & ils en furent extrêmement rejouis. Leurs chevaux même, qui ne se pouvoient presque soutenir reprirent cœur, ils faisoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il sembloit qu'ils sortissent de l'écurie: ainsi les Espagnols marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûë d'Hirriga. Quelques Cavaliers de la garnison sortoient alors à cheval, pour battre l'estrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniasco & ses compagnons qui les aperçurent se mirent dans le même ordre; & comme si c'eût été pour courre en des jouissances publiques, ils piquèrent au petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut très-agreable. Au bruit, qu'ils faisoient, Calderon & le reste de la garnison sortirent de la ville. Ils prirent plaisir à voir les courses d'Aniasco & de ses gens, & les reçurent avec toutes les marques d'une grande affection. Aniasco & ses compagnons leur témoignèrent aussi leur joye; & de part & d'autre on demeura long-temps à s'embrasser. Ensuite sans que la garnison s'informât de la santé de Soto, ou de l'état de l'Armée, elle s'enquit seulement s'il se trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'Apalaché: tant le desir de ce métal a de puissance sur l'esprit des hommes, & leur fait oublier facilement leur devoir.

Le voyage d'Aniasco, & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en passa deux à traverser l'Ocaly & le grand marais; si bien qu'en neuf jours on fit plus de cent cinquante lieuës, qu'il y a d'Apalaché à la ville d'Hirriga. Mais par les maux que ces Cavaliers ont soufferts, on peut aisément juger

des peines des autres Espagnols, qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étenduë, & si redoutable pour la valeur de ses habitans. Toutefois il se trouve des personnes qui jouissent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'Espagne tant de riches Royaumes, & qui se moquent des fatigues qu'ils ont eues à les subjuguier. Comme ils en possèdent les biens sans peine, ils pensent qu'on les a gagnés de même, & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à Hirriga s'enquit si les Indiens de la Province de Mucogo & de celle où il étoit n'avoient point rompu la paix ; & au même tems qu'il eut appris, qu'on étoit satisfait de leur conduite, il renvoya les prisonniers avec ordre à leur Cacique de venir au quartier, & d'y amener des gens pour enlever les vivres, & les autres choses dont on lui vouloit faire présent. Il les chargea aussi d'avoir soin du cheval qu'on avoit laissé dans leur contrée ; & là-dessus ils prirent la route de leur pays, pleins de joye de recouvrer leur liberté. Mucogo arriva trois jours après avec le cheval, dont quelques Indiens portoient la bride & la selle, parce qu'ils ne les lui avoient pû mettre. Il embrassa avec affection Aniasco & ceux de sa suite, s'enquit civilement de la santé du Général, & les supplia de lui raconter le succès de la conquête, les circonstances de leur voyage, les combats qu'il avoit fallu donner, les rencontres qu'ils avoient eues, avec la faim & les travaux qu'ils avoient soufferts. Il leur témoigna aussi qu'il seroit heureux s'il pouvoit obliger les Caciques du pays à rendre obéissance aux Espagnols, à cause qu'ils ne pouvoient jamais vivre sous une domination plus douce ni plus illustre que celle d'une nation si belliqueuse.

Aniasco ayant remarqué cette maniere obligeante dont Mucogo les avoit reçus en comparaison de leurs compagnons, qui d'abord ne s'étoient informez que des richesses que l'on avoit découvertes, le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux Espagnols & lui fit compliment sur le sujet de la paix qu'il avoit conservée. Mais le Cacique répondit à ces civilités avec tant d'esprit, qu'il s'acquiesce l'estime, l'amitié & l'admiration de tout le monde. Mucogo possédoit aussi de très-belles qualités ; car sans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la générosité, & une certaine conduite qui charmoit les Espagnols. C'est pourquoi il en étoit aimé tendrement, & ils auroient dû à mon avis l'obliger avec adresse à se faire bâtifier. Selon les lumières naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foi, & c'eut été un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas prêcher l'Evangile aux habitans de la Floride, qu'ils ne l'eussent auparavant toute conquise.

Ensuite de cela, & durant quatre jours que Mucogo fut avec les Espagnols, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de Cassave, qui est le pain qui se fait à Cuba de la racine de manioque, plusieurs manteaux, sacs, caleçons, haut de chausses, fouliers de cordes, & autres avec des cuirasses & des lances ; en un mot toutes sortes d'armes. On lui donna de plus des voiles, des cordages, & autres choses pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils étoient bien aises d'en laisser à Mucogo & à ses sujets.

C H A P I T R E XII.

On exécute les ordres du Général.

Lors que Mucoço eut fait enlever ce qu'on lui laissoit, on vit les ordres du Général. Ils portoit qu'Aniasco prit les brigantins demeurez dans la Baye du S. Esprit, & qu'il razât la côte vers l'Occident, jusques au Golfe d'Auté qu'il avoit lui-même découvert. Aniasco visita donc les vaisseaux, il les remit en état, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donné l'ordre du Général à Calderon touchant son chemin, il fit ses adieux, se mit à la voile, & prit sa route vers le Golfe d'Auté. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voyons de quelle façon Arias exécute ce qu'il devoit faire. On lui avoit commandé de prendre la caravelle, d'aller aux Havanes vers Isabelle de Bovadilla, & de faire savoir le détail de la découverte. Il étoit aussi chargé de traiter de quelques affaires; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parlerai point. Arias donc, pour satisfaire à ce qui lui étoit prescrit, fait radouber la caravelle, l'équipe, se met sur mer, & arrive en peu de jours aux Havanes. Il fut reçu avec beaucoup de joye de la femme de Soto, & de tous les habitans de l'Isle, qui firent de grandes réjouissances, à cause des nouvelles qu'on leur apportoit, & de la santé du Général qu'ils comblèrent de bénédictions & de louanges.

C H A P I T R E XIII.

Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.

Durant le séjour de Calderon à Hirriga ses gens firent plusieurs jardins où ils semèrent force raves, laitues & autres herbes. Ils amassèrent diverses semences pour leurs besoins, au cas qu'ils vinssent à s'établir dans le pays. Les Indiens prirent aussi quelques Espagnols; ce qui arriva en cette sorte par la faute des Espagnols mêmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baye du Saint Esprit de grands lieux fermez de pierres seiches, pour la pêche des rayes & des autres poissons qui entroient dans ces endroits lors que la marée étoit haute, & qui, lors qu'elle se retiroit, y demeuroient presque à sec. Cette pêche étoit grande, & les soldats de Calderon en jouissoient avec les Indiens: c'est pourquoi il prit un jour fantaisie à Lopés & à Galvan d'aller pêcher sans l'ordre du Capitaine. Ils se mirent dans un bateau, & menerent avec eux Mugnos, page de leur Commandant. Comme ils péchoient il arriva dans de petites

petites nacelles quelques Barbares, qui en abordant dirent partie en Indien, & partie en Espagnol, qu'il falloit que la pêche fut commune. Lopés qui étoit brutal leur répondit, qu'ils alloient servir de proie aux chiens; qu'ils n'avoient rien à partager avec eux; & aussitôt il mit l'épée à la main, & blessa un Indien qui s'étoit approché de lui. Les autres irrités de cette insolence, se jetterent sur les trois Espagnols, assomment Lopez à coups de rames, laissent Galvan pour mort, & emmènent Mugnos, auquel ils ne firent rien en considération de sa jeunesse. Quelques soldats de la garnison qui n'étoient pas loin de là, attirés par le bruit, & se doutant du désordre qui étoit arrivé vinrent au bateau pour donner secours à Lopez & à Galvan: mais ils les trouverent comme j'ai dit, & Mugnos au pouvoir des Barbares. Ils enterrent Lopez sur l'heure, & comme Galvan respiroit encore ils le secoururent si à propos, qu'ils le firent revenir à lui. Cependant il fut plus de trente jours à guérir, & même il demeura tout hébété de ses blessures à la tête; car lors qu'il racontoit ce malheur il disoit, quand les Indiens nous tuent Lopez & moi, nous fîmes telle chose. Ses camarades qui se divertissoient de ses rêveries, lui repliquoient qu'il n'y avoit que Lopez de tué, & que pour lui il n'étoit point mort, mais il s'opiniâtroit avec chaleur, soutenant qu'il étoit mort & vivant tout ensemble, parce que Dieu lui avoit rendu la vie.

Quelque temps après, les Indiens prirent encore un soldat que l'on appelloit Vintimilla comme il pêchoit des écrevisses de mer dans la basse marée, au pied d'une forêt, entre la ville d'Hirriga & la Baye du S. Esprit. Les Barbares cachez dans le bois le voyant seul s'approcherent, & lui dirent doucement qu'il falloit partager la pêche. Vintimilla, qui pensoit les effrayer, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les Indiens offensés qu'un homme seul osât leur parler avec tant d'orgueil, à eux, qui étoient dix ou douze, l'enleverent & ne lui firent pourtant aucun mal. Mugnos & Vintimilla furent dix ans parmi eux, avec liberté d'aller où il leur plaisoit. Mais enfin ils se sauverent en cette maniere. Un Navire Chrétien poursuivi par des sujets d'Hirriga fut surpris de la tempête, & pour éviter leur furie se retira à la Baye du S. Esprit. L'orage aiant cessé, il se mit en haute mer, & les Indiens recommencerent à lui donner la chasse. Vintimilla & Mugnos qui les accompagnoient étoient seuls en un bateau, & comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les Indiens craignant que s'il venoit à augmenter, il ne les poussât trop avant en mer, s'efforcerent de prendre terre. Cependant les deux Espagnols s'arrêtent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent: mais lors qu'ils virent les Indiens éloigner, ils tournerent la prouë de leur vaisseau vers le navire, ramerent à force de bras, & crièrent qu'on les attendit. Les Chrétiens calerent les voiles à leur voix, & reçurent avec joye ces deux Espagnols, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

C H A P I T R E XIV.

Départ de la Ville d'Hirriga.

A Près qu'Aniasco & Arias furent partis, l'un pour le Golfe d'Auté, & l'autre pour les Havanes, Calderon prit la route d'Apalaché, avec cinquante fantassins & soixante dix lances, & arriva le second jour à Mucogo. Le Cacique sortit au devant de lui, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'chère, & les accompagna le lendemain jusques hors de ses terres. Et comme il fut prêt à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'esperance de revoir le Général; que tandis qu'ils avoient été à Hirriga, il s'étoit flatté qu'il reviendrait un jour dans le pays, où il auroit encore eu l'honneur de lui offrir ses services. Mais qu'aujourd'hui qu'il se voyoit condamné à pleurer son absence, il les supplioit de lui témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embrassant après ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à Mucogo. Cependant les Espagnols continuerent leur route, ils vinrent jusqu'au grand marais; & ne rencontrèrent aucune chose, si ce n'est qu'il arriva une nuit que s'étant campez en une plaine près d'un bois, il en sortit plusieurs Indiens qui les tinrent sans cesse en alarme; car on ne les avoit pas plutôt reconnus qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux sur tout qui faisoit paroître beaucoup de hardiesse fut attaqué par Silvestre. L'Indien fit ferme d'abord, toutefois il lâcha ensuite le pied: l'Espagnol le poussa, mais le Barbare qui se voit en état d'être percé, fait teste, & au moment que le Cavalier lui porte un coup de lance qui le jette par terre & le tue, il tire une flèche qui perce & renverse le cheval de Silvestre, de sorte que le Barbare & celui qui étoit dessus tombèrent l'un sur l'autre. Les Espagnols surpris qu'un seul coup de flèche tiré de si près eût tué un cheval très-vigoureux, eurent la curiosité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la flèche étoit entrée par le poitrail, & qu'après avoir percé le cœur elle s'étoit arrêtée dans les boyaux: tant les Indiens tirent fortement. Aussi dès leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres; Ils manient des flèches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refusent, ils en font eux-mêmes avec de petits bâtons, & déclarent la guerre aux souris du logis: mais ne rencontrant rien sur quoi ils puissent tirer, ils chassent aux mouches; & hors de la maison ils cherchent des lézards; & lors que ces animaux sont dans leurs trous, ils les attendent cinq ou six heures, jusqu'à ce qu'ils en sortent.

Ainsi par un exercice continuel ils tirent avec une adresse surprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups extraordinaires des Indiens, j'en rapporterai un exemple. Moscofo dans l'une des premiers escarmouches contre les Apalachites, reçut au côté droit un coup de flèche qui perça son buste

& sa cotte de maille sans le tuer, parce que le coup alla de travers. Les Officiers Espagnols étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un seul coup, voulurent éprouver les leurs afin de savoir si l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'Apalaché, ceux qui portoient des cottes de maille prirent un panier de roseaux fort bien tissé, & ajustèrent autour une des plus belles cottes. Ils délièrent ensuite un des prisonniers Indiens, lui donnerent un arc avec une flèche, & lui commandèrent de tirer de cent cinquante pas sur cete cotte de maille. Au même temps le Barbare ayant ferré les poings, secoué, étendu, plié les bras pour reveiller ses forces, tira & traversa la cotte & le panier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne resistoit point au trait, en mirent deux sur le panier, donnerent une flèche à l'Indien qu'ils firent tirer: il les perça toutes deux. Néanmoins la flèche demeura attachée & passant autant d'un côté que d'autre, à cause qu'elle n'avoit point été tirée avec assez d'adresse, le Barbare demanda qu'il lui fut permis d'en tirer une autre à condition que si elle ne perçoit pas les deux cottes avec autant de vigueur que la première, il se soumettroit à perdre la vie.

Les Espagnols ne lui voulurent point accorder sa demande, & depuis ils ne tinrent conte de leurs cottes de maille, qu'ils appelloient par raillerie des toiles d'Hollande. Ainsi ils firent avec de gros draps des juste-au-corps de quatre doigts d'épaisseur qui couvroient le poitrail avec la croupe des chevaux, & resistoient mieux au trait qu'aucune autre chose. Mais comme dans cette relation je parlerai encore de quelques coups de flèches surprenans, je viens à Calderon.

C H A P I T R E X V.

Suite de la marche de Calderon & son arrivée au Camp.

Les Indiens voyant un des leurs tué, ne revinrent plus harceler les Espagnols qui arriverent le jour suivant au bord du grand marais, où ils demeurèrent toute la nuit. Ils traversèrent le lendemain sans être attaquez des ennemis, & marchèrent à grandes journées par la Province d'Acuera. Pour ne s'offenser les uns les autres, les Cavaliers mirent pied à terre, aimant mieux, de crainte de fatiguer leurs chevaux, les donner aux fantassins, que de les porter en trouffe. Ils arriverent enfin à Ocaly qu'ils trouverent abandonné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres, ils traversèrent sur des traîneaux la riviere qui passe près de cete ville. Ensuite ils entrerent dans Ochilé; de là ils se rendirent à Vitachuco, puis au fleuve d'Ossachile, & à la ville du même nom; d'où les habitans s'étoient retirez. Ils y prirent des vivres, & continuerent leur voyage par un pays desert, entre Ossachilé & le marais d'Apalaché, & sans que les Barbares les attaquent qu'une seule fois, ils firent plus de cent & trente-cinq

cinq lieux depuis le commencement de leur route, jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient. Etant arrivez au bois qui borde le marais; ils camperent toute la nuit en une plaine voisine & à la pointe du jour, comme ils eurent marché par le défilé se mirent dans l'eau: ils avancerent jusqu'au pont & le raccommoderent. Les gens de pied passerent dessus sans que l'ennemi s'y opposât, & ceux de cheval traverserent heureusement à la nage le plus profond de l'eau. Ensuite Calderon donna ses ordres pour franchir ce qui restoit du marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derrière eux cinq arbalétriers, avec autant d'hommes armez de rondaches, & de se saisir du chemin qui étoit de l'autre côté. Ils se mirent donc en état de traverser l'eau, & de gagner promptement le bord: Alois les Indiens en embuscade sortent tous au même temps, les attaquent avec de grands cris, les couvrent de flèches, tuent le cheval d'Alvar & en blessent cinq autres. Le reste épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, se cabre, prend le mors aux dents, rebroussé & jette dans l'eau ceux qu'ils portoit en troussé, & qui étoient presque tous blessés; car lors que les chevaux retournoient, les Indiens voyoient à plain les fantassins, & les choissoient. Ils se mirent même en état de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les aider, & pour être témoins de leur victoire. Cette attaque étonna aussi les Espagnols, leurs chevaux se trouvoient hors de combat, il falloit se battre dans le marais, ils se voyoient en desordre, l'ennemi fondoit sur eux: tout cela leur fit apprehender d'être tous taillés en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nostres devinrent plus insolens, & redoublèrent leurs efforts contre ceux qui étoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites Vilabo & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons, & faisant tête aux Indiens ils arresterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrétiens étoient en déroute, accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des Espagnols, qui traversoient le marais, venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingt pas devant marchoit un Indien avec de grandes plumes sur sa tête, vêtu superbement à la mode du pays. Ce Capitaine voyant que les Espagnols s'approchoient voulut se saisir d'un gros arbre, qui étoit également distant d'eux & de lui, d'où il les auroit fort incommodés: mais comme Silvestre eut reconnu son dessein, il appelle Gavan qui accourt. Ils gagnent l'arbre avant le Barbare, qui de rage leur lâcha trois flèches; le bouclier de Silvestre les reçût, & résista à la violence des coups, parce qu'il étoit mouillé. Galvan qui avoit ordre de ne tirer que sur cet Indien, attendit qu'il fut à portée de son arbalète, & prit de telle sorte son temps, qu'il lui donna au milieu de la poitrine & le perça, à cause qu'il n'étoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup, & fit seulement la pirouëtte, en s'écriant que ces traitres de Chrétiens l'avoient tué. Aussi-tôt on entendit un grand bruit & ce ne furent que grands cris & hurlemens parmi les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils étoient venus.

A la droite de nos gens s'avançoient tout en furie une foule d'Indiens vers

lesquels Manassés, accompagné de dix autres marcha pour leur faire tête. Les Barbares les chargerent vertement; & blefferent Manassés aux cuisses au défaut de son bouclier. Les quatres coups de flèches qu'il lui tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renverserent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le même malheur. Les Indiens animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les Espagnols reduits alors à la necessité de combattre pour leur vie se défendoient en lions: cependant le bruit court parmi les Barbares, que leur Capitaine est blessé à mort, & ils commencerent à se relâcher peu à peu & à se battre en retraite. Nos gens se rejoignirent aussi-tôt en très bon ordre, & pour ne pas perdre l'occasion que la fortune leur presentoit, ils poussèrent l'ennemi, le jetterent dans le défilé qui étoit à l'autre bord du marais, & se rendirent sans peine maîtres de l'endroit de la forêt que les troupes avoient ouvert en passant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y étoient retirez l'avoient abandonné à la nouvelle de la blessure de leur Chef. Les Espagnols se logerent dans ce lieu, qui étoit d'un abord très-difficile & fort aisé à garder. Ils y passerent la nuit à panser les blessés qui étoient en fort grand nombre, & furent toujours à l'erte à cause des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils se mirent en chemin, & menerent les Indiens battant, jusqu'à une autre forêt d'environ deux lieuës de traversé. Dans ce bois, qui n'étoit pas si ferré que celui que l'on avoit passé, les Barbares avoient fait de côté & d'autre du chemin de bonnes palissades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs donnoit, l'autre ne se battoit point, de crainte de se blesser de leurs propres armes. Les Espagnols traverserent courageusement cette forêt, & eurent vingt blesez, sans que jamais ils pussent tuer aucun Indien. Ils croyoient même beaucoup faire, que de se garantir de leurs coups. Après cela ils entrerent dans une vaste campagne, où les Barbares craignant la cavalerie, n'osèrent ni les attaquer, ni les attendre; & au bout de cinq lieuës, comme les blesez se trouverent fort fatiguez, nos gens camperent dans une plaine, où dans la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avancerent pour leur faire tête & donnerent vigoureusement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite, & tâchoient de percer les chevaux, toutefois ils n'en blefferent qu'un seul. Presque toute la nuit ils ne firent que crier aux Espagnols, qu'ils avoient égorgé les autres, qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres, qu'ils feroient d'eux la même chose avant qu'ils arrivassent où ils fouhaitoient; qu'ils n'étoient pas assés lâches pour souffrir leur tyrannie, & que s'ils ne fortoient du pays ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route, & arriverent à un ruisseau profond, & d'autant plus difficile à traverser qu'il étoit à l'autre bord fortifié de palissades. Calderon envoya reconnoître le passage, & s'appresta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'épée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui étoient le moins en état de combattre se missent au milieu avec l'attirail, & les mieux armez à la queue, afin que de tous côtés ou pût soutenir l'ennemi. Ils entrerent en cet ordre.

ordre dans le bois, qui étoit au devant du ruisseau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient servir, ils se mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croyoient tous tailler en pices. Nos gens résolus de passer, ou de mourir arriverent tête baissée aux retranchemens. Le combat fut opiniâtre; néanmoins malgré la résistance des Indiens, ils gagnèrent les palissades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eut quelques blesez & un cheval de tué. Ils marcherent ensuite par la plaine, sans que les ennemis les attaquaissent, excepté lors qu'il se rencontroit sur leur chemin de forts buissons: car les Indiens étant en embuscade fondoient à l'improviste sur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les Espagnols commencerent à s'étonner de ses menaces, parce que de la ville d'Apalaché, d'où l'on pouvoit aisément entendre le bruit, il n'en fortoit nul secours; & même ils ne voyoient aucune piste de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours après il y mourut douze de leurs blesez, entre autres Manassés qui étoit un très-brave Cavalier.

Calderon & ses soldats furent reçus de toute l'Armée avec d'autant plus de joye qu'on les croyoit morts, parce que les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin, ce qui paroissoit d'autant plus vraisemblable que le Général s'étant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces passages, il étoit aise de croire, que Calderon avec six vingts s'y étoit perdu. Mais comme le Général se vit heureusement trompé, l'on ne peut s'imaginer la satisfaction qu'il eut de recevoir Calderon & ses compagnons. Il les embrassa tous plusieurs fois, & s'informa obligeamment des particularités de leur route. Il loua leur affection, parla honorablement de leurs fatigues & de leur courage, & commanda que l'on eût grand soin des blesez.

C H A P I T R E X V I.

Découverte de la côte.

Lors que Calderon arriva dans la ville d'Apalaché, il y avoit six jours qu'Aniasco y étoit, ayant débarqué à Auté sans avoir fait aucune rencontre digne d'être écrite. Il étoit heureusement abordé à ce port, parce que pour le lui assurer, on y avoit envoyé douze jours avant son arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & l'autre d'Infanterie. Elles étoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur séjour au port elles arboroient leurs drapeaux, afin qu'on les découvrit de plus loin.

Aniasco qui les aperçût vint aborder à Auté, où après avoir mis en seureté deux vaisseaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'escorter. Mais lors que Calderon y fut arrivé, & que les Espagnols se virent ensemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne surmontassent. Ils furent donc

toujours dans la joye, & passerent agreablement leur quartier d'hyver. Cependant le Général, qui s'appliquoit tout entier à la découverte du pays, fit appeler Maldonado Capitaine vaillant, & qui avoit bien servi dans toutes les rencontres. Il lui commanda de laisser le soin de sa compagnie à Gusman & d'aller au Golfe d'Auté; que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laissez; qu'après il suivroit la côte cent lieuës vers l'Occident; qu'il remarqueroit exactement les Bayes, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit être extrêmement importante, & qu'il lui donnoit deux mois pour ce voyage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'Auté, & lors qu'il eut rasé la côte, il retourna dans le temps prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit Achussi; que ce port étoit très-beau, à l'abri de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il étoit aisé de s'approcher de terre, & même d'y sauter sans ayde. Il amena de là deux Indiens qui étoient parens, & dont l'un étoit Cacique: mais il les prit d'une maniere fort malhonnête. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçurent civilement, le prièrent de descendre, & promirent qu'on lui donneroit des vivres. Maldonado qui ne se fioit point à eux, n'osa accepter leurs offres: mais les Indiens reconnoissant sa défiance, firent les premières démarches pour lui ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre lui rendre visite, ils lui apportèrent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les Espagnols se rassurèrent & fonderent le port. Ensuite après avoir pris tout ce qui leur étoit nécessaire, ils haussèrent les voiles & se mirent au large avec les deux Indiens, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'étoit données de part & d'autre, furent ainsi lâchement trahis.



C H A P I T R E XVII.

On envoie aux Havanes une relation de la découverte.

LEs Espagnols appirent avec joye la découverte du port d'Achussi & de toute la côte. Il leur sembloit qu'ils pourroient enfin s'habituier dans la Floride, puis que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses nécessaires à un établissement. C'est pourquoi Maldonado reçut ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers Bovadilla, lui raconter le détail de ce qui s'étoit passé; & en porter la nouvelle à toute l'Isle de Cuba.

On lui commanda aussi qu'au mois d'Octobre * suivant de l'année mille cinq cens quarante & un il se rendit au port d'Achussi avec les brigantins, la caravelle d'Arias, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de poudre, & de

* On étoit alors sur la fin de Février 1540.

de toutes fortes de munitions. On lui avoit de plus ordonné de ramener Arias, homme de bon conseil & de grande conduite dans la guerre. Le Général avoit donné ces ordres, parce qu'il croyoit qu'au temps marqué à Maldonado, il auroit de son côté découvert le dedans de la contrée, & pris toutes ses mesures pour s'y établir, & qu'après il se rendroit au port d'Achuffi. Mais auparavant il falloit se saisir de ce port; parce que, dans la pensée de s'habituer dans la Floride, c'étoit une chose dont absolument on ne se pouvoit passer.

Maldonado partit donc du Golfe d'Auté, & se rendit aux Havanes; où, pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit, & son bonheur dans toutes ses entreprises, il fut bien reçu de la femme du Général & de toute l'Isle. Après cela on envoya donner avis du succès de la découverte, & ce ne furent que réjouissances & vœux en faveur de Soto. Les riches mêmes en particulier contribuoient de toute leur force à ses desseins. Ils envoyoient, ou ils apportoient ce qu'ils avoient de plus précieux, parce qu'ils en esperoient quelque récompense, & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux intérêts de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Isle feroient leurs préparatifs, revenons au peuple d'Apalaché.

C H A P I T R E XVIII.

Hardiesse d'un Indien.

A Niasco monta un jour à cheval lui septième, & s'étant promené par les rues d'Apalaché avec ses compagnons, il leur prit à tous fantaisie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient pas dessein de s'en éloigner beaucoup, à cause que les Barbares se mettoient en embuscade derrière les buissons, & que la campagne n'étoit pas seure, ils sortirent sans autres armes que leurs épées, hormis Pegado qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agréablement de diverses choses, ils aperçurent un Indien avec sa femme qui cueilloient des feverolles dans une plaine près d'un bois. Ils piquèrent aussi-tôt droit à eux: la femme toute éperduë ne pouvant fuir, l'Indien la prend, l'emporte dans la forêt, la jette contre le premier buisson, & la pousse de force plus avant. Après cela au lieu de se sauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laissé son arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de résolution, que s'il n'en eut eu qu'un à combattre.

Les Espagnols surpris de cette action, & croyant qu'il y auroit de la honte à sept hommes d'en tuer un, voulurent seulement le prendre. Ils fondent sur lui si promptement, qu'il n'eut pas le temps de tirer une seule fois, ils le renversent, le tiennent à terre, lui crient quartier & qu'il se rende. Mais plus ils le pressent, & plus il fait paroître de cœur; car tout abatu qu'il est, il les blesse tous aux jambes, & pique avec ses flèches le ventre de leurs chevaux.

Enfin

Enfin il s'échape d'entre leurs pieds , se releve , prend son arc à deux mains , & en donne un si rude coup sur le front de Pegado , que le sang lui en coula le long du visage , & qu'il en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de se voir ainsi traité , pouste son cheval sur le Barbare , lui porte quelques coups de lance , l'atrape à la poitrine , & le renverse mort à ses pieds. Les Espagnols visiterent au même temps leurs chevaux , & trouvant qu'ils étoient tous blesez legerement , ils reprirent le chemin d'Apalaché , honteux qu'un seul homme leur eût donné tant de peine.

C H A P I T R E X I X.

On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.

Durant le quartier d'hyver des Espagnols dans l'Apalaché , Soto resolut d'aller vers les contrées de la Floride qui regardent l'Occident. C'est pourquoi il s'informoit des Indiens qui servoient dans son Armée , & de ceux que l'on prenoit tous les jours , s'ils n'avoient aucune connoissance des regions Occidentales du pays. Sur ces entrefaites on lui amena un Barbare d'environ dix-sept ans , qui avoit été à des Indiens , qui alloient fort avant dans la Floride troquer des marchandises. Car la monnoye n'étant point en usage parmi les peuples de ces contrées , il ne font que des échanges. Le Général réjouï de cette rencontre , fit interroger ce jeune garçon touchant les endroits de la Floride qu'il desiroit découvrir ; & celui-ci lui répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit acompagné les maîtres ; & qu'en douze ou treize jours il y conduiroit les troupes. Le Général le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat , avec ordre de prendre garde qu'il n'échapat : mais bien loin de s'enfuir , il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrétiens , qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmi eux. Il en prit aussi toutes les manieres , & on l'eut cru dans la suite un véritable Espagnol.

Peu de jours après la prise de cet Indien , on en atrapa un autre qui le connoissoit , & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit même de mener nos gens aux Provinces où il avoit été , qu'il assuroit être d'une très-vaste étendue. Mais comme on lui demandoit si dans ces quartiers-là il se trouvoit de l'or , de l'argent , & des pierreries , & qu'on lui montroit de toutes ces choses pour lui faire comprendre ce qu'on vouloit savoir de lui , il témoigna qu'en Cofaciqui , il y avoit un métal semblable au jaune , & au blanc qu'on lui faisoit voir ; que les Marchands qu'il servoit achetoient de ce métal & en trafiquoient en d'autres contrées ; que même on rencontroit en Cofaciqui une très-grande quantité de perles ; & là-dessus il en montra une parmi les pierreries qu'on lui presentoit. Les Espagnols pleins de joie de ces nouvelles , ne songerent plus qu'aux moyens d'aller en Cofaciqui , & de se rendre maîtres des richesses de cette Province.

C H A P I T R E XX.

De quelques combats particuliers, & de la fertilité d'Apalaché.

UN jour un parti de cinquante fantaffins, & de vingt Cavaliers sortit du Camp, pour chercher du gros millet à une lieuë de là, où à leur arrivée ils en cueillirent autant qu'ils en avoient besoin. Ils se mirent après cela en embuscade pour prendre quelques Barbares, & posèrent une sentinelle en un endroit élevé. Elle avertit presque aussi-tôt qu'il paroïssoit un Indien, qui jettoit la vûë de côté & d'autre, comme s'il eut eu dessein de découvrir quelque chose. Sur cet avis Diego de Soto un des braves Cavaliers de l'Armée, piqua pour attraper le Barbare, qui d'abord tenta de s'enfuir. Néanmoins venant à considérer que le cheval lui couperoit chemin, il gagne un arbre, refuge ordinaire des Indiens, appréte son arc, & attend de pied ferme que son ennemi fut à la portée du trait. Comme Soto eut vû qu'il ne pouvoit avancer jusques sous l'arbre, il passe auprès, & porte un coup de lance à l'Indien, qui ne l'eut pas plutôt paré, qu'il tira & perça le cheval de l'Espagnol avec tant de violence, que depuis cela il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant, & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive Velasques qui suivoit au petit galop pour secourir Soto; & lors qu'il aperçût le cheval de son compagnon tué, il presse le sien, avance droit au Barbare & lui pousse un coup de lance. L'Indien, après l'avoir encore paré, tire & tuë le cheval de Velasques. Aussi-tôt ces deux Espagnols courent la lance en main sur le Barbare qui gagne le bois, tourne quelquefois la teste en se retirant, leur dit avec une fierté méprisante qu'il se falloit battre à pied, & que l'on verroit à qui demeureroit la victoire. Il s'échapa ainsi des Cavaliers à son honneur, & les laissa au desespoir d'être malheureusement démontez. Le parti reprit ensuite le chemin du Camp, fâché de ce qui étoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps après cette action Rodriguez & Yelves sortirent à cheval d'Apalaché, pour cueillir du fruit en une forêt près de cette ville. Etant arrivez, ils mirent pied à terre, & monterent au haut des arbres; dans la pensée que le fruit y étoit meilleur qu'aux branches d'enbas. Les Indiens qui étoient en embuscade les apperçurent & coulerent doucement pour les surprendre. Yelves qui les vit se jeta en bas de l'arbre où il s'étoit mis, & ils lui tirèrent une flèche qui le renversa tandis qu'il couroit à son cheval. Le coup prenoit à l'épaule, & passoit au travers de la poitrine. Pour Rodriguez, ils le tirèrent sur l'arbre comme un oiseau, & l'ayant fait tomber du troisième coup, ils lui enleverent le test qu'ils emporterent pour marqué de ce qui s'étoit passé. Yelves ne fut point traité ainsi, il vint des Cavaliers à son secours, auxquels, après avoir raconté en peu de paroles sa disgrâce, il demanda un Confesseur, & expira.

Les chevaux d'Yelves & de Rodriguez étant épouvantez du bruit des Barbares prirent la fuite vers le Camp. Les soldats qui avançoient, & qui les

rencontrerent, s'apperçurent qu'il y en avoit un de blessé à une jambe de derriere. Toutefois, parce que la blessure n'étoit pas plus grande que celle d'une lancette, ils negligerent de la faire panser, & le lendemain on trouva le cheval mort. Les Espagnols surpris qu'un coup si leger eut produit un tel effet, firent ouvrir le cheval par l'endroit où il étoit blessé; & suivant la trace de la flèche ils rencontrerent qu'elle avoit entierement percé la cuisse, & étoit passée au foye. Je raporte ces particularitez, pour faire connoître que durant le séjour des troupes dans Apalaché, les Barbares les attaquèrent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toujours à l'erte, & toujours prêts à combattre. On raconte encore ceci de leur courage. Comme les Espagnols dans la Province d'Apalaché mangeoient quelquefois de petits chiens, à cause qu'ils les trouvoient à leur goût; sept Cavaliers sortirent du Camp pour en chercher, & furent apperçus de cinq Indiens qui les attendirent de pied ferme sur la route. Ces Barbares les voyant près d'eux firent une raye à travers le chemin, & leur dirent que s'ils la passoient, ils les tueroient. Les Cavaliers, qui se moquoient de ces menaces, avancerent, & aussi-tôt les Indiens leur tirerent quelques flèches, dont il y eut deux chevaux de tuez, & deux de blesez avec un soldat. Mais il ne demeura qu'un Indien sur la place, les autres se mirent à fuir & échaperent, parce qu'ils sont fort vites. Les peuples d'Apalaché n'étoient pas contens d'escarmoucher contre ceux qui s'écartoient; ils attaqueroient aussi jour & nuit l'Armée, sans en vouloir venir à une bataille; ils se cachotent dans les bois, & venoient fondre dans les troupes qu'ils efforçoient de défaire.

La Province d'Apalaché abonde en millet, citrouilles, & autres legumes. On y trouve aussi diverses sortes de prunes & de noix, avec une telle quantité de glands qu'il se perd au pied des arbres, à cause que les Indiens ne nourrissent point de troupeaux. En un mot, le pays est si fertile, que les rroupes durant cinq mois d'hiver y eurent des vivres en abondance; & même pour en avoir elles ne s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du quartier. Néanmoins, outre quelque 350. chevaux ils faisoient près de quinze cens hommes sans compter les Indiens de service. Il y a d'ailleurs dans la contrée plusieurs meuriers blancs, des pasturages fort bons, des eaux excellentes, des étangs pleins de poisson, des marêts remplis d'herbes, dont la fleur est bonne pour le bétail, & seule capable de le nourrir.

Fin du troisième Livre de la Conquête de la Floride.



HISTOIRE

DE LA

CONQUETE

DE LA

FLORIDE.

LIVRE QUATRIEME.

Avantures des Espagnols en diverses Provinces.



CHAPITRE I.

Départ d'Apalaché.



PREs qu'on eut dépêché Maldonado aux Havanes pour les vivres & autres choses nécessaires aux troupes ; le Général partit de la ville d'Apalaché sur la fin de Mars de l'année mille cinq cens quarante, & prit sa route vers le Nord. Il marcha trois jours sans être attaqué des ennemis, & logea dans un village presque fermé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large ; & où l'on enfonçoit jusqu'au dessus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers ; on abordoit au bourg situé sur une hauteur, d'où on découvroit plusieurs villages çà & là dans une vallée agréable. Les troupes sejournerent trois jours dans ce Bourg, qui étoit en-

core de la dépendance d'Apalaché. Durant ce temps là cinq gardes du Général sortirent du quartier avec Aguilera & Moreno, pour reconnoître les villages de la contrée. Les Gardes portoient une halebarde, & les autres leur épée. Aguilera avoit aussi une rondache, & Moreno une lance. Ils passerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrèrent dans une plaine semée de gros millet, ou à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les Indiens. Ils crient aussitôt aux armes, le soldat qui les entend sort du Bourg, se jette dans le marais pour ne pas perdre le temps à chercher le passage, & court en haste au secours. Néanmoins quelque diligence que l'on fit, on trouva les gardes tuez de dix ou douze flèches chacun au travers du corps, & les deux autres très-mal-traittez. Moreno avoit à la poitrine un coup qui lui passoit à l'épaule, & il expira lors qu'on le pansoit. Aguilera, qui s'étoit courageusement battu, avoit les cuisses percées de deux flèches, le corps noir de coups & la tête blessée: Car les Barbares, qui n'avoient plus de quoi tirer, prirent sa rondache, & lui en déchargèrent de si rudes coups, qu'ils lui découvrirent le test jusqu'aux sourcils. Mais comme il étoit jeune & robuste il n'en mourut pas. Cependant les Indiens apperçurent le secours, & se sauvèrent si promptement, que l'on ne pût connoître leur nombre. On fût toutefois d'Aguilera qu'ils y étoient plus de cinquante hommes, & quelque temps ensuite on apprit en cette sorte la maniere dont la chose s'étoit passée.

Des Espagnols demandant un jour par raillerie à Aguilera, s'il avoit conté les coups de bâtons qu'il avoit reçûs; & si, pour s'en vanger avec honneur, il ne vouloit pas défier les Barbares de se battre seul contre lui, il leur répondit, que les coups étoient tombez si drus sur ses épaules, qu'il ne les avoit pu compter; qu'à l'égard du mal qu'ils lui avoient fait, ils en pourroient dire un jour des nouvelles, quand ils seroient entre les mains des ennemis; que néanmoins pour leur faire connoître de quelle maniere son malheur étoit arrivé; ils sauroient que plusieurs Indiens les avoient rencontrés dans une plaine ses camarades & lui, & que les ayant vû seulement sept à pied, ils s'étoient détachés du gros en pareil nombre, s'étoient avancés vers eux, & les avoient chargés vigoureusement; tandis que les autres demeuroient spectateurs du combat; que ses compagnons non plus que lui, n'ayant ni arbaleste ni mousquet pour les repousser, les sept Indiens, les avoient approchés à leur aise, & avoient tiré sur eux comme sur des bêtes prises dans des pièges; qu'enfin ils les avoient mis en un état pitoyable; que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils lui avoient faits; & que de crainte d'une autre disgrâce il ne songeoit point à les défier, leur conseillant même à eux qui le railloient, de ne point sortir du Camp sans armes, de peur d'être mal-traittez, & de servir à leur tour de divertissement aux autres. Ceux qui écoutoient Aguilera demeurèrent surpris; car ils n'auroient jamais cru que les Indiens eussent osé se battre en nombre égal contre les Espagnols; mais cette rencontre leur fit connoître la hardiesse de ces peuples, qui n'apercevant point de chevaux, se fient si fort en leur courage, qu'ils s'imaginent ne le céder ni en valeur, ni en adresse aux plus braves des Chrétiens.

C H A P I T R E II.

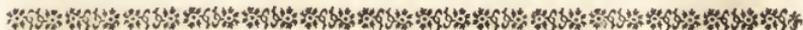
Arrivée dans la Province d'Altapaha & d'Achalaqué.

LE Général partit d'Apalaché & se rendit sur la frontière de la Province d'Altapaha. Il fut la reconnoître lui-même avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie; & entra le troisième jour de sa marche dans la première ville de la contrée. La plupart des habitans s'étoient retirés de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui étoient demeurés afin de faire fuir les derniers.

On les mena au Général pour avoir quelque connoissance du pays : mais à peine furent-ils en sa présence, que ces Chefs Indiens lui demandèrent hardiment s'il venoit faire la guerre, ou traiter alliance; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrêter, que la demande qu'on faisoit étant raisonnable, elle seroit accordée sans difficulté, & que même par toute la Province on recevoit favorablement les troupes. Ils dépêchèrent deux de leurs gens vers le Cacique, pour l'avertir de tout ce qui se passoit, & leur ordonnèrent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les Espagnols, & de se faire fevoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire aucun dégât. Le Général, qui se fit interpreter cet ordre, commença à espérer que tout réussiroit selon son désir & commanda qu'on mît les deux Officiers en liberté & qu'on les regalât. Cependant les Indiens avec le Général, lui conseillèrent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il étoit, & s'offrirent de l'y conduire par une route agréable.

Soto se laissant persuader envoya ses ordres au Mestre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes, & y est reçu avec de grands témoignages de joye. Le Cacique averti de ces choses vint saluer le Général, qui parut réjoui de sa venue, & les habitans qui s'étoient enfuis retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva, une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y séjourna, ils vécurent paisiblement avec les Barbares. Après cela ils marcherent dix jours en montant le long de la rivière, où ils virent de beaux meuriers, & remarquerent que la contrée étoit fertile & le peuple doux & sociable : si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les Indiens ne reçurent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit nécessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'Altapaha, & entrèrent en Achalaqué Province pauvre & stérile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la plupart avoient la vûe basse, ou étoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celui de ces vieillards, & qu'au pays on ne rencontroit point de jeunesse, les Espagnols crurent

qu'elle s'étoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuscade. Mais après qu'ils s'en furent informez avec soin, ils aprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne se trouvoit point de jeunes gens en Achalaqué; ce qui les surprit encore davantage. Néanmoins ils ne se mirent pas en peine d'en favoir la cause, & ne songerent qu'à se rendre à Cofaciqui, où ils esperoient tous de s'enrichir. Ils faisoient aussi de grandes traites, & comme le pays est beau, sans riviere, ni forêt, ils le traverserent en cinq jours. Lors que le Général partit d'Achalaqué, il donna au Cacique entre plusieurs choses deux cochons. Il avoit fait le même present au Seigneur d'Altapaha, & à quelques autres avec lesquels il avoit fait alliance; car il avoit mené dans la Floride plus de cent de ces animaux, qui durant tout le voyage servirent en diverses rencontres. Mais parce qu'ils s'écartoient quelquefois sur le chemin, & que le Général donnoit toujours autant de mâles que de femelles, il est vraisemblable qu'à moins que les Barbares ne les aient tuez en haine des Chrétiens, il doit y en avoir aujourd'hui beaucoup dans la Floride, qui est un pays très-propre pour les nourrir.



C H A P I T R E III.

Du Cacique de Cofa & de sa Province.

Lors que le Général passoit d'une Province à l'autre, il avoit accoutumé d'aller lui-même à la découverte, ou d'envoyer avertir de sa venue. C'est pourquoi il dépêcha vers le Cacique de Cofa, pour le porter à faire alliance, & il l'assura que son dessein étoit de gagner les peuples par la douceur; qu'il en usoit généralement envers ceux qui vouloient la paix; témoins les habitans d'Achalaqué leurs voisins, à qui les Espagnols avoient fait toutes sortes de bons traitemens; & que pour lui, s'il acceptoit leur amitié, il n'en seroit pas moins satisfait que les autres. Cofa & ses sujets répondirent, que le Général leur faisoit beaucoup d'honneur, que lui & ses troupes seroient reçus avec joye; & qu'on ne pouvoit ni le voir assez tôt, ni lui entrer assez tôt dans le pays. Les Espagnols ravis de cette réponse, doublerent leur marche; & le quatrième jour après leur départ d'Achalaqué, ils arriverent à la première ville de Cofa, où le Cacique, pour paroître en grand Seigneur, les attendoit avec les plus lestes de ses vassaux qu'il avoit assemblez de toute sa Province. Mais comme il aprit que les Chrétiens aprochoient, il sortit au devant d'eux à un quart de lieuë, ou après avoir salué Soto, lui avoir confirmé sa parole, & s'être enfin témoigné l'un à l'autre leur satisfaction, l'Armée entra dans la ville en très-bon ordre. Le Cacique logea Soto, il distribua les quartiers, & se retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mousquet.

Les Espagnols réjouis de cet accueil demurerent cinq jours dans la contrée; & à leur départ ils donnerent en garde au Cacique la seule piece de canon

non qu'ils avoient. Et pour lui montrer l'estime qu'ils faisoient de lui par l'importance de la chose qu'ils lui confioient, le Général commanda de tirer un coup de ce canon à un grand chêne, qui fut renversé du second coup. Le Cacique & ses sujets surpris d'un effet qui leur paroissoit si extraordinaire, temoignerent que c'étoit véritablement une grande marque d'estime & de confiance, que de leur laisser un dépôt si important. Ensuite les troupes prirent la route de la Province de Cofaciqui, & le Cacique avec ses gens les accompagna. Mais après un jour de marche, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des Espagnols, avec mille protestations de service; il commanda à ceux de sa suite de les embrasser, & dépêcha vers son frere Cofaqui, pour lui faire savoir que l'Armée approchoit de sa contrée, & qu'elle meritoit d'être favorablement reçûe. Soto envoya rechercher en même temps l'alliance de Cofaqui, & après six jours de chemin, il sortit de la Province de Cofa, qui est un pays propre pour le bétail, très-fertile en gros millet, & très-charmant. On y rencontre de grandes forêts, de beaux fleuves, des plaines, des montagnes, & sur tout des peuples fort sociables.



C H A P I T R E IV.

Cofaqui reçoit les Espagnols.

Cofaqui ayant appris que les Chrétiens venoient sur ses terres fait préparer toutes choses pour les recevoir honorablement, & dépêche vers le Général quatre des plus remarquables de ses vassaux, accompagnez de quantité d'autres pour l'assurer de son obéissance. Soto réjouit de les voir, leur fit de grandes caresses, & vint avec eux jusqu'à la première ville, qui s'appelloit Cofaqui, du nom du Seigneur & de la Province. Comme il s'approchoit de cette place, le Cacique qui étoit dedans en eut nouvelle, & sortit au devant de lui, suivi de plusieurs de ses sujets, parez d'ars, de plumes & de mantes de marbre. Cofaqui le salua avec respect, & après quelques compliments il lui confirma ce qu'on lui avoit dit de sa part. Le Général de son côté le reçût d'une manière fort obligeante, & lui promit toute sorte d'amitié, en reconnaissance de l'accueil qu'il lui faisoit. A leur exemple les Officiers Espagnols & les Indiens se firent aussi de grandes civilités, & nos gens vinrent dans la ville pleins de joye & de satisfaction. Cofaqui au même temps distribua ses logis, & de crainte d'incommoder ses nouveaux hostes, il se retira avec les siens dans un village voisin. Mais le lendemain il vint faire sa Cour, & pria le Général de lui dire s'il séjourneroit, ou s'il passeroit plus loin, afin de mieux prendre ses mesures pour lui rendre toute sorte de services. Soto répondit qu'il prendroit la route de Cofaciqui, & ne s'arrêteroit point qu'il n'eût auparavant été dans cette contrée. Là-dessus le Cacique lui repartit qu'elle n'étoit séparée de la Province de Cofaqui que par un desert de sept jours de marche; que pour

cela

cela il lui offroit des vivres avec des gens de guerre, & que s'il lui plaifoit de donner ses ordres, il les feroit ponctuellement executer. Le Général témoigna qu'il lui avoit obligation, & le conjura de faire en cette rencontre ce qu'il jugeroit nécessaire pour la marche, & qu'ainsi il esperoit que les troupes ne manqueroient de rien, & qu'il iroit heureusement à Cofaciqui.

Le Cacique joyeux que le Général se confioit en lui, ordonna de lever promptement des troupes, & dans quatre jours il se trouva quatre mille hommes pour escorter l'armée, avec un pareil nombre pour porter le bagage & les provisions *. Cependant de peur de quelque surprise, à cause du nombre des Indiens, le Général commanda à ses gens de se tenir sur leurs gardes plus qu'à l'ordinaire, mais les Barbares étoient bien éloignés de rien entreprendre; ils ne songeoient qu'à gagner l'amitié des Espagnols, afin qu'ils les aidassent à se vanger des peuples de Cofaciqui avec lesquels ils étoient en guerre. C'est pourquoi un jour avant le départ des Chrétiens, le Cacique fit appeler Patofa son Lieutenant Général, & lui dit qu'il se presentoit une belle occasion de se ressentir des injures que les habitans de Cofaciqui leur avoient faites à tous; que pour en avoir raison, il l'envoyoit dans leur pays avec l'Armée des Espagnols; qu'il étoit de sa prudence d'en ménager l'amitié par toutes sortes de services à cause qu'à la faveur de ces invincibles troupes, il le vengeroit hautement de ses ennemis; que d'ailleurs cela lui donneroit lieu de mériter de son Prince, & de son pays, & augmenteroit sa reputation; que connoissant son ardeur pour la gloire, son zele pour la patrie, & sa valeur en toutes rencontres, il ne lui en diroit pas davantage, persuadé qu'il répondroit glorieusement à l'attente qu'on avoit de lui.

Après que Patofa, qui étoit bien fait de sa personne, & dont le visage marquoit quelque chose de grand, eut reçu cet ordre, il ôta une mante de peaux de chat qu'il avoit sur les épaules, il prit une branche de palmier que lui portoit un de ses valets, & fit devant son Seigneur plusieurs gambades, & sauts avec tant de grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avança vers son Cacique la branche de palmier en main, il le salua d'une maniere peu différente de la notre, & l'assura qu'il se sacrifieroit pour son service; que puisque son bras étoit secondé des Espagnols, il lui engageoit sa foi qu'il le vengeroit de ses ennemis; que même la vengeance en seroit illustre & capable de lui ôter le souvenir des injures qu'il avoit reçues; ajoutant que si la fortune trahissoit son courage, & s'il ne remplissoit l'attente qu'on avoit conçûe de lui, son malheur seroit suivi de sa mort. A ces paroles le Cacique embrassa son Lieutenant, & lui dit, que sur l'assurance du succès de son entreprise, il l'en vouloit récompenser par avance. Là-dessus il prit une mante de martre qu'il portoit, & que nos gens estimoient deux mille ducats, & il en revêtit Patofa; ce qui est parmi ces Indiens, la plus grande marque d'honneur qu'un sujet puisse jamais recevoir.

* Gros millet, pruneaux, noix, raisins secs.

C H A P I T R E V.

Avanture d'un Indien.

LA nuit avant que les Espagnols partissent pour Cofaciqui, leur guide qui étoit l'un des Indiens qu'ils avoient pris en Apalaché, & qu'ils nommoient Pierre, sans toutefois l'avoir baptisé, se mit à crier au secours, & qu'on le tuoit. Les troupes prirent aussitôt les armes, & dans la crainte de quelque trahison elles se mirent en bataille. Mais ne voyant rien, & s'étant enquis du sujet de l'alarme, ils connurent que c'étoit leur guide, & le trouverent tout effrayé, & presque à demi mort. Comme le Général lui demanda ce qui l'avoit obligé à jeter de si grands cris, il répondit que le Diable avec un visage affreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'étoit présenté à lui; qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrétiens en Cofaciqui; que là-dessus il lui avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & lui avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuer; que s'il n'eut été secouru par deux Espagnols, le Diable lui eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit aperçû, il s'étoit enfui avec toute sa suite; qu'ainsi, puisque les Demons craignoient les Chrétiens, il supplioit qu'on le baptisât sur l'heure, afin que le Diable ne vînt plus le maltraiter. Le Général & ses Officiers qui jugeoient de la vérité de l'aventure par les coups, envoyerent quérir des Prêtres, qui après avoir interrogé ce pauvre Indien, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit, ni le jour suivant. Il étoit en un si pitoyable état, qu'il fut obligé de se refaire; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet Indien montât à cheval. Cofaqui accompagna le Général deux lieues, & lui fit ensuite quelques complimens sur le déplaisir qu'il avoit de le quitter, il commanda de nouveau à Patofa d'obeir en tout aux Espagnols, & il le fit souvenir qu'il s'étoit engagé à de grandes choses; & que l'on ne jugeoit du mérite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirèrent vers Cofaciqui, où elles souhaitoient passionnément d'arriver.

C H A P I T R E VI.

Marche des troupes.

LEs Indiens & les Espagnols formerent deux corps d'armée separez, & marcherent tout le jour en cette forte. Patofa & le Général marcherent chacun à la tête de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de service. Comme

la nuit aprocha les Indiens distribuerent des vivres aux Espagnols; les armées se camperent, elles posterent des sentinelles, & se mirent de telle façon sur leurs gardes les unes contre les autres, qu'on les eût cru ennemies. Les Chrétiens sur tout étoient toujours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient seulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les Espagnols se piquant aussi de la même chose, chacun observa à l'envy la discipline; & au bout de deux journées on arriva en très bon ordre à un desert, entre la Province de Cofaqui & de Cofaciqui. Les Espagno's marcherent six jours sans grand'-peine par ce desert, à cause que les bois & les chemins en étoient faciles. Outre quelques ruisseaux ils traverserent deux fleuves sans profondeur, mais fort étendus, & si violens que l'on fut contraint de mettre plusieurs chevaux de file pour rompre l'impétuosité de l'eau, & favoriser le passage aux gens de pied qui ne se pouvoient tenir debout, que les chevaux ne les soutinssent. Au septième jour sur le midi, ils se trouverent à la fin du chemin qu'ils avoient suivi jusqu'alors, & ne recontrerent que des sentiers qui alloient deçà & delà dans la forêt, & qui se perdoient presque aussi-tôt: si bien que ne sçachant plus quelle route prendre, le Général commença d'avoir quelques soupçons des Barbares. Il dit à Patofa que sous aparence d'amitié il les avoit voulu faire perir, qu'il n'étoit pas croyable qu'entre huit mille Indiens qu'il commandoit, il n'y en eut pas un qui sçût le chemin, veu qu'ils avoient toujours eu guerre avec les peuples de Cofaciqui, & fait des courses les uns sur les autres. Patofa répondit qu'il n'étoit jamais venu si loin, ni pas un de ceux qui l'accompagnoient; que l'on ne pouvoit appeller guerre, les escarmouches qu'il y avoit eues entre eux & les ennemis; que dans le desert on s'étoit seulement battu en diverses rencontres de chasse & de pêche, où l'on s'étoit tué & où l'on avoit fait des prisonniers de part & d'autre; que comme les habitans de Cofaciqui avoient toujours remporté l'avantage, ils les craignoient, & n'avoient osé entrer dans leur contrée; qu'ainsi puisque lui, ni ses gens ne connoissoient point où ils étoient, il supplioit que l'on prit en leur faveur d'autres sentimens que ceux qu'on témoignoit avoir; que les peuples de Cofaqui n'étoient capables d'aucune lâcheté; que d'ailleurs le Cacique & lui avoient trop de cœur pour démentir par une honteuse trahison le bon accueil qu'ils avoient fait aux Espagnols; que pour assurance de sa parole on pouvoit prendre tels otages, & en si grand nombre que l'on voudroit; qu'il offroit même sa tête avec celle de ses soldats, qui se sacrifieroient tous aveuglément pour soutenir l'honneur de leur Cacique, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce discours, craignit que ce Commandant n'en vînt à quelque extremité, pour montrer l'innocence de sa conduite, & lui repartit, que bien loin de croire qu'il eut malicieusement égaré les Espagnols, il étoit maintenant persuadé du contraire; & que l'air dont il avoit parlé le justifioit assez. On appella ensuite l'Indien Pierre, qui les avoit si sûrement guidés, que la veille il marquoit le chemin du jour suivant. Mais il avoua qu'il avoit tout à fait perdu la route, & s'excusa sur ce qu'il y avoit longtemps qu'il n'étoit venu à Cofaqui. Les Espagnols qui s'imaginoient qu'il appréhendoit encore d'être maltraité du Demon, & qu'ils le prioient inutilement,

utilement, continuèrent le reste de la journée à marcher par les endroits les plus clairs de la forêt, & arrivèrent au Soleil couchant au bord d'un grand fleuve qui n'étoit pas guéable. Comme ils n'avoient rien pour le traverser, & qu'ils avoient consumé leurs vivres, cela redoubla leurs maux; & ils furent toute la nuit dans une grande consternation. A la pointe du jour le Général pour les rassurer leur promit de ne point continuer la marche, que l'on n'eût auparavant trouvé quelque chemin.

Il commanda donc à Gufman, à Vasconcello, Aniasco & Tinoco, Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, de prendre chacun leurs gens, avec ordre aux uns de côtoyer le fleuve en montant, à quelques autres en descendant, & à tout le reste d'avancer une lieue dans le pays, & de retourner dans cinq jours au camp, pour y rapporter ce qu'ils y auroient découvert. Aniasco alla vers le haut du fleuve avec le Général Barbare, le guide Pierre, & mille Indiens. Les autres Capitaines en avoient chacun autant, afin de se répandre à travers le bois, & de pouvoir facilement trouver quelque route. Cependant Soto les attendit sur le bord de la riviere, & endura de la faim tout ce qu'on en peut souffrir. Lui & ses soldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choses que les Barbares qui étoient demeurez lui apportoient. Ces Indiens parloient du quartier dès le matin pour chercher des provisions, & ne retournoient que la nuit, les uns avec des herbes, des racines, & quelques oiseaux qu'ils tuoient, & les autres avec du poisson; en un mot, avec ce qu'ils rencontroient & qu'ils donnoient entierement aux Espagnols, qui furent trois jours à ne se nourrir en partie que des vivres que les Indiens leur fournissoient. Mais comme nos gens leur en laissoient la meilleure part, & que Soto vit bien que l'on ne pourroit plus subsister, il fit tuer quelques cochons, & distribuer une demi livre de viande à chaque Espagnol; ce qui irritoit plutôt la faim qu'il ne l'apaisoit. Néanmoins pour faire voir leur reconnaissance aux Indiens, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le Général qui les sollicitoit à cela, souffroit comme le plus simple des fantassins, il dissimuloit ses maux, il caressoit les soldats & les encourageoit avec une gayeté qui les charmoit, & leur faisoit oublier une partie de leurs peines; de sorte qu'ils témoignoit à leur tour un visage aussi content, que s'ils eussent eu toutes choses en abondance.

C H A P I T R E VII.

Suite de ce qui se passa dans le desert.

LE cinquième jour que l'Armée marcha dans le desert, un Indien * de ceux qui avoient le soin des vivres s'enfuit, soit qu'il desirât de revoir sa femme, ou qu'il craignît de mourir de faim. Patofa qui en fut averti, envoya à ses trouffes

* On les appelle Tamema.

trouffes quatre de ses gens, qui après l'avoir atteint, le ramenerent au quartier les mains liées, & le lui présentèrent. Alors il commença à lui faire des reproches de sa lâcheté, il lui remontra le tort que la fuite faisoit aux Indiens, le peu de respect qu'il avoit pour les ordres de son Cacique, & lui jura que son crime ne demeureroit pas impuni; mais qu'il serviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-dessus il ordonne qu'on le mène à un ruisseau, & là il lui fait ôter ce qui le couvroit à la reserve d'un petit caleçon. Il commande qu'on apporte plusieurs rejettons d'arbres d'une brasse de long, il fait troubler l'eau, & ordonne au deserteur de se coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robustes Indiens eurent charge de prendre les verges, & de frapper de toute leur force sur ce malheureux s'il cessoit de boire. Ce pauvre indien but d'abord autant qu'il lui fut possible; mais comme il vint à reprendre haleine, on lui donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quelques-uns de ses amis courent trouver Soto, le jetterent à ses pieds & le conjurerent avec larmes de demander à Patofa la grace du malheureux.

Soto qui savoit qu'on ne cesseroit point de tourmenter l'Indien qu'il n'eût perdu la vie, pria Patofa de se contenter de la peine que le deserteur avoit soufferte: il y consentit; & l'on tira incontinent du ruisseau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit beuë, en un mot à demi-mort.

Il arriva aussi qu'en l'un des jours qu'on souffrit le plus de faim dans le desert, quatre soldats des plus courageux, & des plus honnêtes gens de l'armée résolurent de partager ce qui leur restoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils le firent cuire pour le renfler, ils se le partagerent ensuite, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois * mangerent leur part, & il n'y eut que Silvestre qui envelopa la sienne dans un mouchoir. Ensuite un autre soldat qu'on appelloit Troche, lui demanda s'il n'avoit rien à manger, & il lui repartit assez plaisamment, qu'on lui avoit envoyé de Seville de bons macepains.

Troche se prit à rire, & sur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les supplie de lui donner quelques vivres. Silvestre lui répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gatteau, & qu'il étoit prêt à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, Silvestre reprit qu'il n'avoit rien qui ne fut vrai & tira son mouchoir où étoient les dix-huit grains de millet. Il en donna six à chacun de ses camarades, & garda le reste pour lui. Ils se regalerent aussi-tôt de cela avant qu'il survint quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruisseau, & passerent la journée de la sorte sans manger. Voilà comment ces soldats enduroient faim; & c'est par de semblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je considere aussi que c'est principalement du Perou que viennent ces richesses aux Espagnols, j'estime qu'il m'est fort glorieux d'être fils d'un des Conquerans de ce Royaume.

* Carillo, Moron, Pechado.

C H A P I T R E VIII.

Succes des Capitaines envoyez à la découverte.

Durant ces choses, les Officiers qu'on avoit envoyé chercher la route, ne souffrirent pas moins la faim que le Général. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois sans avoir rien à manger. Même ils ne réussirent pas dans leur découverte, à la recherche d'Anasco, qui rencontra un village sur le bord du fleuve qu'il côtoyoit. Il y avoit peu de monde dans ce village, mais tant de provisions, que dans un seul logis on trouva cinq cens melucs de farine de gros millet, outre quantité d'autre en grain. Les gens de Patofa & d'Anasco réjouis de ce bonheur, visiterent le reste des maisons, monterent aux plus hautes, virent deçà & delà le fleuve plusieurs habitations, & des terres cultivées. Ensuite ils firent leur repas & sur le minuit les Espagnois dépêchèrent vers Soto quatre Cavaliers, qui, pour l'assurer des choses qu'ils lui disoient, prirent des monties de gros millet, & quelques cornes de vaches. Jusqu'alors ils n'avoient point vû de vaches dans la Floride, encore qu'ils en eussent trouvé de la chair fraîche; ce qui les avoit souvent obligez à presser les Indiens de leur dire où ils rencontreroient de ce bétail, mais ni par prières, ni par menaces, ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Barbares.

La nuit même que les Cavaliers furent envoyez vers le Général, les gens de Patofa apprirent qu'ils étoient dans un village de la Province de Cofaciqui, & ils le saccagerent. Ils pillèrent le temple où étoient les richesses du lieu, & sans considération ni de sexe ni d'âge, ils tuèrent ceux qu'ils purent prendre, & leur enleverent le test pour les porter à leur Cacique, & lui montrer la vengeance qu'ils avoient prise de ses ennemis. Ce désordre dura jusqu'au jour, & sur le midi Anasco & Patofa avec ceux qui les accompagnoient, appréhendant que s'ils demeuroient plus long temps au village, ceux de la contrée ne s'assemblassent en grand nombre, qu'ils ne vinssent fondre sur eux & ne les taillassent tous en pieces, ils retournèrent de decamper, & d'aller rejoindre Soto.

C H A P I T R E IX.

Arrivée du Général en Cofaciqui, avec la découverte du Pays.

LE Général ayant scû les particularitez de la découverte d'Anasco, décampa, & prit pour guides les Cavaliers qu'on lui avoit dépêchez: mais à cause que les troupes qui l'accompagnoient enduroient beaucoup de faim, el-

les ne fongeoient qu'à se rendre où il y avoit des vivres ; de sorte que sans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'après avoir fait en un jour & demi plus de douze lieues, ils arriverent où étoient leur compagnons. Ils s'y rafraîchirent sept jours ; & durant ce temps-là, les trois autres Capitaines que l'on avoit envoyez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils étoient partis, sans avoir rencontré un seul village, ni pris aucun Indien, quoi qu'ils en eussent vû passer plusieurs. Mais comme ils ne trouverent plus Soto, ils suivirent la route qu'il avoit tenuë, & se rendirent au village où il s'étoit avancé. Là ils lui racontèrent le détail de leur course, & se rétablirent, car ils en avoient grand besoin ; étant abatus de fatigues, & depuis huit jours n'ayant mangé que des racines. Cependant Patofa & ses gens se répandirent quatre lieues aux environs du quartier, tuant indifferemment hommes & femmes, saccageant les villages, & pillant les Temples où ils peurent entrer. Le Général averti de cela & que ces Barbares alloient pousser leur ressentiment encore plus loin, crut qu'il étoit de son intérêt d'empêcher le desordre, à cause qu'étant contraire au dessein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il lui seroit à l'avenir de cruels & nuisans ennemis. Il envoya donc prier Patofa de faire arrêter ses gens. Ce Capitaine obéit, & à son retour de la poursuite de ses ennemis, Soto lui donna pour son Cacique & pour lui quelques étoffes de soye, du linge, des couteaux, des miroirs, & autres choses semblables ; & après l'avoir remercié de ses bons offices, il le supplia de ne pas aller plus loin, & de reprendre le chemin de sa Province.

Patofa ravi des presens qu'on lui avoit fait, s'en retourna avec d'autant plus de joye, qu'il avoit hautement vangé son Seigneur. Soto ensuite de ce départ demeura encore deux jours au camp : mais si-tôt qu'il vit ses gens en état, il prit sa marche en montant le long du fleuve, où il trouva force vivres, & plusieurs Indiens massacrés, ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de se retirer dans les forêts ; & au bout de trois journées il campa dans un endroit rempli de meuriers, & de plusieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits, il commanda à Aniasco de suivre avec trente fantassins la route qu'on avoit tenuë jusques alors, & de tâcher de prendre quelque Indien, pour avoir connoissance du pays & du Cacique de la Province. Il lui recommanda aussi de prendre grand soin de remarquer tout ce qu'il verroit, afin que l'Armée continuât sa marche avec assurance, ajoutant qu'il se reposoit sur sa conduite, & esperoit que le bonheur qui l'avoit toujours accompagné, ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit Aniasco & ses compagnons fortirent secretement du camp, ils suivirent le chemin qu'on leur avoit dit, & qui s'élargissoit peu à peu. Mais après deux lieues, ils ouïrent un bruit confus & semblable à celui que l'on fait dans un village. Là-dessus continuant leur route jusques vers une forêt où ils se trouverent, ils virent de la lumiere, ils entendirent des chiens aboyer, des enfans crier, & des personnes parler, & connurent qu'ils n'étoient pas loin de quelque bourg. Ils se préparèrent donc à prendre quelques Indiens, & dans ce dessein ils se coulerent doucement droit au village, chacun à l'envi l'un de l'autre.

Comme ils eurent un peu marché, ils apperçurent le Bourg au delà du fleuve, le long duquel ils étoient venus. Ils tournent & courent deçà delà pour découvrir un passage; mais n'en trouvant point, ils s'arrêtèrent dans un lieu découvert sur le bord de la rivière, à l'endroit où arrivoient les bateaux. Ils s'y rafraichirent quelque temps; puis ils se rendirent avant le jour. Ils racontèrent leur découverte au Général, lequel, si-tôt que le Soleil fut levé, prit cent chevaux avec autant de fantassins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au passage du fleuve, Ortis & Pierre l'Indien crièrent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur Cacique, & que les gens qu'ils apperçoient, étoient la suite de l'Ambassadeur. Les Barbares surpris de ce qu'ils voyoient se retirèrent promptement dans le village pour y porter cette nouvelle.

C H A P I T R E X.

Conduite de la Dame de Cofaciqui.

L'Arrivée des Espagnols étant répandue dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez d'environ 45. ans chacun, entrèrent dans un bateau avec d'autres Indiens; & passèrent à l'autre bord. Comme ils furent en présence du Général, ils se tournèrent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à Soto qui étoit assis avec gravité sur un siege qu'on lui tenoit toujours prêt; pour recevoir les Ambassadeurs qu'on lui dépéchoit. Ils lui demanderent d'abord selon la coutume de tous les habitans de la Floride, s'il vouloit la paix ou la guerre; & il leur répondit la paix, avec leur alliance, & des bateaux pour traverser le fleuve; qu'il les supplioit aussi de lui livrer passage sur leurs terres, & de lui donner quelques vivres pour aller plus loin; qu'il étoit marry de les importuner; mais que la nécessité l'y contraignoit; qu'ainsi la faveur qu'ils lui accorderoient lui seroit extrêmement sensible; qu'il tâcheroit de la reconnoître, & feroit qu'ils auroient autant de sujet de se louer de sa conduite, que lui de leur generosité. Les Indiens lui repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais ils ajoutèrent qu'il y avoit peu de vivres dans le pays; que la peste à la réserve de leur bourg avoit desolé la Province; que la plupart des habitans avoient été emportez de cette maladie; & que les autres s'étant retirez dans les forêts n'avoient point semé; que même depuis la peste cessée, ils n'étoient pas encore retournez dans leurs maisons. Neanmoins qu'il devoit tout esperer, parce qu'ils étoient sujets d'une jeune Dame, qui n'étoit pas moins prudente que genereuse; qu'ils lui alloient rendre compte de toutes choses, & qu'ils viendroient rapporter sa réponse, qui selon toutes les apparences ne manqueroit pas d'être favorable. Là-dessus, ils prirent congé du Général, retournerent au village, & firent à leur Princeesse un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de lui dire. A peine eurent-ils

parlé,

parlé & dit leur avis touchant les mesures qu'on devoit prendre dans cette rencontre, que leur Dame commanda que l'on tint prêt un batteau, & qu'on le parât le mieux qu'il seroit possible. Elle y entra ensuite avec huit femmes des plus considerables de sa Province. Ce batteau étoit remorqué par un autre, où se mirent les six Indiens qui retournoient d'auprès des Espagnols, & avec eux plusieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les passèrent au bord où étoit le Général.

Au même temps que la jeune Dame s'approcha du Général elle lui fit ses compliments; & s'étant asise sur un siege qu'on lui avoit apporté, elle raconta les choses que les gens lui avoient dites. Elle ajoûta qu'encore que le malheur de l'année lui ôtât le moyen d'assister Soto comme elle l'eût souhaité, elle lui offroit pourtant six cens mesures de gros millet; que dans deux maisons du bourg qui étoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune; qu'elle avoit amassé ces vivres pour secourir ceux de ses sujets qui avoient été préfervez de la peste; & que pourvu que le Général lui laissât la moitié de ses provisions, à cause de la pauvreté du pays, elle abandonneroit l'autre de tout son cœur; que s'il desiroit quelque chose de plus, elle ordonneroit qu'on ouvrit les greniers d'un bourg tout proche; qu'elle y avoit deux mille mesures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit nécessaire; que pour loger plus commodement le Général & ses Officiers, elle quitteroit sa propre maison, & leur abandonneroit la moitié du bourg; que pour les soldats elle feroit bâtir des huttes; que même si tout cela ne suffisoit pas, elle commanderait aux habitans de s'en aller dans un village voisin; qu'enfin pour faciliter le passage du fleuve à son Armée, elle auroit soin que le lendemain il y eût des traîneaux & des batteaux tout prêts, afin de montrer au Général avec quelle ardeur elle tâchoit de lui rendre de bons offices.

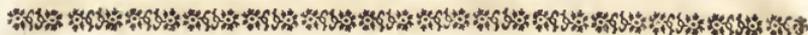
Soto fit réponse qu'il lui avoit les dernieres obligations; que les offres qu'elle faisoit étoient au delà de son mérite; qu'elles lui sembloient d'autant plus considerables que ses sujets souffroient, à cause de la misere de l'année, & qu'elle se retranchoit plusieurs choses pour l'obliger; qu'à cette consideration il feroit soigneusement menager les vivres & n'acommoderoit le moins qu'il pourroit; que touchant les logemens, tout étoit réglé avec prudence, & qu'il étoit si charmé de sa generosité, qu'il ne desiroit d'être favorisé de la fortune, que pour lui témoigner un jour sa reconnoissance des graces qu'elle faisoit aux Espagnols. Ensuite Soto la mit adroitement sur le discours de la Province de Cofaciqui, & des contrées voisines, & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'esprit & de sagesse. On observa aussi que les peuples de Cofaciqui & des deux dernieres Provinces avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honnête que les habitans des autres pays: car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que même ils l'entretinssent, on remarquoit néanmoins dans leur conduite je ne sai quoi de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de Cofaciqui & leur voisins, il sembloit que toute leur vie il eussent eu commerce avec les Espagnols. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeïssent en tout, & tâchoient par toutes sortes de moyens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menagât avec beaucoup d'adresse leur amitié.

C H A P I T R E X I.

L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.

Pendant que la Dame de Cofaciqui parloit à Soto, elle défila l'une après l'autre une chaîne de grosses perles, qui lui faisoit trois tours au cou, & lui descendoit jusques à la ceinture. Puis elle fit signe à Ortis de les prendre & de les donner au Général. Mais comme il lui témoignoit que les offrant elle-même, ses perles recevroient un nouveau lustre; elle lui dit que la retenue des personnes de son sexe lui défendoit cette liberté. Soto, qui sût ce qu'elle disoit, lui fit répondre qu'effectivement sa main releveroit le prix de ses perles; & que puis qu'elle ne les présentoit que dans la vûe de faire la paix, elle n'alloit ni contre la bien-seance ni contre son honneur. Ces paroles lui inspirèrent une honnête hardiesse, elle se leva aussi-tôt & donna des perles au Général, qui s'approcha très-civilement pour les recevoir. Il s'éta même du doigt un très-beau rubis, dont il lui fit présent en signe de paix. Elle l'accepta & le mit à son doigt avec une grace particuliere. Ensuite elle prit congé du Général, & se retira dans le bourg, après avoir rempli les Espagnols d'admiration. Sa beauté & son esprit les avoient occupés de telle sorte, qu'ils ne songerent pas seulement à s'enquerir de son nom. Cependant pour donner ordre au passage de l'armée, le Général demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent être le même que celui qui sur la côte est appellé Sainte Helene, & il manda au Mestre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprès de lui.

Durant ce temps-là les Indiens firent aussi des traîneaux en fort grand nombre, & amenèrent plusieurs batteaux, si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques-uns racontent que les Espagnols eurent quatre chevaux de noyez, & les autres sept: ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur étoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les poussèrent si inconsidérément à travers le fleuve, qu'ils les engagèrent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres étant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les Indiens leur avoient laissé; & l'autre sous des huttes de rameaux; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fruitiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.



C H A P I T R E XII.

On envoie vers la mere de la Dame de Cofaciqui.

LE lendemain du passage des troupes, Soto s'informa avec soin de la Province de Cofaciqui, & il sçût que le terroir étoit très-bon pour semer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la Dame du pays, étoit une veuve qui demouroit à douze lieuës du quartier, c'est pourquoi il supplia sa fille de la mander, & incontinent elle lui dépêcha douze des principaux Indiens, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & même des animaux * inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma sa fille de legereté, & témoigna beaucoup de ressentiment de sa conduite. Elle trouva fort mauvais aussi que les Envoyez ne se fussent pas opposez à leur Dame; & fit connoître par ses manieres un grand mépris pour les Espagnols. Sur cette nouvelle le Général commanda à Aniasco de descendre avec trente fantassins le long du fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages, que là ils rencontreroient la mere de la Dame de Cofaciqui, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cause qu'il desiroit gagner le pays par cette sorte de voye, afin de s'y pouvoir un jour établir sans grande peine. Aniasco part avec ses camarades, & mene un jeune Indien de qualité, que la Dame de la Province lui avoit donné pour l'accompagner. Cet Indien étoit suivi de quelques-uns de ses domestiques, & avoit charge lors qu'on seroit près du lieu où l'on devoit aller, de marcher devant, pour donner avis de la venue des Espagnols, & de conjurer la bonne mere au nom de sa fille & des habitans du pays de se rendre au Camp, en l'assurant, qu'elle y auroit du plaisir & de l'honneur; qu'en un mot elle y seroit reçûë avec beaucoup de joye & d'affection. La Dame de Cofaciqui avoit dépêché ce jeune Seigneur, à cause qu'ayant été élevé par sa mere, il en étoit aimé tendrement, & qu'à cette considération il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux Espagnols. Il étoit d'ailleurs capable de faire réussir ce dessein lui seul; car il avoit de l'adresse, la taille & la mine avantageuses: avec cela il étoit fort lesté à la maniere du pays, avec des plumes de diverses couleurs sur la tête, une belle mante de † peaux, un arc peint à la main, un carquois plein de flèches sur l'épaule. C'est l'état où marchoit le jeune Indien, qui ne songeoit qu'à gagner l'amitié des Espagnols, & qui leur témoignoit en toutes choës, que sa plus grande satisfaction seroit de les obliger.

* Ce sont les chevaux.

† Cela étoit contre la coûtume. Les Indiens portent rarement des peaux l'Été.

C H A P I T R E XIII.

Mort du Seigneur Indien avec le retour des Envoyez.

Après qu'Aniasco & ses compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils se reposèrent sous de grands arbres. Cependant le Seigneur Indien qui étoit au milieu de la troupe, & qui jusq'ualors les avoit agreablement entretenus de Cofaciqui & des contrées voisines, commença tout d'un coup à rêver; il apuye negligemment sa tête sur son coude, & jette de fois à autres de profonds soupirs. Néanmoins de crainte de l'affliger d'avantage, on n'osa lui demander la cause. Ensuite comme il cessa un peu de soupirer, il prit son carquois, & mit dehors presque toutes les flèches l'une après l'autre. Elles étoient extrêmement belles, parce que les plus considerables habitans de la Floride mettent leur honneur dans la beauté de ces sortes d'armes; sur tout en celles qui leur servent d'ornement. Comme on aura du plaisir d'apprendre la maniere dont elles sont faites, je parlerai ici des flèches de l'Indien, qui accompagnoit les Espagnols. Les flèches de ce Seigneur étoient de roseau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque chose de singulier. Plusieurs étoient armées de corne de cerf, ou d'os de poisson, & quelques-unes de bois de palmier éguilées par le bout, & dentelées par les côtez avec tant de propreté, qu'on n'eût pu rien faire de plus juste avec l'acier.

Aussi les Espagnols les trouverent si bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les considerer de près, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'Indien qui voit que nos gens ne l'observent pas, tire doucement de son carquois une flèche, dont la pointe étoit de pierre à fusil, & semblable à celle d'un poignard, il s'en frappe à la gorge & tombe mort. Les Espagnols étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prévenir un coup si funeste, appellent les valets de cet Indien, & demandent la cause de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils estimoient que leur maître s'étoit donné la mort dans la pensée que le service qu'il rendoit aux Chrétiens seroit tres desagréable à la Dame vers qui, il les conduisoit; que puis qu'elle n'étoit pas venue la premiere fois, il étoit à croire qu'elle s'en offenseroit; qu'ainsi il reconnoissoit mal l'amour qu'elle lui portoit, & les soins qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoûtoient qu'il s'étoit aussi persuadé, que s'il n'exécutoit les ordres de la jeune Dame, il se mettroit mal auprès d'elle; qu'il seroit enfin contraint de se retirer, & ils asseuroient que voyant qu'il ne pouvoit éviter de desservir la fille, ou la mere, il leur avoit voulu généreusement témoigner qu'il préféreroit la mort au malheur de leur déplaire. Les Espagnols trouverent ces conjectures assez vrai-semblables, & continuerent leur route. Mais après trois lieuës, ils s'enquirent des domestiques de l'Indien, s'ils sçavoient la retraite de la Dame qu'ils cherchoient, & combien ils en étoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maître seul la sçavoit; &

que neanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieues ils apperçurent quelques Indiens: ils se mirent aussi-tot en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les supplièrent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mere de la Dame de Cofaciqui; à quoi ces Barbares repartirent que le bruit courroit, qu'elle étoit sortie de sa demeure ordinaire, & que même ils ne sçavoient pas bien où elle se retiroit; que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien loin, elle se trouveroit peut-être fort près. Sur cette réponse, comme les Espagnols balangoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre, l'un de leurs compagnons dit, que les premiers Envoyez n'ayant eu aucun succes de leur entreprise, il n'y avoit point d'apparence qu'ils dussent être plus heureux; que la Dame qu'ils alloient chercher témoignoit une particuliere aversion pour les Espagnols; que s'étant opiniâtée à ne pas venir, elle auroit peut-être assemblé des troupes pour les tailler tous en pieces, au cas qu'ils la voulussent enlever, & que sans avoir des chevaux, ils ne pouvoient ni se defendre, ni rien tenter; qu'après tout, cette bonne femme leur étoit fort inutile pour leur conquête, & qu'il suffisoit d'avoir sa fille, avec laquelle il falloit faire une paix solide; que du reste il ne sçavoient qu'elle route prendre pour aller à la demeure de la mere, parce qu'ils manquoient de guides fideles, & que sans parler du jeune Seigneur, dont la mort étoit d'un mauvais présage, leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à ces avis, & reprisent le chemin du Camp, où ils rendirent compte de leur aventure. A trois jours de là un Indien s'offrit de les conduire en descendant par eau, où étoit la mere de la Dame de Cofaciqui, sur quoi Aniasco prit deux batteaux avec vingt de ses camarades, & suivit son guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui se noyerent au passage du fleuve de Cofaciqui, & cela renouvela le déplaisir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voyage, ils ne firent aucune rencontre, & après beaucoup de peine ils revinrent au quartier avec nouvelle, que la Dame qu'ils alloient chercher ayant sçu qu'on retournoit à elle, s'étoit cachée dans une forest, d'où il n'y avoit aucun moyen de la tirer. Le Général desespérant alors de l'avoir, tourna toutes ses pensées ailleurs.



C H A P I T R E XIV.

Metal qu'on trouva en Cofaciqui.

Durant les courses d'Aniasco, les autres Espagnols qui esperoient tous de faire fortune en Cofaciqui, s'informerent avec soin des richesses qui s'y rencontroient, & le Général commanda d'appeler les deux jeunes Indiens que l'on

l'onavoit amenez d'Apalaché. Il les envoya vers la Dame de Cofaciqui, la supplier de faire apporter des perles avec de ces métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient les marchands qu'ils avoient servis; l'assurant que si elle obligeoit les Espagnols en cela, elle acheveroit de les combler de ses graces. Cette Dame dépêcha aussi tôt de ses sujets quérir de ce métal; & ils rapportèrent du cuivre d'une couleur tres dorée, avec de certains aix blancs comme de l'argent, longs & larges d'une aune, épais de trois à quatre doigts, & toutes fois tres-legers. Mais quand on les manioit ils se reduisoient en poudre, à la façon d'une motte de terre fort seiche. Ensuite elle fit dire aux Espagnols, qu'au bout du village, dans un Temple, où l'on enterroit les plus considerables du lieu, il y avoit de toutes sortes de perles en abondance; qu'ils en prendroient autant qu'ils le jugeroient à propos; que s'ils en vouloient d'avantage, ils en trouveroient à une lieuë du quartier dans la Capitale de la contrée; que cette ville le séjour de ses ancestres, avoit un Temple, où ils verroient une grande quantité de perles, qu'elle abandonnoit à la discretion du Général & de ses troupes; & que même s'ils n'étoient pas satisfaits de tout cela ils en pourroient encore avoir par le moyen de la pêche qui se faisoit au pays. Ces nouvelles contolèrent les Espagnols de n'avoir pas rencontré en Cofaciqui l'or & l'argent dont on les avoit flattez. Ils se réjouirent aussi de voir que plusieurs croyoient qu'il y eust de l'or dans le cuivre, mais comme ils n'avoient ni eau forte, ni pierre de touche, ils n'en purent faire l'essay.

CH A P I T R E X V.

Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui

L'Ors que l'on sçeut les richesses du Temple où étoient enterrez les plus considerables habitans de Cofaciqui, on l'envoya garder, & au retour d'Aniasco le Général & ses Capitaines s'y transporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des serrures, & ils s'étonnerent que sans outils les Indiens les eussent pû si bien faire. Ces coffres étoient autour des murailles sur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient de telle sorte les morts embaumez, qu'ils ne sentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roseau tres-bien faites. Ces derniers coffres étoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les Espagnols furent réjouis de tant de richesses; car il y avoit plus de mille mesures de perles. Ils en peserent vingt mesures, & en prirent deux seulement avec autant de semence de perles pour les envoyer aux Havanes, où l'on en sçauroit le prix. En effet le Général ne voulut point qu'on s'embarassast de beaucoup de choses; & même il eut fait remettre dans les corbeilles le reste des perles, si on ne l'eut supplié d'en distribuer. Il en donna donc à pleines mains aux-

soldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoi elles étoient propres. Ensuite les Espagnols sortirent de ce Temple, & Soto deux jours après, prit trois cens hommes des principaux de ses troupes, & alla à Talomeco.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp jusqu'à cette ville étoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il sembloit qu'on se promenaît dans un verger. Ainsi nos gens arriverent avec plaisir & sans peine à Talomeco, qu'ils trouverent abandonnée à cause de la peste. Talomeco est une belle ville, & marque assez qu'elle a été le séjour des Caciques. Elle est sur une petite éminence près de la riviere, & consiste en cinq cens maisons bien basties. Celle des Seigneurs s'éleve par dessus la ville & se voit de loin. Elle est aussi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maison est le Temple où sont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il est rempli de richesses, & basti d'un maniere magnifique : mais comme je desespere de le bien décrire, je conjure les honnestes gens qui liront cette Histoire, de suppléer au défaut de mon expression, en se formant une grande idée des choses dont je les vais entretenir.



C H A P I T R E X V I

Description du Temple de Talomeco.

LE Temple de Talomeco, où est la sepulture des Caciques, a plus de cent pas de long sur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toit fort élevé, pour supléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture est de roseaux fort déliez, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui ressemblent aux tapis de jonc des Maures, ce qui est très-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis mis l'un sur l'autre servent pour empêcher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrée & leurs voisins imitent dans leurs maisons.

Sur le toit de ce Temple il y a plusieurs coquilles de différente grandeur, & prises de divers poissons, rangées outre cela dans un tres-bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir apportées, ces peuples étant si éloignez de la mer si ce n'est qu'on les ait prises dans les fleuves & les rivieres qui arrosent la Province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toujourns un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervalles d'une piece à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles de diverses grosseurs en forme de festons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles qui vont depuis le haut du toit jusqu'en bas, joints au vif-éclat de la nacre & des coquilles, font un très-bel effet lors que le Soleil donne dessus.

Le Temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On voit à l'entrée
douze

douze statuës de geants faites de bois. Ils sont representez d'un air si farouche & si menaçant, que les Espagnols s'arrestèrent long-temps à considerer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans ont été mis là pour défendre l'entrée de la porte; car ils sont en haye des deux cotéz, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit pieds, & les autres un peu moins à proportion, en forme de tuyaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque coté, des massues garnies de cuivre qu'ils tiennent eslevées, & semblent tout prests à les rabattre avec fureur sur ceux qui se hazardent d'entrer. Les seconds ont des marteaux d'armes, & les troisièmes, une espece de rame; les quatrièmes, des haches de cuivre, dont les tranchans sont de pierre à fusil. Les cinquièmes tiennent l'arc bandé, & la flèche preste à partir. Rien n'est plus curieux à voir que ces flèches, dont le bout d'enbas est d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fusil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en posture menaçante, ainsi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans est orné conformément au dehors du toit; car il y a une espece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, entre lesquelles on voit des festons de perles qui pendent du toit. Dans l'intervalle des coquilles & des perles, on aperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverses couleurs tres-bien disposées. Outre cet ordre qui regne au dessus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toit plusieurs plumes & plusieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas en sorte qu'il semble que ces ouvrages soient prêts à tomber.

Au dessous de ce plafond & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre cotéz, deux rangs de statuës, l'un au dessus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du Pays. Chacun a sa niche joignant l'une de l'autre & seulement pour orner la muraille qui eust été trop nuë sans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où sont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil très-délié, & de diverses couleurs. Pour les statuës des femmes, elles ne portent rien à la main.

Au pied de ces murailles il y a des banes de bois fort bien travaillez, où sont posés les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au dessus de ces cercueils en des niches dans le mur, se voyent les statues des personnes qui sont ensevelies là. Elles les representent si naturellement, que l'on en juge comme elles estoient au temps de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main, mais les hommes y ont des armes.

L'espace qui est entre les Images des morts, & les deux rangs de Statues, qui commencent sous la corniche est semé de boucliers de diverses grandeurs, faits de roseaux si fortement tissus, qu'il n'y a point de trait d'arbaleste, ni mesme de coup de fusil qui les puisse percer. Ces boucliers sont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribue beaucoup à leur beauté.

Dans

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de caiffes fur des bancs feparez. Les plus grandes de ces caiffes fervent de bafe aux médiocres, & celles cy aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides font compofées de cinq ou fix caiffes. Comme il y a des efpaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de coté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces caiffes font remplies de perles, de forte que les plus grandes renferment les plus groffes perles, & ainfi en continuant jufqu'aux plus petites, qui ne font pleines que de femence de perles. Au refte la quantité des perles étoit telle, que les Efpagnols avouerent qu'encore qu'ils fuflent plus de neuf cens hommes, & euflent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous enfemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne doit pourtant pas s'en trop étonner, fi l'on confidere que les Indiens de la Province apportoient dans ces caiffes depuis plusieurs fiecles toutes les perles qu'ils trouvoient, fans en retenir une feule. Et de là on peut juger par comparaifon, que fi tout l'argent qu'on a aporté du Perou en Efpagne, ne s'étoit pas tranfporté ailleurs les Efpagnols pourroient aujourd'hui couvrir d'or & d'argent plusieurs Eglifes.

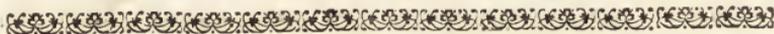
Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de perles, on trouva force paquets de peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, fans compter plusieurs habits de peaux avec le poil, teintes différemment, plusieurs vêtemens de chats, de martres, & d'autres peaux auffi bien paffées qu'aux meilleurs endroits d'Allemagne & de Mofcovic.

Autour de ce Temple, qui par tout étoit fort propre, il y a un grand magazin divisé en huit falles de mefme grandeur, ce qui lui apporte beaucoup d'ornement. Les Efpagnols entrerent dans ces falles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la première de longues piques ferrées d'un très-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule eft enrichi de chamois de couleur, & aux extremitez il y a des houpes avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la féconde falle des maffuës femblables à celles des geans; garnies d'anneaux de perles, & par intervalles, de houpes de diverfes couleurs, avec des perles alentour. Dans la troifiéme on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres; dans la quatrième, des épieux parez de houpes près du fer & à la poignée; dans la cinquième des efpeces de rames ornées de perles & de franges; dans la fixième des arcs & des flèches très belles. Quelques unes étoient armées de pierre à fuflil, éguifées par le bout en forme de poignon, ou en forme d'épée, de fer de piques, ou de pointe de poignard, avec deux tranchans. Les arcs étoient émaillez de diverfes couleurs, lufans & embellis de perles en divers endroits. Dans la feptième falle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache aporté de loin, garnies de perles & de houpes de couleur. Dans la huitième, des boucliers de rofeaux tiffus fort adroitement, & parez de houpes & de femences de perles. Voilà la defcription du Temple & du magazin d'armes de Talameco que les Efpagnols, qui avoient été au Perou, & dans les autres de l'Amérique, admirerent comme la merveille du nouveau monde. En fuite ils demanderent aux Indiens ce qui les avoit portez à amaffer tant de richesses, & ils

répon-

répondirent que tous les Seigneurs du pais, & principalement ceux de leur Province, faisoient consister leur grandeur dans la magnificence de leur Temple. Nos gens se contenterent de cette réponse, & aussi-tôt les Intendants de l'Empereur qui étoient à la suite de l'Armée, pour recevoir le quint de toutes les richesses que l'on trouveroit, delibererent de prendre les droits de leur Maître : mais Soto leur dit qu'il ne se falloit charger de rien; que l'on étoit embarrassé des armes & des provisions que l'on portoit; qu'après la conquête de la Floride on la partageroit, & que celui auquel arriveroit la Province de Cofaciqui payeroit le quint des tresors qui se trouveroient dans le Temple de Talomeco. Tout le monde aprouva ce sentiment, & l'on reprit la route du quartier.



CHAPITRE XVII.

Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chovala.

SI-tôt que le Général fut arrivé au quartier il employa dix jours à s'informer des Provinces voisines, & sur l'assurance qu'elles étoient fertiles & peuplées, il commanda à ses gens de se tenir prêts pour partir, & alla avec ses Officiers prendre congé de la Dame de Cofaciqui & des principaux Indiens. Il les remercia de leur obigeant accueil, & sur tout la jeune Princesse, à qui il promit toutes sortes de reconnoissances des bontez qu'elle avoit eues pour les Espagnols. Ensuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas assez de vivres pour marcher en gros, elles se divisèrent. Le Général ordonna à trois de ses Capitaines *, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantassins, & d'avancer douze lieuës dans le pays, à côté de la route de Chovala où on alloit. Il leur dit; qu'ils rencontreroient dans un bourg six cens mesures de gros millet; & ajouta qu'après en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reste de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le Général prit le chemin qu'il avoit resolu. Il arriva en huit jours à Chovala, qui confine à la Province de Cofaciqui, & ses Officiers au village, où ils avoient ordre de se rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils en enleverent deux cens mesures, & vinrent reprendre la route du Général qui étoit passé. La plupart d'entre eux qui ne savoient à combien de distance ils étoient de lui, & qui dans cette incertitude craignirent de manquer de vivres sur le chemin, se mutinerent, & sans vouloir obéir doublerent le pas pour l'atteindre. Les Capitaines qui vouloient aller doucement, à cause des trois chevaux malades, tâcherent à retenir ces mutins, par la consideration des services que l'on tiroit des animaux: mais ils leur répondirent fierement, que l'on ne devoit point préférer trois chevaux à la vie de trois cens hommes, & ils se remirent à marcher plus fort

* Gallego, Tinoco, Silvestre.

fort & plus en desordre qu'auparavant. Là-dessus un des Capitaines qui se trouvoit à la tête, leur dit, qu'il s'étonnoit de la précipitation avec laquelle ils alloient ; que dans deux jours au plus tard, ils joindroient le Général à Chovala ; qu'il avoit trop d'honneur, & favoit trop bien la guerre pour les laisser dans un pays ennemi ; qu'il ne falloit donc pas sur une crainte ridicule de manquer de provisions, abandonner des chevaux qui servoient si utilement contre les Barbares ; que sans doute leur conduite les couvriroit de honte, & donneroit un sensible déplaisir a Soto qui les aimoit ; qu'ainsi ils devoient plutôt songer à rentrer dans leur devoir, & à mourir en braves soldats, que d'être dans la desobeissance, & vivre sans gloire. Ces paroles les arrêterent un peu, & le lendemain comme ils marchaient, il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents, de tonnerre, & d'une grêle si funeste, que sans la rencontre de quelques grands arbres ils fussent tous peris ; car la grêle étoit fort grosse, mais par bonheur elle ne dura pas longtemps : de sorte qu'ils continuèrent leur chemin, & arrivèrent le troisième jour de leur marche à de petits villages, que l'on appelloit Chaliques, d'où les habitans s'étoient retirez, hormis quelques vieillards, dont la plupart avoient perdu la vûe.

A trois journées de là, ils rejoignirent le Général qui les attendoit depuis deux jours dans une vallée de la Province de Chovala, éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës par la route qu'ils avoient tenuë, & qu'ils trouverent assez belle. Ils marcherent presque toujous par un pays plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës de petites rivières qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrèrent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce, couvertes d'herbes très-propres pour le bétail, & virent durant leur traite de très-bonnes terres.

Au reste depuis Apalaché jusques à Chovala, le chemin fut d'environ cinquante sept journées, & presque toujours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, est que les Espagnols trouverent dans les villages qui dépendoient de la Dame de Cofaciqui, plusieurs esclaves Indiens des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pêche faisoient prisonniers. Ces esclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit fort maltraitez pour les empêcher de fuir. Aux uns on avoit coupé les nerfs du cou du pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'aurai encore dit quelque chose de la Dame de Cofaciqui, j'aurai raconté ce qui s'est vû & qui s'est passé de plus de considerable dans ces Provinces de la Floride.

C H A P I T R E VII.

Générosité de la Dame de Cofaciqui.

Les Espagnols séjournerent quinze jours dans la Capitale de Chovala, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent très-bien reçus, parce que la Province dépendoit de la Dame de Cofaciqui. Ensuite ils décamperent, marcherent le premier jour par des terres semées, les cinq autres par des montagnes inhabitées, & de vingt lieux de traversé. Elles étoient pleines de chénes, de meuriers, de bons pasturages, & de petits ruisseaux qui couloient parmi des vallées très-fraîches & très-agréables.

Pour revenir à la Dame de Cofaciqui, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les Espagnols jusques à Chovala, elle commanda encore aux habitans de cette Province de leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & même de leur donner des Indiens pour les servir durant les vingt lieux de montagne qu'ils devoient passer, avant que d'arriver à Guachoulé. Elle eut soin aussi, afin que tout allast mieux, que les Indiens de service fussent commandez par quatre des principaux du pais, & fit garder cet ordre tandis que les Espagnols marcherent sur ses terres. Mais voici comment elle se gouverna à leur égard, lors qu'ils sortirent des contrées de son obéissance. Elle ordonna aux quatre Commandans Indiens, que dès qu'ils arriveroient au pays de Guachoulé qui confine à ses Provinces, ils prissent les devans; & qu'en qualité de ses Ambassadeurs, ils allassent prier le Cacique de recevoir favorablement les Espagnols dans son Etat; qu'en cas de refus, ils lui déclarassent la guerre, & le menaçassent de mettre tout à feu & à sang dans sa contrée. Le General ne scût rien de cet ordre, qu'après que l'on eut passé les montagnes: alors comme les quatre Indiens lui eurent demandé permission de s'avancer, ils lui découvrirent les choses dont on les avoit chargez. Nos gens surpris de cette généreuse conduite, demeurèrent dans le sentiment où ils étoient, que la Dame de Cofaciqui desiroit ardemment de les servir. En effet, lorsque dans sa Province elle les obligeoit avec le plus de chaleur, elle les prioit toujours de lui pardonner, si elle ne leur rendoit pas tous les bons offices qu'elle souhaitoit. Les Espagnols pour la persuader du contraire, lui faisoient compliment sur la manière dont elle agissoit. Cette Dame étoit non seulement liberale envers ses gens, mais encore envers ses sujets qu'elle combloit de ses grâces. Elle méritoit aussi de commander à des Royaumes entiers, & pour être une Princesse accomplie, il ne lui manquoit que d'être éclairée des lumieres de la foi.

C H A P I T R E VI.

Ce qui arriva aux troupes éans le desert.

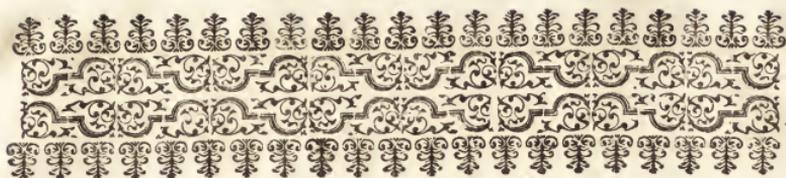
LE jour que les Espagnols fortirent de Chovala, ils trouverent à dire trois esclaves, dont deux étoient Negres & l'autre Maure. L'amour des femmes, plutôt qu'aucun mauvais traitement les avoit obigez à fuir & à demeurer parmy les Indiens, qui furent si ravies de les avoir, qu'on ne put jamais les retrouver, quelque diligence qu'on fit pour cela. Comme les Negres aimoient leurs Maîtres, & passoient pour bons Chrétiens, on fut surpris de leur faute, mais personne ne s'étonna de la conduite du Maure, qui étoit fin & méchant.

Deux jours après cette fuite, lors que les troupes marchaient à travers le desert, Juan Terron un des plus robustes soldats de l'Armée tira de son * Alforge, sur le midy, environ six livres de perles & pressa un Cavalier de ses amis de les prendre. Le Cavalier le remercia, & lui dit qu'il les devoit garder, ou plutôt, puisque le bruit couroit, que le Général dépêchoit aux Havanes, les y envoyer pour en acheter des chevaux, & n'aller plus à pied. Terron piqué de cette réponse repartit, que ces perles ne passeroient donc pas outre; & là-dessus il les répandit de côté & d'autre sur l'herbe, & à travers des buissons. On fut surpris de cette folie, car les perles étoient grosses comme des noisettes, & d'une tres-belle eau, & à cause qu'elles n'étoient pas percées, elles valoient plus de six mille ducats. On ramassa environ trente de ces perles qui parurent si belles, qu'elles firent regretter la perte des autres, & dire par raillerie ces paroles qui passerent en proverbe parmy eux, ce ne sont pas des perles pour Juan Terron.

Terron ne voulut jamais decouvrir l'endroit où il avoit rencontré tant de grosses perles; & comme ses compagnons se mocquoient souvent de sa conduite, il les pria un jour de l'épargner, ajoutant que toutes les fois qu'il se ressouvenoit de sa sottise, il lui prenoit envie de le pendre. Tels sont les prodigues, ils dépensent follement leurs biens, & après ils en sont au desespoir. Au contraire ceux qui sont liberaux ont de certaines joyes secretes, que l'on sent mieux qu'on ne les exprime.

* Espece de grande fauconniere.

Fin de la premiere Partie. de l'Histoire de la Floride.



HISTOIRE

DE LA

CONQUETE

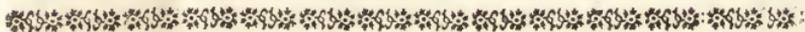
DE LA

FLORIDE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Espagnols en diverses Provinces de la Floride,
avec les batailles qui s'y sont données,



CHAPITRE I.

Comment les Caciques de Guachoulé, & d'Ichi reçurent les troupes.*

LORS que les Espagnols eurent traversé le desert dont j'ay parlé au dernier chapitre de la premiere Partie de cette Histoire, ils entrerent dans la Capitale de Guachoulé, située entre plusieurs ruisseaux qui passent de coté & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demi-lieü au devant des Espagnols, accompagné

cinq

* ou ichiaha.

cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du pais. Il reçut en cet état le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui étoit de trois cens feux, puis il le logea en sa maison qu'il avoit préparée pour cela à la considération de la Dame de Cofaciqui; & pourvut les Espagnols de toutes les choses necessaires. Son logis étoit sur une tertre avec une terrasse autour, où six hommes se pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le Général séjourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faisant tous les jours cinq lieues, il arriva le sixième à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, & se joignant à quelque distance de là, font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciaha éloignée de trente lieues de l'autre, il est plus grand que le Gualdaquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaha est à la pointe d'une Isle de plus de cinq lieues. Le Cacique à l'arrivée du Général sortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la mesme chose à l'égard des autres Espagnols, & les passerent dans des barques, & sur des traîneaux qu'ils tenoient prêts pour leur rendre cet office. Ils les logerent apres en leurs maisons, ils les regalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes sortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le Général s'enquit à son ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique lui dit qu'à trente lieues de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit sûrement conduire & ramener, Villalobos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y consentit, & ils partirent aussi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

C H A P I T R E II.

Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.

LE lendemain le Cacique vint voir le Général, & lui donna un fil de perles d'environ deux brasses. Ce present eut passé sans doute pour beau, si les perles n'eussent point été percées; car elles étoient toutes égales & grosses comme des noisettes. Soto en reconnoissance de cette faveur, lui donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulièrement estimées de l'Indien, auquel il demanda où se faisoit la pêche des perles, il répondit qu'elle se faisoit dans sa Province; qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où ses ancestres étoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à discretion. Le Général repliqua qu'il lui étoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit reçu son present que pour ne lui

pas

pas déplaire ; que son deſſein étoit ſeulement de ſçavoir de quelle forte on tiroit les perles des écailles. Le Cacique repartit qu'il en feroit pêcher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la ſatiſfaction qu'il fouhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la pêche des perles avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut ſoin que l'on brûlaſt force bois ſur le rivage, pour y faire un grand braſier, & qu'au retour des batteaux on miſt les écailles deſſus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premières dix ou douze perles de la groſſeur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au Général qui étoient préſens, & qui les trouverent très belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le Général eut vû ce qu'il deſiroit, il retourna dîner ; & incontinent après entra un ſoldat qui d'abord lui dit, que mangeant des huîtres que les Indiens avoient pêchées, il avoit rencontré ſous ſa dent une perle très-belle & d'une couleur très-vive, & qu'il le ſupplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto réſuſa civilement cette perle, & aſſura le ſoldat qu'il lui étoit auſſi obligé que s'il l'acceptoit ; qu'il tâcheroit un jour de reconnoître ſon affection, & l'honneur qu'il faiſoit à ſa femme, & que cependant il étoit d'avis qu'il conſervât ſon préſent, pour en acheter des chevaux à la Havanne. Les Eſpagnols qui étoient alors avec le Général confiſdèrent la perle de ce ſoldat ; & quelques-uns qui ſe piquoient de ſe connoître en pierres, l'eſtimerent quatre cens ducats. Auſſi n'avoit elle rien perdu de ſon luſtre, & l'on ne s'étoit pas ſervi du feu pour la tirer.

Tandis que les Eſpagnols ſéjournerent dans la Capitale d'Iciaha, un Cavalier qu'on appelloit Louis de Bravo, ſe promenant la lance en main ſur une chauffée près du fleuve, vit paſſer un chien. Il lui jeta ſa lance à deſſein de le tuër, & de le manger faute d'autre viande : mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui péchoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne ſe doutoit point de ce malheur, courut ramaffer la lance, & il trouva qu'elle traverſoit la tête de Mateos, le ſeul des troupes qui eût des cheveux blancs. C'eſt pourquoi ils l'appelloient leur pere, & comme ils lui portoient beaucoup de reſpect, ſa mort les toucha ſenſiblement.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, ceux qui étoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines étoient d'un cuivre fort haut en couleur ; qu'aparemment ſi l'on cherchoit avec ſoin, on rencontreroit de l'or & de l'argent ; que du reſte la terre par où ils avoient paſſé, étoit bonne pour le bétail & pour le labourage ; que par les bourgs qu'ils avoient traverſés, on les avoit bien reçûs, & que même toutes les nuits après les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux ; que néanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en fuſſent vengez ſur eux à coups de flèches ; mais les Indiens en uſoient peut-être de la forte dans la penſée de mieux divertir leurs hôtes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux ; car s'ils les avoient voulu tuër, ils le pouvoient aſſément ſans chercher aucun pretexte.

C H A P I T R E III.

Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acofté & de Coça.

Après le retour de Silvera & de Villabos, le Général commanda qu'on se tint prêt pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'île, & à cinq lieuës d'Iciahâ, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celui du pays où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acofté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien différente de son voisin, car lors qu'ils entrerent en Acofté, il y avoit plus de quinze cens hommes sous les armes, tous gens resoluëz & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traiterent les Espagnols avec tant de fierté & d'insolence, que plusieurs fois on fut prêt d'en venir aux mains avec eux; mais le Général l'empêcha, pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la sortie d'Apalaché. On obéit, & l'on fut toute la nuit sous les armes aussi bien que les Barbares, qui le lendemain agitent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays vint obligamment offrir du gros millet; & nos gens crurent qu'il s'étoit radouci à la recommandation du Seigneur d'Iciahâ, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le Général accepta les vivres & les paya. Les troupes aussitôt décamperent, & passerent le fleuve dans des bateaux & sur des traîneaux, ravies que les choses se fussent terminées sans combat. Elles entrerent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçurent avec affection. Ils leur fournirent aussi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça est une Province de cent lieuës de traverse. La terre en est bonne, & le pays fort peuplé; car en un seul jour sans compter les villages de côté & d'autre de la route, les Espagnols traverserent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des provisions, & même ceux d'un lieu les menoient à l'autre, & les y faisoient recevoir. Ils les accompagnerent de la sorte durant leur marche, qui fut de quatre à cinq lieuës par jour; de sorte que selon la rencontre, nos gens camperent dans les villages, & quelquefois parmi les champs.

Tandis qu'ils marcherent, le Cacique qui tenoit sa cour à l'autre extrémité de la Province, dépêchoit chaque jour vers le Général pour le féliciter de sa venue, & le supplier d'avancer tout à son aise; qu'il l'attendoit dans la capitale, où il seroit bien reçu lui & toutes ses troupes. Les Espagnols après vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche, arriverent heureusement à cette ville, que l'on appelloit Coça du nom du Seigneur, & de celui de la contrée. Sur la nouvelle qu'ils approchoient, le Cacique sortit une lieuë au devant d'eux, suivi de plus de mille hommes très-bien faits & très-lestes, avec des

ha-

habilemens de peaux, dont plusieurs étoient de martes qui sentoient fort bon. Ils marchoiēt en ordre, vingt de front à chaque rang, avec de grandes plumes de diverses couleurs sur la tête, ce qui étoit agreable à voir.

Voilà comment les sujets de Coça reçurent les Espagnols, & leur témoignerent l'estime qu'ils avoient pour eux. Ensuite les uns & les autres vinrent à la Capitale, & on logea Soto dans une des maisons du Cacique, faite comme celle des autres Seigneurs de la Floride. La ville de Coça est sur le bord d'un fleuve, composée de cinq cens maisons, dont le Cacique en fit abandonner la moitié pour loger commodement les troupes. Elles sejournerent environ deux jours dans ce lieu, où elles reçurent de Coça & de ses vasseaux toutes les marques d'une grande amitié.

C H A P I T R E IV.

Honêteté du Cacique Coça, & départ des troupes.

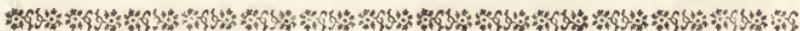
UN jour après que Coça eût diné avec Soto, & se fût entretenu de la conquête du pays, & de la maniere de le peupler, il se leva, & lui fit la reverence; se tournant un peu vers les Officiers qui étoient presens. Puis il lui dit qu'à la consideration des bontez que les Espagnols lui avoient témoignées, il le supplioit que s'il cherchoit à s'établir dans le Pays, il preferât la Province de Coça aux autres; qu'il n'avoit vû de cette contrée que les endroits les moins fertiles; mais que s'il lui plaisoit de l'envoyer visiter entierement; il trouveroit que la terre en étoit très-bonne, & le sejour très-agreable; qu'il choisiroit la partie la meilleure, & la plus belle; qu'il la peupleroit, & feroit bâtir des bourgs avec une ville où il tiendrait sa cour; qu'au moins s'il lui refusoit cette grace il le conjuroit, puisque que l'hiver approchoit, de le passer avec lui; que durant ce temps il s'instruïroit à loisir de tout, & seroit servi avec beaucoup d'affection. Le Général remercia le Cacique de tant d'amitié, & lui répondit qu'il ne pouvoit s'habituer au pays, qu'il ne fût auparavant assuré de quelque port où pussent aborder les Navires d'Espagne, avec les choses necessaires à un établissement; que lors qu'il verroit le temps favorable à une habitation, il recevroit de grand cœur son offre, & qu'il n'en perdroit point le souvenir; que cependant il le prioit de lui conserver toujours cette bonne volonté, & que bien-tôt il retourneroit dans sa Province, où il lui obéïroit sans reserve. Le Cacique rejoüit de cette réponse, dit à Soto qu'il prenoit ses paroles pour des gages de sa promesse, & qu'il s'en souviendroit jusqu'à ce qu'il l'eût accomplie. Coça avoit alors vingt-six ou vingt-sept ans: il étoit bien fait de sa personne, spirituel, doux, sage, si honnête, qu'on l'eut crû élevé parmi le monde poli & intelligent. Les Espagnols se rafraichirent dix ou douze jours dans la Capitale de la Province, & continuerent leur voyage vers la mer; car dès qu'ils partirent de Chovala, ils tirerent droit à la côte,

& tournerent en forme d'arc, pour arriver au port d'Achuffi. Le Général l'avoit ainſi reſolu avec Maldonado qui devoit y mener des foldats, des troupeaux & des proviſions.

Le Cacique accompagna Soto juſqu'à la frontière de la Province, & fut ſuivi de beaucoup de gens de guerre de ſes ſujets, & d'autres Indiens. Ils ſe rendirent au bout de cinq jours en bon ordre au bourg de Taliſſe, qui eſt la clef de la contrée. Ce bourg étoit paliffadé, revêtu de fort bonnes terrafſes, & preſque entouré d'une riviere. Il ne reconnoiſſoit pas bien le Cacique, à cauſe d'un Seigneur voiſin qui tâchoit d'en faire ſoulever le peuple. Toutefois Coça n'avoit point de guerre avec ce Seigneur, mais Taſcaluça, c'eſt ainſi que s'appelloit ce Seigneur voiſin, étoit fourbe, hardi, & entreprenant, & ſe plaiſoit à brouiller. Coça qui depuis long-temps ſavoit le deſſein de Taſcaluça, fut fort aïſe d'accompagner le Général juſqu'à Taliſſe, tant pour le ſervir que pour donner de la crainte aux habitans, & les faire rentrer dans leur devoir à la faveur des Eſpagnols.

Tandis que les troupes fortoient de la ville de Coça, un Chrétien qui n'étoit point Eſpagnol, ſe cacha dans cette place pour ne point ſuivre les autres. Mais comme il n'étoit pas conſiderable, on ne le trouva à dire qu'à Taliſſe, où l'on eſſaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au Général qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que ſon Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ni les Eſpagnols auſſi. Là-deſſus le Général pria le Cacique de lui rendre ce deſerteur: mais Coça lui reparti agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu ſ'établir ſur ſes terres, il étoit juſte qu'il y en demeurât au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un ſoin tout particulier; qu'ainſi il le ſupplioit de lui pardonner, s'il ne contraignoit point ſon foldat de rejoindre les troupes. Alors Soto qui conſidera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le preſſa pas davantage.

J'ai oublié de dire qu'un Negre fort bon Chrétien, & fort bon eſclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir ſoin. Ces particularitez ſont de peu de conſequence, mais je les rapporte, afin que ſi quelque jour on fait la conquête de la Floride, on puiſſe ſ'informer des habitans du pays, s'ils ne ſe ſouviennent point des étrangers qui ſe ſont établis parmi eux.



C H A P I T R E V.

De quelle maniere Taſcaluça reçût le Général.

LE Général ſejourna dix jours à Taliſſe, où il ſ'informa des Provinces voiſines, & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Taſcaluça le vint trouver. C'étoit un jeune homme d'environ dix-huit ans; mais ſi haut, qu'il ſurpaſſoit preſque de la moitié du corps tous les Eſpagnols, & tous les In-

Indiens de l'Armée. Il avoit à sa fuite plusieurs gens considerables, & venoit en qualité d'Ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son pere, sa personne & sa Province. Soto le reçût aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il sembloit avoir, que pour son air qui avoit quelque chose de grand. Ensuite, comme ce jeune Seigneur aprit que le Général vouloit aller voir Tascaluga, il lui dit que son Pere n'étoit qu'à douze lieus du camp, & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins; qu'il supplioit le Général d'envoyer quelques soldats pour les reconnoître, avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre; qu'il les feroit conduire & ramener seurement; & qu'après on marcheroit par la route la plus agréable & la plus aisée. Villato qui fouhaitoit que la decouverte fût heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluga. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça & à ses sujets, & prirent le chemin que Villabos leur marca. Ils passerent le fleuve de Talisse sur des traîneaux & des barques; & au bout de trois jours ils arrivoient à la vuë d'un petit village où les attendoit Tascaluga. Mais lorsqu'il aprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arrêta sur une éminence pour les mieux voir. Il étoit environné de cent des principaux de ses sujets, tous debout, tandis qu'il étoit assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier, ni bras, & toute d'une piece. Pres de cette chaise il y avoit un Indien avec une enseigne de peau de chamois, traversée de trois barres d'azur, de la figure d'un étendard de Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmi les Indiens.

Tascaluga étoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient; de sorte qu'il paroïsoit un géant. Son visage, ses épaules & le reste de son corps répondoit à cette hauteur, & il étoit gros à proportion; bel homme, l'air noble & fier, le mieux pris en sa taille, & le plus grand que l'on eut encore vû dans la Floride.

Commé il attendoit Soto sur l'éminence, quelques Officiers Espagnols s'avancerent jusqu'auprès de lui, sans qu'il daignast les regarder, ou leur faire la moindre civilité; & il sembloit qu'il ne les eut point aperçûs. Mais à l'arrivée du Général, il se leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son coté mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tards que les troupes se logerent dans le bourg & aux environs. Après cela ils se donnerent la main, & vinient à la maison qui étoit préparée pour le Général, où le Cacique prit congé de lui, & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village, & le troisiéme elle en sortit. Tascaluga, sous prétexte d'amitié & de service, la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres: Si bien que Soto commanda que l'on tint pret un cheval pour ce Cacique, de mesme qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens; ce que j'avois oublié à dire. Mais comme Tascaluga étoit grand, on eut de la peine à lui trouver une monture. Cependant lors que l'on eut bien cherché, on rencontra un gros cheval de bast, on le mit dessus, après lui avoir donné un habit d'écarlate & une cape de mesme couleur; mais il s'en falloit tres-peu que ses pieds ne touchassent à terre.

Le General réjouï qu'enfin on eut dequoi monter le Cacique donna ses

ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieuës chaque jour, & au troisiè-
me elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Tascaluça du nom du
Seigneur & de la Province. Cette ville est forte, parce qu'elle est au milieu
d'une presque Isle, que forme le fleuve qui passe à Talisse, & qui est beaucoup
plus grand & plus rapide à Tascaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traver-
sa le fleuve, mais à cause qu'on n'avoit pas assez de traîneaux, on employa
tout le jour à passer, & l'on ne put loger qu'à demi-lieuë de là dans une vallée
très-agréable. Alors les Espagnols trouverent à dire Villabos & un autre ca-
valier, sans qu'ils pussent sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Seulement ils soup-
çonnerent que s'étant écartez, les Indiens les avoient tuez. En effet Villabos se
plaisoit à sortir du camp & à courir le país; mais de ces sortes de courses en
terre suspecte ou onnemie il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença dès lors à avoir mauvaise opinion de l'amitié de Tascaluça
& ce qui confirma cette créance, fut que les Espagnols témoignant aux In-
diens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répon-
doient avec insolence, qu'ils ne les leur avoient pas donné en garde, & qu'ils
n'étoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point
pousser la chose, de crainte d'effaroucher le Cacique: & parce qu'il crut que
Villabos & son compagnon étoient tuez, il différa de vanger leur mort, jus-
qu'à ce que la fortune leur en fournist quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui étoit à une lieuë & demie du
camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vasquès, cavaliers experi-
mentez dans toutes sortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoître ce
bourg, & de l'y attendre.



C H A P I T R E V I.

Découverte d'une trahison dans Mauvila.

AU même temps que Quadrado & son camarade furent partis, le Général
prit cent chevaux & autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec
lui & le Cacique; & donna ordre au Mestre de camp de le suivre en diligence.
Neanmoins le reste de l'Armée ne sortit que tard; & dans la pensée qu'il n'y
avoit rien à craindre, ils se répandirent deçà & delà pour chasser.

Le Général arriva sur les huit heures du matin à Mauvila, qui consistoit en
quatre-vingts maisons, où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens
hommes, dans quelques autres mille, & aux plus petites environ six cens. Ces
maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis; car les Indiens ne les font
point autrement, & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques
petites chambres. Au reste, comme Mauvila est une place frontiere, les
maisons en étoient fortes & belles, & marquoient assez la puissance du Cacique.
La plupart aussi lui appartenoient, & les autres aux principaux de ses sujets. Le
bourg

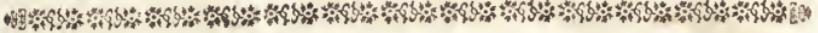
Bourg de Mauvila est dans une tres agreable plaine, ceint d'un rempart fort haut, palissadé de grosses pieces de bois, fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors, attachez par dedans de fortes cordes. Le haut des pieces de bois étoit enduit de terre grasse ; mêlée de longue paille, ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois, que cela paroissoit une muraille de maçonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante des tours capables de tenir huit hommes avec des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maisons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui est au milieu de la Ville. Tascaluca aussi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour lui montrer le logis du Général & de ses Officiers. Il lui dit que les valets & les autres gens de service prendroient la maison la plus proche du logis du Général, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le Général fit répondre qu'il falloit attendre que son Mestre de camp l'eut joint, & là dessus le Cacique entra dans une maison, où étoit son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'étoient avancez avec le Général demeurèrent sur la place, & envoyèrent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vû le lieu qu'on leur destinoit.

Sus ces entrefaites Quadrado qui étoit venu reconnoître Mauvila, vint trouver le Général. Il lui dit qu'il se falloit défier du Cacique, & qu'il craignoit une trahison; qu'il y avoit dans les maisons du bourg près de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes & bien armez, la fleur des vassaux de Tascaluca & des Seigneurs voisins; que plusieurs logis étoient pleins d'armes; qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, & nuls enfans, que les habitans étoient libres & sans embarras; qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégast; ce qui faisoit connoître qu'ils avoient envie de se battre; que tous les matins ils fortoient en campagne & faisoient l'exercice en tres-bon ordre; qu'à cela il falloit ajouter la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainsi il étoit d'avis qu'on se tint sur ses gardes. Le Général commanda aussi-tôt, que sous main on avertist de la trahison ceux de ses gens qui étoient dans le bourg, pour se tenir prêts en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Mestre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le Général fut reçu à Mauvila en grande réjouissance, & qu'à son entrée les Indiens, pour mieux couvrir leur mauvais dessein, avoient ordonné plusieurs dances de femmes, ce qui étoit agreable à voir; car les Indiennes sont belles & bien faites. En effet celle que Moscoso emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée si charmante, que les Dames Espagnoles qui étoient dans ce Royaume le prierent souvent de la leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique, lors qu'il fut entré dans la maison où l'attendoit son conseil, il dit à ses Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit promptement déterminer si l'on égorgeroit les Espagnols qui étoient dans le bourg, ou si l'on attendroit qu'ils se fussent tous joints; qu'il ne doutoit point du succès de l'entreprise, quelque resolution que l'on prist; parce qu'ils

n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits ; mais que pour eux, outre qu'ils se trouvoient huit contre un, ils étoient vaillans & expérimentez ; qu'ils declarassent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'exécuter, & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ses ennemis.



C H A P I T R E VII.

Résolutions du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

Les opinions du conseil de Tascaluça furent partagées. Les uns soute-noient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints, à cause que la défaite en seroit plus difficile ; & les autres, qu'il seroit lâche de les attaquer lors qu'ils étoient en petit nombre ; qu'il falloit différer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hasarder, que les Espagnols étant joints, se défendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens ; que la mort de leurs ennemis couteroit trop cher, si elle leur coutoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainsi il importoit de donner sur eux sans délibérer davantage. Cet avis l'emporta, & il fut résolu que l'on chercheroit prétexte de querelle, & qu'au cas que l'on n'en trouvaît point, on ne laisseroit pas de passer outre, d'autant qu'il y avoit toujours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passaient, les valets du Général qui avoient appré-té le dîner, l'avertirent qu'on alloit servir, & il commanda de dire à Tascaluça qui avoit toujours mangé avec lui, qu'il l'attendoit pour se mettre à table. Ortis qui avoit reçu cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier à dîner mais la porte lui fut refusée, & on lui répondit que Tascaluça alloit sortir. Il retourna une seconde fois & il eut la même réponse ; à la troisième il dit que Tascaluça vint s'il lui plaisoit, & que le dîner étoit sur la table. Alors un Indien qui avoit la mine d'un Officier, repartit qu'il s'étonnoit que des brigands osassent proférer le nom de son Seigneur avec si peu de respect, & l'appeller Tascaluça, sans lui donner les titres qui lui étoient dûs, qu'il juroit par le Soleil, que l'insolence de ces coquins leur cousteroit la vie, & qu'il falloit dès le jour même commencer à les châtier. A peine cet Indien eut-il parlé, qu'il en vint un autre qui lui donna un arc & des flèches pour commencer le combat. Le Barbare renversa aussitôt les bords de sa mante sur ses épaules, aprê-te son arc, & se met en état de tirer sur une troupe d'Espagnols dans la rue. Gallego qui se rencontra par hasard à un côté de la porte par où l'Indien étoit sorti, voyant cette trahison déchargea au Barbare un tel coup d'estima-fon sur l'épaule, qui n'étoit couverte que de sa mante, qu'il le fendit jusques aux entrailles. Le Barbare tomba mort dans le temps qu'il alloit lâcher le trait. Celui qui venoit d'être tué avoit en sortant commandé aux Indiens de char-

charger les Espagnols. C'est pourquoi ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils les chasserent plus de cent pas hors du bourg. Néanmoins pas un Espagnol ne tourna le dos, tous combattirent & se retirèrent en braves soldats.

Parmi les Barbares qui donnerent les premiers, il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix huit ans, qui jeta les yeux sur Gallego, & lui tira six ou sept flechés mais inutilement, si bien que de rage de ne l'avoir ni blessé ni tué il le ferra de près, & lui déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de son arc sur la teste, que le sang en coula. Gallego qui prévint la recharge, le perça de deux coups d'épée, & le renversa mort à ses pieds.

On se persuada que ce mort étoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, & que la passion de vanger la mort de son pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniasteté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme seul qui se battit courageusement, les autres donnerent avec la même ardeur; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Espagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus vistes monterent dessus, les autres n'eurent pas le loisir, & leur couperent les longues, afin qu'ils pussent échaper à la fureur des Barbares; mais les derniers qui ne purent ni les monter, ni les mettre en liberté, les virent percer à grand coups de fleches: car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureusement, les uns sur les Espagnols, & les autres sur les chevaux & le bagage qui étoit là. Ensuite ils porterent le butin dans leur maison, & il ne resta aux Espagnols que la vie qu'ils défendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves soldats pouvoient faire.



CHAPITRE VIII.

Suite de la bataille de Mauvila,

Les Cavaliers qui étoient montez à cheval s'étant joints à d'autres qui arrivoient à la file, s'opposent à la furie des Barbares, & s'avancent pour secourir l'Infanterie qui en étoit pressée; les ennemis se relâchent peu à peu, les nostres se rassemblent & font deux gros, l'un d'Infanterie, & l'autre de Cavalerie. Ensuite ils fondirent sur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repoussèrent jusques dans leur fortifications, où ils seroient entrés pêle-mêle, si ceux qui étoient dedans n'eussent fait pleuvoir de toutes parts des flèches & des pierres. C'est pourquoy nos gens se retirèrent, & les Indiens fortirent si promptement, que plusieurs se jetterent à bas des murailles, & approcherent les Espagnols de si près, qu'ils se saisirent des lances de quelques Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage; nos soldats qui se battoient en bon ordre les ayant adroitement attirés à plus de deux cens pas du bourg, redoublèrent leurs efforts, & les y recog-

rent

rent vertement. Mais comme de dessus leurs terrasses les Barbares incommodoient les nostres, on eut recours aux ruses pour les obliger à sortir, & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc plusieurs feintes pour les attirer, & comme elles réussirent on les repoussa plusieurs fois; mais ce ne fut pas sans perte de part & d'autre; car ils soutenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmi toutes ces escarmouches, étoit suivi d'un Dominicain bien monté qui étoit son frere, & qui le prioit d'accepter son cheval: mais le Capitaine qui se trouvoit des premiers dans le combat, & qui aimoit l'honneur avec passion, ne voulut jamais quitter son rang. Cependant son frere qui piquoit de côté & d'autre après lui, fut tiré par un Indien, qui le blessa légèrement à l'épaule, parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient dessus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de blessés. Entre autres mourut Dom Carlos Henriquez, qui avoit épousé la Nicce du Général, & qui étoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmi beaucoup d'excellentes qualités étoit genereux envers tout le monde, & fort brave de sa personne. Rien ne toucha plus les Espagnols, que sa mort qui arriva en cette sorte. Son cheval eut dans la dernière attaque un coup de flèche au poitrail, & aussi tôt Henriquez se courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la tête sur l'épaule gauche, il découvrit sa gorge, & reçut en cet endroit un coup de flèche armée de pierre à fusil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comment les Espagnols & les Indiens se battoient, mais il en perit plus du côté des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes défensives. Aussi après qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils se retirèrent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, résolus de mourir tous sur leurs remparts les armes à la main. Le Général commanda en même temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce qu'ils étoient mieux armés que les fantassins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller tête baissée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageusement, mais non pas sans être maltraités. Ils entrèrent donc dans ce bourg; & cependant les fantassins qui étoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous passer par les portes, à cause qu'elles étoient étroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occasion d'acquérir de l'honneur dans le combat, ils frappent à grands coups de haches un endroit de la palissade, & entrèrent dans le bourg l'épée à la main au secours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maîtres de la ville, combattirent en désespérance au milieu des rues, & des ramparts, d'où ils incommoderent fort nos gens; de sorte que pour empêcher que ces Barbares ne les prissent en queue, & ne regagnaient les maisons dont on s'étoit emparé, ils y mirent le feu: & parce qu'elles n'étoient que de paille, on ne vit en un moment que flamme & fumée, ce qui servit encore à augmenter le nombre des morts & des blessés.

Aussi-tôt que les Indiens se furent retirés dans le bourg, plusieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du Général, mais ils y trouverent des gens qui les repoussèrent, trois arbalétriers, un Indien bien armé ami des Espagnols, avec

avec deux Prêtres , autant d'esclaves , & cinq gardes de Soto. Tandis que les Ecclesiastiques prioient, les autres combattoient courageusement, si bien que les ennemis ne pouvant gagner la porte de la maison, essayèrent d'entrer par le toit , & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits; mais les arbalétriers percerent tous ceux qui se présenterent. Cependant le Général & ses gens étant arrivés, on donna sur les Barbares qui assiegeoient la maison, on les mit en fuite, & on delivra ceux étoient dedans.

Ensuite le Général qui s'étoit déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des soldats. Après cela il rentre dans Mauvila, accompagné de Tovar, & criant S. Jaques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la mêlée Soto se dressoit sur les étriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la flèche rompit sa cotte de maille, & lui entra assez avant dans la fesse. Néanmoins, de peur que sa blessure n'abatit le courage de les gens, & ne relevât celui des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçu, & n'arracha point la flèche, si bien qu'il ne put s'asseoir: mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Cette action seule marque assez le cœur de Soto & l'adresse qu'il avoit à cheval.

Tovar eut aussi un coup de flèche, qui perça sa lance de part & d'autre au dessus de la poignée, mais à cause que le bois en étoit bon, le trait ne fit que son trou; de sorte qu'après que la flèche fut coupée, le Cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maisons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares jusques sur leurs remparts, d'où la plupart combattoient; c'est pourquoi ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faisoit aussi de grands maux, à cause que ces logis n'ayant qu'une seule porte, ceux qui étoient dedans ne pouvoient sortir, & ils brûloient malheureusement. Plusieurs Indiennes qui se trouverent enfermées dans des maisons où le feu étoit aux portes, périrent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de desordre dans les ruës qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassoit la flamme avec la fumée sur les Indiens, & favorisoit les Espagnols, & quelquefois au contraire; si bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient perdu, & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniâtra pendant sept heures, & dura jusques à quatre après midi. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer, & que leurs forces commençoient à s'affoiblir, & celles de leurs ennemis à croître, ils implorèrent le secours des femmes, & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à périr toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelques unes combattoient déjà au côté de leurs maris: mais si-tôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs & des flèches, & les autres avec des épées,

des pertuisannes & des lances, que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës, & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la tête des Indiens, & pleines de colere & de dépit affrontèrent le peril, & firent voir un courage au dessus de leur sexe: mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes, & que ces braves Indiennes fongeoient plutôt à mourir qu'à vaincre, ils les épargnerent tellement qu'ils n'en blefferent pas une.

Cependant l'arriere-garde qui avançoit, & qui se divestissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes; & se doutant de ce qui étoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours: mais à peine furent-ils arrivés, que Diego de Soto Neveu du Général, aprit la mort de Dom Carlos son cousin, & comme il l'aimoit extrêmement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'épée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la mêlée. Il y reçût aussi-tôt un coup de flèche qui lui enfonça l'œil au derriere de la tête: il tomba par terre de ce coup, & languit jusqu'au lendemain qu'il mourut sans qu'on lui pût arracher la flèche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au Général. Diego de Soto étoit un Cavalier vraiment digne d'être son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne qu'e dans le bourg. Au même moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse étoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Néanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le bourg. L'avantage qu'ils remportoient sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, ils les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arriere-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

Dans le temps que le Soleil alloit se coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y étoit encore entré à cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoi dès que les Cavaliers y furent, ils se partagerent en plusieurs petites esquadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queue, & lors qu'ils les eurent rompus ils les poussèrent vertement, renverserent même pêle-mêle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, préférant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Espagnols, après s'être battus neuf heures entieres sans relâche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

C H A P I T R E IX.

De quelques particularitez touchant la bataille.

LOrs que les Indiens attaquèrent si courageusement nos gens, qu'ils les chasserent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de considération prit la fuite, & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre, & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas être tout à fait sauvé, il se remit à fuir & tomba encore, ce qui parut surprenant. On le trouva mort sans apparence de coup, ni de blessure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses singulieres qui arriverent pendant la bataille, & voici ce qui avint immédiatement après. Men Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien servi en Afrique, & sur les frontieres de Portugal, combatit presque tout le jour, & fit de très-belles actions; mais après la bataille lors qu'il eut mis pied à terre, il demeura immobile sans pouvoir parler ni manger, & mourut en cet état au bout de trois jours, quoi qu'il n'eût reçu ni coup ni blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares, lui avoient causé cet accident, & l'on disoit qu'il étoit mort de trop de cœur. Du reste après la bataille il se trouva dans Mauvila un Indien qui avoit chargé les Espagnols avec tant de furie, que durant la chaleur du combat il ne s'étoit pas aperçû du carnage que l'on avoit fait de ses compagnons; mais comme la rage avec laquelle il se battoit fut passée, & qu'il reconnut le peril où il étoit, avec le malheur de son parti, il gagna en diligence le rempart, pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Espagnoles repandûes çà & là; il perdit toute espérance d'échaper. Il ôta la corde de son arc, en attacha un bout à une branche d'arbre, que l'on avoit laissée entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à son cou, & se laissant tomber du haut du rempart en bas, il s'étrangla. Quelques soldats coururent à son secours, mais quand ils arriverent il étoit mort. Cette action fait voir le courage & le desespoir des Indiens, puisque le seul qui s'étoit sauvé du combat, aima mieux se faire perir lui-même, que de tomber au pouvoir de ses ennemis.

C H A P I T R E X.

Etat des Espagnols après la bataille.

LE jour de la bataille le Général fit rendre aux morts les derniers devoirs & le lendemain il eut soin de faire panser tous les blessés. Mais il y en mourut plusieurs auparavant; car on trouva dix-sept cens soixante-dix blessures dangereuses

reufes, les unes à la poitrine, les autres à la tête, fans parler des bleffures legeres, dont le nombre ne fe fçauroit dire. Il n'y eut prefque aucun foldat qui ne fuit bleffé, & même quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoy il eut fallu plusieurs Chirurgiens; néanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes chofes manquoient, huile, bandes, charpie, habits; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout confumé. Il n'y avoit auffi ni hutte pour fe mettre à couvert la nuit, ni vivres pour fe rafraichir. Les foldats même ne pouvoient en aller chercher, à caufé de l'obfcurité & de leurs bleffures: de forte que n'efperant aucun foulagement des hommes, ils implorerent le fecours du Ciel, & reconnurent que par les prieres, leurs forces & leur courage s'augmentoient peu à peu. Ainfi ils fe tirerent glorieufement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins bleffez eurent d'abord foin de ceux dont les coups étoient mortels. Les uns aporтерent de la paille, les autres quelques branchages des huttes, que les Indiens avoient faites hors du bourg, & en firent des loges qu'ils appuyèrent au rempart, fous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirrent les corps des Barbares tuez, dont ils tirerent la graiffe & en compoferent un onguent pour les bleffures. Quelques-uns prirent les chemifes de leurs compagnons morts, & fe dépouillerent même des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les bleffures dangereufes; car les plices legeres fe panfoient avec du gros linge, & des doublures de haut de chaufes. D'autres écorchant les chevaux qu'on avoit tuez, en donnoient la chair aux plus foibles, les autres étoient fous les armes, pour faire teffe à l'ennemi au cas qu'il paruft; & voilà comment les Espagnols fe rendirent tous fervice les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panferent les bleffures mortelles. Cependant ils perdirent vingt deux de leurs camarades faute d'être bien traitez: de forte qu'avec treize qui expirerent immédiatement après le combat, & quarante-fept qui furent tuez, dont dix-huit perirent de coups de fléches à la tête, il en mourut quatre-vingt-deux, fans compter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

C H A P I T R E X I.

Indiens morts à la bataille.

LEs Indiens perdirent près d'onze mille perfonnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens, parmi lesquels étoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille; outre un pareil nombre qui fut brulé: car dans une feule maifon il y eut mille femmes d'étoffées par le feu; ce qui attiroit la compaffion de tout le monde. A quatre lieues autour de la ville, parmi les bois, dans les ruiſſeaux, & autres endroits femblables, les foldats qui allerent en parti trouverent plus de deux mille Barba-

Babares; les uns morts, & les autres bleffez, qui faisoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put sçavoir ce que le Cacique étoit devenu. Les uns affeuroient qu'il avoit lâchement pris la fuite, & les autres qu'il s'étoit bruslé. Aussi méritoit-il bien le feu, parce qu'il avoit causé tout le malheur arrivé de part & d'autre. En effet, dès qu'il aprit que les Espagnols devoient passer sur ses terres, il resolut de les y exterminer. C'est pourquoi avant qu'ils y entrassent, il envoya son fils accompagné de quelques-uns de ses sujets vers le Général; afin que sous pretexte de paix ils observassent la conduite des Espagnols dans la guerre, & que sur leur rapport il prist des mesures pour faire réussir ses desseins. On apprit aussi qu'un jour comme les habitans de Talisse se plaignoient à lui, que leur Cacique les obligeoit à donner aux Espagnols des hommes & des femmes pour esclaves, il leur dit qu'ils lui pouvoient obeir sans repugnance, que bien-tôt il leur renverroit leurs gens & les Espagnols même dont ils se pourroient servir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent à la bataille confirmerent la même chose; & dirent, qu'à la persuasion de Tascaluça, les habitans s'étoient assembles dans la vuë de tuer les Chrétiens; que pour les femmes elles avoient été attirées la plupart sous de grandes promesses des Provinces voisines; qu'aux unes on devoit faire présent de capes d'écarlate, de jupes de satin & de velours, afin de paroître à la dance & aux festes publiques; & qu'aux autres on étoit convenu de donner des chevaux pour se promener devant les Espagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis plusieurs soldats pour esclaves, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir; que comme plusieurs d'elles avoient leurs maris, elles étoient venues par leur ordre; & les autres à la sollicitation de leurs parens qui leur avoient fait espérer qu'elles verroient de grandes réjouissances, pour rendre grâces au Soleil de la défaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'étoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient souhaité avec passion qu'elles fussent témoins de leur valeur. Cela fait assez connoître qu'il y avoit long-temps que Tascaluça méditoit sa trahison: mais elle lui fut fatale aussi bien qu'aux Espagnols, qui, sans conter les choses dont j'ay parlé, perdirent plusieurs calices, plusieurs paremens d'Autels, des chasubles & autres ornemens, le vin & quelques mesures de farine de froment, que l'on gardoit pour dire la Messé. De sorte que ne pouvant l'ouïr, les Ecclesiastiques & les Religieux qui suivoient l'Armée s'assemblerent pour sçavoir si l'on pourroit consacrer avec du pain de gros millet: mais tous convinrent qu'il falloit du pain de pur froment, & du véritable vin. Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les Dimanches & toutes les Fêtes un Autel, puis un Prestre s'habilloit d'une espece de chatuble de chamois, & disoit *l'Introite* avec les autres prieres de la Messé, sans consecration, & les Espagnols appelloient cela une Messé seiche. Celui qui la celebroit, ou bien quelque autre Ecclesiastique expliquoit l'Évangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainsi nos gens se consoloiient un peu de ne pouvoir adorer Jesus-Christ sous les especes du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir, fut qu'ils demeurèrent dans cet état plus de trois ans; & jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrèrent dans les terres des Chrétiens.

C H A P I T R E X V I

Conduite des troupes apres la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.

Les Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes que les Indiens leur avoient préparées. Cependant ceux qui se portoit le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet; & beaucoup d'Indiens blesez, sans qu'ils rencontraient personne qui en eut soin. Ils aprirent seulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour ils se retiroient dans les forests. Nos soldats touchez de compassion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens étoient cachez, & que l'on vouloit sçavoir ce qui se passoit dans le pays, les Cavaliers coururent cà & là pour faire quelques prisonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord si l'on s'assembloit pour venir attaquer les troupes; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant été tuez à la bataille, il n'y avoit plus personne qui put prendre les armes. On crut cela sans aucune peine; car tandis que les Espagnols sejournerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur misere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme; ce qui les eut fort incommodez dans l'état où ils étoient.

Durant ces choses Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureusement là côte. Il sçût aussi des prisonniers, que la mer & la Province d'Achuffi où il souhaitoit d'aller, n'étoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjouirent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'établir en Achuffi, car il avoit resolu de bâtir une ville au port qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës, avant dans le pais, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle, & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp en Achuffi; le Général donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprès de sa personne fort civilement. Il le pria de lui conserver l'honneur de son amitié, & après lui avoir dit qu'il ne l'avoit pas renvoyé plutôt, dans la crainte qu'étant fort éloigné de son pais, il ne lui arrivât par le chemin quelque malheur, il l'assura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique temoigna beaucoup de joye de celi, & après quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il lui promit qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il lui avoit, & là-dessus il prit la route d'Achuffi. Cependant, la discorde, cette peste des nations & des armées destruisit tous les desseins que le Général avoit formez, de peupler cette Province.

vince. Car dans les troupes comme il se rencontroit des soldats qui avoient aidé à conquérir le Perou, & que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avoit gagnées, ils considéroient qu'il n'y avoit rien de semblable à esperer dans la Floride, il leur étoit impossible de se résoudre à s'y établir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la dernière bataille, ils disoient qu'on devoit desespérer de dompter jamais des peuples aussi fiers & aussi belliqueux, qu'étoient les habitans des vastes regions qu'ils découvroient tous les jours; que ces Barbares aimoient avec trop de passion leur liberté, & qu'ils perdroient plutôt la vie que de se soumettre sous le joug des Espagnols; qu'après tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on se consumast malheureusement. Et puisqué l'on n'y trouvoit ni or ni argent, qu'il falloit, quand on seroit arrivé à la côte prendre la route du Perou & du Mexique, où il seroit facile à tout le monde de faire une fortune considérable. Ces discours furent raportez aux Général; mais ne voulant pas y ajouter foy, s'il ne les entendoit lui-même, il se mit la nuit à roder tout seul en habit déguisé. Il ouit alors qu'un Tresorier * des troupes avec quelques autres, protestoient qu'à leur arrivée au port d'Achuffi, s'ils trouvoient des vaisseaux ils feroient voile vers la nouvelle Espagne, & qu'ils étoient las de se sacrifier pour conquérir un miserable país. Ces paroles touchèrent Soto, dans la croiance qu'à la première rencontre son armée se dissiperait, & qu'il auroit le même malheur en ses desseins, que Pigarre dans la conquête du Perou, qui demeura seulement avec treize soldats dans l'Isle de Gorgonne; qu'après cela il lui seroit impossible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu sa peine, son autorité, son honneur; enfin ses biens. Toutes ces considerations obligèrent le General qui étoit jaloux de sa gloire, à prendre des resolutions précipitées & pleines de desespoir. C'est pourquoy de crainte que ses soldats n'exécutassent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ses ordres en diligence & avec adresse, pour avancer dans le país, desirant de s'éloigner de la côte, & d'ôter aux mécontents les moïens de lui ravir l'honneur, & de faire mutiner le reste de son Armée. Mais cette conduite fut la cause & le commencement de sa perte, & depuis il eut toujours du malheur; car fâché de voir tous ses desseins inutiles & son esperance trahie, il erra comme par dépit de côté & d'autre, jusques à ce qu'il perdit par sa mort tout le fruit de ses travaux, ses biens, & la gloire d'avoir pû fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foi & de la Couronne d'Espagne. Neanmoins, si au lieu de s'écarter de la côte il eut d'abord pris le conseil de ses sages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il eut retenu sans peine les autres dans le devoir, & terminé peut être heureusement son entreprise. Mais comme il ne suivit que sa passion, il manqua en une chose qui lui étoit de la dernière consequence. Ainsi quiconque neglige de consulter ses amis, lors qu'il le faut, reussit souvent fort mal en ses affaires.

* Juan Caitan.

C H A P I T R E XIII.

Des femmes Indiennes adulteres.

Avant que de sortir de la Province de Tascaluga, il est à propos de rapporter la maniere dont les loix de ce pays & de la contrée de Coga punissent les femmes adulteres. Il y a dans cette dernière Province une loy qui ordonne, sur peine de la vie, que si quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultere, il ait à s'en éclaircir, & à l'accuser auprès du Cacique, ou en son absence, auprès des Juges du lieu. Ces Juges, sur le raport qui leur est fait, informent secrètement contre la personne accusée, & s'en faussent s'ils la trouvent coupable. Puis à la première fête, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à se rendre, au sortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village; & que là ils se rangent tous en haye. Après cela viennent les Juges dont deux se placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonnent qu'on leur amene la femme adultere, & alors ils disent à son mary qui est présent, qu'elle est convaincue de mauvaise vie, & qu'il la traite selon la rigueur de la loy. Le mary la dépouille toute nue, & la rase avec une espee de rasoir * de pierre à fusil; chastiment honteux, & ordinaire parmi les Nations du nouveau monde. Ensuite, pour marque qu'il la repudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent aussi-tôt à la criminelle de passer pardevant les personnes qui sont en haye, & d'aller declarer son crime aux deux autres Officiers. Elle obéit, & dès qu'elle les approche, elle leur dit qu'elle est convaincue d'adultere, & condamnée à la peine, dont les loix punissent ce crime; qu'on l'envoie vers eux, afin qu'ils fassent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoient incontinent avec cette réponse, qu'il est raisonnable que les loix qu'on a faites dans la vue de conserver l'honnêteté publique soient inviolablement observées; qu'ainsi ils confirment la sentence que l'on a rendue contre elle, & lui ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans sa faute. Là dessus elle s'en retourne vers les premiers Juges, & les gens qui sont en haye la sifflent, & tâchent à force d'injures d'augmenter sa honte. Cependant le peuple qui vient en foule, & qui la voit toute nue, fait des cris après elle. Les uns lui jettent des mottes de terre, les autres de la paille, & d'autres de vieux drapeaux, des morceaux de nattes & autres choses semblables. La loy le commande de la sorte, & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de son sexe. Après tous ces maux, les Juges la bannissent de la contrée, & la mettent entre les mains de ses parens, avec ordre, sur peine de punition exemplaire, de ne lui donner point d'entrée dans aucun endroit de la Province. Les parens la reçoivent, & si-tôt qu'ils l'ont couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'est vûe de pas un Indien du pays; & au même temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comment l'on

punit

* Les Indiens n'avoient pas encore l'usage des ciseaux.

punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les époufent ; mais dans la Province de Tafcaluça , on les chafte encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne , que fi à heure indue on voit quelqu'un entrer & fortir trois ou quatre fois d'une maifon , & que l'on foupçonne d'adultere la maîtrefle du logis , on eft obligé félon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de fa femme , & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de véritable. Le mary au même temps afsemble les témoins , & les interroge l'un après l'autre avec d'horribles imprecations contre celui qui ment , & de grandes benedictions en faveur de celui qui découvre la verité.

Après cela s'il trouve fa femme fuffifamment convaincuë d'avoir fauffé fa foy , il la mène hors du bourg , l'attache à un arbre , ou à un pieu qu'il fiche en terre , & la tuë à coups de flèches. Enfuite il va trouver le Cacique , ou en fon abfence la Juftice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du vilage , il vient d'ofter la vie à fa femme fur le raport qu'elle étoit tombée en adultere ; qu'il fupplie qu'on mande les accufateurs , afin que fi le crime dont ils l'ont chargée eft vray , il foit abfous dans les formes , & qu'au contraire il reçoive la punition ordonnée par la loy de la Province. En ce dernier cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de flèches ; qu'il foit la proye des chiens & des oyfeaux , & fa femme pour marque de fon innocence honorablement enterrée ; que fi les témoins perfiftent en leur depofition , & ne fe contredifent point , en un mot , s'ils vérifient par de bons indices le crime dont il s'agit , on abfout le mary avec la liberté de prendre femme , & défenfe fur peine de la vie aux parens de la criminelle , de lui arracher une feule flèche du corps , ni même de l'enterrer ; parce qu'il faut qu'elle ferve d'exemple , & foit mangée des bêtes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureufement les femmes adulteres : mais on n'a pû fçavoir de quelle forte on y chafioit les hommes qui débauchotent les femmes d'autruy. Les loix peut-être les y favorifent comme parmi les autres nations. Il me fouvient là deffus de ce que difoit un jour une Dame de ma connoiffance , que les hommes s'étoient feulemment confiderez , lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere , & que la crainte qu'ils ont fans fondement de l'infidelité des femmes , les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que fi les perfonnes de fon fexe avoient ordonné des peines contre ce crime ; elles s'y feroient gouvernées fans paffion & avec tant de prudence , que l'on n'auroit eu de part ni d'autre aucun fujet de fe plaindre.

C H A P I T R E X I V .

Entrée des Efpagnols dans la Province de Chicaça.

P Our revenir à Soto , après que les Efpagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila , & recouvert affez de forces pour paffer

Tome II.

S

outré

outré, ils sortirent de Tascaluga, & arriverent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du côté qu'ils avançaient étoit sur un fleuve grand, profond, & haut de bord. Le Général dépêcha aussitôt dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lorsque nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, après quelques escarmouches les ennemis plierent, & se retirerent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le dessein d'en défendre le passage: mais nos gens les poufferent vertement; si bien que les uns se jetoient dans l'eau, les autres la passoient en nacelles, plusieurs à nage, & rejoignoient leurs troupes, qui faisoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre côté du fleuve environ deux lieues de long, & travailloient courageusement pour empêcher que l'on ne le traversât. La nuit ils le passoient en bateaux, & venoient donner sur les Espagnols, qui las d'être impunément harcelez firent en secret quelques fosses vis-à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Ensuite ils cachèrent dans ces endroits des arbalétriers & des fuseliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne se fussent éloignez de leurs bateaux, mais alors de les charger vigoureusement, & de fondre tête baissée sur eux l'épée à la main; ce qui fut executé avec bonheur. On les repoussa trois fois jusqu'à leurs vaisseaux, de sorte que sans se mettre plus au hazard de passer le fleuve, ils en défendirent le passage seulement: mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto desespéroit de traverser cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie d'aller dans un bois à une lieue du camp, & d'y faire deux barques capables de tenir beaucoup de monde. On executa ses ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Espagnols même leur aiderent durant le chemin, & se rendirent heureusement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de côté & d'autre un passage fort commode. Sur ces entrefaites le reste des troupes les joignit, & alors après que le Général eut fait jeter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & à quarante fantassins d'entrer en une des barques, & autant en l'autre, & de passer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroient à cheval, pour être prests à combattre au sortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui étoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traversoient la riviere; ils accoururent au passage, les couvrirent de flèches, envoyèrent au secours, & donnerent l'alarme par tout. Néanmoins sans perdre cœur, les Espagnols arriverent à l'autre bord la plupart bleffez, parce que les Indiens tiroient sur eux tout à leur aise. La seconde barque s'éloigna un peu du passage, & ne le put gagner qu'à force de rames: mais la premiere qui étoit déjà abordée, sauta à terre. Silvestre & Garcia Cavaliers hardis, & vaillans sortent les premiers, & chargent vigoureusement les ennemis. Il les pouffent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere; & comme ils retournoient à la charge, ils furent secondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favorisa les fantassins, qui

hors

hors de combat à cause de leurs blessures, se retiroient dans un village sur le bord de l'eau. Cependant la seconde barque gagne le passage, le soldat saute à terre, & se joint à ceux qui se battoient dans la plaine. Presque au même temps le Général, qui à la priere des troupes ne s'étoit point embarqué à cause du peril, passé avec quatre-vingts Espagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croistre le nombre de leurs ennemis, & craignent d'être taillez en pieces, plient & gagnent une forêt toute proche; & de la leur Camp qui avançaît au secours. Mais sur l'assurance que les Espagnols avoient presque tous passé le fleuve, ils reprirent ensemble la route du quartier, où à leur arrivée ils se fortifierent de palissades. Nos gens qui les suivoient en queüë les harcelent avec opiniâreté pour empêcher leur travail, toutefois ils ne laisserent pas de continuer, & même les plus hardis sortirent à l'escarmouche. Mais les Cavaliers plus vistes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces sortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemi ne parut plus. Cependant le reste des troupes passa heureusement.



C H A P I T R E X V.

Bataille de Chicaça.

Après le passage du fleuve, les troupes défèrent les barques, & en conferent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin elles arriverent par une plaine semée de villages, à la Capitale de Chicaça. Cette ville est de deux cens feux, & située sur une coline qui s'étend de Nord à Sud: elle est arrosée de plusieurs petits ruisseaux couverts de noyers, de chesnes, & d'arbres semblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y passerent leur quartier d'hyver. Ils y bâtirent même pour se loger plus commodement des maisons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent quérir dans les villages voisins. Après cela ils coururent la campagne, & firent plusieurs prisonniers: mais dans la vûe de faire la paix, le Général en renvoyoit quelques-uns avec des présens pour le Cacique, qui l'entretenant d'esperance & d'excuses dépéchoit à son tour vers lui, & lui envoyoit des fruits, du poisson & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dès qu'ils les aperçoient ils se retiroient, témoignant de la crainte & de la foiblesse, pour rendre les Espagnols plus négligens à se battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient véritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir si long-temps caché leur courage, ils resolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes: c'est pourquoy sur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les

favorisoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des sentinelles Espagnoles. Le Cacique à la tête de celui du milieu commandoit l'attaque de la ville, & l'on n'entendit au même temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent sur nos gens. Ces flambeaux qui sembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, étoient faits d'une certaine herbe qui croît en ce pays là, & qui, lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mèche, & agitée, ou secouée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient dans le combat, ils allumoient au bout de leurs flèches de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons étoient de paille, & le vent tres-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si imprevûë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout résistance. Soto donne tout l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte à cheval le casque en tête, la lance en main avec sa cote d'armes, & fort hardiment de la ville pour faire tête aux Barbares. En peu de temps il est secôndé de dix ou douze braves Cavaliers, & ensuite de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumée que le vent poussé sur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre patés sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le Général; les autres courent aux malades, & en font échaper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brule avant que de pouvoir être secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent de se tirer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir se sauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent dessus sans selle & se rendent vers le Général, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de sa main. Cependant les Indiens, excepté le bataillon du Cacique, entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux; quarante ou cinquante fantassins épouvantés de cette furie, prennent lâchement la fuite, chose honteuse, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes étoient entrées dans la Floride. Tovar qui les aperçût, courut après eux l'épée à la main, leur criant de toute sa force, qu'ils retournassent promptement contre l'ennemi; qu'il n'y avoit nulle retraite pour eux, & que leur courage seul les pouvoit sauver. Sur ces entrefaites Gusman à la tête de trente soldats fort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blâme leur lâcheté, & les porte si fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent vers la ville avec lui & avec Tovar, & poussent courageusement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vasconcelos fort aussi en même tems avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de son côté sur les Indiens. Enfin, les uns & les autres les attaquent, & les pressent avec tant de vigieur, qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où étoit le fort de la mêlée, & où ceux qui secôndoient Soto se battoient en véritables soldats. Néanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le Général attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le ferre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne lui a pas ôté la vie. Mais comme il se hausse sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de son

son corps joint à la violence avec laquelle il se porte, tourne la selle de son cheval que l'on avoit oublié de sangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Espagnols qui le voyent en peril, le secourent tête baissée, & combattent avec tant de courage qu'ils le sauvent. Ils le remettent aussi-tôt à cheval, & il recommence à donner: cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos soldats fondent sur eux, commencent à plier, & n'opiniâtrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûe qu'ils vont succomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour se retirer, & prennent la fuite. Le Général se met à leur trouffe avec sa Cavalerie, & les poursuit autant que le feu les peut éclairer. Après cela il fait sonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le desordre que les Barbares avoient fait durant deux grandes heures de combat. Il trouve quarante soldats morts, avec plusieurs chevaux blesez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loir de délier, avoient été brulez aux mangeoires où ils étoient attachez avec des chaînes de fer aux têtieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la clôture qui les enfermoit, le reste fut consumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans le besoin où l'on étoit de viande, on les reservoit pour les malades.

Carmona, qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troisième un soldat. Ce qui sâcha encore très-sensiblement nos gens, fut la mort de Francisca Henestrosa, la seule Espagnole qui suivit l'Armée. Elle étoit femme de Ferdinand Batista, & prête d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mari qui étoit brave ne songea alors qu'à les repousser, & à son retour du combat il vit que sa femme n'ayant pû se garantir du feu y étoit perie. Francisco Henriquez miserable fantassin fut bien plus heureux dans son malheur. Tout languissant qu'il étoit parmi les malades, il se sauva de l'embrasement. Mais comme il s'enfuyoit, un Indien d'un coup de flèche lui perça presque l'aîne, & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Néanmoins il guerit heureusement de sa maladie & de sa blessure que l'on croyoit mortelle. Chose étrange qu'un malheureux échape à tous ses maux, tandis que tant de braves gens perissent!

C H A P I T R E XVI.

Ce qui firent les Espagnols après la bataille.

Lors qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs, & donné ordre pour les blesez; on alla sur le champ de bataille, où l'on vit un gros cheval, avec une flèche qui lui passoit quatre doigts de l'autre côté au travers des épaules. On trouva aussi plusieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups detraits, & quinze qui étoient percez au milieu du cœur, dont quatre l'avoient chacun tra-

versé de part en part de deux flèches. Trois jours après, dans la crainte d'une nouvelle attaque, parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes, le Général commanda d'avancer une lieuë, avec ordre aux soldats d'aller chercher du bois & de la paille, & de bâtir un bourg qu'ils appellent *Chicacilla*. Ils accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours & des canons de mousquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient besoin. Ce fut dans ce lieu que le Général donna la charge de Moscoso à Gallego : car lors qu'il se fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connut que Moscoso avoit mal fait son devoir, & qu'il étoit en partie cause que les Indiens avoient surpris & presque vaincu les Espagnols. En effet sans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la mêlée, les Barbares qui se battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'est pourquoi honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours après leur fuite, pour nous attaquer dans la resolution de vaincre ou de mourir glorieusement. Mais à deux portées de mousquet du camp, il tomba une si grosse pluye qu'elle mouilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrousser chemin. Nos gens avertis de ce dessein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, appréhenderent de nouveau le feu & se mirent hors du bourg en bataille avec des sentinelles deçà & delà. Toutefois les Barbares ne laisserent pas de venir toutes les nuits par divers endroits fondre sur eux à grands cris : ils tuoient sans cesse quelque soldat, ou blesoient quelque cheval. Les Espagnols, qui de même les repoussioient vertement, ne manquoient point aussi d'en percer plusieurs, mais pour cela l'ennemi ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit se mettre à couvert de leurs insultes, envoioit tous les matins en campagne des partis de Cavalerie & d'Infanterie, qui faisoient main basse sur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec assurance qu'à quatre lieuës autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui étoit étonnant, les bataillons ennemis revenoient quelquefois quatre ou cinq heures après nous harceler avec perte de part & d'autre. Néanmoins durant ces escarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Gusman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers fort aussi-tôt pour leur faire tête, il commande à son Infanterie de le suivre, & au même instant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Gusman attaque le Porte-Enseigne, & lui pousse un grand coup de lance, l'Indien l'évite, saisit la lance, l'arrache des mains de Gusman, & sans abandonner son drapeau qu'il tenoit de la main gauche, le renverse de dessus son cheval. Nos soldats accourent à son secours, le sauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemi, mais non pas sans perte. Ils eurent deux chevaux blesez & autant de tuez, ce qui modéra la joye qu'ils avoient eue de tirer leur Capitaine de peril.

C H A P I T R E XVII.

Invention contre le froid.

M Algré les attaques continuelles des Indiens, les Espagnols demeurèrent jusqu'à la fin de Mars dans leur poste. Ils y souffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils passoient les nuits sous les armes, & que la plûpart étoient sans souliers avec de méchans haut de chauffés de chamois. Aussi selon toutes les apparences, ils seroient morts de froid sans Juan de Vego, dont je dirai ici quelque chose avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego passoit pour un soldat grossier, & néanmoins il étoit affable, & même agréable quelquefois. C'est pourquoi l'on se plaisoit à rire avec lui, & à lui faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa aimoit sur tout à le jouer, car il lui fit aux Havanes une telle plaisanterie, que pour l'en satisfaire, il lui donna un cheval dont on lui offrit dans la Floride sept mille écus à payer sur la premiere fonte de métal qu'on y feroit : mais Vego refusa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voici ce qu'il inventa pour lui & pour ses compagnons. Comme il aperçût que le froid les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il se mit à faire une natte de quatre doigts d'épaisseur, longue & large à proportion; si bien qu'une moitié lui servoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement plusieurs autres nattes en faveur des soldats qui l'aiderent à travailler; chacun se piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainsi par le moyen des nattes qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Espagnols résisterent aisément au froid. Aussi à la réserve des maux que leur faisoient les Barbares, ils passèrent l'hyver sans incommodité; car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choses nécessaires à la vie.

Fin du premier Livre.

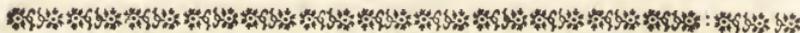


L I V R E II.

D E L A

F L O R I D E.

Attaque du fort d'Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula; avec le quartier d'Hyver des troupes en Utiangue.



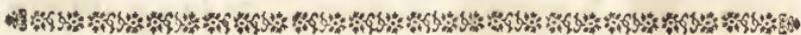
C H A P I T R E I.

Attaque du fort d'Alibamo.

LE Général & ses Capitaines après quatre mois de sejour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieuës, par un pais peuplé de plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations dans la créance de prendre enfin un peu de repos, mais il en arriva autrement. Car après que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte, eurent raporté qu'assez près du camp, il y avoit un fort où il paroissoit environ quatre mille hommes, le Général avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoître; & à son tour il dit à ses Capitaines, qu'il falloit avant la nuit en chasser tous les Barbares; que c'étoient des enragez, qui les poursuivoient à toute outrance, & les bravoient
avec

avec trop d'orgueil ; qu'ils étoient donc obligez par honneur à les chatier, & leur apprendie aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols, qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite, que toute la nuit ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur Général, qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp, & marcha avec l'autre contre le fort, qu'on appelloit Alibamo. Ce fort étoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune, & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coins. Vis à vis de ces portes seulement, il y en avoit trois autres en chaque palissade, afin que si l'on gaignoit les premieres on se défendit aux suivantes. Les portes de la dernière palissade donnoient sur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords si hauts, qu'on n'y pouvoit presque passer à cheval. Les Indiens avoient aussi bâti ce fort de la sorte pour s'asseurer contre les chevaux, & pour obliger les Espagnols à se battre à pied ; car ils n'apréhendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le Général ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & apres en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantassins de les soutenir. Gusman marcha droit à la premiere porte, Cardeniofa à la seconde, & Silvestre à la troisiéme, chacun à la tête de leurs gens. Les assiégez firent aussi-tôt une sortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes sur la tête ; & afin de donner plus d'epouvante, le visage & les bras peints par bandes de diverses couleurs. Ils attaquerent vivement les Espagnols, & blessérent d'abord Diego de Castro, & Pedro de Torrés, qui étoient aux côtez de Silvestre que Reinoso seconda fort promptement. Louis de Bravo à la tête de l'autre bataillon auprès de Gusman, fut aussi frappé d'un coup de fléche au défaut de la cuisse. Cardeniofa vit tomber auprès de lui Francisco de Figueroa blessé au même endroit que Bravo. Les Indiens visoient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoi se garantir de leurs coups. Néanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniofa & ses compagnons les serrent de si près, qu'ils leur ôterent le moyen de se servir de leurs fléches, & les menerent battant jusqu'aux portes. Là dessus le Général donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de fléche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il poussa si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jeter en diligence dans le fort : Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra même pêle & mêle avec eux. Les Espagnols animez alors de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur, & en passent un grand nombre au fil de l'épée. Les ennemis en désordre abandonnerent le fort ; les uns sautent du haut des palissades, & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre, & qui les percent à coups

de lances; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renvertoient dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement, se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord; & incontinent l'un de ces Indiens fort du bataillon, & désie le plus brave des arbalétriers Espagnols pour se battre contre lui. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui étoit derrière des arbres à couvert du trait, & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'étoit couvert, non plus que lui d'aucune rondache. Ils s'appressent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine, & l'Indien l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & lui traverse le cou de telle sorte, que la flèche sortoit autant d'un côté que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle, accourent à lui & l'emportent. Cependant le Général ennuyé de leur résistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort, assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit jusques à la nuit; si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du coté des ennemis plus de deux mille hommes, & de celui des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torrès & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret: encore ne moururent-ils de leurs blessures qu'un peu après la bataille. Mais ils eurent tant de blesez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de séjourner quatre jours dans le fort pour les traiter.



C H A P I T R E II.

Mort de plusieurs Espagnols sauté de sel.

Avant que de passer outre, il est à propos de rapporter qu'au temps que les Espagnols entrerent en Tascaluga, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons sauté de sel. D'abord une fièvre maligne prenoit ceux qui étoient le plus dans le besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles: de sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on ne pouvoit supporter la puanteur qui sortoit d'eux. Ainsi ce mal après les avoir laissé languir quelque temps les emportoit sans ressource. La plupart des autres étonnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au préservatif des Indiens, qui s'exemптоient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brûler, & dont ils méloient la cendre parmi les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui méprisèrent cette recette, & qui s'imaginèrent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer à leur conservation les mêmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement; car encore que durant leur maladie on leur donnât des préservatifs, ils ne leur servoient de rien, à cause qu'ils n'étoient propres que pour empêcher la corruption, & non pour guerir celle qui y étoit déjà. En l'espace d'un an qu'on manqua de sel il perit plus de soixante de nos Espagnols.

Il me semble encore nécessaire de dire ici, qu'on parle un langage tout-à-fait différent dans toutes les contrées de la Floride, & que Soto avoit outre Ortes treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens, quand il s'agissoit d'affaire avec ces Caciques, se mettoient de file selon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit jusqu'à Ortes qui étoit au bout, & qui rapportoit toutes choses au Général. Ainsi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Provinces par où ils passioient; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes; car après deux mois de fréquentation, ils concevoient ce qu'on leur disoit, & s'expliquoient en partie sur les sujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou six mois à la suite de l'armée, ils servoient de truchemens; ils entendoient l'Espagnol, & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrêmement le Général à s'enquerir de tout: & cela montre que les habitans de la Floride ont plus d'esprit qu'on ne s'imagine.



C H A P I T R E III.

Les troupes arrivent en Chisca, & font la paix avec le Cacique.

J'E retourne où j'en étois de mon Histoire. Les Espagnols au sortir d'Alibania marcherent à travers un désert toujours du côté du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer, & au bout de trois jours ils apperçurent la Capitale de Chisca, qui porte le nom de sa Province & de son Seigneur. Cette ville est située proche un fleuve, que les Indiens appellent *Chucagua*, le plus grand de tous ceux que nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chisca qui n'étoient pas avertis de la venue des troupes, à cause de la guerre qu'ils avoient avec leurs voisins, furent surpris. Les Espagnols les pillèrent, & en firent plusieurs prisonniers; le reste s'enfuit, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maison du Cacique, élevée sur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur étoit vieux, & malade alors dans son lit, presque sans forces. Il étoit de petite taille & de si pauvre mine, que dans le pais-on n'en avoit point encore vû de tel. Néanmoins au bruit de l'alarme, & sur le rapport qu'on pilla & prend ses sujets, il se leve, sort de sa chambre avec une hache d'armes à la main, & menace de tuer tous ceux qui sont entrez sans son ordre sur ses terres. Mais comme il alloit sortir de sa maison pour s'opposer lui même aux Espagnols, ses femmes aidées de quelques-uns de ses sujets qui s'étoient sauvez vers lui le retinrent. Elles lui représentèrent la larme à l'œil, qu'il étoit foible, sans troupes, ses vassaux en desordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, la plupart montez sur des animaux si vistes qu'on ne leur pouvoit jamais échaper; qu'il falloit donc attendre une occasion favorable de se vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles apparences

aparences d'amitié, pour empêcher sa ruine & celle de ses sujets. Ces confiderations arresterent Chisca: Mais il étoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols lui avoient faite, que sans vouloir écouter les envoyez du Général qui lui demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajoutant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Néanmoins Soto sans s'étonner de cela, lui dépêcha d'autres personnes qui excuserent le desordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à lui demander la paix. Ce qui porta Soto à en user ainsi fut qu'il voyoit que les troupes étoient rebutées de combattre sans cesse, & embarrassées d'hommes & de chevaux malades, qu'en moins de trois heures il s'étoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez; que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs l'affiette du lieu étoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Espagnols, à cause des bois qui étoient autour de la ville, & qui empêchoient que l'on ne put se servir des chevaux. Enfin au lieu d'avancer par la guerre Soto voioit qu'ils se ruinoient eux-mêmes de jour en jour. Voilà les confiderations qui portoient le Général à faire la paix; mais la plupart des Indiens qui s'étoient assemblez pour delibérer sur ce sujet, avoient des vûes toutes contraires. Les uns vouloient la guerre, dans la créance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivier leurs compagnons du pouvoir des Espagnols; que de telles gens n'étoient point à craindre; que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empressement étoit une marque assurée de leur peu de cœur; qu'il falloit donc leur faire connoître par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'eût à l'avenir la hardiesse d'entrer sur leurs terres. Mais les autres soutenoient que la paix étoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers, que si l'on venoit à se battre, il falloit appréhender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui étoient encore sur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens; que puis que les ennemis étoient venus jusqu'à eux à travers tant de facheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur; qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'étoit point utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne feroit aujourd'hui la guerre. Cet avis sur le plus fort, & le Cacique dissimulant son ressentiment demanda aux envoyez du Général ce qu'ils prétendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoit avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville avec des vivres pour passer outre. Chisca consentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris; qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entieroient point dans sa maison; qu'autrement ils n'avoient qu'à s'appêter à combattre à toute outrance. Les Espagnols accepterent la paix à ces conditions. Ils relâcherent les sujets de Chisca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de service, & rendirent tout le butin qui n'étoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de très-petite valeur. Ensuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y demeurèrent six jours à traiter leur malades. Le dernier jour Soto obtint permission de Chisca de l'aller visiter

en sa maison, où après l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il se retira, & continua le lendemain sa découverte.

C H A P I T R E IV.

Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.

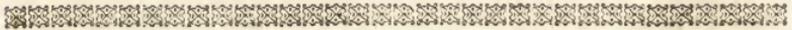
AU sortir de la Province de Chisca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieues seulement, en consideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau, parce qu'il étoit aisé d'en approcher; & qu'ailleurs de côté & d'autre, le fleuve étoit borde d'un bois fort épais, & le rivage si escarpé qu'on n'y pouvoit monter ni descendre. Ils demeurèrent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ six mille Indiens bien armez, & avec plusieurs bateaux, pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre de plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le Général, & après les reverences accoutumées, ils lui firent compliment sur sa venue, & lui demanderent la paix & son amitié.

Soto les reçût avec joye, & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoi durant vingt jours, que les Espagnols furent sur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprès du Cacique. Néanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excusa toujours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le Général que par crainte seulement, & pour empêcher que l'on ne fit le dégât dans sa Province: car comme le temps de la moisson approchoit, & qu'elle paroïsoit extrêmement belle, cela lui eût fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cause que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlassent. Ceux-ci venoient de tous côtés en bateaux se poster à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de flèches. Mais ils étoient repoussés à coups de mousquets du retranchement qui étoit sur le bord du fleuve: si bien que malgré tout leur effort, les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers; & ramèrent en presence des ennemis qui desesperant de les empêcher, se retirerent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des bateaux qu'ils avoient pris sur les ennemis. Ensuite après avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur étoit nécessaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez, ils découvrirent au cinquième de dessus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, sur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Cordouë. Ils virent aussi qu'aux environs les terres étoient couvertes de gros

millet, & de quantité d'arbres fruitiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venue, fortirent au devant d'eux, offrirent au Général leurs biens avec leurs perſonnes, & ſe mirent ſous ſa protection. Quelque temps après il vint de la part du Cacique deux des principaux de la contrée qui confirmèrent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'après de lui fort contents.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Caſquin. Les Eſpagnols s'arrêtèrent ſix jours dans la ville, à cauſe des vivres qu'ils y trouverent, & après deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit ſa cour, & qui étoient éloignés de quatre lieux de la Capitale, en remontant le haut de fleuve. Ce Cacique ſortit de ces villages accompagné de ſes principaux ſujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit ſon amitié avec ſa maiſon. A un des côtés de ſon logis il en avoit encore dix ou douze autres, où demeuroit ſa famille avec pluſieurs femmes & valets. Le Général reçût avec joye l'amitié du Cacique : néanmoins de peur de l'incommoder il le remercia de ſa maiſon, & ſe logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cauſe de la chaleur de May, où l'on étoit alors, ſi bien que les troupes ſe campèrent commodement, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.



C H A P I T R E V.

Proceſſion où l'on adore la croix.

L'Armée étoit à Caſquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus conſiderables de ſes ſujets, vint trouver le General. Comme il lui eut fait une tres-profonde reverence, il lui dit, que puifque les Eſpagnols étoient toujours vainqueurs des Indiens, il falloit croire qu'ils étoient favorifés d'un plus grand Dieu que le leur; qu'ainſi il étoit venu avec les plus remarquables de ſes vaffaux, ſupplier le Général de demander de la pluie à ſon Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient beſoin. Soto répondit, qu'encore que lui & ceux de ſa ſuite fuſſent de fort grands pécheurs, ils prioient néanmoins Dieu, qui étoit le Pere de miſericorde, d'envoyer de l'eau; & au même temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires, de faire une croix du plus haut pin qui ſe trouveroit dans la Province. En effet, on en choiſit un ſi gros & ſi haut, que même après l'avoir arrondi, cent hommes avoient de la peine à le ſoulever. On en fit en deux jours une croix ſans lui rien ôter de ſa hauteur, & on la poſa au bord du fleuve ſur un tertre fort élevé. Après cela, Soto ordonna une proceſſion pour le lendemain, & de peur de ſurpriſe il commanda que le reſte de l'Armée fût ſous les armes. Le Cacique & le Général marcherent à la Proceſſion, à côté l'un de l'autre, ſui-
vis

suivis de plusieurs Espagnols & de plusieurs Indiens, qui faisoient environ mille personnes. Les Prêtres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les soldats leurs répondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix, où dès qu'ils furent arrivez ils se mirent à genoux, & après quelques oraisons ils adorèrent avec beaucoup de zèle & d'humilité; les Ecclesiastiques premierement, puis Soto, le Cacique & le reste de la troupe.

De l'autre côté du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille personnes de tout âge & de tout sexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel, & montroient par leurs postures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrétiens la grace qu'ils désiroient. On entendoit aussi parmi eux des cris, comme de gens, qui pleuroient pour fléchir le Ciel, & en obtenir ce qu'ils demandoient: de sorte que les Espagnols eurent beaucoup de joye de voir leur Createur reconnu, & sa croix adorée dans des pays où le Christianisme étoit auparavant inconnu. Ensuite les Ecclesiastiques entonnerent le *Te Deum*, & les Espagnols avec les Indiens s'en retournerent au village, dans le même ordre qu'ils étoient venus: cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nôtre Seigneur voulut montrer aux sujets du Cacique Casquin, qu'il écoute les prières de ses serviteurs. Vers le milieu de la nuit suivante il commença à pleuvoir. Les uns disent que la pluie dura trois jours entiers, & les autres six: si bien que les habitans de la Province réjouis de la faveur que Dieu leur accordoit par le moyen des Chrétiens, vinrent avec le Cacique en rendre grâces au Général. Ils l'assurèrent de leurs services, & lui protestèrent qu'ils tenoient à honneur de dépendre absolument de lui. Soto leur répondit qu'il étoit fort aisé de voir des marques de leurs bons sentimens; mais qu'ils n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'étoit lui qu'ils devoient remercier. Après cela, comme les troupes avoient déjà séjourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Casquin supplia le Général de lui permettre d'aller avec lui, de mener des gens de guerre & de service, les uns pour escorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cause qu'il falloit traverser par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le Général consentit à ce que voulut Casquin, qui commanda aussi-tôt aux plus braves de ses sujets de se tenir prêts pour accompagner les Chrétiens jusques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le nom.

C H A P I T R E VI.

Marche des troupes vers Capaha.

Les Seigneurs de Casquin & de Capaha avoient de tout temps eu guerre ensemble; & c'est pourquoi les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Espagnols étoient brouillez. Comme celui de Capaha étoit le plus puis-

puissant, il avoit toujours eu l'avantage sur l'autre, qui s'étoit resserré dans les bornes de sa contrée, sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha : mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte, & de se venger de son ennemi à la faveur des troupes, il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre, sans compter trois mille Indiens chargés de vivres & très-bien armés : puis il s'avança devant une bataille vers Capaha, sous prétexte de découvrir quelque embuscade, & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux Armées. Les Espagnols marchèrent ensuite éloignés d'un quart de lieuë, & continuèrent tout le jour leur route ; après quoi on campa de part & d'autre en très-bon ordre, & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passaient entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette manière, & au quatrième on arriva de bonne heure à un marais, qui faisoit la séparation des Provinces de Casquin & de Capaha, & dont le fond étoit si mauvais aux bords, & l'eau si profonde au milieu, qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les gens de pied le passèrent sur de méchants ponts de bois, & les chevaux à la nage, mais à cause de la bourbe, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser, si bien que les Espagnols & les Indiens n'allèrent qu'à demi-lieuë de là, où ils logerent dans de très-agreables pâturages, & arrivèrent au bout de trois jours sur une éminence d'où ils aperçurent la Capitale de Capaha très-bien fortifiée, parce qu'elle étoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas dans la plupart des endroits, & aux autres de quarante ; à quoi il faut ajouter qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusq'au Chucagua. Ce Canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins, & il est si large que deux grands bateaux de front le peuvent monter & descendre très-facilement. Le fossé qui est rempli par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une pallissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pièces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. Au reste on trouva dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens qui suivoient le Général, en pêchèrent autant qu'ils voulurent sans qu'il parut que l'on en eût pris un seul.

Le Cacique Capaha étoit dans la ville, lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la découvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour se défendre, il se retira dans une Ile que fait le Chucagua. Ceux de ses sujets qui purent avoir des nacelles suivirent, une partie des autres gagna les bois, & le reste demeura dans la place. Néanmoins il s'en sauva encore quelques-uns, parce que les Vaux de Casquin appréhendaient que ceux de Capaha ne leur eussent dressé des embûches, & se ressouvenant qu'ils en avoient été plusieurs fois vaincus, les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville : mais sur l'assurance qu'il n'y avoit aucun péril, ils coururent en foule dans la place, tuèrent plus de cinquante habitans, leur enlevèrent le crane pour marque de leur victoire, & pillèrent la ville, & particulièrement,

lièrement les maisons de Cacicque. Ils prirent outre plusieurs jeunes hommes deux de ses femmes qu'on trouva fort belles, & qui ne s'étoient pû sauver avec les autres, à cause du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit mises.

C H A P I T R E VII.

Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha, avec la poursuite du Cacicque.

Après que les vassaux de Casquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres; & dans la pensée d'offenser cruellement Capaha, qui étoit fier & superbe, ils entrèrent au Temple où étoit la sépulture de ses ancêtres, & emportèrent toutes ses richesses. Ils y renversèrent les trophées qu'on avoit élevés de leurs dépouilles, brisèrent les cercueils, & répandirent de côté & d'autre les os des morts, Ensuite de rage ils les foulèrent aux pieds, ôtèrent les têtes de leurs gens qui étoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obtinrent rien de tout ce qui pouvoit offenser mortellement leurs ennemis. Ils délibérèrent même de brûler le Temple & les maisons du Cacicque, & ils n'en furent empêchés, que parce qu'ils avoient peur d'offenser Soto qui arriva ensuite de ce desordre. Comme il aprit la retraite du Cacicque, il lui dépêcha de ses sujets que l'on avoit pris, & lui fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroit que la vengeance du tort qu'on lui avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoi le Général commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prêts pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il feroit monter des bateaux par le Chicagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au même temps Casquin manda à ses sujets de le venir joindre avec soixante bateaux, pour se venger entièrement de leurs ennemis. Cependant Soto dépêchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûe de faire la paix; mais comme il désespéra de réussir, & qu'il sçût que les bateaux avançaient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'étoit retiré Capaha, après avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacicque.

Les Casquins suivirent aussi tôt le Général, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demi lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, auxquels on avoit coupé les nerfs de dessus le cou du pied, pour les empêcher de fuir, & ils les renvoyèrent au pays, plus pour marquer leur victoire que pour en tirer aucun service. Ensuite ils arrivèrent avec les Espagnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le Cacicque s'étoit fortifié de bonnes palissades, & où il étoit difficile de le prendre, à cause des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient,

tous bien armez & tous résolus de se défendre courageusement. Néanmoins malgré tous ces obstacles, le General fit embarquer deux cens Espagnols dans vingt bateaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda l'attaque de l'île. Mais au même temps que l'on alloit débarquer, il se noya un Espagnol nommé Francisco Sebastien, qui avoit long-temps servi en Italie. Ce soldat voulant avoir l'honneur de fortir le premier du vaisseau, met le gros bout de sa lance en terre, & tâche de s'arreter au bord. Le vaisseau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond à cause d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebastien n'avoit jamais paru moins tranquile que le jour qu'il perdit la vie; car quelques heures avant sa disgrâce, il s'entretenoit assés peu agreablement avec ses compagnons. Il leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit conduit en Amerique; qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traitoit avec grand respect, & où il ne lui manquoit rien; que dans ce pais-là si par hazard il tuoit quelque ennemi, il en avoit la dépouille, & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gaignoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des flèches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediçtion d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit assuré que l'eau lui seroit fatale. C'est pourquoi il disoit que son destin l'avoit poussé dans ces damnables regions, où l'on se trouvoit toujours engagé parmi les eaux. Voilà comment avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchez de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, poussèrent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'île, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se defendirent en lions; car animés de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancestres, ils donnerent en desesperez, & blessèrent tant d'Espagnols & de Casquins, qu'ils les empêcherent d'avancer plus loin.



C H A P I T R E VIII.

Les Casquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.

Lors que les gens de Capaha eurent soutenu l'attaque de leurs ennemis, ils prirent cœur, & leur crièrent qu'ils étoient des lâches, qu'ils devoient courageusement pousser leur pointe, & les emmener prisonniers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de facager leur ville, & d'offenser leur Cacique; qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils leur faisoient, & scussent qu'un jour ils en auroient raison. Ces paroles épouvantèrent les Casquins, qui pouvoient se souvenir d'avoir été vaincus plusieurs fois par ceux qu'ils attaquoient, de sorte qu'ils abandonnerent le combat, & fuirent vers leurs bateaux, sans que les

prieres

prieres du Général, ni les menaces de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en desordre, & voulurent même emmener les vaisseaux des Espagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvassent point pour leur donner la chasse; mais ils en furent empêchez par quelques soldats qui les gardoient.

Après une fuite si honteuse, les Espagnols connoissant pourtant qu'ils ne pouvoient résister à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & aussi-tôt les Indiens de l'Isle, qui les apperçurent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie. Mais Capaha qui étoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes grâces du Général, afin d'empêcher par son moyen les Casquins de faire davantage de dégât, & l'obliger ensuite à lui pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols: si bien que nos gens se retirèrent heureusement, & fort satisfaits de la conduite de Capaha; car sans lui ils eussent tous été taillez en piéces. Le lendemain il vint vers le Général quatre des principaux Indiens, qui après lui avoir demandé la paix, lui offrirent leurs services avec leur amitié, & le supplièrent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prièrent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussi-tôt leur Cacique iroit l'assurer lui-même de son obéissance. Voilà en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troisième à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à Casquin qui étoit présent. Le Général répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il lui plairoit, & qu'il seroit bien reçu; qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié, & empêcheroit qu'à l'avenir on ne ravageât ses terres; que leur Cacique étoit la seule cause de tout le desordre, parce qu'il avoit toujours refusé la paix; mais comme de son côté il avoit genereusement oublié tout ce qui s'étoit passé, il le conjuroit de faire de même. Les envoyez contens de cette réponse, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin étoit au desespoir de tout cela; car il eut voulu que son ennemi se fust opiniâtré, pour avoir le moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangères.

Après le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ni Espagnol ne prit dans la marche aucune chose qui portât préjudice aux habitans de la Province: & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs pais, & qu'il n'y demeurât que ceux dont le service étoit nécessaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchaient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du Général, & assurèrent que leur Cacique lui rendroit bien-tôt ses devoirs. Au Soleil couchant que Soto étoit à la ville, Capaha dépêcha d'autres personnes qui le féliciterent sur son mérite. Tous ces envoyez firent les reverences accoutumées, & dirent ce qui leur étoit ordonné. Solo leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitât très-honnêtement, afin qu'ils connussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin Capaha accompagné de cent de ses

principaux jujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassa lui-même les os de ses prédecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & après les avoir baïsez il les remit dans les cercueils. Ensuite il se rendit au logis du Général, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'assura qu'il venoit se mettre sous son obeïssance lui & sa Province. Soto réjouï de cela l'en remercia obligamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoître sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique étoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le Général eut cessé de s'enquerir de sa Province, Capaha éclata contre Casquin qui étoit présent, & lui dit qu'il devoit être désormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fut pas imaginé, & qu'il n'eut osé esperer de ses propres forces; qu'il s'étoit enfin vengé de son ennemi, & avoit effacé la honte qu'il avoit eue dans la guerre; qu'à la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui fortiroient bien-tôt de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.



C H A P I T R E IX.

Paix entre Casquin & Capaha.

SUR la connoissance qu'eut le Général de la haine des Caciques, & qu'après son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur, il leur témoigna qu'ils étoit fâcheux qu'ils se détruisissent l'un l'autre, & que resolutement il les vouloit accorder. D'abord il essaya d'adoucir Capaha; & lui dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il devoit s'en imputer la faute; que s'il eut envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empêché que ses ennemis ne fissent aucun desordre, & n'entraissent dans sa Province; qu'ainsi il ne falloit point que de son coté il repugnât à faire la paix avec Casquin; qu'il les conjuroit tous deux d'étouffer leurs ressentimens en sa faveur; que même en cas de besoin il leur commandoit de lui obeïr en cette rencontre, & qu'il tiendroit pour ennemi celui des deux qui s'opiniâtreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de son obeïssance, étoit de faire ce qu'il desiroit de lui, & que de tout son cœur il étoit prêt de lier amitié avec Casquin. Là dessus les deux Caciques s'embrasserent: mais à les voir leurs caresses étoient contraintes. Neanmoins ils ne laisserent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Espagne & les Provinces de la Floride. Leur conversation dura jusqu'à ce que l'on vint avertir qu'il étoit temps de dîner, & aussi-tôt ils passerent dans une autre chambre où le couvert étoit mis pour trois. Le Général se plaça au haut bout, & Casquin à sa droite; mais Capaha remontra civilement à Casquin, que eomme plus qualifié, plus puissant,

puissant, & d'une noblesse plus illustre, cette place lui appartenoit. Soto qui vit cette contestation, en voulut sçavoir la cause, & comme il l'eut apise, il dit que sans avoir égard aux avantages que l'un avoit sur l'autre, Capaha devoit avoir du respect pour les cheveux blancs de Casquin, & lui accorder le lieu le plus honorable, & qu'il étoit d'un jeune Seigneur bien né de considerer les vieillards. Capaha repartit que si Casquin étoit son hôte, il lui cederait volontiers la premiere place, sans même avoir égard son âge : mais que s'il n'étoit pas jaloux de cet honneur, tous ses sujets en murmureront ; que pour ces considerations, si le Général vouloit qu'il mangéât avec lui, il souffrit qu'il ne dérogeât point à sa qualité ni à la gloire de ses ancestres ; qu'autrement il lui seroit plus avantageux d'aller dîner avec ses soldats, qui scachant sa conduite l'en aimeroient davantage. Casquin qui vouloit apaiser Capaha, & qui connoissoit que ce Seigneur avoit raison, se leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juste, & qu'il le supplioit de lui faire prendre sa place ; que pour lui il s'estimoit si honoré d'être à sa table, qu'il n'importoit de quel côté il se mit. Comme il parloit de la sorte il passa à la gauche du Général, & adoucit Capaha, qui durant tout le diner ne témoigna aucun ressentiment. Ces circonstances montrent que même parmi les Barbares, le rang que donne la qualité est quelque chose de considerable. Les Espagnols s'étonnerent du procédé de ces deux Seigneurs ; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens eussent été si delicats sur le point d'honneur.

Au même temps que le Général & les Caciques eurent diné, on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit mises le jour précédent en liberté avec les autres prisonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames, ensuite il supplia le Général de les prendre pour lui, ou au moins de les donner à quelqu'un de ses Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer, ni dans sa maison ni sur ses terres. Le Général qui ne voulut pas refuser Capaha, de peur de lui déplaire, répondit, qu'il acceptoit volontiers l'agréable present qu'il lui faisoit. Ses femmes étoient en effet tres-belles, & à cause de cela, on fut d'autant plus surpris de la conduite de ce Cacique, qu'il étoit à la fleur de son age : mais on crut qu'il avoit de la haine pour elles, à cause qu'il les soupçonnoit d'avoir été souillées par l'ennemi, chez qu'il elles avoient été prisonnières.

CHAPITRE X.

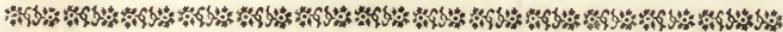
Les Espagnols envoient chercher du sel, & vont à la Province de Quiguate.

LE Général s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mourroient faute d'en avoir, & par bonheur pour eux il se rencontra huit Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui asseurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieux

de Capaha. Ils dirent auffi qu'on y trouveroit de ce metal jaune (c'est à dire de l'or) dont on leur avoit parlé. Nos gens furent réjouis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui étoient exacts & sages, s'offrirent d'aller avec les Indiens reconnoître la verité de toutes ces choses. Le Général les dépêcha auffi-tôt avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils passeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, des chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du fel. En suite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec six charges de fel de pierre chriftaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Espagnols. Ils rapporterent auffi du cuivre très-jaune, & dirent que le país d'où ils venoient étoit sterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Cafquin, pour tirer de là vers le Couchant, & en reconnoître les terres; car depuis Mauvila il avoit toujours marché droit au Nord, pour s'éloigner de la mer. Il se rafraichit cinq jours à Cafquin, puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas, par un pays fertile & peuplé, & arriva à la Province de Quiguate. Le Cacique & ses fujets vinrent au devant de lui, & le reçurent obligement: mais le lendemain on le pria d'avancer jufqu'à la Capitale, sur l'affurance qu'il y feroit beaucoup mieux servi. Le Général crut ce qu'on lui difoit, & continua cinq jours fon chemin, en descendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres, & au cinquieme il arriva à la Capitale nommée Quiguate, qui donne le nom à la Province. Cette ville étoit séparée en trois quartiers, les Espagnols se logerent dans deux, & les Indiens au troisieme où étoit la maison du Cacique. Ces Barbares, deux jours après l'arrivée des troupes, s'enfuirent fans qu'on en fcut la raifon, & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excusoit sur ce qu'il pensoit revenir le même jour: mais on crut qu'il n'étoit retourné que dans la crainte que les Espagnols à leur départ ne miffent le feu dans la ville & aux gros millets; car apparemment il étoit forti à mauvaife intention, puisque ses fujets firent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent. Ils se mirent en embuscade & blefferent deux ou trois Espagnols; toutefois le Général, qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Espagnols demeurèrent à Quiguate, un Aide de Sergeant Major alla trouver à minuit le Général, & lui dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'éftrade une partie de la seconde veille avoit refusé d'obeir, sous pretexte qu'il étoit Tresorier de l'Empereur. Cette desobeiffance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan étoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait deffein d'abandonner la Floride. Auffi-tôt Soto tout en colère vint au milieu de la cour de fon logis qui étoit élevé, & d'où il pouvoit être facilement entendu des foldats qui étoient aux environs. Là il dit que c'étoit une honte que l'on se mutinât tous les jours; & que l'on ne voulut point faire fon devoir sous couleur que l'on étoit Tresorier de Sa Majesté; qu'au refte il ne comprenoit rien à des gens qui defiroient retourner en Espagne, ou au Mexique, puis qu'ils n'y pouvoient jamais paroître qu'en lâches quand on fcauroit que sur le point de se rendre maîtres d'un vaste & fertile país, ils l'avoient honteusement abandonné; que comme il ne pouvoit souffrir qu'on leur fît un

reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur lui, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivroit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquérir toute entiere; qu'il ne falloit pas non plus que personne, sous pretexte de sa charge, s'imaginât devoir s'exempter de faire ce qui lui seroit ordonné; qu'autrement il seroit couper la tête au premier qui n'obéiroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obéir; car ils savoient que le Général étoit exact & severe, & qu'après s'être ouvertement déclaré, ses menaces étoient à craindre.



C H A P I T R E X I.

Les troupes arrivent à Colima, elles font du sel & passent à Yula.

Les Espagnols séjournèrent six jours à Quiguate, ils en partirent le septième, & après cinq journées de marche en descendant le long du fleuve qui passe à Casquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection; & cet accueil réjouit nos gens, qui étoient extrêmement touchés de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoisonnoient leurs flèches. Ils desespéroient de pouvoir leur résister, parce que, sans se servir de flèches empoisonnées, ces Barbares avoient déjà trop de force dans les combats: mais on aprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoisonnez, & l'on en estima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu; car deux jours après l'arrivée des troupes, ils se mutinerent sans raison, & se retirerent dans les bois avec leur Cacique. Ensuite de cette retraite les Espagnols demurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amassé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des forêts agréables & faciles à passer, & au bout de quatre jours ils arrivèrent au bord d'un fleuve où l'armée se campa. Après cela il y eut des soldats qui allerent se promener sur le bord de l'eau, où ils aperçurent du sable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, en goûta & sentit qu'il étoit salé. Il en avertit ses compagnons, & dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpêtre, dont il se feroit de fort bonne poudre. Dans cette pensée ils ramasserent ce sable, & tâcherent de tirer seulement celui qui paroïssoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où après l'avoir lavé, ils le préférèrent entre leurs mains pour la faire écouler; puis ils le firent cuire à grand feu, & il se convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjouis de cette nouvelle invention, se rafraichirent huit jours à Colima, & firent provision de sel: mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangeren tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Après

Après que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé, & au quatrième sur le midi, ils camperent dans une très-agréable plaine à demi-lieuë de la Capitale, où le Général ne voulut pas aller, parce que les troupes étoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, & fut reconnoître cette ville, qui est située dans un pays plat entre deux ruisseaux. Les habitans qui ne savoient rien de sa venue, se mirent en armes lors qu'ils le virent, sortirent contre lui & furent secondez de plusieurs femmes qui se battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les poussèrent jusques dans la ville où ils entreprennent pêle mèle. Alors le combat s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes se battirent en desesperez, & montrerent tous qu'ils préféroient la mort à la servitude.

Durant la mêlée Reinoso entra dans une maison, & monta à une chambre haute, où il y avoit en un coin cinq Indiennes, auxquelles il fit connoître qu'il ne leur vouloit faire aucun mal: mais ces femmes qui l'apprecerent seul se jetterent de furie sur lui. Les unes le prirent par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & même par les parties naturelles. Reinoso pour se débarrasser s'agite, se remuë avec violence, & frappe si fort du pied, que le plancher qui n'étoit que de roseaux créve: & comme l'un de ses pieds passe par le trou, il tombe sur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au secours, dans la pensée que cela lui seroit honteux qu'on vit que des femmes lui fissent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso, un autre Espagnol entra dans une chambre au dessous, & parce qu'il ouït du bruit en haut, il regarda & vit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle étoit nuë & haussa l'épée pour la couper: mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats, ils montent à la chambre, où voyant leur camarade en un état pitoyable, ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq, parce que pas une ne voulut jamais s'empêcher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils lui sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'eût été secouru.

En cette année 1591. que je remets au net l'Histoire de la Floride, j'apprens que Reinoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalétriers, fort mauvais homme de cheval, attaqua un Indien qui fuyoit. D'abord il lui porte un coup de lance, l'Indien pare d'un grand bâton, & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez, qu'il lui casse toutes les dents; après quoi le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit déjà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniâtreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares; mais du côté de nos gens, il n'y eut que des blessés que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement fâché.

C H A P I T R E XII.

Des habitans de Tula.

Le lendemain du combat, les Espagnols entrèrent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & sur le soir le Général envoya de côté & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui étoient en sentinelle; mais ils n'en purent tirer aucune réponse touchant les choses qu'ils leur demandoient, ni les faire marcher, parce qu'ils se jettoient par terre & se laissoient traîner. Désespérant donc de les emmener au camp, ils leur ôterent à tous la vie.

Les Espagnols trouverent dans la ville de Tula plusieurs cuirs de vaches passés avec le poil, & s'en servirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrèrent aussi des cuirs crus avec de la chair de vache, sans qu'ils eussent vû des vaches, ni découvert d'où les Barbares pouvoient avoir apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, aussi bien que les femmes, sont très-difformes. Ils ont la tête longue & extraordinairement pointuë. On la leur forme de cette maniere dès le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont aussi le visage fort laid, parce qu'ils se défigurent avec des pointes de caillou, & particulièrement les lèvres qu'ils noircissent après les avoir découpées. Ainsi ils se rendent si épouvantables, qu'on ne les peut presque regarder sans frayeur. Ajoutez que leur esprit est encore plus mal fait que leur corps.

La quatrième nuit que nos gens étoient à Tula, les Indiens s'en approchèrent avant la pointe du jour en grand nombre, & à si petit bruit, que les sentinelles ne les aperçurent que quand ils fondirent sur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbalétriers, que sans leur donner le temps d'apprêter leurs arbalèstes, ils les contraignent de se retirer en désordre vers le poste de Gusman. Ce Capitaine fort aussi-tôt, & charge les Barbares qui se battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la résistance que fait Gusman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Espagnols se battoient courageusement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confusion étoit si grande, à cause de l'obscurité, que l'on frapoit aussi-tôt sur ceux de son parti que sur les autres. Nos gens, pour se reconnoître & ne se point blesser, se donnerent promptement pour mot saint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares avoient pour la plûpart, au lieu de flèches des bâtons de cinq à six pieds, parce que l'Indien qui auparavant avoit cassé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ses camarades esperant un pareil bonheur, plusieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Espagnols. Juan Baeça l'un des halebardiers de la garde du Général

en fut sur tout mal-traité; car deux Indiens l'ayant pris, l'un lui rompit la rondache du premier coup de bâton, & l'autre lui en déchargea un tel coup sur le dos qu'il l'étendit à ses pieds, & sans doute qu'il l'eut assommé sans quelques soldats qui accoururent. Il arriva plusieurs autres accidens de cette sorte dont les Espagnols se raillerent depuis, à cause que ce n'étoient que des coups de bâton.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons; mais ils ne laisserent pas d'opiniâtrer le combat: car quoi que les Cavaliers les perçassent à grands coups de lances & les missent plusieurs fois en desordre, ils résisterent avec courage jusqu'au jour; mais alors ils se retirerent dans un bois proche un ruisseau qui passoit près de la ville. Les Espagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en desesperez, & ne respiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Ensuite nos gens rentrerent dans le camp pour panser les blesez, qui étoient en assez grand nombre: pendant on n'avoit perdu que quatre hommes.



C H A P I T R E XIII.

Combat d'un Indien contre quatre Espagnols

Après le combat quelques Espagnols allerent selon leur coustume voir les morts & les blesez. Caspard Caro, qui dans la mêlée avoit perdu un cheval, monta celui d'un de ses amis pour aller chercher le sien qui s'étoit ensui par la campagne. Caro trouva son cheval, & arriva en le chassant devant lui au champ de bataille, où il rencontra quatre fantassins, dont l'un appellé Salazar, voulut faire voir son adresse à piquer, & monta sur le cheval que Caro chassoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantassins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buissons près d'eux. Les Cavaliers s'avancerent aussi-tôt, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, pour empêcher le Barbare d'échaper. Carrança court au lieu où il l'avoit aperçû, & est suivi de ses compagnons, dont l'un va en diligence après lui, & l'autre doucement. L'Indien qui se voit investi de toutes parts, sort des buissons & court à Carrança avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des arbalétriers. Cette hache étoit fort bien affilée, & avoit un manche de plus d'une demi brasse de long. L'Indien la prend à deux mains, en décharge un si furieux coup sur la rondache de Carrança qu'il en abbat la moitié, & le blezé tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va ensuite tête baissée à un autre soldat & le traite de la mesme façon que Carrança.

Salazar qui est sur le cheval de Caro, & qui voit ses deux camarades mal-traités, attaque avec furie l'Indien, qui de crainte du cheval gagne un chêne qui étoit là. Salazar le poursuit, l'approche le plus près qu'il peut & lui porte

te inutilement quelques coups d'épées : mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne sçauroit s'aider de son arc , à cause des branches , il quitte l'aibre , se met à la gauche du cavalier , & décharge un tel coup de hache sur l'épaule du cheval qu'il la lui fend. Cependant arrive Gongalo Silvestre qui suivoit à petit pas , dans la pensée que ses compagnons battoient aisément l'Indien. Comme il fut proche , le Barbare s'avance fierement droit à lui , & lui décharge un coup de toute sa force , mais Silvestre l'évite avec tant d'adresse , que la hache ne fait que couler sur sa rondache : & aussi tôt il donne à l'Indien du revers de son sabre dont le coup le blesse à la poitrine , au visage , au front , & lui coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main , se lance sur son ennemi. Silvestre pare de sa rondache , & lui donne encore un si furieux revers de son sabre au défaut des côtes , que ne rencontrant ni armes , ni habits , il le coupe en deux : de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au même temps survint Caro , qui fâché de voir son cheval en l'état où il étoit , le mene au Général , & lui dit tout en colere qu'un Indien , de trois coups de haches , avoit mis hors de combat trois Espagnols qui se piquoient d'adresse & de courage , & que même il leur eut oté la vie sans Silvestre qui avoit genereusement tué leur ennemi.

Le Général & ceux qui l'accompagnoient , admirerent la hardiesse de l'Indien & la valeur de Silvestre : mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Espagnols ; Soto qui connoissoit leur mérite , lui dit que leur malheur étoit un effet de la fortune qui dans la guerre favorisoit tantôt l'un & tantôt l'autre , qu'il ne devoit point être si fort irrité de la blessure de son cheval , parce qu'elle étoit legere ; que du reste il souhaitoit de voir celui à qui Silvestre avoit oté la vie , & là-dessus il se rendit , avec plusieurs de ses Officiers , au lieu où étoit le corps de l'Indien , dont la valeur le surprit de nouveau , après avoir entendu des blessez les particularitez du combat.

C H A P I T R E XIV.

Depart de Tula avec le quartier d'hiver des troupes en Utiangué.

TAndis que les Espagnols séjournerent à Tula , ils firent diverses courses par la Province & la trouverent fort peuplée. Ils prirent plusieurs Indiens de tout age , mais ils ne purent ni par force , ni par douceur les emmener ; car lors qu'ils desiroient de les obliger à suivre , ils se jetoient par terre & faisoient seulement connoître qu'on les laissât , ou qu'on leur ôtât la vie. Nos gens piquez de cette brutale opiniâtreté , tuoient les hommes qui étoient capables de se battre , & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juan Serrano emmena une Indienne par adresse ; mais elle étoit tellement farouche que s'il l'avertissoit de son devoir , elle lui jetoit à la tête un pot , les tifons du feu , ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laissât faire , ou qu'on

le tuât, & disoit qu'elle n'étoit pas née pour obéir : c'est pourquoi son Maître souffroit qu'elle fit tout à sa fantaisie. Néanmoins elle se sauva, de quoi Serrano fut fort aisé.

Au seul nom de Tula, on apaise les enfans qui pleurent ; & l'humeur brutale des habitans de cette Province les fait apprehender de leurs voisins. Lors que les Espagnols de certain de cette Contrée, ils emmenèrent un jeune garçon de neuf à dix ans : & comme dans les villes qu'ils decouvrirent depuis, & où ils furent bien recûs, les enfans faisoient de petites compagnies pour se battre les uns contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tot pour leur Capitaine, & au même temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le parti contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui étoient presens lui commandoient ensuite de passer du côté des vaincus, & de charger les victorieux. Il obéissoit, & dès qu'il commençoit à crier Tula, ses ennemis tournoient le dos : de sorte que de quelque côté qu'il se mit, il emportoit toujours la victoire.

Après que les Espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, à cause de leurs blesez, ils en partirent ; & au bout de deux journées de chemin ils entrèrent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'hiver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplée, & les habitans hardis : car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des allarmes, de demi-lieuë en demi-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin quantité de flèches, & puis ils fuyoient : mais comme on se battoit en pleine campagne, les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient aisément à coups de lances. Toutefois ils ne perdoient point cœur. Dès qu'ils se pouvoient rallier vingt ou vingt cinq seulement, ils revenoient fondre sur nos gens, qui les chargeoient avec vigueur. Ils se cachoient aussi quelquefois parmi de grandes herbes, pour mieux surprendre les Espagnols : cependant rien ne leur réussissant, ils étoient toujours battus. Les troupes arrivèrent enfin à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle étoit abandonnée. Le Général dépêcha des Indiens du pais vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ni paix, ni alliance avec les Espagnols. Les peuples de la Province d'Utiangue sont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula ; car ils n'ont ni le visage défiguré, ni la tête monstrueuse.

Lors que Soto & ses Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utiangue, qu'elle étoit située dans une plaine fertile, arrosée de part & d'autre d'un ruisseau, avec des pâturages aux environs, & fermée de palissades, ils resolurent d'y prendre leur quartier d'hiver ; car outre qu'ils étoient déjà à la my Octobre de l'année 1541. ils ne sçavoient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodités que dans cette Place. Ainsi ils la fortifierent, & firent provision de bois, de gros millet, de raisins secs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent aussi à la chasse force Lapins, Cerfs, & Chevreuils, dont ils se regalerent & ils n'eussent pas été mieux

mieux traités en Espagne, ni plus commodément que dans Utiangue. Il est vrai que l'Hyver y fut rude & qu'il y négea si fort qu'ils demeurèrent un mois & demi sans pouvoir fortir; mais le bon feu qu'ils faisoient les garantissoit aisément froid.

Certes, quand je viens à considérer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Espagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'ils n'y trouvoient ni or ni argent. Mais ils ne songerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces métaux, à cause que les habitans du pays ne se donnent pas la peine de les chercher, & qu'ils n'en font aucune estime. En effet on assure que des Navires étant péris sur la côte, & les Indiens ayant trouvé des bourfes pleines d'argent, ils emporterent les bourfes, dans la vue qu'elles leur pouvoient servir, & laissèrent ce qui étoit dedans, parce qu'ils n'en sçavoient pas l'usage.

C H A P I T R E X V.

Stratagème du Cacique d'Utiange, avec la découverte de la Province de Naguateg.

LE Cacique qui connut que les Espagnols passioient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit la resolution de les en chasser. Il essaya pour cela d'amuser le General par des gens qu'il lui dépéchoit la nuit, & qui l'asséuroient que leur Cacique se rendroit bien-tot à la ville. Mais sous ce prétexte, ils avoient ordre de connoître les troupes; afin que sur le raport qu'ils en feroient, on delibérait des moyens de les attaquer en feuereté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entraissent plus que de jour dans Utiangue: mais comme ils s'opiniâterent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obéir par force, puis qu'à leur égard la douceur paroïssoit inutile. C'est pourquoi Barthelemi d'Argote, qui avoit l'ordre du Général étant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée de tout le monde, & particulièrement de Soto; car il donna de grandes louanges à Argote, qui passa depuis pour un brave soldat; & les Indiens qui connurent que leur dessein étoit découvert ne renvoyèrent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue, les uns garderent la place, & les autres, lors que les neiges furent fondues, allerent en arti pour prendre des Indiens, à cause qu'on avoit besoin de gens de service. Mais parce qu'après sept ou huit jours de course, ils ne revinrent qu'avec peu de pri-

sonniers; le Général choisit deux eens cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & avança vingt lieux dans le pays jusqu'à Naguatex, Province fertile & peuplée. Il surprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demouroit. Il y prit un assez grand nombre d'hommes & de femmes, & revint après à Utiangue, où le reste de l'Armée qui l'attendoit, commençoit à craindre pour lui parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il étoit parti; mais son retour dissipa leur crainte, & l'on songea seulement à se réjouir & à partager les prisonniers.

Fin du second Livre.





L I V R E III.

D E L A

F L O R I D E.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les aventures des Espagnols dans ces contrées, & leurs préparatifs pour le retour au Mexique.



C H A P I T R E I.

Entrée des troupes en Naguatex.



PRES cinq mois de séjour à Utiangue, le Général en partit au commencement d'Avril de l'année mille cinq cens quarante deux; & marcha vers la Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou vingt-trois lieues pour aller à cette ville, & passa par des terres fort peuplées. Il ne lui arriva rien dans la route, si ce n'est que les Barbares l'attaquèrent aux passages des bois & des ruisseaux; mais ils fuïoient au même temps qu'on leur faisoit tête. Nos gens se rendirent donc heureusement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurèrent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur étoient nécessaires, sans que les habitans s'y opposassent que foiblement.

Il y avoit six jours que les Espagnols étoient à Naguatex, lors que le Caci-
que

que envoya s'excuser auprès de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il lui fit encore dire qu'il étoit si honteux de sa conduite, qu'il n'osoit le visiter à présent; mais qu'aussi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confusion, il ne manqueroit pas à son devoir; que cependant il commanderait à ses vassaux d'obeir exactement à ses ordres, parce qu'il le reconnoissoit pour son Seigneur. Le Général répondit qu'il avoit beaucoup d'obligation au Cacique de la grace qu'il lui faisoit; qu'on le pouvoit assurer qu'il seroit fort bien reçu, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-dessus les Envoyez s'en retournerent très-satisfaits de Soto; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenèrent quatre des principaux Indiens avec plus de cinq cens hommes de service. Ils dirent au Général qu'ils lui présentoient des plus considérables personnes de la Province, pour le servir & pour les tenir en otage, en attendant la venue du Cacique. Soto les remercia de cette faveur, & commanda que l'on ne fit plus d'Indiens prisonniers. Néanmoins le Cacique ne le vint point voir, & l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers les Espagnols que pour empêcher que l'on ne ravagât ses terres, & que l'on ne prit ses sujets. Cependant les principaux Indiens, & tous les autres servirent les troupes avec ardeur, & n'eurent pour vûe que de leur complaire aveuglement. Le Général qui connut leur affection s'informa d'eux, aussi bien que des soldats qui alloient en partie, de la contrée de Naguatex, & marcha jusqu'à une autre Province, accompagné de plusieurs autres Indiens, que le Cacique lui envoya avec des vivres.



C H A P I T R E II.

Fuite de Gufman.

AU bout de deux lieues, les Espagnols trouverent à dire Diego Gufman * brave Cavalier; mais grand joueur, qui étoit venu dans la Floride très-bien équipé de toutes choses. Aussi-tôt le Général commanda de faire halte, & d'arrêter les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eût des nouvelles de Gufman. On s'informa donc parmi les Espagnols où pouvoit être ce Cavalier; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier; que quatre jours auparavant, il avoit joué aux † cartes armes & bagage; que s'étant échaufé au jeu, il avoit perdu une très-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui lui étoit échue, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguatex; qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il voit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celui qui l'avoit gagnée, que dans quatre ou cinq jours il la lui enverroient; que cependant il avoit

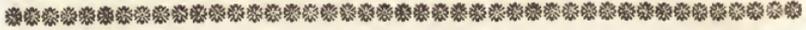
* Carmona l'appelle François.

† Elles étoient de cuir faite d'autres.

avoit manqué de parole, & que ni lui ni l'Indienne ne paroïssent plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'être retiré parmi les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir joué son équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aimoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on sçût que l'Indienne étoit fille du Cacique. C'est pourquoi Soto qui estimoit Gulman, ordonna aux principaux Indiens de la faire revenir en diligence; qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait assassiner, ensuite de quoi pour punir une si noire action, il seroit obligé de les faire mourir avec tous leurs gens. Ces pauvres Indiens, de peur de perdre la vie, envoyèrent promptement où ils pensoient qu'on apprendroit des nouvelles de Gulman, & leurs messagers, qui allèrent & revinrent en un jour, rapporterent qu'il étoit avec le Cacique, & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmi les Espagnols. Là-dessus le Général repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foi à cela, & qu'assûrement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux prit alors gravement la parole, & dit d'un ton qui ne sentoit point son prisonnier, qu'ils avoient trop de cœur pour mentir; qu'afin d'être plus sûr de ce qu'on leur avoit rapporté, ils le supplioient de mettre en liberté un de ses compagnons qui allât vers les Indiens; qu'ils lui protestoient que son Cavalier se rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il déclareroit sa dernière résolution; qu'il prit seulement la peine de lui faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier étoit vivant. Ils ajoûtoient que si leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'assûroient, les trois autres se soumettoient à perdre la vie: mais qu'ils avoient une si haute opinion de la prudence du Général, qu'ils étoient persuadés qu'il ne porteroit pas ses ressentimens sur d'autres que sur eux, & que même il ne consentiroit jamais que trois personnes mourussent pour un soldat, qui avoit lâchement deserté sans y être contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ses Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit proposé, & lui commanderent d'aller vers Gulman, & à Gallego, qui étoit ami de ce Cavalier, de lui écrire sa pensée sur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir; qu'on lui rendroit tout son équipage, & qu'en un mot il ne lui manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au même tems avec la lettre de Gallego, & l'ordre du Général qui prioit le Cacique de lui renvoyer son soldat; ou qu'il protestoit de mettre tout à feu & à sang, & de faire mourir tous les Indiens qui étoient en son pouvoir. Lors que Gulman eût vû ce qu'on lui mandoit, il grifonna son nom avec du charbon, pour faire connoître qu'il vivoit, & supplia l'envoyé d'assûrer les Espagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Aussi-tôt le Cacique répondit, que comme Gulman étoit libre de demeurer sur ses terres, il ne le contraignoit pas aussi d'en sortir; qu'à la considération de la faveur qu'il lui avoit faite de lui avoir ramené sa fille, il le traiteroit toujours fort civilement & se conduiroit de la sorte envers les Espagnols, qui s'établirent dans sa Province; qu'après tout, Soto ne seroit jamais loué de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié; que néanmoins il ne lui en droit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il lui plairoit. Le Général qui connut l'opiniâtreté de Gulman, & que le Cacique parloit en homme

d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné julqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner d'eux-mêmes à leurs propres ennemis.



C H A P I T R E III.

De la Province de Guacane.

NOS gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex, & arriverent à la Province de Guacane, dont les peuples étoient bien différens de leurs voisins. Ceux de Naguatex étoient doux, civils, & amis des Espagnols; & les habitans de Guacane barbares, & leurs ennemis jurés. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haïssoient & leur presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nôtres la refuserent toujours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux, & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat, ils doublerent leur marche, & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la plûpart des maisons à cause que ceux de cette Province avoient ouï parler des grandes choses que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride où ils avoient été tandis qu'ils étoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ni ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane, ni en beaucoup d'autres contrées où leur reputation étoit connuë. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez, par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils guerissoient avec des signes de croix. Ainsi les habitans de Guacane surpris de ces merveilles, se persuaderent que mettant des croix sur leurs maisons, ils se garantiroient de tout danger: & par là on peut connoître la facilité qu'il y auroit de convertir à la foi les peuples de la Floride, puisque que l'exemple est plus puissant pour les porter au bien, que la force & la violence.

C H A P I T R E IV.

Marche des troupes vers la Province d'Anilco.

LE Général partit de Guacane, dans le dessein de retourner vers Chucagua, par un chemin différent de celui qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour découvrir d'autres Provinces. La vuë qu'il avoit étoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinaissent entierement son Armée. Il étoit d'ailleurs fâché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit prise, & qu'il prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles découvertes. C'est pourquoi il souhaitoit avec passion, que la Floride qui est vaste & fertile, fût habitée par les Espagnols, & principalement par ceux qui l'accompagnoient. Il avoit dans la pensée que s'il mouroit sans commencer un établissement, il ne s'assembleroit de plusieurs années de si braves troupes que les siennes. Ainsi il se repentoit de ne s'être pas habitué dans la contrée d'Achuffi, & desiroit ardemment de reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il étoit loin de la mer, & qu'il voioit qu'il perdrait du temps à chercher un port, il avoit résolu à son arrivé à Chucagua, de bâtir une ville sur le bord de ce fleuve, & de faire deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des personnes fidelles, qui descendroient le long du fleuve jusqu'à la mer, afin d'aller avertir les habitans de Mexique, de Cuba, & autres pays, que dans la Floride on avoit découvert de grandes regions abondantes en toutes sortes de choses. Il esperoit que par ce moyen les Espagnols y aborderoient de toutes parts, & ameneroient ce qui étoit nécessaire à une habitation. Cela eut pu s'exécuter facilement sans la mort de Soto, qui interrompit de si glorieux desseins.

Le Général au sortir de Guacane traversa sept autres contrées pour arriver au Chucagua, & commencer au printemps à s'y établir. Mais parce qu'il avança à grandes journées, les Espagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces, dont quatre étoient très-abondantes en vivres & très-agréables, à cause des vergers & des ruisseaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'étoient ni fertiles ni charmantes, & l'on crut aussi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le Général fût fort bien reçu par toute cette étendue de pays; de sorte que nos gens passèrent très-heureusement ces Provinces, qui pouvoient avoir au moins six vingt lieues de traversé. Enfin ils arrivèrent à la frontière de la contrée d'Anilco, & firent trente lieues jusques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle est sur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maisons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique est sur une éminence qui commande à la villè. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes étoit devant cette place, à la tête d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ses sujets. Les Espagnols qui

qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les soldats qui suivoient en queuë, & se rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fit retirer les femmes, & que chacun sauvât ce qu'il avoit de meilleur, & au même temps nôtre Armée avança pour donner : mais les Barbares sans tirer une seule flèche lâchèrent le pied. Les uns entrèrent dans la ville, la plûpart traverserent le fleuve en nacelles & sur des traineaux, & quelques-uns à nage ; car ils n'avoient pas dessein de se battre, mais seulement d'arrêter l'ennemi pour favoriser ceux qui emportoient leur bien. Alors nos gens qui voient que les Indiens fuient, fondent sur eux, en attrapent quelques-uns sur le bord du fleuve, & prennent dans la ville plusieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper. Après cela le Général envoya offrir à Anilco la paix avec son amitié, & lui demander l'honneur de ses bonnes grâces : mais il ne voulut rien répondre, & fit seulement signe de la main aux Envoyez qu'ils se retirassent.

Les Espagnols se logerent dans la ville, où ils demeurèrent quatre jours. Cependant ils se fournirent de nacelles & de traineaux, & traverserent le fleuve sans qu'ils en fussent empêchez par les Indiens. Ensuite ils marcherent quatre jours par des pays dépeuplez & entrèrent dans la contrée de Guachoia.



C H A P I T R E V.

De Guachoia, de son Cacique & de la guerre des Indiens.

Après le passage de ce desert, la premiere habitation que les Espagnols trouverent fut la Capitale de Guachoia. Elle porte le nom de sa Province, & est au bord du Chucagua, située sur deux éminences séparées seulement par un terrain uni, qui sert de place à la ville, composée de trois cens feux, moitié sur l'une de ces colines, & moitié sur l'autre. La maison du Cacique est au plus haut de ces deux éminences. Nos gens surprirent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ses sujets étournez à la vûe de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir contre, s'enfuirent & se retirèrent vers le Chucagua qu'ils passèrent en bateaux avec leurs femmes, leurs enfans & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Espagnols s'emparerent de la ville où ils se logerent, à cause qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ai déjà dit, que la plûpart des Provinces qu'on a traversées, sont ennemies les uns des autres ; je vais rapporter ici de quelle maniere les habitans de ces diverses regions se font la guerre. Les Indiens d'une Province ne se battent pas contre ceux d'une autre par une ambition déreglée de s'emparer de leur pays, ni ne mettent point d'Armée sur pied pour se livrer bataille. Ils se dressent seulement des embuscades les uns aux autres, & se pillent à la pêche &

& à la chasse, en un mot, par tout où il rencontrent leur avantage. Ils se tuent aussi quelquefois & se prennent prisonniers. Mais de ceux qui sont pris, les uns s'échangent pour d'autres, & le reste demeure esclave; à qui l'on coupe les nerfs du cou du pied de l'une des jambes, afin de les empêcher de fuir. Que si par hazard la guerre s'allume tout à fait, ils font le dégât sur les terres de leurs ennemis, mettent le feu dans les villages, & se retirent. Voilà comment les habitans de la Floride se battent Province contre Province, & deviennent vaillans & hardis, à cause qu'ils sont perpétuellement en guerre, & toujours sous les armes, ou dans l'exercice. Mais parce que la division regne parmi eux, & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée est brouillé avec tous les voisins; il est certain que la conquête de tous le pays en sera plus aisée, & que la discorde où ils s'entretiennent pourra un jour causer leur ruine.

Pour revenir à nos gens, après qu'ils se furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia; le Cacique qu'on appelloit du nom de sa contrée, ayant appris qu'Anilco avoit refusé de faire la paix avec les Espagnols, voulut profiter de l'occasion que la fortune lui presentoit de se vanger de son ennemi. Il dépêcha donc vers le Général quatre des principaux de sa Province, avec plusieurs gens de service, chargez de fruit & de poisson. Ils supplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur; ajoutant qu'à présent il le reconnoissoit pour son Seigneur; & que s'il obtenoit permission de l'en venir assurer de bouche, il se rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouit de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maître qu'il lui avoit obligation; & que comme il estimoit particulièrement son amitié, il se donnoit la peine de le venir voir quand il lui plairoit, & qu'il seroit bien reçu. Les Indiens satisfaits de cette réponse s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il différa de se rendre au camp, envoya chaque jour sept ou huit personnes faire compliment au Général, pour reconnoître avec adresse par leur moyen, si les Espagnols ne changeoient point de volonté, & s'il seroit prudemment de les venir voir. Mais comme il scût qu'on en useroit bien, il se rendit au quartier sur le midy accompagné de ses principaux sujets, tous parez de plumes, & fort lestes à la maniere du pays.

C H A P I T R E X I.

Vengeance de Guachoia

Quand le Général aprit que Guachoia étoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il sortit de sa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il lui fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il passa ensuite avec eux dans une salle, où le Cacique & lui par le moyen des truchemens, s'entretenirent des Provinces voisines, & de tout ce qui pouvoit

retarder, ou avancer la conquête du païs. Cependant le Cacique éternua; & auffi-tôt les Indiens de la suite qui s'étoient rangez contre les murailles de la falle s'inclinèrent, & étendirent les bras. Ils témoignerent encoire au Cacique leur refpêct de plusieurs autres manieres; & dirent tous civiément que le Soleil fut avec lui, l'éclairât, le deffendit, & le confervât. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmi ces Barbares, que parmi les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coutumes qui s'obfervoient généralement par tout le monde.

Alors comme on s'étoit affez entretenu, on fervit fur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens debout autour d'eux, jufqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent enfuite dîner dans une autre fale qu'on leur avoit préparée; & fur le foir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le fervir. Les autres se retirerent au delà du fleuve, & revinrent faire leur cour à leur Seigneur: ils ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols fejournerent à Guachoia.

Durant ces chofes le Cacique qui étoit adroit, dit au Général qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes fortes de commoditez; qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la plupart de fes fujets; que pour faciliter le paffage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts bateaux qui descendoient fept lieuës par le Chucagua, jufqu'à l'embouchure del'Anilco qui entre dans ce fleuve; qu'après ils remonteroient par l'Anilco jufques à la ville du même nom; qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës, & que tandis que les vaiffeaux descendoient, & remonteroient, le refte des troupes iroit par terre, & qu'ils arriveroient tous enfemble où ils fouhaitoient. Le Général se laiffa perfuader, à caufe qu'il defiroit fçavoir fi la Province d'Anilco lui feroit commode pour le deffein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'établir paiffiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la créance que cet endroit lui feroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit refolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûes toutes particulieres, & que l'on ne fçavoit point. Il prétendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage fur lui: de forte que lors qu'il eut engagé le Général, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les bateaux qu'il avoit promis; & alors Soto ordonna à Gufman de s'embarquer lui & fa compagnie avec quatre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'arcs & de flèches. Ce Capitaine entra donc dans les bateaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Auffi-tôt le Général avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de fes fujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de fervice, & arriverent tous au même tems à la vûe de la ville d'Anilco, où le Cacique n'étoit point alors. Néanmoins les habitans difputerent courageusement le paffage de la riviere, mais comme ils virent qu'il leur étoit impossible de réfifter d'avantage, ils prirent la fuite & abandonnerent la place. Les fujets de Guachoia y entrerent en furie, pillent, & faccagerent le temple, où étoit la fepulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses

richesses d'Anilco. Dans ce temple étoient aussi les armes & les enseignes, que les sujets d'Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les têtes des plus considérables vassaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique otèrent ces têtes, & mirent promptement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renversèrent les cercueils, foulèrent au pied les morts en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois reçûs, & tuèrent tout sans espargner ni âge ni sexe. Ils exercèrent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachèrent d'abord à ceux-ci leurs habits, & leur otoient la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la différence du sexe. Pour les enfans, ils les prenoient par la jambe, les jettoient en l'air, & les tuoient à coups de flèches avant qu'ils retombassent à terre.

C H A P I T R E VII.

Retour du Général à la ville de Guachoia, avec ses préparatifs pour le Mexique.

Soto averti des cruautés que faisoient les gens de Guachoia, en fut extrêmement irrité; parce que le dessein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arrêter le désordre, il fit promptement sonner la retraite, chargea le Cacique du blâme que lui attiroient ces malheurs, & commanda aux truchemens de publier que sur peine de la vie aucun ne mit le feu nulle part, & ne maltraitât d'avantage les sujets du Cacique Anilco. Néanmoins, parce que le Général craignit que les vassaux de Guachoia n'exécutassent en cachette tout ce que la rage leur inspireroit, il sortit de la ville d'Anilco, & prit sa marche vers le fleuve, avec ordre aux Espagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia, de crainte qu'ils ne s'amussent derrière, & ne fissent main basse sur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve, il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia: mais à peine eut-on fait un quart de lieu, que l'on aperçut la place d'Anilco en feu; car les Barbares qui n'avoient osé la brûler après les défenses du Général, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'étoient que de paille; de sorte qu'au moindre soufflé de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le Général voulut rebrousser chemin, pour empêcher que la ville ne fut toute consumée. Mais lors qu'il vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur ses Capitaines, pour s'appliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu lui feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eut accompli ce qu'il souhaitoit.

il.

il avoit déjà jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats en qui il se confioit davantage pour leur donner la conduite des vaisseaux qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit aussi arrêté, qu'après le départ des brigantins, il passeroit avec les bateaux du Cacique Guachoiá de l'autre côté du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province étoit fertile & peuplée; & que la capitale qui avoit quelques cinq cens maisons n'étoit pas fort loin du Camp. Il avoit même déjà dépêché vers le Cacique, qui tenoit sa cour dans cette ville, laquelle portoit le nom de la Province & de son Seigneur: mais ce Cacique avoit répondu insolemment aux envoyez qui lui demandoient la paix, que bien tôt il extermineroit tous les Espagnols; que c'étoient des brigands & des vagabonds; qu'il les feroit pendre aux plus hauts arbres pour être la proie des oiseaux, & qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune les Divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si détestable. Soto qui étoit sage fit parler avec honnêteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois étant averti, que toutes les aparences d'amitié de ce Cacique étoient trompeuses, & qu'il conspirôit avec les Seigneurs des Provinces voisines contres les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de châtier un jour cette trahison: car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Il avoit donc résolu de les mener dans la ville de Quigualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Été & l'Hyver suivant, jusqu'à ce qu'il eut le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on lui pouvoit aisément envoyer en montant par le Chucagua, capable de porter tous les vaisseaux qui auroient voulu venir.

C H A P I T R E VIII.

Mort de Soto.

Lors que Soto ne songeoit plus qu'aux moyens de s'établir, & de tirer quelque fruit de ses travaux, il fut attaqué le vingtième de Juin de l'année mille cinq cens quarante deux d'une fièvre qui d'abord parut peu de chose, mais qui s'augmenta si fort qu'il la jugea lui-même mortelle. Il commença donc dès le troisième jour de son mal à se resigner entierement à la volonté de Dieu; il fit son testament & se confessa avec beaucoup de devotion & de douleur de ses péchez. Ensuite il eut soin qu'on appellat ses Officiers, & comme il eut nommé en leur presence pour Général Louís de Moscoso d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obeír à celui qu'il avoit choisi pour leur commander jusqu'à ce que sa Majesté leur envoyât un ordre contraire. Là dessus il prit leur serment selon les formes, & ajouta, que Moscoso possédoit les qualitez d'un grand Capitaine. Après cela il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. A tous

il recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidèles, & de soutenir l'honneur de l'Espagne; sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ces paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de sentimens d'affection & de tendresse de son côté, & de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres, & au septième qu'il rendit l'esprit, il se mit à implorer l'intercession de la Vierge, la suppliant de prier en sa faveur auprès de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, après avoir consumé à la conquête de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & étoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la médiocrite, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste très-bon homme de cheval, heureux dans ses entreprises, si la mort n'eût rompu le cours de ses desseins, vigilant, adroit, qui aimoit la gloire, patient dans la peine, sévère à châtier les fautes contre la discipline; mais facile à pardonner les autres, charitable & libéral envers les soldats, brave & hardi autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde. Tant de rares qualitez le firent généralement regretter de toutes les troupes.

C H A P I T R E IX.

Funerailles de Soto.

Les Espagnols qui aimoient passionnément Soto, eurent un très-sensible déplaisir, de ne lui pouvoir faire d'honorables funeraillles. Ils confideroient que s'ils l'enterroient avec pompe, les Indiens qui apprendroient le lieu de sa sepulture, viendroient le déterrer, & feroient à son corps toutes les barbaries que la haine leur inspireroit. Ils en avoient effectivement usé ainsi envers plusieurs soldats, & commis sur eux toutes sortes d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-uns, mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres: & vraisemblablement on devoit appréhender qu'ils ne s'emportassent contre le Général, avec plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager sensiblement les troupes en sa personne. C'est pourquoi les Espagnols, pour ôter la connoissance du lieu où il seroit enterré, resolurent de lui rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine, où il y avoit plusieurs fossés, que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre; & ils mirent dans l'une de ces fossés le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le Général se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjouissance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des fêtes publiques, ils caracolèrent long-temps sur la fosse, pour en ôter la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonneront

même, afin de mieux réussir dans ce dessein, qu'avant leurs courses, après avoir rempli toutes les fossés à l'égal de celle du Général, on jettât une quantité d'eau dessus, sous prétexte d'empêcher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Néanmoins malgré toutes ces précautions & ces feintes, les Indiens se doutèrent de la mort de Soto, & du lieu où il étoit: car lors qu'il passoit sur les fosses ils s'arrêtoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sépulture. Nos gens recommencerent alors à craindre en faveur du Général, & convinrent de le tirer de la fosse, & de lui donner pour tombeau le Chucagua dont auparavant ils voulurent savoir la profondeur. Aniasco, Cardeniosa & quelques autres * firent donc semblant de pêcher un soir pour fonder ce fleuve, & rapporterent qu'il avoit neuf brasses d'eau au milieu. On resolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chêne, que l'on scia & creusa d'un côté de la hauteur d'un homme, & la nuit suivante Aniasco & ses compagnons détérrent le Général sans bruit, & le mirent dans le creux du chêne, sur lequel ils cloierent un couvercle. Ils le porterent ensuite sur le fleuve, au lieu qu'ils avoient fondé, & il alla aussi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoutent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ses nouvelles, & qu'afin de les amuser on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour lui commander de grandes choses, & qu'à son retour qui seroit dans peu de temps il les devoit courageusement executer.

Les funérailles de Soto me permettent de rapporter ici l'usage que les Floridiennes observent en plusieurs endroits du pais, de se couper les cheveux pour marque de deuil, & de les repandre sur les tombeaux de leurs maris. A cet usage il en faut ajouter un autre plus singulier, qui est celui-ci qu'observent les femmes veuves d'implorer le secours de leurs Caciques pour vanger la mort de leurs maris tués à la guerre.



C H A P I T R E X.

Resolution des troupes après la mort de leur General.

Après la mort de Soto, pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'établir dans la Floride. C'est pourquoi ils resolurent d'abandonner ce pais, où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur Général, les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables étoient ceux qui se devoient opposer à une si lâche resolution, & qui néanmoins l'appuyèrent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces, & qui étoit obligé par honneur d'achever une conquête

* Abbadia, Tinoto, Gufman, Arias.



Peart inv.

A. Dupuis f.

Peuples de la FLORIDE, qui sement leurs cheveux sur les Tombeaux de leurs Morts.





B. Duvet inv.

J. Duplos f.

*FLORIDIENNES, qui ayant perdu leurs maris, a la guerre, viennent implorer l'assistance du ROY.
HERMAFRODITES, destinez a servir les malades, et a enterrer les morts.*

te si illustre & si utile à toute l'Espagne, s'offrit lui-même de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il le piquoit d'être excellent Geographe, il se flata de les conduire facilement en ce Royaume, & ne songea point aux forets ni aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver, car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride lui rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'étoit offert de mener au Mexique, croyoient aussi que rien ne les arresteroit dans leur voyage, parce que la passion qu'ils avoient d'abandonner leur conquête les aveugloit, & qu'ils haïssoient la Floride, à cause qu'ils n'y avoient trouvé ni or ni argent. Ils étoient d'ailleurs portez à quitter leur entreprise, à cause d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où étoit l'Armée, il y avoit d'autres Espagnols qui subjuquoient les Provinces qui étoient vers l'Occident. Nos gens, qui ajoutoient trop legerement foi à ces bruits, disoient que ces étrangers dont parloient les Barbares étoient des troupes sorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriser dans leur dessein. La-dessus ils partirent de Guachoia le quatrième ou cinquième de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; résolus de ne se détourner de côté ni d'autre. Ils s'imaginoient que suivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne considérant pas qu'ils étoient dans des hauteurs différentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieues par de nouvelles Provinces, & ne s'enquirent point du nom ni de la qualité de la terre de ces regions; mais il est certain qu'elles n'étoient ni fertiles ni peuplées, comme les autres pais de la Floride qu'ils avoient auparavant découverts.

C H A P I T R E X I.

Superstition des Indiens

J E quitterai icy un moment le cours de mon histoire, pour rapporter une chose assez remarquable touchant la superstition des Barbares. Lors que les Espagnols sortirent de Guachoia, ils furent suivis d'un Indien de seize à dix-sept ans, fort bien fait de sa personne, comme le sont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du Général Moscoso auxquels il s'étoit joint, le voulurent empêcher au bout de quelque temps de passer outre, & se mirent même en état de le chasser de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient défaire, ils appréhenderent que ce ne fust un espion, & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en présence d'Ortis, qui lui demanda par l'ordre du Général, ce qui l'obligeoit à quitter ses parens pour suivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit été abandonné dès son enfance, & à qui le pere, ni la mere n'avoient rien laissé: si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché de pitié l'avoit reçu dans sa maison, & fait élever avec ses enfans: mais que comme ce genereux bienfaiteur étoit malade à mourir, on l'avoit

choisi pour être enterré tout en vie avec lui, parce qu'on disoit qu'il en étoit tellement aimé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde, afin de l'y servir dans ses besoins; que pour lui il avouoit, qu'il étoit vraiment obligé à ce Seigneur; mais non pas jusqu'à souffrir qu'on le mit tout vif avec lui dans son tombeau; qu'ainsi afin d'éviter une si facheuse mort, il avoit suivi les troupes, aimant mieux être esclave que de mourir si cruellement. Le Général & ceux qui étoient présens à ce recit, aprirent que la coutume de rendre les derniers devoirs aux personnes de qualité s'observoit dans la Floride, comme dans les autres païs du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, sous le regne des Incas du Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les Grands Seigneurs la femme & le serviteur qu'ils avoient le plus aimez.

Je dois remarquer en passant que les Floridiens ont aussi la coutume d'offrir leurs premiers nés au Soleil.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde, où les gens de bien sont couronnez de gloire, & recompensez de leurs bonnes actions, & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampascha d'un mot qui signifie le haut monde, & l'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils disent que vont les méchans.

C H A P I T R E X I I .

Arrivée des Espagnols à Auché, avec la mort de leur Guide.

J'E reviens où j'en étois de l'histoire. Les Espagnols, après une traite de plus de cent lieues, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils se rafraichirent deux jours dans la Capitale qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils se furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils aprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un desert de quatre jours de traversé. Le Cacique leur donna donc des gens de service chargez de gros millet pour six jours, avec un guide auquel il commanda de mener les troupes jusqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens, & se rendirent heureusement au desert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à peu s'étrécit de telle manière qu'elle se perdit entierement. Néanmoins ils ne laisserent point d'avancer six jours, sans tenir aucun chemin, parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne sortoient point des bois; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines, ils observerent de près leur guide & aperçurent qu'il les conduisoit malicieusement, tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Aussi-tôt le Général

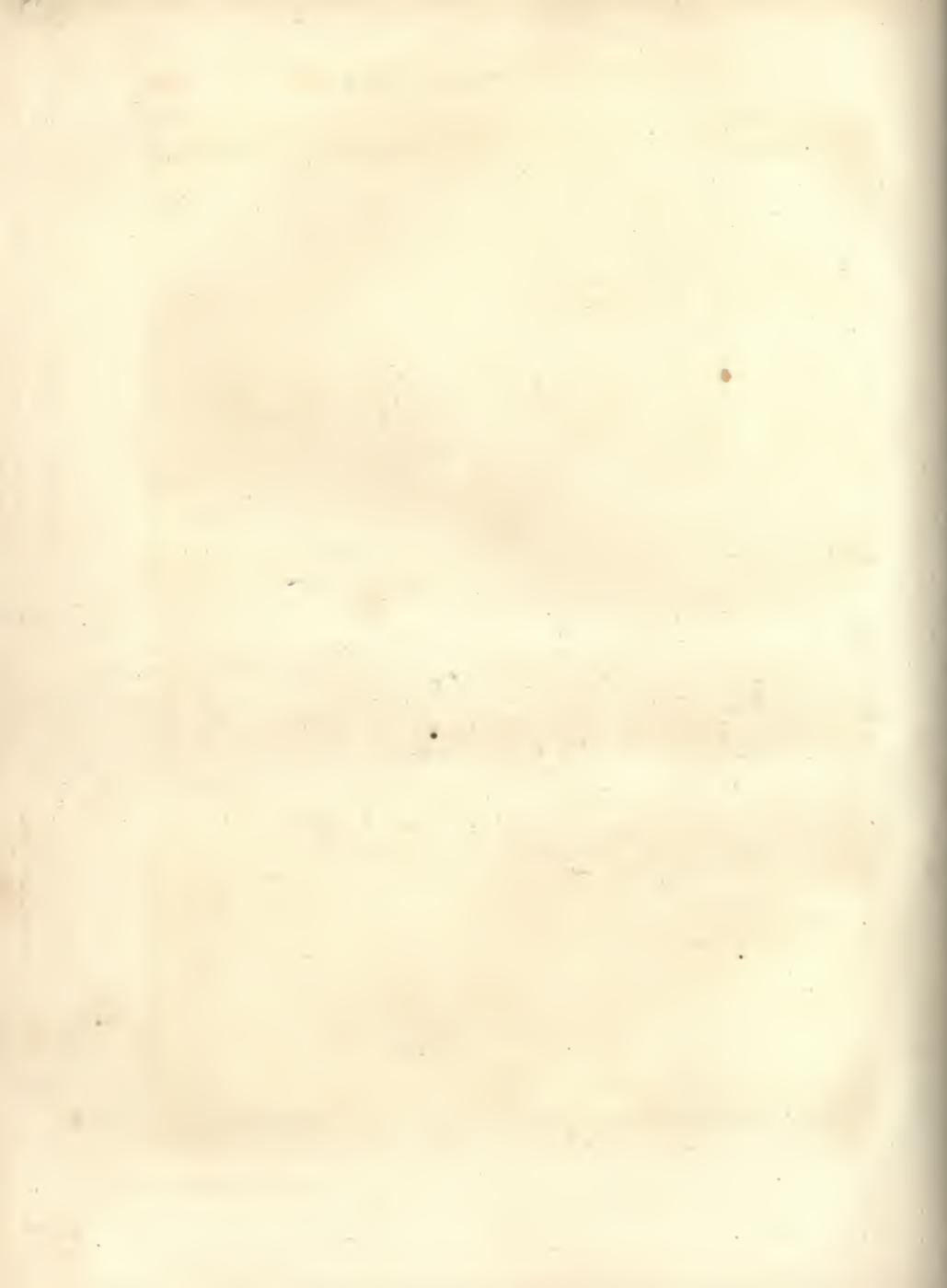
com-



J. Ponce grav.

A. Dupuis f.

SACRIFICE que les FLORIDIENS font au SOLEIL, de leurs PREMIERS nez.



commanda d'appeller cet Indien, & de lui demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols huit jours durant; lui qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du desert. A cela il répondit d'abord si peu raisonnablement, que Moscofo fâché de voir ses troupes en un si pitoyable état, le fit lier à un arbre, avec ordre de lâcher sur lui les lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit être dévoré, il supplia qu'on fit retirer les chiens, & qu'il découvrît tout ce qu'il avoit tenu caché. On lui accorde sa demande, & il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de son Cacique, qui lui avoit dit que n'ayant pas assez de forces pour combattre ouvertement les Espagnols, il avoit déterminé de les défaire par adresse; que pour réussir en cette entreprise, il l'avoit choisi, & lui avoit ordonné de les égarer tellement, qu'ils mourussent tous de faim dans les bois; que s'il en venoit à bout, il lui avoit promis de grandes récompenses; sinon qu'il devoit s'assurer de perdre cruellement la vie; qu'il s'étoit donc vu contraint d'obeir à son Cacique, & de faire ce qu'eux-même exécuteroient en pareil rencontre; qu'ainsi sa faute étoit excusable; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon, s'ils considéroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route; que d'abord s'ils lui en eussent parlé comme ils faisoient maintenant, il leur eut tout avoué, & les eut remis dans le bon chemin; que néanmoins s'ils lui vouloient donner la vie, il les tireroit du desert en peu de temps, & que s'il y manquoit, il s'offroit d'endurer toutes sortes de supplices. Le Général & ses Officiers indignez de cette trahison ne reçurent point ses excuses, & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en lui: de forte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscofo & ses Capitaines en furent fâchés & se virent beaucoup plus en peine qu'ils n'avoient encore été, parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide; ayant alors renvoyé à Auché les Indiens de service. Toutefois comme ils connoissent qu'il falloit perir, ou sortir des bois, ils prirent leur route vers le Couchant, & marcherent trois jours sans aucuns vivres, après en avoir été trois autres à ne manger que des racines. Ensuite ils découvrirent du haut d'une petite montagne des terres habitées, mais steriles. Les habitans avoient pris la fuite, & abandonné de méchantes cabanes dispersées quatre à quatre par la campagne; car les villiages de cette contrée n'étoient pas semblables à ceux qu'on avoit vûs jusques là dans la Floride. Les troupes à leur arrivée dans la Province, trouverent de la chair de vache qui étoit fraîche, dont elles apaiserent leur faim. Elles appellerent ce país la Province des Vachers, à cause de la quantité de peaux de vaches qu'on y rencontra; sans toutefois qu'ils eussent pu trouver de cette sorte de bétail en vie, ni découvrir où les Indiens de la contrée le prenoient.

C H A P I T R E XIII.

Ce qui arriva dans la Province des Vachers.

TAndis que les Espagnols étoient dans une plaine de la Province des Vachers, il sortit d'une forêt près du Camp un Indien qui s'avança droit à eux, avec de grande plumes sur la tête, l'arc en main & le carquois sur l'épaule. Nos gens qui le virent en cet état, le laisserent approcher, dans la creance que ce fût un envoyé du Cacique vers le Général. A quelque cinquante pas d'eux il mit une flèche à son arc, & tira sur une troupe de soldats, qui regardoient : toutefois personne n'en fut blessé, les uns s'étant écartés, & les autres couchés par terre : ainsi le trait passa & alla donner entre cinq ou six Indiennes qui aprétoient le diner de leurs maîtres. Ils en attrape une au milieu du dos, & après l'avoir percé, il en va blesser une autre à la poitrine vis-à-vis de celle-là, & s'arrête dans son corps; cette pauvre Indienne tomba morte aussi-bien que sa compagne. Au même temps le Barbare fuit de toute sa force vers la forêt; les Espagnols crient aux armes, Callego qui par hazard étoit à cheval, aperçoit l'Indien qui se sauve. Il entend qu'on dit tué : il pique après, l'atteint proche du bois, & lui ôte courageusement la vie.

Trois jours ensuite, lors que les troupes se rafraichissoient, deux Indiens superbement parez à la mode du pays, vinrent au matin environ à deux cens pas du Camp, & là ils se promenerent près d'un noyer, l'un d'un côté & l'autre de l'autre de peur de surprendre.

Moscoso averti de cela, défendit de les harceler, disant que c'étoient des foux & des temeraires dont il se falloit moquer. On les laissa donc se promener jusques sur le soir près du noyer. La pensée de ces Indiens étoit qu'il prendroit envie aux Espagnols de les venir attaquer. Cependant les Cavaliers qui étoient allez le matin en parti, retournerent au Camp un peu avant la nuit, & comme ils aperçurent ces Indiens proche de leur logement, ils s'informerent de ce que c'étoit, & aprirent l'ordre du Général. Ils obeirent tous excepté Paez, qui voulant montrer sa valeur, dit, que puisque ces Barbares étoient des foux & des temeraires; il falloit qu'un plus fol qu'eux punit leur folie, & là-dessus il pique vers le noyer. L'Indien qui se promenoit du côté que le Cavalier avançoit marche droit à lui, tandis que son compagnon se retire sous l'arbre, pour faire connoître qu'ils demandoient à se battre seul à seul. Paez approche de furie contre son ennemi qui le tire si vigoureusement, qu'outre sa cotte de maille qu'il lui rompit, il lui perça de part en part le bras gauche; de sorte que les rênes de la bride de son cheval lui tomberent des mains. Ses compagnons qui virent cet accident, & qui n'avoient pas encore mis pied à terre, accoururent à toute bride sur les deux Barbares qui fuirent, quand ils aperçurent tant de gens fondre sur eux. Toutefois ils

ils furent surpris avant que de pouvoir gagner le bois. Mais en cette rencontre les Espagnols observerent mal les loix de la guerre : puisque les Indiens n'avoient pas voulu se mettre deux contre un, il étoit raisonnable qu'on les traitât de la même sorte.

Après ces choses les troupes marcherent plus de trente lieues par cette Province des Vachers, & comme elles eurent achevé de traverser, elles découvrirent vers le Couchant de hautes montagnes, & d'épaisses forêts qui étoient des deserts; mais le Général & ses Officiers, que la faigue & la faim avoient rendu sages, resolurent de ne point avancer qu'ils n'eussent auparavant trouvé une route assurée pour les conduire dans un pays habité. C'est pourquoi ils commanderent à quatre compagnies de Cavalerie, de vint & quatre hommes chacune, d'aller par trois endroits vers le Couchant, pour découvrir la contrée, avec ordre d'entrer le plus avant qu'ils pourroient dans le pays, de s'éloigner les uns des autres, & de tâcher de connoître la qualité de la terre, & le naturel des habitans. On leur donna pour cela des truchemens Indiens les plus capables que l'on pût trouver, entre ceux qui servoient les Espagnols. Ensuite ils partirent, & au bout de quinze jours qu'ils retournerent, ils dirent tous qu'ils étoient entrez plus de trente lieues avant dans le pays, & qu'ils avoient rencontré des terres fort steriles & mal peuplées; que plus on avançoit & plus elles étoient méchantes; que les habitans de ces quartiers ne cultivoient rien, & ne vivoient que de fruit, & d'herbe, ou de ce qu'ils attrapotent à la chasse & à la pêche, & enfin qu'ils marcherent par troupes, & erroient d'une contrée à l'autre. Carmona ajoûta que les Indiens assurerent que par de là leur Province, il y avoit une vaste étendue de pays plat où se nourrissoient les vaches dont les troupes avoient vû les peaux, & qu'il y avoit dans ces quartiers une grande quantité de bétail.

C H A P I T R E X I V.

Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs aventures.

Sur le raport des Cavaliers qui avoient été à la découverte, les Espagnols perdirent toute esperance d'aller au Mexique, par le chemin qu'ils avoient tenu. C'est pourquoi de crainte de s'engager dans des deserts où ils mourroient tous de faim, ils furent d'avis de retourner vers le Chucagua, dans la creance que la route la plus courte, & la plus assurée pour sortir de la Floride, étoit de descendre le long de ce fleuve & de gagner le golfe de Mexique. Ainsi ils s'enquirent de leur chemin, pour se rendre vers le Chucagua. Ils scûrent que le plus court étoit de tourner sur la droite de la route qu'ils avoient tenuë en venant; mais qu'il falloit traverser plusieurs grands deserts, & qu'au contraire, s'ils détournoient sur la gauche, c'étoit le plus long; mais qu'ils marcheroient par des pays fertiles & peuplez. Ils prirent donc cette route, & tournerent vers le midi, prenant soin de ne pas s'engager temerairement en des endroits

droits difficiles, & de ne faire aucun desordre dans leur marche, de peur d'irriter les Indiens. Néanmoins ces Barbares les harcelèrent nuit & jour, car ils se mettoient en embuscade dans les bois près du chemin & lors qu'il n'y avoit point de bois, ils fe couchoient sur le ventre parmi les herbes. Quand les Espagnols passoient, ils se levoient tout d'un coup, & tiroient tant de flèches qu'ils en bleffoient toujours quelqu'un: mais au même temps qu'on alloit à eux ils lâchoient pied. Incontinent après il en venoit d'autres à la charge, qui prenoient les troupes de tous côtez, toujours avec perte d'hommes & de chevaux: si bien que sans en venir à une bataille, nos gens furent plus mal-traités en cette Province des Vacheis, que dans toutes celles par où ils avoient passé; principalement le dernier jour, parce qu'ils traverserent des ruisseaux & des endroits qui étoient de véritables coupe-gorges, d'où les Barbares fortoient en furie sur eux, & où ils se retiroient sans pouvoir être offensés. Les Espagnols perdirent en cette journée plusieurs de leurs gens, plusieurs Indiens de service avec plusieurs chevaux, & eurent un grand nombre de soldats bleffés dangereusement. L'un des plus considérables de ceux-là fut saint George dont je vais parler. Comme ce Cavalier passoit un ruisseau où les troupes étoient attaquées, un Indien caché derriere un buisson lui tira un très-rude coup de flèche: de sorte qu'après lui avoir rompu sa cotte de maille, il lui perça la cuisse droite, passa par l'arçon de la selle, & entra dans le corps du cheval, qui tout furieux sort du ruisseau, bondit par la plaine, & tâche par ses ruades de faire tomber la flèche, & de renverser son maître. Les Espagnols qui se rencontrèrent alors tout proche de ce soldat accoururent à son secours, & comme ils aperçurent que le trait l'avoit attaché à la selle, & que les troupes fe campoient assez près du ruisseau ils le menerent au quartier. Aussitôt on le souleva adroitement, & on coupa la flèche entre la selle & la cuisse. On dessella aussi le cheval, & les Espagnols s'étonnerent qu'une flèche de roseau armée seulement d'une pointe de canne eût pénétré si avant. Ensuite on étendit saint George par terre, & on le laissa se panser soi-même. Outre plusieurs qualitez qu'il possédoit, il avoit celle de guerir les playes avec de l'huile, de la laine grasse, & des paroles que ses compagnons appelloient des charmes. Il avoit effectivement traité avec tant de succès quelques bleffés, qu'il sembloit que Dieu le favorisât sur tout dans les cures qu'il faisoit. Mais si tôt que l'huile & la laine grasse furent consumées par le feu à Mauvila, il ne voulut plus panser personne; & même il s'opiniâtra long-temps à ne prendre aucun soin de ses bleffures. Car bien que depuis il eût reçu un coup de flèche qui lui entroit par dessous le pied, & sortoit par le talon; & que d'un autre il eût été si dangereusement frappé au genou, que la pointe de la flèche y étoit demeurée; toutefois il n'entreprit jamais de se traiter qu'à l'extrémité, s'imaginant que faite d'huile, & de laine grasse il ne pourroit se guerir. Je reviens au coup qu'il avoit reçu à la cuisse. Comme il savoit qu'il étoit brouillé avec le Chirurgien, qui lui avoit fait beaucoup de mal en lui tirant la flèche du genou, & qu'il se ressouvenoit qu'il lui avoit dit qu'une autre fois il mourroit plutôt que de l'appeller; à quoi le Chirurgien avoit répondu, que quand il seroit certain de lui conserver la vie, il ne le feroit pas qu'il ne l'eût auparavant

vant envoyé querir; comme, dis-je, il se ressouvenoit de cela, & qu'il n'atendoit aucun secours de personne, il prit au lieu d'huile & de laime, de l'oiing de porc avec de la charpie d'une vieille mante d'Indien, & s'en servit si heureusement pour sa playe, que dans les quatre jours que nos gens se rafraîchirent près du ruisseau, il fut tout à fait guéri & monta à cheval le cinquième qu'ils continuèrent leur route. Afin qu'on ne doutât point de sa guérison, il se mit à piquer de côté & d'autre autour des troupes, criant qu'il méritoit de perdre la vie; parce que pour n'avoir pas voulu traiter les blesez dans la pensée qu'il travailleroit inutilement, il étoit mort plus de cent cinquante soldats.

Enfin, les Espagnols sortirent de la Province des Vachers, après y avoir souffert plusieurs maux. Ils marchèrent vingt jours à longues traites par d'autres contrées, des noms desquelles ils ne s'enquirent point, & allèrent en tournant vers le Midy. Mais croiant descendre plus qu'il ne falloit pour se rendre à Guachoia, où ils vouloient retourner, ils prirent au Levant avec soin de monter toujours un peu vers le Nord, & vinrent croiser un chemin par où ils étoient passés en allant, ce que néanmoins ils ne reconnoissent pas. On étoit alors à la my-Septembre, & ils avoient déjà marché près de trois mois, depuis leur sortie de Guachoia, sans avoir manqué une seule nuit ni un seul jour d'être attaqués. Les Barbares se mettoient de jour en embuscade, & chargeoient ceux qui s'écartoient; la nuit ils venoient donner l'alarme au quartier.

Il arriva même qu'une fois à la faveur de l'obscurité, ils se traînent à quatre pattes jusqu'au camp; où ils tirèrent sur les chevaux, & tuèrent deux sentinelles. Peu de jours après douze Cavaliers & autant de farsassins Espagnols, qui avoient besoin de gens de service, se mirent en embuscade pour prendre quelques Indiens, de ceux qui au moment que les troupes étoient décampées venoient enlever ce qui étoit demeuré. Ils se posterent derrière de grands arbres, & posèrent sur le plus haut une sentinelle, avec ordre de les avertir sitôt qu'elle découvreroit quelque chose; ce qui s'exécuta si heureusement, qu'ils prirent quatorze Indiens qu'ils partagerent entre eux. Mais après comme ils desiroient de rejoindre l'armée, un de la compagnie qui n'étoit pas satisfait de n'avoir que deux Indiens, conjura ses camarades de ne s'en point retourner qu'auparavant ils n'en eussent encore pris un pour lui. Ses compagnons qui n'étoient pas de ce sentiment, lui dirent qu'il falloit différer cela à une autre fois, & qu'ils lui offroient chacun l'Indien qu'ils avoient eu en partage. Néanmoins voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur son esprit, ils s'arrestèrent encore, & cependant la sentinelle avertit qu'elle apercevoit un Indien. Paez que le malheur devoit avoir rendu sage, pique aussi-tôt droit au Barbare, qui se voyant découvert se sauve sous un arbre. Paez l'approche, & lui porte avec vigueur un coup de lance; mais ne l'attrapant pas, l'Indien qui tenoit sa flèche prête, tire, & blesse au flanc le cheval de ce Cavalier; de sorte qu'après avoir bronché environ vingt pas il tomba mort. Bolanios qui suivoit Paez fond au même temps sur le Barbare, & est aussi malheureux que son compagnon. Juan de Vega qui venoit après au petit pas, surpris de voir ses

camarades démontez, pique vers l'Indien; ses compagnons courent aussi la lance en main vers ce Barbare, qui s'avance fierement droit à Vega pour tuer son cheval, & s'enfuit au même temps. Mais le Cavalier qui étoit sage avoit auparavant donné ordre à ce qu'il ne lui arrivât pas de malheur en blable à celui de Paz. Il avoit mis sur le poitrail de son cheval une peau de vache en trois doubles; & c'est ainsi qu'en étoient la plupart des Cavaliers qui avoient soin de leurs chevaux. Ils leur couvroient le poitrail de cette sorte de peau de cerf, ou d'ours. Comme l'Indien fut à la portée du trait, il tire sur le cheval de Vega, & perce la peau de vache; en sorte que la flèche entra environ trois doigts dans le poitrail. Aussi-tôt Vega fond de furie sur le Barbare & le tuë. Ensuite le parti s'en retourne, détestant celui qui les avoit obligés à demeurer, & admirant le courage de l'Indien, dont la mine ne répondoit point à l'action qu'il avoit faite. Dès qu'ils furent arrivés, le Général fit marcher vers la Province de Guachojá, & nos gens eurent durant leur route jusqu'à la fin d'Octobre un temps assez favorable. Mais alors; à cause des pluies le tems devint si fâcheux, qu'ils camptoient le plus souvent tout mouillés, & sans aucuns vivres, tellement qu'ils étoient contraints de hazarder leur vie pour en chercher. Ajoûtez à cela que leurs fatigues redoublèrent à mesure que l'hiver avança. Les neiges & les pluies qui tomboient enflèrent extraordinairement les fleuves, & firent croître les ruisseaux de telle maniere qu'ils ne purent les passer sans traîneaux: encore falloit-il s'arrêter sept ou huit jours, pour en traverser quelqu'un. Car outre qu'ils ne trouvoient point de bois propre pour des traîneaux, ils avoient toujours les ennemis sur les bras, & souffroient d'extrêmes peines; parce que la campagne étant presque inondée, ils se voyoient souvent forcés de camper dans l'eau, couverts seulement d'un méchant habit de chamois, toujours mouillé, qui leur servoit de chemise & de cape. C'est pourquoy plusieurs Espagnols accablés de froid & de sommeil tomberent malades, & il ne se passoit jour qu'il n'en mourut deux ou trois. On perdoit aussi chaque jour des chevaux & des Indiens de service. Toutefois sans se laisser abattre au malheur, nos gens continuerent leur route; mais ils se fatiguèrent tellement qu'ils manquèrent même de force pour enterrer ceux qui mouroient par les chemins, & cela faisoit véritablement pitié. D'ailleurs, la plupart de leurs chevaux étoient malades, les Cavaliers demontés, les fantassins si fatigués qu'ils ne se soutenoient qu'à peine. Néanmoins étant tous résolus ou de mourir, ou de retourner vers le Chucagua, les plus vigoureux monterent sur les chevaux qui étoient encore de service, & résistèrent aux ennemis qui harceloient les troupes dans la marche. Ensuite, lors que l'on étoit campé, l'on posoit des corps de garde & des sentinelles, & le lendemain on avança dans le même ordre, ce qui dura depuis le mois de Septembre jusqu'aux derniers jours de Novembre de l'année mille cinq cens quarante-deux, que l'on arriva sur les bords du Chucagua. Alors comme les Espagnols crurent que leurs maux étoient finis, ils se donnerent tous les uns aux autres de petits présens pour se temoigner leur joye. Leur voyage, à compter le chemin qu'ils firent en retournant, fut de trois cens cinquante lieues & davantage. Comme ils revenoient ils rencontrèrent une truye qu'ils avoient per-

perduë en allant, & qui avoit fait treize cochons, tous différemment marquez aux oreilles; d'où l'on peut croire que les Indiens avoient partagé entre eux ces animaux, & qu'ils en nourrirent encore aujourd'hui dans la Floride.



CHAPITRE XV.

Les troupes s'emparent d'Aminoia.

Les Espagnols aborderent au retour de leur voyage à seize lieuës de la ville de Guachoa, & rencontrèrent deux bourgs l'un proche de l'autre qu'on appelloit Aminoia du nom de leur Province. Ces bourgs étoient de deux cens maisons chacun & fermez d'un fossé, dont l'eau venoit du Chucagua, qui faisoit une Isle de chacun de ces deux villages. Moscoso qui avoit encore, outre soixante-dix chevaux, environ trois cens hommes de pied, résolut de s'en emparer, & d'y passer tout le reste de l'Hyver. Il mit donc ses troupes en bataille, & attaqua si courageusement ces deux bourgs l'un après l'autre, que les Indiens étonnez de la valeur de nos gens les abandonnerent sans résistance. Ainsi les Espagnols s'en rendirent maîtres, & quelque temps après pour n'être pas séparés en cas d'alarme, ils en ruinèrent un, & portèrent dans l'autre les vivres & les choses qui leur étoient nécessaires. Ensuite ils fortifierent ce poste, & furent vingt jours à le mettre en état de défense, parce qu'étant extraordinairement harassés, ils ne travailloient qu'avec beaucoup de peine.

Tandis que les Espagnols entroient dans ce bourg, une vieille Indienne qui ne s'étoit pû sauver, leur demanda où ils alloient; & lui ayant répondu en quartier d'Hyver, elle leur repartit que de quatorze ans en quatorze ans le fleuve se débordoit si fort, que les habitans étoient contraints de gagner le haut des maisons, & que l'année qui couroit étoit la quatorzième où le bourg devoit être inondé. Nos gens qui connurent le dessein de la bonne femme se moquerent de ses rêveries. Carmona raporte cette particularité & ajoute que les Espagnols trouverent dans le bourg d'Aminoia dix-huit mille mesures de gros millet, avec une grande quantité de noix, de pruneaux, & de quelques autres fruits inconnus en Espagne. C'est pourquoy ils se retablirent peu à peu; car outre ces vivres ils étoient très commodément logez, & même les Barbares ne vinrent ni de nuit ni de jour les tourmenter, ce qui contribua beaucoup à les remettre en état.

Comme Moscoso vit que ses gens avoient presque recouvré leurs forces, & que le mois de Janvier de l'année 1543. étoit passé, il commanda de couper du bois pour faire des brigantins, & d'amasser des cordages, des voiles & autres choses nécessaires à son dessein. Au reste, tandis que les Espagnols demeurèrent dans Aminoia, il en mourut environ soixante, & de ce nombre furent Ortis, Touar avec Vasconcello. Mais durant toute la traite il en périt plus de

cent cinquante; ce qui fut trouvé d'autant plus fâcheux que la mort de tant de braves foldats étoit arrivée par l'imprudencé des Capitaines, qui avoient engagé les troupes dans ce voyage.



C H A P I T R E X V I.

Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.

S I-tôt que le bruit fut répandu, que les Espagnols étoient de retour de leur voyage, & qu'ils passioient l'Hyver dans Aminoia; Anilco craignant qu'à leur faveur les vaisseaux de Guachoa ne vinssent encore fondre sur ses terres, & y exercer leurs cruautés, envoya vers Moscofo avec ordre de lui offrir la paix & son amitié, & de l'assûrer de son obéissance, ajoutant qu'il n'y avoit nulle sorte de service qu'il ne dût attendre des peuples de sa contrée, & que pour en avoir des preuves il n'avoit qu'à commander. Celui qu'Anilco avoit chargé de dire cela, étoit son Lieutenant général. Il avoit à sa suite, outre deux cens Indiens de service, vingt des plus lestes & des plus considérables de la Province, suivis de vingt autres avec des fruits & de la venaïson. Ce Capitaine s'acquitta fort bien de son devoir, & n'oublia rien pour gagner l'esprit de Moscofo, qui le reçût très-obligéamment lui & tous les principaux de sa suite, & le pria d'assûrer Anilco, qu'il le remercioit de l'honneur de son amitié, & qu'il en feroit toute sa vie une estime particulière. On fit scavoir incontinent cette réponse au Cacique; & cependant l'envoyé & ceux qui l'accompagnoient demeurèrent avec les Espagnols, auxquels ils témoignèrent leur affection par la fidélité de leurs services.

Il y avoit deux jours que les sujets d'Anilco étoient au quartier, lors que Guachoa suivit de plusieurs de ses vassaux chargés de fruits & de poisson, y arriva pour confirmer son alliance avec les troupes. Le Général le reçût très-bien; mais la présence du Capitaine d'Anilco son ennemi, & l'honneur qu'on lui rendoit lui donnerent une douleur mortelle. Néanmoins il dissimula son déplaisir, résolu seulement de le témoigner dans l'occasion.

Durant le quartier d'hyver des Espagnols dans Aminoia, les deux Caciques leur rendirent toutes sortes de bons offices, & leur firent tous les huit jours de nouveaux presents. Cependant Moscofo & ses Officiers, qui ne songeoient qu'à sortir de la Floride, ordonnerent à l'Intendant des vaisseaux de voir combien il falloit de brigantins pour l'embarquement des troupes; & comme il eut répondu sept, ils commanderent qu'on préparât pour cela toutes les choses nécessaires. On fit d'abord quatre couverts sous lesquels on travailla de peur d'être incommodé par les pluyes. Les uns scierent des ais, les autres les raboterent, plusieurs firent des cloux & des ferrures, quelques-uns du charbon, & quelques autres des rames & des cordages. Ainsi ils s'appliquerent tous cou-

rageusement aux choses qu'ils faisoient le mieux, & employèrent trois mois à cela.

Pendant ce temps-là le Capitaine d'Anilco montra son zèle à nos gens, qui de leur côté l'honoroiert aussi beaucoup, car outre qu'il avoit l'air noble & capable de se faire aimer, il possédoit de rares qualitez. Il étoit exact, fidele, officieux, prévenoit de bonne grace tous les besoins, & même donnoit plus qu'on ne lui osoit demander. Sans parler de plusieurs cabales & autres cordages propres pour des brigantins, il fournit aux Espagnols plus de mantes vieilles & neuves, qu'ils n'en pouvoient raisonnablement espérer, parce qu'on n'en trouvoit presque point dans la Province. Les mantes neuves servirent à faire des voiles, & les vieilles à calfeutrer les vaisseaux. Ces mantes sont d'une certaine herbe semblable aux mauves. C'est une herbe qui a de petits filers comme le lin; aussi les Indiens en font ils du fil, & ils donnent à ces mantes une couleur telle qu'il leur plaît; mais le plus souvent vive & éclatante.

C H A P I T R E XVII.

Ligue de quelques Caciques.

TAndis que les Espagnols travailloient à leurs brigantins, Quigualtanqui crut qu'ils ne se préparoient à leur retour, que pour aller raconter dans leur pays l'excellence des regions qu'ils avoient decouvertes, & revenir après en plus grand nombre pour en faire la conquête. Ils'imagina aussi qu'alors ils chasseroient les veritables Seigneurs des Provinces, & s'y établirent souverainement. Dans cette croiance Quigualtanqui resolut, pour prévenir un tel malheur, d'exterminer tous les Espagnols qui étoient dans la Floride, & pour cet effet il assembla les principaux de sa contrée, auxquels il déclara sa pensée sur cela. Tous l'assurèrent que son dessein étoit glorieux, & qu'ils mourroient pour le servir dans une si noble entreprise. Il dépêcha incontinent de côté & d'autre du Chueagua, vers dix Caciques de ses voisins, & leur fit dire pour les engager dans son parti, qu'il falloit étouffer la haine qui étoit entre eux, & s'unir pour perdre leurs ennemis communs; que s'ils manquoient l'occasion que la fortune leur en presentoit, il déploreroit d'avance la misere dont ils seroient accablez; que les Espagnols ne s'en retournoient que pour revenir dans le pays avec de plus grandes forces; & qu'après s'en être cruellement emparez, ils les tiendroient tous dans une malheureuse servitude. Les Caciques reçurent avec joye les envoyez de Quigualtanqui; ils approuverent son dessein, parce qu'ils le trouvoient digne d'un grand Capitaine, & louerent son courage, dont la grandeur leur étoit déjà connuë: c'est pourquoi ils convinrent que chaque Seigneur leveroit des troupes dans sa Province, & prépareroit des barques pour attaquer leurs ennemis par eau aussi bien que par terre; que cependant, pour

mieux surprendre les Espagnols, & leur ôter toute sorte de soupçon, chacun feindroit en particulier de rechercher leur alliance, & leur envoyeroit des Députés avec des presens. Quigualtanqui, comme chef de la conspiration, dépêcha le premier vers Moscoso, & tous les autres ensuite à son exemple, Moscoso les reçût avec d'autant plus de joye & d'affection, que le peu de troupes qui lui restoient ne demandoient que la paix. Cependant Anilco qui avoit refusé d'entrer dans la ligue, à cause de la fidelité qu'il avoit jurée aux Espagnols, crut que par honneur il devoit les avertir de la conspiration des Caciques; c'est pourquoi il envoya commander à son Lieutenant de découvrir la trahison au Général, & de l'assurer qu'il ne se passeroit rien qu'il ne lui en fit savoir des nouvelles. Moscoso eut soin de faire remercier le Cacique de ses bons avis, & de la continuation de son amitié, & eut depuis pour lui & pour son Lieutenant une estime toute particuliere. Néanmoins Anilco ne voulut jamais venir au camp, & s'en excusa toujours sur ce qu'il avoit peu de santé: mais véritablement c'étoit qu'il ne se fioit point aux Espagnols.

On ne peut savoir positivement si Guachoa qui témoignoit de l'affection à nos gens, entra dans la ligue; mais on se douta qu'il étoit d'intelligence, piqué seulement de l'estime qu'on faisoit du Lieutenant d'Anilco. En effet il étoit outré de ce que les Espagnols rendoient plus d'honneur à ce Capitaine qui les servoit promptement, qu'à lui qui n'agissoit que fort lentement pour eux, & il essayoit aussi de le décréditer dans l'esprit de Moscoso: mais on croyoit que Guachoa, sachant qu'Anilco n'avoit pas voulu se liquer avec les autres, n'agissoit de la sorte qu'afin que si par hazard ce Lieutenant venoit à découvrir la conjuration, on n'ajoutât point de foi à ce qu'il diroit.

C H A P I T R E VIII.

Querelle de Guachoa & du Lieutenant d'Anilco.

C Ommе Guachoa connut qu'il travailloit inutilement à ruiner son ennemi dans l'esprit des Espagnols, il éclata tout à fait, & dit à Moscoso en présence de plusieurs Officiers, que depuis long-temps il souffroit avec peine l'honneur que lui & ses troupes faisoient au Lieutenant d'Anilco; qu'il avoit toujours pensé qu'on devoit honorer ceux qui avoient le plus de crédit & de naissance; que néanmoins les Espagnols tenoient une conduite bien contraire à cela, puis qu'ils estimoient uniquement le Lieutenant d'Anilco, qui n'avoit ni biens, ni puissance, ni noblesse, & qui ne méritoit d'être considéré que par sa qualité de vassal; que pour lui il avoit des sujets qui surpassoient en tout celui auquel il donnoit tant de marques d'estime; qu'ainsi il les supplioit de faire réflexion sur leur maniere d'agir, & d'être persuadé que les actions du Lieutenant étoient artificieuses, & ne tendoient qu'à les tromper. Le Lieutenant

tenant d'Anilco qui avoit écouté patiemment ce que l'on avoit dit contre lui, repliqua sans paroître emporté, qu'on lui reprochoit à tort sa naissance; & que ses ancêtres ayant été Caciques, il ne cedoit à personne en noblesse; qu'il avouoit que son pere ne lui avoit pas laissé de grands biens; mais qu'il avoit suppléé à ce défaut par son courage, puisqu'il dans la guerre qu'il avoit faite contre Guachoa & d'autres Seigneurs, il avoit gagné dequoi vivre suivant sa qualité; qu'ainsi il pouvoit se mettre maintenant au nombre des riches que son ennemi vouloit que l'on estimât si fort; & qu'un vassal comme lui l'emporterait toujours de beaucoup sur un Cacique semblable à Guachoa; qu'après tout, il n'étoit pas proprement vassal, parce qu'Anilco ne le considéroit point de la sorte; mais comme l'un de ses plus proches parens, & qu'à cette considération, il l'avoit fait son Lieutenant général dans la Province; qu'ensuite il avoit gagné plusieurs batailles, défait le Pere de Guachoa, & de fois à autre ses Capitaines; que depuis même que Guachoa avoit succédé à son Pere, il avoit taillé en pieces toutes ses forces, & l'avoit fait prisonnier, lui, ses deux freres, & les plus considerables de son Etat; qu'alors il l'eût pu dépouiller de sa Province, & s'en emparer sans peine, n'y ayant personne pour lui résister; mais que bien loin de rien entreprendre, il avoit eu un soin tout particulier de lui tandis qu'il étoit prisonnier; qu'il avoit même été sa caution pour le mettre en liberté, lui, ses freres & ses vassaux; que néanmoins, comme Guachoa n'avoit pas tenu sa parole, il n'attendoit que la sortie des troupes pour le reprendre; que la hardiesse qu'il avoit à présent de le vouloir faire passer pour un homme artificieux lui coûteroit cher alors, & qu'il lui apprendroit à ne pas choquer une autre fois temerairement son honneur; que même, pour ne pas différer plus long-temps, il ne tiendrait qu'à Guachoa qu'ils ne finissent sur l'heure leurs deux différens, qu'ils n'avoient qu'à entrer tous deux dans un bateau pour se battre sur le fleuve; que si Guachoa le tuoit, il satisferoit sa haine, & seroit vengé du déplaisir que les Espagnols lui avoient fait en rendant de l'honneur à son ennemi; que pour lui, s'il avoit de l'avantage dans le combat, il feroit voir que le mérite des hommes ne consistoit point dans l'éclat des richesses, ni dans la possession de plusieurs vassaux, mais dans la vertu & la grandeur de courage. Guachoa ne repartit rien à tout cela, & fit connoître sa confusion sur son visage. Moscofo & les Espagnols se confirmèrent dans la croiance qu'ils avoient du mérite du Lieutenant d'Anilco, & lui rendirent tous les jours plus d'honneur.

C H A P I T R E XIX.

D'un Espion indien.

Moscofo considerant que si la haine de Guachoia & du Capitaine d'Anilco les portoit jusqu'à se faire la guerre, ils ne lui fourniroient aucune chose pour ses brigantins, leur dit que comme ils étoient également aimez des Espagnols, ils ne pouvoient les voir plus long-temps brouillez, & qu'ainfi ils les prioient d'étouffer leurs ressentimens, & de vivre à l'avenir dans une parfaite intelligence. Les deux Indiens répondirent à Moscofo, qu'ils étoient prêts de faire ce qu'on voudroit, & qu'en sa faveur ils oublieroient genereusement toutes choses. Quatre jours après la querelle apaisée, & sur le départ du Lieutenant d'Anilco, pour s'en retourner dans sa Province, le General qui ne se fioit point à la parole de Guachoia, & qui craignoit qu'ain de se venger de son ennemi, il ne lui eut fait dresser quelques embusches sur le chemin, commanda à trente Cavaliers de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il fut hors de danger. Le Capitaine refusa d'abord civilement Moscofo, & lui fit connoître que Guachoia n'étoit pas fort à appréhender; néanmoins de peur de déplaire au Général, il prit l'escorte qu'il lui offroit. Mais depuis il revint, & retourna plusieurs fois en sa contrée avec dix ou douze Indiens seulement. Cependant, Quigualtanqui & les autres Caciques de son parti dépêchoient jour & nuit vers Moscofo avec des présens, & avec ordre à leurs envoyez d'observer la conduite des Espagnols, leurs corps de garde, leur adresse à tenir leur armes & à manier leurs chevaux, afin de voir en quoi ils manquoient & de s'en servir contre eux en temps & lieu. Le General qui étoit averti de cela fit défense aux Deputez des Caciques ennemis, de venir la nuit au Camp; mais ces défenses étoient inutiles. C'est pourquoi Silvestre, qui sçavoit l'ordre du Général, & la desobeissance des Barbares, étant une nuit de garde à la porte d'Amiñoia, & voyant à la clarté de la Lune deux Indiens fort lestes, qui traversoient le fossé sur un arbre qui servoit de pont, les laissa avancer vers lui: & comme il étoit en sentinelle il donna un coup d'épée sur le visage du premier, qui passa le guichet de la porte sans lui en demander permission. Du coup le Barbare tomba à terre; mais il se releva incontinent, prit son arc, & s'enfuit de toute la force. Silvestre ne voulut pas l'achever, parce qu'il crut que cela suffisoit pour rendre les Indiens sages. Le compagnon du blessé qui avoit ouy le coup prend aussi la fuite, repasse le pont, regagne son batteau, traverse le fleuve & donne l'alarme par tout. Cependant le blessé, le visage plein de sang, se jette dans l'eau, la traverse à nage & appelle son camarade. Les Barbares qui étoient de l'autre coté du fleuve, & qui entendirent sa voix accoururent à lui & l'emmenèrent. Le jour d'après au soleil levant, quatre des principaux Indiens vinrent de la part des Caciques liguez se plaindre au Général, que ces

gens

gens rompoient la paix ; qu'ils avoient tres-maltraité un des plus confiderables Indiens du pais, & qu'ils le suplioient qu'on fit justice de cette insolence, parce que la personne étoit blessée à mort. Sur le midi quatre autres se rendirent au Camp; où après avoir fait leurs plaintes, ils dirent que le blessé se mouroit, & au Soleil couchant, il en vint encore quatre qui asseurerent que leur compagnon étoit mort, & demanderent qu'on fit mourir l'Espagnol qui en étoit cause. Le Général répondit à chaque fois aux Envoyez que desirant conserver la paix, il n'avoit point commandé ce qui avoit été fait: mais que le soldat qui avoit blessé leur homme n'avoit point agi contre son devoir. De sorte que si pour leur complaire il vouloit qu'on le chatiât, ses Capitaines n'y consentiroient jamais; parce que l'Indien ne devoit pas entrer sans parler à la sentinelle, ni les Caciques l'envoyer contre les défentes de le faire à heure induë; qu'ainsi, puis qu'en cela il y avoit de leur faute, il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, & faire à l'avenir les choses dans l'ordre pour ôter de part & d'autre tout prétexte de rupture.

Les Envoyez s'en retournerent fort mal satisfaits de cette réponse, & essayèrent de porter les Caciques à se venger sur l'heure du mépris des Espagnols, mais inutilement; car les Caciques convinrent de dissimuler encore quelque temps, & de chercher avec soin les moyens d'exécuter leur dessein. Cependant parmi les troupes il se trouvoit des Capitaines, qui apuioient les plaintes des Indiens, disant qu'il falloit punir Silvestre; qu'il s'étoit gouverné indiscrètement, & que son action pourroit donner lieu aux Caciques de se mutiner, & de prendre les armes contre les Espagnols. Si ces discours, que la jalousie mettoit dans la bouche de quelques Officiers, n'eussent été arrêtez par les plus sages, ils eussent sans doute produit de méchans effets.



C H A P I T R E XX.

Préparatifs des Caciques liguez avec un débordement du Chucagua.

DUrant ces choses, les Espagnols travailloient fortement aux brigantins, & étoient favorisez du Capitaine Général d'Anilco, sans lequel ils ne fussent jamais venus à bout de leur dessein. Ceux qui n'étoient pas employez aux vaisseaux cherchoient des vivres pour leurs compagnons, & comme ils étoient alors en Carême, ils alloient pêcher dans le Chucagua. Ils faisoient pour cela des hameçons, où après avoir mis de l'apât, ils les atachoit à de longues cordes, & les jetoient au commencement de la nuit dans le fleuve. Le matin ils les en retiroient, & y rencontroient ordinairement de si grands poissons qu'il y en avoit dont la tête seule pesoit quarante livres de quinze à seize onces: si bien que nos gens eurent dans Aminoia toutes choses en abondance. Cependant Quigualtanqui, & les Caciques liguez levoient des troupes chacun sur leurs terres, & se préparoient à mettre trente à quarante mille hommes sur

ped dans la pensée de tuer tous les Espagnols, ou de brûler le bois qu'on avoit amassé pour les Caravelles. Ils croyoient par là qu'en les empêchant de sortir du pays, ils leur feroient une continuelle guerre, & les extermineroient d'autant plus facilement, que nos gens étoient en petit nombre, qu'ils avoient peu de chevaux, & avoient perdu un Capitaine très-brave & très expérimenté. Les Barbares animez de ces considérations, souhaitoient avec impatience le jour qu'ils avoient arrêté pour donner, & qui véritablement étoit fort proche, comme on l'aprit par les Envoyez du Cacique, qui se trouvant seuls avec des Indiennes qui servoient quelques Officiers Espagnols, leur dirent qu'elles pressent patience, & que bien-tôt on les delivreroit de la servitude, où ces barbares étrangers les tenoient; qu'on les alloit égorger, mettre leurs têtes sur des lances à l'entrée des temples, & attacher leurs corps aux plus hauts arbres, pour être la proye des oiseaux. A peine les Indiennes eurent-elles apri cela, qu'elles allèrent le découvrir à leurs maîtres. Les troupes en font aussi-tôt averties, & se persuadent d'autant plus aisément que les Barbares sont prêts à les attaquer, que la nuit elles entendent du bruit de l'autre côté du fleuve, & voyent des feux çà & là aux environs. Elles se préparent donc à se défendre courageusement; mais par bonheur sur ces entrefaites, le Chucagua vint à se déborder. Il commença environ le dixième de Mars de l'année 1543. il remplit peu à peu son lit, & incontinent après se répandit impétueusement par dessus ses bords, puis par la campagne, qui fut aussi-tôt inondée, à cause qu'il n'y avoit ni montagne, ni colline. Le jour des Rameaux qui étoit cette année là le 18. de Mars, auquel les Espagnols celebrent le triomphe de JESUS-CHRIST dans Jerusalem, l'eau entra avec violence par les portes d'Aminoia, si bien que deux jours après on ne put aller par les rues qu'en bateau. Ce débordement ne parut dans toute son étendue qu'au 20. d'Avril. Il y avoit alors du plaisir à voir que ce qui étoit naguères une vaste campagne, fut devenu presque tout à coup une vaste mer; car l'eau couvroit plus de vingt lieux aux environs, où l'on voyoit seulement quelques uns des plus hauts arbres; & cela fit ressouvenir nos gens de la prédiction de la vieille Indienne à leur entrée dans Aminoia.



C H A P I T R E X X I.

On envoie vers Anilco.

A Cause des inondations du Chucagua, les Indiens qui habitent de côté & d'autre de ce fleuve, se placent le plus qu'il leur est possible sur des éminences, & bastissent leurs maisons en cette sorte. Ils élevent en quarré & assez haut de grosses poutres en forme de piliers, sur lesquelles ils mettent plusieurs solives, ce qui tient lieu de plancher. Ensuite il font le toit qu'ils environnent de galleries où ils serrent leurs vivres avec leurs meubles. Ainsi ils se

garantissent des inondations, qui probablement n'arrivent qu'à cause des pluies & des neiges de l'Hyver précédent.

Durant le débordement du fleuve, on embarqua pour la ville d'Anilco qui est à vingt lieues d'Aminoia, vingt soldats avec quelques rameurs Indiens en quatre barques attachées deux à deux, de peur qu'elles ne se renversassent en passant, par dessus les arbres qui étoient dans l'eau. Ils avoient ordre de supplier le Cacique d'envoyer au Général des cordages, du goudron & de vieilles mantes pour des brigantins, & ils étoient conduits par Silvestre, auquel, comme il se verra tout à l'heure, le Cacique avoit depuis peu obligation, & c'étoit aussi dans cette vue qu'on le dépêchoit. Lors que les sujets de Guachoia ravagèrent la ville d'Anilco à la faveur des Espagnols, Silvestre prit un Indien de douze à treize ans, qui étoit fils du Cacique, il le mena avec lui par la contrée des Vachers, & le ramena dans la Province d'Aminoia: de sorte que le Cacique Anilco aprit que son fils qu'il avoit tant cherché, étoit avec les troupes. Incôntinent donc il l'envoya demander, & Silvestre le lui rendit de bonne grace, en considération de ce qu'il faisoit pour les Espagnols.

Silvestre & ses compagnons arrivèrent heureusement à la ville d'Anilco, & trouverent que le Chucagua étoit débordé beaucoup plus loin, & qu'il avoit inondé de ce coté-là plus de vingt-cinq lieues de pays. Nos gens arrivés, on en donna avis au Cacique, qui fit appeler son Lieutenant général, & lui commanda de montrer par son accueil l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & de leur fournir ce qu'ils demandoient en faveur de Silvestre, qui lui avoit généreusement rendu son fils. Ensuite il ordonna de faire venir Silvestre tout seul, & l'alla recevoir hors de sa maison. Là après l'avoir embrassé, & remercié de l'obligation qu'il lui avoit, il le conduisit dans son appartement, & ne voulut pas qu'il en sortit, que ses compagnons ne fussent prêts de s'en retourner; car Anilco auquel son fils servit d'interprete, s'informoit du Capitaine Espagnol, des aventures des troupes depuis leur entrée dans le país. Mais comme il en eut appris le détail, il fit connoître à Silvestre le déplaisir sensible qui lui demeroit des cruautés de Guachoia contre ses ancestres qui étoient dans le tombeau; ajoutant que bien-tôt ce lasche ne seroit apuié de personne, & qu'on verroit alors à se ressentir des indignitez qu'il avoit commises. Anilco montra par là, que l'affection qu'il témoignoit à nos gens n'étoit fondée que sur la crainte qu'ils ne favorisassent encore Guachoia, & ne l'empêchassent de se venger des injures qu'il avoit reçues, s'ils demeroient plus long-temps dans le país. Pour cette raison, & dans la vûe de hâter leur départ, Anilco commanda de leur donner promptement toutes sortes de choses, & de leur fournir un vaisseau avec plusieurs Indiens, qui les conduiroient seulement où ils souhaitoient d'aller. Comme tout fut prêt, il embrassa Silvestre, & le pria d'assurer le General de son amitié, & qu'il ne se passeroit rien dont il ne l'avertit. Silvestre aussi-tôt reprit la route d'Aminoia, où dès qu'il fut arrivé, il rendit compte de son voyage à Moscoso.

C H A P I T R E X X I I .

Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.

LE débordement dura quarante jours, pendant lesquels les Espagnols se retirèrent sur de certains lieux élevés, où ils travaillèrent à leurs barques : mais comme ils manquoient de charbon pour forger les ferrures, ils en firent en coupant les têtes des arbres qui paroissent hors de l'eau. Francisco & Garcia Ozorio Cavaliers illustres, se signalerent en cette rencontre, tant par leur adresse que par la peine qu'ils prirent à forger & à calfeutrer; car ils s'y portèrent avec courage, & leur exemple seul excitoit les autres à les imiter.

Tandis que l'eau couvrit la campagne, les gens des Caciques liguez ne parurent point; parce que si-tôt qu'ils virent le débordement, ils regagnerent en diligence leurs maisons, pour sauver ce qu'ils y avoient laissé. Cependant Quigualtanqui & les autres Seigneurs, pour mieux cacher leur mauvais dessein, ne laisserent pas d'envoyer toujours vers le Général, qui sans témoigner qu'il le desiroit d'eux avoit soin de se tenir sur ses gardes.

Sur la fin d'Avril l'eau diminua peu à peu & fut autant à baisser qu'elle avoit été à croître; car au vintieme de May, on ne pouvoit encore aller par Aminoia, que les pieds nus à cause des eaux & des bouës qui étoient dans les ruës. Mais à la fin du mois le fleuve rentra dans son lit, & les Caciques liguez recommencerent à se mettre en campagne, résolus d'exécuter promptement leur entreprise. Cependant le Capitaine d'Anilco qui en eut avis vint trouver le General, & en lui déclarant toutes choses lui dit, que dans un certain jour qui étoit proche tous les Caciques en particulier dépêcheroient vers lui; que chaque Envoyé lui devoit parler de telle façon, & lui faire un tel present; que les uns arriveroient le matin, & les autres sur le soir; que cela durerait quatre jours entiers, pendant lesquels on acheveroit d'assembler les troupes, & qu'au même temps on donneroit, mais que le dessein étoit d'exterminer tous les Espagnols, ou au moins de bruler leurs vaisseaux, afin que ne pouvant sortir du pays, on les fit malheureusement perir peu à peu. Il ajouta que pour éviter cela, il s'offroit à eux de la part de son Cacique avec huit mille hommes d'élite, à la faveur desquels ils résisteroient aisément à leurs ennemis; que même s'ils desiroient se retirer sur ses terres, il les y recevroit avec joye; qu'ils y seroient en toute assurance, & qu'outre qu'on n'oseroit les y venir attaquer, ils prendroient tout à loisir leurs mesures, pour songer meurement à la conduite qu'ils devoient tenir. Moscoso répondit au Capitaine Indien, qu'il avoit obligation à son Cacique des offres qu'il lui faisoit: mais que dans la crainte qu'à l'avenir il ne fut haï de ses voisins pour l'avoir ouvertement favorisé, il n'acceptoit pas le secours qu'il lui vouloit donner; que d'ailleurs comme il étoit

sur

sur le point de partir pour le Mexique, il le remercioit de tout son cœur de la retraite qu'il lui offroit; que pour cette raison il ne vouloit pas aussi s'engager dans un combat; quoi qu'il dût tout esperer des Indiens qui le secourroient, & principalement de leur Commandant, dont la valeur lui étoit connue; qu'au reste ni lui, ni les autres Espagnols n'oublieroient pas l'obligation qu'ils avoient au Cacique, & que même le Roi d'Espagne le premier des Princes Chrétiens, auquel ils raconteroient les bons offices qu'il leur avoit rendus, n'en perdrait jamais le souvenir, & le recompenseroit de tant de faveurs, si un jour les Espagnols retournoient dans son pays. Ensuite le Capitaine Indien prit congé de Moscoló, qui se prépara genereusement à tout ce qui pouvoit arriver.

CHAPITRE XXIII.

Des envoyez de la ligue, avec les préparatifs des Espagnols pour s'embarquer.

AU commencement de Juin de l'année mille cinq cens quarante-trois, les envoyez des Caciques ennemis vinrent au quartier dans le même temps, au même ordre, & avec les mêmes préens que le Capitaine d'Anilco avoit marquez. C'est pourquoi ils furent arrêtez par l'ordre du Général, qui commanda de les separer & de les interroger sur le sujet de la conspiration. Ils avouerent franchement ce qui se passoit, & la maniere dont on s'y devoit prendre pour faire réussir l'entreprise. Le Général sur leur confession, & sans attendre qu'ils fussent tous arrivez, fit promptement couper la main droite à trente que l'on tenoit. Ces pauvres gens souffrirent avec tant de patience leurs maux, qu'à peine l'un d'eux avoit la main coupée, qu'un autre présentoit la sienne sur le billot; ce qui attiroit la compassion de tout le monde. Ce châtiment rompit la ligue, & les ennemis crurent que les Espagnols étant avertis de l'entreprise on se tiendroit sur ses gardes. Chaque Cacique s'en retourna donc en sa Province, fort affligé de n'avoir pas exécuté le dessein qui avoit été resolu. Mais comme ils étoient tous obstinés à tenter d'en venir à bout par une autre voye, & qu'ils se trouvoient plus forts par eau que sur terre, ils convinrent d'amasser des troupes & des bateaux pour attaquer les Espagnols lors qu'ils descendroient le long du fleuve. Cependant Moscoló & ses Capitaines, voyant qu'ils alloient être continuellement harcelez, hasterent de plus en plus leur travail & acheverent sept brigantins; mais parce qu'ils n'avoient point de cloux pour faire l'assemblage du tillac, ils les couvrèrent seulement aux deux bouts, & mirent des ais au milieu sans les attacher, d'où il suffisoit d'en lever un pour vuider l'eau du brigantin. Après cela ils amassèrent des vivres, & demanderent à Guachoia & à Anilco du gros millet, des fruits & autres choses de cette sorte. Ils tuèrent quelques cochons de ceux qu'ils conservoient pour nourrir, & en reserverent seulement une douzaine & demie, au cas qu'ils s'établissent en quelque endroit près de la mer. Ils donnerent aux Caciques leurs amis chacun deux

de ces animaux, un mâle & une femelle, ils falerent ceux qu'ils avoient tuez pour eux, & se servirent de leur graisse au lieu d'huile, afin d'adoucir la raffine, dont ils calfeutroient leurs vaisseaux. Outre cela ils se fournirent de petites barques pour porter trente chevaux qui leur restoient. Ils les avoient attachés deux à deux afin que les chevaux eussent les pieds de devant dans l'une, & ceux de derriere dans l'autre. Chaque brigantin avoit aussi en poupe l'une de ces barques qui lui servoit de chaloupe. Carmona raconte ici que de cinquante chevaux qui restoient aux Espagnols ils en attacherent à des pieux environ vint qui ne pouvoient plus servir, qu'ils leur ouvrirent la veine, & les laisserent seigner jusqu'à ce qu'ils moururent; que pour en conserver la chair, ils la seicherent au Soleil; que le jour de S. Jean-Baptiste, ils mirent les brigantins à l'eau, embarquerent leur chevaux avec le matelotage, & accommoderent leurs barques avec des planches & des peaux pour se défendre des flèches; qu'en suite ils nommerent les Capitaines qui devoient commander les vaisseaux, & ne songerent plus qu'à s'embarquer, après avoir dit adieu à Guachoia, & lui avoir recommandé de vivre en paix avec Anilco.

Fin du troisieme Livre.



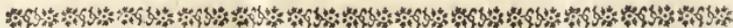


L I V R E I V.

D E L A

F L O R I D E.

Capitaines des Caravelles. Radeau des Indiens. Leur combat sur l'eau. Mort de plusieurs Espagnols. Leur arrivée à la mer. Leurs aventures jusques à Panuco, avec la reception qu'on leur fit dans la ville de Mexique.



C H A P I T R E I.

Capitaines des Caravelles, avec l'embarquement des troupes.



Moscoso s'embarqua dans la premiere caravelle, Alvarado & Mosquera dans la seconde, Aniasco & Viedma dans la troisiéme. Gusman & Gaitan commanderent la quatriéme, Tinoco & Cardeniola la cinquiéme, Calderon & Francisco Ozorio la sixiéme, & Vega avec Garcia la septiéme. Chaque caravelle avoit sept rames par banc, & il y avoit dans chacune deux Capitaines, afin que si l'un étoit obligé à descendre pour faire tête aux ennemis, l'autre demeurât dans le vaisseau pour donner les ordres necessaires. Il s'embarqua sous la conduite de ces fameux chefs, environ trois cens cinquante hommes, de plus de mille qui étoient entrés dans la Floride, & quelque trente Indiens & Indiennes, de huit cens qu'on avoit emmenez de divers contrées dans

la Province des Vachers. Comme ces pauvres gens étoient éloignez de leur pays, & qu'ils portoient une affection particuliere aux Espagnols, ils ne les voulurent jamais quitter, témoignant qu'ils aimoient mieux mourir avec eux, que de vivre hors du lieu de leur naissance. Les Espagnols les emmenerent donc, dans la pensée qu'après en avoir tiré de fort bons offices, il y auroit de l'ingratitude à les abandonner, & ils navigerent à voile & à rame le soir de la fête saint Pierre & saint Paul. Mais ce fut un jour fatal pour eux; parce que sortant de la Floride, ils perdirent le fruit de tous leurs travaux. Ils ramerent tous excepté les Capitaines, qui avoient soin de les rafraîchir d'heure en heure, & côtoyerent durant une nuit & un jour toute la Province de Guachoia, sans que l'ennemi les vint harceler. Si bien qu'ils s'imaginèrent qu'à la considération du Cacique de cette contrée qui les aimoit, on ne les avoit point attaqué, ou que les Barbares jugeant du succès de leur entreprise par le cours de la Lune, avoient observé qu'alors ils ne devoient pas combattre. Mais le second jour leur flotte parut au matin. Elle étoit de plus de mille bateaux, les plus grands & les meilleurs qu'on eût vû dans la Floride; c'est pourquoi j'en dirai quelque chose, après que j'aurai parlé des barques & des radeaux, dont les Indiens se servent pour passer les fleuves.



C H A P I T R E II.

Barques & radeaux des Indiens.

Les peuples du nouveau monde qui habitent dans les Isles & dans les lieux près de la mer, font leurs barques grandes ou petites, conformément à la commodité du bois qu'ils ont. Ils cherchent les plus gros arbres qu'ils peuvent trouver, ils les creusent en forme d'auge, & en construisent leur bateau tout d'une piece: car ils n'ont pas encore l'invention, ni d'assembler des planches avec des cloux, ni de faire des voiles. Ils ne savent aussi ce que c'est que forger, & cafeutrer: ainsi dans les endroits où il ne se rencontre point d'arbres propres pour les barques; comme en toute la côte du Perou, les Indiens font des radeaux d'un bois fort leger, qu'ils trouvent dans les Provinces voisines de Quito, & qu'on amène de là sur les rivieres les plus marchandes du país. Ces radeaux sont composez de cinq solives attachées les unes aux autres, dont la plus longue est celle du milieu; les autres vont toujours en diminuant afin de mieux couper l'eau. Je me souviens d'avoir passé du temps des Incas sur ces sortes de radeaux qui étoient alors en usage. Les Indiens en font encore d'autres en cette maniere. Ils prennent une quantité de joncs qu'ils lient très-fortement, & qu'ils élèvent sur le devant en forme de prouë pour fendre l'eau. Puis ils les élargissent peu à peu & de telle façon qu'ils y placent aisément un homme, ou quelqu'autre charge. Et lors qu'ils traversent quelque riviere rapide, ils couchent dans le radeau la personne qu'ils passent, &

l'avertissent de se tenir ferme aux cordes; & sur tout de ne point ouvrir les yeux. J'étois encore fort jeune, lors que je passai un jour de la forte une riviere extrêmement violente: mais comme l'Indien qui conduisoit le radeau m'eût averti de fermer les yeux, il me prit une telle frayeur, que si le Ciel fût tombé, ou que le terre se fût entre-ouverte, je n'eusse pas craint davantage. Neanmoins lors que je me fus un peu remis, & que je sentis que nous étions à peu près au milieu du fleuve, je ne me pûs défendre de la tentation de le voir. Je me leve donc tant soit peu, & je regarde l'eau. Mais il me sembla que je tombois des nuës; parce que la rapidité de l'eau, & la vitesse dont le radeau fendoit le fleuve, m'avoient fait tourner la tête: en sorte que je refermai les yeux, & avouai qu'on avertissoit avec raison les passans de ne les pas ouvrir. Un Indien seul gouverne le radeau. Il se met au bout de la poupe, jambe deçà jambe delà, il se couche sur l'estomac, rame des pieds & des mains, & se laisse aller au fil de l'eau jusqu'à l'autre bord. Les habitans du Perou font encore des radeaux d'une maniere différente de ceux-là. Ils attachent ensemble plusieurs calebacs en quarré de la longueur de quatre à cinq pieds, plus ou moins, selon qu'ils en ont affaire; & mettent au devant de cet assemblage une espece de poitrail, où, dès que le batelier a mis la tête, il se jette dans l'eau, & nage avec sa charge jusqu'à l'autre bord de la riviere, ou du golfe qu'il traverse: même s'il en est besoin il a des gens qui poussent par derriere. Mais lors que les fleuves se trouvent remplis d'écueils, qu'ils n'ont ni entrée ni sortie, & sont si rapides, qu'on ne les peut traverser avec des radeaux, les Indiens passent d'un bord à l'autre du fleuve un gros cable qu'ils attachent à des rochers ou à des arbres. Ce cable passe à travers une grande corbeille, à laquelle il y a une anse de bois, & cette corbeille qui coule le long du cable, peut aisément tenir trois ou quatre personnes. Elle a une corde d'un côté & une corde de l'autre, avec quoi on la tire à l'un, ou à l'autre bord. Mais parce que le cable est long, & qu'il baisse vers le milieu, on laisse aller doucement la corbeille jusques-là. Ensuite comme le cable remonte peu à peu, on la tire promptement à force de bras. Il y a des gens aux passages des rivieres qui ont ordre de cela, & les voyageurs mêmes qui se mettent dans ces corbeilles prennent souvent le cable avec les mains & s'aident à passer. Je me souviens d'avoir traversé à l'âge de dix ans deux ou trois fois une riviere dans ces sortes de corbeilles, & qu'on me portoit par le chemin sur les épaules. On ne passe dans ces corbeilles que les personnes & le menu bétail, parceque le gros est trop pesant. Au reste les endroits où se trouvent ces corbeilles ne sont point des passages de grands chemins, & même l'on ne traverse les rivieres de la forte qu'au Perou; car dans la Floride, où il se rencontre de fort gros arbres, les habitans font de très-belles barques, & passent aisément les fleuves.

C H A P I T R E III.

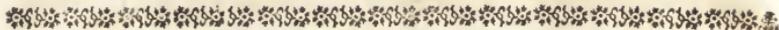
Vaisseaux de la flotte des Caciques ligués.

JE reviens à la flotte des ennemis. La grandeur de quelques-uns de leurs vaisseaux surprit les Espagnols : ils en aperçurent de vingt cinq rames par banc, qui avoient chacun environ trente soldats, sans compter plusieurs rameurs armez de flèches : de sorte que dans quelques bateaux, il y pouvoit avoir jusques à soixante-quinze, ou quatre-vingts hommes de combat. Mais dans les autres il n'y avoit pas tant de monde, parce qu'ils diminueoient toujours de grandeur. Les moindres étoient de quatorze rames par banc, & tous, soit grands ou petits, chacun d'une seule piece. Leurs rames paroissoient très-proprement faites, elles avoient de longueur environ une brassé, dont la plûpart entroit dans l'eau, & lors que l'un de ces vaisseaux alloit de toute sa force, un cheval poussé à toute bride eût eu de la peine à gagner les devans : mais ce qui est assez remarquable, les ennemis chantoient diverses chansons, qui, selon la nature de leur air triste ou gai, les faisoient ramer ensemble en très-bon ordre, ou lentement, ou diligemment, selon qu'il étoit alors nécessaire. Ces chansons contenoient les actions heroïques de leurs ancêtres : si bien qu'excitez par le souvenir de ces choses, ils se portoit avec courage au combat, & ne songeoient qu'à remporter la victoire. Et ce qui mérite encore d'être considéré, c'est que les bateaux de la flotte étoient peints par dedans & par dehors, de jaune ou de bleu, de blanc ou de verd, de rouge ou de quelqu'autre couleur, selon la fantaisie de celui à qui le vaisseau appartenoit. Les rames mêmes & les plumes que les soldats portoient sur la tête, les bonnets, aussi bien que leurs arcs, & leurs flèches, étoient de la couleur du vaisseau. Si bien que le fleuve étant fort large, & les ennemis pouvant aisément s'étendre, il n'y avoit rien de plus beau à voir que cette flotte, à cause de la diversité des couleurs des bateaux, & de l'ordre dans lequel les Indiens ramoient. Ils parurent en cet état le second jour sur le midi à la queue des Espagnols, pour montrer leur puissance avec la beauté de leur armée, & ils s'encourageoient par des chansons au combat. On sût par le moyen des truchemens, que dans les chansons ils appelloient nos gens des lâches, leur disant qu'ils fûyoient inutilement ; que puis qu'ils n'avoient pas été la proye des chiens sur la terre, ils ne manqueroient pas d'être devorez dans l'eau par les monstres marins, qu'enfin les peuples du pays seroient bien-tôt delivrez d'une troupe de brigands, & autres choses semblables. Au bout de la chanson ils jettoient des cris, qui faisoient tout retentir.

C H A P I T R E IV.

Combat des Indiens sur l'eau.

Lors que les ennemis eurent été quelque temps à nous suivre pour nous reconnoître, ils séparèrent leur flotte en trois corps. Les troupes de Quigaltanqui se mirent à la tête ; mais on ne put véritablement savoir s'il les commandoit lui même, encore qu'on l'entendit souvent nommer dans les chansons des Barbares. Ensuite tous les vaisseaux de la flotte s'avancèrent à la droite vers le bord du fleuve & gagnèrent les devans. Ceux du premier corps attaquent aussi-tôt nos caravelles, & traversant à l'autre bord de la rivière, ils les couvrent de flèches, de sorte qu'il y eut plusieurs Espagnols de blessés. Ce premier corps ne fût pas plutôt à la gauche qu'il repassé & vient reprendre son poste, s'avancant néanmoins toujours au delà des caravelles. Le second corps qui traverse après ayant donné de furie, retourne à la droite & se met à la tête des premiers. Le troisième passé de la même sorte, & ayant fait pleuvoir une quantité de flèches sur nos soldats, il rejoint ceux de son parti & vient se poster au devant du second corps. Cependant comme nos caravelles ne laissoient pas de ramer, elles arriverent à l'endroit des Barbares qui les avoient attaqué les premiers, & qui commencerent à les charger de la même sorte qu'auparavant. Les autres donnerent aussi chacun à leur rang & à leur manière accoutumée, & fatiguerent tout le jour les Espagnols. La nuit même ils les tourmenterent, mais non pas avec tant d'opiniâtreté, car ils ne firent que deux attaques ; la première, un peu avant le soleil couché, & l'autre avant la pointe du jour. Nos gens de leur côté se défendirent fort bien en cette rencontre. Ils mirent d'abord des soldats dans les barques où étoient leurs chevaux, afin que si les Barbares s'en aprochoient, on les pût repousser & empêcher les chevaux d'être tuez : mais comme les Indiens tiroient de loin, & que les Espagnols qui étoient dans les barques se trouvoient incommodés, ils regagnerent les caravelles & abandonnerent les chevaux qui étoient couverts de méchantes peaux & de quelques boucliers : c'est pourquoi durant dix jours & dix nuits de combat, tous ces chevaux perirent à la réserve de huit ; & nos gens furent tous blesez nonobstant leurs boucliers, & toute la résistance qu'ils purent faire. Ils n'avoient alors pour armes à combattre de loin que des arbalètes ; car de leurs mousquets on en avoit fait des cloux. D'ailleurs ils n'avoient pas tout à fait l'adresse de s'en servir, & depuis la bataille de Mauvila, ils manquoient de poudre.



C H A P I T R E V.

Avantures des Espagnols.

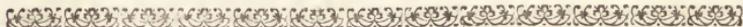
A Près dix jours de combat, les ennemis s'éloignerent des caravelles d'un peu plus de demi-lieuë. Cependant les Espagnols continuerent de ramer, & découvrirent à quelque trois cens pas de la riviere un village d'environ quatre-vingt maisons. Comme ils crurent alors qu'ils avoient fait deux cens lieuës, à cause que le fleuve ne détournoit de côté ni d'autre, & qu'ainsi ils étoient près de la mer, ils résolurent que pour s'embarquer, il falloit envoyer chercher des vivres dans le village. Le Général fit donc prendre terre à cent hommes sous la conduite de Silvestre, avec ordre d'aller dans ce bourg quérir du gros millet, & d'y mener les chevaux pour les rafraichir, & pour combattre en cas de besoin. Ces soldats descendirent aussitôt; mais à peine les habitans les aperçurent-ils, qu'ils prirent la fuite, se repandirent par la campagne & faisant tout retentir de leurs cris, demanderent secours de tous les côtez. Sur ces entrefaites le parti arrive au village, où ils trouvent une grande quantité de millet, de fruits secs, plusieurs peaux de chameaux diversement teintes, avec des mantes de différentes peaux très-bien préparées, & une pièce de martre d'environ huit aunes de long sur trois quarts de large. Cette piece étoit double, toute semblable des deux côtez, & garnie par endroits de houpes de semence de perles. On crut qu'elle servoit d'étendard aux Indiens dans leurs fêtes; car selon les apparences, elle ne pouvoit être destinée à d'autre usage. Silvestre, qui la trouva belle, la prit pour lui, & ses compagnons se chargerent tous, les uns de millet & de fruit, & les autres de peaux de chamois. Après cela ils retournerent promptement aux caravelles; où les trompettes les appelloient; parce qu'une partie des Indiens de la flotté attiré par les cris des habitans du village avoient pris terre, s'étoient joints à eux, & s'avançoient de furie tous ensemble pour donner combat: mais quelque diligence que fissent nos gens pour regagner les brigantins, ils furent obligés d'abandonner leurs chevaux; car le peril où ils se voyoient les empêcha de les embarquer: & sans doute il ne se fût sauvé aucun soldat, si les Indiens eussent seulement avancé cent pas davantage. C'est pourquoi furieux de voir nos gens échapez, ils tournent leur rage contre les chevaux, leur abattent le licou, les dessellent, les font courir à travers champ & tirent sur eux, jusqu'à ce qu'ils les ayent tous tuez. Ainsi périt le reste de 350. chevaux qui étoient entrez dans la Floride. Les Espagnols en eurent d'autant plus de douleur qu'ils les virent malheureusement mourir: mais considerant qu'ils ne les pouvoient garantir de la furie des Barbares, & que Silvestre avec ses compagnons s'en étoit heureusement sauvé, ils continuerent leur navigation à toutes voiles.

C H A P I T R E VI.

Stratagème des Indiens, & temerité d'un Espagnol.

Le Indiens desespérant de venir à bout de leur dessein, parce que les Espagnols voguoient en bon ordre, eurent recours aux ruks. Ils s'arrêtèrent donc, & feignirent d'abandonner la poursuite des caravelles. Ils croyoient que lors que nos gens ne les verroient plus à leur queue, les vaisseaux s'écarteroient les uns des autres, & qu'alors ils foudroient dessus & les mettroient en dérouté. En effet la chose arriva en partie comme ils s'étoient imaginés. Une des caravelles sortit des rangs, & demeura quelque temps derriere les autres. Aussi-tot les Indiens s'avancent avec furie, attaquent cette caravelle, & tâchent de s'en rendre maîtres. Les autres vaisseaux qui reconnoissent le danger où elle étoit, remontent à force de rames contre le fil de l'eau pour la secourir. Ils trouvent leurs gens pressés, qui se défendoient à coups d'épée, & n'avoient pû empêcher quelques Barbares de sauter dans la caravelle. Plusieurs même des ennemis s'en étoient déjà saisi, mais à la venue du secours ils se retirèrent après la perte de trente des leurs, & emmenerent une barque où il y avoit cinq cochons, qu'on reservoit pour les engraisser en cas qu'on fit quelque habitation. Les Espagnols remercièrent Dieu de n'avoir perdu que cette barque qui étoit à la poupe d'un brigantin, & depuis ils eurent soin de marcher en tres-bon ordre. Cependant les Indiens ne laisserent pas de les suivre, esperant toujours qu'il y en auroit qui abandonneroit leur rang & ils ne furent pas trompés dans leur créance. Etienne Agnez qui avoit l'air & la force d'un gros payfan, & qui s'étoit rencontré dans tous les combats, sans que par bonheur pour lui il y eut été blessé, voulut, comme il étoit temeraire, entreprendre une chose qui le fit paroître; car just-qu'alors il n'avoit rien executé de considerable. Il descendit donc de sa caravelle dans la barque qui étoit à la poupe, sous prétexte d'aller parler au Général qui avançaît à la tête. Agnez fut accompagné de cinq jeunes Espagnols, qu'il avoit gagnez sur l'esperance d'acquérir de la gloire par une action hardie. Le fils naturel de Don Carlos Henriquez, jeune homme d'environ vingt ans, étoit aussi de ce nombre. Il étoit très-beau de visage, & tres-bien fait de sa personne; d'ailleurs si brave & si vertueux, qu'on jugeoit facilement de qui il étoit né. Comme ce Cavalier & ses compagnons furent dans la barque, ils s'éloignent de leur caravelle, rament droit aux Indiens, les attaquent en criant, donnons; & les Indiens fuyent. Le Général qui connut cette temerité fit en dilligence sonner la retraite pour les rappeler: mais Agnez s'opiniâtroit de plus en plus, & faisoit signe qu'on avancât. Moscoso irrité de cette desobéissance commande à quarante Espagnols de preudre des barques, & de lui amener cet écervellé. Il avoit resolu de le faire pendre; aussi-tôt qu'il l'auroit

en son pouvoir ; mais il eut été plus à propos de n'envoyer personne après lui & de le laisser malheureusement périr. Dès que le Général eut donné ses ordres, quarante Espagnols sautèrent dans trois barques sous la conduite de Gufman , qui fut suivi de Juan de Vega, frere d'un autre de même nom qui commandoit une caravelle. Ces barques rament aussi-tôt de toutes leurs forces après celles d'Agnez. Cependant les Indiens qui les voioient avancer vers eux à la queue de celle d'Agnez, se retirèrent doucement pour les éloigner davantage des caravelles. Agnez qui voit reculer les ennemis, s'encourage, s'en approche & crie plus fort qu'auparavant, donnons : & les Indiens continuent de fuir. Les autres barques qui l'entendent, se hatent de plus en plus de l'atteindre, ou pour l'empêcher de se perdre, ou pour le secourir en cas de besoin. Comme les Indiens les virent près d'eux, ils s'ouvrirent en forme de croissant, & se reculèrent peu à peu pour les obliger de s'avancer davantage. Et lors qu'ils connurent que ces barques étoient assez engagées, ils les attaquent avec fureur, les prennent en flanc & les renversent toutes dans l'eau : de sorte que de cinquante-deux Espagnols qui étoient dedans, il n'en échapa que Moron, Nieto, Coles & Terron : les autres furent tous noyez ou affommez à grands coups de rames sur la tête. Moron qui étoit un grand nageur & fort adroit à gouverner un vaisseau, regagna heureusement la barque. Il y tira presque au même temps Nieto, qui la défendit seul vaillamment contre les Barbares, tandis que Moron s'efforçoit de la conduire. Mais ces braves soldats nonobstant leur valeur & leur adresse, eussent enfin succombé sous l'effort des ennemis, si la caravelle de Gufman qui s'étoit avancée à la tête des autres qui venoient au secours, ne les eut dérobez à la furie des Barbares. Cette même caravelle sauva Terron ; mais il ne fut pas plutôt hors de peril qu'il expira entre les bras de ceux qui l'avoient tiré dans le vaisseau. Il avoit tant à la tête qu'au visage, au cou & aux épaules plus de cinquante flèches. Coles de qui j'ay pris une partie de cette relation, dit qu'il échapa après avoir reçu deux coups de flèches, & que les Espagnols qui périrent en cette occasion étoient pour la plupart Gentils-hommes, & des plus vaillans des troupes. Moscoso en fut aussi touché très-sensiblement ; néanmoins sans perdre cœur, il rassembla en diligence ses caravelles, & continua sa navigation en tres bon ordre.



C H A P I T R E VII.

Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.

LEs Indiens ensuite de cette défaite, harcelèrent les Espagnols le reste du jour & toute la nuit suivante : & au lever du Soleil, après avoir jetté de grands cris, & fait tout retentir du bruit de leurs instrumens, pour remercier cet

Astre de la victoire qu'ils avoient remportée, ils abandonnerent la poursuite des caravelles, & se retirerent pleins de joye dans leurs pays. Car ils en étoient fort éloignez, & avoient suivi nos gens l'espace de quatre cens lieuës, sans leur donner ni jour, ni nuit un seul moment de repos. Durant cette longue traite ils nommeient touëjours Quigualtanqui dans leurs chansons, & ne parlerent d'aucun autre, leur dessein étant de faire connoître à nos gens ce c'étoit ce Prince qui leur faisoit la guerre. Aussi quand les Espagnols furent arrivés au Mexique, & que Mendoça qui en étoit Viceroi, eut appris les maux que Quigualtanqui leur avoit fait, il les en railla & loua ce Cacique d'un air qui marquoit que c'étoit pour les jouer.

Comme nos gens eurent reconnu que les Indiens n'étoient plus à leur queue, ils crurent d'autant plus facilement qu'ils aprochoient de la mer, que le Chucagua commençoit à avoir environ quinze lieuës de large, si bien qu'on ne découvroit la terre de côté ni d'autre. On voioit seulement vers l'un des bords de ce fleuve quantité de joncs si hauts, qu'il sembloit que ce fussent des arbres, & peut-être que la vûë ne se trompoit pas. Mais on ne s'en voulut point éclaircir davantage de peur que quittant le fil de l'eau on n'allât donner dans quelques écueils, & d'ailleurs personne ne sçavoit encore si l'on étoit en mer, ou bien sur le Chucagua. Dans cette incertitude nos gens voguerent trois jours fort heureusement; & le quatrieme au matin ils reconnurent tout à fait la mer, & virent à leur gauche une quantité d'arbres entassés l'un sur l'autre, que le fleuve, lors que la marée étoit haute, portoit à la mer; & cet amas de bois paroissoit une grande Isle. A demi-lieue de là, il y avoit une Isle deserte semblable à celles que font les grandes rivieres à leurs embouchures: ainsi les Espagnols ne douterent plus qu'ils ne fussent bien près de la mer. Mais parce qu'ils ne sçavoient de combien ils pouvoient être éloignez du Mexique, ils resolurent avant que de passer outre, de visiter leurs brigantins. Comme ils virent qu'ils n'avoient aucun besoin d'être calfeutrez ni radoubez, ils tuèrent dix cochons qui leur restoient, & furent trois jours à se rafraîchir: car ils étoient abatus de fatigues & de sommeil, à cause des allarmes continuelles que les Barbares leur avoient données toutes les nuits. Pour cette même raison on n'a pu aussi sçavoir precisement le nombre des lieuës, que les Espagnols firent en dix-neuf jours entiers & vint nuits de navigation sur le Chucagua, jusqu'à leur arrivée à la mer. En effet, lors qu'on s'entretint de cela au Mexique devant des personnes capables d'en juger, les uns disoient que les Chretiens avoient fait en un jour & une nuit 20. lieuës, les autres trente, plusieurs quarante, & quelques uns davantage. Mais à la fin on convint de vingt-cinq lieuës tant le jour que la nuit, parce que les brigantins avoient eu le vent favorable & vogué à voiles & à rames. Sur ce pied l'on trouva que depuis leur embarquement jusqu'à la mer, ils avoient fait environ cinq cens lieues. Coles en conte quelques sept cens, mais son sentiment est particulier.



C H A P I T R E VIII.

Le nombre des lieues que les Espagnols firent dans la Floride. Combat contre les Indiens de la Côte.

Les Espagnols pénétrèrent dans la Floride, jusques aux fontaines où le Chucagua prend sa source. Ce fleuve depuis Aminoia où se fit d'abord l'embarquement à remonter jusqu'à ces fontaines, est de trois cens lieues, & de cette Province à la mer, de cinq cens: de sorte qu'il s'étend l'espace de huit cens lieues que nos gens firent toutes entières.

Durant les trois jours que les Espagnols se rafraichissoient, ils virent le dernier jour sur le midi sortir d'un endroit rempli de joncs, sept bateaux qui s'avancèrent vers eux. Il y avoit dans le premier un fort grand & fort noir Indien, d'un air tout différent de ceux qui habitent au cœur du pays. Les Barbares de la côte sont noirs de la sorte, à cause que le Soleil y est plus ardent qu'ailleurs, & qu'ils sont continuellement dans l'eau qui est salée; car la terre étant sèche & sterile, il faut qu'ils pêchent pour subsister. Comme l'Indien se fut assez approché des caravelles, il se plaça à la proue de son vaisseau, & selon que les truchemens l'assurèrent, il dit d'un ton plein de fierté aux Espagnols qu'ils étoient des brigands, leur demandant ce qu'ils venoient chercher sur la côte, & qu'ils en fortifissent en diligence par une des bouches du Chucagua; qu'autrement il bruleroit leurs brigantins, & les feroit tous perir malheureusement. Ce Barbare sans attendre de réponse retourna d'où il étoit venu. Cependant les Espagnols faisant reflexion sur les menaces de cet Indien, & sur ce qu'il envoyoit à tous momens des bateaux les reconnoître, résolurent de l'attaquer, de crainte qu'à la faveur de la nuit il ne vint les charger, & mettre le feu aux caravelles, ce qui lui auroit réussi plus aisément qu'à cause de l'avantage qu'il avoit de mieux connoître la mer que nos gens. Cent hommes entrent donc dans cinq barques, sous la conduite de Nieto & de Silvestre, & allèrent chercher les Barbares. Ils en trouverent un grand nombre postez derrière des joncs, avec de bons bateaux équipés de toutes choses. Néanmoins sans s'étonner ils les investirent, donnerent dessus, en blesserent plusieurs, en tuèrent dix ou douze, & mirent le reste en déroute. Mais la plupart d'entre eux furent maltraitez, sur tout Nieto & Silvestre. Il y eut aussi un soldat qui eut la cuisse percée d'outre en outre d'un coup de dard, d'environ une brassée de long, que les Indiens tirent avec tant de force qu'ils percent de part en part un homme armé d'une cotte de maille. Le soldat Espagnol mourut du coup qu'il avoit reçu, parce qu'on lui fit une trop grande incision, pour tirer la pointe du dard, & il eut presque autant à se plaindre de nos gens qui le pansoient, que des Barbares qui l'avoient blessé.

CHA-

C H A P I T R E IX.

Navigacion des Espagnols & leurs aventures.

Avant que de venir au détail de la navigation des Espagnols, il faut dire la maniere dont les Indiens relevent leurs bateaux quand ils se renverfent, soit dans la pêche ou dans un combat. Lors que ces Barbares qui sont très-robustes & très-excellens nageurs, voyent un de leurs vaisseaux sans dessus dessous, ils se metent dix ou douze plus ou moins après, & le retournent : mais parce qu'alors il est plein d'eau, ils lui donnent tous ensemble si adroitement trois ou quatre secouffes, qu'à la dernière ils le vuident tout à fait & rentrent dedans. Les Espagnols admirerent cette promptitude des Indiens à ôter l'eau des barques, & essaierent inutilement de les imiter.

Lors que nos gens qui avoient été attaquer les ennemis, eurent rejoint les caravelles, ils s'embarquerent de crainte de quelque malheur, & allerent à voile & à rame vers l'Isle deserte qu'ils avoient vûe aux environs de l'embouchure du Chucagua. Comme ils y furent abordez, ils mirent pied à terre, ils se promenerent par tout & n'y trouverent rien de remarquable. Après cela ils se retirerent à leurs caravelles où ils passerent la nuit, & le lendemain dès la pointe du jour ils leverent l'ancre. Un cable se rompit, & il se perdit une ancre, parce qu'elle n'avoit point de liege : mais dans le besoin où ils étoient de cette ancre, leurs plus excellens nageurs se jetterent dans l'eau, où quelque peine qu'ils prissent, ils ne trouverent l'ancre qu'environ trois heures après midi. Alors ils se mirent à la voile sans oser aller en pleine mer ; car ils ne favoient ni l'endroit où ils étoient, ni même leur route : Persuadez néanmoins que s'ils rasoient la côte vers le Couchant, ils arrivoient heureusement au Mexique, ils navigerent le reste du jour, la nuit suivante, & le lendemain jusques sur le soir, & trouvoient durant cette traite de l'eau douce, non sans s'étonner que le Chucagua allât si loin dans la mer. Ensuite Aniasco prit un Astrolabe, mais parce qu'il n'y avoit ni boussole ni carte marine, il fit d'une regle une boussole & d'un parchemin une carte marine, & l'on se gouverna avec cela le mieux que l'on pût. Les Matelots qui favoient qu'Aniasco n'avoit pas une grande connoissance des choses de la mer, se moquerent de lui, & il jetta de dépit carte & boussole dans l'eau. Le brigantin qui suivoit les ratrapa, & l'on voguea encore sept ou huit jours, jusques à ce que l'orage força de gagner un petit abry. Après cela comme le temps se changea, nos gens navigerent quinze jours & firent aiguade cinq ou six fois, d'autant qu'ils n'avoient que de petites cruches pour mettre de l'eau. A cause de cela aussi, & parce qu'ils n'avoient point les choses nécessaires à la navigation, ils n'oserent prendre la traversée pour aller aux Isles, ni s'éloigner beaucoup de la terre. Ajoûtez que comme de trois jours l'un, il falloit qu'ils se rafraichissent, & qu'assez souvent ils ne

trouvoient ni fontaine, ni riviere; ils creusoiẽt deux pieds dans la terre à dix ou douze pas de la mer & rencontroient une quantité d'eau douce. Enfin au bout de ces quinze jours, ils arriverent à cinq ou six petites Isles, remplies presque d'une infinité d'oiseaux de mer, qui faisoient leur nid en terre. Ils se chargerent des oiseaux & de leurs œufs, & retournerent aux caravelles: mais ces oiseaux étoient si gras que l'on n'en pouvoit manger, & ils avoient un goût de marine. Le jour d'après on alla mouïller à une plage qui étoit fort agréable, à cause d'une multitude de grands arbres éloignez les uns des autres, qui faisoient une très-belle forêt. Au même temps, des soldats descendrent pour aller pêcher au rivage, & trouverent plusieurs ais de goudron que la mer avoit poussez au bord & qui pesoient, les uns huit, les autres dix, & quelques-uns treize à quatorze livres. Les Espagnols rejouis d'avoir trouvé ce goudron, à cause que leurs caravelles faisoient eau, les reparerent toutes. Chaque jour à force de bras ils en tiroient une à terre, ils la calfeutroient & la remettoiẽt le soir en mer: mais afin que le goudron qui étoit sec coulât plus facilement, ils le meloient avec de la graisse de porc, aimant mieux l'employer à cet usage que de la manger, parce que leur vie dépendoit de leurs vaisseaux.

Durant huit jours que les Espagnols se rafraichirent dans cette plage, ils furent trois fois vîsitez par des Indiens armez d'arcs & de-fleches, & ils en reçûrent chaque fois du gros millet. Pour les reconnoître de cette faveur nos gens leur firent present de peaux de chamois, & ensuite ils sortirent de cette plage sans s'informer seulement du nom de la contrée, tant ils étoient fortement préoccupé du dessein d'arriver au Mexique. Ils navigerent pendant leur route terre à terre, de peur que le vent de Nort qui regne dans toute la côte ne les poussât en haute mer. Cependant les uns s'arrêterent quelquefois deux ou trois jours à pêcher, parce qu'il ne leur restoit pour subsister que du gros millet, & les autres descendirent de leurs caravelles, & allerent chercher des vivres. Ils se gouvernerent de la sorte treize jours, & firent plusieurs lieus sans qu'ils en pussent dire positivement le nombre: car ils n'y avoient fait aucune réflexion, & n'avoient songé qu'à aborder au fleuve de Palmas, dont ils croyoient n'être pas fort loin. Cette pensée toute seule les encourageoit à souffrir leurs maux.

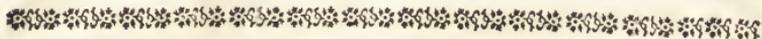
C H A P I T R E X.

Avanture de deux caravelles.

IL y avoit trente jours que les Espagnols étoient en mer, lors que sur le soir il se leva un vent de Nort qui força cinq caravelles de s'aprocher plus près de la terre. Cependant l'air se trouble, le vent s'augmente, & il s'excite un orage

orage furieux. La caravelle de Gaitan & celle d'Alvarado & de Mosquera, qui s'étoient tenuës trop au large, furent cruellement battuës de cette tempête, & crurent perir. Sur tout le brigantin de Gaitan faillit à faire naufrage d'un coup de vent, qui fit sauter le mât; de sorte que les deux vaisseaux se virent en un état déplorable toute la nuit, & aussi tout le jour suivant, parce que sur le midi ils penserent être submergez. Alors apercevant les cinq caravelles qui avoient gagné l'embouchure d'un fleuve qu'elles remontoient, ils tâcherent pendant trois heures entieres à les joindre, mais leurs efforts furent inutiles. Le vent étoit fort impétueux, & le danger augmentoit de moment à autre. C'est pourquoi sans s'opiniâtrer davantage, ils allerent à la bouline le long de la côte vers le Couchant, sur l'esperance de se tirer du peril qui les menaçoit. Comme ils étoient presque tout nuds, & que les vagues entroient dans les brigantins, ils se trouvoient en grand hazard de perdre la vie: aussi travailloient ils avec ardeur pour se sauver. Les uns plioient les voiles, les autres vuidoient & gouvernoient les caravelles; & tout cela sans manger, ni reposer, tant la crainte de la mort étoit presente à leur yeux. Enfin après avoir été vingt & six heures agitez de cette forte, ils découvrirent encore un peu avant la nuit deux côtes; l'une blanche à leur droite, & l'autre fort noire à leur gauche. Alors un jeune garçon du brigantin d'Alvarado dit, qu'il avoit navigé vers cette côte noire sans qu'il en sceût le nom; ajoutant qu'elle étoit couverte de pierres à fusil, & s'étendoit jusqu'aux environs de Vera-Crus; que s'ils tournoient leurs vaisseaux vers cette côte, infailliblement ils périroient tous, que la côte blanche étoit de sable, douce, unie, & qu'avant la fin du jour il y falloit aborder, à cause que si le vent les jettoit sur la côte noire, ils ne devoient plus songer qu'à mourir. Alvarado commande au même temps d'avertir la caravelle de Gaitan de ne pas donner sur la côte noire; mais les flots s'élevoient si haut, que les brigantins ne s'apercevoient presque point, & l'on eut de la peine à executer cet ordre. Néanmoins comme de fois à autre les deux vaisseaux se voyoient, la caravelle d'Alvarado fit tant de signes & tant de cris, que Gaitan conçût ce qu'on lui vouloit faire savoir, & les soldats convinrent de part & d'autre d'aborder à la côte blanche. Gaitan s'oposa à ce dessein dans sa caravelle, mais ceux qui l'accompagnoient lui resisterent vigoureusement, quelques-uns même avec injures, & lui dirent qu'ils ne souffriroient jamais que cinquante hommes périissent par son opiniâreté. Là dessus, les uns mettent la main à l'épée, & les autres au gouvernail, & portent la prouë du vaisseau vers la côte blanche. où après beaucoup de travail ils donnerent avant le coucher du Soleil. Aussi-tôt que Gaitan connut que la caravelle avoit touché terre; il futa par la poupe dans l'eau croyant qu'en ces sortes de rencontres c'étoit le seul; mais lors qu'il revint au dessus de l'eau, il se heurtâ rudement des épaules contre le gouvernail. Ses soldats ne fortirent point de la caravelle, que le flot poussa du premier coup à terre. Ensuite la vague se retirant laissa le vaisseau à sec, & à son retour elle le batit tellement qu'elle le mit sur le côté. Alors les soldats le jettent dans l'eau, une partie décharge la caravelle; les uns la prennent d'un côté, les autres d'un autre; & ils font tous si bien leur devoir, qu'à la faveur des flots ils la tirent sur le rivage. Alvarado & Mosquera qui avoient échoué à deux portées des

mousquet plus loin, travaillèrent aussi avec ardeur à tirer leur brigantin à sec, & ils en vinrent heureusement à bout. Les deux caravelles s'envoierent aussitôt visiter : mais comme leurs gens se rencontrèrent à my-chemin, ils se dirent les uns aux autres leurs aventures & retournerent les apprendre à leurs camarades, qui, après avoir remercié Dieu de les avoir délivrés de peril, dépêcherent en diligence pour sçavoir des nouvelles de Moscoso, dont ils étoient en très grande peine.



C H A P I T R E X L

On envoie visiter le Général, & découvrir le pays.

Les Espagnols des deux caravelles s'étant assemblez quelque peu avant la nuit, conclurent de dépêcher vers Moscoso pour lui raconter leurs aventures, & aussi pour apprendre de ses nouvelles, & sçavoir l'état des cinq brigantins qui l'accompagnoient. Mais quand ils considererent que depuis vingt-six heures ils ne s'étoient pas rafraichis, & que pour se rendre auprès du Général il falloit faire treize ou quatorze lieues cette nuit là par un pays inconnu & rempli peut-être d'ennemis, ils firent serupule d'y envoyer aucun de leurs camarades. Quadrado Charamilla plein de courage & de zèle, voyant cette irresolution s'offrit d'y aller, parce qu'il aimoit passionnément Moscoso, & promit ou qu'il mourroit, ou que le lendemain il seroit auprès de lui. Il demanda si quelqu'un le vouloit accompagner, sinon qu'il iroit seul : à quoi Francisco Mugnos animé par cet exemple, dit qu'il étoit prêt à suivre Quadrado, & qu'il perdrait plutôt la vie que de l'abandonner. Les Capitaines des caravelles réjouis de voir le cœur de ces soldats, leur firent au même tems donner des vivres, & ces deux braves Espagnols prenant chacun leur épée & leur rondache partirent à une heure de nuit. Mais comme ils ne sçavoient pas le chemin qu'ils devoient prendre, ils suivirent à tout hazard le bord de la mer, dans la croiance que c'étoit la route la plus sûre. Cependant leurs compagnons retournerent chacun à leur brigantin, où après avoir mis des sentinelles & s'être reposés toute la nuit, ils se rassemblèrent le lendemain matin & choisirent pour chefs d'esquadre Silvestre, Antonio de Porras & Alonso Caluette. Ils les envoierent chacun avec vingt hommes, l'un vers le Midy, l'autre vers le Couchant, & le troisième du côté du Septentrion avec ordre de tâcher de découvrir en quel país on étoit, & de ne pas s'éloigner beaucoup, afin qu'on les pût secourir en cas de besoin. Les Capitaines qui prirent la route du Nord & du Midi revinrent aux caravelles, après environ une lieue & demie de marche, les uns avec la moitié d'un plat de terre blanche de * Talavera, & les autres

avec.

* Ville d'Espagne.

avec une écuelle de terre peinte, comme on les peint à Malassa. C'est pour-
 quoi ils aſſuroient que les endroits du pays qu'ils avoient découvert étoient
 habitez par des Eſpagnols, & que l'écuelle & le plat qu'ils avoient apporté en
 étoient des marques infaillibles. Le parti de Silveſtre qui avoit tiré vers le
 couchant confirma tout à fait cette nouvelle à ſon retour; ainſi qu'il ſe verra main-
 tenant. Silveſtre & ſa troupe s'étant éloigné de environ demi lieuë de la mer
 & avança au delà d'une petite éminence, découvrirent un étang d'eau douce
 de plus d'une lieuë de long: & comme ils aperçurent dans cet étang quatre bateaux
 d'Indiens qui péchoient, ils ſe coulèrent le long de l'eau un quart de lieuë à
 couvert de quelques arbres; & dans la marche jettant la vûe çà & là, ils virent
 environ à trois cens pas de diſtance deux Indiens qui amaſſoient du fruit ſous un ar-
 bre que l'on appelle Guajac. Auſſi-tôt ils ſe jettent par terre, les uns d'un côté,
 les autres d'un autre, & ſe traînent ſi adroitement ſur le ventre, que ſans être dé-
 couverts ils entourent les deux Barbares. Alors ils ſe levent & courent à eux:
 mais malgré toute leur viteſſe, il ſ'en ſauva un qui ſe jetta à la nage. Les
 Eſpagnols réjouis d'avoir l'autre, reprirent en diligence la route du quartier;
 de peur que les habitans de la contrée ne ſ'amalſſent, & ne leur fiſſent
 lâcher le butin qu'ils avoient fait: car outre l'Indien priſonnier, ils empor-
 toient deux corbeilles pléines de fruit de Guajac, du gros millet, un
 coq-d'Inde de Mexique & deux poules d'Eſpagne avec un peu de conſerve de
 tiges de Maguey. Cet arbre pouſſe des tiges préſque ſemblables à des cardons
 qui ſont très-bonnes à manger, quand elle ont été expoſées au Soleil. Le Ma-
 guey ſert aux Indiens de la nouvelle Eſpagne à faire du chanvre, du miel, du
 vinaigre, ils en font auſſi du raiſiné par le moyen d'une liqueur fort douce que
 jettent les feuilles en une certaine ſaiſon de l'année, & lors qu'elles tombent
 de l'arbre. On emploie le tronc du Maguey à bâtir, mais ce n'eſt que dans
 une extrême neceſſité, & quand il ne ſe trouve point d'autre bois. Pour re-
 venir à nos gens, comme ils entendoient que leur priſonnier n'avoit dans la
 bouche que le mot de Brecos, & qu'ils ne comprenoit pas cette parole, ils
 lui demandoient par ſigne & autrement le nom de la contrée où ils étoient.
 L'Indien qui les comprenoit par le moyen de leurs geſtes, mais qui ne leur
 pouvoit répondre, repetoit inutilement Brecos, dans la penſée de leur faire en-
 tendre qu'il appartenoit à un Eſpagnol, qu'on appelloit Chriſtophe Brecos:
 mais le pauvre Barbare ſe tourmentoit inutilement, puisqu'oubliant le mot de
 Chriſtophe, il n'étoit pas intelligible à Silveſtre ni à ſes compagnons: de ſor-
 te que de dépit, ils ſ'emportoient quelquefois juſqu'à lui dire des injures. Cepen-
 dant ils hâterent leur marche pour rejoindre les caravelles, où ils ſe reſervoient
 de l'interroger tout à loisir, & où ils retournerent heureuſement.



C H A P I T R E XII.

Les Espagnols connoissent qu'ils sont au Mexique.

Silvestre & ses gens trouverent à leur retour leurs compagnons dans la joie, à cause des choses que les deux autres partis avoient raportées de la decouverte; mais l'alegresse s'augmenta à la vue du butin des soldats de Silvestre. Ce ne fut dans les caravelles que caprioles & chançons. Chacun ouvrit son cœur à la joye, & sur tout lors que le Chirurgien des troupes qui entendoit le langage de Mexique, & qui même le parloit un peu, montrant des ciseaux au prisonnier Indien, & le priant de lui dire ce que c'étoit, le Barbare répondit Tifelas pour * Tixeras. Nos gens, qui ouïrent que cet Indien tâchoit de parler Espagnol, ne douterent plus qu'ils ne fussent arrivez au Mexique: ainsi ils commencerent tout de nouveau à se réjouir. Les uns embrassoient le prisonnier, & les autres Silvestre avec ses camarades. Ils fautoient à leur cou, les baisoient, les élevoient sur leurs bras & faisoient tout retentir de leurs louanges. Mais ensuite des premiers transports, ils demanderent au Barbare par le moyen du Chirurgien, le nom du pays où ils se trouvoient, & comment s'appelloit le fleuve que le Général avoit remonté avec cinq brigantins. Il répondit que la contrée relevoit de Panuco, où il y avoit dix lieues par terre; que le Général étoit entré dans le fleuve qui porté le nom de cette ville, située à douze lieues de son embouchure, & qu'à douze autres de l'endroit où ils étoient, ce fleuve entroit dans la mer; que pour lui il apartenoit à Christophe de Brecos habitant de Panuco; qu'à un peu plus d'une lieue du quartier il y avoit un Cacique qui sçavoit lire & écrire, ayant été élevé par un Ecclesiastique, qui enseignoit aux Indiens les principes de la doctrine Chrétienne; que si l'on vouloit, il iroit vers ce Cacique qui viendroit en diligence, & les instruiroit de toutes choses. Les Espagnols réjouis de cela, redoublerent leurs careffes envers l'Indien, & après lui avoir fait quelques presens, ils l'envoierent trouver le Cacique, avec ordre de lui faire compliment de leur part, & d'apporter du papier & de l'encre. Le Barbare satisfait des Espagnols, se hâta tellement qu'il retourna en moins de quatre heures aux caravelles. Le Cacique instruit de ce qui étoit arrivé sur la côte de sa Province, vint lui-même voir nos gens, suivi de huit de ses sujets chargez de poules d'Espagne, de pain, de millet, de fruit, & de poisson. Il eut soin aussi de prendre de l'encre & du papier, car il se piquoit principalement de sçavoir lire & écrire, & il croyoit cela un grand avantage. Dès qu'il aborda les Espagnols, il leur fit présent des choses que ses huit vaisseaux avoient, & leur offrit sa maison avec ses services. Nos gens pour lui témoigner leur reconnoissance, lui donnerent

* Tixeras, c'est à dire des ciseaux en Espagnol.

des peaux de chamois ; après quoi ils dépêchèrent vers le General un Indien , avec des lettres où ils lui racontaient leurs aventures , & le supplioient de leur envoyer ses ordres. Pendant le Cacique demeura avec eux à s'informer de particularitez de leur découverte , & il prenoit un plaisir particulier à les apprendre. Seulement il s'étonnoit quelquefois de voir nos gens secs , affreux & fatiguez d'une manière à faire pitié , & qui montraient que durant leur voyage ils avoient horriblement souffert. Ensuite comme la nuit approcha , il prit fort civilement congé & s'en retourna chez lui : mais le lendemain il revint , & durant cinq autres jours qu'on se rafraîchit sur ses terres , il se rendit chaque jour au quartier , & apporta toutes les fois dequoi regaler honnêtement les Espagnols.

C H A P I T R E X I I I .

Arrivée des Espagnols à Panuco & leur division.

TAndis que ces choses se passaient , Quadrado & Mugnos marchèrent toute la nuit , & arrivèrent de grand matin à l'embouchure du Panuco , où ils apprirent que le Général & les brigantins remontoient ce fleuve. Ils furent si fort réjouis de ces nouvelles , que sans se vouloir rafraîchir ils continuèrent leur route , & se rendirent promptement auprès du Général , qui appréhendoit que les deux caravelles n'eussent fait naufrage : Mais l'arrivée de Quadrado dissipâ sa crainte , & le jour suivant l'Indien qu'on lui avoit dépêché , lui rendit des lettres dont il étoit chargé. Elles lui donnerent beaucoup de joie , & il répondit à ce qu'on lui écrivoit. Il envoya ordre aux deux brigantins de le venir trouver à Panuco , où ils l'allèrent joindre en diligence , & où ils furent reçûs avec de grands témoignages d'amitié , aussi bien que leurs camarades. Ils faisoient en tout quelque trois cens hommes : mais ils étoient en un état pitoyable , accablés de fatigues , noirs , secs , affreux , & couverts seulement de peaux de vaches , de lions , ou d'ours , de sorte qu'on les eut presque aussi-tôt pris pour des bêtes que pour des hommes. Comme ils furent arrivés , le Gouverneur de Panuco en avertit le Vice-Roi Antonio de Mendoga , qui tenoit sa cour dans la ville de Mexique , à soixante lieues de Panuco. Mendoga au même temps ordonna de leur fournir des vivres , & de les lui faire conduire après qu'ils se seroient rafraîchis. Cependant il leur fit envoyer par la Confrérie de la Charité de Mexique des chemises & des souliers , avec des remèdes & des constitures , en cas qu'il y eût des malades parmi eux. Les Espagnols louant Dieu de ce bonheur demeurèrent dix ou douze jours à Panuco. Mais comme la plupart eurent connu que les habitans ne subsistoient que des choses que la terre produisoit ; que plusieurs ne s'occupoient qu'à planter des meuriers d'Espagne dans l'espérance d'avoir de la soye ; que les plus accommodés nourrissoient seulement quelques chevaux pour les vendre à des Marchands de dehors ; qu'ils étoient tous pauvres , mal-

logez

logez, & le pays misérable; ils commencerent à s'affliger d'avoir abandonné la Floride, dont le terroir étoit fertile & portoit de très-beaux arbres, & où ils avoient vû une fort grande quantité de fourures de martre, & de plusieurs autres animaux. Leur déplaisir s'augmentoit encore, lors qu'ils se refouvenoit de la multitude de perles qu'ils avoient vûës, & de la pensée dont ils s'étoient tous flattés, que chacun d'eux auroit pû gagner une grande Province dans la Floride. La dessus ils detestoient leur conduite, en se reprôchant qu'ils étoient des lâches de ne s'être pas habituez dans ce pays, & d'être honteusement venus demander leur vie à des misérables; qu'il eut été & plus utile & plus glorieux de mourir dans la Floride, que de vivre comme des coquins dans le Mexique. Les Espagnols qui faisoient ces reflexions, avoient conseillé de ne pas abandonner la Floride, lors que l'on delibera de la quitter: ainsi se voyant dans la pauvreté par la faute de leurs Capitaines, qui avoient porté les troupes à venir au Mexique, ils s'animent avec fureur contre eux & contre les autres qui avoient apuié leur sentiment. Ils les poursuivent à coups d'épées, en blessent & en tuent quelques uns; si bien que ces Officiers & leurs compagnons n'osoient paroître. Les habitans de la ville fâchez d'un si grand desordre tâcherent de l'apaiser; mais n'y pouvant réussir, & la division s'augmentant de plus en plus, le Gouverneur en avertit Mendoza. Il y eut aussi-tôt ordre d'envoyer les Espagnols dix à dix, ou vingt à vingt à Mexique, & de faire marcher ensemble ceux qui étoient d'un même parti; ce qui s'exécuta fort exactement.



C H A P I T R E XIV.

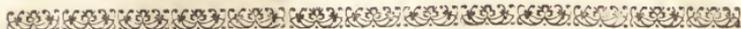
Arrivée & reception des Espagnols à Mexique.

LE bruit s'étant répandu, que les Espagnols qui venoient de la Floride alloient à Mexique, les habitans du pays accoururent de tous cotés sur leur route. Comme ils les virent en un état piroiable, il les logerent & les regalerent obligeamment jusqu'à Mexique. Cette ville, qui est une des plus grandes & des meilleures du monde, les reçût très bien; & il n'y eut presque point d'honnêtes gens qui ne leur donnassent des marques de leur bien-veillance. Charamillo principalement leur témoigna beaucoup d'affection. Il en logea chez lui vingt, dont il se trouva que * l'un étoit son parent: il les habilla même tous vingt, & leur fournit du linge & les autres choses nécessaires. Le Vice-roi leur donna aussi des marques de sa bonté; car il voulut qu'indifféremment les soldats & les Officiers mangeassent à sa table, fondé sur ce qu'ayant tous

égale-

* Quadrado Charamillo.

également partagé les fatigues de la découverte, il falloit qu'ils eussent tous part aux faveurs qu'il leur faisoit. Ce Seigneur ne se contenta pas de les traiter, il eut soin encore de les loger dans une de ses maisons, & de faire distribuer des habits à ceux qui en avoient besoin; & même sur ce qu'un prévôt de Mexique en avoit mis deux en prison, parce qu'ils s'étoient battus, il fit publier que désormais aucun juge n'eut à connoître de leurs différens. Il vouloit lui-même les terminer, à cause qu'aimant ces pauvres soldats, il lui déplaisoit qu'ils recommençaient leurs vieilles querelles. Cependant malgré sa conduite la division se ralluma, & il y en eut quelques uns de tuez: car la plupart enragez de voir l'estime qu'on faisoit des perles & des fourrures qu'ils avoient apportées de la Floride, & qu'ils avoient malheureusement quitté ces choses pourfuivoient à coups d'épées ceux qui leur avoient persuadé d'abandonner un Pays si riche. En effet les fourrures étoient très-belles, & quelques habitans de Mexiques'en parerent avec joye & en doublèrent leurs habits après avoir oté le goudron qu'elles avoient amassé dans les vaisseaux. Enfin comme les mutins devenoient de jour à autre plus insolens, le Viceroi les apaisa par la promesse qu'il leur fit d'entreprendre le voyage de la Floride, puis qu'ils avoient tant de déplaisir d'en être sortis. Mendoza eut effectivement dessein d'aller dans ces contrées, sur le recit qu'on lui avoit fait des excellentes qualitez du terroir: Ainsi pour entretenir une partie des officiers & des soldats, qui étoient de retour de la Floride, il leur offrit aux uns de l'argent, & aux autres des charges, tandis qu'il feroit ses préparatifs, afin de la conquérir. Quelques-uns acceptèrent les offres du Viceroi & les autres les refusèrent, résolus de partir en diligence pour le Perou. Un de ceux-ci allant un jour par la ville de Mexique, habillé de fort méchantes peaux, un Bourgeois en eut pitié; & lui dit, que s'il souhaitoit de le servir, il lui donneroit de très-bons gages, & le mettroit près de Mexique dans une de ses maisons, où il passeroit doucement la vie. L'Espagnol lui répondit fierement qu'il lui faisoit les mêmes offres; qu'il possédoit plusieurs belles terres au Perou; que s'il vouloit l'y accompagner, il lui en donneroit une à gouverner, où assurément il vivroit heureux. Je raporte cette petite circonstance, pour montrer qu'une partie des Espagnols ne songeoient qu'à prendre la route du Perou.



C H A P I T R E XV.

De quelques particularitez du voyage.

AU retour de la Floride, Silvestre logea dans Mexique chez Salazar. Comme il lui racontoit des particularitez de la découverte, le discours tomba sur le malheur qui avoit pensé arriver la premiere nuit qu'on s'étoit mis à la voile. * Salazar qui connut par le recit de cette aventure, que c'étoit Silvestre qui avoit commandé de tirer sur son vaisseau, l'en estima fort ; car il disoit qu'il s'étoit conduit en homme qui sçavoit très-bien la guerre. Salazar eut effectivement une si avantageuse opinion de Silvestre, qu'il voulut sçavoir ce qu'il avoit fait durant le voyage, & il en fut informé avec plaisir. Le Viceroi & son fils Francisco de Mendoza apprirent aussi avec beaucoup de satisfaction la fertilité du terroir de la Floride, les coûtumes de ses habitans, leurs loix contre les adulteres, la generosité de Mucoco, & les actions de fermeté & de courage des Indiens, Ils s'étonnoient d'entendre parler des richesses du Temple de Talomeco, & de la quantité de perles qu'il y avoit. La conduite de la Dame de Cofaciqui, & l'honnêteté du Cacique Coça les charmoit. Ils étoient surpris du recit de la bataille de Mauvila, de la fidélité du Lieutenant général d'Anilco, & de la ligue des dix Caciques, qui avoient si courageusement poursuivi nos gens. Ils écoutoient avec admiration les grandes choses que Ferdinand de Soto avoit executées. Sa mort dans le temps qu'il esperoit de faire réussir son entreprise, les toucha sensiblement. Et lors qu'ils sçurent qu'il avoit resolu de leur envoyer demander secours, ils blâmerent Moscoso & ses Capitaines de n'avoir pas continué ses desseins. Ils protestoient qu'ils les eussent assisté en diligence, & qu'ils eussent mené des troupes jusqu'à l'embouchure du Chucagua, que même si l'on vouloit retourner dans la Floride, ils étoient prêts d'y aller avec une Armée. Mais comme il se va voir, ceux qui en étoient revenus ne souhaiterent point de les y accompagner.

V. l. 1 c. 7.

C H A P I T R E XVI.

Les Espagnols se débandent.

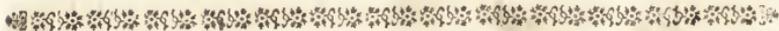
Après que nos gens se furent rafraichis à Mexique, ils se conduisirent en cette sorte. Anasco, Gaitan, Gallego, Gardeniosa, Tinoco, Calderon, & quelques autres reprirent la route d'Espagne. Ils aimèrent mieux mener une vie pauvre & tranquille dans leur pays, que d'être riches en Amerique, où ils se voyoient hâs de plusieurs; où ils avoient souffert de grandes fatigues & perdu malheureusement leur fortune. Figueroa s'en retourna à la maison de son pere. Plusieurs se mirent en religion à l'exemple de Quadrado Charamillo, qui choisit l'Ordre de saint François, où il mourut illustre pour ses actions de pieté. Quelques-uns s'établirent dans la nouvelle Espagne avec Moscofo, qui épousa à Mexique une Demoiselle de qualité & de beaucoup de biens, qui étoit sa parente. Les autres se retirerent au Perou; ils y servirent l'Espagne en braves soldats, dans la guerre qu'elle eut contre Giron & Piçarre, & y acquirent des richesses & de la reputation: mais ils ne purent jamais obtenir aucune distribution ou département d'Indiens, ce qu'ils auroient facilement eu dans la Floride.

C H A P I T R E XVII.

Ce que font Maldonado & Arias pour apprendre des nouvelles de Soto.

Pour achever l'histoire de la Floride, il ne reste plus que de parler de Maldonado, qui sur la fin de Fevrier de l'an 1540. fut envoyé aux Havanes vers Bovadilla. Soto en l'y dépéchant, lui ordonna de se rendre l'année d'après au port d'Achussi avec Arias, & d'y amener des vaisseaux chargez de vivres, de munitions & de bétail, qu'il s'y trouveroit dans le temps qu'il lui marquoit. Maldonado exécuta ponctuellement les ordres du Général, il se joignit avec Arias dans les Havanes, où ils acheterent ensemble trois navires, & les chargerent aussi bien qu'une caravelle & deux brigantins, de toutes les

choses nécessaires à un établissement. Ensuite ils se mirent à la voile, & vinrent heureusement mouïller au port d'Achuffi. Mais parce qu'ils n'y rencontrèrent point le Général, l'un courut la côte vers l'Occident, & l'autre vers l'Orient pour en apprendre quelques nouvelles; laissant toujours où ils abordoient des lettres aux creux des arbres, dans lesquelles ils témoignoient qu'ils cherchoient Soto. Ils gouvernèrent ainsi jusques à ce que le mauvais temps aprocha, qui les fit retirer aux Havanes, sans avoir appris aucune chose. Neanmoins ils ne perdirent pas pour cela courage, ils se remirent au Printemps en mer, l'un rasa la côte de Mexique, & l'autre alla jusqu'aux terres de Bacallos: & comme ils ne purent rien découvrir, ils reprirent la route des Havanes, d'où ils partirent sur le Printemps de l'année 1543 résolus de périr ou de savoir ce qu'étoit devenu le Général. Ils arriverent dans ce dessein, & apres beaucoup de fatigues, à Veracruz environ la mi-October. Ils y apprirent la mort de Soto, avec celle de la plûpart de leurs compagnons; & aussi-tôt ils retournerent aux Havanes, où ils raconterent à Isabelle de Bovadilla le malheur de son mari. Elle en fut si sensiblement touchée, qu'elle ne put résister à son déplaisir, & perdit la vie quelques jours après cette facheuse nouvelle.



C H A P I T R E XVIII.

Chrétiens morts dans la Floride.

Ponce de Leon équipa trois grands vaisseaux en l'année 1513. & aborda avec environ cent hommes sur la côte de la Floride, où les Indiens les défirent tous. Aillon suivi de plus deux cens, y eut le même malheur que Ponce. Narbaes y périt avec quatre cens. Ferdinand de Soto y mourut aussi, & plus de sept cens de ceux qui l'accompagnèrent: si bien qu'a compter depuis le commencement de la découverte jusqu'à l'arrivée de Moscoso au Mexique, il est mort dans la Floride plus de quatorze cens Chrétiens, sans parler de quelques Ecclesiastiques & de plusieurs Religieux, tous gens illustres par leur vertu. Les noms de ceux dont j'ai pu avoir connoissance sont Dionysio de Paris, Diego de Vaguelos, Francisco de Rocha, Rodrigo de Gallego, Francisco Delpoio, Juan de Torres, Juan Gallego, Louïs de Soto & Cancel Balbastro.

Environ seize ans après la mort de Balbastro, trois Jesuites passerent dans la Floride, & comme à leur arrivée il y en eut un de tué, ses compagnons se retirerent promptement aux Havanes. A deux ans de là, huit autres Religieux de la Compagnie de Jesus entreprirent le même voyage, & menerent avec eux

eux un Cacique : Mais avant que de rien dire de leur aventure, il me sem-ble nécessaire de raconter comment ce Cacique étoit venu en Espagne. Pedro Melendez depuis 1563. jusq'en 68. alla trois fois à la côte de la Floride, pour en chasser des Corsaires François, qui prétendoient s'en rendre maîtres. Il amena de ces contrées la seconde fois sept Indiens de leur bon gre, qui étoient armez d'arcs & de flèches. Si-tôt qu'ils furent arrivez en Espagne, Melendez leur fit prendre la route de Madrid, dans la vûe de les presenter à Philippe II. Cependant celui qui m'a donné cette histoire demeurant alors en Castille, fut averti que des Indiens de la Floride prenoient le chemin de la Cour, & il les alla joindre en diligence. D'abord pour leur faire voir qu'il avoit été dans leur pays, il leur demanda par le moyen de leur truchement s'ils étoient de Virachuco, d'Apalaché, ou de Mauvila; & qu'il voudroit bien favoir des nouvelles de ces Provinces. Les Barbares connoissant que cet Espagnol étoit un de ceux qui avoient suivi Soto, commencerent à le regarder avec fierté, & lui repondirent qu'il se railloit de s'enquerir des lieux que lui & ses compagnons avoient malheureusement desolés. Ils ne repartirent rien davantage, & dirent seulement entre eux qu'ils le perceroient plus volontiers à coups de flèches, qu'ils ne lui apprendroient ce qu'il souhaitoit. Et là-dessus deux de ces Indiens tirèrent en l'air, & firent connoître par là qu'ils auroient bien mieux aimé tuer l'Espagnol que de perdre inutilement leurs coups.

Ces Indiens furent baptisez en Espagne, où quelque temps après ils moururent tous hors le Cacique, lequel fâché de la mort de ses compagnons demanda à s'en retourner, avec promesse de travailler à la conversion des habitans du pays. Les Jesuites, qui vouloient aller dans la Floride, l'entendant parler de la sorte, crurent qu'il serviroit puissamment au dessein qu'ils avoient. C'est pourquoi ils le menerent avec eux, & arriverent avec beaucoup de fatigues sur ses terres: mais comme ils y eurent été quelque temps, il les quitta sous pretexte d'aller à un bourg voisin qu'il leur nomma, pour y disposer, disoit-il, les Peuples à écouter la parole de Dieu; leur promettant qu'au plus tard il seroit de retour dans huit jours. Ils l'attendirent quinze, ensuite ils dépêcherent vers lui deux de leurs compagnons qu'il fit massacrer: & le jour suivant le Cacique lui même à vint la tête d'un troupe d'Indiens, se jeter sur les autres. Les bons Peres qui les virent avancer tout en fuite & les armes à la main, se jetterent à genoux, & reçurent tous la mort. Aussi tôt les Barbares se mirent, les uns à gambader, & les autres à rompre un coffre où étoit un Crucifix, avec quelques ornemens pour dire la Messe, & s'en moquerent avec insolence. Les noms des Jesuites qui furent tuez par ces Indiens, sont Bautista Segura, Louïs de Quiros, Bautista Mendez, Grauiel de Solis, Antonio Cavallos, Christoual Redondo, Grauiel Gomes, Pedro de Linares. Ces Religieux, aussi bien que les autres dont j'ai parlé, perdirent la vie dans la Floride, au même temps qu'ils se préparoient à y prêcher l'Evangile. C'est pourquoi leur mort demande vengeance à

Dieu, ou plutôt miséricorde ; afin que les Peuples de ces contrées qui sont dans les tenebres, soient un jour éclairés des lumieres de la foi ; & que leur terre arrosée du sang des Chrétiens, porte des fruits qui répondent à la sainteté d'un sang si auguste.

Fin de la dernière Partie.



NOUVELLE
DÉCOUVERTE
D'UN PAYS
PLUS GRAND QUE
L'EUROPE,
SITUE DANS
L'AMERIQUE.

Elle est de P. Brontes.
voir page IX

DECOUVERTE

D'UN PAYS

PLUS GRAND QUE

L'EUROPE,

SITUE' DANS

L'AMERIQUE

ENTRE LE

Nouveau Mexique & la Mer glaciale.

AVANT PROPOS.

Les Hommes ne se lassent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toujours mille beautés ravissantes, capables de les satisfaire & de les instruire. Ils sont même souvent surpris & comme enchantés des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'est par là qu'ils sont fortement engagez à les considérer avec toute l'exactitude possible dans le dessein de contenter leur curiosité naturelle, & de nourrir leur esprit.

Il en est à peu près de même des voyageurs. Ils ne sont jamais las de faire des Découvertes. Ils cherchent toujours des Pays inconnus, & des Nations étrangères, dont les Histoires ne parlent point, parce qu'ils se proposent d'enrichir le public de plusieurs beautés nouvelles, dont on n'avoit

point eu d'idées jusques là. Il est vrai, que leurs entreprises les exposent à de grandes peines, & à des perils presque infinis. Mais ils s'en consolent & souffrent tout avec plaisir sans s'en rebuter, parce qu'ils esperent de contribuer par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres desirs. Et c'est par là, qu'ils sont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles terres, & des Peuples inconnus, dont on n'avoit jamais oui parler.

Ceux qui n'ont pour but dans leurs voyages, que d'étendre le Royaume de Jesus Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette veüe ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille

précipices affreux pour l'exécution de leurs desseins. Ils franchissent néanmoins toutes ces effroyables difficultez, afin de contribuer par ce moi à la gloire de celui qui les a créés, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces pénibles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroyable dans les combats, & dans les voiajes les plus dangereux. Ils ne se rebutent point des hazards, auxquels ils s'exposent par Mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend capables d'entreprendre tout. Aussi les voit on souvent réussir dans leurs desseins, & venir à bout des entreprises les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils envisageoient meurement & de sang froid les perils qu'ils ont à esluier, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y refoudre, & ne formeroient pas leurs desseins avec tant de hardiesse & d'intrepidité. Mais ils ne considèrent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une veuë légère. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occasion les engage insensiblement, & les meine plus loin qu'ils n'avoient cru d'abord. Ce qui fait, que bien souvent les grandes découvertes, qui se font dans les voyages, sont plutôt l'ouvrage du hazard que d'un dessein bien formé.

Il m'est arrivé quelque chose de semblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curiosité naturelle m'a porté à visiter successivement plusieurs parties de l'Europe. Mais n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes veuës plus loin; & j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus

inconnus. C'est, ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaste Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüé que je n'avois pas prévu les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers auxquels j'ai été exposé en le faisant. Peut être que j'en eusse été effrayé en les considerant, & que cela m'eût rebuté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis venu à bout d'une entreprise capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes desirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnus, qu'à l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

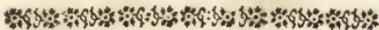
C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de connoissance jusques à present. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstantiée. Je la distingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espère, que le Public me saura quelque gré de mon travail, par ce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reste me recompensera abondamment de toutes les peines que j'ai courues dans mon voiage.

Cette description de ma Découverte passera peut être pour fausse & pour incroyable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voiaagé, ou qui n'ont jamais leu les Histoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Relations des Pays inconnus qu'ils ont vîtez. Mais je ne m'arrêterai pas à ce que des gens de

cette

cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu assez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquérir de la réputation dans le Monde. Ils se font renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un sage silence que de blâmer ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les voyageurs de debiter quantité de menfonges & d'impostures, Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toujours pour eux l'estime & l'approbation des gens d'honneur, qui aiant de grandes lumieres & de la pénétration, sont capables de juger sainement des travaux & du mérite de ceux qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela recompensera heureusement les voyageurs courageux, qui se sont ainsi volontairement exposez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.



CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Decouverte à entreprendre le voyage dont il donne ici la Relation

J'E me suis toujours senti un grand penchant à fuir le monde, & à vivre dans les regles d'une vertu pure & severe. Ce fut dans cette veue, que j'entrai dans l'Ordre de saint Fran-

çois, afin de passer mes jours dans une vie austere. J'en pris donc l'habit avec plusieurs de mes compagnons d'étude, à qui j'inspirai le même dessein. Je sentois une joie extrême, quand je lisois l'histoire des travaux & des voiajes des Religieux de mon Ordre, lesquels ont été les premiers qui ont entrepris des Missions. Je me représentois souvent qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'instruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Religieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zèle, & de succès à ce grand ouvrage, je sentois naître en mon cœur le desir de marcher sur leurs traces, & de me consacrer ainsi à la gloire de Dieu, & au salut des Ames.

J'observai en lisant l'Histoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre général, qui fut assemblé en l'an 1621, depuis que le Pere Martin de Valence l'un de nos premiers Réformateurs fût passé dans l'Amerique, on conta qu'il y avoit cinq cens Convents de Recollets établis dans ce nouveau Monde, & distribuez en vint & deux Provinces. A mesure que j'avançois en age, cette inclination pour les voiajes d'Outre mer se fortifioit dans mon cœur. Il est vrai, qu'une de mes Sœurs mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extrême tendresse, me détournoit de ce dessein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois transporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'étois sollicité d'ailleurs par plusieurs de mes amis d'Amsterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon penchant naturel pour les voiajes,

joint à leurs prières, m'ébranloit fortement, & me déterminoit presque à me mettre en mer pour contenter mon desir.

Ainsi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier dessein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je visitai par l'ordre de mon Général les plus grandes Eglises, & les Convents les plus considérables de nôtre Ordre en ce Pays-là & en Allemagne : en quoi je commençai à satisfaire ma curiosité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-bas, le R. P. Guillaume Herinx Recollet, mort depuis peu Eveque d'Ipres, s'oposa au dessein que j'avois de continuer mes voiajes. Il m'arreta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an ; après quoi je me rendis du consentement de mon Supérieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoyé à Calais pour y faire la quête, pendant qu'on y travailloit à saller les harans.

Etant là ma plus forte passion étoit d'entendre les Relations que les Capitaines de Vaisseaux faisoient de leurs longs voiajes. Je retournai ensuite à notre Convent du Biez par Dunkerque. Mais je me cachois souvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du Tabac me cauloit de grands maux d'estomac en m'attachant ainsi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres qu'ils avoient eues sur mer, des hazards qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voiajes dans les Pays éloignés. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'é-

toit si agreable, parce que j'y aprenois toujours quelque chose de nouveau touchant les moeurs & les manieres de vivre des Nations étrangères, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter d'avantage j'allai en Mission dans la plupart des villes de Hollande, & je m'arrestai enfin à Maltricht, où je demurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blessez. Etant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du pourpre & de la dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un très habile Medecin Hollandois.

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au salut des Ames. Je me trouvai donc au Combat sanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager & à consoler les pauvres blessez ; & enfin après avoir essuié de grandes fatigues, & après avoir couru des dangeis extremes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage, & le sang, je me vis en etat de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçus donc ordre de mes Supérieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions

tions de Curé pendant deux mois à deux lieues de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui étoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entièrement à la Providence, & j'entrepris ce grand trajet de Mer de douze ou treize cens lieues, le plus grand peut être & le plus long, qui se fasse dans l'Océan.

Je m'embarquai avec Messire François de Laval créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & depuis fait Evêque de Quebec capitale du Canada. Alors mon desir de voiage s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à présent Archevêque de Cambrai, y demouroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverses aventures de notre navigation, ni les combats que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous fortimes à notre avantage. Je crains de grossir trop ma Relation. Je ne parlerai point non plus de notre approche du Cap Breton, où nous vîmes avec un plaisir incroyable la bataille qui s'y fait ordinairement entre ces poissons, qu'on appelle Espadons, & les Baleines, qui sont leurs ennemis naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morhués que nous primes à quarante brasses d'eau sur le grand banc de Terre-neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de Vaisseaux de Nations différentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poissons, qui y est toujours fort abondante. Cette veue donna beaucoup de plaisir à notre é-

quipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts desquels j'administrais les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faisois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions ensuite l'Itineraire des Clercs en Musique traduit en vers François, après que nous avions fait nos prières du soir.

C'est ainsi, que nous passions doucement notre temps dans le vaisseau, en attendant que nous pussions arriver à Quebec, qui est la ville capitale du Canada où nous nous rendîmes à la fin.



CHAPITRE II.

Moiens par lesquels l'Auteur de ce pénible voiage s'accoutuma à souffrir les travaux de la Mission.

Le Seigneur François de Laval Evêque de Petrée avoit pris possession de l'Evêché de Quebec par la creation qu'avoit faite le Pape Clement X & cela contre le sentiment de quelques personnes de qualité, qui se virent frustrées par là de leurs prétentions. Ce Prelat considérant que pendant le voiage j'avois fait paroître beaucoup de zèle dans mes prédications, & par mon assiduité à faire le service divin; que d'ailleurs j'avois empêché que plusieurs femmes & filles, que l'on faisoit passer avec nous ne prissent trop de liberté avec de jeunes gens de notre équipage dont j'eus souvent à essuyer la mauvaise humeur pour cela: pour ces raisons & plusieurs autres je m'attirai les éloges & la bienveillance de cet illustre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher

l'Avent & le Carême au Cloître des Religieuses de St. Augustin de l'Hospital dudit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne se satisfaisoit point de tout cela. J'allois souvent a 20 & 30. lieues de nôtre habitation pour visiter le Pays. Je portois sur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, sans quoi je serois souvent tombé dans des precipices affreux, où je me serois perdu. Quelquefois afin de me soulager je faisois tirer mon petit équipage par un gros chien que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plutôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gelée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit de peur de mourir de froid, & je n'avois que tres modiquement ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empêcher de périr de faim pendant le voiage.

Durant l'été je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est à dire que je fus réduit à voier sur les Lacs, & sur les Rivieres dans ces petits bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manège se faisoit aisément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau. Mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit en danger de tourner, & je me serois sans

doute perdu dans les eaux, si je n'eusse pris garde à moi de fort près.

Au reste j'étois alors obligé de voier de cette maniere, parce qu'il n'y a point de chemins praticables dans ce Pais-là. Il étoit donc impossible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du tems pour couper & pour brûler ce grand nombre d'arbres, qui croissent de tous cotés, & pour faire de grands chemins. Il falloit donc aller par eau, & se servir pour cela de ces petits bateaux ronds, dont je viens de parler.



C H A P I T R E I I I.

Description des Canots, dont on se sert pour voier dans l'Amerique pendant l'été

CES Canots sont ronds par dessous, comme je viens de le dire, & pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voier dans l'Amerique sans Canots, parce qu'on y trouve par tout de grandes & vastes forets dont les vents impetueux arrachent souvent les arbres. Le tems en renverse un grand nombre, qui tombant de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingénieusement ces Canots. Il les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlèvent adroitement cette écorce de dessus cette espece d'arbres, qui sont d'une grosseur plus considerable que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de

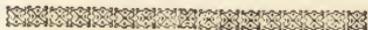
de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui sont vers les terres du Nord.

Pour soutenir l'écorce de ces Canots ils posent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des maîtres ou bâtons aplanis, qui font le circuit du Canot. Ensuite avec des bâtons de travers gros d'un pouce, ou d'un pouce & demi, qui sont fort polis, ils les attachent ensemble des deux côtes à l'écorce par le moien de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les grosses Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames legeres. On les tourne d'une fort grande vitesse pour les faire aller où on veut. Quand on y est habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniere admirable, lorsqu'il fait calme : & quand on a le vent favorable, ces petits bâtimens font une diligence surprenante. Les sauvages se servent en ce cas là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour les Européens, stiles de longue main à ces manœuvres, ils se servent d'environ quatre aunes de toile, qu'ils élevent sur un petit mast, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quaré fort leger, arrêté entre les varangues & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petits bâtimens, quand on y est façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente cinq lieuës en descendant les Rivieres, & quelquefois d'avantage sur les Lacs, quand le vent est favorable. Il y a de

ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres pesant, quelques uns douze cens, & les plus grands jusques à quinze cent livres. Les plus petits en portent jusques à trois ou quatre cens pesant avec deux hommes ou femmes, qui les poussent. Les plus grands Canots sont conduits par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a sept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voiage font pressé



CHAPITRE IV.

Autres motifs qui excitèrent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'Avois un fort grand desir (suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre) d'étendre les bornes du Christianisme & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je confiderois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi dès que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieuës de Canada, & je disposai plusieurs personnes à faire le voiage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien négligé pour l'execution de mon dessein. Je fus envoyé comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingt lieuës au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin sur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrivons ci-après. Etant-là j'attirai à moi plusieurs Sauvages Iroquois

pour

pour cultiver des terres & pour défricher des bois afin de bâtir notre demeure. J'y fis dresser une Croix d'une hauteur, & d'une grosseur extraordinaire. Je fis construire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Pere Luc Buiffet, que j'avois attiré avec moi, & qui est mort depuis dans notre Couvent de St. François sur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la suite, parce que nous avons vécu long temps ensemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à notre établissement à Catarokouy.

C'est-là le lieu où nous avons souvent pensé à cette nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la description. J'étois excité à cela par la lecture de plusieurs voyages, & je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je vois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considerables du côté du Sud Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moien d'une grande Riviere nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la Mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attiré pour demeurer à notre Fort à Catarokouy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévois, qu'on rendroit nos découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leurs cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats, dudît Fort, faisant environ soixante & dix lieues de chemin, & ayant tous

deux de larges raquettes aux pieds, à cause des neiges, qui sont abondantes en ce pays-là pendant l'hiver.

J'avois déjà quelque petite connoissance de la Langue Iroquoise. Ces Barbares furent surpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans les vastes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions jusques à quatre pieds de neige pour faire du feu sur le soir après avoir marché pendant dix ou douze lieues tous les jours. Nous avions des souliers à la mode des sauvages, lesquels étoient bientôt pénétrés de cette neige, qui se fendoit en touchant nos pieds échauffés du mouvement que nous faisons en marchant. Nous nous servions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligés d'entretenir avec un extrême soin à cause du grand froid. Nous passions ainsi toutes les nuits en attendant le retour du Soleil, pour continuer nôtre chemin. Au reste nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit en farine, que nous détrempons avec de l'eau pour l'avalier plus facilement.

Nous passâmes ainsi chez les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçurent très bien. Cette nation est la plus belliqueuse de tous les Iroquois. Quand ils nous virent ils mirent les quatre doigts sur la bouche pour marquer l'étonnement, ou ils étoient du penible voyage que nous avions fait pendant l'hiver. Mais nous regardant ensuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, Hotchitagon, c'est à dire, pieds nus, & prononcèrent ce mot, qu'ils faisoient sortir du creux de l'estomac, gan.

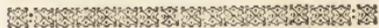
Gannonon, pour me dire qu'il falloit, que nôtre voiage fut de grande importance, puis que nous l'entrepreneions dans un temps si facheux.

Ces Sauvages nous presenterent de l'élan, & du chevreuil, préparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous primes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partimes donc avec nos couvertures sur le dos, & nous primes une petite marmite avec nous pour y faire de la Sagamité, c'est à dire de la bouillie de bled d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & absolument impraticables aux Européens. Nous étions souvent obligez de passer sur des arbres de larges marais, & de grands ruisseaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'est l'un des cinq Cantons des Iroquois, situé à une bonne journée du voisinage de la Nouvelle Hollande, nommée à present la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'assaisonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenouilles, que les sauvages ramassent dans les prez, lors que les neiges sont fondues vers les Fêtes de Patques.

Nous demeurâmes quelques temps parmi cette dernière Nation, & nous logeâmes chez un Pere Jesuite, Lionnois de naissance, pour y transcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval qui venoient en Ambassade vers les Iroquois pour la traite des Castors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'est celui qui a soumis Boston & la nouvelle Jork au Roi d'Angleterre, & qui est presentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Messieurs descendirent de leurs

chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la nouvelle Orange afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignèrent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient leu plusieurs Histoires des découvertes, que nos Religieux de St. François avoient faites dans l'Amérique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais veu avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me témoignèrent ensuite, qu'ils auroient été fort aises de me voir demeurer parmi eux pour la consolation spirituelle de plusieurs Catholiques de nos Pays bas, qui étoient dans leurs habitations. Je l'aurois fait très volontiers puis qu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçu, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des Pelleteries avec les sauvages que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoui avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie que j'avois de découvrir des Nation plus éloignées.



CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoui, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieues de Quebec, Capitale du Canada en remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est basti près de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, Beau Lac. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de

gros pieux, de grandes palissades, & de quatre bastions par les ordres du Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit nécessaire de le bâtir pour s'opposer aux courses des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui avoient formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fournissent des marchandises aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois est une Nation insolente & barbare, qui a fait périr plus de deux millions d'ames dans ces vastes Pais. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laissent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par le besoin qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes qu'ils achètent, & dont ils se sont servis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait périr. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & six cens lieues de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palissades & de gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cent & soixante toises de circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario ou Frontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavelier de la Salle qui étoit un habile homme, & grand politique, Normand de Nation. Il

m'a dit plusieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Pere Luc Buiffet, dont j'ai parlé, & moi, prissions plus de confiance en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos conversations ordinaires, que les Flamands, & plusieurs autres peuples se défient aisément des Normands. Je sai qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs: mais enfin il est certain, que les autres Nations font plus franches & moins rusées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac est donc situé au Nord de ce Lac, près de sa décharge. Il est placé dans une presqu'Isle, dont on a fait fossioier l'Isthme. Les autres côtes sont entourez en partie du bord dudit Lac Ontario ou Frontenac, & en partie d'un très-beau port naturel, où toutes sortes de bâtimens peuvent mouiller en seureté.

La situation de ce Fort est si avantageuse, qu'il est aisé par son moien de couper la sortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chez eux en vingt quatre heures, lors qu'ils sont en course. Cela se peut faire aisément par le moien des barques. J'y en laissai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut se rendre avec ces barques en très peu de temps à la côte meridionale de ce Lac pour y ravager en cas de besoin les Tsonnontouans, qui sont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y semer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Ensuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creusent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre qui borde ce Fort est

extrêmement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ay été en Mission. Le blé d'Inde, le ble d'Europe, les légumes, les herbes potageres, les citrouilles & les melons d'eau y ont tres bien réuffi. Il est vrai que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtés par les fauterelles. C'est ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cause de la grande humidité du Pays. Les premiers habitans que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a aussi transporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déjà environ soixante de mon temps. Les arbres y sont tres-beaux, propres à y bastir des maisons & des barques. L'hiver y est près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie considerable. J'y laissay avant mon grand voiage quinze ou seize familles avec le Pere Luc Buisset Recollet, avec lequel j'administrais les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gélé, je me rendis sur les glaces avec des grapins attachez à mes fouliers à un village des Iroquois, nommé Ganneouffe vers Keuté à neuf lieues du Fort avec le Sieur de la Salle dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous presenterent de la chair d'élan & de porc-épic à manger. Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre fort un assez grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabanes, que ces gens habitèrent entre nôtre Maison de Mission, & ledit Fort. Ces barbares y défricherent des terres pour y semer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâ-

mes des graines pour leurs Jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coutume à manger, comme nous, de la soupe avec des legumes & des herbes

Le Pere Luc & moi remarquâmes que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apostres, l'Oratoire Dominicale, & nos autres prieres ordinaires traduites en langue Iroquoise. Nous les faisons apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages; & à force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez Chrétiens, conversant ainsi avec ces petits Iroquois s'entraaprenoient leurs langues maternelles, & cela servoit à entretenir une bonne correspondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient assidûment avec nous hors le temps de leur chasse.

Mais ce qui nous étoit sensible, c'est que ces peuples allant à cette chasse pendant cinq ou six mois dans la profondeur des vastes forets, & souvent à plus de deux cens lieues de leur demeure ordinaire, ils y menent toute leur Famille avec eux, & là ils vivent ensemble de la chair de tous les animaux sauvages, qu'ils y tuent avec les armes qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Missionnaire ne peut pas suivre ces peuples dans des lieux si écartez : ainsi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chasse, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

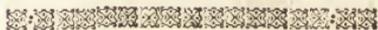
Les habitans du Canada fatiguez de
Gg 2 fix

fix mois d'hiver vers Quebec, les trois Rivieres, & l'Île de Montréal, voiant que des Religieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockoui ou de Frontenac, où l'hiver est de trois mois plus court que chez eux, plusieurs d'entr'eux prirent la resolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habiter. Ils se représentoient, que nous leur administrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, sans qu'il leur en coûtât rien, par ce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu se rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moiens possibles. Ils ont donc taché de s'attribuer la gloire de tous les bons succès. Ils ont poussé leurs cretures par tout, & ont taché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même fait sortir enfin nos Récollets par le moi de Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces gens là. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leur intérêt.

J'espère que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Religieux, parce que leurs desseins ont toujours été purs & innocens, & qu'on n'a pu les faire sortir de ce Fort sans injustice. Dieu ne laisse rien impuni: il vengera quelque jour le tort qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui sont toujours en guerre avec les François de Canada, se sont saisis de ce Fort de Catarockouy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs pipes quelques doigts de ceux

qui ont fait sortir nos pauvres Récollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux qui on ont été les Auteurs.



CHAPITRE VI.

Description de quelques Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.

J'Entrepris ici la description des Jchoses les plus remarquables de cette grande découverte, afin que le lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voiage par le moi de la Carte que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé Lac de Frontenac, à cause du Comte de Frontenac Gouverneur general du Canada. Tout le monde fait que c'est le mérite & la vertu de ce Seigneur. On fait aussi quelle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans le plus grandes Charges de la Robe & de l'Épée. On a toujours veu sa Famille inviolablement attachée aux intérêts du Souverain dans les temps mêmes les plus difficiles; & ie puis dire ici sans ofenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont precede & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de moderation, & d'équité qu'il l'a été par le Comte de Frontenac.

Je sai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont taché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect. Mais je dois dire à la louange de cet illustre

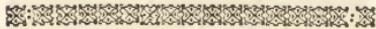
illustre Seigneur, que pendant dix ans qu'il a vécu dans ce Pais-là, il a été le Pere des pauvres, le protecteur de ceux que l'on vouloit injustement opprimer, & un parfait modele de vertu & de pieté. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élevez contre-lui par un effet de leur légèreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies, & leurs malignes intrigues l'avoient fait déposséder en engageant dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices. Cependant on regretta fort cet illustre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingt lieues de longueur, & vingt-cinq ou trente lieues de largeur. Il est abondant en poissons, profond & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plus part au midi de ce Lac: savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la nouvelle Hollande ou N Jorck, les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneiouts, & les Tsonnontouans, les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve aussi des villages Iroquois, savoir T'éiaagon, Keuté, & Ganneouffe, qui n'est qu'à neuf lieues du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est à dire fort beau Lac. Il sort aussi en partie des Lacs supérieurs, comme nous le verrons dans la suite.

Le Lac Ontario est de figure o-

vale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il est d'eau douce aussi bien que les autres. Cette eau est tres bonne à boire, & est entouré de terres fertiles. La navigation y est aisée, & même à de grands vaisseaux. Mais elle est plus difficile en hyver, à cause des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens jusqu'au pied d'un gros rocher qui est à deux lieues du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.



CHAPITRE VII.

Description du Saut, ou cheute d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario, & le Lac Erié

ENTRE le Lac Ontario, & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la cheute d'eau est tout à fait surprenante, & il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques uns en Italie. Il s'en trouve même encore dans le Roiaume de Suede: mais on peut dire que ce ne sont que de fort foibles échantillons de celui dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi quart de lieue de largeur: mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes sauvages qui la traversent pour aller pasturer dans les terres, qui sont au delà, sans qu'elles puissent résister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées

pitées de plus de six cens pieds de haut.

La cheute de cet incomparable faut est comptée de deux grandes nappes d'eau, & de deux cascades avec une Isle en talus au milieu. Les eaux qui tombent de cette grande hauteur, écumant & bouillonnent de la manière du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible & plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au Sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieues.

Depuis ce grand Saut, ou cheute d'eau, la Riviere de Niagara se jette, sur tout pendant deux lieues jusques au gros Rocher, avec une rapidité tout à fait extraordinaire. Mais pendant deux autres lieues jusqu'au Lac Ontario ou Frontenac, l'impetuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont nous venons de parler. Ce Rocher est à l'Ouest, détaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieues du grand Saut : & c'est dans ces deux lieues, qu'on est obligé de faire le portage¹, c'est à dire le transport des marchandises : mais le chemin y est très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce sont presque toutes prairies, dans lesquelles on trouve d'espace en espace des Chesnes & des Sapins.

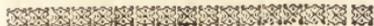
Depuis le grand Saut jusques au Rocher, qui est à l'Ouest de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere font d'une hauteur si prodigieuse, qu'on frémit en regardant fixement la rapidité avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec

de grandes barques, & même avec des Navires à plus de quatre cens cinquante lieues & se rendre en traversant le Lac des Hurons jusqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce sont de petites Mers d'eau douce.

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu aisément à bout, s'il avoit feu se borner, & s'arrêter là pendant une année. Son dessein étoit de tenir en bride les Iroquois, & sur tout les Tionnontouans, qui sont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce fort lui auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoutumé d'y porter des peaux d'Elans & de Castors, & plusieurs sortes de pelletteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligez necessairement de passer & de repasser près de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'aniabie en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainsi à faire leur commercé avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquons que les Iroquois étoient poussez à nous empêcher l'exécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tachoient de traverser nôtre découverte, on se contenta d'y bastir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A côté de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance, & l'on les peut aisément tirer

à terre par le moiën d'un cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'eturgeons, & de poissons de plusieurs autres espèces, qui sont d'une faveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.



CHAPITRE VIII.

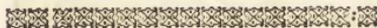
Description du Lac Erié.

Les Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieues de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux qui ont travaillé à cette découverte & moi, qui en avons considéré une grande partie. Nous étions sur un Vaifseau de soixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieues au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong contient dans sa partie meridionale autant d'espace que le Roiaume de France. Par le moiën d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Iflets il se jette pendant le cours de quatorze lieues dans le Lac Ontario ou Frontenac, & c'est ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié, & le Lac Huron il y a un autre Déroit de trente lieues de longueur qui est presque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Déroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui est

d'une figure circulaire de six lieues de diametre, selon l'observation de nôtre Pilote nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois qui y passent souvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otî Keta. La terre & le pays qui sont à l'entour de cet agreable & charmant Déroit sont de très-belles campagnes, comme nous le verrons dans la suite. Au reste ces diverses Rivieres nommées ainsi diversément sont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Le Lac de Sainte Claire est ovale dans le milieu, & est formé par ce Fleuve.



CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

Le Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons qui l'habitoient, avoient leurs cheveux bruslez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac : mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieues sur deux cens de longueur. mais sa largeur est inégale. A l'Ouest il contient plusieurs Isles assez grandes du côté de son embouchure, & il est navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un second Déroit, qui se décharge dans celui ci, & qui a une grande lieue de large, & trois de long. Il court à l'Ouest-Nord-Ouest.

Il y a un troisième Déroit ou Canal entre

entre le Lac Supérieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal qui a cinq lieues d'ouverture & quinze lieues de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu à peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'est un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Supérieur, qui sont très abondantes, se déchargent & se précipitent d'une manière fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourvu qu'on perche fortement: mais il est plus feur de porter le Canot & les marchandises que les Canadiens y meinent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Supérieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Missilimakinak. Il est à l'embouchure du Lac Supérieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puants, comme nous le dirons dans la Relation que nous ferons de nôtre retour des Iffatis.

C H A P I T R E X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinouack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, Lac des Hommes, & ce mot Illinois signifie particulièrement un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingt ou cent trente lieues de longueur, & quarante de largeur, & il contient environ quatre cens lieues de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des

Miamis Mischigonong, c'est à dire grand Lac. Il s'étend du Nord au Sud, & se décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seize lieues, ou environ du Lac Supérieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Miamis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Ouest il y a une fort grande Baye nommée la Baye des Puans, parce que les Sauvages, qui s'y sont retirés, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la Mer, ou ils demeueroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

C H A P I T R E X I.

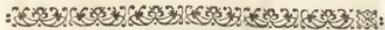
Courte Description du Lac Supérieur.

LE Lac Supérieur s'étend de l'Est à l'Ouest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieues de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres dont j'ai parlé jusques à présent: mais nous en avons visité les plus grandes hauteurs. Ce Lac paroît semblable à l'Océan en ce qu'il n'a ni fond n'y rive

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivières, qui se déchargent dans ce Lac prodigieux. C'est ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivières, qui se déchargent dans l'une & dans l'autre, qui font la source du grand Fleuve de St. Laurent, lequel se rend dans l'Océan à l'Isle percée vers le grand Banc de Terre neuve. Nous avons

avons voiaagé sur ce dernier grand Fleuve pendant six cens lieues ou environ depuis son embouchure jusqu'à sa source.

J'ay déjà remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrêmement en poissons blancs plus grands que des carpes, qui sont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente brasses d'eau des truites saumonées de cinquante ou soixante livres pesant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes, qui auroient communication les unes avec les autres par une navigation de plus de cinq cens lieues, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y defricheroit, seroient sans doute très-fertiles, sielles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces pourront comprendre par le moi en de nôtre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.



CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

Les Espagnols ont fait la première découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considerable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, *Il Capo di Nada*, c'est à dire le Cap de rien, d'où est venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je suis forti de ce Pays-là, j'ay appris, que les choses y sont

Tom. II.

à peu près au même état, que quand j'y demeuerois. Ceux qui gouvernent le Canada, y sont portez d'un esprit, qui fait gemir en secret devant Dieu ceux qui ne peuvent pas entrer dans leurs veues. Les personnes de probité, qui ont du zele, & de l'attachement à la Religion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le dessein d'y sacrifier son repos & sa vie au secours temporel & spirituel d'une Eglise naissante: mais on n'y trouve que le Sacrifice de sa réputation, & de son honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concordance. On n'y trouve que des chagrins, des divisions, & des troubles. On n'y recueille que des croix & des persécutions, pour peu qu'on ne donne pas dans le sens de deux ou de trois personnes, qui sont les Genies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre sincérité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur qui sont le vrai caractère du Chrétien & que l'on voit regner par tout ailleurs.

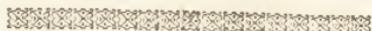
Mais sans descendre ici dans le détail, dont je laisse le jugement à Dieu, je diray que nous qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embrasser la profession religieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce pays là, de trouver que cette franchise, & cette droiture de cœur n'y sont pas bien receues. Il y a un petit nombre de gens à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premières impressions qu'ils ont receues.

H h

Quel-

Quelque docilité, & quelque complaisance que l'on ait, on passe toujours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout à fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chrétienne, & n'a sans doute point d'autre vue qu'un intérêt purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Religieux Flamands, que j'avois attiré avec moy en Canada, qu'il valoit mieux pour nous qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Religieuse, que nous allions dans des Missions étrangères pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Reverend Pere Germain Allart Recollet qui est mort depuis Eveque de Vence en Provence, m'envoia des patentes pour me rendre dans la découverte, que je m'en vais décrire ci-après.



C H A P I T R E X I I I .

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada pour nous rendre au Sud-Ouest de la Nouvelle France ou Canada.

JE demeuray environ deux ans & demi au Fort de Katarockouy ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Pere Luc Buisset. Cela nous engagea

dans les travaux qui sont inféparables des nouveaux établissemens.

Nous descendîmes en Canot le fleuve de St. Laurent, & après une navigation de six vingt lieues, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Recollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer saintement à commencer nos découvertes.

J'avoueraï franchement ici, que quand je considérois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules veues de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsidérée. Mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'adressoit par la bouche de mes Supérieurs, qui sont les organes, & les interpretes de sa volonté à mon égard, je me sentoïis d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette découverte avec toute la fidelité & avec toute la constance possible.

Je m'assurois que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, auxquels on m'envoioit annoncer son saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands personnages du Monde.

M'étant ainsi préparé au voyage de ma Mission, & voiant que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette découverte, étoient arrivés, que le Pilote, les Matelots, & les Agrets pour les barques, que l'on vouloit faire construire étoient prépa-

rez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complete pour moi, & ensuite je receus la benediction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Recollets Flamands à cause de leur candeur & de leur franchise. Il a même souvent donné des louanges publiques à la générosité de nôtre entreprise, pendant que nous étions à sa table.

Nous nous embarquâmes enfin, selon la remarque que j'en ai faite dans ma Description de la Louisiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Bouleau avec la Chapelle portative, dont j'ay parlé, unecouverture, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de matelat. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux côtes du Fleuve de St. Laurent entre Quebec & Montréal. me prièrent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacramens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionnaires dans l'étendue de cinquante lieues de Pays.

Je baptisay un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnay connoissance au Missionnaire, qui étoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentine: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ses fils avec moy pour le voyage: mais le Canot étoit trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendîmes ensuite aux trois Rivie-

res, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieues plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pere Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prièrent donc d'y faire la Predication & le Service le premier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet Lieutenant Général de la Justice de cette ville me vint conduire jusques à une lieue de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles imprévus dans les plus louables entreprises. En arrivant à Montréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment: & c'est ainsi que ceux qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient déjà à s'y opposer & qu'ils tâchoient de traverser la plus belle, & la plus celebre découverte, qui ait été faite dans ce Siècle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au dessus de l'Isle de Montréal, qui a vingt cinq lieues de circuit, en passant le Lac de St. Louis, le Fleuve de St. Laurent se partage comme en deux branches. L'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouaëts, & aux autres Nations situées vers le Nord: & l'autre meïne au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de soixante lieues, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de plusieurs Rochers. Par le rejaillissement les eaux y grondent jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieues. Cependant les Canoteurs ne laissent pas de descendre entre des pierres avec une vitesse si grande,

de, que ceux qui font ce chemin en descendant en font tout éblouis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelletteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivèrent, & qui font inféparables des grands voïages. Je dirai seulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockouy, ou de Frontenac, vers les onze heures de nuit le lendemain de la Touffains. Nos Peres Recollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buiffet Missionnaires me reçurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maison de Mission, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précédente sur le bord du Lac Ontario près dudit Fort de Frontenac. Ce Fort est situé à quarante quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario est formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il est assez profond pour porter de grands Vaisseaux. On n'y trouve point de fonds à plus de soixante & dix brasses d'eau. Les ondes qui sont agitées par les vents, qui y sont assez frequens, s'élevent aussi haut que celles de la Mer & sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus courtes, & qu'elles se précipitent d'avantage, qu'ainsi le Vaisseau obeit moins à la lame. Il y a aussi quelques apparences de flux, & de reflux assez sensibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & descendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y est très abondante en toutes sortes de

bons poissons. On y prend sur tout des truites saumonées beaucoup plus grosses, que les plus gros Saumons. Les terres d'alentour sont extrêmement fertiles, & c'est ce que l'on a reconnu par experience en plusieurs endroits, qu'on a défrichés. La chasse y fournit tout ce que l'on peut souhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes qui sont une épece de sapins communes en ce Pays-là. On y rencontre aussi des mines de fer, & on pourroit sans doute en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour que nous fîmes dans ce Fort de Catarockouy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conférer avec nos Religieux sur les mesures que nous devons prendre pour convertir au Seigneur des Nations si nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Evangile. Aussi est il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, denez de tout bien temporel, & de tous moiens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la variété des humeurs de ceux avec qui nous devons faire ce pénible voïage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des intérêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs différentes sur tout dans un voïage, comme celui que nous entreprenions, ou les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur vigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter les hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte

te des châtimens, Mais laissant toute notre conduite à la Providence nous nous abandonnâmes entierement à notre devoir, préparez à tout événement.

Les Iroquois, que nous avions attirés près dudit Fort de Frontenac, venoient souvent nous rendre visite, & nous faisoient des présens de chair d'élan & de chevreuil. En recompense nous leur donnions de petits couteaux & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares reflexissant sur notre voyage, mettoient quatre doigts sur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Ils nous disoient en s'écriant, Otchitagon, Gannonon, c'est-à-dire, pieds nus, ce que tu vas entreprendre est d'une extrême importance. Ils ajoûtoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers pouvoient se tirer des mains de ces Nations, que j'entreprendois de visiter. Helas disoient ils, nous ne te verrons plus. Peut on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel? Il est certain que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, par ce qu'ils les voient vivre en commun, & qu'ils ne possèdent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux qui se trouvent chez eux quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plutôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chez eux sans leur présenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort

quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec jusques à ce Fort au travers du long Saut, dont nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvé dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs qui nous devancèrent. Ils firent semblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations qui demeurent près du fleuve qu'on appelle en langage Illinois Mechasipi, c'est à dire, grande Riviere. Ou la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour nouër une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choses nécessaires pour travailler à notre découverte: mais parce qu'il y avoit de mal-honnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amusèrent à se divertir chez les Sauvages qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissipèrent le meilleur des marchandises qu'ils avoient, au lieu de préparer les choses dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit nécessaire pour aller de Lac en Lac jusques à cette Riviere de Mechasipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dixhuitième Novembre de cette année là je pris congé de nos Religieux

gieux dudit Fort, & après bien des embrassades avec de grands témoignages de charité chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec seize hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'Automne étant pour lors assez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir notre route à la côte du Nord de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Ouest, qui nous auroit jetté à la côte méridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y esuyâmes bien des risques, & y souffrîmes même des pertes en traversant ce Lac dans une saison si avancée.

Le vingt sixième notre petit bâtiment assez bien ponté d'ailleurs se trouvant effloqué à deux grandes lieues de terre, nous fûmes obligés de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de soixante brasses d'eau. Nous y fûmes en un assez grand peril. Mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Est nous nous rendîmes heureusement au bout du Lac Ontario ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions assez près d'un de leurs villages, nommé Taiaïagon situé au Nord à plus de soixante & dix lieues du Fort de Frontenac ou de Katarokoïiy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient assez nous admirer. Ils nous visitoient souvent dans notre Brigantin, que nous avions placé dans une Rivière, afin d'y être en assurance; mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jeter même du lest de notre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut

aussi couper à coups de hache les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Rivière, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer notre voiage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquième de Décembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions nous avions quinze ou seize lieues de traversé à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Rivière de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieues. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieues de terre, & nous fûmes agitez de gros temps tout la nuit.

Le sixième, jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille à la notre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les prières ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tsonnontouïans de tout le petit village, qui est placé à l'entrée de la riviere, prirent plus de trois cens poissons blancs, plus grands que des carpes qui est le poisson de meilleur goût, & le moins mal faisant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne pêche à notre arrivée. Ils appelloient notre Brigantin le grand Canot de bois.

Le septième nous montâmes en Canot à deux lieues vers le haut de la riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en canot, à cause des rapides trop forts que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieues plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une riviere qui vient de l'Ouest à une lieue au dessus du grand Saut de Niagara, qui est, comme nous avons dit, le plus grand qui soit au monde. Il y avoit pour lors un pied

de neige que nous enlevâmes pour y faire du feu.

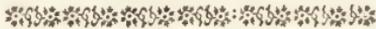
Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous appercûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. L'onzieme Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messë, qui y ait jamais été dite. Ou mit en œuvre des Charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte qui les conduisoit, ne put jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fut point assez favorable pour faire monter notre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projeté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur notre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, feroit de bâtir des maisons & un second Fort dans cet endroit de Niagara, pourroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prevenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chez les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de notre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amènâmes donc enfin près du Rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes notre petit Vaisseau contre terre.

Le 17. on fit une Cabane de pieux pour servir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrêmement gelée, nous fûmes obligés d'y jeter de l'eau bouillante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. notre barque courant risque par la dérive des glaces qui l'auroient brisée, nos Charpentiers firent un cabestan. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas Charpentier natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mêmes ainsi hors du risque des glaces, qui descendoient avec violence du grand Saut de Niagara.



CHAPITRE XV.

Ambassade que nous fûmes obligés de faire par terre aux Iroquois Tjonnontouïans.

Pour ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligés de prevenir en notre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara. Nous leur dîmes que nous y ferions dresser seulement un grand Hangar ou Magazin, pour y mettre les Marchandises, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité. Nous leur fîmes aussi quelques présents pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que six ou sept d'entre nous iroient à leur grand village des Tjonnontouïans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement nécessaire d'y aller pour dissiper les ombrages que les ennemis de nôtre découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la construction d'une petite Cabane d'écorce pour y faire le service divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ay marqué ci-dessus, me pria de l'accompagner dans son Ambassade.

Je le conjurai de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me repondit que de seize il en prenoit sept avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac; qu'il y alloit de la gloire de Dieu; qu'il ne pouvoit se fier à ceux qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échouer, on s'en prendroit indubitablement à moy. Ces raisons, & d'autres plus secrètes me dererminèrent à le suivre dans son voyage.

Nous marchâmes avec des fouliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre étoit encore couverte de Neige. Nous traversâmes des forêts pendant trente deux lieues de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petits sacs de blé d'Inde rôtis: mais nous trouvâmes en faisant nôtre voyage, des Iroquois qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreuil avec quinze ou seize écureuils noirs, qui sont tres-bons à manger.

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tsonnontouans. Nos

Hommes étoient fort bien équipéz d'armes & d'habits, plutôt pour se faire honneur à eux mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considerer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coûtme de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous trotèrent ensuite avec de la graisse de bêtes fauves, & de l'Huile d'Ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Peres Garnier, & Rafeix Jesuites y étoient presens. Après le service achevé quarante deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, étoient enveloppez dans des manieres de Robes de Castor, ou de Loup, & quelques uns en avoient d'écureuils noirs avec une pipé ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs Cantons, comme nous le férons voir dans la suite. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux qui sont attachez à leur interest, & qui veulent s'enrichir de leurs dépouilles de pelletteries de Castor. Ils vont
les

les chercher à plus de cent cinquante lieues de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres nations, que les Canadiens, par ce qu'elles sont plus traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Brassart, qui savoit fort bien l'Iroquois, & qui servoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Assemblée, 1. que nous venions les visiter pour fumer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'est une Ceremonie que nous décrivons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conseil des haches, des couteaux des Capots, & un grand Colier de porcelaine blanche & bleue. Dans la suite nous continuâmes de faire des presens à tous les points, que nous propositions à ces Barbares, & ces présens étoient à peu près de la même valeur que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute la nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus commode que celui qu'on fait au travers des grands rapides du fleuve St. Laurent: que moiennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Boston, & de la nouvelle Jorck. Ce pretexte étoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amérique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne souffrent les Européens. que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit qu'ils font avec eux en troquant

leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dimes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un Forgeron, & un Armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fusils, parce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendit ce mestier la; que pour la commodité de toute la Nation, nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares sept ou huit Capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour les attirer dans nôtre parti, & les empêcher d'écouter ceux qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajouter foi.

Nous ajoutâmes plusieurs autres raisons que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens frans, & nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde n'y sont pas écoutées si elles ne sont accompagnées de presens.

J'oubliois de dire qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pere Garnier Jesuite, qui lui étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prierent de se retirer. Mais par ce que j'avois beaucoup de consideration pour lui, je sortis avec lui, afin qu'il n'eut pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aise de montrer par là au Sieur de la

Motte, qu'il n'avoit pas eu raison de me mener au Conseil, puis, qu'il avoit dessein de faire un affront de cette nature en ma présence à un Missionnaire Jesuite, qui ne se trouvoit parmi ces Barbares, que pour les instruire des veritez de l'Évangile. Je me dispensai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je vois que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les beuves, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'ill fût trompé plutôt que moy par les personnes, qui l'avoient employé. Voilà pourquoi je fus ferme dans la suite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois & toutes les autres Nations m'ont toujours aimé à cause de cela. Ils m'ont toujours fourni ma subsistance, & m'ont soulagé dans le besoin, parce qu'ils me voioient desinteressé en toutes choses. Et en effet quand ils me faisoient quelque present après en avoir receu de moi, je le donnois aussi-tôt à leurs enfans.

Le jour suivant les Iroquois repondirent article par article à nôtre discours & à nos presens. Ils avoient mis de petits morceaux de bois à terre pour se souvenir de ce qui leur avoit été dit au Conseil précédent. A chaque réponse, qu'ils faisoient aux articles de notre harangue, celui des Iroquois qui portoit la parole, tenoit un de ces petits morceaux de bois à la main, & après son discours, il posoit au milieu de l'assemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoutumé d'enfiler dans de petits nerfs fort minces qu'ils prennent sur les ani-

maux qu'ils tuent, & qu'ils font sécher. Après avoir repondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petits morceaux de bois les font souvenir, aussi bien que des presens que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge, *Niaoua*, c'est à dire, voilà qui est bien, je te remercie, ils crient aussi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'estomac, *Niaoua*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns soient plus rusez que les autres, pensent tous à leur interet. Ainsi toutes nos raisons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence seulement. Ils voioient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandises à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extrême indifferance pour toutes choses. Cependant on passeroit pour mal-honnête homme parmi eux, si on contredisoit aux choses, qui se disent dans leur Conseil, & si on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes absurditez du monde. Ils repondent donc toujours à tous, *Niaoua*, c'est à dire, tu as raison, mon Frere, voila, qui est bien.

Cependant ils n'en croient que ce qui leur plaist en leur particulier : en quoi je puis dire, que tous les Sauvages que j'ay connus font connoître l'extreme indifferance, qu'ils ont pour toutes choses, & même pour les grandes veritez de la Religion Chrétienne. C'est là aussi le plus grand obstacle que j'ay trouvé à leur conversion. Et en

en effet à moins, qu'on ne se rende maître absolu de ces peuples, & qu'ils ne soient fournis dès leur enfance aux maximes de notre sainte Religion, quelque chose qu'on leur puisse dire, on ne les persuadera jamais de la vérité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance, si Dieu ne travaille intérieurement à les convertir.

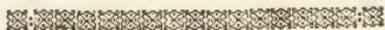
Pendant les derniers jours de nôtre Ambassade les Guerriers Iroquois amenèrent chez eux des Esclaves qu'ils avoient fait vers la Virginie. L'un d'entr'eux un étoit Houtouagaha, ce qui signifie en la langue Iroquoise Bredouilleux, ou grand parleur. L'autre étoit de la Nation des Ganniessinga, auprès desquels il y avoit des Missionnaires Recollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier : mais pour ce qui est du premier, je crois que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de si cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent souffrir.

Ils ont accoutumé d'en user ainsi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort souvent pendant un mois entier. Lorsqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces mal-heureux, & les exposent aux maringouins ou petites mouches, qui les piquent jusques à la mort.

Quand ces Esclaves sont arrivez chez ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair sur leurs cuisses, ou sur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire sur la braise, ils forcent ces pauvres

Esclaves de les manger. Les Peres & Meres de ces petits Barbares en mangent eux mêmes de rage : ainsi ils les traitent avec une telle cruauté, qu'on n'a jamais ouï parler de rien de semblable. Ils donnent à boire à ces petits Anthropophages du sang de ces malheureux Esclaves dans de petits plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulumes plus manger avec eux, & nous retournâmes sur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funeste Ambassade.



CHAPITRE III.

Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du Déroit du Lac Erié pendant l'hyver, & le printems de l'an

1679.

LE quatorzième de Janvier nous arrivâmes à nôtre Cabanne de Niagara pour nous délasser des fatigues de nôtre Ambassade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger, mais heureusement pour nous la pêche des poissons blancs dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en saison. Cet agréable poisson nous servit d'assaisonnement à notre blé d'Inde, & nous nous servions du bouillon, où ce poisson avoit cuit, au lieu de bouillon de viande. Lors qu'il est refroidi dans la marmite, il se fige & se reduit en gelée

à peu près comme du bouillon de veau.

Le vingtième j'entendis du bord où nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets nécessaires pour le Vaisseau, que nous avions fait dessein de construire au dessus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié: mais par un malheur-étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandises, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de différens avis sur la route qu'ils devoient suivre. Cette Barque se brisa donc sur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieues de Niagara. Les Matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On sauva pourtant les ancrs, & les cables de cette Barque: mais on y perdit encore des Canots d'écorce avec des marchandises. Ces traverses auroient souvent fait abandonner cette entreprise de la découverte à tout autre, qu'à ceux qui en avoient formé le genereux dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit été chez les Iroquois l'annonçant avant la perte de sa Barque, & qu'il avoit si bien su les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de notre Ambassade, que je viens de rapporter, & qu'ils avoient même consenti à l'exécution de toute notre entreprise. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certains gens traversoient notre dessein de tout leur possible, on insinua encore des sentimens de jalousie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtissoit à Niagara, commençoit à s'avancer: mais on fit tant en secret, que ce Fort devint suspect à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la

construction pour un temps, & on se contenta d'y faire une habitation entourée de palissades.

Le vingt deuxième nous nous rendîmes à deux lieues au dessus du grand Saut de Niagara. On y dressa un Chantier pour la construction du Vaisseau, dont nous avions besoin pour notre Voiage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'auprès d'une Riviere qui descendoit dans le détroit qui est entre le Lac Erié, & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venues j'avois toujours ma Chapelle portative sur mes épaules.

Le vingt sixième la quille du Vaisseau & d'autres pièces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyse Charpentier pour me prier d'y mettre la première cheville: mais la modestie de ma Profession Religieuse m'obligea de refuser cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette première cheville afin d'animer le Maître Charpentier à avancer le bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la nation du loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chasse des bêtes fauves. J'avois une cabanne particuliere pour celebrer le divin Office les jours de Fêtes & les Dimanches. Plusieurs de nos hommes savoient le Chant Gregorien, & les autres en avoient quelque routine.

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à notre chantier le nommé * Tonti Italien de naissance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle son Pere avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en

^{1e}
* Il a publié depuis une *Relation de la Louisiane* laquelle est inserée dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.

retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la riviere de Niagara. Etant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois : ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent que ce qu'ils voulurent de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voiage à pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingt lieux à pied. Il n'avoit pour sa nourriture qu'un petit sac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver heureusement avec deux hommes, & un chien qui trainoit son petit équipage sur la glace.

En retournant à notre Chantier nous apprîmes, que la plus part des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la construction de notre Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares qui étoient restez, fussent moins insolens à cause de leur petit nombre, ils ne laissoient pas de venir souvent à notre Chantier, & de témoigner le mécontentement qu'ils avoient de tout ce que nous faisions. Quelque temps après l'un d'entre eux contrefaisant l'ivrogne voulut tuer notre Forgeron : mais la résistance que lui fit le Forgeron lui même, nommé la Forge, avec une barre de fer toute rouge l'arrêta ; & d'ailleurs la reprimande que je fis à ce seditieux l'obligea de se retirer. Quelques jours après une femme barbare nous avertit, que les Tsonnontouïens vouloient mettre le feu à notre Vaisseau sur le Chantier. Et ils l'auroient executé sans doute, si on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces fréquentes alarmes, la crainte

de manquer de vivres après la perte de la grande Barque du Fort de Frontenac, & le rescus que les Tsonnontouïens nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient debauchez d'ailleurs par un malheureux qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la nouvelle Jork dans l'endroit qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succédé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos ouvriers, si je ne les eusse rassurez par les exhortations que je leur faisois aux jours de Fête & de Dimanche après le service Divin. Je leur representois que notre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrétiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup que nous avions engagé à notre service, alloient à la chasse & nous fournissoient du Chevreuil & d'autres bêtes sauvages pour notre subsistance. Cela faisoit reprendre courage à nos Artisans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'affiduité : ainsi notre Vaisseau fût bientôt en état d'être lancé à l'eau, ce qui fût fait apres l'avoir benit selon l'usage de notre Eglise Romaine. Nous nous presâmes de le mettre à flot, quoi qu'il ne fût pas tout à fait achevé, afin que nous pussions le garantir du feu, dont il étoit menacé.

Ce Vaisseau fût nommé le Griffon par allusion aux Armes de Monsieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit souvent dit de ce Vaisseau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par dessus les Corbaux. On tira

trois coups de Canon, & nous chantâmes ensuite le *Te Deum*, qui fût suivi de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette ceremonie, eurent part à notre joye & furent les témoins de cette jouissance. On leur donna de l'eau de vie à boire, aussi bien qu'à tous les hommes de notre équipage, qui attachèrent leurs branles sous le pont du Vaisseau pour y dormir en plus grande feureté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des insultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chasse des Castors furent extrêmement surpris de voir notre navire. Ils disoient que nous étions des Orkon, c'est à dire dans leur langage des Esprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre que nous eussions bâti un si grand Vaisseau en si peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de soixante Tonneaux. On pouvoit le nommer un Fort ambulant, & en effet il faisoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étendue de plus de cinq cens lieues de Pays, sur ces Rivieres, & sur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

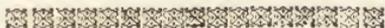
Cependant les meilleurs desseins des hommes sont souvent traversez par des accidens imprevez, & Dieu le permet ainsi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en secret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage de ce que je faisois un journal de tout ce qui se passoit de considerable, & qu'il avoit dessein de s'en saisir. Cela m'obligea de me tenir sur mes gardes, & de prendre toutes les justes précautions pour empêcher qu'on ne me prît mes observations. Je souhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de devotion,

afin de prevenir le desordre, & de travailler par là à l'exécution de notre grand dessein.

Cependant on répandoit un facheux bruit contre nous dans le Canada. On disoit que nous nous embarquions dans une entreprise temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez que nous trouvions de toutes parts, dans le transport des agrets, dans le voiage que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de plusieurs Lacs, & de plusieurs Rivieres où personne n'avoit jamais été, & dans les oppositions des Iroquois, me causoient une peine extrême. Ces discours souleverent les créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir ouï, & sans attendre son retour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisons construire notre Vaisseau, firent saisir tous les effets qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit propriétaire, montoit deux fois plus haut que ses dettes : mais voyant ce malheur sans remede, & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner notre entreprise, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépense, nous nous affermâmes dans nôtre premiere pensée, résolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Erie. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je sondai l'entrée du Lac, & je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assuré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Ouest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit

roit entrer dans ce Lac Erié, & voguer ensuite dans toute son étendue, pourveu qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mit quelques hommes à terre pour haler au col en remontant.



CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

Avant que de continuer notre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Religieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai notre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieue & demie du Lac Erié dans le Détroit qui est entre le grand Saut & ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien souhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens que le Sieur de Tonti lui faisoit sans cesse. Cet homme ne pouvoit souffrir les Sujets du Roi d'Espagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples aussi bien que son Pere.

Nous nous embarquâmes ledit Charon & moy avec un Sauvage dans un Canôt, & nous descendîmes le Détroit vers le grand Saut, où nous fîmes le portage de notre Canot jusques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquâmes au pied de ce Rocher, & descendîmes jusques à l'embouchure du Lac Ontario. Là nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé. que le Sieur de la Forest nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Forest employa dans la trai-

te avec les Sauvages, nous nous embarquâmes sur le Brigantin ayant avec nous quinze ou seize femmes Sauvages, qui se servirent de cette occasion pour éviter de faire quarante lieues de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées à voyager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomac, qui nous aporтерent uue étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoueguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boiffons fortes ne m'étoit pas fort agreable, parce que pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous passâmes en fort peu de temps le village qui est à l'autre bord de Keuté & de Ganneouffe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme m'obligea donc de me mettre dans un Canot avec deux petits Sauvages & nous mîmes pied à terre dans l'Isle de Goilans : ce sont de certains Oiseaux de Mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces Oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclore. J'en emportai quatre paniers avec moy, qui furent trouvez très bons en aumelettes. Nos Missionnaires Recollets me receurent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Peres Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Mambre, & Milithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays bas Espagnols.

Ils me firent connoître qu'ils savoyent, que j'avois beaucoup souffert dans

dans ma Mission pendant l'hiver, sur tout de la part de cer Italien, qui avoit secoué le joug, & deserté du service de son Prince naturel. Mais je dissimulay une partie de ce qui s'étoit passé, parce que je voulois attirer avec moy les Peres Gabriel & Zeno-be dans notre découverte. D'ailleurs je lavois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par experience, se servoit volontiers de cette fameuse maxime, *Divide & impera*, & qu'il souhaitoit de l'insinuer entre ses gens pour en disposer plus aisément selon ses desseins. J'étois aussi persuadé, que si je lui faisois mes plaintes sur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas soufferts : mais j'avois autant d'envie que lui de faire la découverte de ce nouveau Pays, & c'est ce que ledit Sieur de la Salle reconnut en termes fort obligeans.

Ledit Sieur de la Salle qui étoit d'un genie fort étendu, bruloit du desir de se rendre recommandable dans le monde par les découvertes. Il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il ne connoissoit point de Religieux plus pôpres que nos Recollets pour contribuer aux progrès des nouvelles Colonies. Il avoit passé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit sorti depuis avec la permission de son Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rendoit témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de son Ordre sans donner le moindre soupçon de péché véniel. Ce sont les termes de l'Acte que j'ay leu.

Il me dit donc qu'étant persuadé, que nous pouvions l'aider très utilement dans son dessein, il avoit resolu

de faire quelque chose en faveur de nôtre Ordre. Il nous assembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & propriétaire du Fort de Frontenac il mettroit ordre par son Testament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près dudit Fort. Il marqua des bornes près de la maison que j'avois fait bâtir & planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie qui a été le premier qui a dressé un Contrat au dit Fort de Frontenac, & cet homme dressa un acte par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la propriété de dix-huit arpens de terre près dudit Fort sur le bord du Lac Ontario, & quatre-vingt ou cent arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain ; ce que nous acceptames pour nôtre Ordre, & en signâmes l'acte quatre, que nous étions.

Cela étant fait il pria nos Religieux, qui devoient venir avec moy de se tenir prests, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent de Nord-Ouest, nous eûmes le loisir de conférer entre nous des mesures qu'il nous falloit prendre pour cette Mission étrangere, que nous étions sur le point de commencer. Nous rendîmes plusieurs visites aux Sauvages que nous avions attirés près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous témoignojent le déplaisir que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voiage, & nous assuroient que si nous revenions bientôt, le reste du Village de Gannéouffe viendroit s'établir auprès de nous.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable nous entrâmes dans le Brigantin le Pere Gabriel, le Pere Zenobe & moy. Nous arrivâmes en peu de temps à la Riviere des Tsonnontouans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que notre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressâmes une petite cabanne d'écorce à demi-lieue dans le Bois pour y faire le service divin plus commodément. Par ce moien nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter notre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontouans, leur fit quelques présens pour les attirer toujours davantage dans nos interets, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de notre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages, & cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentième Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivâmes à

Tom. II.

notre Chantier, qui étoit à six lieues du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau qu'on y avoit construit. Deux petits Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour notre subsistance; mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux que nous pûmes, & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voiage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de notre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieue du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arriver. Nous trouvâmes que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses nécessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de Canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois Arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On y voioit de plus tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrêmement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, & semblable à un Fort ambulante au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord. Ils étoient surpris entr'autres choses, de ce que l'on avoit pû amener d'aussi grosses ancras au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire souvent dans leur langue le mot de Gannonon, qui signifie, voilà qui est admirable. Ces Barbares s'étonnoient sur tout, de ce qu'en ayant point veu d'apparence de Vaisseau en allant à la guerre, ils le voioient tout achevé

Kk

achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais vu à deux cens cinquante lieux des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilotede ne plus tenter de remonter les grands courans, qui sont à l'embouchure du Lac Erié, jusqu'à nouvel ordre. Nous redescendîmes le 16. & le 17. sur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes remonter la Barque que nous avions amenée du Fort de Frontenac jusques à la grosse Roche de la Riviere de Niagara nous y mouillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cause du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous l'avons dit.

Le Pere Gabriel, qui étoit âgé de soixante quatre ans soutint les travaux de ce voiage, & monta & descendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Notre monde fit plusieurs voiajes pour porter les munitions de guerre, & de bouche, & les autres agrets du navire. Ce voiage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieues de chemin à faire à chaque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancrs : mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

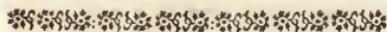
Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la nouvelle Jorck près de la nouvelle Orange. Jemetour nai vers nos Religieux, à qui je dis que le Sieur de la Salle vouloit me surprendre,

en m'obligeant d'invectiver contre des gens qu'il vouloit faire passer pour des negotians : après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports qu'on lui avoit faits, ne m'empêcheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voiois qu'il avoit dessein de me brouiller, & que j'abandonnerois plutôt notre entreprise, que de souffrir qu'on m'en imposât davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux qui lui avoient fait ces rapports étoient de mal-honêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans notre voiage; qu'il prendroit même mes interets par tout. A dire le vrai il craignoit que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pere Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Peré Valentin le Roux, avoit écrite au dit Sieur de la Salle, & par laquelle il lui disoit qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crut que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac : mais il n'y trouva plus le Pere Gabriel, qui étoit déjà parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Depuis cela le Pere Commissaire envoya une obediencce à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet age à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-apres.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec ledit Pere Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens afin de m'apaïser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager à faire le voiage avec lui. Il n'eut pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette découverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Aoust 1679. au lieu où nôtre Vaisseau étoit prêt à faire voile.



CHAPITRE XIX.

Description du troisieme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

Nous avons remarqué ci devant, que les Espagnols ont été les premiers qui ont découvert le Canada, & que nos Religieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Peres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris que les Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie le Chat, ou Nation du Chât. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant à leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac du Chat ce que les Canadiens en adoucissant ce mot ont appelé

le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avions tâché plusieurs fois de remonter les courans du Déroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été assés fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'il nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Ouest du Déroit de Niagara, & nous y semâmes plusieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habiter en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspondance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu là du cerfeuil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquemolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissâmes le Pere Melithon à l'habitation que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis & des gens pour travailler. Nôtre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac: cependant nous faisons tous les jours le service divin sur le Vaisseau, & nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Fêtes, & le Dimanche.

Le Vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux personnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venus joindre. Le Vaisseau étoit bien pourveu d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites pieces de Canon.

Les eaux sont extrêmement rapides dans ce Déroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui soit capable de leur résister. Il n'est donc presque pas possible

sible de remonter ce courant ; cependant nous en vinmes à bout, & nous surmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une espece de merveille & contre l'opinion de notre Pilote même. Nous faisons haler le Vaisseau à la voile, quand le vent étoit assez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faisoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainsi heureusement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7 du mois d'Aoult de la même année 1679. faisant notre route à l'Est quart Sud-Ouest. Après avoir chanté le *Te Deum* nous fîmes une décharge de tout le Canon, & des Arquebuses à croc en presence de plusieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Esclaves de Tintonha, c'est à dire de la nation des prairies. Ce peuple est éloigné de plus de quatre cens lieues de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Ganoron* pour marquer leur admiration.

Ceux qui nous avoient rendu visite ci-devant ne manquèrent pas de porter la nouvelle de la grandeur de notre Vaisseau, dont ils avoient pris la mesure, aux Hollandois (a) qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils se couvrent pendant le froid.

Au reste quoi que les Ennemis de nôtre grande découverte eussent fait courir le bruit, à dessein de traverser nôtre entreprise, que le Lac Erié étoit rempli de battures & de bancs de sable, qui en rendoient la navigation impossible, nous ne laissâmes

pourtant pas en sondant de temps en temps, de faire plus de vingt lieues pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante cinq lieues de chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Ouest d'environ 15. ou 16. lieues de largeur. La plus belle navigation du monde est à l'Ouest de ce Lac Erié. Il y a trois caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres caps, ou pointes de terre, qui portent au large: mais nous ne vîmes aucune Isle, ni batture à l'Ouest de ce Lac. Seulement nous aperçûmes une grande Isle au Sud-Ouest, distante d'environ 7. ou 8. lieues des terres du Nord, & cette Ile fait face au Détroit, qui descend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Ile, qui est au Sud-Ouest, & sept ou huit petites Iles, & une Islette de sable située à l'Ouest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le 11. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Ilettes qui font une perspective fort charmante. Ce Détroit est plus beau que celui de Niagara. Il a trente lieues de longueur, comme nous l'avons dit, & est large d'une lieue presque par tout, excepté dans son milieu, où il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La navigation est bonne des deux côtes des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pais très-

(a) Ce pais appartient aujourd'hui aux Anglois.

très bien situé, & d'un Sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & l'on diroit que ce sont autant de lieux de plaifance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de cerfs, de biches, de chevreuils, & d'ours peu farouches, & tres-bons à manger, plus delicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des poules d'Inde, & des cignes en quantité. Les hautbans de nôtre Vaifseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la Chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forests de noyers, chataigniers, pruniers, poiriers, & vignes sauvages, dont nous fimes un peu de vin. Il y a aussi toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agreable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieues d'une navigation inconnue.

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traversé que nous fimes du Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac

Ontario, dans l'endroit où la pêche est abondante en poissons de différentes especes. Cela auroit servi à entretenir la communication des barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac : & d'ailleurs on y auroit mis les forgerons, dont on avoit parlé aux Kroquois pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoutois à cela, que l'on auroit attiré par ce moien la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares : qu'il trouveroit en cela un moien facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroient pas de l'y faire connoître.

Mais ni le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui n'étoient d'humeur de se borner à un établissement de cent lieues en cent lieues. Ils me firent connoître qu'ils appréhendoient d'être devancé dans leur découverte par leurs envieux : mais dans le fond leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'é-lans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez; & comme cela ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vray que l'esprit humain est d'une avidité extreme, & qu'il ne sçait jamais se borner.

Voyant que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre découverte. Nous y trouvions en effet tous les avantages possibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faisois connoître, que c'étoit là aussi le moien d'avancer le Regne de Dieu,

qui ne manqueroit pas de benir leur entreprise.

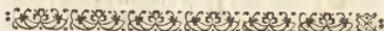
Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eut fallu renoncer au grand dessein de notre Découverte. Par dessus tout cela j'espérois foitement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité : cependant il s'en falloit de la moitié qu'il ne fût aussi violent que celui de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur sur tout à l'entrée & à la sortie du Lac de Sainte Claire.

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on en decouvrit un fort beau & profond du moins de deux ou trois brasses d'eau, & un autre canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieue par tout. Notre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire: mais cette difficulté étant surmontée il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Supérieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût donc impossible de le remonter à la voile, quoy qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud : ainsi on

fut obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirèrent le Vaisseau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Aoust.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre grâces du bon succès de nôtre navigation jusques là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Il avoient été convertis à la Religion Chrétienne par les premiers de nos Recollets qui vinrent en Canada: mais dans la suite ils ont été presque tous détruits par les Iroquois.



CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak.

Ayant ainsi heureusement surmonté plusieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieues de chemin depuis Quebec jusques au Lac Huron; le même jour que nous y arrivâmes, notre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais ayant le cap au Nord Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Ouest avec beaucoup de violence on mit le cap au Nord-Ouest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veue de terre par une espece de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grande Baye, qu'on appelle Sakinam, & qui a plus de trente lieues de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Ouest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Iles, où il

n'y

n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage: mais nous n'en trouvâmes point dont le fond fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Ouest nous fîmes mettre le cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en fondant devant le Vaifseau, parce que nous avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit assez negligent à cet égard. On continua de cette manière à fonder pendant le reste du voiage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord Ouest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bientôt en Sud-Ouest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eut à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoier avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la cape jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mat de hune, de faire amarrer les vergues sur le pont & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligés de relâcher le soir parceque nous ne trouvions point de mouillage ni d'abri. A ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouventé, disant qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoutumé pendant tout le voiage de nous mettre tous à genoux pour faire les prières du soir & du matin, & pour

chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaifseau. Ainsi dans cette extremité chacun faisoit ses devotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eut que nôtre Pilote, qui ne put jamais être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené la pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce facheux contretemps nous priames le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef de faire un voeu particulier; ce qu'il fit. Cependant le vent s'étant un peu diminué l'on fit mettre à la cape toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieue ou deux au plus.

Le 27 au matin on fit voile au Nord-Ouest, qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak. On y mouilla à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fond de terre glaisé. Cette anse est abriée du Sud-Ouest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Ouest: mais elle est exposée au Sud, qui y est très-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par où le Lac des Illinois se décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a une lieue de large, & trois de long. Il court à l'Ouest. A quinze lieues à l'Est de Missilimakinak on voit une autre pointe, qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur se décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieues d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Iles, &

& se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de Rochers, par lequel le Lac Supérieur jette ses eaux, en les précipitant d'une manière violente, dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot: mais pour plus grande sûreté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y mène pour traiter avec les nations, qui sont au Nord du Lac Supérieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outaouatz. Le jour de notre arrivée avec le Vaisseau fut le 23. d'Aoust. 1679. Ces Barbares furent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous allames dire la Messé chez ces Outaouatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outaouatz nous firent leurs civilités à leur mode en sortant du service divin. Cependant notre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse, & nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit tres-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingt Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets qu'ils tendent parfois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moien de

cette pêche qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourés de pallissades de vingt cinq pieds de haut. Ils sont situés fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis à vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de notre venue que les Outaouatz, & ce n'étoit pourtant qu'un faux-semblant. Ils firent une falve de tous les fusils qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à notre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux là, & qui y font un commerce considerable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur pôitot ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux jouer leur personnage dans la suite en faisant connoître que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui; ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outaouatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson qu'ils prennent. Ils en assaisonnent leur sagamité, qui est une espece de bouillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde, qu'ils pilent ordinairement dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, qu'ils creusent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut font appellez par nous les Sauteurs, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils subsistent par le moien de la Chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelques Castors, & par la pêche qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en est fort difficile à tout autre qu'à ces Sauvages, qui y font élevez dès leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, parce que le terroir où ils habitent, n'y est pas propre. Les brouillards qui sont fort fréquens sur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé qu'ils peuvent semer.

Missilimakinak & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Ouest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cent Canots, afin d'abrèger leur chemin de plus de cinquante lieues jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose qui n'avoit jamais été vue sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soutenue par toutes les personnes bien intentionées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'État. Cependant nous trouvâmes des dispositions & des effets bien contraires. On avoit déjà donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outaouatz de l'Île, & aux Nations voisines, afin qu'ils en pressent ombrage.

Tome. II.

Les quinze hommes que le Sieur de la Salle avoit envoiez devant dès le printemps passé, étoient prévenus à son desavantage, & débauchez de son service. Une partie des marchandises qu'on leur avoit mises en main étoit dissipées. Bien loin d'avoir poussé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre qu'ils en avoient, le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plutôt l'intéressé du commerce, retardèrent longtemps plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea voiant l'approche de l'hyver, de partir sans attendre que notre nombre fût complet.

CHAPITRE XXII.

Quatrième embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

Le deuxieme de Septembre nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Île située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieues de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouatamis, où nous trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoiez en traite les années precedentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de Pelleteries.

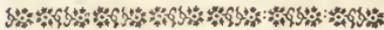
Le Chef de cette nation, qui avoit
L I été

été autrefois en Canada, avoit une extreme consideration pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par ses Soldats. C'est une Cérémonie que nous décrirons ci-après. Mais il survint une tempeste, qui dura quatre jours : cependant notre Vaisseau étoit mouillé à trente pas du bout de l'Anse. Ce Capitaine, qui croioit, que notre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempeste, nous le tirâmes avec son Canot dans le Vaisseau. Il nous dit d'un ton resolu qu'il risquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onnonzio Gouverneur du Canada, qui étoit son ami particulier. Cependant la tempeste s'appaîsa, & nous fûmes délivrés du danger qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de personne, resolut de renvoyer notre Vaisseau à Niagara chargé de toutes les pelletteries qu'il avoit traitées afin de payer ses Créanciers. On y laissa plusieurs marchandises, & des outils, qui étoient trop difficiles à transporter; mais notre Pilote avec cinq Matelots habiles avoit ordre de revenir ensuite avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Ouëst fort favorable faisant leur adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pu savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas que le Vaisseau n'ait péri, on n'a pourtant jamais pu apprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant mouillé au Nord du Lac des Illinois, le Pilote Luc, qui

étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'assuroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempêtes qui s'y élevent ordinairement. Il méprisa ces avis, & continua sa navigation. Il ne consideroit pas que l'abri où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent. A peine fût il à un quart de lieuë de la côte, que ces Sauvages virent le Vaisseau agité d'une maniere extraordinaire sans pouvoir resister à la violence de la tempeste. Ils le perdirent donc de vue en fort peu de temps, & ils crurent qu'il fût poussé contre quelque banc de sable, où il demeura enseveli. Nous apprîmes toutes ces choses l'année suivante. Il est certain que la perte de ce Vaisseau couta plus de cinquante ou soixante mille frans, tant en marchandises, outils, & pelletteries, qu'en hommes, agrets, & voitures du Canada jusques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroitra incroyable à ceux qui connoissent la foiblesse de ces sortes de bâtimens, & la pesanteur des Ancres & des Cables, dont on devoit donner onze frans de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle que je la dis, & j'ai été témoin de tout.



CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer notre découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

Nous partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Ca-

Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues : enfin j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargés d'une forge avec toutes les fournitures, de Charpentiers, de Menuisiers, & de Scieurs de long, avec des armes & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieuës de l'Isle des Poutouâtamis. Au milieu de la traversée, & dans le plus beau calme du monde il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre navire, & beaucoup plus pour nous mêmes, qui achevions cette grande traversée pendant la nuit qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres afin de ne nous point écarter. L'eau entroito souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de Mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite Anse de sable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce séjour notre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui servit d'assaisonnement à nos citrouilles, & au blé d'Inde que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort, nous fûmes obligés de mettre pied à terre sur un Rocher pelé, sur lequel nous effuîmes la pluie & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertures. Nous avions un petit feu, que

nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

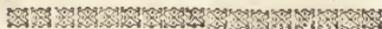
Le 28. Après la célébration de la Messe nous entrâmes assez avant pendant la nuit, jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un Rocher couverte de brofsailles, où nous demeurâmes trois jours, & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citrouilles, qu'on avoit acheté des Poutouâtamis; & nous n'avions pu en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargés, & que nous esperions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutouâtamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoît extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant que ses gens ne desertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre; & nous fûmes obligés de le suivre à trois lieuës au de là du Village de ces Barbares nonobstant le danger où nous étions de perir. En effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jeter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enlevèrent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le traînerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusques par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'expérience dans ce métier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment, & nous fûmes rece-

voir de la même maniere les deux autres Canots: & parceque les vagues forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large; ceux qui croient être en assurance, sont encore en quelque danger, à cause que la vague donnant à terre impetueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc un effort, & je mis sur mes épaules nôtre bon Vieillard Recollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Religieux se voiant hors de danger, ne lâssa point, tout mouillé, qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Ensuite il se posta sur une éminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & on pouvoit s'y defendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya trois de ses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix que les Poutouaramis de l'île nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs danses, & de toutes les autres Ceremonies, dont ils se servent dans leurs Festins, & dans leurs solemnitez publiques.



CHAPITRE XXIV.

*Description du * Calumet.*

IL faut avouer que le Calumet est quelque chose de fort mysterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amérique Septentrionale. Ces Barbares s'en servent dans toutes

leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'est dans le fond & à proprement parler qu'une grande Pipe à fûmer, dont nos Européens font tres peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lache, & efféminé, ils disent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe de tabac.

Il n'en est pas de même parmi les nations Sauvages de l'Amérique. Ce Calumet est une espece de grande pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & ressemble assez à un marteau d'armes. La teste en est bien polie, & le tuyau long de deux pieds & demi, est une canne assez forte, ornée de plumes de toutes sortes de couleurs, avec plusieurs nattes de cheveux de femmes entre-lassées de diverses manieres. On y attache deux ailes, & cela est assez semblable au caducée de Mercure, ou à la baguette que les Ambassadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne est fourée dans des cols de Huars, qui sont des oiseaux tachetés de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canars branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoique l'eau soit leur élément ordinaire. Ces canars sont bigarrez de trois ou quatre couleurs différentes. Au reste chaque nation embellit le calumet selon son usage & selon son inclination particuliere.

Un calumet, tel que je viens de le représenter, sert d'assurance à tous ceux qui vont chez les Alliez de ceux qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages qu'on ne porte cette marque extérieure, & c'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares sont generalement persuadés, qu'il

* Voi. la fig. p. 250.

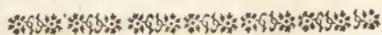
qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs ceremonies les plus considerables sont scellées, & comme cachetées du calumet. Ils y font ordinairement fumer du tabac exquis à ceux avec qui ils ont conclu quelque affaire de consequence. J'aurois peri plusieurs fois dans ce voyage, si je ne me fusse servi du calumet, & c'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'auray à parler des monstres que j'ai-eu à vaincre, & des précipices, par où j'ay été obligé de passer dans cette découverte.

Nos trois hommes ayant ce calumet pour passeport, & leur armes avec eux arrivèrent au petit Village des Barbares, qui étoit à trois lieues du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuïs de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares se chargerent du blé d'Inde qu'ils trouverent dans leurs Cabanes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de fleches, & de ces massues, qu'on appelle des casse-têtes, vinrent près du lieu où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avanca pour leur parler avec

quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda ce qu'ils vouloient, & voiant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques uns de nos gens, qu'il feignit avoir envoyez à la Chasse, ne les tuassent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asséoir au bas de l'eminence où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissant peu de temps après, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dès qu'ils virent le calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se fâcher de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoierent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant que nous en pûmes mettre commodement dans nos Canots.

Cependant on jugea qu'il étoit à propos de faire abattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les Anciens du Village arriverent avec leur calumet de paix, & nous firent un très bon regal de quelque chevreuils qu'ils avoient tuez. Nous les remerciames par quelques presens de haches, de couteaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demurerent très-satisfaits.



CHAPITRE XXV.

*Continuation de notre Découverte en
Canot d'écorce à peu près jusqu'au
bout du Lac des Illinois.*

Nous partîmes le deuxième d'Octobre, & nous navigâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux escarpez jusques dans ledit Lac, & on y trouvoit à peine uné place propre à débarquer. On étoit même obligé tous les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils tinsent le canot debout à la vague, selon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, jusques à ce qu'il fût chargé. On attendoit ensuite, que les autres fussent chargez de la même maniere, & on avoit presque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions assez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Recollet tomba plusieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'hia-cinte, que je conservois pretieusement. Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou bouilli avec un

peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon Pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramassoient souvent de petites senelles, & des fruits sauvages, qu'ils mangoient avec une extrême avidité. Plusieurs en tomberent malades, & crûrent que ces fruits les avoient empoisonnez. Plus nous souffrions, plus il sembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois souvent à la nage nos autres canots.

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres oiseaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Alors nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces Oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreuil fort gras, que les Loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, louant Dieu, qui nous avoit envoyé ce secours si à propos.

Nôtre petite Flotte avangoit toujours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau & plus temperé.

Le seizième d'Octobre nous commençames à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre chasseur Sauvage, qui étoit fort habile tua des cerfs, & des chevreuils, & nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses. Enfin le dixhuitième du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, selon la coutume, dans les bois, & dans les prairies. On y trouva des raisins mûrs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abatre

les arbres sur lesquels les Vignes rampent. Nous en fimes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois, & nous le conservions dans des gourdes, que nous mettions tous les jours dans le sable, afin d'empêcher ce vin de s'agrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Messe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois sont remplis de Vignes, qui y viennent d'elles mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le dégoût des viandes, que nous étions obligés de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraîches; ce qui nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obéirent pour un temps; mais l'un d'entr'eux ayant aperçu un Ours, ne put s'empêcher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un cheſne, sur lequel il étoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à six vingt Sauvages de la nation des Outouagamis, qui demeurent vers l'extrémité de la Baye des Puans. Ils étoient cabanés dans nôtre voisinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces pistes qu'il avoit veues, & blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une sentinelle auprès de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garantir de la pluie.

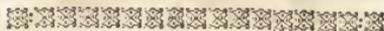
Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluie, qui tomboit en abondance, ne se gliffassent avec leur adresse ordinaire le long du côté, où étoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prit gar-

de. En couchant sur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le justaucorps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie de ce qui étoit dessous, qu'ils se donnerent de main en main: mais nôtre sentinelle ayant oui le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant découverts leur Capitaine cria qu'ils étoient amis. On lui répondit que l'heure étoit indue, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer ceux qui seroient endormis. Il repliqua que le coup de fusil qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de sa nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui font leurs Ennemis, parce que leurs voisins ne se servent point de pareilles armes à feu; qu'ainsi ils s'étoient avancés à dessein de les tuer: mais qu'ayant reconnu, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience qu'ils avoient de les voir, les avoit empêché d'attendre le jour pour nous visiter, & pour fumer avec nous dans nôtre calumet. C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque qu'ils puissent donner de leur affection.

Nous fimes semblant de nous payer de ces raisons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq seulement, parce que leur jeunesse étoit accoutumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le souffrir. Quatre ou cinq Vieillards s'étant approchés, nous les entretenmes jusqu'au jour, après quoi nous leur laissâmes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos charpentiers de navire s'aperçurent, qu'ils avoient été volez: Et parce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, &

que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on résolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite eminence en forme de près-qu'Île, & essaya lui-même de trouver quelque Sauvage à Pécart. A peine eut il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraîche d'un Chasseur. Il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis à vis d'un coteau, où j'amassois du raisin avec le Pere Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se faisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Après avoir feu de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un autre Sauvage des plus considerables, il lui montra de loin celui qu'il tenoit déjà prisonnier, & ensuite le renvoia à ses gens pour leur dire, qu'il feroit tuer leur camarade, s'ils ne raportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.



C H A P I T R E XXVI.

*Accommodement fait entre les Sauvages
Outouagamis & nous.*

LA proposition du Sieur de la Salle embarrassâ ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le justaucorps du laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagé entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moien ils pourroient delivrer leur camarade, ils résolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancèrent tous les armes à la main pour commencer l'attaque. La presqu'Île où nous étions logez, étoit séparée du bois ou les Sauvages paroissoient, par une plaine de sable d'environ deux portées de fusil. Ou remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petits tertres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertures à demi roulées autour du bras gauche pour se couvrir contre les fleches des Sauvages. Il se mit en même tems à leur suite pour les soutenir.

Les Barbares voiant que nos hommes s'aprochoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écartèrent, & se mirent à couvert d'un grand arbre, qui étoit sur le coteau: mais cela n'empêcha pas, que leurs capitaines ne demeurassent près de nous. Il n'y en avoit que sept ou huit qui eussent des fusils; les autres étoient seulement armez d'arcs & de fleches.

Nous étions trois Religieux occupez alors à dire notre office: & comme j'en avois plus veu que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, ainsi que je l'ay remarqué ci-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir quelle figure nos gens faisoient sous les armes. J'en remarquay deux, qui étoient blêmes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageay du mieux que je pus & je remarquay que leur pâleur ne les empêchoit pas de temoigner de la fierté & de la bravoure, aussi bien que leur chef. Je m'apochay ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voiant sans armes crurent bien,

bien, que je les abordois de mettre le hola, & pour être médiateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arracha de la tête, lui faisant connoître par là, que c'étoit lui qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes qui n'étoit soutenu que par dix autres contre six vingt Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présentèrent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils représenterent, qu'ils ne s'étoient portés à cette extrémité, qu'à cause de l'impossibilité où ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été dérobé, dans l'état où ils l'avoient pris: qu'ils étoient prests de restituer ce qui étoit en son entier, & de payer le reste. En même temps ils présentèrent quelques robes de castor au Sieur de la Salle pour disposer son esprit à la paix. Ils s'excusèrent du peu de valeur de leur présent sur la saison trop avancée. On se contenta de leurs excuses, & ils executerent ce qu'ils avoient promis: ainsi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danses, en festins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du côté des Recollets, voilà dit il des robes grises, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nus comme nous. Ils méprisent les robes de Castor, dont nous voulons leur faire présent. Ils n'ont point d'Armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur don-

nent de la rassade, & de petits couteaux sans en tirer aucune recompense. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur general, les aime parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus précieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous. Toy qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces robes grises demeure avec nous, & nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons; & nous le menerons à notre Village, après que nous aurons tué des taureaux sauvages. Tu es maître de ces guerriers, demeure aussi avec nous, ne vas point aux Illinois, car nous savons qu'ils veulent massacrer tous les hommes de ta suite. Tu ne pourras pas résister à cette grande nation.

Ce chef des Sauvages ajouta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brûlé, les avoit assuré, que la guerre que les Iroquois leur faisoient, leur avoit été conseillée par les Canadiens, qui haïssoient les Illinois. Il dit encore plusieurs choses semblables, qui allarmerent nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages que nous avions trouvé sur la route nous avoient dit à peu près les mêmes choses: mais cependant parce que nous savions, que toutes ces raisons pouvoient leur avoir été suggerées par ceux qui s'opposoient secrètement à notre entreprise, & par la jalousie même des Sauvages à qui la valeur des Illinois étoit redoutable, & qui appréhendoient qu'ils ne devinssent encore plus fiers lors qu'ils auroient l'usage des armes à feu par nôtre moien, nous résolû-

mes de continuer nôtre voiage en prenant toutes les précautions nécessaires pour nôtre feureté.

Nous dûmes donc aux Outtouagamis, que nous les remercions des bons avis qu'ils nous donnoient; que nous autres, qui étions des Esprits, (car c'est ainfi qu'ils nous appellent, en difant, qu'ils ne font que des hommes, & que nous fommes des Esprits) ne craignons point les Illinois, & que nous faurions les ranger à la raifon par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moiens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes fur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort furpris de n'y trouver personne, parce que nos gens, que nous y attendions avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous & que leurs canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions refolu de representer au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos & qu'ainfi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chez les Illinois. La raifon en étoit, que dans cette faifon ces peuples, pour chaffer plus commodément, se féparent par familles, ou par Tribus de deux ou trois cens perfonnes; que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre; que la Chafse venant à manquer où nous étions,

tout fon monde courroit rifque de mourir de faim; que chez les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous fubfifterions mieux n'étant que quatorze hommes, que fi nous étions trente deux; que fi les Rivieres venoient à fe glacer, nous ne pourrions point transporter nos équipages pendant l'espace de cent lieues.

Le Sieur de la Salle nous repondit, qu'étant joint aux vingt hommes qu'il attendoit, il pourroit fe faire connoître fans rifque à la premiere bande des Illinois qu'il trouveroit à la chafse; qu'il les gagneroit par des careffes; & par des prefens; qu'on prendroit par ce moiens quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainfi on feroit en état de faire alliance avec tout le refte de la Nation. Nous reconnûmes par ce discours, qu'il n'avoit que fa volonté pour raifon. Il ajouta même à tout cela, que fi tous fes gens defertoient, il demeureroit avec nôtre Chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moiens de faire vivre de chafse trois Miffionnaires Recollets.

Dans cette penfée il fe servit de l'occafion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux qui étoient prefens, qu'il étoit refolu d'attendre les autres, & afin de les amufer par quelque occupation utile, il leur propofa de faire un Fort & une maifon pour la feureté de nôtre Vaiffeau, car nous ne favions pas encore, qu'il eût fait naufrage; que même on y mettroit les marchandifes qui dévoient nous venir, & qu'en tout cas il nous feroit de retraite au befoin.

CHAPITRE XXI.

*Construction d'un Fort & d'une Maison
près de la Riviere des Miamis.*

IL y avoit à l'embouchure de cette Riviere des Miamis une éminence avec une espece de platte forme au dessus, le tout naturellement fortifié. Cette éminence étoit haute, & escarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtes par la Riviere, & de l'autre par une profonde ravine. L'on fit abattre les arbres, dont elle étoit couverte. On nettoia toutes les broffailles à deux portées de fusil du côté du bois, & l'on commença ensuite une route de quarante pieds de long sur quatre vingt de large. On la fortifia de poutres & de solives équarrées à l'épreuve du mousquet posées l'une sur l'autre en travers. Notre dessein étoit de faire fraiser les deux faces qui regardoient la Riviere. Nous fîmes abattre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que notre Sauvage Chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y étoient attirés par la grande quantité de raisins, qui s'y trouvent de tous côtes. Mais nos gens voiant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener; de plus la rigueur de l'hiver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant

de la peine, ils ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des Ours dont nous vivions. Ils ne pouvoient non plus digerer qu'on les empêchât d'aller à la Chasse du chevreuil pour en manger avec cette viande grasse: mais leur but en tout cela n'étoit pourtant que de deserter.

Nous fîmes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pere Gabriel & moy prêchions alternativement les jours de festes & le Dimanche, & nous choisissions toujours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la persévérance.

Dès le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere. Nous y avions marqué une batture de sable, & pour donner le moyen à notre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le Canal par deux grands masts plantés des deux côtes de l'entrée avec des pavillons de peaux d'ours, & des balises tout du long. De plus on envoya deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtième de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots chargés de plusieurs cerfs, & cela remit un peu l'esprit démonté de nos Ouvriers. Mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de notre chantier, cela donna de l'inquiétude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas mouillé à Missilimakinak, qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages,

qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajouterent, qu'ils n'avoient point vu non plus les deux hommes, qu'on avoit envoieé à Missilimakinak. Le sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eut fait naufrage : cependant il fit continuer le travail commencé au Fort qu'on nommoit des Miamis, & ne voiant paroître personne après une si longue attente, il resolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déjà de fermer la Riviere : mais elles se fondirent à la premiere petite pluye qui tomba.

Il nous fallut pourtant attendre le reste de notre monde que le Sieur de Tonty avoit laissé derriere. Afin même de reparer la faute qu'il avoit faite, il retourna sur ses pas pour les chercher, & les obliger de nous rejoindre incessamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & resister au gros vent contre l'opinion du Sieur D'Autrai, & de son autre Canoteur : mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par accident, il ne pouvoit soulager ces deux hommes. De sorte que les vagues les firent embarquer, & les jetterent côte à travers sur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fusils & leur petit équipage. Cela les obligea donc de venir nous rejoindre, & par bonheur le reste de nos hommes arriva peu de temps après eux, à la réserve de deux, dont on se défit le plus, & qu'on croioit avoir deserté.

CHAPITRE XX.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

NOUS nous embarquâmes le troisieme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Missionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la Riviere des Miamis, que nous avions des-jà visitée. Nous fîmes notre route au Sud Est pendant près de vingt cinq lieues, & nous ne pûmes reconnoître le portage que nous devons faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la source de la Riviere des Illinois. Cette Riviere se jette & perd son nom dans le Fleuve Meshasipi, qui dans le langage des Illinois signifie la grande Riviere.

Nous étions donc montés trop haut avec nos Canots dans cette Riviere des Miamis, sans reconnoître le lieu où nous devons aller par terre pour prendre la source de cette Riviere qui se rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre : & parce qu'il ne revenoit point, nous ne savions quelle resolution prendre ; à cause de quoi je pris deux de nos hommes les plus gaillards, qui entrerent avant dans le bois, & déchargerent leurs fusils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la Riviere pour tacher de le trouver ; mais pourtant inutilement, & la nuit les obligea de revenir sur leurs pas.

Le

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la Riviere: mais nous ne le trouvâmes point. Enfin sur les quatre heures après midi nous l'appercûmes de loin aiant les mains & le visage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attifé pendant la nuit, qui avoit été fort froide. Il avoit à sa ceinture deux animaux de la grosseur de rats musquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui sembloient être une espece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, sans que ces petites bêtes prissent la fuite. Elles se pendent ordinairement par la queue à des branches d'Arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chere, parce qu'elles étoient fort grasses.

Il nous dit que les marais qu'il avoit trouvez dans son chemin l'avoient obligé de prendre un grand détour, de sorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige qui tomboit en abondance, il n'avoit pu arriver au bord de la Riviere qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fusil pour nous avertir: mais personne n'ayant répondu, il avoit creu que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc son chemin en remontant le long de la Riviere.

Ayant marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un tertre, sur lequel il monta brusquement, & après avoir appellé deux ou trois fois: mais au lieu de nous rouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des broussailles, & sous un Chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes séches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit sans doute quelque Sauvage,

qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre & pour tuer quelqu'un de ses ennemis le long de la Riviere. Il l'appella en deux ou trois langues différentes, & enfin pour faire connoître qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvela le feu, & après s'être bien chauffé il creut, que pour s'empêcher d'être surpris il devoit abattre autour de lui quantité de brossailles qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'approcher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveillerait. Il éteignit ensuite le feu, & s'endormit quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pere Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter son monde, comme il avoit fait, & nous lui representâmes le plus fortement que nous pûmes que tout le bonheur de notre entreprise dépendoit uniquement de sa présence.

Nôtre Sauvage étoit resté derriere pour chasser. Ne nous trouvant point au portage que nous avions passé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit descendre la Riviere. On l'envoia avec tous nos Canoteurs, & je restai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu se prit pendant la nuit dans nôtre cabanne, qui n'étoit composée que de nattes de joncs, & nous y eussions tous été brûlés, si je n'avois renversé fort promptement la natte qui servoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Pere Gabriel avoit fait plusieurs Croix sur les Arbres pour nous le faire connoître plus aisément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux sauvages,

plusieurs carcasses de ces animaux monstrueux & quelques canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour passer la Rivière avec leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une grande campagne, à l'extrémité de laquelle du côté du Couchant il y a un Village de Miamis, Mascouteins, & Ojatinons ramassés ensemble. La Rivière des Illinois a sa source dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher. La source de cette Rivière n'est éloignée que d'une lieue & demie de celle des Miamis: ainsi nous transportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin que l'on ballista pour la facilité de ceux qui viendroient après nous. Nous laissâmes au portage de la Rivière des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit construit à son embouchure, des lettres qui étoient attachées au passage sur des Arbres pour servir d'instruction à ceux qui devoient nous venir joindre avec le Vaisseau au nombre de vingt cinq personnes.



CHAPITRE XXIX.

Description de notre embarquement à la source de la Rivière des Illinois.

LA source de cette Rivière, comme nous venons de le dire, est au milieu de plusieurs terres tremblantes, sur lesquelles à peine peut on marcher. Cette Rivière est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle sorte en très-peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde que la Sambre & la

Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vastes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule assez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entière, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieues en droite ligne. On ne voioit de toutes parts, tant que la veüe pouvoit s'étendre, que des marais pleins de juncs & d'aunes; & nous n'eussions pu trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieues de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous faisions du feu.

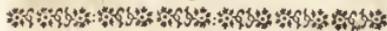
Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chasse après avoir traversé tous ces marais, comme nous l'avions espéré. Ce ne sont que de grandes Campagnes découvertes, dans lesquelles il ne croit que de grandes herbes qui sont séchées ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chassant aux bœufs ou taureaux sauvages: ainsi quelque diligence, que nos gens apportassent pour tuer des bêtes fauves, nos Chasseurs n'atraperent rien pendant plus de soixante lieues. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreuil, quelques cignes, & deux outardes pour la subsistance de trente ou trente-deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement deserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages que nous voyions dans les Campagnes. Ils avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vaches sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre, & c'est ce qu'il est aisé de reconnoître par la quantité de cornes & de carcasses de ces bêtes que nous voüions de tous côtez. Les Miamis

mis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette Riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en canot d'écorce depuis la source de cette Riviere pendant six vingt ou cent trente lieuës à compter depuis le Lac qu'on appelle aussi des Illinois, nous arrivâmes sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois.

Pendant le temps de nôtre dernier débarquement sur le bord de cette Riviere, lequel fût assez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes sèches de toutes les prairies de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées: ainsi quelque soin que l'on prit de la chasse, nous ne subsistâmes que par une pure Providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau sauvage monstrueux embourbé sur le bord de la Riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.



CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse que les peuples de ces Pays-là font des Taureaux, & des Vaches sauvages; de la grosseur de ces animaux, & des avantages que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.

Lors que les Sauvages voient un troupeau de ces bœufs ou tau-

reaux, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes seiches à l'entour de ces bêtes, à la reserve de quelques passages, qu'ils laissent exprès; & c'est dans ces lieux qu'ils se postent avec leur Arc, & leurs Flèches. Ces animaux qui veulent éviter le feu sont forcez de passer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abattent par fois jusques à cent ou six vingt en un jour. Ils en font la distribution selon le nombre & le besoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du massacre de tant d'animaux vont avertir leurs femmes d'aller quérir ces viandes. Elles se rendent sur les lieux, chargent sur leurs dos jusques à deux ou trois cens livres pesant, & jettent encore leurs enfans par dessus tout le fardeau, qui ne paroît pas plus les charger que les armes de nos Soldats.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur monstrueuse. Ils ont le cou fort court, mais fort gros, & quelquefois de six pans de largeur. Ils ont une bosse, ou petite élévation entre les deux épaules. Leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont sur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent sur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux est fort succulente. Ils sont fort gras en Automne, parce qu'ils paissent pendant tout l'Eté dans des prairies, où l'herbe leur monte jusqu'au cou. Ces vastes pays sont si pleins de prairies, qu'il sem-
ble

ble que ce soit l'élément des taureaux sauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'espace en espace, & assez près les uns des autres des bois, où ces animaux se retirent pour ruminer, & pour se mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées selon la changement des saisons, & selon la diversité des climats. Quand ils font dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à sentir les approches de l'hyver, ils passent aux terres du Sud. Ils se suivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainsi par fois pendant une lieuë de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place où ils ont couché est souvent remplie de pourpier sauvage, dont nous avons mangé bien des fois: ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en feroit venir dans ces pays. Les chemins par où ces bêtes ont passé sont frayez comme nos grands chemins d'Europe, & l'on n'y voit point d'herbe. Ils passent à la nage les Fleuves & les Rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les Vâches sauvages vont dans les Isles pour y faire leur veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux sont assez grands pour courir après leurs meres, les loups n'osent s'en approcher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoiance dans leur chasse, c'est que pour ne point chasser entièrement ces animaux de leurs contrées, ils ne poursuivent ordinairement que ceux qu'ils ont bleffez à coups de flèches. Pour les autres ils s'échappent par la suite, & on les laisse aller libéré de peur de les effaroucher. Au reste quoy que les Sauvages de ces vastes con-

tinées soient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fit à une fois, il en reviendroit encore davantage l'année suivante, & dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des sacs pour porter la viande boucanée, ou séchée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant qu'elle vient d'être tuée tout fraîchement. Nous buvions le bouillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple de l'Amérique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs sauvages pèsent ordinairement cent ou six vingt livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du cou, qui est l'endroit le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la rendent souple comme nos peaux de chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs & la garnissent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les Festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulièrement pendant la nuit. Leurs robes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petits veaux suivent le chasseur, & leur vont lécher la main

ou le doigt. Ces Barbares en amènent par fois à leurs Enfans: mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête pour les manger. Ils conservent les ongles de tous ces petits animaux, & les font sécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les fécouent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux qui chantent & qui dansent. Cette machine a quelque chose d'approchant des Tambours de Basque.

On pourroit facilement aprivoiser ces petits animaux, & s'en servir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux sauvages subsistent dans toutes les saisons de l'année. Quand ils sont surpris de l'hiver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui sont dans un Climat plus chaud, & que la terre est toute couverte de neige, ils ont l'adresse de renverser la neige, & de brouter l'herbe qui est dessous. On les entend meugler, mais non pas si communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont le corps, sur tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe, & cette grande masse de chair ne les empêche pourtant pas d'aller fort vite. Il y a peu de Sauvages, quoy qu'ils soient fort légers, & fort vîtes, qui les puisse atteindre à la course. Souvent ces animaux tuent ceux qui les ont blessés, & sur tout lors qu'ils sont en chaleur, & qu'un homme seul les poursuit. On en voit souvent des bandes de deux, trois, ou quatre cent.

On trouve beaucoup d'autres sortes d'animaux dans ces vastes plaines, comme je l'ay remarqué dans la Description de la Louisiane. On y voit des cerfs des chevreuils, des castors, & des Lou-

tres qui y sont communs. On y trouve aussi des outardes, qui ont le gout de toutes sortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuse de pelicans, qui ont des becs monstrueux, & beaucoup d'autres Oiseaux de différentes especes, qui y sont en très-grand nombre.

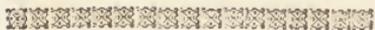
La pêche y est très-abondante dans les Rivieres, & la terre y est extraordinairement fertile. Ce sont des prairies sans bornes, mêlées de Forêts de haute futaie, où il y a de toutes sortes de bois propre à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens Chênes pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus solides & plus condensés que ceux de Canada. Les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y construire des Vaisseaux qu'on pourroit faire sur les lieux, pour amener ensuite du bois, qui serviroit de lest aux navires, pour la construction des Vaisseaux de l'Europe. Cela seroit d'une très-grande épargne, & donneroit aux Arabes le temps de recroitre dans les Forêts de l'Europe, qui sont fort épuisées.

On voit dans ces Forêts plusieurs sortes d'arbres fruitiers, & des vignes sauvages, qui produisent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, lesquelles meurissent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve aussi des campagnes remplies de très bon chanvre, qui y croit naturellement de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais que nous en avons fait chez les Illinois, & chez les Iffati, on est persuadé, que la terre est capa-

ble de produire toutes fortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plus part sont navigables. On n'y est presque point incommodé des maringouins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde année indépendamment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amérique. Les Boucanniers, Flibustiers, & autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon, d'ardoise, & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger qu'il y en a des mines, & peut être en trouveroit on d'autres métaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déjà trouvé chez les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.



CHAPITRE XXII.

Description de notre arrivée chez les Illinois, peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique.

L'Etymologie de ce mot Illinois vient, selon ce que nous avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de

cette Nation signifie un homme fait ou achevé, de meme que le mot *Alleman* veut dire tout homme; comme si on vouloit signifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation, qu'ils soient.

Le plus grand Village des Illinois est composé de quatre ou cinq de ces Cabannes, chacune de cinq ou six feux. Ces Villages sont situés dans une plaine un peu marécageuse à quarante degrez de latitude sur la rive droite d'une Riviere aussi large que la Meuse l'est devant Namur. Leurs cabannes sont faites comme de longs berceaux. Elles sont couvertes de nattes de jonc plat, si bien cousues, qu'elles sont impénétrables au vent, à la neige, & à la pluie. Chaque cabanne a cinq ou six feux, comme je viens de le dire, & chaque feu est pour une ou deux familles. Tous ceux qui y habitent vivent ensemble en bonne intelligence.

C'est la coutume de ce peuple, dès qu'on a fait la récolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux sous terre, afin de le conserver pour l'été, que la viande se corrompt aisément. Après cela ils s'en vont au loin passer l'hiver à la Chasse des bœufs ou taureaux sauvages, & des castors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extrêmement précieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions prévu, parce que les Sauvages étoient allés à la chasse en divers endroits selon leur coutume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient, & cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fos-
ses

ses, où ils l'enferment pour le conserver, afin de s'en servir à leur retour de la Chasse pour semer leurs terres, & pour subsister jusques à une autre récolte. Enfin ne pouvant pourtant pas penser à descendre plus bas sans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes sauvages, le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares dans l'esperance de les apaiser par quelque présent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle provision le même jour, & nous descendîmes durant quatre jours sur la même Riviere, qui coule au Sud quart Sud-Ouest.

Le premier jour de Janvier 1680. immédiatement après la Messe, souhaitant une heureuse année au Sieur de la Salle, & à tout notre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priay tous nos mécontents de s'armer de patience, leur représentant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous fusciteroit des moïens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos Hommes l'un après l'autre, le Pere Gabriel, le Pete Zenobe & moy de la maniere la plus tendre, & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à poursuivre avec ardeur cette importante découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatrième jour de l'an nous traversâmes un petit Lac long d'environ sept lieues, & large d'une, nommé *Pimiseoui*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Astrolabe, qu'il étoit à trente trois degrez quarante cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable en ce que la Riviere des Illinois étant

glacée jusques là, ce qui ne dure que quatre ou cinq semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusque'à son embouchure dans le Meschafipi. La Navigation y est interrompue en certains endroits à cause de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit assuré nos gens que les Illinois avoient été prévenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux cotez de la Riviere en un endroit où le courant portoit nos Canots plus vite qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ses Canots de front, de sorte qu'ils occupoient toute la largeur de la Riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords se trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonty, qui n'étoient éloignés du bord que d'une demi portée de pistolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite Flotte, furent surpris de la voir. Les uns coururent aux armes & les autres prirent la fuite avec un extrême desordre. Le Sieur de la Salle avoit un calumet de paix: mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétassent à foiblesse. Comme on fut bientôt si près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laissâmes emporter par le courant tous de front parce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dispersés coururent aux armes, mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se fussent reconnus, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y sau-

ta le premier. L'on pouvoit defaire les Sauvages dans le desordre où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas notre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se rassurer.

Ces Barbares intimidés de cette action si hardie présenterent aussi-tôt le Calumet de paix, quoy qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leur présenterent le leur en même temps & leur terreur se changeant en joye nous leur fîmes connoître que nous acceptions la paix. Alors ils renvoient querir ceux qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pere Zenobe, & prenant leurs Enfans par la main pour les rassurer de leur frayeur nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabanes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que parce qu'ils ne connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi grande, que leur apprehension avoit été forte. Celle de quelques uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux où ils s'étoient fauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chez eux que pour leur faire connoître le vrai Dieu, pour les protéger contre leurs ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande fuite de voix, qui nous paroïssent sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en repétant ces

mots, *Tepatoui-Nika* c'est à dire en leur langue, Voilà qui est bien mon Frere, mon Ami. Tu as l'esprit bien fait d'avoir eu cette pensée. En même temps ils nous froterent les jambes jusques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'Ours, & de la graisse de Taureaux Sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec une amitié tout à fait extraordinaire.

Aussi tôt après le Sieur de la Salle leur fit un présent de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit, qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajouta qu'il savoit combien le blé d'Inde leur étoit nécessaire; que cependant la nécessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots; qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin; que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit libre de le reprendre; mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres nécessaires pour sa subsistance & pour celle de ses gens, il s'en iroit chez leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le forgeron, qu'il avoit amené pour raccommoier leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle ce qu'il leur

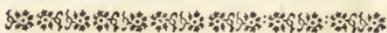
leur demandoit, & nous fimes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette Alliance que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs précautions nécessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens nommé Monfo, nous vint traverser le soir même de nous arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoyé par d'autres que par ceux de la Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, de couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi pour cette Ambassade plutôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, disant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un brouillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chez eux, que pour dévancer leur Ennemi; qu'ils alloient venir de tous côtes avec les Européens qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des presens de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur designa.

Ce Conseil se tint la nuit, que les Sauvages choisissent ordinairement pour traiter de leurs affaires secretes, & l'Ambassadeur se retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & de défiance, & paroissoient même machiner quelque chose contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine: mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des presens, aprit de lui le sujet de

ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moïens de rassurer cette Nation; mais dans la suite nous des-abusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fimes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps que nous fûmes sur le lieu.



C H A P I T R E XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.

Pendant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanape frere de Chassagouasse, le plus considerable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un Festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien différent de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chere, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie que nous avions de descendre le Meschassipi, c'est à dire la grande Riviere, jusqu'à la Mer. Il assuroit que personne ne l'avoit entrepris sans y perir; que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur & quelques armes que nous pussions avoir; que ce Fleuve étoit plein de Montres, de Tritons, de Crocodiles & de Serpens; que supposé que la grandeur de la Barque, que nous al-

lions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'étoit, que le bas du Meschafipi étoit plein de Sauts & de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans ressource; que tous ces rapides & ces précipices aboutissoient à un gouffre, où cette Riviere se perdoit sous terre, sans qu'on eût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si sérieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumés aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs visages, qui paroissoient tout effrayez: mais comme ce n'est pas la coutume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquiétude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, après quoi nous lui répondîmes sans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligés des avis qu'il nous donnoit, & que nous acquerriens d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter; que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes & de nos Chefs; qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde; que nous nous estimerions heureux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui qui nous avoit envoiez jusques au bout de la terre; que nous croyions que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter la Na-

tion; qu'il se pouvoit faire que tout cela ne fut que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins; que nos desseins étoient pleins de sincérité, & que si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquiétude, afin que nous pussions les satisfaire; qu'autrement nous aurions lieu de croire que l'amitié qu'ils nous témoignois à notre arrivée n'étoit qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans repartir, & nous presentant à manger il changea de discours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux qui étoient presens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinssent jaloux des commoditez qu'ils recevoient du commerce qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des raports à nôtre desavantage: mais qu'il s'étonnoit de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachoisent la verité, puis que nous leur avions communiqué franchement & sincèrement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajouta t'il en s'adressant à Nikanapé, lors que Monso vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les presens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges sont encore cachez dans cette cabanne. Pourquoi a il pris la fuite aussitôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne se monroit il pas de jour s'il n'avoit que des veritez à dire? N'as-tu pas vu, qu'à nôtre arrivée nous avons pu tuer tes neveux, & que dans la confusion, où

où ils étoient, nous eussions pu faire seuls ce qu'on te veut persuader, que nous executerions avec l'assistance des Iroquois après que nous nous ferons établis chez toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers qui sont ici avec moi, ne pourroient ils pas vous égorgé tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens sont à la chasse? Ne fais-tu pas que les Iroquois que tu crains, ont souvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre.

Mais pour te guerir entierement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous connoit il lui, qui ne nous a jamais vu? Comment peut il savoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoit aussi peu que nous? Regarde nôtre équipage. Ce ne sont que des outils & des marchandises, qui ne nous peuvent servir qu'à faire du bien, & qui ne sont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les émut, & les obligea de faire courir après Monso pour le ramener. Mais la neige qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les pistes, empêcha qu'on ne le put joindre. Cependant nos gens qui avoient été épouvantés, ne furent pas tout à fait guéris de leurs craintes mal-fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la Mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs à Missilimakinak, s'enfuirent la nuit suivante, & enlevèrent, ce qu'ils crurent leur devoir être nécessaire: en quoi

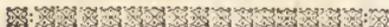
il est vrai de dire, qu'ils s'exposèrent à un danger de périr, beaucoup plus certain que celui qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voiant que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne qu'un seul homme, qui leur étoit suspect, commanda au reste de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois, de dire que leurs Camarades étoient partis sans son ordre, & qu'il auroit bien pu les faire poursuivre, & les punir pour en faire un exemple; mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidelité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers que Nikanapé leur avoit fausement exaggez: nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux qui l'accompagneroient volontairement; qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada, où ils pourroient aller en Canot sans courir aucun risque; qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeste de la vie, & qu'une retraite semblable les couvroit d'une éternelle confusion de l'avoir lâchement abandonné par une conspiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils seroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tacha ainsi de rassurer ses gens: cependant il connoissoit leur inconstance. Dissimulant donc le chagrin qu'il avoit de leur peu de courage, il resolut de les éloigner des Sauvages afin de couper le chemin à de nouvelles subornations. Mais afin de les y faire consentir sans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout à fait

en feureté parmi les Illinois; que d'ailleurs un pareil séjour les expofoit aux attaques des Iroquois; que peut être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur refifter; que felon toutes les apparences ils s'enfuïroient au premier choc; que les Iroquois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie fur nous; que nôtre petit nombre feroit incapable de faire tête à ces Barbares; qu'il n'y avoit qu'un feul remede, qui étoit de fe fortifier dans quelque poſte facile à defendre; qu'il y en avoit un de cette forte près du Village; où ils feroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares; que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raifons, & plusieurs autres femblables que je leur déduifis, les perfuaderent, & les engagèrent à entreprendre de bonne grace la conſtruction d'un Fort. On choiſit une place propre à cela diſtante de quatre journées du grand Village des Illinois en décant vers le Fleuve Meſchaſipi.



C H A P I T R E XXXIII.

Réflexion ſur l'humour des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit qu'on pouvoit eſperer de leur converſion.

IL eſt bon d'obſerver ici, qu'il y a des Miamis ſituez au Sud-Oüeft du fond du Lac des Illinois. Ils habitent ſur le bord d'une Riviere aſſez belle, qui eſt environ à quinze lieuës dans les terres, à quarante & un degré de latitude

Septentrionale. La Nation des Maſkoutens & celle des Outouïgamis demeurent environ à quarante trois degrez de latitude ſur le bord de la Riviere appellée Melleoki, qui ſe décharge aſſez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüeft on trouve les Kikapous & les Ainoves qui ont deux Villages. A l'Oüeft de ces derniers au haut de la Riviere de Chécagoumenant il y a un autre Village d'Ilinois Caſcaſchia ſitué à l'Oüeft du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüeft environ les 41. degrez de latitude. Les Authoutants & Maſkoutens Nadoüeffiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Meſchaſipi. Du côté de l'Oüeft au deſſus de la Riviere des Illinois & vis à vis de l'embouchure de Ouïſconſin, il y a une autre Riviere, qui ſe décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la ſuite de plusieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & ſur tout les Illinois, ſont leurs cabanes de nattes de jonc plat, doublées & qui ſont couſues eniemble. Ils ſont de grande ſtature, forts & robuſtes, adroits à l'Arc & à la Fleche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils ſont errans, pareſſeux, craintifs, libertins, & preſque ſans reſpect pour leurs Chefs. Ils ſont avec cela coleres, & grands larrons.

Leurs Villages ne ſont ferméz d'aucunes paliffades, parce qu'ils n'ont pas aſſez de cœur pour les defendre. Ils ſuient à la premiere nouvelle qu'ils aprennent de l'armée ennemie. La bonté & la fertilité de leurs Campagnes leur fourniffent tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils n'ont l'uſage des inſtru-

mens & des armes de fer que depuis que nous y avons été. Outre l'Arc & la Fleche ils se servent encore en guerre d'une espece de demi-pique, & d'une Massüe de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, & prennent souvent toutes les Sœurs, disant qu'elles s'accordent mieux que des étrangères. Cependant ils en sont si jaloux, qu'ils leur coupent le nez sur le moindre soupçon, & ils sont impudiques jusqu'à tomber dans le peché qui est contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les emploient à cet abominable usage. Ce garçons ne s'occupent qu'à des ouvrages de femmes, & ne se mêlent ni de la chasse ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Religion. Au reste ils sont grands joueurs, comme sont tous les Sauvages que j'ai pu connoître dans l'Amerique.

Comme il y a dans certains endroits pierreux de leur pays quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à guerir des morsures de ces reptiles, & l'usage ne est beaucoup plus assuré, que celui de la Theriaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frottez de ces herbes ils jouent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nus en été, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de fouliers qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez picquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long temps : mais ils s'en garentissent par le moien des

Tome II.

peaux de bêtes sauvages, qu'ils passent, & peignent fort proprement, dont ils se font des couvertures & une espece de robbe.

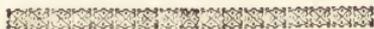
Pour ce qui est des conversions qu'on peut faire de ces peuples à l'Evangile, on ne fauroit faire aucun fond sur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique sont fort peu disposés aux lumieres de la foi, parce qu'ils sont brutaux & stupides, & que leurs mœurs sont extrêmement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos veritez. J'en ai trouvé quelques uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Pere Zenobe a batizé quelques enfans moribons parmi ces Barbares, & deux ou trois personnes adultes mourantes, qui lui temoignerent quelque disposition pour cela. Ces peuples se seroient laissés baptiser autant comme on l'auroit voulu, mais sans aucune instruction préalable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'efficacc du Sacrement, parce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux veritez qu'on leur préche.

Le Pere Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crut qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moien il s'assureroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il aprit qu'un Sauvage nommé Chaslagouïache qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par conséquent il étoit *duplo filius gehennæ*; car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infâmes, auxquels

○

il

il s'abandonna dans la fuite, méritoit sans doute d'être chatié doublement dans l'autre vie.



CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort, que nous fîmes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chéacagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Creve-cœur, ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer.

IL faut remarquer ici que quelque hyver qu'il fasse dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand degel qui rendit la Riviere libre au dessous du Village où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une espece de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner, & nous nous rendîmes en Canot au lieu que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre éloigné d'environ deux cens pas du bord de la Riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied du tertre dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtes de cette petite éminence. On achève de retrancher une partie du quatrième côté par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus extérieur, qui lui servoit de contrescarpe par des chevaux de frize, & ensuite on escarpa cette éminence de tous côtes. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit nécessaire, par de fortes pieces de bois & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des

Angles de ce Fort, afin que nous gens fussions toujours prests en cas d'attaque. Les Peres Gabriel, Zenobe & moy nous logeâmes dans une cabane couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet : mais nous ne pouvions plus dire la messe, parce que le vin que nous avions fait des gros raisins du pays avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vespres les jours de festes, & les dimanches, & nous faisions la prédication après les prieres du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonty, & on fit abattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à nôtre grande découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos scieurs de long avoient deserté. On s'avisâ donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un qui fut de bonne volonté, & qui voulût essayer de faire des planches de bordage, on eseroit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps; mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gêter quelques unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essay. Ils reussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareils ouvrages. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupâ à cela avec tant d'empressement, que non-
obstant

obstant les travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecoeur à cause du chagrin, que nos deserteurs nous avoient donné, le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prest, & la Barque dressée jusqu'au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déjà remarqué, que l'hyver qui n'est pas grand dans le pais des Illinois, n'yest pas plus froid qu'en Provence: cependant en l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude: ainsi le Sieur de la Salle & moy nous nous vimes exposez à de nouvelles fatigues, qui peut être sembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voiesges, & des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecoeur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois nécessaire pour notre Barque: mais nous n'avions ni cordages ni voiles, & nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de notre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoyez pour s'informer de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, notre entreprise étoit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada; qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses dont nous avions besoin. Pour ce qui étoit de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieues, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voiant point revenir le Gryphon, & n'apprenant aucunes nouvelles de ceux qu'il avoit envoyez au devant de ce vaisseau, ne rebuta point cependant de toutes ces difficultés. Son courage passa par dessus, & sans s'embarasser d'un si long & si pénible voiage, il l'entreprit & en fit une partie avec deux grandes Raquettes aux pieds de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extremité d'affaires nous primes tous deux une resolution aussi extraordinaire qu'elle étoit difficile à executer: moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnus, où on étoit à tout moment dans un tres grand danger de la vie: lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moien de subsister non plus que moi, que de ce que nous pourrions tuer de bêtes fauves avec le fusil, & sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous trouverions sur notre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq nations, par lesquelles il devoit passer connoissoient les Européens qui sont en Canada, parce qu'elles avoient commerce avec eux, & qu'au contraire ceux où j'allois à plus de six ou sept cens lieues des Illinois, n'avoient jamais vu d'Européens. Cependant toutes ces difficultés ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute notre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empêcher, que les autres, qui étoient déjà fort ébranlez, ne desertassent après notre départ.



CHAPITRE XXXV.

Recit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte, avec le retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschafipi.

Avant nôtre départ nous trouvâmes heureusement le moyen de des-tabuler nos gens des fausses impressions que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arrivèrent au Village des Illinois, & l'un d'eux nous assura de la beauté du Fleuve Meschafipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autres Sauvages: mais un Illinois nous ajouta en particulier & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant ce récit ne suffisoit pas pour des-abuser nos gens. Afin donc de les rassurer entièrement, nous entreprîmes de le faire avouer aux Illinois, quoi que nous eussions appris qu'ils avoient résolu dans un Conseil qu'ils avoient tenu secrètement, de nous dire toujours la même chose. Il s'en présenta peu de temps après une occasion tout à fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côté du Sud, avoit devancé ses camarades. Il passa à nôtre chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assura, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un

Canot de bois creusé avec du feu, qu'il n'y avoit jusques à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut ni rapide: mais que parce que ce Fleuve devient fort large en approchant de son embouchure, il y avoit en quelques endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & de la vase, qui en barroit une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses Rivières qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourrai bien en faire le récit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remercîâmes par un petit présent que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la vérité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien temoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la manière des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les prières publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblés dans la Cabane d'un des plus considérables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un Ours. C'est un mets dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent placer au milieu d'eux sur une belle natte de jonc, qu'ils nous présentèrent. Nous leur fîmes dire par un de nos hommes, qui savoit la langue, que nous voulions leur apprendre, que celui qui a tout fait, qu'ils nous appellions le grand Maître de la vie, prennoit un soin particulier de nous instruire de l'état du Meschafipi, que nous étions en peine d'en connoître la vérité, depuis qu'ils avoient voulu nous persuader, que la navigation en étoit impossible. Après cela nous ajoutâmes

mes tout ce que nous avions pris le jour precedent sans faire connoître en aucune maniere le moien par lequel nous en avions été instruits.

Ces Barbares crurent que nous avions pris toutes ces choses par quelques voies extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main, selon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la seule envie qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les robes grises, ou les pieds nus, comme les Sauvages ont accoutumé d'appeller nos Religieux de S. François, pour rester avec eux, les avoit obligez de nous cacher la verité. Ils nous avouèrent donc tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & depuis cela ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Cikaga, & Akanfa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des Pelleteries qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meschafipi étoit navigable par tout jusques à la Mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumer de paix pour entretenir une bonne correspondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivèrent en même temps; & danserent le Calumer de paix aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques presens afin de les unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois

Missionnaires Recollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Creveccœur, & nous n'avions plus de vin pour celebrer la Messe. Le Pere Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, témoigna qu'il resteroit seul tres volontiers avec ceux de nos gens qui demeureroient dans le Fort. Le pere Zenobe, qui avoit souhaité la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit le façonner aux manieres importunes des Sauvages avec lesquels il demeureroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit présent de trois haches à l'hôte de ce Religieux nommé Omahouha, c'est à dire Loup. Cet homme étoit le Chef d'une famille ou Tribu. Il le fit afin qu'il eut soin de ce bon Pere, qui logeoit chez lui, & qu'Omahouha paroïssoit l'aimer comme l'un de ses enfans. Ce Religieux, qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Fort, vint nous témoigner son chagrin, & nous representa, qu'il ne pouvoit se façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déjà pris leur langue en partie.

J'offris de prendre la place de Mission, pourvu qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoissions, que par ce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort superficiel. Cela donna à penser au Pere Zenobe, lequel enfin aima mieux rester avec les Illinois, dont il avoit quelque connoissance, que de s'exposer à des dangers presque assurez parmi des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laissa le Sieur de Tonty pour Commandant au Fort de Creveccœur avec le reste de nos Soldats,

ats, & les Charpentiers, qui travailloient à la construction de cette Barque, que nous destinions à descendre jusques à la Mer. Nous prétendions commencer ce Voiage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le Fleuve Meschâsipi. Au reste nous esperions de nous garantir des Fleches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions dessein de revêtir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa audit Sieur de Tonsy de la poudre. du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres Armes pour se defendre, au cas que les Iroquois le vinsent attaquer : & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller quérir du renfort, des cables, & des agrets pour cette barque, il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit comment me disposer à aller decouvrir par avance la route qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce Fleuve Meschâsipi à son retour de Canada. J'avois un abcès à la bouche, qui supuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que sans puanteur: ce qui fit que je lui temoignay la repugnance que j'avois à faire le voiage dont ils s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me repondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empeché le bon succès de nos Missions nouvelles.

Le bon Pere Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pere Maître de noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos Travaux Apostoliques.

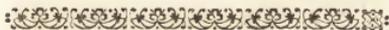
Il est vrai, mon Fils, ajoutoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allés tacher de gagner à Dieu: mais prenez courage, vous remporterez autant de victoires, que vous recevrez de combats.

Considerant donc que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir secourir à son âge dans la seconde année de notre découverte, esperant aussi d'établir le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi des peuples barbares & inconnus, & voiant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maison noble de Bourgogne il avoit bien voulu sacrifier tout cela à l'honneur de la Mission; j'entrepris ce dangereux voiage avec une entiere assurance, esperant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voiant resolu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extrême plaisir. Dieu fait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoi qu'il en soit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, surnommé le picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des presens qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze aleines, un perit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche

blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des presens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pu.

On peut juger à ce détail de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienné. Je reçus la benediction du Pere Gabriel, & pris congé du Sieur de la Salle, après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot. Le Pere Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Pere Gabriel finit ses adieux par ces paroles de l'Écriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que vôtre cœur soit fortifié.



CHAPITRE XXXVI.

Depart de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecoeur avec les deux Hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.

IL faut avouer qu'en considerant meurement les grands dangers auxquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la dupe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un heureux succes à nôtre découverte.

Noüs partimes du Fort de Crevecoeur le 29. de Fevrier de l'an 1680. & sur le soir en descendant la Riviere des Illinois, nous rencontrames sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui revenoient dans leurs Villages dans leurs pyrogues ou gondoles chargées

de Taureaux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'oseroient me quitter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre Navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouèrent le dessein qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disant que pour eux ils se feroient sauver avec les marchandises; ajoutant aussi que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau presage je pouvois tirer de ce dessein.

La Riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ay déjà dit, que la Meuse à Namur. En deux autres endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieue. Elle est bordée de côteaux dont la pente est couverte de bois & de grands Arbres. Ces côteaux sont éloignez d'une demi-lieue les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux, & souvent inondé, surtout en automne, & au printemps. Cependant il ne laissent pas d'y croître de fort grands Arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles prairies à perte de vue, garnies d'espace en espace de petits bois de haute futaye, qui semblent avoir été plantez exprès. Le courant de la Riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluïes, & elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieues de chemin, de grandes Barques depuis son embouchure jusques

jusqu'au Village des Illinois. Son cours va presque toujours au Sud quart Sud-Ouest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieues de son embouchure une Nation appelée Tamaroa, ou Marroa, composée de deux cens familles. Ils voulurent nous mener à leur Village, situé à l'Ouest du Fleuve Mischafipi, à six ou sept lieues de l'embouchure de cette Riviere des Illinois: mais mes deux Canoteurs esperant de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le conseil que je leur donnois: & en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voioient que nous portions du fer, & des Armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir: mais ils ne purent nous attraper dans leur pyrogues, ou Canots de bois creulé avec le feu, parce que ces Vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui vont bien plus vite que les leurs.

Ils dépêcherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de fleches dans quelque détroit de la Riviere: mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la Riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, & nous nous campâmes dans une petite Ile, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous éveillât, & que nous pussions nous embarquer plus promptement au cas que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la Riviere à nâge.

Après avoir évité ces Sauvages, nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cin-

quante lieues du Fort de Crevecoeur, & d'environ cent lieues du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par conséquent à six vingt ou cent trente lieues du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture; en quoi je ne comprends pas les détours, que le grand Fleuve Meschafipi peut faire jusqu'à la Mer.

A l'angle que cette Riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un Rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis à vis du Rocher tirant vers l'Ouest au delà du Fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prêtes à être cultivées, & seroient sans doute très-avantageuses par les deux récoltes de grains qu'on y pourroit faire tous les ans. Ellesourniroient aisément la subsistance à une Colonie.

Les glaces qui dérivoient du côté du Nord, nous retardèrent jusques au 12. du mois de Mars dans le lieu où nous nous étions arrêtés. Mais cela ne dura pas longtemps, & nous continuâmes nôtre route en traversant & en fondant de tous côtez le Fleuve Meschafipi, pour voir s'il étoit navigable. On trouve trois petites Iles au milieu près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & ces Ilettes arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela est aussi cause qu'on trouve plusieurs battures de sable fort larges. Cependant les canaux y sont assez profonds, & on y trouve assez d'eau pour porter de grandes Barques. Les grands bateaux plats y peuvent passer en tout temps.

Ce grand Fleuve Meschafipi va au Sud

Sud Sud-Oüest, & vient du Nord, & du Nord-Oüest. Il coule entre deux chaînes de montagnes assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce Fleuve. En quelques lieux elles sont assez éloignées des bords, de sorte qu'entre les montagnes & le Fleuve il y a de grandes prairies, où l'on voit souvent paître des troupes de bœufs ou taureaux sauvages. En d'autres endroits des éminences laissent des espaces en demi-cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on découvre à perte de veüë de grandes campagnes, que nous pouvons véritablement appeller les delices de l'Amérique. Ce grand Fleuve a presque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il est divisé par quantité d'Iles couvertes d'arbres, entrelasées de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet endroit du côté de l'Oüest, il ne reçoit aucune Riviere considerable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest Nord Oüest à sept ou huit lieuës du Saut de S. Antoine de Padouc, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici que je veux bien que toute la terre sache le mystere de cette découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne point donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire & toute la connoissance la plus secrette de cette découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient veü, & que cela ne nuisît à ses desseins secrets.

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eu ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette découverte, & de ne les pas inserer dans sa Description de la Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschassipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouer qu'il est bien doux & bien agreable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essüez. Je ne pense jamais qu'avec admiration, à l'extrême embarras où je me trouvai à l'embouchure de la Riviere des Illinois dans le Fleuve Meschassipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous défendre contre les insultes, auxquelles nous étions sans cesse exposés, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnu, & parmi des Nations Barbares; Je n'y pensé dis-je jamais que je ne sente une joie secrette en mon cœur de me voir échapé de tant de dangers, & heureusement revenu d'un Voyage si difficile, & si perilleux.

Cette Riviere des Illinois se jette dans le Meschassipi entre le 36. & le 37. degré de latitude. Au moins cela me parut ainsi par mon observation dans le temps que j'y passai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux qui feront ce voiage ci-après auront plus de temps que je n'en eus pour en bien prendre les mesures, parce que je me trouvai envelopé par la conjoncture du temps dans de grandes & facheuses affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux

hommes que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voiage.

J'étois assuré d'une manière à n'en pouvoir douter, que si je descendois au bas du Fleuve Meschafipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'esprit de mes Supérieurs, parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon sa priere, & selon le projet que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voiois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de descendre vers les Nations qui habitent au bas de ce Fleuve.

Me voiant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point hésiter sur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préférer ma propre conservation à la passion violente qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette découverte. Nos deux hommes me voiant donc résolu de les suivre par tout, me promirent une entière fidélité : ainsi après nous être donné la main pour nôtre assurance mutuelle, nous nous mimes en chemin pour commencer nôtre voiage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680. que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos prieres ordinaires; & nous continuâmes ainsi nos devotions accoutumées du soir & du matin selon l'usage pratiqué parmi nous. Les glaces qui descendoient sur le Fleuve en cet endroit nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit résister. Cependant nous gagnions toujours quelque

distance commode pour nous échapper entre les glaçons, & nous arrivâmes après environ six lieux de chemin à la Riviere d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Missorites. Cette Riviere qui vient de l'Occident, nous paroissoit presque aussi forte que le Fleuve Meschafipi où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrêmement trouble par les terres bourbées qu'elle entraîne avec elle, de sorte qu'à peine on peut en boire.

Les Isâti, qui habitent au haut de ce Fleuve Meschafipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu où je me trouvois alors. Ces peuples, dont je savois la langue, parce que j'eus occasion de l'apprendre pendant le séjour que je fis ensuite parmi eux, m'ont appris, que cette Riviere des Osages, & de Missorites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la source en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit sortir tous ces ruisseaux qui composent ensuite cette Riviere. Ils ajoutoient, qu'au delà de cette montagne on voit la Mer, & de grands Vaisseaux; que ces Rivieres sont peuplées d'une grande quantité de Villages, où l'on trouve plusieurs Nations différentes: qu'il y a des terres & des prairies, & une grande chasse de taureaux sauvages & de castors.

Quoique cette Riviere soit fort grosse, le Fleuve où nous étions alors, n'en paroissoit pas augmenté. Elle y entraîne tant de vase que depuis son embouchure l'eau du grand Fleuve dont le lit est aussi fort plein de limon ressemble plutôt à de la boue pure qu'à de l'eau de Riviere. Cela dure ainsi jusques à la Mer pendant plus de deux cent lieux, parce que le Meschafipi ser-

peute.

pente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes Rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que le Mefchafipi.

Nous cabanons tous les jours dans des Iles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignons le feu que nous avions fait pour cuire notre blé d'Inde. On sent dans ces contrées le feu que l'on y fait selon le changement des vents jusques à deux ou trois lieues; & c'est par là que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux où sont leur Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces qui descendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ six lieues de chemin nous trouvâmes sur le bord Meridional du Fleuve un Village que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi auparavant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant entrez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien sur nôtre route: mais nous n'osions nous écarter du Fleuve pour la chasse de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares. Nous laissâmes six couteaux à manche, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10. nous descendîmes environ à trente huit ou quarante lieues des Tamaroa. Nous y trouvâmes une Riviere que les guerriers des Illinois nous avoient dit auparavant être située près d'une Nation qu'ils appellerent Ouadebaché. Nous n'y vîmes que de la vase & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du Fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit descendre à perte de vie sans trouver de lieu propre à cabaner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucaner une vache sauvage que nous avions tuée pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette vache, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques uns de ces morceaux, que nous avions enfumés en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de lest, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieues. A peine pûmes nous débarquer à cause de la grande quantité de joncs, & de bouë, que nous trouvâmes aux deux bords du Fleuve. Si nous eussions été en Chaloupe, nous y eussions couché, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer à cause de la vase, de l'écume & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages sur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chasse. Comme nous étions en état de leur tenir teste, nous les abordâmes, & cela les fit fuir. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous presenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous: mais nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations différentes. L'un d'entr'eux nous repondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous presenterent des pelicans qu'ils avoient tuez avec leurs flechs, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucanée. Ces gens ne pouvant

entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuèrent leur chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur Village: mais enfin nous les perdîmes de vue.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs voix d'hommes, qui criaient *sasacouëst*, qui signifie alerte, ou qui vive. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoient une Pyrogue, ou Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la maniere des petits bateaux ou Gondoles de Venise.

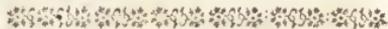
Nous leur présentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages dont nous avons parlé ci-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chez leurs amis les *Akanfa*. Ils portèrent donc nôtre Canot, & les marchandises de nos hommes fort fidelement. Ces gens nous regalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnèrent une cabanne particuliere, des fèves, de la farine de blé d'inde, & des viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des presens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doigts sur la bouche pour marquer qu'ils les admiroient, & sur tout nos Armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honêtes, liberaux & fort gais. Leurs jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vicillards, à moins

qu'on ne les interroge. Nous aperçûmes parmi ces peuples des pour les domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes apprivoisées, comme les oyes en Europe. Leurs arbres commengoient déjà à montrer leurs fruits, comme des pêches & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commengoient à goûter la maniere d'agir de ces peuples, & s'ils avoient pu retirer des éatons, & des Pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette découverte leur étoit de plus grande importance que le retour de leurs marchandises; qu'ainsi il n'étoit pas encore temps de penser au négoce. Je leur conseillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, jusques à leur retour. Ils entrerent dans mon sentiment, & nous ne pensâmes plus qu'aux moïens d'exécuter ce dessein.

Le 18. après plusieurs danses & festins de nos hostes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voioient emporter nos marchandises qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçu nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laisserent aller en toute liberté.



CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voïage de l'Auteur sur le Fleuve Mescbasipi.

Nous trouvâmes en descendant le Fleuve un endroit entre deux élévations.

vations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Comme nous avions une bêche & une pioche, nous nous en servîmes à faire une cave, & nous y ferrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous réservant seulement les plus nécessaires, & ce qui étoit propre à faire des presens : après quoi nous mîmes des pieces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle manière, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous remassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la Rivière.

Ensuite nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage ; nous enlevâmes l'écorce de trois chênes, & sur un gros cotonnier on fit une figure de quatre croix, afin de reconnoître l'endroit de notre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akanfa* que nous avions quittez, & nous y trouvâmes un autre Village de la même nation, & puis un autre de même encore environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit que ces Barbares avoient envoyé des messagers à toutes ces nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le Village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les remoinages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnaissance en leur faisant des presens qui montroient que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette nation nous mena en pyrogue chez un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le repeter. C'étoient les *Taensa*. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurant près d'un petit Lac, que le Fleu-

ve Meschassipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de confider plusieurs de leurs Villages par où nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de cérémonie, que les *Akanfa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du Fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robe ou couverture blanche faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devoient avec une espee de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfans lui rendoient de fort grands respects aussi bien qu'à moy. Ils baïsoient les manches de mon habit de St. François, que j'ay toujours porté parmi toutes les nations de l'Amerique : & cela me faisoit connoître, que ces peuples avoient veu sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoutumé de baiser l'habit de nôtre Ordre : mais je dis tout cela par conjecture.

Ces *Taensa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes portoient nôtre Canon d'écorce sur leur dos. Ils nous mirent dans une belle Cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de Cannes polies. Le chef nous régala de tout ce que cette nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une espee de danse, les hommes & les femmes tenant leurs bras entrelaschez. Dès que les hommes avoient achevé la dernière syllabe de leurs chansons, les femmes, qui sont

à demi couvertes en ce pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & defagreable qui nous perçoit les oreilles.

Ce pays-là est rempli de palmiers, de lauriers sauvages, & de plusieurs autres arbres qui sont semblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêcheurs, de poiriers, de pommiers de toutes espèces Il y a de cinq ou six sortes de noiers, dont les noix sont d'une grosseur extraordinaire. Ils ont aussi outre cela plusieurs fruits secs, qui sont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons; & il y a encore plusieurs Arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe: mais la saison étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit. Nous y vîmes aussi des vignes, qui étoient prestes à fleurir. En un mot l'esprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agréables. Ils sont dociles, traitables, & capables de raison.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement que l'on peut souhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & il s'armerent depuis la tête jusqu'aux pieds. Je leur fis voir un pistolet qui tiroit quatre coups consécutifs. L'habit de St. François, que j'avois alors sur le corps avec la ceinture blanche par dessus, étoit encore presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecoeur. Ces Sauvages l'admiraient, de même que nos sandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela aussi bien que notre manière d'agir attira également l'amour & le respect de ces gens là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, & même afin de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoient pendant la nuit advertir les *Koroa* leurs Alliez de notre arrivée parmi eux, & cela fut causé que les Chefs & les principaux d'entre eux vinrent nous voir le lendemain pour nous temoigner la joye qu'ils avoient de notre venue chez leurs amis. Je fis écarrer un Arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fîmes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le 22. nous quittâmes cette nation & le Chef de *Koroa* nous accompagna jusques dans son Village. Il est situé à dix lieuës plus bas dans un pais fort agreable. On y voit du blé d'Inde d'un côté, & de belles prairies de l'autre. Nous leur présentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques aînes & de petits paquets d'aiguilles Ils les reçurent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous presenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuiau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq fortes d'oiseaux differens.

Pendant le regal que ce Chef nous fit, il nous aprit avec un baston, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la Mer, qu'il nous representait comme un grand Lac, où l'on voioit de grands Canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voiant dispozez à partir pour aller vers la Mer, fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour descendre le Fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des

vivres avec eux, & cela nous empêchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'aperçus les trois *Chikacha*, dont j'ay parlé, qui nous suivoient chez toutes les nations où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pâques, mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dès le Fort de Crevecoeur. Nous nous retirâmes donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux sur nous, afin de reciter nos prières, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour si solemnel. J'exhortay nos hommes à la confiance en Dieu, après quoy nous nous embarquâmes à la veue de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrèrent dans les Pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagnèrent jusques à six lieues au dessous de leur Village. Là le Fleuve Meschassipi se divise en deux Canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parut extrêmement longue. Elle peut être d'environ soixante lieues d'étendue selon les observations que nous en fîmes en suivant le Canal, qui est du côté de l'Ouest. Les *Koroa* nous obligèrent de le prendre par le signal qu'ils nous firent, mais les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre Canal, qui est à l'Est. C'étoit peut être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations différentes, qui font de ce côté-là, & qui paroissent de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à notre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, par ce que leurs Pyrogues ne pouvoient pas aller aussi

vîte que notre Canot d'écorce, qui étoit plus léger que ces Pyrogues. Le courant de ce Canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour là selon nôtre jugement trente cinq ou quarante lieues & nous n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le Canal, & nous cabanâmes dans cette Isle, mais nous en partîmes le lendemain.

Le 14. après avoir encore navigé pendant près de trente cinq ou quarante lieues, nous aperçûmes sur la rive du Fleuve deux pêcheurs qui prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour : mais nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipassa*, & comme nous étions dans l'apprehension des *Chikacha* nous tenions toujours le milieu du Canal, & nous poursuivions ainsi notre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du Fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis, car nous trouvâmes dans leurs Cabannes dix hommes tuez à coups de flèches. Cela nous obligea de sortir promptement de leurs Village, & de traverser le Fleuve en avançant toujours nôtre chemin vers le grand Canal. Nous cabanâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du Fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le Rivage : ensuite nôtre blé nous fîmes cuire d'Inde en farine, & nous l'affaisonnâmes de viande boucannée apres l'avoir pilée.

Le 25. Les dix Sauvages tuez à coups

de flèches nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour & après une navigation qui fut encore plus longue que celle du jour précédent, nous arrivâmes à une pointe où le Fleuve se divise en trois Canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit très-beau, & fort profond; l'eau y étoit *Somaché*, où demi salée & trois ou quatre lieues plus bas nous la trouvâmes entièrement salée. Poussant encore un peu plus avant nous découvrimmes la Mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Est du Fleuve Meschafipi.



CHAPITRE XXXIX.

Raisons qui nous obligèrent de remonter le Fleuve Meschafipi sans aller plus loin vers la Mer.

NOS deux hommes craignoient extrêmement d'être pris par les Espagnols du nouveau Mexique, lesquels sont à l'Ouest de ce Fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me disoient à tous momens, que si malheureusement ils venoient à tomber entre les mains des Espagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur disois pas tout ce que je pensois. Nos Religieux ont vingt cinq ou trente Provinces dans l'ancien & dans le nouveau Mexique: ainsi quand j'eusse été pris je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de finir mes jours parmi mes confreres dans un pais aussi charmant que celui là ensuite d'une infinité de hazards, & de tous les dangers,

que j'ay eu à effuier depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon salut dans un pays que l'on peut appeller avec raison les delices de l'Amérique: mais l'embaras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre resolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien. Cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moiien de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il vouloit se réserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu depuis, que ce Fleuve Meschafipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire Riviere cachée. La Riviere de la Magdeleine est entre cette Riviere, & les mines de Sainte Barbe du nouveau Mexique

Cette embouchure de Meschafipi est éloignée d'environ trente lieues de *Rio bravo*, de soixante lieues de Palmas, de 80. ou 100. lieues de *Rio de Panuco* sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moiien de la boussole, qui nous a toujours été fort nécessaire pendant toute notre découverte, que la Baye du St. Esprit est au Nord-Est de cette embouchure.

Pendant toute notre route depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois qui entre dans le Meschafipi, nous avons presque toujours navigé au Sud, & au Sud Ouest jusques à la Mer. Ce Fleuve serpente en plusieurs endroits, & il est presque partout d'une lieue de largeur. Il est fort profond, & n'a point de bancs de sable. Rien n'empê-

empêche la navigation & même les navires les plus considérables peuvent y entrer sans peine. On estime que ce Fleuve a plus de huit cent lieues d'étendue dans les terres depuis sa source jusques à la Mer, en y comprenant les détours qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de trois cent quarante lieues de celle de la Riviere des Illinois. Au reste parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce Fleuve en le remontant, nous en décrivons la source dans la suite.

Les deux hommes qui m'accompagnoient avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir esuié les fatigues de nôtre voiage. Cependant ils avoient d'ailleurs du chagrin de n'avoir pas amassé des Pelletteries pour les marchandises que nous avions cachées. & ils étoient sans cesse dans la crainte d'être pris par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps que j'aurois bien souhaité pour observer exactement l'endroit où nous étions alors. & ils ne voulurent jamais travailler avec moy à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte avec des herbes sèches des prairies. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous fériens toute la diligence possible pour remonter le Fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisois toujours esperer aussi, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux avant que de remonter le Meschafipi, fut qu'ils écarèrent un arbre de bois dur, dont nous fimes une Croix d'environ

Tome II.

dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes qui étoient avec moy, avec un recit succinct de nos qualitez, & du sujet de nôtre voiage, après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à notre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

Pendant le séjour que nous fimes à l'embouchure du Meschafipi, nous n'aperçûmes aucune vivante. Ainsi nous n'avons pu savoir, s'il y a des peuples, qui habitent sur le bord de la Mer. Nous ne couchions pendant ce temps là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reste du voiage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluie nous nous couvriens de nôtre Canot, que nous posions renversé sur quatre fourches. Ensuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous détouillions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il est fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous preserva heureusement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce Fleuve Meschafipi, sur tout en approchant de la Mer. Ils sont fort à craindre, quand on n'est pas soigneusement sur ses gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus qu'il nous étoit possible, parce que le bas Fleuve est extrêmement bordé de cannes, & que les débarquemens y sont fort incommodes. Outre cela nous n'osions chasser, parce

Q 9

qué

que la chasse nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste notre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petits presens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois pouces d'eau. Par ce moien en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans, & la rapidité du Fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour éviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao* : mais parce que nous avions toujours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fleches, que nous avions veu dans leurs Cabanes en y passant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempee dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucanée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous conservions pour cela dans des vessies, afin d'avalier plus aisément cette chair desséchée. Après avoir fait les prieres du soir, nous navigâmes toute la nuit avec un gros morceau de Tondie, ou de méche allumée pour faire fuir les crocodiles, qui pouvoient se rencontrer sur nôtre route, parce qu'ils craignent extrêmement le feu.

Le lendemain 2. *Michel Ako* nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant sur notre route qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les *Quinipissâ*, & nous aperçûmes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village: mais nous les passâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Notre Pi-

card du Guay ne put s'empêcher de tirer un coup de fusil sur une bande d'outardes, qui paroissoient dans les roseaux. Ces quatre femmes Sauvages ayant ouï le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plutôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages éfrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais veu d'armes à feu, se mirent à fuir. Ils croioient, que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voient entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere ne laissèrent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de monter le Calumet de paix, qui étoit le Symbole de nôtre alliance avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avvertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre reséction dans le plus grand de leurs apartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeurassent avec cette nation. Il n'y eut que les marchandises, que nous avions cachées, qui les obligèrent de quitter ces peuples: & c'étoit aussi le motif secret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne pensassent qu'à faire notre route Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes après leur avoir fait quelques presens.

Nous

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faisons beaucoup de diligence dans nôtre Voiage, parce que nous avions pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la première fois, & ils nous reçurent d'une manière toute extraordinaire. Ils portèrent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchaient devant nous en dansant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par ma ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François; les autres me prenoient par le manteau ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement qui nous étoit destiné.

Ils ornèrent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déjà remarqué. Après que nous nous fûmes rassasiés de tout ce que ces peuples nous avoient présenté pour nous regaler, ils nous laissèrent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la première fois parmi ce peuple, étoit déjà en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les nations voisines de leur Climat, que ce blé meurt en 60. jours. Nous y remarquâmes aussi d'autre blé qui étoit déjà hors de terre à la hauteur de trois ou quatre pouces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le Fleuve Meshassipi.

Nous partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & si j'eusse peu faire entendre raison à nos deux hommes, je n'eusse pas manqué de prendre connoissance de plusieurs nations différentes, qui habitent sur la côte Meridionale de ce Fleuve. Mais ils ne pensoient qu'à se rendre vers les nations du Nord pour ramasser toutes les pelletteries qu'ils pourroient trouver, en échange des marchandises, qu'ils avoient laissées au dessous des *Akanfa*. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de les suivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de rester seul parmi tant de nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine à mauvais jeu. Quelques efforts que je fis pour leur persuader qu'il falloit préférer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emportèrent sur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taensa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déjà reçu des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre retour. Cela fut cause qu'ils firent venir plusieurs de leurs voisins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Est & de l'Ouest, afin d'avoir quelques unes de nos marchandises, s'il étoit possible, parce que ces Barbares ne se peuvent lasser de les admirer. Ils en ont envoyé à plusieurs autres nations plus avancées, avec lesquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chez eux. Ils nous offrirent un de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé. Mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises ; de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit nécessaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me temoignoient une amitié si cordiale : mais on a dit il y a long temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs Pyrogues les plus legeres, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils firent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vite. Ainsi ils furent obligés de nous quitter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de Tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tirer trois ou quatre canars d'un seul coup de fusil, ce qui leur faisoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent salués à grands coups de chapeau, ils redoublèrent leurs efforts à ramer pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque chose de plus que ce qu'ils leur avoient vu faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanfa* environ à deux heures de Soleil. Il nous

sembloit, qu'après avoir été reçus avec tant d'humanité de toutes ces nations, qui méritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun sujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en aussi grande sûreté parmi eux, que si nous eussions voiaagé dans les Villes de Hollande, dans lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlièrent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur tresor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu en question.

Pour moi je restai sur le bord du Fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Guay me vint retrouver en diligence pour se rejouir avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akanfa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrestai à fumer. C'est une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extrême veneration pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils

qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le table, que je tachois de leur faire comprendre par là : car je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute différente de celle des peuples avec qui nous avions conversé avant & depuis ce Voiage.

Nous remontâmes le Fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vitesse, que les *Akanssa*, qui marchaient par terre, étoient obligés de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux plus alerte que les autres courut au Village, où nous fûmes reçus avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la première fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la vue de profiter de nos marchandises qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses & dans les festins que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voiant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelletteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se foucient ni de castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les nations du Nord, où ils esperoient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du Fleuve *Meschassipi*, commencent à aller en traite du côté du Lac supérieur chez les peuples qui ont commerce avec les Européens. Nous laissâmes des marques de notre amitié aux *Akanssa* par quelques présens que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieues de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Missorite*. Apparemment ils étoient tous à la chasse avec leurs familles, ou peut être étoient ils en fuite par la crainte qu'ils avoient de ceux de la nation des prairies, qui sont appellez *Tintonba* par les habitans de ces Contrées. Ces *Tintonba* sont leurs ennemis jurez.

Nous n'en fûmes que plus heureux pendant nôtre route, parce que nous trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit où la Rivière des Illinois se jette dans le dit Fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages *Missorites*, qui venoient du haut du Fleuve : mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit, nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrés, nous prenant pour ennemis, avant que de nous reconnoître. Cette précaution nous fit heureusement éviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voiageois sur le Fleuve *Meschassipi*, de rapporter ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appelle dans la Carte le Cap de St. Antoine, assez près de la nation des *Missorites*, on y voioit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osoient regarder,

det, parce qu'il y avoit de l'enchantement & quelque chose de furnaturel. Ces pretendus monstres affreux n'étoient dans le fond qu'un cheval assez mal peint avec du Marachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, qui ajoutoient qu'on ne fauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point été pressés pour éviter quelque surpris des Barbares, il nous auroit été facile de les toucher, car le Cap de St. Antoine, n'est point si escarpé, ni si élevé que la chaîne des Montaignes qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padoue qui est vers la source du Meschafipi. Ces Barbares ajoutoient de plus, que le Rocher où ces prétendus monstres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noyés dans cet endroit du Fleuve Meschafipi, parce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Matfigamea. Depuis ce temps là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoutumé de fumer & de presenter du tabac à ces marmoufets, qui sont peints fort grossièrement: & cela, disent ils, pour apaiser le *Manitou*, qui selon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, signifie un esprit malin, que les Iroquois appellent *Oikon*, qui est une espece de génie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce Fleuve Meschafipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Cana-

da, parce qu'il n'avoit pu passer au delà de ces monstres, en partie à cause qu'il en avoit été effrayé, & en partie aussi parce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols: mais je dois dire ici, que j'ay voié fort souvent en Canot avec ledit Sieur Jolliet sur le Fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux par les grands vents, dont pourtant nous étions heureusement échappés au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit tres bon Canoteur. J'ay donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusqu'aux *Akanfa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup de consideration pour les Jéuites, qui étoient Normands de Nation (par ce que son Pere étoit Normand,) m'a avoué qu'il avoit souvent oui parler de ces Monstres aux Outaouats, mais qu'il n'avoit jamais été jusques là, & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outaouats pour la traite des Castors & des autres Pelleteries. Il ajoutoit que ces peuples lui avoient souvent dit qu'on ne pouvoit descendre ce Fleuve à cause des Espagnols, qu'on lui avoit extrêmement fait appréhender. J'ay peu de foi à ce discours du Sieur Jolliet, parce qu'en effet dans toute nôtre route sur le Fleuve Meschafipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoître, que les Espagnols ayent accoutumé d'y voier, comme nous le faisons voir dans une autre * Relation.

* Elle se trouve dans le tome 5. du *Recueil de Voies au Nord*.



CHAPITRE XL I.

Description de la beauté du Fleuve Meschafipi, des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante, & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre qu'on y trouve.

Quand on est arrivé à 20. ou 30 lieues au dessous des *Maroa*, les bords de ce Fleuve Meschafipi sont pleins de cannes jusqu'à la Mer. On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de tres beaux côteaux avec des débarquements commodes & spacieux. L'inondation du Fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bord noiez on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieues. Nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On nous a assuré, qu'en largeur ce sont de vastes Campagnes où l'on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrêmement agréables, par des bois de haute fûtaie, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embaras.

Ces petites forêts bordent tout de même les Rivieres, qui coupent ces Campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en poisson, de même que le Fleuve Meschafipi. Au reste les crocodiles y sont fort à craindre, quand on se neglige. Les Sauvages disent, qu'ils entraînent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent surprendre: cependant cela arrive assez rarement, car après tout il n'y a point

d'animal, quelque feroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de venaison. On y trouve des taureaux sauvages, des cerfs, des chevreuils, des ours, des poules d'Inde, des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécasses, des tourterelles, des pigeons ramiers, des castors, des loutres, des martres, & des chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieues: mais nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voie des Castors en approchant de la mer. Nous pourrions parler de tous les animaux que nous avons trouvez dans nôtre route, & en faire un plus grand détail. Cependant nous avons cru, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire ici quelques uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ay déjà fait mention en passant, qui est assez semblable à un Rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, méllé de noir. Sa queue est sans poil & grosse comme un bon doigt, d'environ un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches des Arbres. Il a sous le ventre une espece de sac, où il porte ses petits, quand en le pourfuit.

Il n'y a point de beste farouche dans tout ce pays-là, qui soit dangreuse, pour les hommes. Celles qu'on appelle *Miebibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez semblable à celle d'un Loup cerrier, mais elle est beaucoup plus grosse. Elles ont le corps long, & aussi grand que celui d'un chreveuil, mais beaucoup

plus menu. Leurs jambes sont aussi plus courtes, & elles ont les pattes comme celles d'un chat, mais beaucoup plus grosses. Leurs griffes sont fortes & longues, & elles s'en servent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent dévorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, ensuite elles les emportent sur leur dos, & les cachent sous des feuilles, sans que les autres bêtes carnassières y touchent ordinairement. Leur peau, & leur queue ressemblent assez à celles du Lion, dont elles ne diffèrent qu'en grosseur à la réserve de la tête, qui est comme celle d'un Loup cervier.

Dans les terres, qui sont à l'Ouest de ce Fleuve Méschafipi il y a des animaux qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montré des pieds de charnez. Ce sont assurément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des Arbres de toutes espèces, que nous connoissons, & qui sont propres à tous les usages auxquels on les veut faire servir. On y voit les plus beaux cèdres du monde, & une autre espèce d'Arbre, qui jette une gomme si agreable, qu'elle surpasse les meilleures pastilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y sont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, lesquels ils creusent avec le feu. Nous en avons vu plusieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelque fois même davantage. Il y a aussi des Arbres propres à construire de grands Vaisseaux. Nous avons déjà dit, qu'on trouve dans les campagnes, du chanvre qui y vient sans semer. On y peut faire aussi du Goudron, particulièrement vers la Mer.

J'ay fait connoître dans ma Description de la *Louisiane*, que l'on trouve par tout des prairies, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vingt lieues de front, & de cinq ou six de profondeur, & toutes disposées à y mettre la charue. La terre y est noire & très-bonne, capable de fournir la subsistance à de grandes Colonies, qui s'y établissent. Les fèves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts arbres. Les pêcheurs y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligés de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres qu'ils cultivent dans leurs déserts, on y voit des Forests entières de Meuriers, dont on cueille des fruits dès le mois de May. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les fruits sont musquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La récolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'année. J'ay déjà dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit meur, & que l'autre étoit déjà levé. On y reconnoît peu d'hiver, si ce n'est par les pluies.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines, & nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où l'on en peut trouver en assez grande abondance & pour en fournir tout un Roiaume. Il y a des carrières de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaspé. Les Sauvages ne s'en servent

vent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples quoi que Barbares paroissent communément d'un bon naturel. Ils sont affables, obligeans, & dociles. Dans la seconde Relation * de cette Découverte nous férons connoître, Dieu aidant, les moeurs de tant de Nations différentes que nous avons vues. Il semble, que celles avec qui nous étions dans le temps que j'ay marqué au Chapitre precedent, n'ont aucun véritable sentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte réglé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de veneration pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui à tout fait, & qui conserve tout.

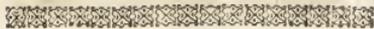
C'est pour cela que quand les Nadouessans, & les Issati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, qu'ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dès qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le presentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tohendionba Louis*, c'est à dire, fume Soleil.

Au reste cette rencontre du mot de *Louis*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque esperance de succès dans mon entreprisse, parce que c'est mon nom de Religion, & que je vois qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil

* C'est celle qui est inserée dans le tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.

sous ce nom de *Louis*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louis Basajche*, comme qui diroit, le Soleil qui paroît pendant la nuit. Ainsi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louis*. Mais pour mettre de la différence de l'un à l'autre, ils ajoutent le mot de *Basajche*, pour signifier la Lune. De tout cela on ne peut pourtant pas conclure, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce Fleuve. Ils lui presentent souvent le meilleur & le plus delicat de leur Chasse dans la Cabane de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi quand ils fument, ils pouffent la fumée qui sort de leur bouche vers les quatre parties du monde.



CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs: des manieres différentes de ces peuples du Meschassipi d'avec les Sauvages du Canada: Et du peu de fruit qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de Nations que l'on trouve dans l'Amérique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier tout différent des autres. Quand même elles ne se-
roient

roient qu'à dix lieues les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue que l'on puisse appeller universelle, comme nous voions par exemple, que la langue Franque est generale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des savans. Cependant ceux qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas des'entendre, lorsqu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chez ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Resident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada, soit dans leur maisons & cabannes, ou dans leurs mœurs, dans leur inclinations, dans leurs coûtumes & même dans la forme de la tête. Les peuples qui habitent le long du Fleuve Meschafipi l'ont fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointue que la leur.

Les Nations de ce Fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifs, & fort agifans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de prières, & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations qui habitent au bas du Fleuve, & le flambeau qu'on allume en sa presence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé de faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & d'autres Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils

distribuent leurs presens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables & qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons vu aucun de ces Sauvages du Fleuve, qui eût aucune connoissance des Armes à feu, non plus que des outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de pierre. En cela l'expérience nous à fait voir tout le contraire de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignés que de 30. ou 40 lieues des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux qui sont vers le Cap Floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on voit dans nôtre Europe: mais nous n'avons rien trouvé de tout cela excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la teste des femmes, & de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont gastées par le feu dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles & des jeunes garçons. Les guerriers sauvages nous ont fait connoître, qu'ils les apportent de fort loin devers la Mer du Sud, & qu'ils les reçoivent en échange de leurs Calumets de jafse de la part de certaines Nations, qui selon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

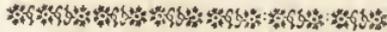
Je ne diray rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amerique, parce que j'en féray un plus ample recit dans un autre Ouvrage, qui desabusera bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la con-

Providence conduisoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses: pour moi je ne me considère que comme un instrument extrêmement foible pour la propagation des Misteres de l'Évangile, sur tout en comparaison de ces grands serviteurs que Dieu a employez à établir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avouër, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de son Esprit à nos Ministères modernes, pour espérer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siècles. Il ne se sert que de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes quand & comment il lui plaît.

Je me suis donc contenté d'annoncer de mon mieux selon mes forces & mes lumières, les principales veritez du Christianisme aux peuples avec qui j'ay eu habitude. J'ay dit que toutes ces Nations ont des langages différens. J'avois des principes de la Langue Iroquoise, & j'ay puisé depuis celle des Istiti, ou Nadouessans. Cependant tout cela m'a très-peu servi parmi les autres Sauvages; & ie ne pouvois me faire entendre que par des gestes, & par quelques termes de leurs langues, que j'apprenois insensiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oserois assurer, qué mes petits efforts pour la propagation de l'Évangile ayent produit des fruits considérables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoisse les effets secrets de sa grace & de sa parole, ni qui sache jusqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet égard c'est, que le gain le plus sur, que j'aye pu faire, consiste uniquement dans le baptême que j'ay fait de quelques Enfants, dont

j'étois moralement assuré de la mort. Au reste je m'ay pu travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Missionnaires, qui pourront se rendre dans ces vastes pays. Comme j'ay eu l'honneur de leur servir de précurseur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finiray mes jours de bon cœur en travaillant à mon salut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez jusques à présent des lumieres de la foi Chretienne. Mais afin de ne point ennuyer le lecteur, il est temps de poursuivre notre voiage jusques à la source du Fleuve Melchasiipi.



CHAPITRE XLIII.

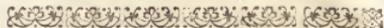
Description de la pêche, que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois. Et du changement des terres Et de Climat en allant vers le Nord.

Nous nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moien de subsister que par la Chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient assez rares au lieu où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruinent la Chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci après. Nous les tuions à coups de haches, ou d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb.

C'étoit alors le temps, que ces poissons fraioient, & on les voit ordinairement venir près des bords du Fleuve pour frayer. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau : & parce que nous en tuions tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande appréhension des gens, que nous avions laissés au Fort des Illinois, ou de Creve-cœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions éloignés de plus de cent lieuës, qui sont peu considérables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voient qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les nations du Nord, on ne se fâit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles dont le Fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce Fleuve est tout plein de ces Isles, sur tout depuis l'embouchure de là Rivière des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padouë, dont je parlerai ci-après. Cet expédient réussit, & en effet après avoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes assez éloignés de cette embouchure approchant du Nord. Au reste les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions vus dans les pays, qui sont au bas du Fleuve Mefchafipi.



CHAPITRE XLIV.

Description succincte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Mefchafipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padouë : de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de notre Voiage.

CE Fleuve, comme je l'ai déjà dit, a une lieuë de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Isles remplies d'arbres entrelasés de tant de Vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune Rivière considerable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la Rivière des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padouë, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oüest Nord-Oüest à sept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté de Levant on trouve d'abord une Rivière peu considerable: mais un peu plus loin on en trouve une autre appelée par les Sauvages *Ouisconfin*, ou *Misconfin*, qui vient de l'Est, & de l'Est Nord-Est. Après avoir fait soixante lieuës en remontant, on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une Rivière, qui serpente extraordinairement à sa source, & par le moiën de laquelle on pouvoit se rendre à la Baye des Puans. Elle est presque aussi grande que celle des Illinois, & se jette dans le Fleuve Mefchafipi, où elle perd son nom. Elle est située à cent lieuës en environ au dessus de celle des Illinois.

A vingt cinq lieuës plus haut remontant ce Fleuve du même côté de l'Est, on trouve la Rivière nommée par les Na-

Nadouïsans ou Ifati *Cbebadaba*, ou *Cbabaoûadaba*, c'est à dire Riviere noire. Nous ne l'avons considerée qu'à son embouchure, où elle nous parut assez peu considerable.

Trente lieuës plus haut on trouve le Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi, parce que parmi les Sauvages qui nous prirent, comme nous le verrons dans la suite, quelques uns vouloient qu'on nous cassât la tête. Ces gens venoient donc pleurer sur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de consentir à notre mort. Ce Lac, qui est formé par le Fleuve *Meschafipi*, à sept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant qui nous ait paru considerable. On en trouve seulement à son entrée & à son issue.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Est il y a la Riviere des Taureaux sauvages, dans laquelle on voit une quantité prodigieuse de Tortues. On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la suivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle se décharge avec rapidité dans le Fleuve: mais en la remontant on la trouve égale & sans rapides. Elle est bordée de hautes montagnes assez éloignées en certains endroits pour former des prairies: à son embouchure il y a des bois des deux côtez, & elle est aussi profonde & aussi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au dessus on trouve une autre Riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut se rendre au Lac Superieur, qui, comme nous l'avons dit, est plus grand que le Roiaume de France, jusques à la Riviere *Nissipikoüet*, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de Riviere du tombeau,

parce que les Ifati y ayant laissé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un serpent fonette, je mis sur lui selon la coutume une couverture blanche. Cette action d'humanité m'attira la reconnoissance de ceux de sa nation, comme ils me le firent paroître dans leur pays par un grand festin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce Fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y est interrompue par un Saut, que nous avons appelé de *St. Antoine de Padoüe*, parce que nous l'avons pris pour Patron de nos entreprises. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Islette de roche en forme de pyramide au milieu de sa chute.

Les grandes montagnes qui bordent ce Fleuve ne durent que jusques à la Riviere de *Ouisconsin* environ six vingt lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüest, & au Nord-Oüest, sans que nous ayons pu apprendre des Sauvages, qui ont remonté cette Riviere fort loin, quel est le lieu, ou elle prend sa source. Ils nous ont seulement fait connoître, qu'à vingt ou trente lieuës au dessus, il y a un second Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Sauvages, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonba*, c'est à dire la Nation des prairies.

A huit lieuës au dessus du Saut de *St. Antoine* en tirant vers la droite, on trouve la Riviere des Ifati ou *Nadouësans*. Elle est étroite à son entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ soixante & dix lieuës jusques au Lac des Ifati, où j'ai été fait Esclave par ces Barbares. C'est de là que cette Riviere, que nous avons appelée de *St. François*, prend sa source.

ce. Ce dernier Lac se repand dans de grands marais, où il croit de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croit dans les terres marécageuses, même dans des Lacs qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau; & cela sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine: mais elle est de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

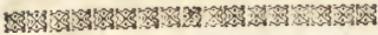
Les Sauvages la recueillent, quand elle est meure. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écorces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des canars, des cignes, & des farcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année en la faisant cuire en maniere de bouille hors du temps de leur Chasse.

Le Lac des Issati est situé environ à soixanté & dix lieuës à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre deux: maison y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voiage qu'avec' peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cause des détours qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Rivière du tombeau. Nous pri-

mes ce chemin & nous n'y trouvâmes plus que les os du cadavre de ce Sauvage, dont j'ai fait mention ci-devant. Les Ours en avoient mangé toute la chair après qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches que les Parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre qui étoit à côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de vâches ou taureaux sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le voiage qu'elle doit faire pour se rendre au pais des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoüessans, les *Tintonba*, qui veut dire gens des prairies, les *Oüadebatbon*, ou gens de Riviere, les *Chongasketon* ou la nation du Chien ou du Loup, car le mot de *Chonga* chez ces peuples signifie un Loup ou un Chien, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüessious. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillants, grands coureurs & très-bons archers. Ce fut une partie de ces Nations qui m'arrêta prisonnier, & qui me mena au haut du Fleuve Meschafipi avec nos deux Canoteurs, de la maniere que je vais le raconter dans le Chapitre suivant.


 CHAPITRE XLV.

*L'Auteur est arrêté avec les deux Cano-
teurs par six vingt Sauvages, qui, a-
pres plusieurs attentats sur leur vie,
les menerent enfin au haut du Fleuve
Mefchafipi.*

Nous avions accoutumé de faire nos prieres trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toujourn à Dieu de pouvoir rencontrer de jour les Sauvages. Leur coutume est de tuer comme ennemis tous ceux qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépouilles, cômme de haches, de couteaux & choses semblables, qu'ils estiment plus que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats & pour gens de cœur.

Nous avions considéré avec beaucoup de plaisir le Fleuve Mefchafipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêché de reconnoître s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux mêmes en ces contrées là comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquons ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuions, quand ces animaux passoient le Fleuve à la nage.

Je faisois de profondes reflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'ex-

ercice de la priere, & sur les avantages que l'on en tire, dans le même tems que les miennes furent exaucées. Le 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre Canot sur le bord du Fleuve, j'aperçus tout d'un coup environ à deux heures après midy cinquante Canots d'écorce conduits par six vingt Sauvages tout nuds, qui descendoient d'une fort grande vitesse sur ce Fleuve pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouillon du coq d'Inde que nous faisons cuire, & nous étant promptement embarqués, nous allâmes au devant d'eux criant, par trois fois *Mifsigouche* & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, Camarades, nous sommes des hommes de Canots de bois. C'est ainsi, qu'ils nous appellent, quand nous sommes dans de grands vaisseaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous investirent donc, & nous tirèrent quelques fleches de loin: & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main ens'approchant de nous, ils empêchèrent leur jeunesse de nous tuer.

Ces hommes plus brutaux que ceux du bas Fleuve sautèrent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous abordèrent ainsi avec des cris, & des huées épouvantables. Nous ne faisons aucune resistance, parce que nous n'étions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que notre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du Fleuve. Nous leur presentâmes d'abord quelques morceaux de

de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux proferèrent ces mots Miamiha, Miamiha : mais nous n'entendions point ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec notre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le Fleuve Mefchafipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'état par conséquent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrêmement lugubre, & avec un méchant muchoir de toile d'Armenie, qui me restoit, j'essuyois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoître qu'ils avoient dessein de nous massacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans notre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris qu'ils faisoient retentir tous ensemble, & ils nous faisoient redoubler les coups d'aviron devant eux, afin d'aller plus vite, pendant que nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du Fleuve nous déchargeâmes notre Canot, & notre équipage, dont on nous avoit déjà dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire notre coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages.

Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour delibérer sur ce qu'ils feroient de nous, les deux premier Chefs s'approchèrent & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous casser la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit notre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettay au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de Tabac noir, après quoi baissant la tête, je leur fis connoître avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce present en adoucit plusieurs d'entr'eux, Ils nous presentèrent donc du castor à manger, en nous mettant selon leur coutume, les trois premiers morceaux à la bouche après avoir soufflé dessus, parce que la viande étoit chaude. Ensuite ils posèrent leur plat d'écorce devant nous pour nous laisser manger à notre fantaisie. Tout cela ne nous empêcha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu notre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient néanmoins dans la resolution de vendre bien cher leur vie, & de se défendre courageusement au cas, qu'on nous vint attaquer. Pour moi je leur dis, que j'avois resolu de me laisser tuer sans résistance afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux : cependant nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas surpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Rifolution que les barbares prirent d'em-mener l'Auteur avec fes deux hommes dans leur pays au haut du Fleuve Mefchafpi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Naarhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous mafſacrer, & qui avoit le corps peint me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de Tabac de leur pays, après quoi il y fit fumer premiere-ment tous ceux de ſa bande, & enfuite tous les autres, qui avoient reſolu de nous tuer. Il nous fit ſigne d'aller avec eux dans leur pays, & ils s'en retournerent avec nous. Ainſi leur ayant fait rompre leur entrepriſe contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occaſion de pouvoir continuer nos découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes prieres devant ces Barbares. Plusieſ d'entr'eux me voyant remuer les lèvres me diſoient d'un ton fier, *Ouackanché*, mais comme je ne ſavois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils ſe mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que ſi je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient ſans miſericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prieres en cachette & pour ne plus irriter ces Barbares, je ſuivis l'avis du dernier: mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma ſuite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croioient que j'y allois cacher quel-

Tome II.

ques marchandifes ſous terre. Ainſi je ne ſavois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de veüé.

Cela m'obligea de dire enſin à nos deux hommes que je ne pouvois me diſpenſer de dire mon Office, que s'ils nous maſſacroient pour ce ſujet, je ſerois la cauſe innocente de leur mort auſſi bien que de la mienne; qu'ainſi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enſin ce peril ne devoit pas me diſpenſer de mon devoir. Au reſte ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouakoncho* que le livre que je liſois étoit un méchant eſprit, comme je j'ay appris depuis étant parmi eux. Je connus donc à leurs geſtes, qu'ils en avoient quelque averſion. ainſi afin de les accoutumer je chantois pendant le chemin les Littanies à livre ouvert. Ils crurent que mon Breviaire étoit un eſprit, qui m'aprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHAPITRE XL.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attentent ſouvent à notre vie.

LEs insultes que ces Barbares nous firent pendant nôtre route ſont au deſſus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flèches, un arc, & une méchante peau paſſée, qui leur ſert ordinairement de couverture à deux perſonnes. Les

Ss

nuits

nuits sont encore assez froides en cette saison, parceque nous aprochions toujours du Nord : ainsi on avoit besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant que nous ne pouvions aller aussi vite qu'eux, firent entrer trois guerriers dans notre Canot. L'un se mit à ma gauche, & les deux autres se rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les pussions suivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieues par jour, lors qu'ils sont pressés d'aller à la guerre, ou qu'ils ont dessein de surprendre leurs ennemis. Ceux qui nous avoient pris étoient de divers villages, & fort partagez dans leurs sentimens à notre égard. Nous nous cabannions tous les soirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé notre Calumet de paix, & nous lui faisons connoître par là, que nous nous mettions sous sa protection.

Mais l'envie se mit parmi les Sauvages. Le Chef nommé *Aquipagetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation, tourna toute sa vengeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils qu'il avoit perdu à la guerre; & il prétendoit par là porter ceux qui étoient de sa bande à le vanger, à nous tuer, & à se saisir de tout notre équipage afin de pouvoir poursuivre ensuite les ennemis. Mais les autres Sauvages, qui étoient charmez de nos marchandises d'Europe, étoient bien aises de nous conserver, afin d'attirer d'autres Européens chez eux. Ils souhaitoient surtout d'avoir du fer, qui leur étoit fort pretieux, & dont ils avoient reconnu l'usage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois ou quatre outardes & coqs d'Inde d'un coup de

fusil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs fleches.

Nous avons reconnu depuis, que les mots *Manza Ouäkancbé* signifient du fer qui a un méchant esprit. C'est ainsi qu'ils nommoient un fusil qui brise les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles, qu'elles percent sans briser les os que fort rarement. C'est pour cela aussi que ces peuples guerissent plus facilement les blessures, qui se font à coups de fleches, qu'on ne fait celles de nos fusils.

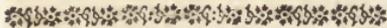
Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieues en remontant le Fleuve depuis la rivière des Illinois. Nous navigeames avec eux pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord & tantôt au Nord Ouest selon les rhombs de vent, qu'il faisoit, & selon le jugement que nous en avons fait par la Bouffole. Ainsi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les suivre, nous fimes plus de deux cens cinquante lieues sur le même Fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot, & ils rament depuis le matin jusqu'au soir sans discontinuer. A peine s'arrêtent ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les suivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes afin de nous faire aller plus vite. Notre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs; de sorte que nous avions besoin d'eux pour aller aussi vite qu'eux. Nous cabannions ordinairement quand il pleuvoit; mais quand il faisoit beau, nous couchions à terre sans abri. Nous avions par là le moien de contempler les Astres & la Lune, quand elle éclair

roit

roit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danser le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit ; & le Capitaine chez lequel ils alloient envoioit en cerémonie à ceux qui chantoient, un guerrier de sa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans son Calumet de guerre, qui se distingue de celui de paix par la diversité des plumes.

La fin de cette espece de Sabbat se faisoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient plusieurs fleches, & les presentoient croisées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amèrement, & ils les leur donnoient à baiser nonobstant la force de leurs cris. Au reste les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards ne s'éveillaissent presque tous à la pointe du jour, de peur d'être surpris par leurs ennemis. Dès que l'Aurore paroissoit, l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques uns passoient autour des Iles pour tuer quelques bêtes fauves, & les plus alertes alloient par terre pour découvrir par le moien de la fumée le lieu où étoient leurs ennemis.



CHAPITRE XLVIII.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midy.

Pendant que les Sauvages du Nord sont en guerre, ils ont accoutumé

de se poster toujours sur la pointe de quelques unes de ces Iles dont le Fleuve est plein, afin d'y être en seureté. Ceux du Sud, qui sont leurs ennemis, n'ont que des Pyrogues, avec lesquelles ils ne peuvent pas voguer fort vite, parce que ces Pyrogues sont fort pesantes ; & il n'y a que les Nations du Nord, qui aient du bouleau pour faire des Canots d'écorce. Les peuples du Sud sont privez de cet avantage. Ainsi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Riviere en Riviere pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils se voyent découverts, ils sont en assurance, pourvû qu'ils aient le temps de rentrer dans leurs Canots. Pour ceux, qui les poursuivent par terre, ou dans des Pyrogues, ils ne les sauroient atteindre, ni les poursuivre avec assez de diligence.

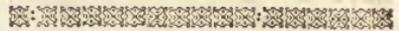
Pour ce qui est de faire la guerre par embuscade, les Sauvages du Nord y surpassent toutes les Nations du monde, à cause qu'ils sont fort patients à souffrir la faim, & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à coup seur dans les embuscades, parce qu'ils sont toujours assurez du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toujours à bout à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver par la fuite.

Pendant les dix neuf jours de nôtre navigation qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguctin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisâ de faire halte sur le midi dans une grande prairie, située à l'Oüest du *Meschasipi*. Ce Chef avoit tué un gros Ours fort gras. Il en fit un festin aux principaux Chefs

de guerriers. Après le repas ces Sauvages marquez tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genre, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'Ours, & parfemez de plumes rouges & blanches, & la tête chargée de duvet d'oiseaux, dansoient tous en tenant les poins sur les côtez, & frapoyent de la plante du pied contre la terre d'une si grande force, que les marques y paroissoient. Pendant cela l'un des fils du Maître de la ceremonie donnoit à fumer à tous ces gens dans le Calumet de guerre, & continuoit de pleurer fort amèrement. Le Pere qui gouvernoit toute la ceremonie lugubre, en l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de soupirs & de sanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout son corps de ses larmes: après quoi il s'adressoit tantôt aux guerriers & tantôt à moi, me mettant les mains sur la tête, & faisant la même chose à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Louis* qui dans sa langue signifie le Soleil. Il se plaignoit à cet Astre de la mort de son Fils, & par là tâchoit d'obliger tout son monde à le vanger de ses ennemis.

Pour nous autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croions que tout cela tendoit à nous faire peirir. En effet nous avons reconnu dans la suite, que ce Barbare en avoit voulu fort souvent à notre vie: mais voyant la contradiction qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y oppoisoient, il nous fit remarquer, & se servit d'autres ruses pour avoir peu à peu les Marchandises de nos gens. Il n'osoit les prendre hautement comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit que ceux

de sa nation ne le blamassent de lâcheté, vice que les plus Barbares ont en horreur.



CHAPITRE XLIX.

Ruses & artifices d'Aquipaguéтин pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évenemens de nôtre voyage.

IL est aisé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguéтин* étoit fort rusé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ses parens défunt, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & ensuite il nous faisoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises d'Europe les os du défunt, & d'essuier les larmes qu'il avoit repandues pour lui & pour son fils, qui avoit été tué par les *Miamis*.

Pour apaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de Tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la rassade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche: & voilà comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoître que ce qu'il nous demandoit ainsi n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers qu'il avoit amenez avec lui: & en effet il leur distribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faisoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour lui que ce que nous lui don-

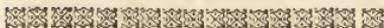
donnions de bon bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi à cause des larmes que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faisoit venir un de ses fils, qui pleuroit à sa place. Son dessein en cela étoit d'exciter la compassion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de poursuivre ensuite leurs ennemis, & de vanger ainsi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoit par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chassoient des troupes de taureaux sauvages, & les forcoient de passer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats. Ils laissoient le reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avouer que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre assaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernières années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amérique. Dans nôtre dernier voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant réduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que souvent nous ne mangions point pendant vingt & quatre heures, & quelquefois même davantage. La raison en est, que dans ces petits Canots d'écorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses : ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent dénué de toutes les choses nécessai-

res à la vie. Si nos Religieux de l'Europe étoient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinences pareilles à celles que nous avons faites si long temps dans l'Amérique, on ne leur demanderoit point d'autres preuves de Canonisation : mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jeûnes c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout à fait volontaires. Nous faisons, comme on dit ordinairement, de nécessité vertu.



CHAPITRE L.

Des Vieillards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere dont les Sauvages allument du feu par friction.

Pendant plusieurs nuits il y avoit des Vieillards qui venoient pleurer fort amèrement sur nous. Ils nous frotoient souvent les bras & tout le corps de leurs mains, & nous les mettoient ensuite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir ; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude, & je ne savois qu'en penser. Il me sembloit que ces Barbares pleuroient, parce que quelques uns de leurs guerriers avoient résolu de nous tuer : & je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion qu'ils avoient du mauvais traitement qu'on nous faisoit : ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

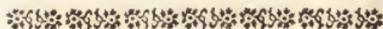
Dans une autre occasion Aquipaguetin

tin rentra dans ses facheuses humeurs. Il avoit si bien ménagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Naarbetoba* qui nous protegoit, nous fumes obligez de nous aller placer avec nôtre Canot & nôtre equipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit absolument resolu de nous casser la tête; & cela nous obligea de tirer encore d'une caisse vingt couteaux & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mêcontens.

Ce malheureux regardant ses gens les uns après les autres sembloit hésiter, leur demandant leur avis pour savoir s'il refuseroit ou s'il accepteroit nôtre present. Comme nous baissions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faisoit semblant d'être nôtre protecteur, & qui l'étoit peut-être en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous enmena dans sa Cabanne. Un de ses freres prenant des flèches les cassa toutes en nôtre presence, pour nous assurer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laissèrent seuls dans nôtre Canot sans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait jusques-là, & ils demeurèrent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieues de navigation un autre Chef vint à nous & nous fit débarquer. Ensuite il arracha de l'herbe, & en fit trois petits monceaux, sur lesquels il nous fit asséoir. Enfin il prit un bout de bois de cedre tout plein de petits creux ronds, dans l'un desquels il mit une baguette plus dure que le cedre. Il frota rudement cette baguette entre les paumes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il

se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son pais.



CHAPTRE LI.

Ceremonie des Barbares, lors qu'ils partagerent les prisonniers, & continuation du voyage par terre.

APrès donc que nous eûmes ainsi voyagé dix neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieues du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du Fleuve Meschafipi, après quoi ils s'assemblèrent pour aviser à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separèrent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils se saisirent de nôtre Canot, prirent tout nôtre equipage, & mirent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en servissions pour retourner chez leurs ennemis. Ils cachèrent les leurs dans des aunayes pour s'en servir lors qu'ils voudroient aller à la chasse, & quoi que nous pussions nous rendre commodément par eau dans leur pays, ils nous obligèrent pourtant de faire soixante lieues par terre.

Ils nous faisoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour jusques à deux heures de nuit, & nous passions

les

les Rivieres à la nage. Ces Barbares, qui font pour la plupart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage sur la teste, & nos deux Canoteurs, plus petits que moi, sur leurs épaules, parce qu'ils ne savoient pas nager. En sortant de l'eau, qui étoit souvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toujours vers le Nord, à peine pouvois-je me soutenir. La gelée même continuoient encore toutes les nuits dans cette saison là. Nous avions donc les jambes toutes ensanglantées des glaces que nous rompions à mesure que nous passions des Lacs ou des Rivières à gay. Nous ne mangions qu'une fois en quatre-vingt heures: encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages ne nous donnoient qu'à regret.

J'étoit si foible, que je me suis souvent couché par terre, resolu de mourir plutôt que de suivre ces Sauvages, qui marchois d'une viftesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes sèches des prairies par lesquelles nous passions: ainsi nous étions obligés par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un chapeau, sur la tête pour me garantir de l'ardeur du Soleil pendant l'été: mais ie le laissai tomber bien de fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme sur ma teste. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient allumé, tant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard du Gay ne m'eut souvent fortifié dans ce pénible & facheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parce que les vivres &

les forces me manquoient si continuellement



CHAPITRE LI.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de notre équipage avec mes Ornaments sacerdotaux, & ma Cassette.

Après avoir fait environ soixante lieues de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché, jour & nuit sans délai, passé des Lacs & des Rivières à gay, & souvent même à la nage, comme nous approchions du village de ces peuples, qui sont situés dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagèrent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut qu'ils ne s'entretuassent pour le rouleau de tabac de la Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples font plus de cas du tabac que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de tres bon parmi eux: mais celui que nous avions étoit si bien filé, & si bien tourné en andouillettes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raisonnables d'entr'eux nous firent connoître par signes, qu'ils donneroient plusieurs peaux de Castor à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient: mais les autres prétendant nous avoir pris comme Esclaves, parce qu'ils disoient que nous portions des armes à leurs ennemis, soutenoient qu'ils n'étoient pas obligés de donner aucun retour pour les choses qu'ils nous prenoient.

Tout cela se passoit ainsi, parce que cette bande étoit composée de deux

deux ou trois peuples différens. Les plus éloignez craignant que les autres ne retinssent toutes les marchandises dans les premiers villages où ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard pour ce qui me regardoit, que pour les marchandises de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc aussi ma Chafuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le Calice, qu'ils n'osèrent toucher. Voiant que ce vase d'argent doré reluisoit ils fermoient les yeux, & ils nous firent connoître depuis, que c'étoit un esprit qui les féroit mourir. Ils voulurent briser une cassette que j'avois, & qui fermoit à clef, & ils me firent connoître, que si je ne l'ouvrais, ou si je n'en rompois la serrure, ils le féroient eux mêmes avec des roches pointues qu'ils me montrèrent. Le sujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette cassette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté plusieurs fois pour visiter ce qui y étoit en fermé, parce qu'ils n'avoient aucune connoissance des clefs, ni des ferrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas se charger de la cassette, mais seulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent qu'il y avoit si peu de choses, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laissèrent là.

CHAPITRE LIII.

La troupe approche du village. Conseil des sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception que nous firent ces peuples, & de l'usage, qu'ils firent de ma Chafuble.

Après cinq fort grandes journées de marche par terre sans nous reposer que tres peu pendant la nuit à la belle étoile, nous aperçumes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de notre-petite Armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous vimes des Cabannes aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes seches, où ces Barbares ont accoutumé d'attacher & de brusler les Esclaves, qu'ils ont conduits chez eux. Ils firent chanter le Picard du Gay qui tenoit entre ses mains & secouoit une calebasse remplie de cailloux ronds. Je vois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs différentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir, & nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquèrent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs voeux & plusieurs prieres que les Chrétiens doivent faire à Dieu en

de

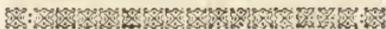
de semblables occasions, ces Barbares nous donnèrent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la présentèrent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez, qui sont des graines noires, qu'elles font sécher au Soleil pendant l'été, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamans les appellent en leur langue *Clakchiesien*.

Pendant ce Festin, qui étoit le meilleur repas que nous eussions fait, depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moy. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me presenta à fumer dans son Calumet de paix, & reçut en même temps celui que nous avions apporté, comme le Symbole de l'union qui devoit être désormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour son fils à la place de celui qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Naarhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette séparation nous fut fort sensible, quoy qu'elle fût mêlée de quelque plaisir de voir qu'on nous laissoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour se confesser, parce qu'il ne pouvoit encore se rassurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares, & cela l'obligea de m'embrasser cordialement, & de me demander pardon du passé après l'avoir demandé à Dieu. J'eusse été ravi de voir Michiel Ako dans de semblables dispositions. Je ne laissai pourtant pas de leur donner à l'un & à

l'autre des marques d'une extrême tendresse.

Enfin les Sauvages nous conduisirent chacun à leurs villages & nous separerent ainsi. Nous marchâmes à travers des marais dans l'eau jusqu'à mi-jambe pendant une lieue de chemin, au bour duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçurent dans l'un des trois Canots d'écorce qu'elles avoient amenez, & me menèrent à une petite lieue de là dans une petite Isle où étoient leurs Cabanes.



CHAPITRE LIV.

Reception faite à l'Auteur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour le guerir de ses fatigues. Usage qu'ils font de sa Chapelle, & de ses Ornaments.

J'Arrivai dans ce lieu au commencement du mois de Mai. 1680. Je n'en puis marquer le jour précisément, parceque les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêchèrent de faire toutes les petites observations, que j'eusse bien voulu faire. D'ailleurs il y a environ sept ou huit heures de différence entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amérique septentrionale, à cause de la retrogradation du Soleil. Nous avions toujours eu le Cap à l'Ouest depuis la Rochelle jusques à Quebec, & depuis Quebec au Sud Ouest jusques à ce que nous fûmes arrivez à Meschasipi, ce qui faisoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation consistoit en un mouvement

vement inconstant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinait du Nord au Nord-Ouest. Jamais nous ne pouvons être assurés de nos estimés dans les voyages de long cours, à moins que d'être assurés du chemin que nos vaisseaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle est la variation de l'Eguille en chaque parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhomb de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ay eues.

À l'entrée de la Cabane du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroïssoit d'un âge décrepit, nous presenta à fûmer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras, en pleurant fort amérément. En cela il me temoignoît la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. & en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soutenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'Ours auprès du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabane me fit coucher & m'oignit ensuite les cuissés, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de Chat Sauvage.

Le Fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade ma Chasuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme considerable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la veneration. La ceinture de prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui servoit de bretelles, & il portoit en triomphe ce qu'il appelloit *Louis*

Chinnen, qui signifie, comme je l'ay pris depuis, la Robe de celui qui se nommoit le Soleil. Apres que ces Sauvages eurent fait fervir cette Chasuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent present à des peuples qui leur font Alliez, & qui demeurent à l'Ouest à quatre ou cinq cens lieues de leur pays. Ils étoient venus chez eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

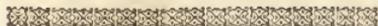
Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux passées du ventre de Taureaux Sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de Castor. En même tems il me montra six ou sept de ses femmes; car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'ay pris ensuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. Ensuite il posa devant moy un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poissons blancs pour me regaler. Il donna ordre à tous ceux qui étoient là, de m'appeler du nom que je devois avoir selon le rang que je tenois dans cette nouvelle Parenté.

Ce nouveau Pere voiant que je ne pouvois me lever de terre, que par le moi en de deux personnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à fûer, se lièrent le prépuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Taureaux Sauvages, & y fit poser des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après quoy il me fit signe de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis

fis comme les Sauvages qui étoient avec moy. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguétin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le secondèrent, & me mettant tous la main sur le corps, ils me frotterent en pleurant amèrement. Cependant je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pû je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois-foible. Ils continuèrent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine, ce qui me rendit la vigueur, & je me sentis aussi sain & aussi fort qu'auparavant.



CHAPITRE LV.

Faim que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa boussole, & une marmite de fer qu'il avoit. Il compose un petit Dictionnaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & le Celibat.

JE passois souvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguétin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucanez pour me nourrir, & les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Ile voisine avec ses enfans, des hommes & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bêche, que j'avois portées, & dont Aquipaguétin faisoit fort grand cas.

Cet homme, pour se rendre plus considérable parmi sa Nation, assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur présence il me demandoit ma boussole, que j'avois gardée avec moy. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec railon, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit assez habile Orateur, persuadoit aussi à tout son monde, que nous étions des esprits, & capables de faire des choses qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours qui étoit fort pathétique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirant en moy ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de la figure d'un Lion, dont nous nous servions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaisseau n'étoit pas si sujet à se casser, que les chaudières ordinaires, lesquelles sont plus fragiles, de sorte que nous voiant sans Chaudronnier pour les raccommoder au besoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'osèrent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant enveloppée de quelque Robe de Castor, & ils en donneroient une si grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faisoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient osé se rendre ni dormir même dans la Cabane, si elle y eut été.

Nous voulûmes en faire présent à quelques Chefs: mais ils ne vœurent ni l'accepter ni s'en servir, parce qu'ils croioient qu'il y avoit quelque malin Esprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples sont sujets à de pareilles superstitions. Les Jon-

gleurs leur font croire tout ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux sans pouvoir me faire entendre: mais la faim commençant à me presser je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moien de leurs enfans. Je me familiarisois avec eux autant qu'il m'étoit possible, afin de m'instruire.

D'abord que j'eus appris le mot de *Tatchiabien*, qui signifie en leur langue, comment appellez tu cela? Je fus bientôt en état de raisonner des choses les plus familières avec eux. Cela m'étoit assez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprète, qui entendit les deux langues. Ainsi par exemple, pour demander le mot de courir je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabane, afin qu'ensuite je pusse mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui signifie courir. Les Chefs de ces Barbares voient mon inclination à apprendre leur langue me disoient souvent, *Vatchison égagobé*, c'est à dire, Esprit, tu prens bien de la peine: mets du noir sur le blanc. Par ce moien ils me faisoient souvent écrire, ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain: mais je ne voulus point coucher sur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule de se servir à toute heure. Ils me reitéroient souvent le mot d'*égagobé* pour me dire, Esprit, mets donc aussi ce mot comme les autres.

Ils se divertissoient ainsi avec moy, & se disoient souvent l'un à l'autre, quand nous interrogeons le Pere Louis, car ils m'avoient ainsi entendu nommer par nos Canoteurs, il ne nous répond pas: mais dès qu'il a regardé ce qui est blanc, parce qu'ils n'ont point de

terme pour designer le papier, il nous répond, & nous fait entendre ses pensées. Il faut, ajoutoient ils, que cette chose blanche soit un Esprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui difons. Ils tiroient une Consequance delà; c'est, que nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'esprit que moy, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moy sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voioient qu'il tomboit de la pluie en si grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chasse, ils me disoient de la faire cesser. Je savois déjà assez de leur langue pour leur repondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui qui étoit le grand Capitaine du Ciel étoit le Maître de la pluie & du beau temps, & qu'il dispoit en general de tous les evenemens des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me disoient de faire dependoit du premier Moteur, & non pas de moy, qu'il m'avoit envoyé chez eux pour se faire connoître comme leur Createur & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voiant distingué par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'ayant point de connoissance du Célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoutumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse que je leur faisois. Je leur disois donc, en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieues de notre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la mort:

que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, éloigné de mon pays, où toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres. Mais attens l'été, nous irons tuer des Taureaux Sauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te récompenser du mauvais temps, que tu passes. J'avois été fort content, s'ils m'eussent donné à manger, comme à leurs enfans: mais ils se cachotent de moi, & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu: & quoy que les femmes aient par tout plus de tendresse que les hommes, cependant elles conservoient le peu de poisson qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me considéroient comme un Esclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs ennemis. Elles préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne; en quoi il est bien certain qu'elles avoient raison.

Il y avoit pourtant des Vieillards, qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une manière fort triste. L'un m'appelloit son petit Fils, l'autre son Neveu, & tous ensemble me disoient, j'ai compassion de te voir si longtemps sans manger, & d'apprendre, que tu as été si mal-traité dans ton voyage: Ce sont de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont voulu tuer & qui t'ont dérobé tout ce que tu avois. Si tu veux des Robes de Castors, ou de Taureaux Sauvages pour essuyer tes larmes, nous t'en donnerions: mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons présenté.



CHAPITRE XL I.

Le plus considerable Chef des Issati & Nadouessans fait de grands reproches à ceux qui nous avoient pris. L'Auteur baptise la fille de Mamenisi.

LE nommé Ouasicoudé, c'est à dire le Pin percé, le plus sage & le plus considerable de tous les Chefs des Issati & des Nadouessans, fit paroître de l'indignation contre les Guerriers qui nous avoient si maltraités. Il dit en plein conseil, que ceux, qui nous avoient volé ce que nous avions, étoient semblables à des Chiens affamés, qui derobent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuient; que ceux, qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard, méritoient qu'on les regardât comme des Chiens, puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes qui leur apportoient du fer & des marchandises, dont ils n'avoient point eu de connoissance jusques là, & qui leur étoient pourtant si utiles; qu'il trouveroit un jour le moien de se vanger de celui qui nous avoit causé cet outrage. Cette reprimande étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouasicoudé, & même cette action genereuse fut fort utile à toute la Nation, comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois visiter souvent les Cabanes, je trouvay un jour l'enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'ayant un peu examiné, je vis, que cet enfant n'échaperoit pas de sa maladie. Je priay nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment, & je leur fis connoître, que je croiois être obligé en conscience de le baptiser. Michel

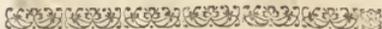
Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabane où cet enfant étoit malade, & me dit pour s'excuser, que je favois que pour n'avoir pas voulu discontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru risque d'être massacrés par les Sauvages; qu'ainsi il étoit à craindre que le Baptême que nous allions faire ne nous exposât au même danger.

Ce malheureux aimoit mieux sentir à quelques superstitions des Barbares, que de m'aider dans un si louable dessein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me suivit pour servir de Parrain, ou plutôt de témoin à ce Baptême. Je nommai cet enfant Antoinette, à cause de St. Antoine de Padoué, d'autant plus que ledit Picard du Gay s'appelloit Antoine Augue. Il étoit natif d'Amlens, & neveu de Monsieur du Cauroi Procureur Général des Prémontrez, depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écorce faite d'autres ustensiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en versai sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ses paroles, *Créature de Dieu, je te baptise au nom du Père, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet enfant.

Au reste je n'accompagnai ce Baptême d'aucune autre Ceremonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celui d'enfvelir le premier Enfant de ces pays là, qui eût été honoré de St. Baptême. Je ne saï si la douceur de ce linge avoit causé quel-

que espèce de soulagement à cette nouvelle baptisée; mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa mere, qui croioit que j'avois guéri son enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye.

Si cet enfant fût revenu en santé, il eut été fort à craindre, qu'elle n'eut suivi les traces de ses Parens, & qu'elle ne fut demeurée dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire & la sauver; car si ceux de la nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & continuent à pécher sans la Loi, ils periront, comme dit d'Apôtre, sans la Loi. J'étois donc fort aisé que Dieu eut retiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, si elle venoit à guerir, & que cela ne servît à l'engager dans l'erreur & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers que j'ai couru, au soin que j'avois pris de baptiser cette enfant.



C H A P I T R E L V I I .

Ambassade envoyée aux Issati par des Sauvages, qui habitent à l'Ouest de ces Peuples. Ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Anian, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

Sous l'Empereur Charles Quint nos Peres Récollets furent les premiers envoyez par son ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Missionnaires, & depuis ce temps là ils furent au delà de la Mer vermeille. La plus remarquable

ble des Epoques du Détroit d'Anian est au temps de nôtre Excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexique. Nous avons déjà fait mention de lui.

Dans la fuite du temps on a reconnu que ce Détroit d'Anian étoit imaginaire. Plusieurs personnes distinguées par leur grand savoir sont de ce sentiment, & je puis joindre ici une preuve de cette vérité à toutes les leurs. C'est que pendant que j'étois parmi les Issati & les Nadouëffans, il y vint quatre Sauvages en Ambassade chez ces Peuples. Ils venoient de plus de 500 lieues du côté de l'Ouest. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Issati, qu'ils avoient marché quatre Lunes : c'est ainsi qu'ils appellent les mois. Ils ajoutoient que nous étions au Levant à l'égard de leurs Contrées; qu'ils avoient toujours marché pendant ce temps là sans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chasse dequoi subsister. Ils nous assuroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anian, & qu'assurément ils n'avoient ni rencontré ni passé dans leur route aucun grand Lac : c'est le terme dont les Sauvages se servent pour représenter la Mer, ni aucun bras de Mer.

Ils nous certifièrent de plus, que la nation des Assenipoualacs, dont le Lac est marqué sur la Carte, & qui sont au Nord-Est des Issati, n'étoit qu'à six ou sept journées de nous : que toutes les nations de leur connoissance qui sont à l'Oüest, & au Nord-Oüest, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vastes Pays, mais seulement des Rivieres, qui décendent du Nord au travers des nations voisines de leurs Confins du côté du grand Lac, c'est à

dire de la Mer; que là il y a des Esprits, & des Pygmées ou perits hommes, parce qu'en effet ils sont d'une très-petite stature, comme les peuples plus avancez les en avoient assurez, & que toutes les nations qui sont situées au delà de leurs pays, & qui sont les plus proches d'eux, habitent dans des prairies, & dans des campagnes immenses, ou l'on trouve quantité de taureaux sauvages & de castors, qui sont plus gros que ceux du Nord, dont le poil tire plus sur le noir, & qu'on y voit aussi plusieurs autres bêtes fauves, qui fournissent de très-belles pelletteries.

Les quatre Sauvages susdits, qui étoient venus en Ambassade, nous ont encore assuré, qu'il y a fort peu de forêts dans les pays par lesquels ils avoient passé pour se rendre au lieu où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de taureaux sauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre dont ils se servent, n'en aiant & n'en connoissant point d'autres.

Toutes les circonstances que nous venons de rapporter sont connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anian, comme on le represente ordinairement dans les Cartes : & pour preuve de la croiance que j'en ai, j'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels vaisseaux, que Sa Majesté Britannique, ou les Hauts & Puissans Seigneurs des Etats Generaux des Provinces Unies trouveront à propos d'y envoyer pour en faire l'entiere découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que la gloire de Dieu, la propagation de l'Evangile, l'instruction de tant de peuples aveugles & ignorans, qu'on negligé depuis tant de Siècles, & l'utilité du Commerce, qui étant bien entendu,

aug-

augmentera de plus en plus entre les sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, ceux de Sa Majesté Britannique & ceux des dits Hauts & Puissans Seigneurs la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vue, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premièrement à mon Prince naturel, au Roy d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, auxquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient tres mal recompensé de mes pénibles voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien de l'Europe. Je sai qu'en penser. Depuis plusieurs années quelques efforts que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus sur l'Océan, aient pu faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pu y reussir jusques à present: mais par le moien de ma decouverte j'espere, Dieu aidant, que toute l'Europe verra qu'on pourra trouver un passage commode pour s'y rendre. On pourra en effet se transporter par des Rivieres capables de porter de gros Vaisseaux dans la Mer pacifique, & de là il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon sans passer sous la ligne Equinoctiale. Ceux qui auront leu ma Relation, & qui examineront un peu la Carte qu'on y a jointe, reconnoîtront aisément la verité de ce que je dis.



CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages. Refus que les deux canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. Francois.

A Près deux mois ou environ de mauvais jours passez chez les Issati & les Nadouessans, ces Nations s'assemblerent pour la chasse des Taureaux Sauvages, & les Chefs en aiant réglé les lieux, afin de ne se point embarrasser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Ouest avec environ deux cens familles. Mais me souvenant de la réprimande que le grand Chef Ouassicoudé lui avoit faite, pour le mauvais traitement que j'avois receu de lui, je craignis, qu'il ne s'en vengeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui repondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est à dire dans leur langue, des Européens à la Riviere de Ouissconfin, qui se décharge dans le Fleuve Metchasipi, & que selon la promesse qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnues; que s'il vouloit tourner de ce côté là, j'en aurois bien de la joye. Il y seroit venu volontiers, mais ceux de sa bande l'en empêchèrent.

¶ Nous descendimes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680 vers le Sud avec le grand Chef Ouassicoudé, & environ 80 Cabanes de 130 familles, & 250 Guerriers. Les
Sau-

Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allèrent à quatre journées plus bas pour y prendre du Bouleau afin de faire un plus grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon Calice de vermeil avec mes petits livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la Chasse, & je ne garday que mon Breviaire avec moy, afin de n'être point chargé

Je me mis sur le bord d'un Lac, que forme la Rivière de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passoient fort vite les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir, & Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long temps. Cette réponse brusque & mal-honête me causa beaucoup de chagrin, voyant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux mêmes l'avoient souvent reconnu chez des personnes de la première qualité, où j'étois reçu avec toutes sortes de marques de distinction, pendant qu'on les laissoit à la porte.

Dieu qui par sa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inspira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fust plus petit que celui de nos Européens. J'y fus continuellement occupé à en vider l'eau avec un plat décorce, parce qu'elle y entroit par plusieurs petits trous, en quoy j'eus assez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être mouillé: cependant il fallut prendre patience. On pouvoit bien dire

Tom. II.

de ce petit bâtiment, que c'étoit un Coffre à mort, à cause de sa fragilité & de son peu de valeur. Ces sortes de Canots ne passent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette sorte de navigation.

A nôtre débarquement du soir, le Picard me fit excuse, pour leur Canot qui étoit à demi pourri, & qui se fust indubitablement brisé, si nous y eussions été trois, en sorte qu'il nous eût fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette manière, sur tout nous trouvant parmi des peuples Barbares; qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800 lieues des habitations du Canada par les circuits qu'il falloit faire pour y retourner; que s'ils avoient reçu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées que je faisois à quelques asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remèdes, que je conservois soigneusement.

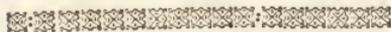
J'ajoutay à tout cela, que j'avois eu le moiën par là de sauver la vie à quelques uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des Serpenssonnettes, dont je parle dans mon autre Relation; que d'ailleurs je rasois proprement la couronne que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18 ou 20 ans, que ces Barbares ne le pouvant faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant les cheveux avec des cailloux plats, qu'ils ont fait rougir dans le feu: que je n'avois pu rien gagner sur eux pour leur salut à cause de leur stupidité naturelle; qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la

Vv

par-

partie animale: mais qu'au reste j'avois gagné leur amitié par les services que je leur avois rendu: qu'ils nous auroient sans doute tuez après nous avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eussent reconnu que j'avois des remedes propres à rendre la santé aux malades choses dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en se retirant chez son hoste me pria de l'excuser: mais le grand Chef Ouaficoudé aiant pris l'action inhumaine de nos deux canoteurs, les fit venir au conseil, & leur dit, qu'il me retireroit désormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté plusieurs fois sur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malheureux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fusse avisé de rompre trois flèches en présence de ce brave Chef, nos deux canoteurs présents, il les auroit indubitablement fait tuer à l'instant: ainsi Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toujours si favorablement en toutes choses. Nos deux hommes en étant surpris, me promirent ensuite une entiere fidelité.



C H A P I T R E L I X.

Les Sauvages font balte au dessus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils se trouvent en necessité de vivres. L'Auteur va avec le Picard à la Riviere d'Ouisconfin. Aventures de leur voyage.

Quatre jours après nôtre départ pour la Chasse des Taurreaux Sauvages, les Barbares firent hal-

te à huit lieues au au dessus du Saut de Saint Antoine de Padoue sur une eminen-
cence, qui étoit vis a vis de la Rivière de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs Chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des Cerfs, des Chevreuils & de Castors: mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit il avoir un morceau de viande. Il falloit se contenter d'aval-
ler du bouillon une fois en vingt & quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moy de chercher des fenelles, des groseilles, & de petits fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extrême necessité nous fit donc prendre la resolution au refus, que Michel Aco fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la Rivière de Ouisconfin, de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trente lieues, pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu que je viens de marquer, & c'est de quoy il nous avoit assuré avant son départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, si l'un des trois ne fust resté avec eux; car ces Barbares, selon le sentiment du grand Chef Ouaficoudé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux canoteurs. Mais Michel Ako, qui appréhendoit de

de souffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais consentir. Voiant donc qu'il avoit pris gout à la vie de ces Sauvages je priay leur Chef de me laisser aller avec le dit Picard, & c'est ce qu'il m'accorda.

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné un couteau pour nous deux, & une robe de castor: tout cela pour faire environ deux cent cinquante lieuës de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisons le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padoue nous aperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un chêne vis à vis de la grande chute d'eau. Ce pauvre aveugle spirituel y pleuroit amèrement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une Robe de Castor passée. Elle étoit blanche par dedans & garnie de porc-épic.

Ce Barbare s'offroit apparemment en Sacrifice à ce Saut, qui de soi-même est affreux, & a quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs qu'il disoit en pleurant à chaudes larmes, & en s'adressant à cette Cascade, Toi, qui es un Esprit, fais en sorte, que ceux de ma nation passent ici tranquillement sans malheur; que nous puissions trouver un grand nombre de taureaux sauvages, & que nous soions assez heureux pour vaincre nos ennemis, & pour faire un bon nombre d'esclaves, que nous amènerons ici pour les tuer devant toi; après les avoir beaucoup fait souffrir. Les Mesfeneks, c'est ainsi qu'ils appellent la Nation des Outouagamis, ont tué de nos Parens. Fais en sorte que nous

puissions nous vanger sur eux de cet affront.

C'est ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chasse des taureaux, ils allerent attaquer leurs ennemis. Ils en tuèrent en bon nombre, & ramenérent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme je l'ai dit ailleurs. Au reste quand ils manqueroient cent fois leur coup après une cérémonie telle, que nous venons de la décrire; si le hazard les y fait réussir une seule fois cela suffit pour les rendre obstinez dans leurs coutumes superstitieuses. Cette Robe de Castor offerte ainsi par cette espece de Sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent pareilles rencontres.

A une lieuë au dessous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boîte à poudre qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je lui fis voir un Serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & escarpée, & montant de cette maniere, il s'approcha insensiblement de plusieurs nids d'hirondelles pour en manger les petits. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles qu'il avoit apparemment dévorées; mais nous fîmes tomber ce monstreux reptile à coups de pierres dans la Rivière. Il avoit une langue en forme de lance, & d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en ficmit en songe pendant la nuit, & il me dit que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. En effet cet

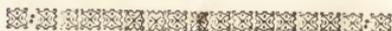
hom ne d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la fraïeur de son fonge. Le souvenir de ce Serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait impression sur mon esprit.

Comme nous descendions le Fleuve Meschafipi avec une assez grande vitesse, parce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques uns de nos Sauvages cabanez, & chargez de viande de Taureaux Sauvagez. Ils nous en offrirent fort libéralement : mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes que nous serions tous écrasés. Quinze ou seize Sauvages entrèrent au milieu de la troupe, aiant leurs Castètes à la main, ils renversèrent la cabane de ceux qui nous avoient conviez, & prirent toute leur viande, & l'huile d'Ours qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boïaux, dont ils se frotterent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord que c'étoient des ennemis, & peu s'en fallut que le Picard du Gay ne perçât le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche que le Picard m'avoit laissez. Mais par bonheur je me retins, sans quoi sans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux que nous eussions tuez,

D'abord nous ne connoissions pas ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laissez au dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, qui se disoit mon Oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la viande avoient mal fait, de devancer

ainsi les autres à la Chasse, & que selon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de le piller puis qu'ils étoient causes que les Taureaux Sauvages prenoient la fuite, avant que la nation fût assemblée : ce qui causoit un notable préjudice au public. Car quand ils sont assemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ainsi ils ne peuvent leur échaper.



CHAPITRE LX.

Chasse des Tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande nécessité avec son Compagnon de voyage.

Pendant environ soixante lieuës de navigation nous ne tuâmes qu'un chevreuil, qui passoit la Riviere à nage. Les chaleurs étoient si grandes alors, que la viande se gâtoit en vingt & quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux Tortues, mais nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouïe fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de précipitation au moindre petit bruit. Nous en primes pourtant une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres & dont l'écaïlle étoit mince, & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de lui couper la tête, elle pensa me couper le doigt avec ses dents qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manège nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre : mais un coup de vent fort impétueux le chassa au milieu du grand Fleuve. Le Picard étoit allé dans les prairies avec son

son fusil pour tacher de tuer un Taureau Sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jeter promptement mon habit sur la Tortue que j'avois renversée sur le dos, afin qu'elle ne put se sauver, & je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal; après quoi je me mis à la nage pour rattraper notre Canot, qui descendoit fort vite emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osay lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, avec le reste de notre petit équipage. Je le pouffois donc devant moy, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnay le bord peu à peu environ à un demi quart de lieue de l'endroit où j'avois laissé la Tortue.

Le Picard revenant de la Chasse, ou il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la Tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontay diligemment le Fleuve en Canot, & je n'eus pas plutôt repris mon habit, que je vis plus de soixante Taureaux, ou Vaches Sauvages avec leurs veaux, qui traversoient le Fleuve pour gagner les terres du midy. Je les poursuivis en canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit que je fis, & eut le temps de rentrer dans le canot, pendant que le chien que nous avions avoit poussé en jappant un bande de bêtes sauvés dans une des Isles de ce

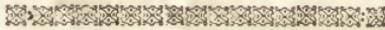
Fleuve. Il les en chassa ensuite, & comme elles passôient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fusil, qui lui cassa la tête. Nous l'attirâmes à bord. C'étoit une Vache Sauvage qui pesoit cinq ou six cens livres. Les Taureaux sont plus charnus, & pésent davantage: mais parce que nous ne pouvions pas la mettre tout à fait à terre, nous nous contentâmes de couper les meilleurs morceaux que nous pûmes trouver, & laissâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24 heures que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du Fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, ie faisois cuire dans notre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous nous vîmes obligez de rester là deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moien de l'Orvietan en poudre, qui nous fut souvent d'un grand secours dans le voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passay souvent sans m'en apercevoir près d'un Serpent Sonnette de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta ensuite dans le Fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous charger de beaucoup de viande à cause de la petitesse de notre Canot. D'ailleurs les chaleurs excessives la corrompoient d'abord: ainsi nous nous en vîmes bientôt privez, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le ma-

tin, nous ne favions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce voyage. Nous ne trouvions pas toujours des bêtes fauves & nous n'en pouvions pas tuer quand nous voulions.

Les Aigles, que l'on voit en abondance dans ces vastes pays, laissoient par fois tomber des brèmes, ou de grandes carpes, & d'autres poissons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs Aiglons. Nous trouvâmes un jour un Loutre, qui mangeoit sur le bord du Fleuve un grand poisson, lequel avoit sur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le Picard le vit, il s'ecria, qu'il voioit un Diable entre les pattes du Loutre: mais sa surprise n'empêcha pas, que nous ne fissions bonne chère de ce poisson. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'Eturgeon à long bec.



CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la Riviere d'Ouisconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous ne subsistons que par un pur miracle de la Providence.

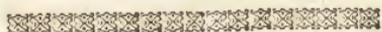
Après avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette Rivière. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cent lieues de nous, parut tout d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet de 1680. Nous crûmes d'abord qu'il vouloit nous

tuer parce que nous l'avions quitté, quoy que ce fust de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle Avoine, avec un bon morceau de Taureau Sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens qui devoient nous apporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous lui dimes. Il s'en alla lui même à Ouisconsin: mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ce qu'il nous enverroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à son retour, le Picard étoit allé à la Chasse dans les prairies, & j'étoit resté seul dans une petite cabane, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui est ardent en cette saison, sous nôtre couverture qu'un Sauvage m'avoit rendu. Aquipaguetin me voiant seul s'approcha avec son Casse-tête à la main. Je me saisis promptement de mes deux pistolets de pèche, & d'un couteau, que le Picard avoit retiré des mains des Barbares. Je n'avois pas dessein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; mais je voulois seulement lui faire peur, & l'empêcher de me massacrer, au cas qu'il en eut envie.

Aquipaguetin me tança rudement de ce que je m'exposois de la sorte aux insultes de leurs Ennemis: ajoutant qu'au moins je devois me mettre de l'autre coté du Fleuve pour ma seureté. Il voulut m'emmener avec lui, me disant, qu'il avoit trois cens Chasseurs avec lui qui tuoient plus

tuoiient plus de bêtes fauves que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de suivre son avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuay donc ma route vers la Riviere d'Ouisconfin, ou je ne trouvoy point les hommes de renfort, què le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moy pensâmes perir de faim en cent occasions differentes, & nous fûmes obligez de remonter le Fleuve avec des peines & des difficultez incroyables.



CHAPITRE LXII.

Grande nécessité où l'Auteur se trouve avec son compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse

LE Picard, qui avoit été fort mal-traité par les Sauvages aima mieux hazarder sa vie que de remonter le Fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer, & cela nous obligea à les menager. Ainsi nous les partageâmes en vingt pour ne tirer plus que des Tourterelles, ou des Ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eumes recours à trois hameçons, que nous amorçames avec de la Barbue puante, qu'une Aigle avoit laissé tomber. Nous ne primes rien pendant deux jours, & nos nous vîmes ainsi dénuiez de tout moiendesubsister. Nous redoublâmes nos prieres de bon cœur, comme chacun peut penser: parmi tout nôtre defastre le Picard ne put s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu

de bien meilleur cœur, s'il avoit de-quoi se bien rassasier.

Je le consolay, & me consolay moi-même du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute la force pour tacher de trouver quelque Tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une Tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une affiète ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde que je mangeois le fiel de cet animal ce qui me mit toute la bouche dans une amertume extrême. Je la ringay promptement avec le même empressement que j'avois mangé auparavant.

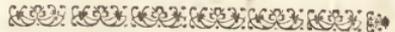
Nonobstant cette grande disette nous ne laissâmes pas d'arriver dans la Riviere des Taureaux Sauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorcez d'un poisson blanc, qu'un Aigle avoit laissé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui, nous secourut visiblement dans cette occasion. Nous avions redoublé nos prieres avec beaucoup d'ardeur, & à peine les avions nous achevées vers les dix heures du soir que le Picard entendit du bruit. Il quitta les prieres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux Barbues si grandes que je fus obligé d'aller à son secours pour les tirer de l'eau. Nous ne songeâmes point à ôter le limon de ces monstrueux poissons, qui pesoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous le coupâmes par pièces, & nous les fîmes rôtir sur des charbons, parce que nous ne pouvions les faire bouillir. Par malheur notre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eumes mangé quelques

ques tranches de ces Barbus, & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu grâces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos, nous entendîmes du bruit sur le bord de la Riviere des Taureaux, où nous étions environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous ouïmes, qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de *Nikanagé*, c'est à dire mon Ami voilà qui est bien. J'avertis le Picard qu'au langage je croiois, que c'étoient des Illinois, ou des Outouâgamis, qui sont Ennemis des Isîati, & des Nadoïessans. Mais comme il faisoit ungrand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnus, que c'étoit le Sauvage Mamenisi pere de cette petite fille, que j'avois baptisée aux Isîati, à qui le Picard avoit servi de parrain ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnut, & passa qu'il revenoit de la Chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à discrétion, & nous assura que tous les Sauvages de sa Nation descendoient la Riviere, qui se décharge dans le Fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, descendirent cette Rivière des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguétin avoit raconté en passant à toute la Nation, comment le Picard & moi nous étions exposez à faire le voyage d'Ouisconsin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamèrent tous la lâcheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en présence de tous

les Sauvages, si je ne l'en eusse empêché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage & d'affection.



C H A P I T R E L X I I I .

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier sauvage.

Les femmes sauvages cachèrent leur provision de viande à l'embouchure de cette Riviere des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'adresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous le verrons ci-après. Nous descendîmes encore une fois le Fleuve en chassant avec cette multitude de Canots dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre-vingt lieues de chemin. Les sauvages cachoient d'espace en espace leurs Canots sur le bord du Fleuve dans des roseaux, ou dans des Isles, & ils entrèrent sept ou huit lieues au delà des montagnes dans des prairies, où ils tuerent à diverses fois jusques à cent ou six vingt taureaux & vaches sauvages. Ils laissoient toujours sur le haut des montagnes quelques uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs ennemis.

Pendant tout ce temps là je pensois un sauvage, qui m'appelloit ordinairement son frere. Il lui étoit entré un chicot bien avant dans le pied, & j'y mettois une emplâtre, lorsque l'alarme se mit tout d'un coup dans le Camp. Deux cens Archers accoururent, & ce genereux sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandon-

na, & courut plus vite que les autres pour avoir sa part de la gloire du combat : mais au lieu d'ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre blessé eut bien de la peine de revenir au Camp. Durant cette alarme les femmes & les filles sauvages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour se joindre à son hôte, & je restai seul avec le nommé *Otchimbi* : mais après la seconde Chasse je fus réduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingt ans. Cette vieille ne laissoit pas de pousser à la rame, & de frapper souvent de son aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi, & cependant j'étois obligé de faire souvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur disposition, & c'étoient elles qui distribuient les portions à chacun. Je rafois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Religieux. Au reste ils la portent jusqu'à l'âge de quinze, seize, ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plattes rougies dans le feu. Ces femmes me faisoient beaucoup de gré de ce que je rafois ainsi leurs enfans.

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre Camp. Les Vieillards qui étoient en faction au haut des montagnes nous avertirent qu'ils voioient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu où l'on voicait paroître du monde, & c'étoit à qui dévanceroit son camarade à la course. Mais pour tout exploit ils ne ramenèrent que deux femmes de leur Nation, qui venoient

Tome II.

avertir, qu'une partie de leurs gens qui étoient allés à la chasse vers le bout du Lac Supérieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoutoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient veus, & qui avoient été esclaves chez les Outouagamis, & chez les Iroquois, dont ils entendoient la langue; que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu où nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols, ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai dit ci-devant. Ces gens fachez de ce que nous les avons prévenus dans nos Découvertes avoient envoieé du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre voyage. Ils pensèrent donc à se procurer la connoissance des Nations que nous avions veües, afin d'y aller en commerce dès qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.



CHAPITRE LXIV.

Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre Camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & lui aux Issati & Nadoüesfans. Je jette ma couverture sur un mort, ce qui plût aux sauvages.

LE 28. Juillet 1680. nous commençames à remonter le Meschafipi pour

Xx

pour

pour la troisième fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande Chasse, prirent la résolution de retourner à leurs villages, & nous pressèrent de nous y en aller avec eux, nous promettant de nous conduire jusqu'aux Nations qui habitent au bout du Lac Supérieur. Ils disoient qu'ils avoient dessein de faire alliance avec ces peuples par notre moyen. Là se trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes equipés moitié en guerre, & moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages, à six vingt lieues ou environ du pays des Barbares qui nous avoient pris. Ils nous prièrent, parce que j'avois quelque connoissance de la langue des Iffati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils souhaitoient, sur tout ayant appris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas fréquenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver, & il me dit en particulier par maniere de confiance, que ceux qui l'avoient envoyé ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voiant que je faisois la couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire que j'étois son frere aîné.

Tout cela fut cause que les Sauvages me traitèrent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistance assez largement. Ainsi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au salut de ces Barbares. Il faut avouer qu'ils m'écoutoient assez: mais il faudroit demeurer parmi eux des années entières, pour y faire quelque progrès, tant ils sont grossiers, stupides & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padouë, nom que nous lui avions donné, & qui selon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit où le Serpent monstrueux dont j'ai fait mention, montoit sur le Roc escarpé pour y devorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids, je lui racontai la fraieur qu'en avoit eu le Picard en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisai afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me satisfaire en cela, parce qu'il en avoit perdu l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faits, lors qu'ils nous prirent, jusques là même qu'ils avoient voulu nous tuer plusieurs fois; qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les fraieurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Iffati le 14 d'Août 1680. où je retrouvai mon Calice de vermeil, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en présence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher, parce qu'ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croient qu'il y a du sortilege dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le Tabac, que j'avois planté avant notre départ étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des choux & des autres legumes que j'avois semés, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des
Can-

Cannes. Les Sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convièrent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingt hommes nus. Oûasiconde le premier Chef de la Nation parent du mort que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de Taureaux Sauvages, blanchie & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette Robe sur la tête, & m'en couvrit le visage en disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, celui dont tu as couvert le corps mort, couvrir le tien qui est vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames, car ces peuples croient la transmigration des ames. Ce que tu as fait à l'égard du défunt est de grand prix. Toute la Nation t'en loué, & t'en remercie.

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi ledit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Pere Louis, c'est ainsi qu'il m'avoit ouï appeler par nos Européens, est plus grand Capitaine que toi. Sa Robe, parlant de ma Chasuble de brocard, qu'on m'avoit dérobée, que nous avons envoyée à nos Alliez qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauva-

ges marchent bien, & font quinze lieues par jour : ainsi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étendue du chemin qu'ils font pendant trois mois.



CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le sieur du Luth & moi sur le sacrifice d'un de ces Barbares.

Sur la fin de Septembre voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénués des provisions nécessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous résolûmes de leur faire connoître que pour avoir du fer, & d'autres choses qui leur seroient utiles, il étoit à propos que nous retournassions en Canada; qu'ils seroient dans un certain temps que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous serions l'autre avec des marchandises de l'Europe, qu'on leur donneroit à bon prix; qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmènerions avec nous dans notre pays, & que nous les ramènerions de même l'année suivante pour aller ensuite au devant d'eux les avertir de notre retour, afin qu'ils vissent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner si effectivement ils

envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux qui furent d'avis d'y venir, & qui se présentèrent pour cela. Mais ils changèrent de sentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de Nations, qui étoient leur Ennemis jurées, & qui ne manqueroient pas de se saisir par force de leur hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens; qu'au reste nous ne pourrions pas les en empêcher, étant aussi peu de gens que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peuples qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre considération ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux qui seroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'esprit. Ils ont même le sens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous passions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis-jurez, nous devions les détruire pour les venger de divers outrages qu'ils en avoient reçu, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller & revenir avec nous, afin qu'ils pussent avoir du fer & d'autres marchandises, qui leur étoient nécessaires, & dont ils traiteroient tres volontiers avec nous. Ce qui fait voir, que ces Barbares sont pleins de vengeance & de ressentiment contre leurs ennemis, en quoy on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien disposé pour les lumieres de l'Evangile.

Enfin Ouiscoudé leur grand Chef ayant consenti en plein Conseil à nôtre retour, après nous avoir regalez du mieux, qu'il pût à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déjà dit, que cette avoine est meilleure & plus saine que le riz.

Ensuite il nous marqua, avec un crayon sur une feuille de papier qui me ressoit, la route que nous devions suivre pendant quatre cens lieues de chemin. Au reste ce Geographe naturel nous dépeignit nôtre chemin si exactement, que cette Carte nous servit aussi utilement, que la Bouffole auroit pu faire. Et en effet en la suivant ponctuellement nous arrivames au lieu, ou nous avions dessein de nous rendre sans nous égarer de nôtre route en aucune manière.

Nous nous disposames donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mimes en deux Canots, & nous quittames ces peuples après la décharge de tous les fusils de nos hommes, ce qui donna une terrible fraieur à ces Sauvages. Nous descendimes la Rivière de St. François, & ensuite le Fleuve Meschafipi. Deux de nos hommes sans en rien dire prirent les deux Robes de Castor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padoue, & que ces Barbares y avoient attachés à un Arbre comme par une espece de Sacrifice. Cela causa quelque contestation entre le Sieur du Luth, & moy. Je louay cette action de nos deux hommes, qui faisoient voir en cela, qu'ils improvoient la superstition de ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces Robes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris que nous faisons d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne nous vinsent insulter en chemin.

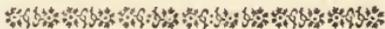
J'avoue qu'il y avoit quelque fondement à ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les regles de la prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces
deux.

deux Robes les accommodoient, & qu'ils ne se foucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colère à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommoday ce différent. Le Picard & Michel Ako se rangèrent du party de ceux qui avoient pris les Robes en question, & cela auroit pu causer quelque malheur: mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, parce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouiscondé prendroit toujours nos interets à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous descendîmes le Fleuve fort agreablement en challant aux bêtes fauves.

Nous nous arrêtâmes près de la Rivière Ouisconfin pour boucaner de la chair de Taureaux ou vâches Sauvages, que nous avions tuez en chemin. Pendant le séjour que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations que nous avions quittées, nous abordèrent en Canot pour nous dire que leur grand Chef Ouiscondé aiant pris qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous poursuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabane, où il consultoit de cette affaire avec ses associez, & qu'il lui avoit cassé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait sauter la cervelle sur ceux qui étoient presens à ce Conseil, afin d'empêcher l'exécution de son pernicieux dessein. Nous regalâmes ces trois Sauvages, ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ses pre-

miers transports, & fit paroître qu'il craignoit que ces Barbares ne nous vinssent attaquer dans nôtre voyage. Il eut poussé la chose plus loin: mais voyant que nos hommes lui tenoient tête, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modera encore pour cette fois, & je les appaisay enfin en les assurant que Dieu ne nous abandonneroit point au besoin, & que pourveu que nous missions toute nôtre confiance en lui, il fauroit nous delivrer de tous nos Ennemis, parce qu'il est le maître des hommes & des Anges.



CHAPITRE XLVIII.

Le Sieur du Luth est épouventé d'une Armée de sauvages, qui nous surprit avant que nous fussions dans la Rivière d'Ouisconfin.

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire, que les trois Sauvages dont nous avons parlé, étoient véritablement des Espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils faisoient qu'on avoit enlevé les Robes de Castor, dont il a été fait mention ci-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de gré ou de force celui qui les avoit prises, à les remettre au lieu où elles étoient auparavant. Je prévoyois que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus donc encore Mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisay tout ce bruit en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit confervé dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion,

puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle même.

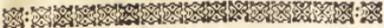
Deux jours après toute la viande boucanée pour nôtre provision étant en état, nous nous préparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous apperçûmes une Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cent cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvantez : mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Iffati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnay que deux hommes s'embarquassent avec moy dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisième homme pour ramer, afin que demeurant au milieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois pris fin d'adoucir les Sauvages, dont je savois assez bien la langue. Je laissay donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'il ne falloit point, qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'approcher, qu'il falloit que nos gens demeurassent fermes dans leurs postes avec leurs Armes en état. Ensuite je m'en allay droit à ces Barbares en remontant le Fleuve qu'ils descendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef je criay après Ouifcondé en repetant son nom plusieurs fois à haute voix. Je l'aperçus enfin qui venoit à moy à force de rames. Pendant tout cela aucun de ses gens ne me fit insulte, ce qui me

fut de bon augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux temoigner la confiance que j'avois en leur parole. Nous mimes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne où étoit le Sieur du Luth, qui voulut embrasser leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coutume de s'embrasser à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit simplement qu'à présenter le meilleur morceau de viande cuite qu'il pouvoit avoir, & que si le Chef en mangeoit, nous pouvions être sûrs qu'il ne nous feroit fait aucun tort.

Cela reussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de Tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoy que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agreable que celui de nos gens. Ainsy ces Sauvages, sans faire aucune mention des Robes de Castor dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouifcondé me dit d'offrir une brassé de Tabac de la Martinique au Chef Aquipaguctin, qui m'avoit adopté pour son fils; ce qui produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittant prononcèrent par plusieurs fois à haute voix le mot de Louis, qui comme nous l'avons dit, signifie le Soleil. Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon nom fera long temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.


 CHAPITRE LXIV.

Voyage de l'Auteur avec ses Compagnons depuis l'embouchure de la Rivière d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans.

Les Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Missorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du Fleuve Meschafipi, qui sont les irreconciliables ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne put s'empêcher de dire à nos hommes que j'avois tous les Sujets du monde de croire, que le Vice-Roi du Canada me feroit un favorable accueil, si nous pouvions nous rendre auprès de lui avant l'hiver, & qu'il fouhaitoit de tout son cœur, qu'il pût avoir été chez autant de Nations que moy.

Nous trouvâmes en remontant la Rivière d'Ouisconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bateaux dans l'espace de plus de cent lieues. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroyables que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Evangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici

je ne puis m'empêcher de dire, que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en desfricher les terres, ils y vivroient heureusement, & y subsisteroient beaucoup mieux qu'ils ne font ici. J'ay vu des terres qui peuvent fournir aisément trois récoltes par an. L'air est incomparablement plus doux, & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continuera jamais mieux les progrès, que par le grand commerce qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

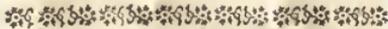
Après environ soixante & dix lieues de navigation dans la Rivière d'Ouisconsin, nous trouvâmes un portage d'une demie lieue, qu'Ouiscondé nous avoit marqué dans sa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laissâmes des marques par les Croix que nous fîmes sur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une Rivière, qui serpenoit presque autant que celle des Illinois le fait à sa source. Après six heures de navigation à force de rames, qui nous faisoient aller fort vite, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis à vis de l'endroit, où nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut tirer un cigne qui voloit & cela fit tourner le Canot; mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligés de rompre plusieurs écluses de Castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces Ecluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante. que les hommes ne sauroient égaler. Volume. Nous trouvâmes plusieurs

de ces Etangs, & des retenues d'eau faites avec des pieces de bois en forme de chauffée, que les Castors y avoient faites.

Nous passâmes ensuite quatre Lacs, qui sont formez par cette Rivière, & c'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, les Kikapous, & les Outouagamis, qui y sèment du blé d'Inde pour leur subsistance. Tout ce pays là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous fîmes ensuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, parce que les Sauvages y vont souvent se décharger le ventre & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le visage tourné au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieues de chemin par eau depuis notre départ du pays des Ifsati & des Nadoueffans, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans laquelle fait une partie du Lac des Illinois.



C H A P T R E L X V I I I .

L'Auteur avec ses compagnons séjourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On célèbre la Messe en ce lieu, Et on passe l'hiver à Mifilimakinak.

Nous trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans. On appelle ainsi la Nation qui y habite, parce qu'elle demouroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la Mer du Sud. Mais elle en a été chassée par ses ennemis, & est venue demeurer dans cette Baye, la-

quelle est à l'Ouëst des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient apporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flacon d'étain, dont je me servis pour dire la Messe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel assez léger, fort joliment travaillé: mais je rencontraï par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois qui se fauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & presque détruits pendant mon voyage, & dans le temps que j'avois été Esclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pere Zénobe Mambré, que nous avions laiséz parmi les Illinois.

Quelques uns d'entr'eux se rendirent donc au lieu où j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains à la reserve du Calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'aportèrent quelques jours après, moiennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois célébré la Messe faute de vin. Nous eussions pu en faire dans notre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vray, que nous avons trouvé beaucoup de raisins dans les endroits, par lesquels nous avions passé. Nous en avons même fait du vin, que nous avons mis dans des gourdes. Mais il nous manqua chez les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boi-

te de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y prêchai. Nos hommes se mirent en état de communier, & communierent en eser pour rendre grâces à Dieu de nous avoir conservés parmi tant de détours & de perils que nous avions courus, parmi les monstres que nous avions eûs à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre & dans lequel, après cent lieues de navigation nous nous rendîmes en côtoyant la grande Baye des Puans à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligés d'y hiverner, parce que tirant toujours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait perir.

Par la route que nous étions obligés de faire, nous étions encore à plus de quatre cens lieues du Canada. Je rencontrai parmi ces peuples Hurons avec beaucoup de satisfaction pour moi, le Pere Pierfon Jesuite fils du Receveur du Roi de nôtre Ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors passablement bien. Ce Religieux retenant toujours de la franchise & de la droiture de nôtre pays, se distinguoit par son humeur bien faisante, & me paroissoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout à fait tourné du côté de la candeur & de la sincerité. En un mot il me sembloit être tel que tout vrai Chretien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je passai mon hyver fort agreablement

Tom. II.

après tant de maux & de fatigues que j'avois souffert dans nôtre découverte.

Pour employer le temps utilement je prêchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Advent, & du Carême afin d'entretenir nos hommes, & plusieurs autres Canadiens qui étoient en traite pour amasser des pelleteries qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieues du Canada. Voilà comment certaines gens font autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outtaouïacts & les Hurons assistoient souvent à nos Cérémonies dans une Eglise couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie. Mais ces Sauvages venoient plutôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les Regles de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes, mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits; qu'en effet, s'ils avoient été aussi loin que nous, les Nations étrangères n'auroient pas manqué de les tuer; que cependant nous passions par tout sans crainte, & que nous savions nous attirer l'amitié de tous ceux que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faisons des trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moien de plusieurs grosses pierres, nous enfonçons des filets à vingt & vingt cinq brasses d'eau, pour y prendre du poisson blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes aussi des Truites saumonées, qui pesoient souvent jusques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous servoit à manger plus agreablement nôtre blé d'Inde, qui étoit

Y y

no-

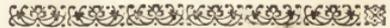
notre nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boisson que du bouillon de poisson blanc, que nous buvions tout chaud. J'ay déjà dit, que quand ce bouillon est froid il se fige comme de bonne gelée de veau.

Pendant nôtre séjour en ce lieu là le Pere Pierçon se divertissoit souvent sur la glace avec moy. Nous courrions sur le Lac avec des patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manège, lors que j'étois à Gand d'où l'on se rend à Bruge avec beaucoup de plaisir en trois heures, lors que le canal est gelé. C'est le divertissement ordinaire de ces deux Villes, & leurs habitans s'entretienent ainsi les uns les autres pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouer sans faire tort aux autres Religieux, que ceux de St. François sont extrêmement propres à faire les établissemens des Colonies. Ils font un voeu fort étroit de pauvreté, & ne possèdent rien en propre. Ils n'ont que le simple usage des choses nécessaires à la vie. Ceux qui nous donnent quelques meubles en font toujours les maîtres, & les peuvent retirer quand il leur plaît : c'est en effet ce qui nous est recommandé par les Ordres de plusieurs Papes, & sur tout par nôtre Règle, qui est la seule que l'on trouve insérée dans le Droit Canon.

Ce qui se passa à Missilimakinak pendant cet hyver est une preuve de la vérité que je viens de remarquer. Quarante deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu là pour le commerce qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prièrent de leur donner le Cordon de St. François. Je leur accorday leur demande, & à chaque fois que je distribuois un Cordon, je faisois une petite exhortation à celui qui

le recevoit, & je l'affociois aux prieres de l'Ordre. Ces gens vouloient me tenir avec eux, & me faire un établissement, où ils pouroient se retirer de temps en temps auprès de moy. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me fourniroient ma subsistance, selon qu'on la peut avoir dans ces Pays là. Mais la plus part de ceux qui me faisoient cette proposition, negotioient en ce pays là sans ordre. Je leurs fis donc connoître que le bien commun de nôtre decouverte devoit être preferé à leurs avantages particuliers, & je les priay de me laisser retourner en Canada pour un plus grand bien.



C H A P I T R E L X I X .

Depart de l'Auteur de Missilimakinak, Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grands Ours & particularitez de la chair de cet animal.

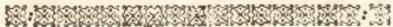
NOUS partimes de Missilimakinak la semaine de Paques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps, & cela dura bien l'espace de douze ou treize lieues sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gelez à cinq ou six lieues de large. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de la *Quasimodo*. Nous la célébriâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apoté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Après cent lieues de navigation sur les bords de ce Lac Huron nous passâmes le Détroit de trente lieues, & le Lac de Sainte Claire qui est au millieu. Nous arri-

arrivâmes ainsi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nous arrêta mes quelque temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient fraier sur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poisson, qui est l'endroit le plus délicat, & nous jetions le reste.

Le gibier & la venaison ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous aperçumes un Ours à perte de vue. Nous étions alors dans le Lac sur une grande pointe de terre, qui s'avangoit fort loin dans l'eau. Je ne say comment cet animal s'étoit rendu là; mais il n'y avoit point d'apparence qu'il eut nagé d'un bord à l'autre au lieu où nous étions & il y avoit plus de trente ou quarante lieues de trajet. Il faisoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs m'ayant laissé sur une longue pointe de terre, allèrent aborder cet Ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac: & s'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils firent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournèrent ensuite à lui, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquèrent de tourner, ce qui les eust fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire fut de l'attacher à la barre qui est au milieu du Canot, & ils l'amenerent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps, qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, & cependant après en avoir nettoiyé les entrailles nous les fimes cuire, & en fimes notre repas. Elles sont aussi de-

licates, que celles des Cochons de l'Europe. Ensuite nous nous servîmes de la chair de cet Ours pendant le reste de notre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de Chevreuil, parce qu'elle est trop grasse. C'est ainsi que nous vecûmes pendant près de cent lieues de chemin de la Chasse que nous fimes alors.



CHAPITRE LXX.

Rencontre que l'Auteur fait sur le Lac Erie d'un Capitaine Outaouaët nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs aventures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

IL y avoit un Capitaine des Outaouaëts, qui avoit reçu le nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps là à Quebec. Ce Chef Sauvage le rendoit souvent avec ceux de sa nation dans cette Ville, où ils apportoient beaucoup de pelletteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim, & plus semblable à un squelette qu'à un homme vivant. Il nous dit que le nom de Talon alloit se perdre en ce pays là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajouta, que la pêche & la chasse lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir son monde de misère.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fussent pas en guerre avec sa nation, ils avoient néanmoins enlevé une famille entiere de douze per-

sonnes, qu'ils avoient emmenées prisonnières. Il me pria donc fort instamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie; & pour cet effet il me jeta deux Coliers d'une brassée de porcelaine noire & blanche, afin que jen'oubliaffe point cette affaire, qui lui tenoit si fort à cœur. J'ay confiance en toy, pieds nuds, me dit il, c'est ainsi, qu'ils nous appellent. Les Iroquois, que tu connois particulièrement, écouteront tes raisons préférablement à celles de tous les autres. Tu les as souvent entretenus au Conseil, qui se tenoit alors au Fort de Katarockoui, où tu as fait bâtir une grande cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as passé en revenant de visiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon possible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit. C'est ainsi, qu'ils appellent les Jésuites. Je promis solemnellement à ce pauvre Capitaine de travailler chez les Iroquois à délivrer ses compagnons.

Nous navigeames le long du Lac Erié, & après plus de cent quarantelieues de chemin, par les détours des baies & des anes, que nous étions obligez de côtoier, nous repassâmes par le grand Saut de Niagara & nous nous occupames pendant la moitié d'un jour à considérer cette iprodigieuse cascade.

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieues de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut n'inondassent pas cette grande partie de l'Amérique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque tou-

tes plates, & unies. A peine peut on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieues. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer; & ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande Cataracte jusqu'à deux lieues plus bas en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies, que dans les lieux qui sont au dessus vers le Lac Erié jusques à ce prodigieux Saut.

Notre admiration redouloit sur tout de ce qu'on ne voit aucunes montagnes, qu'à deux grandes lieues au dessus de cette Cascade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui sortent de ces mers douces, aboutit à cet endroit & saute ainsi de plus de six cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nous n'osions regarder qu'en frémissant. Les deux grandes nappes d'eau, qui sont aux deux côtez d'une Isle en talus qui est au milieu, tombent en bas sans bruit, & sans violence, & glissent de cette maniere sans fracas. Mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'est un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux est si grand, qu'il forme une espeece de nuée au dessus de cet abyme, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il fasse pendant le fort de l'Été, on les voit toujours élevées au dessus des Sapins & des plus grands Arbres, qui soient dans cette Ile en talus, par le moi en laquelle, se forment ces deux grandes napes d'eau dont j'ay parlé.

J'ay souhaité bien des fois en ce temps là d'avoir des gens habiles à d'écrire

crire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le mérite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir au Lecteur curieux la plus juste idée qu'il me sera possible d'en donner.

Il faut se ressouvenir de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon voyage. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on compte six lieues, comme je l'ay dit, & cela continue le grand Fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il à été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le Fleuve est fort rapide, puis que c'est la décharge de cette grande quantité d'eau qui sort de tous ces Lacs. Les terres qui sont des deux côtez à l'Est & à l'Ouest de ce courant paroissent toujours égales depuis le dit Lac Erié jusques au grand Saut. Les bords n'en font point escarpez, & l'eau y est presque toujours au niveau de la terre. On voit bien que les terres qui sont au dessous sont plus basses, puis qu'en effet elle coule avec une fort grande rapidité. Cependant cela est presque imperceptible pendant les six lieues dont il a été fait mention.

Après ces six lieues de grand courant les eaux de ce Fleuve trouvent une Isle en talus d'environ un demi quart d'heure de long, & de trois cent pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'est pas possible d'aller dans cette Isle avec les Canots d'écorce sans s'exposer à une mort assurée, à cause de la violence des eaux. Cette Isle est pleine de Ce-

dres & de Sapins. Cependant ses terres ne sont pas plus élevées que celles qui sont aux deux bords du Fleuve. Elles paroissent même unies jusqu'aux deux grandes cascades qui composent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui se forment à la rencontre de cette Ile, & qui coulent des deux côtés, mouillent presque la superficie des terres de cette Isle, comme celles qui sont aux deux bords du Fleuve à l'Est & à l'Ouest en descendant du Sud au Nord: mais il faut remarquer qu'à l'extrémité des Isles du côté des grandes napes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui descend jusques au grand gouffie dans lequel ces eaux se précipitent. Cependant ce rocher en talus n'est nullement arrosé des deux napes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux Canaux qui se sont formez par la rencontre de l'Isle, se jettent avec une extrême rapidité, l'un à l'Est, & l'autre à l'Ouest depuis le bout de cette Isle; & c'est là où se forme le grand Saut.

Après donc que ces deux Canaux ont coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jeter leurs eaux par deux grandes napes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi soutenues par la rapidité de leur chûte sans mouiller ce rocher en talus. Et c'est alors qu'elles se précipitent dans un abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux qui coulent à l'Est ne se jettent pas avec tant d'impétuosité, que celles qui tombent à l'Ouest. La nape coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui est au bout de l'Isle, est plus élevé dans cet endroit qu'à l'Ouest. Et cela soutient plus longtemps les eaux, qui

font de ce côté-là : mais ce Rocher panchant davantage du côté de l'Ouest, cela est cause que les eaux n'étant pas soutenues si longtemps, elles tombent plutôt, & avec plus de précipitation : ce qui vient aussi, de ce que les terres qui sont à l'Ouest sont plus basses que celles qui sont à l'Est. Aussi voit on que les eaux de la nape qui est à l'Ouest, tombent en manière de trait carré, faisant une troisième nape moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre éminente au Nord, qui est au devant de ces deux grandes Cascades, c'est là où le gouffre prodigieux est beaucoup plus large qu'à l'Est. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut descendre depuis les terres éminentes, qui sont vis à vis des deux dernières napes l'eau, que l'on trouve à l'Ouest du grand Saut, jusqu'au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette découverte y a été, & a vu de près la chute de ces grandes Cascades. C'est de là qu'on voit une distance considérable au dessous de la nape d'eau qui tombe à l'Est, telle que quatre Carosses y pourroient passer de front sans être mouillez : tuais parce que les terres qui sont à l'Est du rocher en talus, où la première nape d'eau saute dans le gouffre, sont fort escarpées & presque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui se puisse rendre de ce côté là dans le lieu où les quatre carosses peuvent passer sans être mouillez, ni qui puisse percer cette quantité d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainsi il est fort vrai semblable, que c'est dans cette partie sèche, que se retirent les Serpens Sonettes, &

qu'ils s'y rendent par des trous souterrains.

C'est donc au bout de cette Isle en talus que se forment ces deux grades napes d'eau, avec la troisième dont j'ai fait mention : & c'est de là aussi qu'elles se jettent en sautant d'une manière effroiable dans ce prodigieux gouffre de plus de six cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déjà dit aussi, que les eaux qui tombent à l'Est sautent & se jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouest se précipitent tout d'un coup, & font deux cascades, dont l'une est médiocre, l'autre fort violente : mais enfin ces deux dernières cascades font une espee de crochet ou de trait carré, & sautent du Sud au Nord, & de l'Ouest à l'Est : après quoi elles vont rejoindre les eaux de l'autre nape, qui se jette à l'Est : & c'est alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroiable abyme avec toute l'impetuofité, qu'on peut s'imaginer dans une chute de six cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout ensemble la plus affreuse cascade, qui soit au monde.

Après que ces eaux se sont ainsi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leur cours, & continuent le grand Fleuve de St. Laurent pendant deux lieues jusques aux trois montagnes qui sont à l'Est de ce Fleuve, & jusques au gros Rocher, qui est à Ouest, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois brasses de la terre, ou environ. L'abyme dans lequel se jettent ces eaux, continue ainsi pendant deux lieues entre deux chaines de montagnes, qui forment une grande ravine bordée de Rochers, lesquels sont aux deux côtés du Fleuve.

C'est

C'est donc dans ce gouffre, que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité qu'on peut s'imaginer d'une chute aussi haute, & aussi prodigieuse qu'est celle de cette horrible abondance d'eau. C'est là que se forment ces tonnerres, ces mugissements, ces bondissements & ces bouillonnements effroyables avec cette nuée perpetuelle qui s'éleve au dessus des cèdres & des sapins, que l'on voit dans l'Isle en talus, dont il a été fait mention. Après que le canal s'est formé au bas de cette horrible chute par les deux rangs de Rochers dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau qui y tombe continuellement, le Fleuve de St. Laurent recommence d'y couler: mais c'est avec tant de violence, & ses eaux heurtent ces rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec lesquels pourtant, en navigant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violents.

Ces rochers & cette ravine durent pendant deux lieues depuis le grand Saut jusques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminue insensiblement à mesure qu'on s'approche des trois montagnes & du gros rocher: & alors les terres recommencent    être presque de niveau avec le fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroyable gouffre, on en est   pouvant  , & la tête tourne à tous ceux qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chute: mais enfin certe ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du

Fleuve St. Laurent recommencent à couler plus doucement. Ce grand rapide se rallentit & le Fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors navigable jusqu'au Lac de Frontenac au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau Canal qui se forme de sa décharge. Alors aussi on rentre dans le Fleuve de St. Laurent, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieues de Niagara.

J'ai souvent ouï parler des cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne s  y si les Iroquois qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves que les eaux de ce Saut entrainoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirés du voisinage de cette grande chute d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la fraieur ou ils étoient faus cessé des Serpens sonn  tes, qui se trouvent en ce lieu là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux où l'on ne peut les attaquer le long de Rochers jusqu'aux Montagnes qui sont deux lieues plus bas.

Quoi qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'après du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale. Mais comme ces Serpens ne paroissent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles sont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut présumer assez raisonnablement que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux Serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous

Nous nous rendîmes au Lac Ontario ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois Montagnes, qui sont deux lieues plus bas, vis à vis du gros Rocher dont j'ay fait mention. Pendant ces deux lieues de chemin nous n'aperçûmes aucun de ces Serpens Sonnètes.

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort qui est à l'Embouchure de la Rivière de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faites sur les Outaouais.

Nous ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de la Rivière de Niagara. Ces peuples n'y sèment ordinairement que tres peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village que pendant le temps de la recolte, qu'ils en font, ou de la pêche des Éturgeons ou des poissons blancs qui y est tres abondante. Nous croions aussi trouver des Canadiens au Fort de la Riviere de Niagara que nous avions ébauché dans le commencement de notre découverte: mais tous ces Forts, qu'on avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fond qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelletteries, & pour soutenir les belles esperances que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de découvertes parce qu'elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc nécessaire de les appuyer de l'au-

torité des Souverains. Et en effet les succès dépendent de leur apuy, & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire autoriser par la Cour de France & cependant il n'avoit dans le fond point d'autre vue que son propre avantage: & c'est pour cela, aussi qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissemens qui eussent été propres à la bien soutenir, quoiqu'il en fit quelque semblant au dehors. Mais dans la verité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne dans ce Fort de la Riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario ou Frontenac au grand Village des Iroquois Tsonnontouans après trente lieues de navigation, & nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & moi vêtu d'un habit de St. François rapeté de morceaux de peaux de Taureaux sauvages, mais d'eux assez gay, & alerte, coururent tous au devant de nous en repetant souvent à haute voix le mot d'*Otchitagon*, pour dire le Pieds nuds est de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller visiter les nations, qui sont au delà de la Rivière Hohio, & du Fleuve Mefchafipi. Ils me conduisirent ensuite avec mes deux hommes dans la Cabane d'un de leurs principaux Chefs.

Ils assemblèrent le Conseil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de trente, portant pompeusement leurs robes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnèrent ordre qu'on nous régât

lât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moy, quoy que je l'eusse aprise quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amenez chez eux comme Esclaves douze Outouacts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi, que ces peuples appellent le Vice-Roy de Canada. Je fis ajouter à cela, qu'Onontio les regardoit comme les enfans aussi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & déclaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outouacts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux colliers de porcelaine, que le Capitaine Talon nous avoit donnez C'est la coûtume, qui s'observe parmi ces peuples pour entrer en affaire.

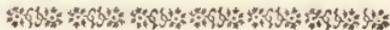
Le Conseil étant assëmbié le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres colliers de porcelaine, & me dirent, que ceux qui avoient fait ces Esclaves étoient de jeunes guerriers sans esprit; que nous pouvions assûrer Onontio, qui étoit pour lors Monsieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le respecteroit en toutes choses; qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur Pere, & qu'ils rendroient ceux qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conseil, me fit un present de Pelleteries, de Loutres, de Martres, & de Castors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à son Fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je

Tome II.

lui faisois ce present, afin qu'il le pût troquer contre des marchandises de l'Europe, ajoutant à Teganeot, c'est ainsi, que nous autres Pieds nuds en usons (car c'est ainsi qu'ils nous appellent) nous ne voulons ni Castors, ni Loutres, ni aucun present. Ce n'est point par mépris, que nous les refusons: nous n'avons garde. Mais nous sommes ainsi desintereffez en toutes choses. Au reste je féray connoître votre bonne amitié au Gouverneur.

Ce chef Iroquois fut surpris de ce refus, que je fis de son present, & voyant ensuite, que je donnois encore à son Fils un petit miroir, qui me restoit, & dont je me servois pour me raser, il disoit à ceux de sa nation, que les autres Canadiens n'en ufoient pas de même: & c'est ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des presens de viandes de leurs chasses, disant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous aprenions à leurs enfans à reciter des prières en leur langue, il étoit bien juste qu'ils en eussent de la reconnaissance, & qu'ils nous la témoignassent dans l'occasion. Après que ces Sauvages nous eurent assûrez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous nous mêmes en état de partir pour continuer notre voyage.



CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tonnon-tonans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avouer qu'il est bien doux & bien agreable de fortir de l'Esclavage, & de la main des Barbares, & qu'on

Zz

qu'on réfléchit avec plaisir sur les maux passez, dont on se voit heureusement garanti; sur tout quand on retourne parmi les amis, & qu'on est en état de se refaire de ses fatigues, & de ses travaux. Il est impossible alors, qu'on n'admire les secours surprenans de la providence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingt lieues de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockoui ou de Frontenac, & nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques Pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux canoteurs pour adoucir la memoire de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'ils avoient essuïées dans le voyage. Ils pouffoient avec moy à force d'avirons le canot, qui étoit plus grand que celui dont nous nous servions en quittant les Issati & Nadouessans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre ni de plomb, & nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays étrangers en si grande quantité, que ces oiseaux dont la chair est fort delicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est que les Oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettoient souvent derriere pour

soulager ceux d'entr'eux, qui étoient fatiguez. C'est ainsi, que ces petits animaux s'entraident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Pere Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous reçurent dans notre Maison de la Mission, que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort de Frontenac & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me temoignèrent beaucoup de joie de me revoir. Les Sauvages mettant la main sur la bouche repetoient souvent le mot *d'Otkon* pour dire, le Pieds nuds est un Esprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il est échappé de tant de Nations qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est là ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. Ou nous fit toutes les honnêtetez imaginables dans ce Fort: mais nos deux canoteurs avoient une extrême démangeoison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'apres avoir tant essuïé de perils ensemble, j'étois bien aisé d'achever le voyage avec eux. Nous primes donc congé du Pere Luc Buisset & de tous nos gens, qui demouroient dans le Fort.

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide qu'on appelle le long Saut, il est agreablement receu à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

Nous nous mêmes en canot plutôt que je ne l'avois crû, parce que nos deux canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considérâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac avec plus d'exactitude que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle mille-Isles, parce qu'il y en a une si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux y est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou Mers douces, dont j'ay parlé, s'accroit par la grande quantité de Rivières, qui se jettent dans ce Lac, & seroient seules capables de former un grand Fleuve. Mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux & par le grand penchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au milieu du Fleuve de St. Laurent environ 8 ou 10 lieues au dessus dudit Lac en descendant vers le Canada des Rochers de tous étages, tellement elevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrêtées par ces Rochers, elles font une grand bruit, & tonnent con-

tinuellement d'une maniere aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choq des eaux, qui viennent battre si rudement ces Rochers, dure près de deux lieues, & ces ondes rejailissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroître des manieres de gros pelotons de neige, avec de la grêle, de la pluye & des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagner de siffemens & de hurlemens des bêtes les plus furieuses. Cela se fait uniquement par la violence avec laquelle les eaux viennent frapper ces Rochers, & ie crois fortement, que si on demuroit long temps en cet endroit on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guerir, tant le fracas y est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois au tresois descendant ces rapides du long Saut en canot. Je risquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes, apres avoir échapé d'un fort grand nombre de dangers par une benediction particuliere de Dieu. J'esperai donc qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Notre Canot passoit souvent entre deux Rochers au milieu desquels il n'y avoit que la largeur du canot pour passer, mais d'une vitesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui sont sur le bord de Fleuve. Nous fimes plus de deux grandes lieues dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'etonner, si nous nous rendimes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieues

de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prièrent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour évlter de payer certains droits, ou plutôt pour empêcher, que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour vôtre grande découverte.

Comme j'étois seul en canot, le Comte de Frotenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une fenêtre, m'aperçut de loin, & crut que c'étoit un de nos Recollects nommé le Pere Luc Fillâtre, Normand de nation, qui lui servoit de Chapelain dans le temps de la traite que les Sauvages faisoient tous les ans au Mont-real. L'un de ses Gardes m'ayant reconnu il eu avertit ce Seigneur, qui eut la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse qu'un Missionaire peut attendre d'une personne de son rang & de sa qualité. Il avoit crû, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croiant toujours que c'étoit quelque autre Religieux qui venoit peut être de la Virginie où nous avons des Recollects Anglois : mais enfin il me reconnut, & me reçut fort cordialement.

Ce Seigneur fut bien étonné de me voir maigre, have, décharné, tout brûlé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, parce que les Isati me l'avoient dérobé, & n'étant couvert que d'un mechant habit rapetacé de morceaux de peaux de Taurcaux Sauvages. Il me mena

avec lui, me retint pendant douze jours dans sa maison pour me retablir, & defendit à tous les gens de me rien donner à manger sans son ordre exprès. Il me donnoit lui même ce qu'il vouloit que je mangeasse, parce qu'il craignoit que je ne tombasse malade si on me laissoit manger à discretion après de si longues diètes.

En vivant ainsi avec moderation à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les evenemens qui m'étoient arrivés parmi ce grand nombre de Nations différentes, que j'avois vuës. Je lui fis connoître les grands avantages que l'on pouvoit tirer de nôtre découverte; surquoi je remarquai, que quelques jours après mon retour il réitéroit les mêmes demandes qu'il m'avoit faites d'abord. Je lui répondois donc que je lui avois dit dès le premier jour l'essentiel de tout ce que jeavois & que je ne doutois point que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne lui eût dit, ce qu'il avoit reconnu de plus particulier dans le voyage que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi réservé; j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moi pour garder le secret entier de la découverte que nous avions faite du Fleuve Meschafipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'intérêt que moi à cacher ce voyage, parce qu'on les

Ils auroit châtiez fans doute d'avoir fait cette entreprife contre les Ordonnances : & on n'auroit pas manqué de se faifir de toutes leurs Pelleteries, qu'ils avoient amaffées en revenant des Iflâs avec le Sieur du Luth, qui étoit resté tout exprès chez les Outaouâts.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre que le Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voisin des Outaouâts. Il lui mandoit entre autres choses, qu'il n'avoit pu rien apprendre de nôtre voyage ni de moi, ni de nos deux canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croioit que le dit Sieur du Luth étoit absolument dévoué, mais que je pouvois pourtant l'affûrer, que l'intérêt de certaines gens, qui lui étoient oppofés, avoit fermé la bouche au Sieur du Luth; que j'étois perfuadé que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre fecret pour apprendre de mes nouvelles; que tout cela se faisoit par l'intrigue de certaines gens que mon caractère & la charité m'obligeoient d'épargner; que cependant plusieurs de ces gens là n'en avoient pas ufé de même à mon égard dans quelques occasions particulieres: mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun selon fes œuvres.

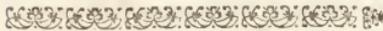
Le Seigneur François de Laval premier Evêque de Quebec vint faire fa vifite le long du Fleuve St. Laurent, pendant que je décrois vers Québec avec ledit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps que nous entrions dans la Rivière pour aller au Fort de Champlain que l'on avoit fortifié pour reprimer les incurfions des Iroquois. Le Comte

me demanda fort agréablement outre cela fi j'en'avois pas la fièvre: après quoi regardant ceux qui étoient à fa fuite, il leur dit ce proverbe vulgaire, Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fièvre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux. Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit deffein de me faire dire adroitement ce que j'avois fur le cœur.

Après quelque temps de conversation fort honnête que j'eus avec l'Evêque, je lui demandai fa bénédiction Episcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort néceffaire, & que même je n'étois pas obligé en conscience de lui dire ce que je pouvois favoir. Je ne dis donc à l'Evêque en cette rencontre que ce que je pouvois, & ce que je devois dire touchant nos grandes découvertes. Nous en étions là, lors que le Comte de Frontenac vint nous interrompre pour inviter le Seigneur Evêque à dîner; & tout cela me fournit le moyen d'enterrer comme on dit, la Synagoge avec honneur.

L'épée cédant à la Robbe en cette occasion, & le Seigneur Evêque é tant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois assez embaraffé, parce que j'avois de grandes mefures à garder pour plaire également à deux perfonnes de ce rang, auxquels je devois toute sorte de respect. Cependant je me tirai d'affaire adroitement & j'empêchai que la conversation ne roulât fur des matieres, qui m'auroient pu faire de la peine par des questions embarrassantes. Je dis donc au Seigneur Evêque, que le Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me prescrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois

essuyées, & après la mauvaise nourriture que j'avois eüe parmi les Sauvages; qu'ainsi je le suppliois de me permettre de retourner avec lui à nôtre Convent de Quebec pour y vivre dans la retraite; & qu'en effët je n'étois pas alors en état de catechiser les enfans, ni de faire les fonctions de Missionnaire dans les visites que ledit Seigneur Evêque faisoit au peu de monde qui se trouvoit pour lors en Canada; que j'avois besoin de repos pour travailler plus vigoureulement dans la suite. C'est ainsi que je prévins plusieurs petits embaras dans lesquels je pouvois aisément tomber, & que j'obtins la permission de finir mon voyage, & de me retirer dans la solitude de nôtre Maison Religieuse pour y prendre un peu de repos, après tous mes travaux passez.



C H A P I T R E L X X I V .

Grande déroute des Illinois qui furent attaqués & surpris par les Iroquois.

Pendant que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues, Monsieur le Comte de Frontenac reçut des Lettres du Pere Zénobe Mambré, que j'avois laissé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & s'étant joints ensemble, ils avoient formé une assez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup sur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoutoit, qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous fusiliers, parce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils &

de toutes sortes de munitions de guerre par le commerce qu'ils ont avec les Européens, principalement avec les Anglois.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la découverte du Fleuve Mesehasipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourveu, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assurez qu'il feroit en sorte que ces peuples observassent soigneusement le Traité que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assurance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chacouanon* allié des Illinois retournant de chez eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avertir qu'il avoit découvert une Armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui étoit déjà dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laissèrent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'ennemi. D'abord qu'ils furent arrivés à portée, ils les chargerent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Crève-cœur pour y commander en son absence, avant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte en nombre que celle de leurs ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Il s'offrit donc d'aller vers

vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'est à dire comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tacher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvant plus de résistance qu'ils n'avoient crû, & voyant que les Illinois étoient résolus à soutenir la guerre, n'eurent point de peine à se résoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme Mediateur, & écouterent les propositions qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui de leur côté avoient aussi accepté la mediation.

Le Sieur de Tonti leur representa, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est, comme je l'ai déjà dit, le nom qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Pere Zénobe ajoutoit aussi, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tlonnontioïan l'avoit reconnu, & que ledit Sieur de Tonti les avoit pressés d'en venir à la paix, puis qu'à leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chez eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propositions ne pleurent pas à quelques jeunes Iroquois qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens qu'il avoit avec lui, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil, & un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Onnontagbé* donna un coup de couteau tout près du cœur audit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer la peau, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jettèrent

sur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnut à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause qu'un Vieillard Iroquois cria qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jeta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la plaie.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pauvres gens croiant alors que les Iroquois l'avoient tué avec le Pere Zénobe & les autres Européens qui l'accompagnoient, surpris de cet attentat, pensèrent être défaits par leur ennemi, parce qu'ils se curent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait signe au Pere Zénobe de s'approcher pour chercher avec eux les moïens d'empêcher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent ensuite le Calumet de paix, & firent semblant de se retirer: mais à peine les Illinois furent ils arrivés à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut sur des côtes, qui étoient tout vis à vis.

Ce mouvement obligea le Pere Zénobe de se rendre auprès de ces Barbares pour sçavoir, quelle étoit la raison d'une demarche si contraire à ce qui venoit de se passer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commission: mais cette Ambassade n'étoit pas agreable à ces Barbares, qui avoient les Armes à la main, & qui ne vouloient pas perdre leurs avantages. Ainsi le Pere Zénobe courut risque d'être massacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu qui avoit sauvé plusieurs de nos Religieux

gieux dans de pareilles occasions, & qui n'avoit preferé de tout malheur dans ma decouverte, garantir aussi ce bon Pere Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature, mais comme il avoit beaucoup de courage, il se transporta hardiment parmi les Iroquois, qui d'abord le reçurent fort humainement.

Ils lui dirent que la necessité les avoit obligé de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit chassé les Taux Sauvages, qui sont ordinairement en grand nombre dans ce pays là. Le Pere Zénobe ayant raporté leur réponse aux Illinois, ce peuple leur envoya du ble d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur subsistance. Ils leur proposèrent même de traiter de leur peaux de Castors, & de toutes les autres Pelleteries, qui se trouvent en abondance dans toutes ces Contrées là.

Les Iroquois acceptèrent ces propositions. On donna des otages de part & d'autre, & le Pere Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la conclusion du Traité. Mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne se desioient de rien, ces Barbares passèrent même jusques à leur Village. Etant là ils commencèrent à y faire des actes d'hostilité, ruinèrent les Maisoïées, que ces peuples ont accoutumé d'élever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds, gâtèrent les blez d'Inde, qu'ils avoient semé : & ces perfides ayant ainsi trompé les Illinois sous de belles apparences de paix, ils se fortifièrent dans le Village de ces pauvres gens.

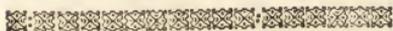
Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois unis aux Misamis, d'enlever huit cent femmes où Enfants aux Illinois. Ces malheureux Antropophages mangeront de rage quelques Vicillards de cette nation. Ils en brûleront quelques autres qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retourneront ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cent lieues du pays des Illinois.

Des les premiers avis que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un coteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le Fleuve Meschafipi afin d'être en seurete. Les Guerriers Illinois se retirèrent par troupes comme ils purent sur les coteaux, qui étoient pres de leurs habitations, & ensuite ils se dissipèrent peu à peu pour se rendre du côté de ce Fleuve afin de pourvoir à la subsistance & à la conservation de leurs familles qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares, après cette lâche expedition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Religieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite & qu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur apprendre les prières, comme les *Atsientatsi* ou les Robes noires faisoient dans leurs Cantons. J'ai déjà dit que c'est ainsi qu'ils appellent les Peres Jesuites. Ces Barbares dirent ensuite, en raillant finement & malignement aux Peres Gabriel & Zénobe, qu'ils téroient bien mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux
ils,

ils n'avoient garde d'attenter à la vie des Enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada; qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procédé dans cette occasion, & qu'assurément ils ne devoient plus épouser les interets des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi abandonnez de leurs hôtes, & jugeant que par conséquent ils seroient trop exposés à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux, ne hésitèrent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquèrent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette manière ils s'en retournèrent en Canada.



CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapoux assassinent le Pere Gubriel de la Ribourde, Missionnaire Recollet.

Dieu m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes Ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits que je reçois. Si jamais j'ay eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut que j'avoue que c'a été à ce bon Pere Gabriel, qui a été mon Maître de Novitiat dans le Couvent de nôtre Ordre qui est à Bethune dans la Province d'Artois. Il est donc bien juste que je parle ici d'un aussi honnête & bon Religieux que lui, à qui j'ay eu de si grandes obligations, & que j'en fasse mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, sur tout ayant été malheureusement assassiné par les Sauvages Kikapoux, comme je m'en vais le raconter.

Il faut remarquer que le Sieur de

Tonti ne pouvant plus rester au Fort de Crevecoeur après la deroute des Illinois, prit avec les Peres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons qui leur restoient, dans un canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient deserté depuis ce malheureux accident, & cela par la suggestion de quelques Canadiens, qui étoient les genies predominans du pays, & qui les avoient flaté de diverses esperances pour les obliger d'abandonner l'entreprise du Sieur la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'état de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquèrent le 18. Septembre suivant, dénuéz de toutes sortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fusils pour chasser pendant le chemin, afin d'avoir de quoi se nourrir. Mais étant arrivés à huit lieues ou environ des Illinois, leur canot ayant touché quelque roche, faisoit eau. Ils furent donc obligés de mettre pied à terre sur le midi pour le regommer, & le radouber.

Le Pere Gabriel charmé de la beauté des prairies, des petits côteaux, & des agreables bocages, qu'on trouve en ce pays là d'espace en espace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en faisant son Breviaire, pendant qu'on travailloit le reste du jour à retablir le canot. Sur le soir le Pere Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit generalement aimé de tous ceux qui le connoissoient. Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, se mit en fantaisie, que les Iroquois lui alloient tomber sur les bras à tout moment. Il fit donc rappeler le Pere Zénobe, & obligea tout

son monde d'entrer en canot, & de passer de l'autre côté de la Rivière des Illinois, qui est fort large en cet endroit. Il laissa donc ce bon Religieux exposé dans ces prairies aux insultes des Barbares; & c'est ainsi, qu'il le sacrifia sans avoir aucun égard à son âge, ni à son mérite personnel.

Cet Italien ne pensoit qu'à se garantir des surprises. Il croioit donc qu'il les éviteroit plus aisément en se retirant de cette manière. Il obligea le Pere Zénobe, qui étoit de fort petite stature, & assez délicat, de passer la Rivière avec lui. Pour moy j'avoue, que dans cette conjoncture je me serois fortement opposé à son dessein, & que je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pere. Pour peu qu'il eut fait de bruit en tirant quelques coups de fusil, jamais les Sauvages n'eussent eu la hardiesse d'attenter à la vie de ce bon personnage. J'aurois même cassé le canot d'eorce plutôt que de souffrir qu'on passât la Rivière.

Il est vray que sur le soir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fusil par un des jeunes hommes qui étoient dans le canot avec le Pere Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu: mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le Sieur de Tonti voyant qu'il en avoit usé fort lâchement en cette rencontre, retourna dès la pointe du jour à l'endroit où on avoit laissé le Pere Gabriel le jour précédent. Il demeura jusques à midi en ce lieu là faisant faire une espece de perquisition de ce pauvre Religieux. Quelques uns de ses gens entrèrent dans des bocages, où ils virent des pistes d'hommes assez fraîches, de même que dans ces vastes prairies, qui sont sur le bord de la Rivière. Ils les suivirent assez long temps; mais ils ne virent personne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuser d'avoir lâchement abandonné le Pere Ga-

briel, qu'il avoit sujet de craindre que les Iroquois ne lui eussent dressé quelque embuscade pour le surprendre. Il ajoutoit à cela, qu'ils lui avoient veu prendre la fuite, & qu'ainsi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il se déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut le resouvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils eussent eu dessein de se défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui eussent pas donné un collier de porcelaine selon la coutûme de ces peuples, quand quelque coup de malheur est arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares eussent eu dessein de l'insulter, ils n'eussent pas fait tant de façons car les Sauvages n'ont pas tant de circonspection. Ainsi cette excuse étoit frivole, & inventée après coup. Le Pere Zénobe a laissé par écrit qu'ayant voulu rester pour apprendre des nouvelles du Pere Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant qu'assurément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la Rivière, & qu'en allant toujours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançaient plus l'affliction du Pere Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terre, d'ail sauvage, & des petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Pere Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation qu'on trou-

trou-

trouve dans la Carte à l'Ouest de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoie de leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faisoient eux mêmes la guerre aux Illinois, ils cherchèrent les moyens d'en surprendre quelques uns à l'écart. Trois d'entr'eux qui faisoient l'avantgarde trouvèrent le Pere Gabriël. Ils s'approcherent de lui se cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui sont fort grandes dans ces pais là : & quoi qu'ils feussent bien que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laissèrent pas de le tuer, lors qu'ils se furent approchez de lui.

Ils l'assommèrent donc avec leurs Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort dur, laissèrent son corps sur la place, & se contentèrent d'emporter son Breviaire & son Diurnal qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pere Jéuite. Ces Barbares enlevèrent la chevelure de ce bon Religieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant que c'étoit la chevelure d'un Iroquois qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici ce que le Texte Sacré dit de ceux qu'Herode fit égorger dans sa fureur. *Non erat qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce venerable personnage avoit accoutumé dans les leçons qu'il nous faisoit pendant nôtre Novitiat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications, & faisoit connoître qu'il avoit quelque pressentiment de ce qui devoit lui arriver, mais ce bon Maître de Novices meritoit un meilleur sort que celui là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux que de mou-

rir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations auxquelles la providence envoie ses serviteurs.

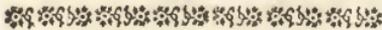
Le Pere Gabriel étoit âgé d'environ soixante cinq ans. Il n'avoit pas seulement mené une vie exemplaire, commune à tous les bons Religieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eu dans l'Ordre, où il avoit été Gardien, Supérieur, inférieur, & Maître des Novices; & aussi des autres emplois qu'il avoit eu dans le Canada depuis l'an 1670. jusqu'à sa mort. Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extrêmes obligations à nos peuples de Flandres qui l'avoient nourri fort long temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai vu souvent dans les transports d'une extrême douleur, de ce que tant de peuples Barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut; & il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles ténèbres.

Les Iroquois parlant de lui disoient qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement assez gros. Mais il étoit devenu fort plat, par les fréquentes diètes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourradonc jamais se disculper de la lacheté qu'il a commise, d'avoir abandonné le Pere Gabriel, comme il fit sous prétexte qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle est, aimoit ce bon Vieillard qui avoit souvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la déroutte des Illinois, que le canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de Castors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta plusieurs aux Iroquois pour leur faire connoître qu'il n'étoit pas

venu en ces pays là pour y amasser des pelleteries. Et cela causé peut être quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti aperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pere Gabriel; en sorte qu'un coup de fusil auroit suffi pour les faire fuir tous: mais le pauvre Pere Zénobe n'eut ni assez de voix ni assez de vigueur pour persuader à Tonti d'attendre quelque temps le Pere Gabriel. Il le sacrifia, & l'abandonna de la maniere que nous avons dit, forçant le Pere Zénobe d'entrer en Canot pour passer de l'autre côté de la Rivière. Tout cela dans le dessein de sauver quelques pelleteries qu'il avoit, en exposant ainsi malheureusement ce Religieux. Je ne doute point que la mort de ce venerable Vieillard n'ait été pretieuse devant Dieu, & qu'elle ne produise un jour son effet, quand il plaira à Dieu d'user de son infinie misericordie envers ces nations Barbares. Je souhaite même avec ardeur qu'il veuille bien se servir d'un instrument si noble comme moi pour achever ce que j'ai déjà ébauché par sa grace avec tant de travaux.



C H A P T R E. LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande découverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Notre Dame des Anges prez le cette ville.

LE Comte de Frontenac Vice-Roi de Canada, me donna deux deses Gardes qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Quebec. Nous partîmes donc du Fort de Champlain dont nous avons parlé, & étant enfin arrivés près de la Ville, je mis pied à terre pour me rendre à notre Couvent au travers des terres defrichées. Je fis porter

le canot qui étoit magnifiquement peint par les deux Gardes, & ces hommes me disoient que le Comte les avoit assurés que les peintures de ces canots lui coutoient autant que les Chevaux d'Espagne dont il s'étoit servi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Quebec, parce que l'Evêque avoit ordonné à son grand Vicairé de me recevoir dans son Palais Episcopal pour s'entretenir à loisir avec moi de notre grandé découverte. Mais ledit Seigneur Comte avoit commandé fort expressément à son Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premierement à notre Maison Religieuse pour conférer avec le Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial des Recollets dans tout le Canada, homme habile & d'une grande étendue d'esprit.

Il n'y avoit alors dans notre Couvent de notre Dame des Anges que trois Missionnaires, qui s'y trouvoient avec ledit Commissaire. Tous les autres étoient dispersez çà & là en diverses Missions à cent lieues à Quebec. On peut aisement s'imaginer que nos Religieux me reçurent avec bien de la joie. L'un d'entr'eux nommé le Pere Hilarion Junet me disoit souvent d'un air enjoué, *Lazare veni foras*. Je lui demandai enfin la raison pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit qu'il y avoit deux ans qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assuré une Robbe noire, que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontonägaba* m'avoient étranglé & pendu à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une maniere fort cruelle les deux hommes qui m'accompagnoient

Il faut avouer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennemis. Il y a des gens qui sont assez semblables au feu, qui noircit le bois qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pu m'attirer dans leur parti, se fervirent de ce bruit de ma mort, pour ternir ma reputation : c'est ainsi qu'on avoit fait plusieurs discours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en soit, je dois reconnoître que Dieu m'a conservé par une espece de miracle dans le grand & dangereux voyage dont je donne la Relation dans ce volume. Et quand j'y reflexis avec un peu d'attention, je suis persuadé, que la Providence m'a conservé pour publier au monde les Découvertes, que j'ai faites pendant onze ans, ou environ, que j'ay vécu dans l'Amérique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent souvent se mêler des choses qui ne sont point de leur ressort, & qu'ils prennent ombrage de ceux qui ne veulent point se conformer à leurs inclinations. Le Commissaire Provincial dont j'ay parlé me pressa fort instamment de lui donner copie du journal de la Découverte que j'avois faite dans mon voyage de près de quatre ans, me promettant qu'il s'en garderoit le secret. J'avoue que je me fiay à sa parole, parce que je le croiois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je considerai même que comme il avoit pensé sérieusement à la connoissance, que les dits Seigneurs Evêque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte il cherchoit les moiens de les instruire lui même pour leur communiquer ce qu'il faudroit sans m'exposer, afin que l'un & l'autre fut content.

C'est à cela, que je raportoïis les soins, que ce Commissaire Provincial prenoit

de moy, & les careffes extraordinaires qu'il me faisoit en me régalant de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors & en m'appellant souvent le resuscite. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes que j'avois faites, & il ajouta que j'éviterois par ce moien la jalousie de ces deux Personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interêts étoient si differens.

Le Commissaire eut donc tout le tems qu'il lui falloit avant mon retour en Europe de copier generalement tout mon voyage sur le fleuve Meschafipi ; voyage que j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle qui en a fait un ensuite depuis les Illinois jusques au Golfe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque soupçon que je pouvois bien l'avoir fait : cependant il ne put s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit alors en voyage chez les Outouagamis. Il ne savoit donc pas si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'avoit assuré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le conseil de nôtre Commissaire, & je pris la resolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort sérieusement qu'il étoit absolument necessaire pour l'établissement des Colonies dans nôtre découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établissement de l'Evangile, d'entretenir ioutee ces nations differentes en paix, & même les plus éloignées, en les soutenant contre les Iroquois qui sont leurs ennemis communs. Le Commissaire Provincial entroit fort bien dans toutes ces vues, & il me disoit aussi qu'à l'avenir il me chargeroit de toutes les instructions necessaires pour cela.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

<p>CHAP. I. Motifs qui ont engagé l'Auteur de cette découverte à entreprendre le voyage dont il donne ici la Relation. 227</p> <p>II. Moyens par lesquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoutumoit à souffrir les travaux de la Mission. 229</p> <p>III. Description des Canots, dont on se sert pour voyager dans l'Amérique pendant l'Esté. 230</p> <p>IV. Autres motifs qui exciterent fortement l'Auteur de cette découverte à l'entreprendre. 231</p> <p>V. Description du Fort de Catarackouy, nommé depuis le Fort de Frontenac. 233</p> <p>VI. Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers. 236</p> <p>VII. Description du Saut, de Niagara qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié. 237</p> <p>VIII. Description du Lac Erié. 239</p> <p>IX. Description du Lac Huron. Ibid.</p> <p>X. Description du Lac nommé par les Sauvages Illinoïack & par nous Illinois. 240</p> <p>XI. Courte Description du Lac Supérieur. Ibid.</p> <p>XII. Quel est le Genie regnant du Canada. 241</p> <p>XIII. Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada pour nous rendre au Sud Oüest de la Nouvelle France ou Canada. 242</p> <p>XIV. Description du second embarquement qui se fit au Fort de Frontenac dans un Brigantin sur le Lac Ontario, ou de Frontenac. 245</p> <p>XV. Ambassade que nous fâmes obliger de faire pas terre aux Iroquois Tomnon-toïans 247</p> <p>XVI. Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du détroit du Lac Erié pendant l'hyver & le printemps de 1679. 251</p>	<p>XVII. Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac. 255</p> <p>XVIII. Second embarquement au Fort de Frontenac. 257</p> <p>XIX. Description du troisième embarquement pour nôtre découverte à l'embouchure du Lac Erié ou Erigé. 259</p> <p>XX. Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fîmes du détroit qui est entré le Lac Erié, & le Lac Huron. 261</p> <p>XXI. Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak. 262</p> <p>XXII. Quatrième embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois. 265</p> <p>XXIII. Embarquement en Canot pour continuer nôtre découverte depuis les Pontoñatamis jusques aux Miamis, de la baye des Puans sur le Lac des Illinois. 266</p> <p>XXIV. Description du Calumet. 268</p> <p>XXV. Continuation de nôtre découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois. 270</p> <p>XXVI. Accommodement fait entre les Sauvages Outoñazamis & nous. 272</p> <p>XXVII. Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Rivière des Miamis, 275</p> <p>XXVIII. Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Rivière des Illinois. 276</p> <p>XXIX. Description de notre embarquement à la source de la Rivière des Illinois. 278</p> <p>XXX. Description de la Chasse que les peuples de ces pays font des Tanreaux, & des vaches sauvages, de la grosseur de ces animaux & des avantages que l'on peut tirer des terres, des Bois, & du continent, ou ils passent avec d'autres bêtes fauves. 279</p> <p>XXXI. Description de nôtre arrivée chez les Illinois, Peuple fort nombreux par</p>
--	---

T A B L E D E S C H A P I T R E S .

- par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique. 282
- XXXII. Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort. 285
- XXXIII. Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail de peu de fruit qu'on pouvoit esperer de leur conversion. 283
- XXXIV. Construction d'un Fort que nous fîmes bâtir sur la Rivière des Illinois nommé Cbécaqou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, Fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer. 290
- XXXV. Recit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle découverte; avec le retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les Instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Méschafipi. 292
- XXXVI. Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes dont il à été parlé, pour se rendre aux Nationz éloignées. 295
- XXXVII. Quels on étoit les motifs, que l'Auteur a eu cy devant de cacher les memoires qu'il avoit de cette découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane, touchant le bras du grand Fleuve Méschafipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait. 297
- XXXVIII. Continuation du voyage de l'Auteur sur le Fleuve Méschafipi. 300
- XXXIX. Raisons qui nous obligerent de remonter le Fleuve Méschafipi sans aller plus loin vers la Mer. 304
- XL. Départ de Koroa sur le Fleuve Méschafipi. 307
- XLI. Description de la beauté du Fleuve Méschafipi, des terres, qui le bordent départ & d'autre & qui sont d'une beauté ravissante, & des Mines de cuivre, de Plomb & de Charbon de terre qu'on y trouva. 311
- XLII. Description des divers langages de ces peuples & de leur soumission à leur Chefs: des manieres différentes de ces peuples du Méschafipi d'avec les Sauvages du Canada, & du peu du fruit qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux. 313
- XLIII. Description de la pêche que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'Embouchure de la Riviere des Illinois & du changement des terres, & du Climat en allant vers le Nord. 315
- XLIV. Description succincte des Rivières qui perdent leurs noms dans le Fleuve Méschafipi, du Lac des pleurs, du Sant St. Antoine du Padoué. De la sohe avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage. 316
- XLV. L'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingt Sauvages qui après plusieurs attentats sur leur vie les menerent ensin au haut du Fleuve Méschafipi. 319
- XLVI. Resolution que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du Fleuve Méschafipi. 321
- XLVII. Insultes & avanies que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attenterent souvent à notre vie. Ibid.
- XLVIII. Les avantages que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la Guerre, & la Ceremonie que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midy. 323
- XLIX. Ruses & artifices d'Aquipagnetin pour avoir adroitement les Marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres événemens de notre voyage. 324
- L. Des Vieillards pleurent sur nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipagnetin. Maniere dont ces Sauvages allument du feu par frixion. 325
- LI. Ceremonies des Barbares, lors qu'ils partagerent les prisonniers & continuation du Voyage par terre. 326
- LII. Contestation des Sauvages sur le partage de nos Marchandises, & de nôtre équipage avec mes Orncmens Sacerdoteaux & ma Gassette. 327
- LIII. La Troupe approche du Village. Conseil des Sauvages pour sçavoir s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception que nous firent ces peuples & de l'usage qu'ils firent de ma Cbasuble. 328
- LIV. Reception faite à l'Auteur par les Parens d'Aquipagnetin. Ils le font sucr pour

TABLE DES CHAPITRES.

- pour le guerir de ses fatigues. Usage qu'ils font de sa Chapelle & de ses Orné-
mens. 329
- L V. Faim que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa Bouffole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit Dictionnaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & sur le Celibat. 331
- L VI. Le plus considerable Chef des Issati, & des Nadouessans fait de grandes reproches à ceux, qui nous avoient pris. L'Auteur baptise la fille de Mamenisi. 333
- L VII. Ambassade Envoyée aux Issati par des Sauvages qui habitent à l'Ouest de ces peuples, ce qui fait voir qu'il n'y a point de Detroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane. 336
- L VIII. Les Issati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages Refus que les deux Canteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. François. 336
- L IX. Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils se trouvent en necessité des vivres l'Auteur va avec le Picard à la Rivière d'Ouisconsin. Aventures de leur voyage. 338
- L X. Chasse des Tortues, Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande necessité avec son compagnon de voyage 340
- L XI. Nous cherchons la Rivière d'Ouisconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistons que par un pur Miracle de la Providence de Dieu. 342
- L XII. Grande necessité ou l'Auteur se trouve avec son Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse. 343
- L XIII. Les Femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravouro d'un particulier Sauvage. 344
- L XIV. Arrivée du Sieur du Luth dans notre Camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & luy aux Issati & Nadouessans. Je jette ma couverture sur un mort ce qui plût aux Sauvages. 345
- L XV. L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moy sur le Sacrifice d'un de ces Barbares. 347
- L XVI. Le Sieur du Luth est épouvané d'une Armée de Sauvages, qui nous surpris avant que nous fussions dans la Rivière d'Ouisconsin. 439
- L XVII. Voyage de l'Auteur avec ses compagnons depuis l'embouchure de la Riviere d'Ouisconsin jusques à la grande Baie des Puans. 351
- L XVIII. L'Auteur avec ses compagnons séjourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Missitimakinak. 352
- L XIX. Départ de l'Auteur de Missitimakinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand Ours, Particularité de la Chair de cet animal. 354
- L XX. Rencontre, que l'Auteur fait sur le Lac Erié d'un Capitaine Outaonaët, nommé Talon par l'intendant de ce nom, lequel nous racconta plusieurs aventures de sa Famille & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara. 355
- L XXI. L'Auteur part du Fort qui est à l'embouchure de la Riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves qu'ils avoient faits sur les Outaonnais. 360
- L XXII. L'Auteur quitte les Iroquois Tjonnontouans, & arrive au Fort de Fromeuac. 361
- L XXIII. L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux Rapide, qu'on appelle le long Saut. Il est agreablement receu à Montréal par Monsieur le Comte de Frontenac. 363
- L XXIV. Grande deroute des Illinois qui furent attaquez & surpris par les Iroquois. 366
- L XXV. Les Sauvages Kikapoux assésinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Recollet. 369
- L XXVI. Retour de l'Auteur de cette grande Decouverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au couvent de Notre Dame des Anges pret de cette ville. 372

D 96





Special 93-B
9425
V.2



HISTOIRE
DES
YNCAS

